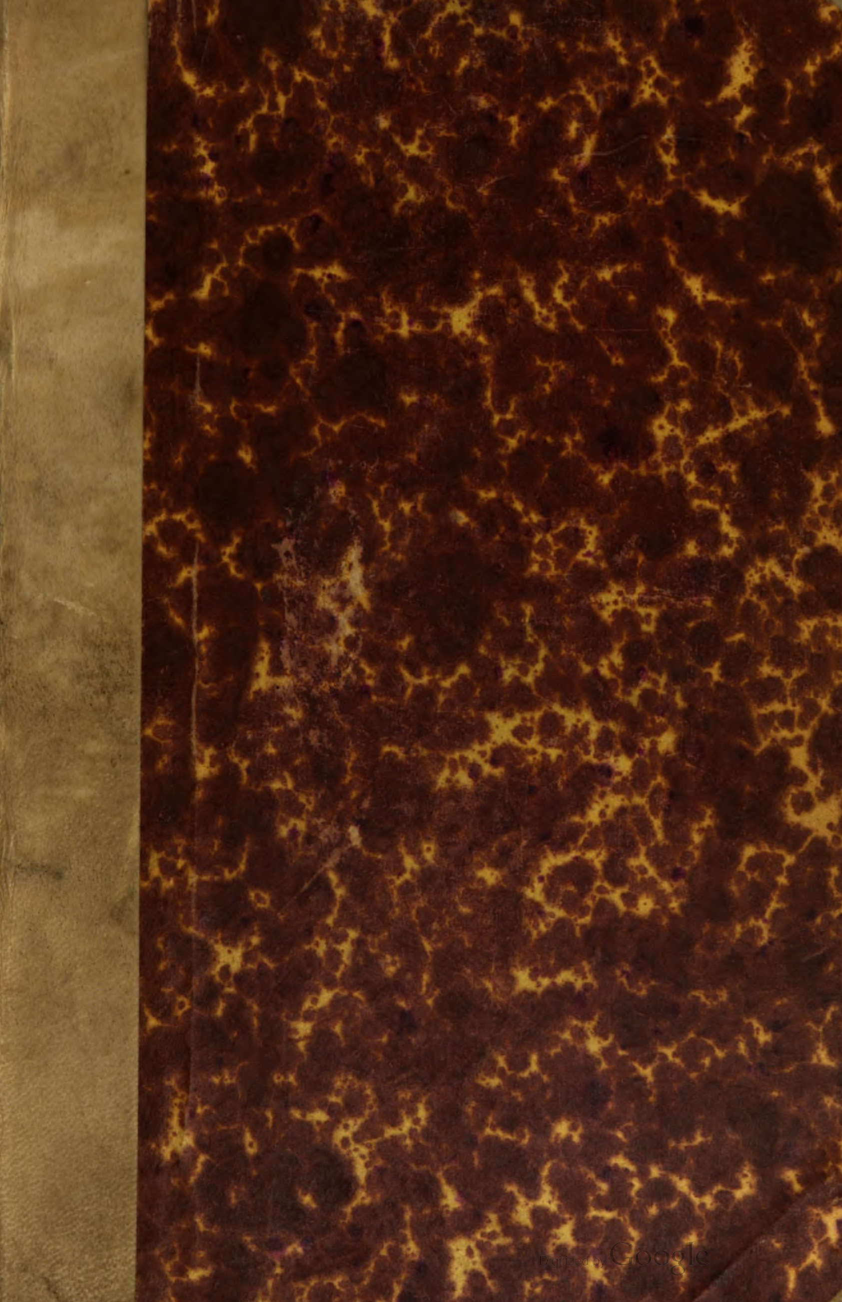
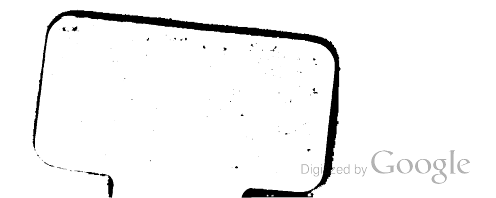




HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE

1

HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE

I

HISTOIRE DE CHARLES-QUINT

Précédée d'un Tableau des Progrès de la Société en Europe depuis la destruction de l'empire romain jusqu'au commencement du XVI[e] siècle, par W. ROBERTSON, traduction de J.-B. SUARD, de l'Académie française. — 2 vol. in-18, format anglais à 3 fr. 50.

AVIS SUR CETTE ÉDITION.

L'Éditeur a suivi, pour cette réimpression, l'excellente édition sortie des presses de M. P. Didot, en 1817, et publiée par MM. Janet et Cotelle, en 4 volumes n-8.

Il n'a pas cru devoir supprimer, ainsi que vient de le faire un autre éditeur du même livre (dans la *Bibliothèque-Charpentier*), la remarquable *Notice sur la vie et les ouvrages de Robertson*, par M. Suard, les *Avertissements du traducteur*, etc., etc., et surtout les *Tables analytique* et *chronologique*, qui forment plus de 100 pages, et qui sont d'une indispensable nécessité pour faciliter les recherches, toujours si pénibles, dans les ouvrages historiques.

Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Augustins.

HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE

PAR W. ROBERTSON

TRADUCTION DE J.-B. SUARD ET MORELLET

Cinquième Édition

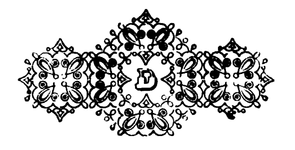
AVEC

DES NOTES DE MM. DE HUMBOLDT, BULLOCH, WARDEN,
CLAVIGERO, JEFFERSON, ETC.

recueillies

PAR M. DE LA ROQUETTE

I



PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, QUAI DES AUGUSTINS

1845

A M. LE Bon ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

MONSIEUR LE BARON,

Lorsque j'eus l'honneur de vous soumettre le projet que j'avais formé de publier une édition nouvelle de l'*Histoire d'Amérique* de Robertson, vous voulûtes bien m'encourager, m'aider de vos conseils, et me donner quelques notes encore inédites. Vous m'engageâtes en même temps à puiser d'autres sujets de notes, non-seulement dans vos ouvrages, mais aussi dans les écrits des historiens qui se sont occupés de l'Amérique, et vous eûtes la bonté de fixer mon attention sur ceux qui vous paraissaient mériter le plus de confiance. Vous avez ajouté, Monsieur le Baron, à tant de témoignages de bienveillance, une faveur à laquelle j'attache le plus haut prix : vous m'avez permis de vous dédier la nouvelle édition de l'*Histoire d'Amérique*. J'éprouve le besoin de vous renouveler ici l'hommage de ma vive reconnaissance : veuillez l'agréer, et accorder quelque indulgence à mon travail.

Je suis avec respect,

MONSIEUR LE BARON,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DE LA ROQUETTE.

Paris, le 10 avril 1827.

AVERTISSEMENT.

« La découverte d'un Nouveau-Monde, disait-on dans l'édition « précédente de l'Histoire d'Amérique, l'événement le plus remar- « quable et le plus important du règne de Charles-Quint, devait na- « turellement former un épisode essentiel de l'histoire de ce règne que « Robertson a traitée avec tant de talent, et l'on aurait vivement re- « gretté que cet écrivain ne l'eût point fait entrer dans son plan, si, « ne pouvant se résoudre à n'en retracer que les détails relatifs au « règne de Charles-Quint, il n'en eût fait le sujet d'un ouvrage à part, « et n'eût ainsi amplement dédommagé le public de cette omission « volontaire.

« Jaloux d'élever un monument durable et de rassembler dans son « nouvel ouvrage toutes les lumières qu'il était possible de recueillir « sur l'histoire d'Amérique, il se livra pendant plusieurs années aux « travaux préparatoires les plus étendus. Aucun des secours qui pou- « vaient lui être nécessaires ne lui fut refusé; il rassembla de toutes « parts les documents les plus authentiques.

« L'historien avait à surmonter de grandes difficultés. Décrire une « terre nouvelle, développer des intérêts d'un ordre nouveau, racon- « ter des événements qui ne ressemblent en rien à ceux que jusqu'a- « lors avait retracés l'histoire : quel riche, quel magnifique, mais, en « même temps, quel difficile sujet! Robertson était digne de le traiter; « il en a surmonté tous les obstacles avec un talent qu'on ne saurait « trop admirer. On trouve dans son Histoire d'Amérique toutes les « qualités qui brillent dans ses ouvrages précédents, avec une variété « de ton proportionnée à la variété des objets. »

Cette histoire, que M. le baron de Humboldt appelle *classique*[1], que l'abbé Jean Nuix, malgré ses préventions, considère « comme l'ouvrage d'un des meilleurs historiens du siècle[2], » et à laquelle Clavigero lui-même rend justice[3], a obtenu un succès européen; et l'on

[1] Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique, t. I, p. 217.

[2] Reflexiones imparciales sobre la humanidad de los Españoles en las Indias, contra los pretendidos filósofos y políticos, etc., p. 11.

[3] Storia antica del Messico.

en publie tous les ans en Angleterre de nouvelles éditions. Cependant malgré ce succès et ces éloges, elle renferme, on ne saurait en disconvenir, des erreurs, des jugements hasardés, et laisse des lacunes à remplir.

La traduction de MM. Suard et Morellet, écrite en général avec cette élégance qui distingue tout ce qui est sorti de la plume du premier de ces traducteurs, fit surtout connaître en France l'ouvrage de Robertson, dont il n'existait avant eux qu'une version pâle et défigurée. Quelle que soit la réputation dont la traduction de ces académiciens a joui jusqu'à présent, elle n'est pas toujours fidèle, et il leur est échappé des négligences de style. Comme ils ont eu en outre le désavantage de travailler sur une ancienne édition anglaise, au lieu de traduire la dernière qui avait été publiée à Londres du vivant de l'auteur, et fort améliorée par lui, il en résulte que leur version avait besoin d'être retouchée sous plusieurs rapports.

Toutes ces considérations m'avaient frappé depuis longtemps, lorsque je crus devoir soumettre quelques idées à ce sujet à M. le baron de Humboldt, à ce savant illustre dont l'Amérique est, pour ainsi dire, l'apanage. Il approuva le projet que j'avais conçu de donner une nouvelle édition de la traduction de l'Histoire d'Amérique, par MM. Suard et Morellet, en la corrigeant, la complétant et y ajoutant des notes. M. de Humboldt voulut bien me promettre de m'aider de ses conseils : il a tenu sa promesse de manière à mériter toute ma reconnaissance.

« Lorsque M. Suard était chargé de préparer une nouvelle édition « de l'Histoire d'Amérique, m'écrivait M. de Humboldt, il m'avait « fait l'honneur de me proposer d'entreprendre ce travail en commun « avec lui, et de me charger de tout ce qui avait rapport à la statis- « tique des colonies espagnoles et à la première trace de la civilisation « des peuples indigènes de l'Amérique. Je lui fis sentir alors que mes « occupations ne me permettaient guère de me livrer à ce travail ; « mais que mes propres ouvrages sur l'Amérique renfermaient des « morceaux dont l'intercalation pouvait éclaircir suffisamment des « problèmes sur lesquels le savant écossais avait dû rester en doute. « J'engageai en même temps M. Suard de laisser au bel ouvrage « de Robertson son caractère primitif. Je vois, Monsieur, avec plaisir, « que vous allez suivre cette marche, et j'ai quelque confiance dans « les conseils que je donnais au secrétaire de l'Académie française, « parce que vous-même vous vous proposez aussi de laisser intact le « texte et de ne l'enrichir que de notes instructives dont votre saga- « cité vous indiquera facilement les motifs..... »

Dans la lettre dont le passage qui précède est extrait, M. de Humboldt eut la bonté de me tracer un vaste plan d'améliorations que di-

vers motifs, qu'il est inutile d'exposer ici, m'ont forcé, à mon grand regret, de ne suivre qu'en partie.

Je me suis borné à revoir avec soin la traduction de mes devanciers, à en faire disparaître les inexactitudes, à remplir les lacunes qu'ils avaient laissées; et tout en respectant le texte de Roberston, j'ai cherché à faire lire son ouvrage avec plus de fruit, par les notes dont je l'ai accompagné, et que j'ai puisées aux meilleures sources.

Une partie de ces notes m'a été fournie par M. de Humboldt lui-même, et j'ai pris le sujet des autres dans l'*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, dans les *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, dans le *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, dans l'*Historia del Nuevo Mundo* de Muñoz, dans la *Storia antica del Messico* de Clavigero, dans la collection des *Historiadores, etc.* J'ai consulté aussi les *Notes on the state of Virginia* de Jefferson, l'*Histoire des mœurs et coutumes des Indiens de la Pensylvanie* du missionnaire Heckewelder, la *Description of Patagonia and the adjoining parts of South America* de Falkner, la *Relacion del ultimo viage al Estrecho de Magallanes*, rédigée par D. José de Vargas, *the History of Brasil* de Robert Southey, les *Reflexiones imparciales sobre la humanidad de los Españoles en las Indias*, etc , de l'abbé Jean Nuix [1], l'*Histoire des découvertes et des voyages faits dans le nord*, de Forster [2], les *Noticias americanas* de D. Antonio de Ulloa, la *Vida do Infante D. Henrique* de Freire, la *Vera relatione della vita e dei fatti dell' Ammiraglio D. Christoforo Colombo*, par D. Ferdinand Colomb son fils [3], la *Colleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mar les Españoles desde fines del siglo* XV, publiée par D. Martin Fern. de Navarrete.

Les *Mémoires de Christophe Colomb*, par M. Bossi; la *Statistique*

[1] N'ayant pu me procurer l'original italien, j'ai été obligé de m'en rapporter à la traduction espagnole faite par D. Pedro Varela y Ulloa.

[2] J'ai consulté la traduction française.

[3] L'ouvrage original de Ferdinand Colomb écrit en espagnol ayant été perdu ou n'ayant pu être retrouvé, la traduction qui en avait été faite en Italien par D. Alfonso de Ulloa, et qui a été imprimée à Venise en 1571, est aujourd'hui la seule qu'on puisse consulter avec une pleine confiance. Elle est devenue un véritable original : c'est celle dont je me suis servi. Elle porte pour titre : *Historie del S. D. Fernando Colombo, nelle quali s' ha particolare e vera relatione della vita e dei fatti dell' ammiraglio D. Christoforo Colombo, suo padre*, etc. Gomara l'a traduite de l'italien en espagnol, *por no parecer el original español, sucado del traslado italiano*, dit cet écrivain. La traduction française de Cotolendi est fort inexacte, et ce traducteur s'est d'ailleurs permis de supprimer maladroitement des passages importants.

des États-Unis, par M. Warden; le *Mexique en* 1823, par M. Bulloch[1]; la *Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque*, etc.; et plusieurs autres, dont il serait trop long d'ajouter les titres à cette énumération déjà fort étendue, ont également servi à améliorer cette nouvelle édition. Sans doute mon travail laissera beaucoup à désirer; mais j'ose espérer qu'on me saura gré de mes efforts, et qu'ils n'auront pas toujours été infructueux.

Toutes les notes que j'ai jugé nécessaire de mettre, qu'elles soient extraites littéralement ou par analyse des ouvrages de M. de Humboldt, de Clavigero, ou d'autres écrivains, sont indiquées par les initiales de mon nom, D. L. R.; celles de M. de Humboldt sont signées H..ldt.

J'indique presque toujours le volume et la page d'où je les ai tirées, et toujours l'auteur qui me les a fournies. J'ai placé au bas des pages les notes de peu d'étendue; celles auxquelles il a fallu donner plus de développement ont été rejetées à la fin de chaque volume, à la suite des notes de l'historien anglais.

Il est inutile de dire que les deux livres posthumes qui contiennent presque toute l'histoire des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale font partie de cette édition, puisqu'ils se trouvaient déjà dans la précédente, qui avait le même éditeur. J'ai cru devoir tracer en peu de mots, dans une note, les principaux faits relatifs à la séparation des colonies anglaises qui ont pris depuis leur indépendance le titre d'États-Unis de l'Amérique du nord, et donner en même temps la superficie et la population actuelle de ces états et des contrées que les Anglais conservent encore aujourd'hui dans le Nouveau-Monde.

De La Roquette.

[1] N'ayant pas l'original anglais, qui porte le titre de *Travels in Mexico*, j'ai consulté la traduction française publiée à Paris.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

En remplissant l'engagement que j'avais pris avec le public à l'égard de l'histoire de l'Amérique, mon intention était de n'en rien publier avant que l'ouvrage entier fût achevé. L'état actuel des colonies britanniques m'a obligé à changer de dessein [1]. Pendant que ces colonies sont engagées dans une guerre civile avec la Grande-Bretagne, des recherches et des spéculations sur d'anciennes formes de gouvernement et de législation qui n'existent plus, ne pourraient être intéressantes. Leur état futur fixe aujourd'hui l'attention du monde. De quelque manière que cette malheureuse querelle se termine, on verra naître dans l'Amérique septentrionale un nouvel ordre de choses, et les affaires y prendront une autre face. J'attends avec l'inquiétude d'un bon citoyen que la fermentation s'apaise, et qu'un gouvernement régulier se rétablisse : alors je reprendrai cette partie de mon ouvrage, dans laquelle je suis déjà assez avancé ; et, en y joignant l'histoire des colonies portugaises et celle des établissements des autres nations de l'Europe dans les îles [2] d'Amérique, j'aurai complété mon plan.

Les deux volumes que je publie aujourd'hui contiennent un récit de la découverte du Nouveau-Monde et des progrès que les armes et les colonies espagnoles y ont faits. Cette partie de l'histoire d'Amérique en est non-seulement la plus brillante ; elle est encore tellement détachée du reste, qu'elle forme par elle-même un tout parfait, remarquable par l'unité du sujet. Comme les principes et les maximes des Espagnols, dans la formation de leurs colonies, principes qui ont été adoptés en quelque sorte par toutes les nations de l'Europe, sont développés dans cette partie de mon ouvrage, elle servira d'introduction à l'histoire des autres établissements européens en Amérique, et elle

[1] La première édition de l'*Histoire d'Amérique* de Robertson parut en 1777.

[2] Il fallait ajouter : et sur le continent. (D. L. R.)

répandra sur cet objet intéressant des connaissances que peut-être on ne trouvera pas moins importantes que curieuses.

En décrivant les exploits et les institutions des Espagnols dans le Nouveau-Monde, je me suis écarté plus d'une fois des relations des auteurs qui m'ont précédé, et j'ai souvent rapporté des faits qu'ils paraissent avoir ignorés. Je dois au public d'indiquer les sources d'où j'ai tiré les informations qui m'autorisent ou à placer les événements dans un jour nouveau ou à former quelque opinion nouvelle sur leurs causes et leurs effets. Je m'acquitte de ce devoir d'autant plus volontiers, qu'il me fournit l'occasion de témoigner ma reconnaissance à des bienfaiteurs qui m'ont honoré de leur appui et de leurs secours dans mes recherches.

Comme c'était de l'Espagne que je devais attendre les éclaircissements les plus essentiels, à l'égard de cette première partie de mon ouvrage, j'ai regardé comme une circonstance heureuse pour moi de voir nommer à l'ambassade de Madrid Mylord Grantham ; j'avais l'honneur d'être connu personnellement de lui, et je devais tout espérer de son caractère naturellement généreux et obligeant.

Quand je m'adressai à lui, l'accueil que j'en reçus ne me laissa pas douter qu'il ne fît toutes les démarches convenables pour me procurer ce que je désirais; et en effet je suis persuadé que le succès de mes recherches en Espagne doit être attribué principalement à l'intérêt que ce seigneur a paru y prendre.

Mais quand je ne devrais à lord Grantham que d'avoir engagé M. Waddilove, chapelain de son ambassade, à se charger de la conduite de mes explorations littéraires en Espagne, je lui aurais toujours une très-grande obligation. Cet ecclésiastique a continué de faire des recherches pour moi, pendant cinq ans, avec une activité, une persévérance et une connaissance de la matière qui ne m'ont pas moins étonné que satisfait. Il m'a procuré la plus grande partie des livres espagnols que j'ai consultés ; et, comme dans ce nombre il y en a plusieurs qui ont été imprimés au commencement du seizième siècle, et qui sont devenus très-rares, la seule occupation de les recueillir doit lui avoir coûté beaucoup de temps et de peines. C'est à ses soins et à son amitié que je suis redevable des copies de plusieurs manuscrits importants qui contiennent des faits et des détails que j'aurais cherchés en vain dans les ouvrages imprimés. Encouragé par les bontés de M. Waddilove, je lui envoyai une liste de questions relatives aux coutumes et à la politique des naturels de l'Amérique et à plusieurs institutions des établissements espagnols ; j'avais eu soin de présenter ces questions de manière qu'un Espagnol pût y répondre sans rien dire qui ne pût être communiqué à un étranger. Il a traduit mes de-

mandes en espagnol, et il a obtenu de différentes personnes qui avaient résidé dans la plupart des colonies espagnoles, des éclaircissements qui m'ont été du plus grand secours.

Malgré ces avantages singuliers, c'est à regret que je me vois obligé d'ajouter que le succès de mes recherches en Espagne doit être attribué uniquement à la bonté particulière de quelques individus, et non à aucune facilité qui m'ait été donnée par autorité publique. Par un arrangement bizarre de Philippe II, toutes les archives de la monarchie espagnole sont déposées dans le dépôt de *Simancas*, près de Valladolid, à la distance de cent vingt milles du siége du gouvernement et des cours suprêmes de justice. Les papiers relatifs à l'Amérique, particulièrement ceux qui méritaient le plus mon attention, parce qu'ils sont relatifs à la première époque de l'histoire du Nouveau-Monde, remplissent, dit-on, les plus vastes appartements de ce dépôt, et composent huit cent soixante-treize liasses. Comme je crois posséder en partie le degré d'industrie nécessaire à un historien, la perspective d'un pareil trésor excita en moi la curiosité la plus ardente, mais je n'ai joui que de la perspective.

L'Espagne, par un excès de précaution, a constamment jeté un voile sur ses opérations en Amérique. Elle les cache aux étrangers surtout avec un soin particulier. Les archives de Simancas ne sont pas ouvertes, même aux nationaux, sans un ordre exprès de la cour; et, après l'avoir obtenu, on ne peut pas copier des papiers sans payer des frais de bureau si exorbitants, que la dépense excède les sacrifices qu'on peut faire à une simple curiosité littéraire. Il faut espérer que les Espagnols sentiront un jour que cet esprit mystérieux est aussi contraire à la bonne politique qu'à la générosité. D'après ce que j'ai appris dans le cours de mes recherches, je suis persuadé que si l'on pouvait approfondir plus en détail les premières opérations de l'Espagne dans le Nouveau-Monde, quelque répréhensibles que pussent paraître les actions des individus, la conduite de la nation se montrerait sous un jour beaucoup plus favorable.

J'ai trouvé dans les autres parties de l'Europe des dispositions bien différentes. Après avoir fait chercher sans succès en Espagne une lettre de Cortès à Charles-Quint, écrite peu de temps après son débarquement dans l'empire du Mexique, et qui n'a pas encore été publiée, il me vint dans l'idée que cet empereur étant près de partir pour l'Allemagne dans le temps que les députés de Cortez arrivèrent en Europe, il était possible que la lettre dont ils étaient chargés se fût conservée dans la bibliothèque impériale de Vienne. Je communiquai cette idée au chevalier Robert Murray Keith, qui m'honore depuis longtemps de son amitié, et j'eus bientôt le plaisir d'apprendre qu'à sa sollicitation

Sa Majesté Impériale avait bien voulu ordonner qu'on m'envoyât une copie, non-seulement de cette lettre si on la trouvait, mais aussi de tous les papiers qui pourraient jeter quelque jour sur l'histoire de l'Amérique. La lettre de Cortez n'est pas dans la bibliothèque impériale, mais on y trouve une copie authentique et légalisée par un notaire de celle qui fut écrite par les magistrats de la colonie qu'il avait établie à la Véra-Cruz : on a eu la bonté de la transcrire et de me l'envoyer. Cette lettre, non moins curieuse et aussi peu connue que celle qui avait été l'objet de mes recherches, ne m'est parvenue qu'après l'impression de cette partie de mon histoire, à laquelle elle se rapporte; mais j'en ai cité ce qu'elle contient de plus intéressant à la fin des notes du dernier volume. J'ai reçu en même temps une lettre de Cortez qui contient une longue relation de son expédition à Honduras ; et sur laquelle je n'ai pas jugé qu'il fût nécessaire d'entrer dans aucun détail particulier. On m'a envoyé aussi de Vienne des peintures mexicaines, très-curieuses, dont on trouvera la description à la fin de cet ouvrage.

J'ai trouvé les mêmes facilités et les mêmes succès dans mes recherches à Saint-Pétersbourg. Pour examiner quelle était la communication la plus voisine de notre continent avec celui de l'Amérique, il m'était essentiel d'obtenir des informations authentiques sur les découvertes des Russes, dans leur navigation de Kamtchatka vers la côte d'Amérique. A l'égard de leur premier voyage, en 1741, Muller et Gmelin en ont publié une relation très-exacte. Plusieurs auteurs étrangers ont cru que la cour de Russie cachait soigneusement les progrès qui avaient été faits par les derniers navigateurs, et qu'elle souffrait que le public fût trompé par de fausses relations sur leur route. Une telle conduite me paraissait incompatible avec les sentiments généreux, la grandeur d'âme et la protection accordée aux sciences, qui distinguent la souveraine actuelle de Russie (Catherine II), et je ne pouvais apercevoir aucune raison politique qui pût m'interdire de demander des éclaircissements sur les dernières tentatives faites par les Russes pour ouvrir une communication entre l'Asie et l'Amérique. Mon savant compatriote, le docteur Rogerson, premier médecin de l'impératrice, présenta ma requête à Sa Majesté Impériale, et non-seulement elle désavoua toute idée de mystère, mais elle ordonna dans l'instant que le journal du capitaine Krenitzin, qui a dirigé le seul voyage de découvertes qui ait été fait, sous les auspices du gouvernement, depuis 1741, fût traduit, et que la carte originale en fût copiée pour mon usage. En les consultant, je suis parvenu à donner une idée des progrès et de l'étendue des découvertes russes, plus satisfaisante que ce qu'on avait jusqu'ici présenté au public.

J'ai reçu aussi d'ailleurs des instructions très-utiles et très-importantes. M. le chevalier de Pinto, ministre de Portugal à la cour britannique, qui a commandé plusieurs années à Matagrosso, établissement portugais dans l'intérieur du Brésil, où les Indiens sont en grand nombre et où leurs mœurs primitives ont été peu altérées par leur commerce avec les Européens, a bien voulu m'envoyer des réponses très-satisfaisantes à plusieurs questions sur le caractère et les institutions des naturels de l'Amérique, que j'avais été encouragé à lui adresser par la politesse avec laquelle il avait reçu une demande qui lui avait été faite en mon nom. Ses réponses m'ont convaincu qu'il a examiné avec beaucoup d'attention et de discernement les objets curieux que sa position avait offerts à sa vue et je l'ai souvent suivi comme un de mes meilleurs guides.

M. Suard, qui, par l'élégante traduction qu'il a publiée de mon *Histoire du règne de Charles-Quint*, a procuré à cet ouvrage l'accueil favorable qu'il a reçu sur le continent, m'a envoyé des réponses aux mêmes questions, rédigées par M. de Bougainville, qui a eu occasion d'observer les naturels de l'Amérique septentrionale et méridionale, et par M. Godin le jeune, qui a résidé pendant quinze ans parmi les Indiens à Quito et vingt ans à Cayenne. Celles-ci sont d'autant plus précieuses, qu'elles ont passé sous les yeux de M. de la Condamine, qui, peu de semaines avant sa mort, y fit quelques courtes additions, qu'on peut regarder comme le dernier effort de cet amour pour les sciences qui a rempli l'espace d'une longue vie.

Mes recherches ne se sont pas bornées à une seule région de l'Amérique. Le gouverneur Hutchinson a pris la peine de recommander mes questions à MM. Hawley et Brainerd, deux missionnaires protestants employés parmi les Indiens des cinq nations. Ils ont eu la bonté de me faire des réponses qui prouvent une grande connaissance des peuples dont ils décrivent les usages. J'ai reçu de M. William Smith, auteur d'une Histoire intéressante de la Nouvelle-York, quelques éclaircissements utiles. En traitant l'histoire de nos colonies de l'Amérique septentrionale, j'aurai occasion de reconnaître tout ce que je dois à plusieurs habitants de ces colonies.

Dans la collection précieuse de voyages, rassemblée par M. Alexandre Dalrymple, dont on connaît le goût pour la navigation et les découvertes, j'ai trouvé quelques livres très-rares, et particulièrement deux grands volumes de mémoires, en partie manuscrits et en partie imprimés, qui ont été présentés à la cour d'Espagne pendant les règnes de Philippe III et de Philippe IV. J'ai puisé dans ces sources plusieurs particularités curieuses sur l'état intérieur des colonies espagnoles et sur les différents projets qui ont été conçus pourles améliorer. Comme

cette collection appartenait autrefois à la bibliothèque de Colbert, c'est sous cette dénomination que je l'ai citée.

J'ai consulté tous ces livres et ces manuscrits avec l'attention qu'exige le respect qu'un auteur doit au public, et j'ai cherché à constater, par des citations, l'authenticité de tout ce que j'avance. Plus je réfléchis sur la nature des ouvrages historiques, plus je suis convaincu que cette exactitude est nécessaire. L'historien qui narre les événements de son temps obtient une confiance proportionnée à l'opinion que le public a conçu de sa véracité et des moyens qu'il a eus d'être bien instruit. Celui qui décrit les événements d'un temps éloigné n'a aucun droit à la confiance du public, à moins qu'il ne produise des témoignages à l'appui de ses assertions. Sans ces autorités, il pourra publier des récits amusants, mais on ne dira pas qu'il a écrit une histoire authentique. J'ai été confirmé dans ces sentiments par l'opinion d'un auteur à qui ses recherches laborieuses, son érudition et son discernement ont donné avec justice un rang parmi les premiers historiens de ce siècle [1]. Encouragé par son autorité, j'ai publié un catalogue des livres espagnols que j'ai consultés. Cet usage était commun dans le dernier siècle, et on le regardait comme la preuve d'une exactitude louable de la part d'un auteur : aujourd'hui on l'attribuera peut-être à une vaine ostentation ; mais comme plusieurs de ces livres sont inconnus dans la Grande-Bretagne, les renvois au bas de chaque page auraient occupé trop de place, puisqu'il aurait fallu insérer les titres en entier. Tous ceux qui voudront me suivre dans la même route, trouveront ce catalogue très-utile.

Mes lecteurs remarqueront qu'en citant des sommes d'argent, j'ai suivi constamment la méthode espagnole de compter par *pezos*. Le pezo *fuerte* ou *duro* est le seul qui soit connu en Amérique, et c'est lui qu'on entend toujours quand on parle d'une somme exportée d'Amérique. Le pezo *fuerte* a varié, ainsi que d'autres monnaies, dans sa valeur numéraire ; mais on m'a conseillé de ne tenir aucun compte de ces légères variations et de l'évaluer à quatre schellings six sous de notre monnaie [2]. Il faut cependant se souvenir que dans le seizième siècle, la valeur effective d'un pezo, c'est à-dire, la quantité de travail qu'il représentait, ou celle des denrées dont il était l'équivalent, était cinq à six fois aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui.

[1] M. Gibbon, auteur d'une excellente Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain.

[2] 5 fr. 54 c. de notre monnaie actuelle.

HISTOIRE

DE L'AMÉRIQUE

LIVRE I

Progrès de la navigation chez les anciens. — Leurs découvertes ont préparé celles des modernes. — Imperfection de la navigation et de la géographie parmi les anciens. — Doctrine des zones. — L'irruption des nations barbares arrête les progrès des nouvelles découvertes. — Connaissance de la géographie conservée en Orient et parmi les Arabes. — Renaissance du commerce et de la navigation en Europe. — Ils sont favorisés par les croisades; — Étendus par les voyages en Orient. — La navigation perfectionnée par l'invention de la boussole. — Premier plan régulier pour faire des découvertes, formé par les Portugais. — État du Portugal. — Projets du prince Henri. — Faiblesse de ses premières tentatives. — Les Portugais s'avancent le long de la côte occidentale de l'Afrique. — Espérance de s'ouvrir une nouvelle route aux Indes orientales. — Tentatives qu'on fait pour y parvenir. — Apparence de succès.

Les hommes ne sont parvenus à découvrir et à peupler les différentes parties de la terre que par des progrès extrêmement lents. Il s'écoula plusieurs siècles avant qu'ils pussent s'éloigner des heureuses et fertiles régions où ils avaient été d'abord placés par le Créateur. On connaît l'occasion de leur première dispersion générale; mais nous ignorons le cours de leurs émigrations et le temps où ils prirent possession des différentes contrées qu'ils habitent aujourd'hui. Ni l'histoire, ni la tradition ne nous ont laissé, sur ces temps reculés, assez de lumières

pour nous mettre en état de suivre avec quelque certitude les procédés du genre humain dans l'enfance des sociétés.

Nous pouvons conjecturer cependant que les premières émigrations des hommes se firent toutes par terre. L'Océan, qui partout environne la terre habitable, et les différents bras de mer qui séparent une région de l'autre, quoique destinés à faciliter la communication entre les pays éloignés, semblent d'abord n'avoir été formés que pour arrêter la marche de l'homme et pour marquer les limites de cette portion du globe où la nature l'avait enfermé. Nous devons croire que ne ce fut qu'après un long espace de temps que les hommes tentèrent de franchir cette formidable barrière, et acquirent assez d'habileté et d'audace pour se livrer à la merci des vents et des vagues, et pour quitter leur pays natal, dans la vue d'aller chercher des régions lointaines et inconnues.

La navigation et la construction des vaisseaux sont des arts si délicats et si compliqués, qu'on a eu besoin de l'industrie et de l'expérience de plusieurs siècles pour leur donner quelque degré de perfection. Du radeau ou du canot, qui le premier servit à un sauvage pour passer la rivière qui l'arrêtait dans sa chasse, jusqu'à la construction d'un vaisseau capable de transporter avec sûreté un grand nombre d'hommes ensemble à une côte éloignée, le progrès de l'industrie est prodigieux. Il a fallu faire bien des efforts, tenter bien des expériences, employer beaucoup de travail et d'adresse, pour venir à bout de cette grande et difficile entreprise. L'état d'imperfection où se trouve la navigation chez les peuples qui ne sont pas encore complétement civilisés, justifie l'idée que nous donnons ici de ses progrès, et prouve clairement que dans les premiers temps l'art n'était pas assez avancé pour mettre les hommes en état d'entreprendre de longs voyages et de tenter au loin des découvertes.

Mais, dès que l'art de la navigation fut connu, il s'établit parmi les hommes un nouveau genre de correspondance : voilà l'époque d'où nous devons dater le commencement de cette communication entre les peuples qui mérite le nom de commerce. La civilisation devait être assez avancée avant que le commerce devînt un objet d'une grande importance ; car les hommes ont dû avoir acquis déjà l'idée de la propriété, et en

avoir fixé les principes avec assez de précision pour connaître le plus simple de tous les contrats, celui d'échanger une denrée grossière contre une autre. Mais ce principe important une fois établi, lorsque chaque individu sentit qu'il avait un droit exclusif à posséder ou à aliéner tout ce qu'il avait acquis par son travail et par son adresse, ses propres besoins et son industrie lui suggérèrent bientôt un nouveau moyen d'augmenter ses acquisitions et ses jouissances, en disposant de ce qu'il avait de superflu pour se procurer ce qui pouvait lui être agréable ou utile dans le superflu des autres. C'est ainsi que le commerce s'introduisit parmi les membres de la même société; ils découvrirent ensuite par degrés que des tribus voisines possédaient ce qui leur manquait, ou jouissaient de quelque commodité qu'ils désiraient de partager. Alors il se forma un commerce avec les autres tribus ou nations, de la même manière et sur les mêmes principes que s'était établi le trafic domestique dans l'intérieur de la société. L'intérêt et les besoins mutuels des différentes peuplades, leur rendant également agréable cette communication réciproque, amenèrent insensiblement les maximes et les lois qui en facilitent les progrès et en assurent les opérations. Cependant il ne peut pas se former un commerce fort étendu entre des provinces contiguës, dont le sol et le climat étant à peu près les mêmes, ne donnent que des productions du même genre. D'un autre côté, des peuples éloignés ne peuvent porter par terre leurs denrées dans les lieux où la rareté de ces denrées les ferait rechercher et y mettrait un grand prix. C'est la navigation qui a procuré aux hommes le pouvoir de transporter le superflu d'une partie de la terre pour subvenir aux besoins d'une autre : dès lors les productions d'un climat particulier ne sont plus bornées à un seul canton; le commerce en communique la jouissance aux régions les plus lointaines.

La communication entre les peuples s'étendit à mesure que la connaissance des avantages offerts par la navigation et le commerce continua de se répandre. L'ambition des conquêtes et le besoin de se procurer de nouveaux établissements ne furent plus les seuls motifs des émigrations. Le désir du gain devint un nouvel aiguillon pour l'activité : il fit naître des aven-

turiers qui entreprirent de longs voyages pour chercher des pays dont les productions ou les besoins pussent augmenter la circulation, qui seule entretient et étend le commerce.

Devenu dès lors une grande source de découvertes, le commerce s'ouvrit des mers inconnues, pénétra dans des régions nouvelles, et contribua plus qu'aucune autre cause, à faire connaître aux hommes la situation, la nature et les productions des différentes parties du globe. Cependant, quoiqu'il y eût un commerce régulier établi dans le monde, quoique la civilisation eût fait de grands progrès, et que les sciences et les arts fussent cultivés avec autant d'ardeur que de succès, la navigation resta si imparfaite qu'à peine peut-on la regarder comme sortie de l'enfance dans l'ancien monde.

La construction des vaisseaux chez les anciens était extrêmement grossière, et la manière de les manœuvrer n'était pas moins défectueuse. Ils ignoraient absolument quelques-uns des grands principes et des opérations principales qui sont aujourd'hui regardés comme les premiers éléments de la navigation. Ils connaissaient à la vérité la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer; mais la propriété, plus merveilleuse et plus importante qui le dirige vers le pôle avait entièrement échappé à leurs observations. Privés de ce guide fidèle, qui conduit aujourd'hui le pilote avec tant de certitude dans l'immensité des mers, soit dans l'obscurité de la nuit, soit quand le ciel est obscurci par les nuages; les anciens n'avaient d'autres moyens de régler leur route que l'observation du soleil et des étoiles. Leur navigation était par conséquent incertaine et timide: rarement osaient-ils perdre de vue la terre : ils se traînaient le long des côtes, retardés par tous les obstacles, exposés à tous les dangers inséparables de cette manière de naviguer. Il fallait un temps incroyable pour exécuter des voyages qu'on achève aujourd'hui en quelques semaines. Même dans les climats les plus doux et dans les mers les moins orageuses, c'était seulement pendant l'été que les anciens se hasardaient à sortir de leurs ports. Le reste de l'année se perdait dans l'inaction : on aurait regardé comme une imprudence téméraire d'affronter durant l'hiver la fureur des vents et des flots [1].

[1] Vegetius, de Re milit. lib IV.

Dans l'état d'imperfection où étaient la science et la pratique de la navigation, c'était donc une entreprise aussi difficile que dangereuse de se porter dans des régions lointaines. L'activité du commerce lutta contre tous ces obstacles; les Égyptiens, peu de temps après l'établissement de leur monarchie, établirent, dit-on, un trafic entre le golfe Arabique ou la mer Rouge et la côte occidentale du grand continent de l'Inde. Les marchandises qu'ils tiraient de l'Orient étaient transportées par terre du golfe Arabique jusqu'au bord du Nil, et descendaient ce fleuve jusqu'à la Méditerranée; mais l'attention que les Égyptiens donnèrent dans les premiers temps au commerce ne fut pas de longue durée. La fertilité du sol et la douceur du climat de l'Égypte leur fournissaient toutes les choses nécessaires et agréables, avec une profusion qui les rendait indépendants de tous les autres pays : aussi ce peuple, dont les idées et les institutions diffèrent presque en tout point de celles des autres peuples, eut pour maximes de renoncer à toute communication avec les étrangers; en conséquence les Égyptiens ne sortirent bientôt plus de leur pays; ils détestèrent tous les navigateurs comme des impies et des profanes; ils fortifièrent leurs ports, et n'y admirent aucun étranger [1] : ce ne fut que lors du déclin de leur puissance qu'ils les rouvrirent, qu'ils reprirent et rétablirent quelque communication avec les autres peuples.

Le caractère et la situation des Phéniciens étaient aussi favorables à l'esprit de commerce et de découverte que ceux des Égyptiens y étaient contraires : leurs mœurs et leurs institutions n'étaient distinguées par aucune particularité marquée; ils n'avaient aucune forme de culte, aucune superstition contraire à la sociabilité; ils pouvaient enfin, sans scrupule et sans répugnance, se mêler avec les autres peuples. Le territoire qu'ils possédaient n'était ni grand ni fertile; le commerce était donc l'unique source qui pouvait leur donner la puissance et la richesse : aussi les Phéniciens de Sidon et de Tyr établirent-ils le commerce le plus étendu et le plus hardi que l'on connaisse chez les anciens. Le génie de ce peuple, la nature de son gou-

[1] Diod. Cicul. lib. I, p. 78. Ed. Wesselingi. Amst. 1756. — Strabo, lib. XVII, p. 1142. Ed. Amst. 1707.

vernement, l'esprit de ses lois, se rapportaient entièrement au même but : c'était une nation de marchands, qui prétendit à l'empire de la mer et qui l'obtint. Leurs vaisseaux fréquentèrent tous les ports de la Méditerranée ; ils osèrent même franchir les anciennes limites de la navigation, et, passant le détroit de Gadès, ils visitèrent les côtes occidentales de l'Espagne et de l'Afrique.

Dans plusieurs des lieux où ils abordèrent ils fondèrent des colonies, et communiquèrent aux grossiers habitants du pays quelque connaissance de leurs arts et de leur industrie. Tandis que d'un côté ils poussaient leurs découvertes au nord et à l'ouest, ils ne négligèrent pas de pénétrer dans les régions plus riches et plus fertiles de l'est et du midi. Après s'être rendus maîtres de plusieurs ports commodes au fond du golfe Arabique, ils établirent, à l'exemple des Égyptiens, une correspondance régulière avec l'Arabie et le continent de l'Inde d'une part, et avec la côte orientale d'Afrique de l'autre. Ils tirèrent de ces contrées différentes denrées précieuses, inconnues au reste du monde, et pendant un long période de temps ils jouirent seuls de cette branche lucrative de commerce [1].

Les richesses immenses que les Phéniciens acquirent par le commerce exclusif qu'ils faisaient sur la mer Rouge excitèrent leurs voisins, les Juifs, sous les règnes prospères de David et de Salomon, à entreprendre d'en partager les bénéfices. Ils y réussirent en partie par la conquête de l'Idumée, qui s'étend le long de la mer Rouge, et en partie par l'alliance qu'ils contractèrent avec Hiram, roi de Tyr. Salomon équipa des flottes qui, sous la conduite de pilotes phéniciens, naviguèrent de la mer Rouge à Tarsis et à Ophir, qui probablement étaient des ports de l'Inde ou de l'Afrique, fréquentés par leurs conducteurs. Ces flottes en revinrent avec des cargaisons si précieuses, qu'elles répandirent tout d'un coup la richesse et la magnificence dans le royaume d'Israël [2]. Les institutions singulières que le divin législateur des Juifs avait établies, dans la vue de préserver ce peuple de la contagion de l'idolâtrie en le séparant

[1] Voyez la NOTE 1, à la fin de ce volume.

[2] Voyez un mémoire sur le pays d'Ophir, par M. d'Anville, dans les mémoires de l'Académie des inscriptions, tom. XXX, p. 83.

des autres, lui avaient donné un caractère national incapable de se prêter à cette communication franche et ouverte avec les étrangers, que le commerce exige. L'esprit insociable des Juifs, joint aux désastres qui tombèrent sur le royaume d'Israël, empêcha les progrès de l'esprit de commerce que les rois avaient cherché à introduire parmi eux; ainsi ce peuple ne peut être compté parmi les nations qui ont contribué à perfectionner la navigation et à étendre les découvertes.

Si l'instruction et les exemples des Phéniciens ne furent pas assez puissants pour modifier les mœurs et le caractère des Juifs et lutter contre la tendance de leurs lois, il n'en fut pas de même des Carthaginois, qui, descendant des Phéniciens, reçurent d'eux l'esprit de commerce et s'y adonnèrent, ainsi qu'aux arts de la navigation, avec une ardeur, une industrie et un succès dignes de leurs maîtres. La république de Carthage fut bientôt la rivale de Tyr, et la surpassa ensuite en puissance et en richesse; mais il ne paraît pas qu'elle ait cherché à partager le commerce de l'Inde. Les Phéniciens s'en étaient emparés, et avaient dans la mer Rouge une force qui leur assurait la possession exclusive de cette branche lucrative de commerce. L'activité des Carthaginois se porta d'un autre côté. Ne voulant pas disputer à leur métropole le commerce de l'Orient, ils dirigèrent particulièrement leur navigation vers l'occident et le nord. Ils suivirent la route que les Phéniciens s'étaient ouverte: passant le détroit de Gadès et poussant leurs découvertes beaucoup plus loin, ils visitèrent non-seulement toutes les côtes d'Espagne, mais encore celles des Gaules, et s'avancèrent à la fin jusqu'en Angleterre. En même temps qu'ils acquéraient la connaissance de contrées nouvelles dans cette partie du globe, ils étendaient par degrés leurs recherches vers le midi: ils pénétrèrent très-avant par terre dans les provinces intérieures de l'Afrique, établirent un commerce avec quelques-unes, et en soumirent d'autres à leur empire. Ils naviguèrent le long de la côte occidentale de ce grand continent, presque jusqu'au tropique du Cancer, et y fondèrent plusieurs colonies, dans la vue de civiliser les naturels du pays et de les accoutumer au commerce. Ils découvrirent enfin les îles Fortunées, connues aujourd'hui sous le nom de Canaries, lesquelles formaient la

dernière limite de la navigation des anciens dans l'Océan atlantique[1].

Les progrès que firent les Phéniciens et les Carthaginois dans la connaissance du globe ne furent pas uniquement l'effet du désir d'étendre leur trafic d'un pays à un autre. Le commerce eut chez ces deux peuples l'influence qu'il a eue partout; il éveilla la curiosité, agrandit les idées et les désirs des hommes, et les excita aux entreprises hardies. On fit des voyages, dont le seul objet était de découvrir de nouvelles contrées et de parcourir des mers inconnues : telles furent, pendant la prospérité de la république carthaginoise, les navigations fameuses de Hannon et de Himilcon. On leur donna des flottes équipées par ordre du sénat et aux frais du public : Hannon fut chargé de cingler vers le sud, le long des côtes d'Afrique, et semble s'être avancé beaucoup plus près de la ligne équinoxiale qu'aucun navigateur précédent[2]. Himilcon eut ordre de naviguer vers le nord, et d'examiner les côtes occidentales du continent d'Europe[3]. La navigation extraordinaire des Phéniciens autour de l'Afrique était de la même nature. On nous dit qu'une flotte phénicienne équipée par Necho, roi d'Egypte, partit d'un port de la mer Rouge, environ 604 ans avant l'ère chrétienne, doubla le cap méridional d'Afrique, et, après un voyage de trois ans, revint par le détroit de Gadès à l'embouchure du Nil[4]. On prétend qu'Eudoxe de Cyzique a exécuté aussi cette périlleuse navigation en suivant la même route[5].

Si ces expéditions se sont réellement faites de la manière que je viens d'exposer, on peut avec raison les regarder comme le plus grand effort de la navigation chez les anciens; et en réfléchissant à l'état d'imperfection où l'art était alors, il est difficile de juger si l'on doit admirer davantage ou la hardiesse et la sagacité du projet, ou la sagesse et le bonheur de l'exécution; mais malheureusement le temps a détruit toutes les

[1] Plinii Nat. Hist. lib. VI, cap. 37, edit. in usum Delph. in-4°. 1685.

[2] Plinii Nat. Hist. lib. V. cap. 1. — Hannonis Periplus ap. Geograph. Minores, edit. Hudsoni, vol. I, p. 1.

[3] Plinii Nat. Hist. lib. II, cap. 67. — Festus Avienus apud Bochart, Geograph. sacr. lib. I, cap. 60, p. 652. — Oper. vol. III, L. Bat. 1707.

[4] Herodot. lib. IV, cap. 42.

[5] Plinii Nat. Hist. lib. II, cap. 67.

traditions originales et authentiques des voyages que les Phéniciens et les Carthaginois entreprirent, soit par ordre public, soit pour le compte des particuliers. Ce que nous trouvons sur cet objet dans les auteurs grecs et romains est non-seulement obscur et inexact, mais, si nous en exceptons un récit très-court de l'expédition de Hannon, l'authenticité en est même très-suspecte [1]. Les Phéniciens et les Carthaginois, animés d'une jalousie mercantile, cachaient avec soin aux autres peuples la connaissance des pays éloignés avec lesquels ils avaient formé des liaisons. Toutes les circonstances de leur navigation étaient non-seulement des mystères de commerce, mais encore des secrets d'état. On raconte des traits extraordinaires des précautions qu'ils prenaient pour empêcher les autres nations de pénétrer ce qu'ils avaient intérêt de leur cacher [2]. En effet, la connaissance d'une partie de leurs découvertes semble avoir été renfermée dans l'enceinte de leur territoire. La navigation autour de l'Afrique, en particulier, est citée par les auteurs grecs et romains plutôt comme une histoire amusante et extraordinaire, difficile à comprendre ou à croire, que comme un fait réel, propre à leur donner des idées et des lumières nouvelles [3]. Comme les Phéniciens et les Carthaginois n'ont fait connaître au reste du monde ni les progrès de leurs découvertes, ni l'étendue de leur navigation, toutes les traces de leurs travaux et de leurs connaissances dans cet art semblent avoir disparu en grande partie, lorsque la puissance maritime des premiers fut anéantie à la conquête de Tyr par Alexandre, et que l'empire des derniers fut détruit par les armes romaines.

Il faut donc abandonner à la curiosité et aux conjectures des savants les récits obscurs et pompeux des expéditions phéniciennes et carthaginoises : l'historien doit se contenter de rechercher les progrès de la navigation et des découvertes chez les Grecs et les Romains ; la tradition en a moins d'éclat, mais plus de certitude et de lumière. Il est évident que les Phéniciens, qui ont été les maîtres des Grecs dans les arts et dans les

[1] Voyez la Note 2.
[2] Strabo, Geogr. lib. III, p. 265 ; lib. XVIII, p. 1154.
[3] Voyez la Note 3.

sciences utiles, ne leur ont pas communiqué toutes les connaissances qu'ils avaient acquises dans l'art de la navigation, et les Romains d'un autre côté n'avaient pas adopté cet esprit de commerce et cette ardeur pour les découvertes qui distinguaient les Carthaginois. Quoique la Grèce fût presque entièrement environnée de la mer, qui formait sur ses côtes un grand nombre de baies spacieuses et de havres commodes ; quoiqu'elle fût entourée de tous côtés d'îles fertiles, et qu'une situation si favorable dût inviter ses industrieux habitants à s'adonner à la navigation ; cependant il s'écoula un long espace de temps avant que cet art y fût porté à un certain degré de perfection. Les premiers voyages des Grecs, dont l'objet était la piraterie plutôt que le commerce, furent si peu considérables que l'expédition des Argonautes, des côtes de la Thessalie au Pont-Euxin, fut regardée comme un prodige d'habileté et de courage, qui en fit mettre les chefs au nombre des demi-dieux, et donna à leur vaisseau un rang parmi les constellations. En descendant à un période moins reculé, lorsque les Grecs entreprirent le fameux siége de Troie, il ne paraît pas qu'ils eussent fait encore de grands progrès dans la navigation. Selon le récit d'Homère, le seul poète dont l'histoire ose invoquer l'autorité, et qui, par son exactitude scrupuleuse à décrire les mœurs et les arts des premiers temps, a mérité cette singulière distinction, la science de la navigation était encore dans son enfance. Les Grecs ignoraient alors l'usage du fer [1], ce métal le plus utile de tous, et sans lequel on ne peut faire que très-peu de progrès dans les arts mécaniques. Leurs vaisseaux petits, et la plupart sans ponts, n'avaient qu'un seul mât, qu'on élevait ou qu'on abaissait à volonté : ils ne se servaient point d'ancre, et les manœuvres des voiles étaient simples et grossières. Ils n'avaient, pour régler leur route, que l'observation des étoiles, et leur manière de les observer était fautive et trompeuse. Lorsqu'ils avaient achevé un voyage, ils retiraient leurs misérables barques sur le rivage, comme les sauvages

[1] Nous pensons que Robertson se trompe. Le fer était rare, il est vrai, dans les temps héroïques de la Grèce; mais on s'en servait cependant pour le labourage, les arts, la guerre, etc. C'est à tort qu'il cite Homère, dont les vers prouvent précisément le contraire de ce qu'il lui fait dire. Hom. Iliad. L. XXIII et Odys. (D. L. R.).

font aujourd'hui de leurs canots, et les y laissaient jusqu'à la saison de se remettre en mer. Ce n'est donc pas dans les temps héroïques de la Grèce que nous devons nous attendre à voir la science de la navigation et l'esprit de découverte faire des progrès sensibles; dans ce période d'ignorance et de barbarie, mille causes concouraient à resserrer dans des bornes étroites la curiosité et l'activité de l'homme.

Mais les Grecs passèrent rapidement à un état de civilisation et de lumières. Les formes les plus parfaites d'un gouvernement libre s'établirent dans les villes de la Grèce : de bonnes lois et une police régulière s'y introduisirent par degrés; les sciences et les arts qui servent à l'utilité ou à l'agrément de la vie y furent portés à une grande perfection, et plusieurs des républiques grecques s'adonnèrent au commerce avec tant d'ardeur et de succès qu'elles furent regardées par les anciens comme des puissances maritimes du premier ordre; cependant les victoires navales des Grecs doivent être attribuées plutôt à l'activité naturelle de ce peuple et au courage qu'inspire la liberté, qu'à son habileté dans l'art de la navigation. Les grandes actions de la guerre de Perse, que l'éloquence de leurs historiens a rendues immortelles, furent exécutées par des flottes composées principalement de vaisseaux sans ponts[1], d'où les équipages s'élançaient avec une valeur impétueuse et sans règle, pour aborder les vaisseaux ennemis. Dans la guerre du Péloponèse, leurs navires n'étaient encore considérables ni par la grandeur ni par la force, et l'étendue de leur commerce était proportionnée à leur marine. Les états maritimes de la Grèce n'envoyaient guère de vaisseaux au delà de la Méditerranée : leur principale correspondance était avec les colonies que leurs compatriotes avaient formées dans l'Asie Mineure, dans l'Italie et dans la Sicile. Ils abordaient quelquefois aux ports de l'Egypte, de la Gaule et de la Thrace; ou, traversant l'Hellespont, ils trafiquaient avec les peuples établis autour du Pont-Euxin. On trouve des exemples étonnants de leur ignorance sur les pays mêmes situés entre les limites où se renfermait leur navigation. Lorsque les Grecs eurent rassemblé à

[1] Thucyd. lib. I, cap. 14.



Égine la flotte combinée contre Xerxès, ils jugèrent impraticable de la porter jusqu'à Samos, parce qu'ils crurent que la distance de cette île à Égine était aussi considérable que celle d'Égine aux colonnes d'Hercule [1]. Ils ne connaissaient aucune partie du globe au delà de la Méditerranée ; du moins ce qu'ils en connaissaient était uniquement fondé sur des conjectures ou sur les relations d'un petit nombre de voyageurs qui, poussés par la curiosité et l'amour des sciences, avaient pénétré par terre dans l'Asie supérieure, ou étaient allés par mer en Égypte, contrées qui ont été le berceau de la philosophie et des arts. Malgré les instructions que les Grecs purent tirer de ces sources, ils paraissaient avoir ignoré les faits les plus importants sur lesquels doit être fondée une connaissance exacte et méthodique du globe.

L'expédition d'Alexandre dans l'Orient étendit sensiblement chez les Grecs la sphère de la navigation et de la science géographique. Cet homme extraordinaire, malgré les passions violentes qui le portèrent quelquefois à commettre des actions cruelles, et à former des entreprises extravagantes, était fait par ses talents, non-seulement pour conquérir, mais encore pour gouverner le monde : il était capable de concevoir ces plans hardis de politique qui donnent une nouvelle face aux choses humaines. La révolution qu'il produisit dans le commerce par la force de son génie n'était peut-être pas inférieure à celle qu'il opéra dans l'empire par le succès de ses armes. La résistance et les efforts de la république de Tyr, qui suspendirent si longtemps le cours de ses victoires, lui fournirent probablement une occasion d'observer les grandes ressources d'une puissance maritime, et lui donnèrent quelque idée des immenses richesses que les Tyriens tiraient de leur commerce, surtout de celui qu'ils faisaient aux Indes orientales. Dès qu'Alexandre eut détruit cette république et soumis l'Égypte à sa domination, il forma le plan de rendre le nouvel empire qu'il se proposait d'établir le centre du commerce, ainsi que le siége de la puissance : c'est dans cette vue qu'il fonda une grande ville à laquelle il donna son nom, près d'une des em-

[1] Hérodot. lib. VIII, p. 132.

bouchures du Nil, afin que, par le moyen de la mer Méditerranée et par la proximité du golfe Arabique, elle pût commander également le commerce de l'Orient et de l'Occident [1]. Cette situation fut si heureusement choisie, qu'Alexandrie devint bientôt la principale ville commerçante du monde. Non-seulement pendant la durée de l'empire grec en Égypte et dans l'Orient, mais même au milieu de toutes les révolutions qui troublèrent successivement ces contrées depuis le temps des Ptolémées jusqu'à la découverte de la navigation par le Cap de Bonne-Espérance, le commerce, particulièrement celui des Indes orientales, continua de suivre le canal que lui avaient tracé la prévoyance et la sagacité d'Alexandre.

Son ambition ne fut pas satisfaite d'avoir ouvert aux Grecs une communication par mer aux Indes; il aspira à la souveraineté de ces régions, qui fournissaient au reste du monde tant de productions précieuses, et il y conduisit son armée par terre; cependant, quelque audacieux qu'il fût, on peut dire qu'il découvrit plutôt qu'il ne conquit cette contrée. Dans sa marche vers l'Orient, il ne s'avança pas au delà des bords des rivières qui tombent dans l'Indus, et ce fleuve est aujourd'hui la limite occidentale du vaste continent de l'Inde [2]. Au milieu des étranges exploits qui distinguent cette partie de son histoire, il suivit un plan qui prouve la supériorité de son génie ainsi que la grandeur de ses vues. Il avait pénétré dans l'Inde assez avant pour se confirmer dans l'opinion qu'il avait de l'importance d cette contrée relativement au commerce, et pour apercevoir quelles immenses richesses on pouvait tirer d'un pays où les arts du luxe, étant déjà cultivés depuis longtemps, avaient été portés à un plus haut degré de perfection qu'en aucune autre partie de la terre [3].

Plein de cette idée, il résolut d'examiner le cours de la navigation depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au fond du golfe Persique, et, si elle était praticable, d'établir une communication régulière entre ces deux points. Pour cet effet, il se proposa de détruire les cataractes dont les Perses, par jalousie et par

[1] Strab. Geograph. lib. XVII, p. 1143, 1149.
[2] Le Moultan et le Sind sont cependant traversés par l'Indus. (D. L. R.)
[3] Strab. Geograph. lib. XV, p. 1036. — Q. Curt. lib. XVIII, cap. 9.

haine contre les étrangers, avaient embarrassé l'entrée de l'Euphrate[1], et de faire remonter par cette rivière et par le Tigre, qui s'y joint, les marchandises de l'Orient dans les parties intérieures de ses domaines d'Asie; tandis que, par le moyen du golfe Arabique et du Nil, ces mêmes marchandises pourraient être transportées à Alexandrie et distribuées dans le reste du monde. Néarque, officier, doué de grands talents, eut le commandement de la flotte destinée à cette expédition, et acheva heureusement ce voyage, qui fut regardé comme une entreprise périlleuse et si importante qu'Alexandre lui-même la considérait comme l'un des événements les plus extraordinaires qui avaient signalé son règne. Quelque facile que fût aujourd'hui une pareille expédition, on ne peut nier qu'elle n'offrit alors beaucoup de difficultés et de périls, et les circonstances dont elle fut accompagnée fournissent des exemples frappants du peu de progrès que les Grecs avaient fait dans la science de la navigation[2]. Leurs vaisseaux n'avaient jamais franchi les bornes de la Méditerranée, où le flux et le reflux sont à peine sensibles; et lorsqu'ils observèrent pour la première fois ce phénomène à l'embouchure de l'Indus, ce fut pour eux un prodige, par lequel les dieux semblaient leur annoncer que le ciel désapprouvait leur entreprise[3]. Pendant toute leur route, il paraît qu'ils n'avaient jamais perdu de vue la terre, mais qu'ils longeaient les côtes de si près qu'ils ne pouvaient guère profiter de ces vents périodiques qui facilitent la navigation dans l'Océan indien; aussi leur fallut-il dix mois entiers[4] pour parcourir un espace qui, de l'embouchure de l'Indus à l'entrée du golfe Persique, ne comprend pas plus de vingt degrés. Il est probable qu'au milieu des troubles violents et des révolutions fréquentes que suscitèrent dans l'Orient les querelles des successeurs d'Alexandre, la navigation aux Indes par la route que Néarque avait ouverte fut discontinuée; mais le commerce des marchandises indiennes qui s'était établi à Alexandrie non-seulement subsista, mais encore s'étendit sous les rois grecs qui gouvernèrent l'É-

[1] Strab. Geogr. lib. XVI, p. 1075.
[2] Voyez la NOTE 4.
[3] Voyez la NOTE 5.
[4] Plinii Hist. Nat. lib. VI, cap. 23.

gypte, et devint une des grandes sources de la richesse qui se répandit dans ce royaume.

Les Romains restèrent encore au-dessous des Grecs dans l'art de la navigation ainsi que dans l'esprit de découverte. Le génie du peuple, son éducation militaire, l'esprit de ses lois, concoururent à le détourner des objets de commerce et de marine ; ce fut par la nécessité de s'opposer à un rival formidable, non par le désir d'étendre leur commerce, que les Romains cherchèrent à acquérir la puissance maritime. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que, pour obtenir la domination universelle à laquelle ils aspiraient, il fallait se rendre maître de la mer ; cependant ils regardèrent toujours le service naval comme un état subordonné, réservé à ceux des citoyens qui n'étaient pas d'un rang à être admis dans les légions[1]. On trouverait difficilement dans toute l'histoire romaine un seul événement qui prouvât que la navigation fût pour eux autre chose qu'un instrument de conquête. Lorsque la valeur et la discipline des Romains eurent subjugué toutes les puissances maritimes de l'ancien monde, et que Carthage, la Grèce et l'Égypte furent soumises à leur domination, ils ne prirent point l'esprit commerçant des nations qu'ils avaient conquises : ce peuple de soldats aurait regardé comme une dégradation du nom de citoyen romain de s'adonner au commerce. Ils laissaient les arts mécaniques, le négoce et la navigation aux esclaves, aux affranchis, aux habitants des provinces et aux citoyens de la dernière classe. Lors même qu'après la destruction de la liberté, les mœurs eurent commencé à perdre de leur sévérité et de leur fierté première, le commerce n'acquit pas une grande considération chez les Romains. La Grèce, l'Égypte et les autres pays conquis, quoique réduits en provinces romaines, continuèrent de faire leur commerce comme auparavant. Rome, étant la capitale du monde et le siége du gouvernement, attirait naturellement à elle toutes les richesses et les productions utiles des provinces. Les Romains, satisfaits de cet avantage, paraissaient souffrir sans peine que le commerce restât presque entièrement entre les mains des habitants de ces diverses contrées.

Cependant l'étendue de la domination romaine, qui embras-

[1] Polyb. lib. V.



sait presque tout le monde connu, la vigilance des magistrats et l'esprit d'un gouvernement qui joignait l'intelligence à l'activité, avaient donné au commerce une nouvelle vigueur en lui donnant plus de sécurité; jamais il n'y eut entre les nations une communication aussi bien établie, une union aussi parfaite que celles qui existaient entre les parties de ce vaste empire. Le commerce n'était ni arrêté dans ses opérations par la jalousie d'états rivaux, ni interrompu par des hostilités fréquentes, ni limité par des restrictions partielles : une puissance suprême faisait mouvoir et réglait l'industrie des individus, en même temps qu'elle jouissait de leurs efforts réunis.

Cette influence se fit sentir à la navigation et servit à la perfectionner. Dès que les Romains eurent pris du goût pour les superfluités de l'Orient, le commerce qui se faisait avec l'Inde par l'Égypte fut poussé avec plus d'activité, et s'étendit au delà de ses anciennes limites. En fréquentant le continent indien, les navigateurs apprirent à connaître le cours périodique des vents, lesquels, dans la mer qui sépare l'Afrique de l'Inde, soufflent avec très-peu de variation de l'est pendant une moitié de l'année, et de l'ouest pendant l'autre moitié. Encouragés par cette observation, ils abandonnèrent l'ancienne manière, aussi lente que dangereuse, de naviguer le long des côtes, et aussitôt que la mousson de l'ouest commençait, ils partaient d'Ocelis à l'embouchure du golfe Arabique, et cinglaient hardiment à travers l'Océan [1]. La direction uniforme du vent, suppléant au défaut de boussole et rendant l'observation des étoiles moins nécessaire, les conduisait au port de Musiris sur la côte occidentale du continent indien. Là ils prenaient à bord leurs cargaisons, et, revenant avec la mousson de l'est, achevaient leur voyage par le golfe Arabique dans l'espace d'une année. Cette portion de l'Inde, connue aujourd'hui sous le nom de Malabar, paraît avoir été la dernière limite de la navigation des anciens dans cette partie du globe : quant aux pays immenses qui s'étendent au delà du côté de l'est, ils n'en avaient qu'une connaissance très-imparfaite, fondée sur les relations d'un petit nombre de voyageurs qui y avaient pénétré par terre. Leurs excursions n'étaient pas fort étendues, et probablement tant

[1] Plinii Nat. Hist. lib. VI, cap. 23.

que la communication des Romains avec l'Inde subsista, aucun voyageur n'avança plus loin que les bords du Gange[1]. Les flottes d'Égypte qui trafiquaient à Musiris étaient, il est vrai, chargées d'épiceries ou d'autres riches marchandises du continent et des îles des parties ultérieures de l'Inde; mais c'étaient les Indiens eux-mêmes qui venaient dans des canots, faits d'un seul arbre, apporter ces marchandises au port de Musiris, devenu l'entrepôt de ce commerce[2]. Les négociants égyptiens et romains, contents de se les procurer de cette manière, ne jugeaient pas à propos d'affronter des mers inconnues et de s'exposer à une navigation périlleuse, pour chercher les pays qui produisaient ces denrées précieuses. Quelque bornées que fussent les découvertes des Romains dans l'Inde, ils y faisaient cependant un commerce qui peut paraître considérable, même aujourd'hui où ce commerce a été porté fort au delà de ce qu'on a pu tenter ou même concevoir à aucune époque antérieure. Nous apprenons d'un auteur célèbre[3] que le commerce de l'Inde faisait sortir chaque année de l'empire romain plus de quatre cent mille livres sterling (environ dix millions de francs), et nous trouvons dans un autre qu'il partait annuellement cent vingt vaisseaux du golfe Arabique pour l'Inde[4].

La découverte de cette nouvelle manière de naviguer aux Indes est le pas le plus considérable qui ait été fait dans la navigation pendant toute la durée de la puissance romaine; mais, dans les temps anciens, la connaissance des pays étrangers était bien plus le fruit des voyages de terre que des expéditions de mer[5]; et quoique celles-ci offrissent un moyen plus prompt et plus facile de faire des découvertes, on peut dire qu'elles ont été absolument négligées des Romains, qui avaient un éloignement particulier pour les occupations maritimes; mais la marche de leurs armées victorieuses contribua beaucoup à étendre les découvertes par terre, et ouvrit même à la navigation des mers nouvelles et inconnues. Avant les conquêtes des Romains,

[1] Strab. Geogr. lib. XV, p. 1006.—Voyez la NOTE 6.
[2] Plinii Nat. Hist. lib. VI, cap. 26.
[3] Ibid.
[4] Strab. Geogr. lib. II, p. 179.
[5] Voyez la NOTE 7.

les nations civilisées de l'antiquité n'avaient aucune communication avec les pays qui forment aujourd'hui les royaumes les plus riches et les plus puissants de l'Europe. Les parties intérieures de l'Espagne et des Gaules étaient peu connues; l'Angleterre, séparée du reste du monde, n'avait jamais été visitée que par ses voisins les Gaulois et par quelques négociants carthaginois ; à peine avait-on entendu parler de la Germanie ; les armes des Romains pénétrèrent dans tous ces pays : ils subjuguèrent entièrement l'Espagne et les Gaules; ils conquirent la partie la plus considérable et la plus fertile de l'Angleterre ; ils s'avancèrent dans la Germanie jusqu'aux bords de l'Elbe. En Afrique, ils acquirent une connaissance assez exacte des provinces qui s'étendent le long de la Méditerranée, depuis l'ouest de l'Égypte jusqu'au détroit de Gadès. En Asie, non-seulement ils soumirent à leur domination la plupart des provinces qui composaient les empires de Perse et de Macédoine, mais même, après leurs victoires sur Mithridate et sur Tygrane, ils paraissent avoir observé les pays contigus au Pont-Euxin et à la mer Caspienne avec plus d'attention qu'ils ne l'avaient fait auparavant, et avoir établi un commerce plus étendu que celui des Grecs avec les nations riches et commerçantes qui habitaient alors autour du Pont-Euxin.

L'esquisse que je viens de tracer du progrès des découvertes et de la navigation depuis les premières traditions que nous a laissées l'histoire jusqu'à l'entier établissement de la puissance romaine, prouve combien il a été lent et timide. Il semble qu'on avait droit d'attendre de plus grandes choses de l'activité entreprenante de l'esprit humain et de la puissance des grands empires qui ont successivement gouverné le monde. En rejetant toutes les traditions fabuleuses et obscures, en s'attachant uniquement à la lumière et aux faits authentiques de l'histoire, sans y substituer lesconjectures de l'imaginatio nou les rêves des étymologistes, il faut donc conclure que les anciens n'avaient qu'une connaissance très-bornée du monde habitable. En Europe, ils avaient à peine quelque idée des provinces étendues situées à l'est de l'Allemagne : ils connaissaient encore moins les vastes pays qui composent aujourd'hui les royaumes de Danemark, de Suède, de Prusse, de Pologne, et l'empire de

Russie. Les régions plus stériles situées sous le cercle arctique n'avaient jamais été visitées. En Afrique, leurs recherches ne s'étendaient guère au delà des provinces qui bornent la Méditerranée et de celles qui sont situées sur la côte occidentale du golfe Arabique. En Asie, ils n'avaient, comme je l'ai déjà fait observer, aucune connaissance des riches et fertiles contrées qui sont au delà du Gange et d'où viennent les denrées précieuses qui dans les temps modernes ont été le grand objet du commerce des Européens dans l'Inde : il ne paraît pas non plus qu'ils aient jamais pénétré dans ces régions immenses, occupées alors par les tribus errantes, auxquelles ils donnaient le nom général de Sarmates ou de Scythes, et possédées aujourd'hui par différentes nations tartares et par les sujets asiatiques de la Russie.

Une opinion généralement établie parmi les anciens nous donne une idée plus frappante du peu de progrès qu'ils avaient fait dans la connaissance du globe habitable que tout ce qu'on pourrait conclure du détail de leurs découvertes. Ils regardaient la terre comme divisée en cinq régions, auxquelles ils donnaient le nom de zones. Ils appelaient zones glacées celles qui étaient les plus voisines des pôles, et croyaient que le froid excessif qui y régnait continuellement les rendait inhabitables. Ils appelaient zone torride celle qui est située sous la ligne, et qui s'étend d'un et d'autre côté jusqu'aux tropiques, la croyant continuellement embrasée d'une chaleur brûlante qui la rendait également inhabitée. Ils donnaient le nom de tempérées aux deux autres zones qui occupaient le reste de la terre, et prétendaient que celles-ci, étant les seules régions où les êtres vivants pussent subsister, avaient été destinées pour l'habitation naturelle de l'homme. Cette étrange opinion n'était pas un préjugé du vulgaire ignorant ou une vaine fiction des poëtes : c'était un système adopté par les philosophes les plus éclairés, les meilleurs historiens, et les géographes les plus instruits de la Grèce et de Rome. Dans cette hypothèse, il y avait une grande partie de la terre habitée aujourd'hui où l'on croyait que l'espèce humaine ne pouvait pas subsister : on regardait comme le siége éternel de la stérilité et de la solitude ces régions fertiles et peuplées de la zone torride, qui non-seulement fournissent à

leurs habitants avec la plus grande profusion les choses les plus nécessaires et les plus agréables de la vie, mais encore communiquent au reste de la terre le superflu de leurs richesses. Comme toutes les parties du globe que les anciens avaient découvertes se trouvent dans la zone tempérée du nord, s'ils croyaient que la zone tempérée du sud était habitée, c'était une opinion fondée sur le raisonnement et les conjectures, non sur l'observation. Ils regardaient même l'excessive chaleur de la zone torride comme une barrière insurmontable, qui empêcherait à jamais toute communication entre les habitants respectifs des deux zones tempérées. Cette extravagante théorie ne prouve pas seulement que les anciens ignoraient le véritable état du globe; elle tendait encore à rendre leur ignorance perpétuelle, en leur représentant comme impraticable toute tentative pour s'ouvrir une route vers les régions éloignées de la terre [1].

Mais, quelque bornées et imparfaites que les connaissances géographiques des Grecs et des Romains doivent nous paraître, en les comparant à l'état actuel de la géographie, nous ne pouvons pas nous dispenser d'admirer les découvertes qu'ils ont faites et le degré d'étendue auquel ils ont porté la navigation et le commerce, si nous comparons leurs travaux avec l'ignorance des temps anciens. Tant que l'empire romain conserva assez de force pour maintenir son autorité sur les nations conquises et pour les tenir unies, on regarda comme un objet de police publique aussi bien que de curiosité particulière, d'examiner et de décrire les pays divers dont ce grand corps était composé. Lors même que les autres sciences commencèrent à être négligées, la géographie s'enrichissait d'observations nouvelles, et, s'éclairant par l'expérience de chaque siècle et les observations de chaque voyageur, continuait de faire des progrès : elle fut portée, par le génie et les soins de Ptolémée, au plus haut point d'exactitude et de perfection qu'elle ait atteint chez les anciens. Ce philosophe florissait dans le second siècle de l'ère chrétienne, et il a publié une description du globe terrestre, plus ample et plus exacte que celles d'aucun de ses prédécesseurs.

Ce fut peu de temps après cette époque que des secousses violentes vinrent agiter l'empire romain : la fatale ambition ou

[1] Voyez la Note 8.

le caprice de Constantin, qui voulut changer le siége du gouvernement, diminua sa force en la divisant : les nations barbares que la Providence préparait comme des instruments destinés à renverser le grand édifice de la puissance romaine, commencèrent à rassembler et à passer en revue leurs armées sur sa frontière : l'Empire fut ébranlé jusqu'en ses fondements. Dans ce période de la vieillesse et de la décadence du grand empire, il était impossible que les sciences fissent des progrès : les efforts du génie étaient aussi faibles et aussi languissants que ceux du gouvernement. Après Ptolémée, il ne parait pas qu'il se soit fait aucune découverte en géographie, et il n'y eut aucune révolution importante en commerce, si ce n'est que Constantinople devint, par les avantages de sa situation et par les encouragements des empereurs d'Orient, une ville commerçante du premier ordre.

Les nuages qui se rassemblaient depuis longtemps autour de l'empire romain annonçaient l'orage qui éclata enfin. Les Barbares y fondirent avec une impétuosité irrésistible, et, dans le naufrage universel causé par l'inondation dont l'Europe fut couverte, les arts, les sciences, les inventions et les découvertes périrent et disparurent de la terre[1]. Tous les peuples qui conquirent les différentes provinces de l'empire romain et s'y établirent n'avaient aucune idée de civilisation : ils étaient étrangers aux lettres et aux arts, sans police, sans lois, sans forme régulière de gouvernement. Les mœurs et les institutions de quelques-uns d'entre eux étaient encore dans un dégré de barbarie à peine compatible avec un état d'union sociale. L'Europe, étant occupée par de semblables habitants, retournait pour ainsi dire à une seconde enfance, et avait une nouvelle carrière à commencer pour se civiliser, s'éclairer et se polir. Le premier effet de l'établissement de ces conquérants barbares fut de détruire les liens par lesquels la puissance romaine avait uni les hommes ; ils morcelèrent l'Europe en un grand nombre de petits états, indépendants et différant les uns des autres de mœurs et de langage. Il ne resta aucune communication entre les membres respectifs de ces états divisés et ennemis : accoutumés à une manière de vivre très-simple, ignorant les arts et

[1] Hist. du règne de Charles V, Introd.

craignant le travail, ils n'avaient que peu de besoins à satisfaire, et point de superflu à échanger. Les noms d'*étranger* et d'*ennemi* devinrent encore une fois des mots synonymes : il s'établit partout des coutumes et même des lois qui exposaient à de grands inconvénients et à des dangers ceux qui voulaient voyager dans quelques pays étrangers[1]. On ne pouvait faire de commerce que dans les villes; et elles étaient en petit nombre, peu considérables, et dépourvues des priviléges qui peuvent procurer la sûreté et exciter l'émulation. On ne cultivait aucune des sciences sur lesquelles la géographie et la navigation sont fondées. Les traditions que les auteurs grecs et romains avaient laissées sur les travaux et les découvertes des anciens étaient négligées ou mal entendues. La connaissance des pays lointains s'était perdue; leur situation, leurs productions et presque leurs noms étaient oubliés.

Cependant une circonstance empêcha la cessation entière de toute communication de commerce entre les nations éloignées. Constantinople, quoique souvent menacée par les conquérants féroces qui répandaient la désolation sur le reste de l'Europe, eut le bonheur d'échapper à leur rage destructive. Ce fut dans cette ville que se conserva la connaissance des arts des anciens et de leurs découvertes : le goût du luxe et de la magnificence y régnait; les productions des pays étrangers y étaient recherchées, et le commerce continuait d'y fleurir tandis qu'il était éteint dans les autres parties de l'Europe. Les habitants de Constantinople ne bornaient pas leur commerce aux îles de l'Archipel et aux côtes voisines d'Asie; leur industrie s'était ouvert une carrière plus vaste; ils suivaient la route que les anciens leur avaient tracée, et faisaient venir par Alexandrie les productions des Indes orientales. Quand l'Égypte fut séparée de l'empire romain par les Arabes, les Grecs découvrirent une nouvelle route par laquelle les marchandises de l'Inde pouvaient être amenées à Constantinople, en leur faisant remonter l'Indus jusqu'au point où cette grande rivière cesse d'être navigable; de là, on les faisait passer par terre jusqu'aux bords de la rivière Oxus, qui les portait à la mer Caspienne. Là on les embarquait sur le Volga, et, après avoir remonté ce fleuve, elles

[1] Hist. du règne de Charles V, Introd.

allaient par terre jusqu'au Tanaïs, qui les conduisait au Pont-Euxin, où des vaisseaux de Constantinople venaient les recevoir[1]. Cette longue et pénible route mérite d'être remarquée, non-seulement comme une preuve de l'extrême passion que les Grecs avaient conçue pour les superfluités de l'Orient, et comme un exemple de l'ardeur et de l'industrie qu'ils portaient dans le commerce; mais encore parce que ce fait démontre qu'on avait conservé à Constantinople la connaissance des pays lointains, pendant que le reste de l'Europe était plongé dans l'ignorance.

On voit en même temps quelques rayons de lumière briller sur l'Orient. Les Arabes, ayant contracté quelque goût pour les sciences du peuple dont ils avaient contribué à renverser l'empire, traduisirent dans leur langue les livres de plusieurs philosophes grecs. Un des premiers qu'ils s'approprièrent ainsi fut un ouvrage estimable de Ptolémée dont j'ai déjà parlé. La géographie fut donc de bonne heure un objet d'étude pour les Arabes; mais ce peuple ingénieux et subtil s'attacha particulièrement aux parties spéculatives de cette science. Voulant déterminer la figure et les dimensions du globe terrestre, ils surent appliquer à cet objet les principes de la géométrie; ils eurent recours aux observations astronomiques : ils employèrent enfin des expériences et des opérations que les Européens, dans des temps plus éclairés, se sont fait honneur d'adopter et d'imiter. Mais à cette première époque les travaux des Arabes ne parvinrent pas en Europe. La connaissance de leurs découvertes était réservée à des siècles capables de les comprendre et de les perfectionner.

Cependant les calamités et les ravages que les provinces occidentales de l'empire romain avaient soufferts par la conquête des Barbares s'oublièrent peu à peu, et se trouvèrent en partie réparés. Les peuples grossiers qui s'y établirent, ayant acquis par degré quelque idée de gouvernement régulier et du goût pour les occupations et les douceurs de la vie civile, l'Europe commença à sortir de son état d'inaction et d'engourdissement. Ce fut en Italie qu'on aperçut les premiers symptômes de cette renaissance. Les tribus septentrionales qui s'emparèrent de ce pays se civilisèrent plus promptement que les peuplades qui

[1] Ramusio, vol. I, p. 372, F.

s'étaient établies dans les autres parties de l'Europe. Différentes causes, que le plan de cet ouvrage ne me permet ni d'exposer ni de développer concoururent à rendre aux villes d'Italie l'indépendance et la liberté[1] : l'acquisition de ces avantages y excita l'industrie, et donna le mouvement et la vigueur à toutes les facultés actives de l'esprit humain. Le commerce étranger se ranima ; on s'appliqua à la navigation, et elle se perfectionna. Constantinople devint le marché principal où se rendaient les négociants italiens ; et non-seulement ils y trouvaient un accueil favorable, mais encore ils y obtenaient des priviléges qui les mettaient en état de faire le commerce avec un plus grand avantage. On leur fournissait et les denrées précieuses de l'Orient et des productions de manufactures curieuses, restes des arts anciens qui s'étaient conservés chez les Grecs. La peine et la dépense qu'exigeait le transport des productions de l'Inde jusqu'à Constantinople par la route longue et détournée que j'ai décrite, rendant ces marchandises extrêmement rares et d'un prix excessif, l'industrie des Italiens découvrit bientôt d'autres moyens de se les procurer en plus grande abondance et à un prix plus modéré. Ils en achetaient quelquefois à Alep, à Tripoli, et en d'autres ports de la côte de Syrie, où elles arrivaient par une route qui n'était pas inconnue des anciens. On les apportait de l'Inde par mer jusqu'au golfe Persique, et, après avoir remonté l'Euphrate et le Tygre jusqu'à Bagdad, on les transportait par terre à travers les déserts jusqu'à Palmyre, et de là aux villes situées sur la Méditerranée. Mais la longueur du voyage et les périls auxquels les caravanes étaient exposées rendaient encore cette opération pénible et souvent incertaine. Enfin, les soudans d'Égypte ayant rétabli le commerce de l'Inde par l'ancienne route du golfe Arabique, les négociants italiens, malgré la violente antipathie qui animait alors les chrétiens et les mahométans les uns contre les autres, se rendirent à Alexandrie, et l'amour du gain leur faisant supporter l'insolence et les exactions des mahométans, ils établirent dans ce port un commerce très-lucratif. A cette époque, l'esprit de commerce acquit une activité singulière en Italie. Venise, Gênes, Pise, qui n'étaient que des bourgs peu considérables, devinrent des villes

[1] Hist. du règne de Charles V, Introd.

riches et peuplées. Leur puissance maritime s'étendit : leurs vaisseaux fréquentèrent tous les ports de la Méditerranée ; ils osèrent même quelquefois franchir le détroit et visiter les places maritimes d'Espagne, de France, des Pays-Bas et d'Angleterre ; enfin, en distribuant partout leurs marchandises, ils donnèrent aux différentes nations de l'Europe la connaissance des productions précieuses de l'Orient et quelque idée des arts et des manufactures qui n'étaient connus qu'en Italie.

Tandis que les villes de cette région étendaient ainsi leur commerce et leur industrie, un des plus extraordinaires événements que nous offre l'histoire du genre humain, au lieu de retarder les progrès du commerce des Italiens, les rendit encore plus rapides. L'esprit guerrier des Européens, enflammé par un zèle religieux, leur fit prendre la résolution de délivrer la Terre-Sainte de la domination des infidèles. De vastes armées, tirées de toutes les nations de l'Europe, se rassemblèrent pour cette étrange entreprise, et marchèrent vers l'Asie. Les Génois, les Pisans et les Vénitiens fournirent les bâtiments de transport sur lesquels s'embarquèrent ces troupes, et les approvisionnèrent de vivres et de munitions de guerre. Outre les sommes immenses que ces peuples reçurent pour cet objet, ils obtinrent encore des priviléges et des établissements de commerce de la plus grande importance, soit dans la Palestine, soit dans les autres parties de l'Asie dont les croisés s'emparèrent.

Ce furent des sources de richesses prodigieuses pour les villes commerçantes d'Italie. Elles acquirent en même temps un égal accroissement de pouvoir ; et, à la fin de la guerre sainte, Venise en particulier devint un état maritime, possesseur de vastes territoires, et jouisant d'un commerce fort étendu [1]. L'Italie ne fut pas le seul pays où les croisades contribuèrent à ranimer et à répandre cet esprit d'activité qui préparait l'Europe à de nouvelles découvertes. Les expéditions en Asie firent connaître aux autres nations européennes des pays éloignés, qu'elles ne connaissaient auparavant que de nom et par les relations de quelques pèlerins ignorants et crédules : elles eurent par là une occasion d'observer les mœurs, les arts et les usages de peuples plus civilisés qu'elles ne l'étaient encore elles-mêmes. Cette

[1] Essai sur l'hist. du commerce de Venise, pag. 52.

communication entre l'Orient et l'Occident subsista pendant près de deux siècles. Les aventuriers qui revenaient d'Asie communiquaient à leurs concitoyens les connaissances qu'ils avaient acquises et les habitudes qu'ils avaient contractées en visitant des nations plus avancées dans la civilisation. Les Européens commencèrent à éprouver de nouveaux besoins ; leurs désirs furent excités par des objets nouveaux, et le goût des commodités et des arts des autres contrées se répandit bientôt parmi eux, au point que non-seulement ils encouragèrent les étrangers à venir dans leurs ports, mais qu'ils commencèrent à sentir les avantages et la nécessité de s'adonner eux-mêmes au commerce [1].

Cette communication qui s'était ouverte entre l'Europe et les provinces occidentales de l'Asie, encouragea différents voyageurs à s'avancer fort au-delà des pays où les croisés avaient porté leurs armes, et à pénétrer par terre jusque dans les régions les plus éloignées et les plus riches de l'Orient. Le bizarre fanatisme qui dans ce période semble avoir influé sur tous les projets des individus autant que sur les conseils des nations, fut le motif qui fit d'abord entreprendre ces longues et périlleuses expéditions : on les répéta ensuite pour des intérêts de commerce ou par des motifs de pure curiosité. Un Juif de Tudéla, dans le royaume de Navarre, nommé Benjamin [2], plein d'un respect superstitieux pour la loi de Moïse, et désirant visiter ses frères établis en Orient, où il espérait les trouver dans un état de crédit et d'opulence qui pourrait relever l'honneur de ses coreligionnaires, partit d'Espagne en 1160. Il alla par terre à Constantinople, et traversa les pays qui sont au nord du Pont-Euxin et de la mer Caspienne jusqu'à la Tartarie chinoise. De là il prit sa route vers le sud, et, après avoir traversé différentes provinces de l'intérieur de l'Inde, il s'embarqua sur l'Océan indien, visita plusieurs îles qui s'y trouvent, et, au bout de treize ans, revint par l'Égypte en Europe, avec de grandes connaissances sur une portion considérable du globe, inconnue alors aux peuples occidentaux [3].

[1] Hist. de Charles V, Introd.

[2] J. B. Muñoz (Histor. del Nuevo Mundo) l'appelle Benjamin Ben Jonah. (D. L. R.)

[3] Bergeron, Rec. de voyages, etc., tom. I, p. 1.
Baratier, qui a donné la meilleure traduction de l'Itinéraire de Benjamin de Tu-

Le zèle du chef de l'église chrétienne concourut avec la superstition du juif Benjamin à faire découvrir les provinces intérieures et éloignées de l'Asie. Toute la chrétienté ayant été alarmée des bruits qui se répandaient sur les progrès rapides des armes tartares sous Gengis-Khan [1246], le pape Innocent IV, qui avait la plus haute idée de la plénitude de son pouvoir et de la soumission due à ses commandements, envoya le père Jean de Plano Carpini à la tête d'une mission de moines franciscains, et le père Ascolino à la tête d'une autre mission de dominicains, pour exhorter Cayuk-Khan, petit-fils de Gengis et qui lui avait succédé au trône de Tartarie [1], à embrasser la foi chrétienne, et à cesser de désoler la terre par ses armes. Le fier descendant du plus grand conquérant que l'Asie eût jamais vu, étonné d'un message aussi étrange de la part d'un prêtre italien dont il ignorait également et le nom et la puissance, reçut cette injonction avec le mépris qu'elle méritait, mais il renvoya sans leur faire aucun mal les moines qui l'avaient apportée. Comme ces missionnaires étaient arrivés par différentes routes et avaient suivi quelque temps les camps des Tartares, qui étaient toujours en mouvement, ils avaient eu occasion de parcourir une grande partie de l'Asie. Carpini, qui avait pris la route de Pologne et de Russie, traversa les provinces septentrionales de l'Asie jusqu'aux extrémités du Thibet. Ascolino [2], qui paraît avoir débarqué sur la côte de Syrie, s'avança dans les provinces méridionales jusque dans l'intérieur de la Perse [3].

déla, cherche à établir, dans un commentaire plein d'érudition et de saine critique, que Benjamin ne voyagea point, et qu'il ne fit que compiler les relations de ses contemporains. (D. L. R.)

[1] Il est fort difficile de concilier les différentes opinions qui ont été émises à ce sujet; il paraît cependant que l'ambassade fut envoyée vers Batu-Khan, et que celui-ci l'envoya ensuite vers Kaïouk, grand khan, qui avait succédé à Oktaï, son père, fils de Djenguyz-Khan. Consulter les Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens avec les empereurs mongols, par M. Abel-Rémusat. Paris, 1822, in-4°, p. 26 et suiv. (D. L. R.)

[2] Ascolino, Ascelin ou Anselme (1247), suivit le sud de la mer Caspienne, traversa la Syrie et la Perse, et se présenta devant Baju-Noviam (Bajothnoï), l'un des chefs mongols. Son journal ne nous est pas parvenu en entier, ce que nous en avons nous a été conservé par Vincent de Beauvais, qui tenait cet extrait de Simon de Saint-Quentin, compagnon d'Ascelin, et qui l'inséra dans son Miroir historique. (D. L. R).

[3] Hakluyt, tom. I, p. 21. — Bergeron, tom. I.

[1253] Peu de temps après cette époque, Louis IX, roi de France, contribua à étendre les connaissances que les Européens commençaient à acquérir sur les contrées lointaines. Un imposteur adroit, tirant avantage des notions imparfaites que les chrétiens s'étaient formées sur l'état et le caractère des nations asiatiques, l'informa qu'un khan des Tartares très-puissant avait embrassé la religion chrétienne. Le monarque adopta ce conte avec une pieuse crédulité, et résolut à l'instant d'envoyer des ambassadeurs à cet illustre converti pour l'engager à attaquer d'un côté leurs ennemis communs, les Sarrasins, tandis que Louis tomberait sur eux de l'autre. Comme il n'y avait que des moines qui eussent les connaissances nécessaires pour exécuter une commission de cette espèce, il en chargea un père André, jacobin, auquel se joignit ensuite le père Guillaume de Rubruquis [1], franciscain. Il n'est resté aucune relation du voyage du premier; mais on a publié le journal de Rubruquis. Ce moine fut admis à l'audience de Mangu, le troisième khan des Tartares depuis Gengis; il fit ensuite un long circuit dans les parties intérieures de l'Asie, qu'il parcourut avec plus de détail qu'aucun autre Européen n'avait fait avant lui [2].

Ces voyageurs, qu'un zèle religieux avait conduits en Asie, furent suivis par d'autres, que des intérêts de commerce ou des motifs de pure curiosité engagèrent à voyager dans les pays lointains. [1269] Le premier et le plus célèbre de ceux-ci fut Marco Polo, noble vénitien. Engagé dès ses jeunes ans dans le commerce, selon l'usage de son pays, son esprit entreprenant chercha une sphère d'activité plus étendue que celle qui lui était offerte par le trafic établi dans les différents ports d'Europe et d'Asie fréquentés par les Vénitiens. Ce motif le détermina à voyager dans les pays inconnus, dans la vue d'y former des relations de commerce plus conformes aux espérances et aux idées hardies d'un jeune aventurier. Comme son père avait déjà porté des marchandises d'Europe à la cour du grand khan des Tartares et les y avait vendues avec un bénéfice considérable, Marco Polo s'y rendit. Assuré de la protection de Kublay-Khan, le plus puissant de tous les successeurs de Gengis, il continua

[1] Son véritable nom est Guillaume de Ruysbroeck.

[2] Hakluyt, tom. I, p. 71.—Rec. de voyages par Bergeron, tom. I.

ses expéditions mercantiles en Asie pendant plus de vingt-six ans ; et dans cet espace de temps il s'avança dans les parties de l'est, fort au delà des lieux où les autres voyageurs européens avaient pénétré avant lui. Au lieu de suivre la route de Carpini et de Rubruquis, le long des vastes déserts de la Tartarie, il passa par les principales villes commerçantes des parties les plus cultivées de l'Asie, et arriva à Cambalu ou Pékin, capitale du grand royaume du Cathay ou de la Chine, soumise alors à la domination des successeurs de Gengis. Il fit plusieurs voyages sur la mer des Indes ; il trafiqua dans plusieurs des îles d'où les Européens recevaient depuis longtemps les épiceries et d'autres denrées dont ils faisaient le plus grand cas, quoiqu'ils ne connussent pas les lieux particuliers où croissaient ces précieuses productions ; il se procura des informations sur différents pays qu'il ne put pas visiter lui-même, particulièrement sur l'île de Zipangri, qui est probablement le Japon [1]. A son retour, il excita l'admiration de ses contemporains par la description de ces vastes contrées, dont le nom était ignoré en Europe, et par les récits pompeux qu'il fit de leur fertilité, de leur population, de leur opulence, de leurs diverses manufactures et de l'étendue de leur commerce ; récits qui surpassaient toutes les idées d'un peuple ignorant et grossier.

Environ un demi-siècle après, le chevalier John Mandeville, Anglais, encouragé par l'exemple de Marco Polo, voyagea en Orient [1322], parcourut la plupart des pays que celui-ci avait décrits, et comme lui publia à son retour la relation de ses voyages [2]. Les récits de ces premiers voyageurs sont pleins de contes absurdes de monstres, de géants et d'enchanteurs [3]; mais cela même ne les rendait que plus intéressants pour un siècle ignorant où tout ce qui était merveilleux ne pouvait manquer de plaire. Les choses extraordinaires qu'ils racontaient, vraisemblablement sur des ouï-dire, frappaient d'admiration le vul-

[1] Viaggi di Marco Polo. — Ram., II, 2. — Bergeron, tom. II. Il ne peut maintenant exister aucun doute à cet égard d'après les relations de Kæmpfer, Martini, etc. (D. L. R.)

[2] Voyages and Travels; by sir John Mandeville.

[3] Robertson n'aurait pas dû confondre Carpini, Ascelin, Rubruquis et Marco Polo avec Mandeville. Ce dernier a copié des pages entières de la relation d'Odoric de Portenau, moine italien; il a mis à contribution la géographie d'Hayton, et a trans-



gaire, tandis que les faits qu'ils rapportaient d'après leurs propres observations fixaient l'attention des hommes plus éclairés. Les premières circonstances doivent être regardées comme les fables et les traditions populaires des pays où ils passaient, et elles ont été rejetées à mesure que les lumières se sont répandues en Europe; mais quelque incroyables qu'eussent pu paraître dans le temps plusieurs des faits qu'ils ont rapportés, leurs récits ont été confirmés par l'autorité des voyageurs modernes. Ces deux relations tournèrent la curiosité des hommes vers la connaissance des parties lointaines du globe, étendirent leurs idées, et non-seulement les disposèrent insensiblement à tenter de nouvelles découvertes, mais encore leur donnèrent des lumières et des moyens propres à les diriger dans le choix des routes qu'ils avaient à suivre.

Tandis que cet esprit de recherche se développait en Europe, il se fit une découverte heureuse qui contribua plus que les efforts de l'industrie des siècles précédents à perfectionner et à étendre la navigation. On observa la merveilleuse propriété qu'a l'aimant de communiquer à une légère verge de fer ou aiguille la vertu de se diriger constamment vers les pôles de la terre. On ne tarda pas à sentir l'usage qu'on pouvait en faire pour régler la navigation, et l'on construisit cet instrument si utile et devenu si commun qu'on a appelé compas de marine ou boussole. Cette invention donnant aux navigateurs un moyen aussi sûr que facile de reconnaître dans toutes les saisons et dans tous les lieux le nord et le sud, ils ne furent plus réduits à se guider par la lumière des étoiles ou par l'observation des côtes maritimes. Ils abandonnèrent par degrés la méthode lente et timide de côtoyer le rivage; ils se lancèrent hardiment en pleine mer, et, sur la foi de leur nouveau guide, naviguèrent au milieu de la nuit la plus sombre et dans le temps le plus nébuleux, avec une sécurité et une précision dont on n'avait

crit des morceaux entiers des romans de chevalerie et des vieilles chroniques du temps. Ses récits offrent des îles habitées par des géants qui ont cinquante pieds de haut, des diables qui du haut des montagnes vomissent des flammes sur les pauvres voyageurs, des agneaux engendrés par des melons, etc., etc. Carpini, Ascelin, Rubruquis et Marco Polo au contraire n'ont retracé que ce qu'ils ont vu eux-mêmes, et on ne peut leur reprocher les contes absurdes qui se trouvent dans l'ouvrage de Mandeville. (D. L. R.)

pas encore eu d'idée. On peut dire que la boussole a ouvert à l'homme l'empire de la mer, et qu'elle lui assure la possession du globe, en le mettant à portée d'en parcourir toutes les parties. Flavio Gioïa, bourgeois d'Amalfi, ville considérable de commerce dans le royaume de Naples, fit cette grande découverte vers l'an 1302 [1]. Tel a été trop souvent le destin de ces illustres bienfaiteurs de l'humanité, qui ont enrichi la science et perfectionné les arts par leurs inventions, qu'ils ont retiré plus de gloire que d'avantage des heureux efforts de leur génie; mais le sort de Gioïa a été encore plus cruel; car l'inattention ou l'ignorance des écrivains contemporains l'a privé même de la célébrité à laquelle il avait de si justes droits [13[illegible]]. Ils ne nous ont laissé aucune lumière sur sa profession, sur son caractère, sur le temps précis où il fit cette importante découverte, et sur les hasards ou les observations qui l'y ont conduit. Les annales de l'esprit humain ne nous offrent aucun événement qui ait produit de plus grands effets que cette invention, dont la connaissance nous a été cependant transmise sans aucune des circonstances propres à satisfaire la curiosité qu'elle doit naturellement exciter [2]. Quoique l'usage de la boussole mît les Italiens en état d'exécuter avec plus de promptitude et de sécurité les petits voyages qu'ils étaient accoutumés de faire, cependant cette nouveauté n'eut pas une influence assez subite et assez générale pour exciter sur-le-champ l'esprit de découverte et le désir d'entreprendre des navigations hardies. Plusieurs causes concoururent à empêcher cette invention utile d'avoir tout son effet. Les hommes n'abandonnent que lentement et avec répugnance les anciennes habitudes : ils craignent les nouvelles tentatives et ne s'y livrent qu'avec timidité. Il est probable aussi que la jalousie de commerce engagea les Italiens à cacher aux autres nations l'heureuse découverte de leur compatriote. On n'acquit que par degrés l'art de naviguer avec la boussole, en l'employant avec assez d'habileté pour donner une entière confiance dans sa direction. Les marins, accoutumés à ne jamais perdre de vue la terre, n'osèrent pas tout d'un coup s'aban-

[1] Voyez la NOTE 9.

[2] Collinas et Trombellus, de Acus nauticæ inventore. Inst. Bonon., t. II, part. III, pag. 372.

donner au milieu des mers inconnues : ainsi ce ne fut que près de cinquante ans après la découverte de Gioïa que les navigateurs se hasardèrent à entrer dans des mers qu'ils n'avaient pas encore fréquentées.

Les voyages des Espagnols aux îles Fortunées ou Canaries fut la première époque où la navigation prit un essor plus hardi. Les écrivains contemporains ne nous ont point appris quelles furent les circonstances qui préparèrent la découverte de ces petites îles[1], situées à près de cinq cents milles de la côte d'Espagne, et à plus de cent cinquante milles de celle d'Afrique. Mais on sait que, vers le milieu du quatorzième siècle, les habitants des différents royaumes dont l'Espagne était composée étaient dans l'habitude de faire des excursions dans ces îles, pour y piller les naturels ou les mener en esclavage. Clément VI, en vertu du droit que le saint-siége prétendait avoir de disposer de tous les pays possédés par les infidèles, érigea ces îles en royaume dans l'année 1344, et les donna en souveraineté à Louis de La Cerda, descendu de la famille royale de Castille[2]; mais ce prince infortuné, manquant de forces suffisantes pour réaliser ce titre chimérique, n'alla jamais aux Canaries; et Jean de Béthencourt, baron normand, en obtint la concession de Henri III, roi de Castille[3] [1365]. Béthencourt, brave et heureux comme l'étaient alors presque tous les aventuriers de son pays, entreprit la conquête de ces îles et y réussit[4]; sa famille en resta quelque temps en possession, comme d'un fief relevant de la couronne de Castille. On prétend qu'avant cette expédition de Béthencourt, des navigateurs normands avaient déjà visité la côte d'Afrique et s'étaient avancés fort loin vers le sud des îles Canaries; mais ces voyages ne paraissent pas avoir été entrepris sur un plan régulier et national, ni dans la vue d'étendre la navigation ou de tenter des découvertes. C'étaient ou des excursions suggérées par cet esprit de piraterie que les Normands tenaient de leurs ancêtres, ou des

[1] Voyez la NOTE 10.

[2] Il était arrière-petit-fils d'Alphonse le Sage, et c'est de lui que descendent les ducs de Médina Céli. (D. L. R.)

[3] Viera y Clavijo. Notic. de Hist. de Canaria, , liv. I, pag. 268, etc.—Glas. Hist. chap. 1.

[4] Voyez la NOTE 11.

entreprises de quelques négociants pour leur commerce particulier, lesquelles attiraient si peu l'attention publique, qu'à peine en trouve-t-on quelques traces dans les écrivains de ce temps-là. Il suffit, pour une esquisse générale des progrès des découvertes, d'indiquer cet événement; en le laissant au rang de ceux dont l'existence est douteuse ou l'influence peu importante, nous pouvons conclure que, quoique les voyageurs qui ont visité par terre les parties de l'Orient les plus éloignées aient rapporté beaucoup de lumières sur ces pays, la navigation, au commencement du quinzième siècle, n'était pas plus avancée qu'avant la chute de l'empire romain.

Enfin arriva l'époque fixée par la Providence où les hommes devaient franchir les limites dans lesquelles ils avaient été si longtemps renfermés, et s'ouvrir un champ plus vaste pour y déployer leurs talents, leur courage et leur activité. Les premières tentatives importantes qui se firent pour cet objet ne furent pas l'ouvrage des États les plus puissants de l'Europe ni de ceux qui avaient cultivé la navigation avec le plus de constance et de succès. La gloire de frayer la route dans cette nouvelle carrière, était réservée au Portugal, l'un des royaumes les moins étendus et les moins considérables de l'Europe. Comme les entreprises tentées par les Portugais pour acquérir la connaissance des parties du globe alors inconnues au genre humain[1], ont non-seulement étendu et perfectionné l'art de la navigation, mais ont encore excité un esprit de curiosité et de recherche qui a conduit à la découverte du Nouveau-Monde, dont je me propose d'écrire l'histoire, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la naissance, les progrès et le succès des différentes opérations navales de ce peuple. Ce fut à cette école que se forma l'homme qui découvrit l'Amérique; et, à moins qu'on ne suive tous les degrés par lesquels passèrent ses maîtres et ses guides, il sera impossible de comprendre les circonstances qui ont suggéré l'idée ou facilité l'exécution de ce grand dessein.

Différents motifs déterminèrent les Portugais à diriger leur activité vers cette nouvelle route, et leur fournirent les moyens

[1] Il nous semble que Robertson aurait dû employer des expressions moins générales, et dire seulement: *alors inconnues à l'Europe*. (D. L. R.)

3.

d'exécuter des entreprises supérieures en apparence à la force naturelle de leur état politique. Les rois de Portugal, ayant chassé les Maures de leurs domaines, avaient acquis du pouvoir en même temps que de la gloire, par le succès de leurs armes contre les infidèles. Leurs victoires avaient étendu l'autorité royale au delà des bornes étroites où elle était auparavant circonscrite en Portugal, ainsi que dans les autres monarchies féodales. Ils disposaient de la force nationale qu'ils purent exercer avec autant d'unité dans les desseins que de vigueur dans l'exécution ; et, après l'expulsion des Maures, ils firent servir cette force à leurs vues, sans craindre d'être troublés par aucun ennemi domestique. Les hostilités continuelles dans lesquelles ils furent engagés pendant plusieurs siècles contre les Mahométans exaltèrent et perfectionnèrent parmi les Portugais cet esprit militaire et aventurier qui distinguait toutes les nations d'Europe à l'époque du moyen âge. Une succession contestée alluma en Portugal, vers la fin du quatorzième siècle, une guerre civile des plus cruelles, qui augmenta l'ardeur guerrière de la nation, et forma ou fit surgir des hommes d'un génie actif, audacieux, propre aux grandes entreprises. La situation de ce royaume, borné de tous côtés par les États d'un voisin plus puissant, ne laissait pas aux Portugais la liberté d'exercer leur activité par terre ; car la force de leur monarchie ne pouvait pas balancer celle du royaume de Castille : mais le Portugal étant un État maritime qui avait plusieurs ports très-commodes, les habitants avaient déjà fait quelques progrès dans la science et la pratique de la navigation, et la mer s'offrait à eux comme l'unique carrière où leur ambition pouvait se signaler.

Telle était la stiuation du Portugal et la disposition du peuple, lorsque Jean I, surnommé le Bâtard, se trouva paisible possesseur de la couronne par la paix conclue avec le roi de Castille en 1411. C'était un prince d'un grand mérite, qui par la supériorité de son courage et de ses talents s'était ouvert la route à un trône auquel sa naissance ne lui donnait aucun droit. Il s'aperçut bientôt qu'il lui serait impossible de maintenir l'ordre public et la tranquillité intérieure s'il ne trouvait pas un moyen d'occuper au dehors l'activité inquiète de ses sujets.

Ce fut dans cette vue qu'il équipa à Lisbonne une flotte considérable, composée de tous les vaisseaux qu'il put rassembler dans son royaume, et d'un grand nombre d'autres qu'il loua à des étrangers. Ce grand armement fut destiné à attaquer les Maures établis sur la côte de Barbarie. Pendant qu'on faisait ces préparatifs, on détacha quelques vaisseaux chargés de naviguer le long de la côte occidentale de l'Afrique, bornée par l'Océan Atlantique, et de découvrir les pays inconnus qui s'y trouvaient situés. C'est à cette entreprise peu importante qu'on peut rapporter l'époque où l'esprit de découverte brisa les barrières qui avaient si longtemps dérobé aux hommes la connaissance de la moitié du globe terrestre.

A l'époque où Jean expédia ses vaisseaux pour ce nouveau voyage, l'art de la navigation était encore très-imparfait. Quoique l'Afrique fût très-près du Portugal, et que la fertilité des pays que l'on connaissait déjà sur ce continent invitât à y faire de nouvelles découvertes, les Portugais ne s'étaient jamais hasardés à passer le cap *Non* : ce promontoire, comme son nom l'indique, avait été regardé jusque là comme une borne qu'on ne pouvait franchir ; mais les nations de l'Europe avaient alors acquis assez de connaissances pour oser enfin secouer les préjugés et réformer les erreurs de leurs ancêtres. Le long règne de l'ignorance, cette ennemie constante de toute recherche et de toute entreprise nouvelle, touchait à son dernier période ; l'aurore de la science jetait ses premiers rayons ; les ouvrages des Grecs et des Romains commençaient à être lus avec admiration et avec fruit. Les sciences cultivées par les Arabes avaient été introduites en Europe et par les Maures établis en Espagne et en Portugal, et par les Juifs qui étaient en grand nombre dans ces deux royaumes. La géométrie, l'astronomie et la géographie, qui sont la base de l'art de la navigation, devinrent des objets d'attention et d'étude. La mémoire des découvertes des anciens se ranima, et l'on rechercha les progrès de leur navigation et de leur commerce. Quelques-unes des causes qui pendant le dernier siècle et dans celui-ci ont arrêté la culture des sciences en Portugal, ou n'y existaient pas dans le quinzième siècle, ou n'y produisaient pas les mêmes effets[1] ;

[1] Voyez la NOTE 12.

les Portugais alors paraissaient marcher dans la carrière des sciences et des lettres d'un pas égal avec les autres peuples qui habitent en deçà des Alpes.

Comme l'esprit du siècle favorisait l'exécution de la nouvelle entreprise à laquelle les Portugais se trouvaient invités par la situation particulière de leur pays, elle ne pouvait manquer d'avoir du succès. Les vaisseaux équipés pour cette expédition doublèrent ce cap formidable qui avait borné la course des navigateurs précédents, et s'avancèrent à cent soixante milles au delà jusqu'au cap Boyador. Les rochers qui forment ce cap et qui s'étendent fort avant dans la mer ayant paru plus dangereux aux Portugais que le promontoire qu'ils avaient déjà passé, ils n'osèrent le tourner, et revinrent à Lisbonne plus satisfaits d'être allés jusque-là que honteux de n'avoir pas tenté d'aller plus avant.

Quelque peu considérable que fût ce voyage, il ne fit que donner plus d'activité à ce goût pour les découvertes qui avait commencé à se développer en Portugal. Le succès extraordinaire de l'expédition du roi contre les Maures de Barbarie fortifia encore l'esprit entreprenant des Portugais, et les encouragea à de nouvelles tentatives. Mais, afin d'en assurer le succès, ils avaient besoin d'être conduits par un homme qui, doué des qualités propres à discerner ce qui était praticable, eût le loisir de former un système régulier d'opérations pour la poursuite des découvertes, et eût en même temps assez d'ardeur et de persévérance pour se mettre au-dessus des revers et des obstacles. Heureusement pour le Portugal ces qualités se trouvèrent réunies dans Henri, duc de Viseu[1], quatrième fils du roi Jean, qui l'avait eu de Philippine de Lancastre, sœur de Henri IV, roi d'Angleterre. Ce prince avait, dès sa première jeunesse, accompagné son père dans l'expédition de Barbarie, et s'y était signalé par différentes actions de bravoure. A l'esprit guerrier qui, dans ces temps de chevalerie, caractérisait tout homme d'une naissance distinguée, Henri joignait toutes

[1] Il naquit à Porto, le 4 mars 1394, et mourut à Sagres le 13 novembre, suivant Ant. Caet de Sousa (Hist. geneal. da Casa real. portugueza). Le P. Freire (Vida do Inf. D. Henrique) place sa mort au 23 novembre 1460, et Jean de Barros la recule jusqu'à l'année 1463. (D. L. R.)

les qualités d'un siècle plus poli et plus éclairé. Il cultivait les arts et les sciences, alors ignorés et méprisés des personnes de son rang. Il s'appliqua avec un goût particulier à l'étude de la géographie; instruit par les leçons de maîtres habiles et par les relations des voyageurs, il acquit bientôt assez de connaissance du globe habité, pour apercevoir la probabilité de découvrir de nouvelles et riches contrées en naviguant le long de la côte d'Afrique. Cette espérance était bien faite pour exciter l'ardeur et l'enthousiasme d'un jeune homme, et il résolut de protéger de toutes ses forces un projet qui pouvait devenir aussi utile qu'il paraissait brillant et honorable. Afin de pouvoir procéder sans interruption à cette grande entreprise, il se retira de la cour immédiatement après son retour d'Afrique, et fixa sa résidence à Sagres, près du cap Saint-Vincent, où la vue de l'Océan Atlantique, portant continuellement ses pensées vers son projet favori, l'encourageait à en préparer l'exécution. Quelques-uns des plus savants hommes de son pays l'avaient accompagné dans sa retraite et l'aidaient dans ses recherches. Il demanda des éclaircissements aux Maures de Barbarie, qui étaient accoutumés à voyager par terre dans les provinces intérieures de l'Afrique, où ils allaient chercher de l'ivoire, de la poudre d'or et d'autres denrées précieuses. Il consulta les Juifs établis en Portugal. Il sut par des promesses, des récompenses, des marques d'estime et de confiance, attirer à son service plusieurs habiles navigateurs, tant étrangers que portugais. Dans la disposition de ces préparatifs, les grands talents du prince étaient heureusement secondés per ses vertus personnelles. Sa probité, son affabilité, son respect pour la religion et son zèle pour la gloire de son pays, engagèrent des personnes de tous les rangs à donner des applaudissements à son projet et à en favoriser l'exécution. Ses compatriotes voyaient que ses vues n'étaient dirigées ni par l'ambition ni par le désir des richesses, mais par la bienveillance active d'une âme ardente à concourir au bonheur des hommes, et qui justifiait la devise qu'il avait prise pour désigner la seule ambition de son âme : *Talent de bien faire.*

[1416] L'effet de sa première tentative ne fut pas d'une grande importance ; c'est le sort de toute entreprise nouvelle.

Il équipa un seul vaisseau dont il donna le commandement à Jean Gonzales Zarco [1] et à Tristan Vaz, deux gentilshommes de sa maison qui s'offrirent volontairement pour diriger l'expédition : il leur recommanda d'employer tous leurs efforts pour doubler le cap Boyador, et de gouverner de là vers le sud. Fidèles à la manière de naviguer généralement adoptée, ils firent route en longeant la côte, et en suivant cette direction ils durent rencontrer des difficultés presque insurmontables pour doubler le cap ; mais la fortune vint au secours de leur inexpérience, et empêcha leur voyage d'être entièrement infructueux. Un coup de vent qui s'éleva tout à coup les jeta en pleine mer, et, tandis qu'ils s'attendaient à tout moment à périr, ils touchèrent une île inconnue qu'ils nommèrent Porto-Santo, en mémoire de l'heureuse delivrance du danger qu'ils venaient de courir. Dans l'état où était la navigation, la découverte de cette petite île parut une affaire si importante qu'ils retournèrent sur-le-champ en Portugal pour en porter la nouvelle à Henri, de qui ils reçurent les éloges et les distinctions que méritait une expédition si heureuse. L'ardeur avec laquelle ce prince suivait son objet favori lui fit trouver dans ce petit succès les motifs les plus encourageants pour en espérer de plus considérables et pour tenter de nouveaux efforts. [1419] L'année suivante, Henri équipa trois vaisseaux sous le commandement des mêmes offciers, auxquels il associa Barthélemi Pérestrello, et il leur ordonna de prendre possession de l'île qu'ils avaient découverte. A peine commençaient-ils à s'établir à Porto-Santo, qu'ils observèrent à l'horizon, vers le sud, une espèce de tache fixe semblable à un petit nuage noir. Ils en vinrent peu à peu à conjecturer que ce pouvait bien être une terre ; ils se mirent en mer pour s'en assurer, et ils arrivèrent à une grande île inhabitée et couverte de bois, à laquelle ils donnèrent le nom de *Madeira* (Madère) [2] [1420]. Comme le principal objet de Henri était de rendre ses découvertes utiles à sa nation, il équipa sur-le-champ une flotte pour aller établir une

[1] Le P. Freire et A. C. de Sousa l'appellent Jean de Concalves Zarco ; il avait seul le commandement du vaisseau. (D. L. R.)

[2] Historical Relation of the first discovery of Medeira, translated from the Portuguese of Franc. Alcaforado, pag. 15, etc.

colonie portugaise dans ces deux îles. Il eut soin d'y faire porter les semences, les plantes et les animaux domestiques communs en Europe; mais comme il prévit que la chaleur du climat et la fertilité du sol ne pouvaient manquer d'être favorables à d'autres productions, il se procura des plants de vigne de l'île de Chypre, dont les vins étaient alors très-renommés, et des canes à sucre qu'il tira de Sicile où l'on en avait introduit depuis peu. Ces précieux végétaux prospérèrent rapidement dans les deux nouvelles îles; on ne tarda pas à reconnaître les grands avantages de leur culture; et le sucre et le vin de Madère devinrent bientôt des articles considérables du commerce de Portugal [1].

Dès que l'on commença à sentir les avantages qui résultaient de ce premier établissement à l'ouest du continent de l'Europe, l'esprit de découverte parut moins chimérique et augmenta d'audace et d'activité. Les portugais, en continuant leurs voyages à Madère, s'étaient accoutumés par degrés à une navigation plus hardie, et, au lieu de se traîner timidement le long de la côte, ils ne craignirent pas de se lancer en pleine mer. Gilianez [2], qui commandait un des vaisseaux du prince Henri, doubla par cette nouvelle route le cap Boyador, qui pendant plus de vingt ans avait arrêté la navigation portugaise, et était regardé comme une barrière impossible à franchir. [1433] Cet heureux voyage, que l'ignorance du siècle faisait comparer aux plus fameux exploits transmis par l'histoire, ouvrit une nouvelle carrière aux navigateurs, parce qu'il leur découvrit le vaste continent de l'Afrique, qui, baigné par l'Océan Atlantique, s'étendait au loin vers le sud. On eut bientôt reconnu une partie de ce continent; les Portugais s'avancèrent dans les tropiques, et, dans l'espace de quelques années, ils découvrirent la rivière du Sénégal et toute la côte qui s'étend du cap Blanc au cap Vert.

Jusque-là les Portugais avaient été guidés et encouragés dans leurs découvertes par les lumières et les instructions qu'ils avaient trouvées dans les ouvrages des mathématiciens et géographes anciens. Mais, lorsqu'ils commencèrent à entrer

[1] Lud. Guicciardini Descrit. de Paesi Bassi, pag. 180, 181.
[2] Le P. Freire l'appelle Gil Eannés. (D. L. R.)

dans la zone torride, le préjugé reçu chez les anciens que la chaleur excessive et perpétuelle qui régnait dans cette zone la rendait inhabitable à l'espèce humaine, leur ôta pendant quelque temps le courage d'aller plus avant. Les observations qu'ils firent eux-mêmes, lorsqu'ils approchèrent pour la première fois de cette région inconnue et redoutable, tendaient à confirmer l'opinion des anciens sur l'action violente des rayons directs du soleil. Jusqu'à la rivière du Sénégal, les Portugais avaient trouvé la côte d'Afrique habitée par des peuples à peu près semblables aux Maures de Barbarie; mais, lorsqu'ils pénétrèrent au sud de cette rivière, l'espèce humaine se présenta à eux sous une nouvelle forme; ils virent des hommes qui avaient la peau noire comme de l'ébène, avec des cheveux courts et bouclés, des nez aplatis, des lèvres épaisses, et tous les traits particuliers qui distinguent la race des nègres. Ils durent naturellement attribuer ce changement extraordinaire à l'influence de la chaleur, et ils commencèrent à craindre qu'en avançant plus près de la ligne les effets n'en fussent encore plus terribles. Des grands du royaume, qui, par ignorance, par envie ou par cette froide et timide prudence qui rejette tout ce qui a l'air de nouveauté ou de projets hardis, avaient jusqu'alors condamné les projets du prince Henri, exagérèrent les dangers qu'on courait à porter ces recherches plus loin, et proposèrent d'autres objections contre l'idée de tenter de nouvelles découvertes. Ils représentèrent qu'il était absolument chimérique d'espérer quelque avantage de la recherche de pays situés dans une partie du monde que la sagesse et l'expérience des anciens leur avaient fait reconnaitre pour inhabitable; que leurs ancêtres, contents de cultiver le territoire qui leur avait été assigné par la Providence, ne songeaient pas à prodiguer les forces du royaume en vains projets pour chercher de nouveaux applaudissements; que le Portugal était déjà épuisé par les frais des tentatives qu'on avait faites pour découvrir des terres qui n'existaient pas ou que la nature avait destinées à rester inconnues; enfin que ces tentatives avaient déjà causé la perte d'un grand nombre d'hommes qui auraient pu être employés à des entreprises dont le succès beaucoup plus facile aurait produit de plus grands avantages. Mais ni ces réclamations

fondées sur l'autorité des anciens, ni ces raisonnements sur les intérêts du Portugal, ne purent faire aucune impression sur l'âme courageuse et vraiment philosophique du prince Henri. Les découvertes qu'il avait faites lui prouvaient que les anciens n'avaient guère qu'une connaissance conjecturale de la zone torride; et il savait que les frivoles arguments de ses adversaires, relativement aux intérêts politiques du Portugal, n'avaient pour motifs que la malveillance et la jalousie. Il fut puissamment secondé par don Pèdre, son frère, qui gouvernait le royaume en qualité de tuteur de son neveu Alphonse V [1438], lequel avait succédé à la couronne étant mineur; loin de se relâcher de ses efforts, Henri continua de poursuivre avec une nouvelle ardeur l'exécution de ses projets.

Pour imposer silence aux murmures de l'opposition, ce prince chercha à obtenir la sanction d'une autorité respectable en faveur de ses opérations. Dans cette vue il s'adressa au pape, et lui exposa en termes magnifiques le pieux et infatigable zèle avec lequel il s'occupait depuis vingt ans à découvrir des pays inconnus, dont les malheureux habitants, privés des lumières de la véritable religion, étaient ensevelis dans les ténèbres du paganisme, ou séduits par les impostures de Mahomet. Il suppliait le saint-père, à qui, comme au vicaire du Christ, tous les royaumes de la terre étaient soumis, de conférer à la couronne de Portugal un droit sur tous les pays appartenant aux infidèles, qui seraient découverts par l'industrie de ses sujets ou subjugués par la force de ses armes. Il le conjurait de défendre, sous les peines les plus sévères, à toutes les puissances chrétiennes de molester les Portugais tandis qu'ils seraient occupés à cette louable entreprise, et de s'établir dans aucun des pays que ceux-ci auraient découverts. Henri promettait que le principal objet des Portugais dans toutes leurs expéditions serait de répandre la connaissance de la religion chrétienne, d'établir l'autorité du saint-siége, et d'accroître le troupeau du pasteur universel. Comme c'était en profitant avec adresse de toutes les conjonctures favorables pour acquérir de nouvelles forces, que la cour de Rome avait par degrés étendu ses usurpations, le pape Eugène IV, à qui Henri s'adressa, saisit avidement l'occasion qui s'offrait à lui. Il sentit prompte-

ment qu'en accédant à une pareille demande il exercerait une prérogative très-flatteuse par elle-même, et dont les suites pouvaient devenir fort avantageuses au saint-siége. Il fit en conséquence expédier une bulle, dans laquelle, après avoir applaudi dans les termes les plus énergiques aux tentatives des Portugais, et les avoir exhortés à poursuivre la glorieuse carrière où ils s'étaient engagés, il leur accordait un droit exclusif sur tous les pays qu'ils découvriraient depuis le cap Non jusqu'au continent de l'Inde.

Quelque extravagante qu'une telle donation étendue à une si grande portion du globe, puisse paraître aujourd'hui, même dans les pays catholiques [1], il n'y avait personne dans le quinzième siècle qui doutât que le pape n'eût droit de la faire par la plénitude de son pouvoir apostolique. Le prince Henri sentit bientôt tous les avantages qu'il pouvait en retirer : ses projets se trouvaient autorisés et sanctifiés par la bulle qui les approuvait, et l'esprit de découverte se liait ainsi avec le zèle pour la religion, zèle qui était un principe puissant, dont l'activité influait sans cesse sur la conduite des nations. D'ailleurs tous les princes chrétiens auraient craint de disputer aux Portugais les pays que ceux-ci avaient découverts et de troubler les progrès de leur navigation et de leurs conquêtes [2].

Le bruit des expéditions des Portugais ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe. Les peuples, accoutumés dès longtemps à circonscrire l'activité et les lumières de l'esprit humain dans les limites où elles avaient été jusque-là renfermées, furent étonnés de voir la sphère de la navigation s'agrandir ainsi tout à coup, et de concevoir l'espérance de connaître des régions dont l'existence n'était pas même soupçonnée auparavant. Les savants et les philosophes faisaient des raisonnements et combinaient des théories sur des découvertes inattendues, tandis que le vulgaire faisait des questions et s'étonnait. Des aventuriers hardis vinrent en foule de toutes les parties de l'Europe pour solliciter le prince Henri de les employer à ce

[1] Le capitaine anglais Philip, en fondant la colonie de *Botany-Bay* (1788) prit possession de tout le pays qui s'étend du 10° 37' de latitude au 43° 39'; et du 153° de longitude au 135°, c'est-à-dire de plus de 74,000 lieues carrées, ainsi que de toutes les îles environnantes, etc. Cela n'est-il pas aussi extravagant? (D. L. R.)

[2] Voyez la Note 13.

service honorable. Les Vénitiens et les Génois, qui surpassaient alors tous les autres peuples dans la connaissance et la pratique de la marine, fournirent surtout un grand nombre de marins, qui entrèrent à bord des vaisseaux portugais, et acquirent à cette nouvelle école de navigation une connaissance de leur art plus exacte et plus étendue. Les Portugais, animés par l'exemple de ces étrangers, s'empressèrent d'exercer leurs propres talents et leur activité. La nation seconda les desseins du prince. Des négociants formèrent des associations pour concourir à la recherche des pays inconnus. On découvrit les îles du cap Vert qui gisent à la hauteur de ce cap dont elles portent le nom, et, peu de temps après, celles qu'on a nommées Açores [1449]. Comme les premières sont à plus de trois cents milles de la côte d'Afrique et les dernières à neuf cents milles de tout continent, il est évident que les Portugais n'avaient pu s'abandonner ainsi dans les hautes mers, sans avoir déjà fait des progrès surprenants dans l'art de la navigation.

[1463] Cette passion pour les nouvelles découvertes était au plus haut degré de chaleur et d'activité lorsqu'elle éprouva un revers funeste par la mort du prince Henri, qui avait jusque-là dirigé les entreprises des navigateurs par ses grandes connaissances et qui les avait encouragées et soutenues par son pouvoir et son crédit. Il est vrai que pendant sa vie les Portugais, dans leurs courses les plus avancées vers le sud, n'avaient pénétré qu'à cinq degrés de la ligne équinoxiale; et qu'après une suite d'expéditions continuées pendant un demi-siècle, à peine avaient-ils découvert quinze cents milles de la côte d'Afrique. Ces essais de l'art naissant doivent paraître bien faibles et bien timides aux hommes qui connaissent les progrès que la navigation a faits dans son état de maturité; mais, quelque peu considérables que fussent ces premiers efforts, c'en était assez pour tourner la curiosité des nations de l'Europe vers de nouveaux objets, pour y exciter le goût des entreprises, et pour frayer la route à d'autres découvertes.

Alphonse, assis sur le trône à la mort du prince Henri, était alors fort occupé à soutenir ses prétentions à la couronne de Castille, et à poursuivre ses expéditions contre les Maures de

[1] Voir la note au bas de la p. 48.

Barbarie; les forces du royaume étant employées à d'autres opérations, ce prince ne put pas mettre beaucoup d'ardeur à suivre les découvertes en Afrique. Il en laissa la conduite à Fernand Gomez, négociant de Lisbonne, auquel il accorda le droit exclusif de commercer avec tous les pays dont le prince Henri avait pris possession. Les gênes et l'oppression de ce monopole ne pouvaient manquer de ralentir l'esprit de découverte, parce que cessant d'être un objet national, ce n'était plus que l'affaire d'un particulier plus attaché à l'intérêt de sa fortune qu'à la gloire de son pays. On fit cependant quelques nouveaux progrès. Les Portugais se hasardèrent enfin à traverser la ligne, et, à leur grand étonnement, ils trouvèrent que cette région de la zone torride, qu'on supposait embrasée d'une chaleur intolérable, était non-seulement habitée, mais encore très-peuplée et très-fertile.

[1471] Jean II, qui succéda à son père Alphonse, avait tous les talents nécessaires pour former et pour exécuter de grands desseins. Comme une partie de ses revenus, tandis qu'il était prince royal, provenait des droits établis sur le commerce qu'on faisait avec les pays nouvellement découverts, son attention se tourna naturellement vers cet objet; il en sentit bientôt l'importance, et, à mesure qu'il acquit plus de connaissances sur ces nouvelles contrées, la possession lui en parut d'un plus haut intérêt. Tant que les Portugais côtoyèrent les bords de l'Afrique, depuis le cap Non jusqu'à la rivière de Sénégal, ils ne trouvèrent sur cette longue étendue de côtes qu'un terrain sablonneux, stérile, habité par des peuples misérables et très-peu nombreux, professant la religion mahométane, et soumis au vaste empire de Maroc; mais au sud de cette même rivière, la puissance et la religion des mahométans n'étaient plus connues. Le pays était divisé en petites principautés indépendantes; la population y était considérable et le sol fertile [1], et les Portugais reconnurent bientôt qu'il produisait de l'ivoire, des gommes, de l'or et d'autres denrées précieuses. Cette découverte, en étendant le commerce, encourageait à de nouvelles tentatives; et des hommes, dont l'audace et l'activité étaient

[1] Navigatio Aloysii Cadamusti apud Novum Orbem Grynæi, p. 2, 18.—Navigat. all' Isola di Sam Tome per un pilotto Portugh.—Ramusio, l. 115.

excitées par la perspective d'un bénéfice certain, durent poursuivre leurs recherches avec plus d'ardeur que lorsqu'ils n'étaient animés que par l'espérance et la curiosité [1481].

Cette disposition ne pouvait manquer d'acquérir de nouvelles forces par la protection d'un monarque tel que Jean II : il encouragea hautement toutes les entreprises qui avaient pour but quelque découverte, et en favorisa l'exécution avec tout le zèle de son grand-oncle le prince Henri, mais avec un degré supérieur de puissance. Les effets de ses soins ne tardèrent pas à se faire sentir. [1484] Les Portugais équipèrent une flotte puissante qui, après avoir découvert les royaumes de Benin et de Congo, s'avança de plus de quinze cents milles au delà de l'équateur, et les navigateurs européens virent pour la première fois un nouveau ciel, et observèrent les étoiles d'un autre hémisphère. Jean était non-seulement jaloux de découvrir des terres nouvelles; il s'occupait aussi à s'en assurer la possession. Il bâtit des forts sur la côte de Guinée, et y envoya des colonies; il établit des relations de commerce avec les États les plus puissants, et tâcha de rendre tributaires de sa couronne ceux qui étaient faibles ou divisés. Plusieurs petits princes d'Afrique se reconnurent volontairement vassaux du roi de Portugal, d'autres y furent contraints par la force des armes. Il se forma un système régulier et bien réfléchi relativement à ce nouvel intérêt de politique, et les Portugais, en l'observant invariablement, parvinrent à établir sur un fondement solide leur puissance et leur commerce en Afrique.

Une communication suivie avec les peuples de l'Afrique procura par degrés aux Portugais quelque connaissance des parties de ce continent qu'ils n'avaient pas visitées. Les informations qu'ils reçurent des habitants, jointes à ce qu'ils avaient observé eux-mêmes dans leurs voyages, commencèrent à leur offrir des vues plus étendues et à leur suggérer l'idée d'entreprises plus importantes encore. Ils avaient reconnu l'erreur des anciens sur l'état de la zone torride. En avançant davantage vers le sud, ils trouvèrent que le continent de l'Afrique, au lieu de s'étendre en largeur, selon la doctrine de Ptolémée [1], qui était alors l'oracle et le guide des géographes, paraissait se

[1] Vide Nov. Orbis Tabul. Geogr. secund. Ptolem. Ams. 1730.

resserrer insensiblement et se courber vers l'est. Cette observation leur inspira quelque confiance dans les récits des voyages que les Phéniciens faisaient anciennement autour de l'Afrique, et qu'on avait regardés longtemps comme fabuleux ; ils conçurent l'espérance qu'en suivant la route des Phéniciens, ils pourraient arriver aux Indes orientales, et s'emparer du commerce, source assurée de richesse et de pouvoir pour les nations qui en ont joui. Le vaste génie du prince Henri, autant qu'on peut le conjecturer par la teneur de la bulle du pape, avait conçu de bonne heure l'idée de cette navigation. Tous les pilotes et mathématiciens portugais s'accordaient maintenant à la regarder comme praticable. Le roi entra avec chaleur dans leurs idées, et commença de concerter les mesures nécessaires pour cette difficile et importante entreprise.

Avant que les préparatifs de cette expédition fussent achevés, on apprit d'Afrique que différentes nations établies le long de la côte avaient indiqué un royaume puissant, situé à une grande distance vers l'est de leur continent, et dont le souverain, suivant les détails qu'elles en donnaient, professait la religion chrétienne. Le roi de Portugal en conclut sur-le-champ que ce devait être l'empereur d'Abyssinie, auquel les Européens, trompés par une méprise de Rubruquis, de Marco-Polo et de quelques autres voyageurs, avaient ridiculement donné le nom de Prête ou Prêtre-Jean ; et comme il espéra de recevoir des lumières et des secours d'un prince chrétien pour le succès d'un plan qui tendait à propager leur doctrine commune, il résolut d'établir, s'il était possible, une correspondance avec cet empire. Il choisit pour cet objet Pierre de Covilhan et Alphonse de Payva, qui entendaient parfaitement la langue arabe ; il les envoya à l'est du continent de l'Afrique, pour chercher la résidence de ce potentat inconnu, et lui faire des propositions d'alliance et d'amitié. Les deux députés étaient chargés aussi de se procurer, dans les pays qu'ils visiteraient, tous les éclaircissements qu'on pourrait leur donner sur le commerce de l'Inde et sur le cours de navigation qu'il faudrait suivre pour y pénétrer [1].

[1] Faria y Sousa, Port. Asia, vol. I, pag. 26.—Lafitau, Découvertes des Portugais, liv. I, p. 46.

Tandis que Jean faisait cette tentative par terre pour obtenir quelque connaissance d'un pays qu'il désirait si ardemment de découvrir, [1486] il s'occupait en même temps des moyens de suivre par mer ce grand dessein. La conduite de cette expédition, la plus difficile et la plus importante que les Portugais eussent encore projetée, fut confiée à Barthélemi Diaz, officier qui avait toute la sagacité, l'expérience et le courage qu'exigeait une pareille entreprise. Il s'avança hardiment vers le sud, et franchissant les limites où jusqu'alors ses compatriotes avaient arrêté leur course, il découvrit plus de mille milles de terres nouvelles. Ni les dangers auxquels il se vit exposé par une suite de tempêtes violentes dans des mers inconnues et par les fréquentes mutineries de son équipage, ni les détresses de la famine où il fut réduit par la perte du vaisseau qui portait ses provisions, ne purent l'empêcher de poursuivre son entreprise. Pour fruit de ses travaux et de sa persévérance, il reconnut enfin le promontoire élevé qui borne l'Afrique vers le sud; mais tout ce qu'il put faire fut de le reconnaître [1]. La violence des vents, le délabrement de ses vaisseaux et l'esprit turbulent de son épuipage, le forcèrent de revenir sur ses pas après un voyage de seize mois, dans lequel il découvrit une étendue de pays beaucoup plus considérable que ce qu'avait découvert avant lui un autre navigateur. Diaz avait appelé le promontoire qui terminait son voyage *Cabo tormentoso*, le cap des tempêtes; mais le roi son maître ne doutant plus qu'il n'eût enfin trouvé la route qu'il cherchait depuis si longtemps pour passer dans l'Inde, donna à ce cap un nom plus encourageant et de meilleur augure; il l'appela le *Cap de Bonne-Espérance* [2].

Ces espérances de succès se trouvèrent confirmées par les nouvelles que le roi de Portugal reçut des députés qu'il avait envoyés par terre en Abyssinie. Covilhan et Payva, se conformant aux instructions de leur maître, se rendirent d'abord au grand Caire, d'où ils se mirent en route avec une caravane de marchands égyptiens, et arrivèrent à Aden sur la mer Rouge.

[1] Barthélemi Diaz fit plus que de reconnaître le cap, il le doubla et s'avança à 40 lieues à l'est. (D. L. R.)

[2] Faria y Souza, Port. Asia, vol. I, p. 26.

Là ils se séparèrent ; Payva cingla vers l'Abyssinie ; Covilhan s'embarqua pour les Indes orientales, et après avoir visité Calicut, Goa, et d'autres villes sur la côte de Malabar, il alla à Sofala sur la côte orientale d'Afrique, et de là au grand Caire, où les deux députés s'étaient donné rendez-vous pour se rejoindre. Malheureusement Payva avait été assassiné en Abyssinie ; mais Covilhan trouva au Caire deux juifs portugais qui avaient été envoyés par Jean, dont la sagacité prévoyante ne négligeait aucun moyen propre à faciliter l'exécution de ses desseins; il avait prescrit à ces juifs de recevoir des deux ambassadeurs le détail de leurs opérations, et de leur remettre de nouvelles instructions. Covilhan chargea un de ces juifs de porter en Portugal un journal de ses voyages par mer et par terre, et ses remarques sur le commerce de l'Inde, avec les plans exacts des côtes où il avait touché ; d'après ses propres observations, ainsi que d'après les éclaircissements que lui avaient donnés d'habiles marins en différents pays, il concluait qu'en tournant l'Afrique par mer on devait trouver un passage aux Indes orientales [1].

L'heureuse conformité de l'opinion et du récit de Covilhan avec les découvertes que Diaz venait de faire ne laissait presque plus d'incertitude sur la possibilité d'aller par mer de l'Europe dans l'Inde ; mais l'énorme longueur du voyage et les tempêtes furieuses que Diaz avait essuyées près du cap de Bonne-Espérance avaient extrêmement intimidé les Portugais, quoiqu'une longue expérience en eût déjà fait alors d'habiles et hardis navigateurs : il fallut quelque temps pour rassurer les esprits et les préparer à cette dangereuse et extraordinaire expédition. L'autorité et la fermeté du monarque dissipèrent cependant par degrés les vaines terreurs de ses sujets ou forcèrent de les cacher. Jean se voyant à la veille d'accomplir le grand dessein qui avait été le principal objet de son règne, l'ardeur qu'il mit à en poursuivre l'exécution fut si vive que cette idée absorbait ses pensées pendant le jour et le privait du sommeil pendant la nuit. Tandis qu'il était occupé à prendre toutes les mesures que ses lumières et l'expérience pouvaient lui suggérer pour assurer le succès d'une expédition qui devait décider du

[1] Faria y Sousa, Port. Asia, vol, I, pag. 27.—Lafitau, Découvertes, tom. I, p. 48.

destin de son projet favori, la renommée des grandes découvertes que les Portugais avaient déjà faites, le détail des renseignements extraordinaires qu'ils avaient recueillis en Orient, et les préparatifs de voyages que Jean méditait alors, attirèrent l'attention de toute l'Europe, et tinrent les autres peuples dans l'attente et dans l'incertitude. Les uns élevaient l'habileté et les expéditions des Portugais fort au-dessus de celles des Phéniciens et des Carthaginois; les autres formaient des conjectures sur les révolutions que le succès de ces entreprises pouvait occasionner dans le cours du commerce et dans l'état politique de l'Europe. Les Vénitiens commençaient à craindre de perdre le commerce de l'Inde, dont le monopole était la principale source de leur puissance ainsi que de leur richesse ; et les Portugais jouissaient déjà en idée de tous les trésors de l'Orient. Mais pendant cet intervalle, qui donnait un si libre essor aux mouvements divers de la curiosité, de l'espérance et de la crainte, il se répandit en Europe le bruit d'un événement aussi extraordinaire qu'inattendu ; c'était la découverte d'un nouveau monde situé à l'occident de l'Europe, et ce grand objet attira sur le champ l'attention et l'admiration de l'univers.

LIVRE II

Naissance et éducation de Colomb. — Il acquiert des connaissances sur la navigation, au service des Portugais. — Conçoit l'espérance de se rendre aux Indes orientales en naviguant à l'ouest. — Son système est fondé sur les idées des anciens et sur la connaissance qu'il a de leur navigation ainsi que sur les découvertes des Portugais. — Ses négociations avec différentes cours. — Obstacles qu'il est obligé de surmonter en Espagne. — Son premier voyage pour faire des découvertes. — Difficultés qu'il rencontre. — Ses succès. — Il retourne en Espagne. — Étonnement que cause la découverte du Nouveau-Monde. — Le pape en fait don à l'Espagne. — Second voyage de Colomb. — Il forme une colonie. — Ses nouvelles découvertes. — Guerre avec les Indiens. — Première taxe qu'on leur impose. — Troisième voyage de Colomb. — Il découvre le continent de l'Amérique. — État de la colonie espagnole. — Fautes commises par les Espagnols dans l'établissement de leur première colonie. — Voyage des Portugais aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance. — Effets qu'il produit. — Découvertes faites dans le Nouveau-Monde par des particuliers. — Nom d'Amérique donné au Nouveau-Monde. — Intrigues contre Colomb. — Il est disgracié et conduit les fers aux pieds en Espagne. — Quatrième voyage de Colomb. — Ses découvertes. — Ses désastres. — Sa mort.

[1461] Parmi les étrangers que le bruit des découvertes faites par les Portugais avait attirés au service de cette nation se trouvait Christophe Colomb, sujet de la république de Gênes. On ne connaît avec certitude ni le temps ni le lieu de sa naissance [1], on sait seulement qu'il était d'une famille honnête, réduite à l'indigence par des événements malheureux. Ses parents ayant embrassé pour vivre la profession de marins, Colomb laissa

[1] Voyez la Note 14. Les différentes opinions émises sur le temps et le lieu de la naissance de Christophe Colomb, ainsi que sur ses actions, ont été amplement et savamment discutées dans l'introduction de M. Martin Fernandez de Navarrete, à sa Collection des Voyages et Découvertes des Espagnols, depuis la fin du quinzième siècle. (D. L. R.)

entrevoir dès sa première jeunesse les talents et le caractère qui peuvent distinguer un homme de cet état; au lieu de combattre les inclinations du jeune Colomb, ils les développèrent et les encouragèrent par l'éducation. Après lui avoir fait acquérir quelque connaissance de la langue latine, la seule qui fût alors employée à l'enseignement, on lui fit apprendre la géométrie, la cosmographie, l'astronomie et le dessin. La liaison de ces sciences avec l'art de la navigation, son objet favori, excitant son ardeur et son application, il y fit des progrès rapides. Avec de si heureuses dispositions il entra à quatorze ans dans la carrière qui devait le conduire à tant de gloire. Ses premiers voyages furent dirigés vers les ports de la Méditerranée, que fréquentaient ses compatriotes les Génois [1467]; mais ces voyages étant trop bornés pour une âme aussi active que la sienne, il fit une excursion dans les mers du nord, et visita les côtes de l'Islande, où la pêche commençait à attirer les Anglais et quelques autres nations. Comme la navigation tentait alors dans tous les sens des entreprises nouvelles, il s'avança au delà de cette île, la Thulé des anciens[1], jusqu'à plusieurs degrés dans le cercle polaire. Après avoir satisfait sa curiosité par un voyage qui, en augmentant ses connaissances maritimes, ne servait pas à sa fortune, il s'attacha à un homme de son nom et de sa famille, capitaine de vaisseau, qui jouissait d'une grande réputation. Ce marin conduisait une petite escadre armée à ses frais, et, faisant la course tantôt contre les Mahométans, tantôt contre les Vénitiens, rivaux des Génois dans le commerce, il avait acquis des richesses et de la célébrité. Colomb le suivit dans ses expéditions pendant plusieurs années, en se distinguant autant par son courage comme homme de guerre, que par son habileté comme homme de mer. A la fin il livra un combat opiniâtre sur la côte de Portugal à quelques caravelles vénitiennes, qui retournaient des Pays-Bas, richement chargées : le vaisseau sur lequel il était prit feu en même temps que le vaisseau ennemi auquel le sien était fortement attaché par les grappins. Dans une si terrible extrémité, sa présence d'esprit et son intrépidité ne l'abandonnèrent pas. Il se jeta à la mer, se saisit d'une rame flottante, et, comme il nageait parfaitement, à l'aide de ce se-

[1] Voyez la Note 15.

cours il gagna le rivage, qui était éloigné d'environ deux lieues, et sauva une vie réservée à de plus grandes choses [1].

Dès qu'il eut recouvré ses forces, il se rendit à Lisbonne, où plusieurs de ses compatriotes étaient établis. Ils conçurent bientôt une opinion si avantageuse de son mérite et de ses talents, qu'ils le pressèrent vivement de rester en Portugal, où son habileté et son expérience dans la navigation ne pouvaient manquer de le faire remarquer. Le service portugais était alors plus attrayant qu'aucun autre pour tout aventurier animé du désir de voir des pays nouveaux, ou cherchant à se distinguer : Colomb se laissa facilement séduire par ses amis, et, ayant obtenu l'affection d'une Portugaise, il l'épousa et fixa son séjour à Lisbonne. Son mariage, au lieu de le détacher du genre de vie qu'il avait suivi jusqu'alors, contribua à étendre ses connaissances dans la navigation, et lui donna le désir de les augmenter encore. Sa femme était la fille de Barthélemi de Perestrello, l'un des capitaines employés par le prince Henri dans ses premières expéditions, et qui avait découvert et colonisé les îles de Porto-Santo et de Madère [2]. Colomb devint possesseur des journaux et des cartes de ce navigateur expérimenté. Il y apprit les routes qu'avaient tenues les Portugais dans leurs découvertes, et les diverses circonstances qui les avaient encouragés et dirigés ; cette étude flattait et enflammait sa passion dominante. Les cartes de Perestrello et les descriptions des nouvelles contrées que ce navigateur avait vues augmentèrent tellement son impatience de voyager, qu'il ne put y résister. Pour la satisfaire il fit un voyage à Madère, et entretint pendant plusieurs années un commerce avec cette île, avec les Canaries, les Açores, les établissements que les Portugais avaient faits en Guinée et dans les autres parties du continent de l'Afrique qu'ils avaient découvertes [3].

[1] Vie de Colomb, chap 5.

[2] A. C. de Sousa, Historia genealogica da Casa real Portugueza, et le père F. J. Freire, Vida do Infante D. Henrique, affirment que l'île de Madère fut découverte par Jean Gonçalves Zarco, qui prit le nom de *Camara* ; le dernier écrivain ajoute et par Tristan Vaz. Perestrello, qui avait accompagné plusieurs fois Zarco, n'a pas non plus découvert Porto-Santo ; mais il en était cependant capitaine propriétaire. (D. L. R.)

[3] Vie de Colomb, chap. 4. 5.

L'expérience que Colomb avait acquise par un si grand nombre de voyages dans presque toutes les parties du globe, alors connues par la navigation, l'avait rendu lui-même un des meilleurs navigateurs de l'Europe; mais ce mérite ne lui suffisait pas et il ambitionnait davantage. Les succès heureux des Portugais avaient excité un tel esprit de curiosité et d'émulation que tous les savants de ce siècle étaient occcupés à étudier les moyens qui avaient préparé les découvertes déjà faites et ceux dont on pouvait se promettre quelque réussite dans des entreprises encore plus hardies. Colomb, naturellement avide de connaître, capable de méditations profondes et porté vers les spéculations de ce genre, s'était souvent appliqué à remonter aux principes qui avaient guidé les Portugais dans leurs plans de découvertes nouvelles et à la manière dont ils en avaient con duit l'exécution; de sorte qu'il arriva par degrés à se persua der qu'on pouvait aller plus loin qu'eux en suivant leur méthode, et exécuter des entreprises qu'ils avaient jusqu'alors tentées inutilement.

Depuis que les Portugais avaient doublé le cap Vert, le grand objet qui occupait les navigateurs était de trouver par mer un passage aux Indes orientales. Les découvertes de cette nation en Afrique n'étaient rien auprès de celle-là. On connaissait depuis un grand nombre de siècles la fertilité et les richesses des Indes. Les épiceries et les autres marchandises précieuses qu'on en rapportait étaient recherchées dans toute l'Europe. Les Vénitiens, enrichis par la possession exclusive de ce commerce, excitaient la jalousie de toutes les autres nations; mais, quelque avides que fussent les Portugais de se frayer une route nouvelle vers ces riches contrées, ils ne l'avaient cherchée jusqu'alors qu'en se dirigeant vers le sud, dans l'espérance qu'ils pouvaient arriver aux Indes en portant à l'est après qu'ils auraient fait le tour de l'extrémité de l'Afrique. Cette route était cependant encore inconnue, et, au cas qu'on la découvrît, elle était si longue qu'un voyage d'Europe dans les Indes paraissait une entreprise d'une extrême difficulté et d'un succès très-incertain. On avait employé plus d'un demi-siècle à avancer du cap Non à l'équateur : un plus long espace de temps pouvait s'écouler avant qu'on parvînt à compléter le projet des Portugais. L'incertitude

et la longueur de cette route conduisirent naturellement Colomb à rechercher s'il n'était pas possible de trouver quelque chemin plus court et plus direct. Après avoir réfléchi profondément sur cette matière, aidé des connaissances qu'il avait acquises dans la théorie et la pratique de la navigation; après avoir attentivement comparé les observations des pilotes modernes avec les indications et les conjectures que fournissent les anciens auteurs, il conclut qu'en naviguant directement à l'ouest au travers de l'Océan Atlantique, on découvrirait infailliblement des pays nouveaux qui devaient être, selon lui, une partie du vaste continent de l'Inde.

Cette opinion, aussi chimérique au premier coup d'œil qu'elle était extraordinaire et nouvelle, était appuyée dans son esprit sur des motifs et des raisons de différents genres. La figure sphérique de la terre était connue, et la grandeur de son volume déterminée avec quelque exactitude. Il suivait évidemment de là que les continents de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique n'étaient qu'une petite portion de la superficie du globe terrestre.

La sagesse et la bienfaisance de l'auteur de la nature ne permettaient pas de penser que le vaste espace qui était jusque là demeuré inconnu, fût entièrement couvert des eaux d'un stérile océan, sans aucune terre propre à être habitée par l'homme. Il paraissait d'ailleurs extrêmement probable que le continent du monde connu, placé sur un des côtés du globe, était balancé par une quantité à peu près égale de terres dans l'hémisphère opposé. Ces idées sur l'existence d'un autre continent, d'après la figure et la structure de la terre, étaient confirmées par les observations et les conjectures des navigateurs. Un pilote portugais s'étant avancé à l'occident plus qu'on ne le faisait en ce temps-là, avait trouvé une pièce de bois sculptée, flottant sur les eaux et poussée vers lui par un vent d'ouest, et il en avait conclu qu'elle venait de quelque terre inconnue située vers ce même point. Un beau-frère de Colomb avait aussi trouvé à l'occident de l'île de Madère une pièce de bois travaillée de main d'homme, et apportée par le même vent, ainsi que des roseaux d'une grosseur énorme, semblables à ceux que Ptolémée décrit comme une production particulière des Indes.

Orientales [1]. Enfin, après des vents d'ouest soutenus pendant quelque temps, on avait souvent aperçu sur les côtes des Açores des arbres déracinés, et une fois les cadavres de deux hommes dont les traits ne ressemblaient point du tout à ceux des habitants de l'Europe et de l'Afrique.

En même temps que la force de ces raisons, puisées dans les faits et dans la théorie, faisait espérer à Colomb qu'on découvrirait des terres nouvelles dans l'Océan occidental, d'autres considérations le portaient à croire que ces terres devaient tenir au continent des Indes. Quoique les anciens aient à peine pénétré dans l'Inde au delà des rives du Gange, cependant quelques auteurs grecs se sont hasardés à décrire les provinces situées de l'autre côté de ce fleuve; et comme les hommes sont naturellement disposés à exagérer les objets éloignés et inconnus sur lesquels on ne peut les contredire, ces écrivains ont représenté ces régions comme étant d'une étendue immense. Ctésias assure que l'Inde est un pays aussi vaste que tout le reste de l'Asie. Onésicrite, suivi par Pline le naturaliste [2], prétendait qu'elle était égale à un tiers de la terre habitable, et Néarque dit que d'une extrémité à l'autre, en ligne droite, il y avait pour quatre mois de chemin [3]. Le journal de Marco-Polo, qui s'était avancé à l'est beaucoup plus qu'aucun autre Européen avant lui, semblait confirmer ces exagérations des anciens. Les descriptions magnifiques qu'il fait des royaumes du Cathay et de Cipango, et de beaucoup d'autres pays dont les noms étaient inconnus en Europe, présentaient l'Inde comme une contrée immense. Ces notions, quelque défectueuses qu'elles fussent, étaient les plus exactes que les Européens eussent en ce temps-là sur toute cette partie orientale de l'Asie. Colomb en tirait une conséquence très-juste. Il prétendait que le continent de l'Inde, en s'étendant vers l'est, devait, à raison de la figure sphérique de la terre, s'approcher davantage des îles nouvellement découvertes à l'ouest de l'Afrique; que la distance de l'Asie à ces îles ne devait pas être très-considérable, et que la route la plus directe et en même temps la plus courte de l'Eu-

[1] Lib. I, cap. 17.
[2] Nat. Hist. Lib. VI, cap. 17.
[3] Strab. lib. XV, pag. 1011.

rope aux parties les plus orientales de ce grand pays était en naviguant à l'ouest [1]. L'autorité de quelques écrivains anciens, secours nécessaire alors pour faire recevoir une opinion dans quelque matière que ce fût, appuyait cette idée de la proximité de l'Inde à l'égard des parties occidentales de notre continent. Aristote penchait à croire qu'elle n'était pas fort éloignée des colonnes d'Hercule ou détroit de Gibraltar, et qu'on pouvait aller par mer du détroit aux Indes [2]. Sénèque, s'exprimant encore d'une manière plus positive, assure que par un vent favorable on peut aller en peu de jours d'Espagne aux Indes [3]. La fameuse Atlantide de Platon, que beaucoup de personnes regardaient comme un pays réel et au delà de laquelle ce philosophe place un vaste continent, est représentée par lui comme peu éloignée de l'Espagne. Après avoir pesé toutes ces raisons, Colomb, qui unissait la modestie et la défiance du génie avec l'enthousiasme d'un créateur de projets, ne s'en reposa entièrement ni sur ses propres raisonnements, ni sur l'autorité des anciens. Il crut aussi devoir consulter ceux de ses contemporains qui étaient capables d'apprécier les arguments sur lesquels il fondait son opinion. Dès l'an 1474 il communiqua ses idées sur la probabilité de découvrir de nouvelles terres en naviguant à l'ouest, à Paul, médecin florentin, célèbre par ses connaissances dans la cosmographie [4], et qui dans ses réponses montra un savoir et une candeur qui le rendaient bien digne de la confiance de Colomb. Ce savant approuva fort le projet, l'appuya de beaucoup de faits, et encouragea Colomb à suivre une entreprise si louable, qui devait rapporter à sa patrie tant de gloire, et à l'Europe des avantages si grands [5].

Un esprit moins capable de former et d'exécuter de grands desseins n'aurait été conduit par ces raisonnements, ces observations et ces autorités, qu'à une théorie stérile qui aurait fourni matière à des discours ingénieux ou à des conjectures

[1] Voyez la NOTE 16.

[2] Aristot. de Cœlo, lib. II, cap. 14, édit. Du Val. 1629, vol. I, p. 472.

[3] Seneca. Quæst. Natur. lib. I, in proœm.

[4] Il s'appelait Paul del Pozzo Toscanelli, il était astronome et connu sous le nom de Paul le Physicien; né à Florence en 1397, il mourut dans la même ville le 15 mai 1482. (D. L. R.)

[5] Vie de Colomb, cap. 8.

chimériques ; mais le caractère de Colomb, entreprenant et plein d'ardeur, le portait à passer immédiatement de la spéculation à l'action. Pleinement convaincu de la vérité de son système et impatient de la confirmer par l'expérience, il résolut d'entreprendre un voyage dans cette unique vue. Le premier pas qu'il avait à tenter était de s'assurer de la protection de quelque puissance de l'Europe qui pût fournir aux frais de l'entreprise. Son amour pour sa patrie s'était conservé malgré une longue absence, et lui faisait souhaiter qu'elle recueillît le fruit de ses découvertes et de ses travaux. Il proposa son projet au sénat de Gênes, et regardant l'intérêt de son pays comme le premier but de son ambition, il offrit de naviguer sous le pavillon de la république à la recherche des pays nouveaux qu'il espérait de découvrir. Mais Colomb habitait depuis si longtemps des pays étrangers, que ses compatriotes connaissaient peu son habileté et son caractère ; et, quoique gens de mer, ils étaient si peu accoutumés à de grands voyages, qu'ils ne purent se former une idée juste des principes sur lesquels Colomb fondait ses espérances. Ils rejetèrent inconsidérément ses propositions comme le songe d'un homme à projets chimériques [1], et par là perdirent pour toujours l'occasion de rendre à leur république son ancienne splendeur [2].

Après avoir rempli ses obligations envers sa patrie, Colomb, loin de se décourager par le refus qu'il venait d'essuyer, poursuivit son projet avec une nouvelle ardeur. Il le proposa à Jean II, roi de Portugal, dans les états duquel il avait été établi longtemps, et qu'il considéra par cette raison comme ayant, après Gênes, un droit à ses services. Les circonstances paraissaient lui promettre que ses offres seraient goûtées. Il s'adressait à un monarque d'un génie actif, assez bon juge lui-même d'une entreprise maritime, et flatté de protéger toutes les tentatives qui avaient pour objet la découverte de nouvelles terres.

Ses sujets étaient les plus habiles navigateurs de l'Europe et

[1] Le chevalier Bossy (Hist. de Ch. Colomb) prétend que les Génois ne rejetèrent la proposition de Colomb que parce qu'ils étaient engagés alors dans des guerres dispendieuses et lointaines, et qu'ils se rappelaient peut-être la catastrophe arrivée à deux de leurs concitoyens qui, en voulant découvrir de nouvelles régions, se perdirent dans l'Océan. (D. L. R.)

[2] Herrera, Hist. de las Indias Occid. decad. I, lib. I, cap. 7.



les moins capables de se laisser effrayer par la nouveauté ou la hardiesse d'une expédition maritime. L'habileté de Colomb dans la navigation et ses qualités personnelles étaient bien connues en Portugal; l'une suffisait pour empêcher qu'on ne regardât son projet comme tout à fait chimérique, et les autres ne permettaient aucune défiance sur la droiture de ses intentions. Le roi l'écouta donc avec bonté, et renvoya l'examen de son plan à Diego Ortiz, évêque de Ceuta, et à deux médecins juifs, estimés pour leurs connaissances dans la cosmographie, et qu'il avait coutume de consulter dans les affaires de ce genre. L'ignorance avait empêché les Génois d'adopter le projet de Colomb; à Lisbonne, il eut à combattre un ennemi non moins redoutable, le préjugé. Les personnes dont les suffrages devaient décider cette question dirigeaient depuis longtemps tous les projets de navigation des Portugais, et avaient donné le conseil de chercher un passage aux Indes par la route opposée à celle que Colomb regardait comme la plus courte et la plus sûre. Ils ne pouvaient par conséquent approuver son plan sans recevoir la double mortification de condamner leur propre théorie et de reconnaître la supériorité d'un étranger. Après l'avoir fatigué de questions insidieuses et d'objections sans nombre, dans la vue de lui faire expliquer son projet avec assez de détail pour le connaître à fond, ils différèrent de prononcer un jugement définitif, et en même temps ils conspirèrent pour lui enlever la gloire et les avantages qui pouvaient lui revenir du succès de son entreprise, en conseillant au roi de faire partir un vaisseau qui devait l'exécuter en suivant la route que Colomb avait indiquée. Le roi Jean, oubliant en cette occasion les sentiments d'un souverain, eut la bassesse d'adopter ce perfide conseil; mais le pilote choisi pour suivre le plan de Colomb n'avait ni le génie ni le courage de l'inventeur. Ayant trouvé des vents contraires, et n'apercevant aucune indication du voisinage de quelques terres, il se laissa effrayer et retourna à Lisbonne, décriant le projet comme extravagant autant que dangereux [1].

[1484] Colomb, ayant découvert cette trahison, en ressentit l'indignation naturelle à une âme franche, et, dans la chaleur de son ressentiment, il se détermina à n'avoir plus aucune re-

[1] Vie de Colomb, chap. 11.—Herrera, decad. I, lib. I, cap. 7.

lation avec une nation capable d'un si indigne procédé. Il quitta sur-le-champ le Portugal et aborda en Espagne vers la fin de l'année 1484. Comme il pouvait désormais choisir en liberté le patron qu'il croirait le plus disposé à approuver et à exécuter son plan, il résolut de le proposer lui-même à Ferdinand et à Isabelle, qui gouvernaient alors les royaumes unis de Castille et d'Aragon. Mais, connaissant déjà par son expérience toute l'incertitude du succès d'une pareille démarche auprès des rois et de leurs ministres, il prit la précaution d'envoyer en Angleterre son frère Barthélemi auquel il avait communiqué toutes ses idées, pour négocier en même temps l'exécution de son projet auprès de Henri VII, l'un des princes de l'Europe les plus instruits et les plus puissants.

Ce n'était pas sans raison que Colomb craignait que ses propositions ne fussent pas admises à la cour d'Espagne. Cette puissance était alors engagée dans une guerre difficile contre le royaume de Grenade, le seul état qui restât aux Maures dans la Péninsule. Le caractère circonspect et défiant de Ferdinand donnait à ce prince de l'éloignement pour les projets hardis et singuliers. Isabelle, avec un esprit plus élevé et plus entreprenant, était obligée de suivre les impressions de son époux. Les Espagnols n'avaient fait jusque-là aucun effort pour étendre leur navigation au delà de ses anciennes limites [1]. Ils avaient vu les découvertes étonnantes des Portugais sans chercher à les imiter. La guerre avec les Maures fournissait d'ailleurs un champ vaste à l'activité de la nation, et à son amour pour la gloire. Dans des circonstances si défavorables, il était impossible à Colomb d'obtenir une décision prompte chez un peuple naturellement lent et circonspect. Son caractère était cependant admirablement assorti à celui de la nation dont il sollicitait la confiance et la protection. Il était grave et poli dans son maintien, réservé dans ses paroles et ses actions, irréprochable dans ses mœurs, observateur exact de tous les devoirs et de toutes les pratiques de la religion. Des qualités si respectables lui procurèrent plusieurs amis, et lui acquirent une estime si générale que malgré la simplicité de son extérieur, conforme à la médiocrité de sa

[1] M. Martin Fernandez de Navarrete a prouvé le contraire dans son introduction à la Collection de Voyages déjà citée. (D. L. R.)

fortune, il ne fut pas regardé comme un aventurier à qui l'indigence faisait imaginer quelque projet chimérique, mais comme un homme dont les propositions méritaient une attention sérieuse.

Ferdinand et Isabelle, quoique entièrement occupés de la guerre contre les Maures, écoutèrent Colomb avec assez d'intérêt pour se déterminer sans délai à charger Ferdinand de Talavera, confesseur de la reine, de l'examen de son projet. Le confesseur consulta ceux de ses compatriotes qu'il jugeait les plus capables de prononcer sur un pareil sujet. Mais les connaissances avaient fait alors si peu de progrès en Espagne, que ces prétendus philosophes, choisis pour décider d'une affaire de cette importance, ignoraient jusqu'aux premiers principes sur lesquels Colomb fondait ses conjectures et ses espérances. Quelques-uns d'entre eux, égarés par de fausses notions sur la figure et la grandeur de la terre, prétendirent que le voyage qu'on proposait ne pouvait s'exécuter en moins de trois années. D'autres soutenaient ou que Colomb trouverait l'Océan sans bornes, selon l'opinion de quelques anciens, ou qu'en marchant toujours droit à l'ouest il arriverait à un point où la figure convexe de la terre le mettrait dans l'impossibilité de revenir sur ses pas, et qu'il périrait infailliblement en tentant vainement d'ouvrir une communication entre les deux hémisphères, que la nature avait séparés pour toujours. Quelques-uns même de ces juges, sans daigner entrer dans aucune discussion, rejetèrent le projet, d'après la maxime par laquelle l'ignorance et la pusillanimité se sont excusées dans tous les temps, « que c'est une grande « présomption à un particulier de supposer qu'il possède lui « seul des connaissances supérieures à celles de tout le reste « du genre humain. » Ils ajoutaient que si les contrées que Colomb se proposait de découvrir existaient réellement, elles n'auraient pu demeurer ignorées depuis si longtemps, et que les lumières et la sagacité des siècles précédents n'auraient pas laissé la gloire de les découvrir à un obscur pilote de Gênes.

Il fallait toute la patience et toute l'adresse de Colomb pour suivre sa négociation avec des hommes qui avançaient de si étranges propositions. Il avait à combattre non-seulement l'obstination de l'ignorance, mais l'orgueil du faux savoir, avec

lequel il est encore plus difficile de traiter. Après beaucoup de conférences, et cinq années inutilement employées à instruire ses juges et à répondre à leurs objections, Talavera fit enfin à Ferdinand et Isabelle un rapport si peu favorable, que l'un et l'autre déclarèrent à Colomb que jusqu'à ce que la guerre avec les Maures fût tout à fait terminée, il leur était impossible de s'engager dans aucune autre entreprise qui demandât quelque dépense.

Quelque précaution qu'on prit pour adoucir la dureté de ce refus, Colomb crut son projet rejeté pour toujours. Mais, heureusement pour le genre humain, la supériorité du génie, qui rend un homme capable de former une entreprise extraordinaire et hardie, est communément accompagnée d'un enthousiasme assez ardent pour n'être ni refroidi par les délais, ni rebuté par les obstacles. C'était là le caractère de Colomb. Il sentit vivement le coup qu'on venait de lui porter ; mais en se retirant sur-le-champ d'une cour qui l'avait amusé si longtemps de vaines espérances, sa confiance dans la vérité de son système ne diminua point, et son désir de la démontrer par l'expérience n'en fut que plus vif. Après avoir sollicité sans succès la protection des souverains, il s'adressa aux ducs de Médina-Sidonia et de Médina-Céli, qui, quoique simples sujets, étaient assez puissants et assez riches pour mettre son projet à exécution ; mais cette tentative ne lui réussit pas mieux, car ces seigneurs, soit qu'ils ne fussent pas plus convaincus par les arguments de Colomb que leur souverains, soit qu'ils craignissent de blesser l'orgueil de Ferdinand, refusèrent de seconder une entreprise que le monarque avait rejetée[1].

Au chagrin que Colomb ressentait du mauvais succès de ses tentatives se joignit de l'inquiétude sur le destin de son frère Barthélemi, qu'il avait envoyé à la cour de Londres et dont il n'avait aucune nouvelle. Le vaisseau qui portait Barthélemi avait été pris par des pirates, et lui-même, dépouillé de tout, était demeuré captif pendant plusieurs années. A la fin il avait trouvé le moyen de s'échapper, et était arrivé à Londres, mais dans un tel état d'indigence qu'il fut obligé pendant longtemps de dessiner et de vendre des cartes, jusqu'à ce qu'il eût gagné

[1] Vie de Colomb, chap. 13.— Herrera, decad. I, lib. I, cap. 7.

assez d'argent pour pouvoir s'habiller décemment et paraître à la cour. Enfin il parvint à mettre les offres de son frère sous les yeux du roi, qui, malgré son extrême économie et sa défiance pour toute entreprise dispendieuse et nouvelle, accueillit le projet de Colomb plus favorablement que n'avait fait jusque-là aucun des princes à qui il avait été présenté.

Cependant Colomb, ignorant ce qu'était devenu son frère, et n'ayant plus aucune espérance de la part de l'Espagne, était déterminé à se rendre en Angleterre. Il se préparait à partir et avait disposé de ses enfants pour le temps de son absence, lorsque Jean Pérès, prieur du couvent de Rabida, près de Palos, où les fils de Colomb avaient été élevés, le sollicita vivement de différer son voyage de quelques jours. Ce religieux, homme très-savant, et jouissant de quelque crédit auprès de la reine Isabelle, qui le connaissait personnellement, était très-attaché à Colomb, dont il avait eu plusieurs occasions d'apprécier les talents et la vertu. Soit par curiosité, soit par amitié, il se livra à un examen suivi de son système, conjointement avec un médecin du voisinage, habile dans les mathématiques. Cet examen les convainquit si pleinement de la solidité des principes d'où partait Colomb et de la probabilité du succès, que Pérès, voulant conserver à sa patrie la gloire et les avantages de cette grande entreprise, se hasarda d'écrire à Isabelle, la conjurant d'examiner l'affaire de nouveau et avec l'attention qu'elle méritait.

Isabelle fut frappée des représentations d'un homme qu'elle respectait. Elle fit dire à Pérès de se rendre sur-le-champ au bourg de Santa-Fé, où la cour s'était établie pendant le siége de Grenade, pour conférer avec lui sur ce sujet important. Le premier effet de cette entrevue fut une invitation obligeante à Colomb de revenir à la cour, et un présent d'une petite somme pour les dépenses de son voyage. On se flattait alors que la guerre avec les Maures serait bientôt heureusement terminée par la prise de Grenade, et que la nation allait être en état de s'engager dans de nouvelles entreprises. Cette circonstance, jointe aux marques de bonté que la reine venait de donner à Colomb, encouragea ses amis à se montrer avec plus de confiance et à favoriser son projet plus ouvertement. Les princi-

paux de ses protecteurs étaient Alonzo de Quintanilla, contrôleur des finances de Castille, et Louis Santangel, receveur des revenus ecclésiastiques en Aragon. Leur zèle à seconder cette grande entreprise mérite à leur nom une place honorable dans l'histoire. Ils firent connaître Colomb à plusieurs personnes de haut rang qu'ils intéressèrent vivement en sa faveur.

Mais il n'était pas aisé de persuader Ferdinand. Sa froide et défiante prudence le portait encore à regarder le projet comme extravagant et chimérique ; et, pour rendre inutile le zèle des partisans de Colomb, il employa dans cette nouvelle négociation quelques-unes des personnes qui avaient déjà prononcé contre lui. Au grand étonnement de ces juges prévenus, Colomb parut devant eux avec la même confiance et aussi peu disposé à se relâcher en rien de ses premières demandes. Il proposait d'armer une petite flotte sous son commandement, et réclamait le titre de vice-roi perpétuel et héréditaire de toutes les mers et de toutes les terres qu'il découvrirait, avec le dixième des profits qu'elles rapporteraient, en propriété pour lui et ses descendants. En même temps il offrait d'avancer le huitième de la dépense de l'armement, à condition qu'il aurait une portion proportionnelle dans les bénéfices de l'entreprise. Si elle échouait, il ne demandait aucune récompense ni aucun émolument. Au lieu d'envisager cette conduite comme une forte preuve de la conviction où il était de la vérité de son système et d'admirer la magnanimité, qui, après tant de délais et de refus, lui faisait soutenir ses demandes à la même hauteur, les personnes qui traitaient avec Colomb se mirent à calculer mesquinement les frais de l'expédition et la valeur de la récompense. La dépense, quelque modérée qu'elle fût, était, disaient-ils, trop considérable pour l'état des finances du royaume. Les honneurs et les émoluments que demandait Colomb étaient exorbitants, même quand il tiendrait tout ce qu'il promettait ; et si ses espérances étaient trompées, de si magnifiques dons faits à un aventurier paraîtraient inconsidérés et ridicules. Sous ces dehors imposants de prudence et de précaution, leur opinion parut plausible, et fut si vivement soutenue par Ferdinand, qu'Isabelle abandonna tout à fait Colomb, et rompit brusquement la négociation qu'elle avait reprise avec lui.

Cet événement fut plus mortifiant pour Colomb que tous les dégoûts qu'il avait éprouvés jusqu'alors. Son rappel à la cour avait ranimé ses espérances, et lui avait fait croire que ses travaux touchaient à leur fin. Il retombait dans l'incertitude. Toute la fermeté de son esprit lui suffit à peine pour soutenir ce revers inattendu : il se retira le cœur navré, et ne vit plus d'autre ressource que de partir pour l'Angleterre, comme il l'avait déjà projeté.

Vers ce temps-là, Grenade se rendit [1492]. Ferdinand et Isabelle y firent leur entrée en triomphe, et prirent ainsi possession d'une ville dont la conquête chassait du cœur de leurs royaumes une puissance ennemie, et les rendait maîtres de toutes les provinces qui s'étendent du pied des Pyrénées jusqu'aux frontières du Portugal. Comme les succès donnent aux esprits une ardeur qui les élève et les enhardit, Quintanilla et Santagel, les patrons de Colomb, toujours vigilants et adroits, saisirent ce moment favorable pour tenter un dernier effort auprès d'Isabelle. Après avoir témoigné quelque surprise de la voir hésiter si longtemps à encourager le plus beau projet qui eût jamais été proposé à aucun monarque, elle qui avait toujours protégé toutes les grandes entreprises, ils lui représentèrent que Colomb était un homme d'un grand sens et d'un caractère irréprochable, parfaitement capable, par son expérience dans l'art de la navigation et par ses connaissances dans la cosmographie, de se faire des idées justes de la structure du globe et de la situation de ses différentes parties ; qu'en offrant de risquer lui-même sa vie et sa fortune dans l'exécution de son plan, il donnait la preuve la plus décisive de la force de sa conviction et de la solidité de ses espérances ; que la somme qu'il demandait pour équiper une flotte était fort peu de chose, et que les avantages qui pouvaient en revenir étaient immenses ; qu'il n'exigeait d'autres récompenses de sa découverte et de ses travaux que celles que fourniraient les contrées mêmes qu'il espérait découvrir ; qu'autant il était digne de la magnanimité d'Isabelle d'étendre la sphère des connaissances humaines et d'ouvrir une route à des pays inconnus, autant sa piété trouverait de satisfaction, après avoir rétabli la foi chrétienne dans les provinces d'où elle avait été si longtemps bannie, à découvrir

un nouveau monde auquel elle ferait porter la lumière des célestes vérités et le bonheur qui en est la suite ; que si elle ne se décidait pas sur-le-champ, l'occasion serait pour jamais perdue ; enfin que Colomb se disposait à offrir ailleurs ses services ; que quelque autre prince plus heureux ou plus hardi les accepterait, et que l'Espagne déplorerait éternellement la fatale timidité qui l'aurait privée de la gloire et des avantages qui lui étaient offerts.

Ces puissantes raisons, présentées par des personnes d'un si grand poids et dans un moment si bien choisi, produisirent tout leur effet. L'incertitude et les craintes d'Isabelle se dissipèrent. Elle ordonna sur-le-champ qu'on fît revenir Colomb, annonça la résolution d'accepter toutes les conditions qu'il avait mises lui-même à son traité, et, regrettant que le mauvais état de ses finances ne lui permît pas d'y puiser, elle offrit généreusement ses diamants en gage pour se procurer l'argent nécessaire aux préparatifs de l'expédition. Santangel, dans le transport de sa reconnaissance, baisa la main de la reine, et, pour la dispenser d'avoir recours à l'expédient désagréable qu'elle proposait, il s'engagea à avancer sur-le-champ la somme dont on aurait besoin [1].

Colomb avait déjà fait plusieurs lieues dans la route qui allait l'éloigner pour toujours de l'Espagne, lorsque le courrier d'Isabelle l'atteignit. A la nouvelle de cette révolution inespérée en sa faveur, il retourna sur-le-champ à Santa-Fé, conservant cependant quelque reste de défiance mêlée avec la satisfaction que lui donnait son rappel. Mais l'accueil obligeant que lui fit la reine, joint à l'espérance prochaine d'exécuter enfin ce voyage qui était depuis si longtemps l'objet de ses pensées et de ses désirs, effacèrent bientôt le souvenir de tout ce qu'il avait souffert pendant huit années d'incertitudes et de sollicitations [2]. La négociation fut dès lors suivie avec autant de promptitude

[1] Herrera, decad. I, lib. I, cap. 8.

[2] M. Martin Fernandez de Navarrete, dans son introduction à la Collection des Voyages des Espagnols déjà citée, a démontré d'une manière incontestable que Christophe Colomb n'avait pas été aussi maltraité en Espagne qu'on s'est plu à le dire jusqu'à ce moment ; il a appuyé sa démonstration de pièces officielles qu'il serait trop long de relater ici. (D. L. R.)



que de facilité, et l'on signa, le 17 avril 1492, un traité dont voici les principaux articles :

1° Ferdinand et Isabelle, comme souverains de l'Océan, créaient Colomb grand amiral dans toutes les mers, îles et continents qui seraient découverts par lui, office dont il jouirait, lui et ses héritiers, avec les mêmes droits et prérogatives qui appartenaient à celui du grand amiral de Castille dans les limites de sa nouvelle juridiction. 2° Colomb était nommé vice-roi et gouverneur général de toutes les îles et continents qu'il découvrirait ; mais, si pour le bien des affaires il était nécessaire d'établir par la suite des gouverneurs particuliers dans chacune de ces contrées, Colomb était autorisé à nommer trois personnes, dont l'une serait choisie par Ferdinand et Isabelle. L'office de vice-roi avec toutes ses prérogatives devait aussi être héréditaire dans la famille de Colomb. 3° Ferdinand et Isabelle accordaient à Colomb et à ses héritiers, à perpétuité, le dixième de tous les profits provenant des productions et du commerce des pays qu'il découvrirait. 4° Si quelque querelle ou procès s'élevait sur des matières de commerce dans les pays nouvellement découverts, l'affaire serait terminée par la seule autorité de Colomb, ou des juges désignés par lui. 5° Il était permis à Colomb d'avancer un huitième des frais de l'expédition et des fonds du commerce qui s'établirait, et, à raison de cette avance, il retirerait un huitième du profit[1].

Quoique le nom de Ferdinand soit joint dans ce traité à celui d'Isabelle, la défiance de ce prince était encore si forte, qu'il refusa de prendre aucune part à l'entreprise en sa qualité de roi d'Aragon ; et, comme toute la dépense devait être fournie par la couronne de Castille, Isabelle réserva à ses sujets un droit exclusif sur tous les profits que pouvait procurer dans la suite un heureux succès.

Dès que le traité fut signé, Isabelle sembla vouloir non-seulement faire oublier à Colomb les dégoûts qu'il avait essuyés, mais encore réparer le temps qu'on lui avait fait perdre, en pressant elle-même avec la plus grande activité les préparatifs de l'expédition[2]. Le 12 mai, tout ce qui dépendait de ses

[1] Vie de Colomb, chap. 15. — Herrera, decad. I, lib. I, cap. 9.

[2] Suivant Muñoz, Christophe Colomb reçut le 30 avril le titre de *don*, qui ne se

ordres se trouva prêt, et Colomb se rendit chez le roi et la reine pour recevoir leurs dernières instructions. Ils s'en remirent à sa sagesse pour les détails de l'exécution; mais, afin d'éviter de donner le moindre ombrage aux Portugais, ils lui défendirent absolument d'approcher d'aucun des établissements portugais sur la côte de Guinée, ni d'aucun des pays sur lesquels la nation portugaise réclamait quelque droit pour les avoir découverts. Isabelle avait fait armer les vaisseaux dont Colomb devait prendre le commandement dans le port de Palos, petite ville maritime de la province d'Andalousie. Comme le prieur Jean Pérès, à qui Colomb avait déjà tant d'obligations, résidait dans le voisinage, ce bon ecclésiastique le servit encore utilement de son crédit auprès des habitants, non-seulement en obtenant d'eux ce qui lui manquait des fonds qu'il s'était engagé à fournir, mais en déterminant plusieurs d'entre eux à faire le voyage. Les principaux de ces associés de Colomb furent trois frères du nom de Pinson, riches et bons marins, qui voulurent bien risquer leur vie et leur fortune avec lui.

Cependant, malgré tous les efforts d'Isabelle et de Colomb, l'armement ne répondit guère, ni à la dignité de la nation, ni à l'importance de l'objet. Il consistait en trois vaisseaux, dont le plus grand était d'un port très-peu considérable. Colomb en eut le commandement comme amiral, et lui donna le nom de *Sainte-Marie* (Santa Maria), en l'honneur de la Vierge, pour laquelle il avait une dévotion particulière. Martin-Alonso Pinson commandait le second, appelé *la Pinta,* et avait son frère François pour pilote. Le troisième, appelé *la Nigna,* avait pour capitaine Yanes Pinson. Ces deux derniers étaient des vaisseaux légers, qui surpassaient à peine de grandes chaloupes en force et en capacité. Cette escadre, si on peut lui donner ce nom, était approvisionnée pour douze mois, et portait quatre-vingt-dix hommes, la plupart matelots, avec quelques aventuriers qui suivaient la fortune de Colomb, et quelques gentilshommes de la cour d'Isabelle, chargés de l'accompagner. Enfin, toute cette dépense, qui avait si fort effrayé la cour d'Espagne et qui avait retardé si longtemps la négociation de Colomb, ne pas-

donnait à cette époque qu'aux personnes distinguées par leur naissance ou leurs emplois. (D. L. R.)

sait pas quatre mille livres sterling (environ cent mille livres de France).

L'art de la construction était encore dans l'enfance au quinzième siècle ; les vaisseaux n'étaient faits que pour des voyages très-courts où l'on ne s'écartait point des côtes. On peut dire que le courage et le génie entreprenant de Colomb éclatèrent surtout dans la confiance avec laquelle il se hasardait, avec des navires si peu propres à une longue navigation, dans des mers inconnues, sans cartes pour le guider, sans connaissance des courants, sans expérience antérieure des dangers qu'il avait à craindre. Mais son empressement à accomplir le grand projet qui, depuis si longtemps, occupait toutes ses pensées, lui fit oublier ou compter pour rien toutes ces circonstances qui auraient arrêté un esprit moins audacieux que le sien. Il pressa les préparatifs de son voyage avec tant d'ardeur, et fut si bien secondé par les personnes qu'Isabelle avait chargées de cette affaire, qu'il fut bientôt en état de partir. Mais, comme il était plein de sentiments de religion, il ne voulut pas s'embarquer pour une expédition si dangereuse et dont un des grands objets était d'étendre la foi chrétienne, sans avoir imploré, par un acte public de dévotion, le secours et la protection du ciel. Pour accomplir ce devoir, lui-même et tous ceux qui partaient avec lui allèrent en procession solennelle à l'église du monastère de Rabida, où, après s'être confessés et avoir reçu l'absolution, ils communièrent des mains du prieur Pérès, qui joignit ses prières aux leurs pour le succès d'une entreprise qu'il avait protégée avec un zèle si actif.

Le lendemain au matin, mardi 3 août 1492, un peu avant le lever du soleil, Colomb mit à la voile[1] en présence d'une foule de spectateurs qui élevaient leurs mains au ciel pour en obtenir une heureuse réussite, qu'ils souhaitaient plus qu'ils ne l'espéraient. Colomb cingla droit aux Canaries, et y arriva sans aucun événement qui, dans toute autre circonstance, fût digne d'être remarqué : mais, dans un voyage dont les suites devaient

[1] Fernand Colomb dit, dans la vie de son père, que celui-ci partit de Palos pour les Canaries le 4 août 1492 ; et Christophe Colomb, dans la relation de son premier voyage, « Nous partîmes le 3 août 1492, de la barre de Saltes » (près Huelva). (D. L. R.)

être si intéressantes, tout attirait l'attention. Le gouvernail de *la Pinta* se rompit le lendemain du jour où elle avait quitté le port. Cet accident alarma les équipages, aussi superstitieux que peu habiles à réparer cet accident, et fut regardé comme un augure assuré du mauvais succès de l'expédition. D'ailleurs, dans le court trajet d'Espagne aux Canaries, on éprouva que les navires étaient si mauvais et si mal en ordre, qu'on jugea qu'ils resisteraient difficilement à une navigation qu'on s'attendait devoir être en même temps longue et dangereuse. Colomb les fit rétablir de son mieux, et, ayant embarqué des provisions fraîches, il partit de Gomera, l'une des plus occidentales des Canaries, le sixième jour de septembre.

C'est à cette époque que commence proprement le voyage entrepris pour la découverte du nouveau monde; car dès ce moment Colomb, faisant voile directement à l'ouest, abandonna toutes les routes suivies jusque-là par les navigateurs, et se jeta dans une mer entièrement inconnue. Il fit peu de chemin le premier jour, faute de vent, mais le second il perdit de vue les Canaries. Aussitôt plusieurs de ses matelots, abattus et consternés en considérant la hardiesse de leur entreprise, commencèrent à déplorer leur sort et à verser des larmes comme s'ils ne devaient plus revoir la terre dont ils s'éloignaient. Colomb les rassura par les raisons qui lui donnaient lieu d'espérer une heureuse issue, et par la considération des richesses qui les attendaient dans les régions opulentes auxquelles il les conduisait. Ce découragement, qui se montrait de si bonne heure, annonçait à Colomb qu'il aurait à combattre non-seulement les difficultés inséparables d'une entreprise de la nature de celle qu'il tentait, mais encore les difficultés qui naîtraient de l'ignorance et de la pusillanimité des hommes à qui il avait affaire; et il reconnut que l'art de manier les esprits ne lui serait pas moins nécessaire pour réussir que tout son courage et toute son habileté dans la navigation. Heureusement pour lui et pour le pays qui l'employait, il joignait au caractère ardent et au génie inventif d'un homme à projets les qualités d'une autre espèce qui s'y trouvent rarement unies, une grande connaissance des hommes, un esprit insinuant, une persévérance infatigable à suivre un plan, un grand empire sur lui-même et le talent de

diriger et de maîtriser les passions des autres. Ces qualités, qui le rendaient très-propre à commander, étaient accompagnées de toutes les connaissances de son art qui inspirent la confiance dans les dangers. Des navigateurs espagnols qui, jusqu'alors, n'avaient fait que longer les côtes de la Méditerranée, ne pouvaient s'empêcher de regarder comme prodigieuse la supériorité que lui donnaient sur eux trente ans d'expérience et d'habitude des pratiques industrieuses des Portugais. Dès qu'il fut en mer, rien ne se fit que par ses ordres. Il veillait lui-même à l'exécution de toutes les manœuvres; il ne prenait que quelques heures de sommeil, et ne quittait pas le pont tout le reste du temps. Comme il naviguait dans des mers qui n'avaient pas encore été explorées, la sonde et tous les autres instruments d'observation étaient sans cesse entre ses mains. D'après l'exemple des navigateurs portugais, il était attentif au mouvement des marées, à la direction des courants, au vol des oiseaux; il observait les poissons, les plantes marines et tous les corps flottant sur la mer, et il recueillit dans un journal toutes ses remarques avec une exactitude scrupuleuse. Ses équipages, accoutumés seulement à des voyages très-courts, ne pouvaient manquer de s'effrayer à mesure qu'ils s'éloignaient davantage des terres. Colomb s'efforça de leur cacher une partie du chemin qu'ils faisaient. Dans cette vue, quoique le deuxième jour après leur départ de Gomera ils eussent déjà fait dix-huit lieues, Colomb ne leur en compta que quinze, et il employa constamment le même artifice. Le 14 septembre, la petite flotte se trouvait à plus de deux cents lieues à l'ouest des îles Canaries, plus loin de terre qu'aucun vaisseau espagnol n'avait été jusqu'alors. Là nos navigateurs furent frappés d'un phénomène aussi étonnant que nouveau pour eux. L'aiguille aimantée ne se dirigeait plus exactement à l'étoile polaire, mais déviait vers l'ouest, différence qui croissait à mesure qu'ils avançaient. Cet effet aujourd'hui familier, quoique sa cause soit demeurée parmi les mystères de la nature que l'homme n'a pas encore expliqués, remplit de terreur les compagnons de Colomb. Ils se voyaient perdus dans un océan inconnu et sans bornes, loin de toutes les routes fréquentées. Là les lois de la nature semblaient s'altérer, et le seul guide qu'elle leur eût

donné allait leur manquer tout à fait. Colomb, avec autant de présence d'esprit que d'adresse, inventa sur-le-champ une explication de ce phénomène, qui, sans le contenter lui-même, parut si plausible à ses gens que leurs murmures s'apaisèrent et leur crainte se dissipa.

Il continua de porter droit à l'ouest, à peu près sous la latitude des Canaries. En suivant cette route, il trouva les vents alisés qui soufflent constamment de l'est à l'ouest entre les tropiques et quelques degrés de latitude au delà.

Ces vents toujours fixes le poussèrent avec une rapidité si soutenue, qu'il fut rarement nécessaire d'employer la voile. A environ quatre cents lieues à l'ouest des Canaries, il trouva la mer tellement couverte de plantes, qu'elle ressemblait à une prairie d'une vaste étendue; elles étaient en quelques endroits si abondantes que la marche des vaisseaux en était retardée. Les inquiétudes et les alarmes se réveillèrent de nouveau. Les matelots imaginèrent qu'ils étaient arrivés aux dernières bornes de l'océan navigable, que ces herbes épaisses allaient les empêcher de pénétrer plus avant, qu'elles cachaient des écueils dangereux ou une grande étendue de terres qui avaient été submergées sans qu'ils pussent en expliquer le motif. Colomb s'efforça de leur persuader que l'objet qui les effrayait devait plutôt les encourager, comme étant le signe du voisinage de quelque terre. En même temps un vent frais les dégagea de ces herbes. On vit plusieurs oiseaux voltiger autour du vaisseau[1], et diriger leur vol vers l'ouest. La troupe abattue reprit courage et conçut quelque espérance.

Le 1er octobre, l'amiral se trouva, selon son estime, à sept cent soixante-dix lieues[2] à l'ouest des Canaries; mais, de peur que ses compagnons ne fussent effrayés de la prodigieuse étendue du chemin qu'ils avaient déjà parcouru, il leur annonça qu'il n'y avait que cinq cent quatre-vingt-quatre lieues de faites, et, heureusement pour Colomb, son propre pilote et ceux

[1] Voyez la NOTE 17.

[2] Muñoz dit qu'ils étaient le 1er octobre seulement à 707 lieues à l'ouest de l'île de Fer; et la relation du premier voyage de Colomb, qui fait partie de la Collection des navigateurs espagnols, de M. de Navarrete, confirme l'assertion de Muñoz, et ajoute que Christophe Colomb n'en comptait que 578 à son équipage. (D. L. R.)

des autres vaisseaux n'étaient pas assez instruits pour reconnaître qu'on les trompait. Ils étaient depuis trois semaines en mer, toujours avançant sur la même direction sans voir aucune terre, et ils avaient fait beaucoup plus que tous les navigateurs avant eux n'avaient tenté ou même jugé possible. Leurs pronostics de découvertes, tirés du vol des oiseaux et d'autres circonstances, les avaient abusés. Les espérances de trouver la terre, dont l'artifice de leur commandant les avait amusés, ou que leur propre crédulité leur inspirait, s'étaient dissipées et semblaient s'éloigner plus que jamais : ces réflexions se présentaient souvent à des hommes qui n'avaient d'autre objet d'occupation ni d'autre matière de discours et de raisonnement que le but et les circonstances de leur expédition. Elles firent à la fin une forte impression, d'abord sur les plus timides; et, passant par degrés aux plus instruits et aux plus résolus, la terreur se répandit dans les trois vaisseaux. Des murmures sourds on en vint bientôt à des plaintes ouvertes et à une cabale déclarée. Ils s'élevèrent contre la crédulité inconsidérée de leurs souverains, qui avaient eu assez de confiance aux vaines promesses et aux conjectures hasardées d'un misérable étranger, pour risquer la vie d'un grand nombre de leurs sujets à la poursuite d'un plan chimérique. Ils protestaient qu'ils avaient pleinement satisfait à leur devoir en s'avançant si loin dans une route dont le terme était inconnu, et qu'on ne pouvait les blâmer s'ils refusaient de suivre plus longtemps un aventurier qui les menait tête baissée à une perte certaine; qu'il était nécessaire de penser au retour pendant que leurs méchants vaisseaux étaient encore en état de tenir la mer; en même temps ils annonçaient la crainte où ils étaient que ce retour ne fût désormais fermé, le vent qui avait été jusqu'alors favorable à leur route pouvant rendre impossible une navigation dans une direction opposée. Tous convenaient qu'il fallait contraindre Colomb de prendre un parti auquel tenait le salut commun. Quelques-uns des plus audacieux proposèrent, comme un moyen de se débarrasser de ses remontrances, de le jeter à la mer, persuadés qu'à leur retour en Espagne la mort d'un aventurier qui avait échoué dans son projet n'exciterait ni intérêt ni curiosité.

Colomb sentit parfaitement tout le danger de sa situation. Il

avait remarqué avec douleur les funestes effets de l'ignorance et de la crainte dans le mécontentement de sa troupe, et il voyait une révolte près d'éclater. Il conserva cependant toute sa présence d'esprit, et feignit d'ignorer leurs complots. Malgré l'agitation et l'inquiétude de son âme, il montra toujours un visage gai, et affecta la satisfaction d'un homme content des succès qu'il a déjà eus et qui en attend de plus grands encore. Quelquefois il employait l'adresse et les insinuations pour adoucir les esprits. D'autres fois il les attaquait par l'ambition ou l'avarice, en leur présentant de magnifiques peintures de la renommée et des richesses qu'ils allaient acquérir. En d'autres moments il prenait le ton de l'autorité et les menaçait de l'indignation de leurs souverains, si par leur lâche conduite ils faisaient avorter une entreprise si noble, dont le but était d'étendre la gloire de Dieu et d'élever le nom espagnol au-dessus de toutes les nations de la terre. Ces gens grossiers, au milieu même de leurs emportements séditieux, étaient contenus puissamment par les paroles d'un homme qu'ils étaient accoutumés à respecter. Non-seulement il réprima ainsi les excès auxquels ils étaient près de se porter, mais il leur persuada de s'abandonner encore quelque temps à sa conduite.

A mesure qu'ils avançaient, les apparences du voisinage de la terre semblaient plus certaines et rendaient l'espérance plus vive. Des oiseaux commençaient à paraître en troupe, volant au sud-ouest. Colomb, suivant encore en cela l'exemple des navigateurs portugais, que le vol des oiseaux avait guidés dans leurs découvertes, changea sa direction et porta au sud-ouest. Mais, après avoir tenu plusieurs jours cette nouvelle route sans succès, et ne voyant depuis un mois entier que le ciel et l'eau, les matelots perdirent tout à fait l'espérance. La crainte se réveilla avec plus de force ; l'impatience, la rage, le désespoir éclatèrent sur tous les visages. Toute subordination fut perdue. Les officiers, qui avaient jusque-là partagé la confiance de Colomb dans le succès de l'entreprise et avaient soutenu son autorité, se rangèrent du côté de l'équipage. On s'assemble tumultueusement sur le pont ; on adresse des plaintes et des menaces à l'amiral ; on exige qu'il reprenne sur-le-champ la route d'Europe. Colomb vit bien qu'il serait inutile d'essayer encore

et les insinuations et les raisons, qui n'auraient point d'effet après avoir été employées si souvent, et qu'il était impossible de ramener par le motif de la gloire des hommes en qui la crainte avait éteint tout sentiment généreux. Il sentit que ni la douceur ni la sévérité ne pouvaient plus apaiser une révolte devenue si violente et si générale. Il se vit donc forcé de composer avec des passions auxquelles il ne pouvait plus commander, et de laisser un libre cours à un torrent trop impétueux pour être arrêté par aucune digue. Il promit solennellement à ses gens de se conformer à ce qu'ils exigeaient de lui, pourvu qu'ils continuassent de le suivre et de lui obéir encore trois jours, les assurant que, si dans cet intervalle on ne voyait point la terre, il abandonnerait son entreprise pour retourner en Espagne [1].

Quelque animés que fussent les gens de Colomb et quelque impatience qu'ils eussent de reprendre leur route vers l'Europe, ces propositions ne leur parurent pas déraisonnables. Mais Colomb lui-même ne hasardait guère en se bornant à un terme si court. Les signes les moins équivoques et les plus multipliés annonçaient la terre. Depuis quelques jours la ligne prenait fond, et rapportait des matières qui donnaient la même indication. Les troupes d'oiseaux étaient en plus grand nombre, et composées non-seulement d'oiseaux de mer, mais encore d'espèces qui ne peuvent pas s'écarter beaucoup de terre. L'équipage de *la Pinta* aperçut un roseau flottant qui semblait fraîchement coupé, et une pièce de bois travaillée de main d'homme. Les gens de *la Nigna* pêchèrent une branche d'arbre flottante avec des baies rouges parfaitement fraîches. Les nuages autour du soleil prenaient un aspect différent. L'air était plus doux et plus chaud, et durant la nuit le vent devenait inégal et variable. Colomb fut si persuadé par tous ces symptômes qu'il était près de terre, que le soir du onzième jour d'octobre, après une prière générale pour obtenir de Dieu un heureux succès, il fit carguer toutes les voiles, tenir les trois vaisseaux en panne, et veiller toute la nuit, de peur d'être jeté à la côte. Dans ce moment de crise et d'attente, personne ne ferma les yeux. Tous restèrent

[1] Oviedo, Hist. apud Ramusium, vol. III, pag. 81. E.

sur le pont, le regard attaché sur le côté où l'on espérait découvrir cette terre désirée depuis si longtemps.

Vers les dix heures du soir, Colomb étant sur le château d'avant, observa une lumière à quelque distance, et tirant à part Pierre Guttierez, page de la reine, il la lui montra. Guttierez la vit distinctement, et appelant Salcedo [1], commissaire de l'escadre, tous trois reconnurent qu'elle était en mouvement comme si elle était portée d'un lieu à un autre. Un peu après minuit, on entendit crier *terre! terre!* de *la Pinta*, qui était toujours en tête des autres navires; mais on avait été si souvent trompé par des apparences qu'on y croyait plus difficilement, et qu'on attendait le jour dans toute l'agitation que donnent à la fois l'inquiétude et l'impatience. Le jour arriva enfin, et les doutes et les craintes s'évanouirent. On vit distinctement, à deux lieues environ au nord, une île plate et verdoyante, garnie de bois, arrosée de plusieurs ruisseaux, et qui présentait tous les signes d'un pays délicieux. L'équipage de *la Pinta* commença à chanter le *Te Deum*, pour remercier Dieu, et ceux des deux autres navires se joignirent à lui dans cet acte de piété. On versait des larmes de joie; on se félicitait mutuellement. Les actions de grâces qu'on rendit au ciel furent suivies de la réparation qu'on devait au commandant. Les Espagnols se jetèrent aux pieds de Colomb avec toutes les marques du repentir qu'ils avaient de leur faute et du respect qu'il leur inspirait. Ils lui demandèrent pardon de leur ignorance, de leur incrédulité et de leur insolence, qui lui avaient causé tant de peine et d'inquiétudes, et qui avaient mis tant d'obstacles à l'exécution d'un plan aussi bien concerté que le sien; passant enfin d'une extrémité à l'autre, l'homme que tout à l'heure ils avaient menacé et insulté, il le regardèrent, dans la chaleur de leur admiration, comme inspiré par le ciel et doué d'une sagacité et d'un courage plus qu'humains pour l'accomplissement d'un dessein si fort au-dessus des idées de tous les siècles précédents.

Au lever du soleil, toutes les chaloupes garnies d'hommes et armées s'avancèrent vers l'île, enseignes déployées, au son d'une musique militaire et avec tout l'appareil guerrier. A mesure qu'on

[1] Muñoz l'appelle Rodrigo Sanchez de Ségovie; Christophe Colomb lui donne ce même nom dans sa relation déjà citée. (D. L. R.)

approchait de la côte, on la voyait se couvrir d'habitants attirés par la nouveauté du spectacle, et dont les attitudes et les gestes exprimaient l'étonnement et l'admiration sur les objets extraordinaires qui frappaient leurs yeux. Colomb fut le premier Européen qui mit le pied dans le nouveau monde qu'il venait de découvrir. Il débarqua richement habillé, l'épée à la main, ses compagnons à sa suite; tous se mettant à genoux baisèrent la terre après laquelle il soupiraient depuis si longtemps. Ils élevèrent un crucifix, et, se prosternant, remercièrent Dieu du succès heureux de leur voyage. Ils prirent ensuite solennellement possession du pays pour la couronne de Castille et de Léon, avec toutes les formalités que les Portugais avaient coutume d'observer dans leurs découvertes [1].

Pendant toutes ces cérémonies, les Espagnols étaient environnés d'un grand nombre de naturels du pays, qui regardaient en silence et avec admiration des actions auxquelles ils ne comprenaient rien et dont ils ne prévoyaient pas les suites. L'habillement des Espagnols, la blancheur de leur peau, leur barbe, leurs armes, tout les étonnait. Ces grandes machines sur lesquelles ces étrangers venaient de traverser l'Océan, qui semblaient se mouvoir sur les eaux avec des ailes, et qui portaient au loin un bruit terrible semblable à celui du tonnerre et accompagné d'éclairs et de fumée, les frappèrent d'une telle terreur qu'ils commencèrent à respecter leurs nouveaux hôtes comme des êtres d'un ordre supérieur, et comme des enfants du soleil descendus pour visiter la terre.

Les Européens n'étaient guère moins étonnés des objets qu'ils avaient sous les yeux. L'herbe, les arbustes, les arbres étaient différents de ceux d'Europe. Le sol paraissait de bonne qualité, mais ne présentait presque aucune marque de culture. Le climat semblait chaud aux Espagnols eux-mêmes, quoique extrêmement agréable. Les habitants étaient dans toute la simplicité de la nature, entièrement nus; leurs cheveux noirs, longs et droits, flottaient sur leurs épaules, ou étaient attachés en tresses autour de leur tête. Ils n'avaient point de barbe, et tout le reste de leur corps était absolument sans poil. Leur teint était de couleur de cuivre foncé; leurs traits singuliers plutôt

[1] Vie de Colomb, chap. 22, 23. — Herrera, decad. I, lib I, cap. 13.

que désagréables; leur physionomie douce et timide. Sans être grands, leur taille était bien proportionnée, et ils paraissaient actifs. Leurs visages et d'autres parties de leurs corps étaient bizarrement peints de couleurs éclatantes. La crainte les tint d'abord dans la réserve, mais bientôt ils se familiarisèrent avec les Espagnols, et reçurent d'eux, avec des transports de joie, des grelots, des grains de verre et d'autres bagatelles, pour lesquelles ils donnèrent en échange quelques provisions et du fil de coton, la seule marchandise de quelque valeur qu'ils pussent fournir. Vers le soir, Colomb retourna à ses vaisseaux, accompagné par un grand nombre d'insulaires dans leurs bateaux qu'ils appelaient *canots*, faits d'un seul tronc d'arbre, mais qu'ils maniaient avec une adresse surprenante. Ainsi, dans cette première entrevue des habitants du nouveau monde avec ceux de l'ancien, tout se passa en témoignages d'amitié et à la satisfaction des uns et des autres: ceux-ci, éclairés et ambitieux, se formant déjà de grandes idées des avantages qu'ils pouvaient retirer de ces nouvelles régions; les premiers, simples et sans défiance, ne prévoyant pas les calamités et la désolation qui s'approchaient de leur contrée.

Colomb, qui prit dès lors les titres et l'autorité d'amiral et de vice-roi, appela l'île qu'il venait de découvrir *San-Salvador*. Elle est plus connue sous le nom de *Guanahani* que les naturels lui donnaient. C'est l'une des îles *Lucayes* ou de *Bahama*. Elle est située à plus de trois mille milles à l'ouest de Gomera, d'où la petite escadre avait pris son point de départ, et seulement de quatre degrés plus méridionale; ce qui prouve combien peu Colomb s'était écarté de la route à l'ouest qu'il avait voulu suivre, comme la plus propre à le conduire au but qu'il se proposait [1].

L'amiral employa le jour suivant à faire le tour de l'île. La pauvreté des habitants lui fit juger que ce n'était pas là le pays riche qu'il cherchait. Mais, toujours d'après la théorie qu'il

[1] Les géographes et les savants ne sont pas d'accord sur la situation de Guanahani que Colomb appela San-Salvador. Suivant l'opinion générale, Guanahani est l'une des Lucayes nommée aujourd'hui San-Salvador grande, et par les Anglais, Cat-Island (île du chat). Muñoz pense que c'est l'île Watelin, et M. de Navarrete l'une des îles turques, appelée la Grande Saline par les Français, et el gran Turco, par les Espagnols.

avait conçue sur la situation des régions les plus orientales de l'Asie, il conclut que San-Salvador était une des îles que les géographes décrivaient comme situées dans le vaste océan qui baigne les côtes de l'Inde[1]. Ayant observé que la plupart de ces insulaires portaient de petites plaques d'or comme ornement à leurs narines, il s'enquit soigneusement du lieu d'où ils tiraient ce précieux métal. Ils lui montrèrent le sud, et lui firent comprendre par signes que l'or abondait dans les pays situés dans cette direction[2]. Il se détermina donc à y diriger sa route, ne doutant pas qu'il ne trouvât ces opulentes régions qui étaient le but de son voyage, et qui pouvaient le dédommager des peines qu'il avait souffertes et des dangers qu'il avait courus. Il prit avec lui sept des naturels de San-Salvador, pour lui servir de guides et d'interprètes lorsqu'ils auraient appris un peu d'espagnol, et ces hommes simples regardèrent comme une distinction le choix qu'il fit d'eux pour l'accompagner.

Il découvrit différentes îles, et prit terre à trois des plus considérables, auxquelles il donna les noms de *Sainte-Marie de la Conception*[3], de *Ferdinand*[4] et d'*Isabelle*. Mais, comme le sol, les productions, les habitants y étaient les mêmes qu'à San-Salvador, il ne s'arrêta dans aucune. Il s'informait partout d'où venait l'or, et recevait partout la même réponse, qu'il était apporté du sud. En suivant la même direction, il découvrit bientôt après une contrée d'une grande étendue, non plate comme les îles qu'il avait déjà visitées, mais d'un terrain inégal, semé de collines et de montagnes, de rivières, de bois et de plaines; de sorte qu'il douta si c'était une île ou un continent. Les habitants de San-Salvador qu'il avait pris sur son bord donnèrent à cette contrée le nom de *Cuba*. Colomb l'appela *Juanna*. Il entra dans

[1] Pet. Mart. Epist. 135.

[2] Muñoz ajoute que les insulaires, en montrant le nord-ouest, annonçaient qu'il en venait des hommes guerriers et féroces, contre les attaques desquels ils avaient à se défendre, et ils montraient en même temps les cicatrices des blessures qu'ils en avaient reçues dans les combats. (D. L. R.)

[3] M. de Navarrete pense que c'est l'île appelée aujourd'hui la *Caique du nord*. (D. L. R.)

[4] Muñoz pense que c'est la même qui porte le nom d'*Ile du chat* sur les cartes modernes, et il assure que les naturels appelaient *Samocto* celle d'Isabelle. M. de Navarrete croit que l'île nommée par Colomb, Fernandina, est la *petite Inague*; quant à Isabelle, il partage l'opinion de Muñoz. (D. L. R.)

l'embouchure d'une grande rivière avec sa petite escadre, et tous les habitants s'enfuirent dans les montagnes à son approche. Comme il avait résolu de caréner ses vaisseaux en cet endroit, il envoya quelques Espagnols avec un des insulaires de San-Salvador, pour reconnaître l'intérieur du pays. Ces gens, s'étant avancés à environ soixante milles du rivage, lui rapportèrent que le sol était meilleur et mieux cultivé que dans les îles qu'on venait de découvrir; qu'outre beaucoup de huttes éparses, ils avaient trouvé un village contenant plus d'un millier d'habitants; que les naturels, quoique nus, leur paraissaient avoir plus d'intelligence que ceux de San-Salvador; qu'ils en avaient été reçus avec le même respect; qu'on leur avait baisé les pieds et qu'on les avait honorés comme des êtres descendus du ciel; qu'on leur avait fait manger d'une certaine racine dont le goût ressemblait à celui de la châtaigne rôtie, et une espèce de blé appelé *maïs*[1], qui paraissait pouvoir fournir une très-bonne nourriture, soit rôtie, soit en farine; qu'ils n'avaient vu dans le pays d'autre quadrupède qu'une espèce de chien qui ne pouvait pas aboyer, et un animal ressemblant à un lapin, mais beaucoup plus petit; enfin qu'ils avaient observé parmi ces peuples quelques ornements en or, mais de peu de valeur[2].

Ces députés avaient déterminé quelques-uns des naturels du pays à les suivre. Ceux-ci cherchèrent à faire comprendre à Colomb que l'or qui leur servait de parure se trouvait à *Cubanacan*. Ils entendaient par là l'intérieur de Cuba. Mais l'amiral, ignorant leur langage, sans habitude de leur prononciation, et d'ailleurs toujours conduit dans ses conjectures par son système de découverte et son opinion sur la situation des Indes, supposa que ces gens lui parlaient du grand khan, et imagina que le royaume opulent de *Cathay*, décrit par Marco-Polo, n'était pas fort éloigné. Il résolut en conséquence d'employer quelque temps à visiter le pays. Il parcourut tous les autres hâvres depuis le Port-du-Prince[3], au nord de Cuba, jusqu'à l'extrémité orientale de l'île; mais quoique ravi de la beauté des aspects qu'il rencontrait à chaque pas et de la fertilité prodigieuse du

[1] Voyez la NOTE 18.
[2] Vie de Colomb, cap. 24. 28.— Herrera, decad. I, lib. I, cap. 14.
[3] M. de Navarrete l'appelle le port de *las nuevitas del principe*. (D. L. R.)

sol, circonstances qui, par leur nouveauté, frappaient vivement son imagination [1], il n'y trouva pas l'or en assez grande quantité pour satisfaire l'avidité de ses compagnons et remplir l'attente des souverains qui l'employaient. Les naturels, aussi étonnés de l'empressement extrême que les Européens mettaient à la recherche de ce métal que ceux-ci l'étaient de l'ignorance et de la simplicité des insulaires, indiquèrent à l'est une île qu'ils appelaient *Haïti*, en faisant entendre que l'or y était plus abondant que chez eux. Colomb se disposa à faire voile vers cet endroit avec son escadre; mais Martin Alonzo Pinson, voulant prendre le premier possession des trésors que cette contrée promettait, quitta les deux autres vaisseaux, sans tenir compte des signaux que lui fit l'amiral pour lui ordonner de diminuer de voiles jusqu'à ce que ses vaisseaux l'eussent joint.

Colomb, retardé par des vents contraires, ne put pas gagner Haïti avant le 6 décembre. Il donna au premier port où il aborda le nom de *Saint-Nicolas*, et à l'île même celui d'*Espagnola*, en l'honneur de la nation qu'il servait : c'est la seule contrée, parmi celles qu'il a découvertes, qui ait conservé le nom qu'il lui avait donné [2]. Comme il ne put ni rejoindre *la Pinta*, ni établir aucun commerce avec les habitants, qui s'étaient enfuis dans les bois en montrant une grande frayeur, il quitta sur-le-champ Saint-Nicolas, et, suivant le côté du nord de l'île, il entra dans un hâvre qu'il appela *la Conception*. Là il fut plus heureux. Ses gens se saisirent d'une femme qui s'enfuyait : après l'avoir traitée avec beaucoup de douceur, Colomb la renvoya avec quelques-unes des bagatelles dont il s'était aperçu déjà qu'on faisait beaucoup de cas dans ce pays. Le compte que cette femme rendit à ses compatriotes de l'humanité de ces étrangers et de tout ce qu'ils avaient d'extraordinaire, l'admiration qu'excitèrent en eux les petits présents qu'elle avait rapportés et qu'elle leur montrait avec transport, le désir d'en obtenir de pareils, toutes ces circonstances dissipèrent leurs craintes, et déterminèrent plusieurs d'entre eux à venir jusqu'au hâvre. Les objets nouveaux qui frappèrent leurs regards et les petits présents qu'on leur fit, satisfirent amplement leur curiosité et leurs dé-

[1] Voyez la NOTE 19.

[2] On l'appelle aujourd'hui (1827) Saint-Domingue ou Haïti. (D. L. R.)

sirs. Ces peuples ressemblaient beaucoup à ceux de Guanahani et de Cuba. Même nudité, même ignorance, même simplicité. Ils paraissaient également privés des arts, qu'on regarde comme les plus nécessaires dans les sociétés policées; mais ils étaient doux, crédules, et si timides qu'il était aisé de prendre un grand ascendant sur eux, d'autant plus que leur étonnement les conduisait à la même illusion qui avait fait regarder aux autres insulaires les Espagnols comme une espèce d'êtres au-dessus de l'espèce humaine, et descendus immédiatement du ciel. Ils possédaient beaucoup plus d'or que leurs voisins, et ils l'échangèrent avec un grand empressement contre des sonnettes, des grains de verre et des épingles, commerce inégal, mais dont les deux parties contractantes étaient également satisfaites, chacune regardant l'échange comme très-avantageux pour elle.

Colomb reçut la visite d'un cacique ou prince du pays, qui arriva avec toute la pompe que pouvait connaître ce peuple simple, porté dans un palanquin sur les épaules de quatre hommes, et suivi d'un grand nombre de ses sujets qui montraient pour lui beaucoup de respect. Son maintien était grave et composé. Il avait de la dignité avec ses gens, et une grande politesse avec Colomb et les Espagnols. Il donna à l'amiral quelques plaques d'or assez minces et une ceinture d'un travail curieux, et il en reçut avec une grande satisfaction quelques petits présents [1].

Colomb, toujours occupé à rechercher les mines d'or, continua d'interroger tous les naturels du pays avec lesquels il put avoir quelque communication, pour savoir où elles étaient situées. Ils s'accordaient tous à lui montrer un pays de montagnes qu'ils appelaient *Cibao*, à quelque distance de la mer, et plus loin vers l'est. Frappé de ce mot, qui lui parut être le même que *Cipango*, nom donné aux îles du Japon par Marco-Polo et quelques autres voyageurs, il ne douta plus que les pays qu'il avait découverts ne fussent voisins des parties les plus orientales de l'Asie, et, se tenant assuré d'arriver bientôt à ces régions qui étaient le but de son voyage, il porta à l'est. Il entra dans un hâvre commode qu'il appela *Saint-Thomas*, et trouva cette partie du pays sous le gouvernement d'un cacique puis-

[1] Vie de Colomb, chap. 32. — Herrera, decad. I, lib. I. cap. 15.

sant appelé *Guacanahari* [1], qui, comme il l'apprit par la suite, était un des cinq souverains qui se partageaient l'île. Guacanahari envoya sur-le-champ à Colomb des députés qui lui présentèrent un masque travaillé avec beaucoup d'art, dont les oreilles, le nez et la bouche étaient d'or battu. Le cacique le faisait inviter en même temps à venir au lieu de sa résidence, près du hâvre, appelé aujourd'hui *Cap-Français,* à quelques lieues plus loin du côté de l'est. Colomb envoya quelques-uns de ses officiers pour visiter ce prince, qui, se conduisant avec plus de dignité, semblait mériter de plus grands égards. Les députés étant revenus rendirent à Colomb un compte si favorable du pays et des habitants, qu'il consentit avec beaucoup d'empressement à l'entrevue que Guacanahari lui proposait.

Dans ce dessein, il fit voile de Saint-Thomas le 24 décembre, avec un bon vent et une mer très-calme. La multitude de ses occupations ne lui avait pas permis de fermer les yeux depuis deux jours: Il se retira vers minuit pour prendre quelque repos, après avoir remis le gouvernail au pilote, avec défense expresse de le quitter. Celui-ci, se croyant à l'abri de tout danger, le laissa à un mousse sans expérience, et le vaisseau, emporté par un courant, toucha contre un rocher. La violence du choc éveilla Colomb. Il courut sur le pont. Tout était dans la confusion et le désespoir. Lui seul conserva sa présence d'esprit. Il ordonna à quelques matelots de se mettre dans une chaloupe et d'aller jeter une ancre à la poupe; mais, au lieu d'obéir, ils voguèrent vers *la Nigna*, qui était environ à une demi-lieue de là. Il voulut faire couper les mâts pour soulager le navire, mais il était trop tard. Le vaisseau s'était ouvert près de la quille, et faisait tant d'eau que sa perte devint inévitable. Heureusement le calme de la mer et le secours des chaloupes de *la Nigna* arrivées à propos empêchèrent que personne ne périt. Aussitôt que les insulaires s'aperçurent de ce malheur, ils accoururent en foule sur le rivage, leur prince Guacanahari étant à leur tête. Au lieu de prendre avantage de la déplorable situation des Espagnols pour se débarrasser de ces hôtes dangereux, ils plaignaient leur infortune avec toutes les marques de la compassion la plus vraie. Ils ne s'en tinrent pas à ces expressions stériles

[1] Guacanagari suivant Muñoz. (D. L. R.)

d'humanité : ils mirent en mer un grand nombre de canots, et, se laissant diriger par les Espagnols, ils les aidèrent à sauver tout ce qu'il fut possible de tirer du vaisseau. Par le secours de tant de bras, on porta à terre presque tout ce qui était de quelque valeur. Aussitôt que les effets furent sur le rivage, Guacanahari lui-même se chargea de les faire garder. Par ses ordres, on les déposa tous dans un même endroit, et il y plaça des sentinelles armées qui retenaient la multitude à une certaine distance, et l'empêchaient non-seulement de rien dérober, mais même de regarder avec trop de curiosité ce qui appartenait à ces étrangers, devenus leurs hôtes [1]. Le lendemain matin, le prince rendit visite à Colomb, qui s'était transporté à bord de *la Nigna*, et s'efforça de le consoler de sa perte, en lui offrant tout ce qui dépendait de lui pour la réparer [2].

Colomb avait en effet besoin de consolation : il ne recevait aucune nouvelle de *la Pinta*, et ne doutait pas que le traître Pinson ne fût retourné en Europe, afin d'y porter les premières nouvelles des découvertes étonnantes qui avaient été faites et de lui enlever, auprès de la reine, la gloire et la récompense qui lui appartenaient à si juste titre. Il demeurait avec un seul vaisseau, le plus petit et le plus endommagé de l'escadre, ayant à traverser une mer si vaste et à reporter en Europe un si grand nombre d'hommes. Chacune de ces circonstances était alarmante, et toutes ensemble remplissaient l'esprit de Colomb de la plus vive inquiétude. Le désir de prévenir Pinson et de combattre les impressions défavorables que ce rival pourrait donner de lui en Espagne ne lui permit pas de différer son retour. La difficulté de ramener sur *la Nigna* les équipages des deux vaisseaux et l'opinion qu'il avait prise de la bonté du pays et de la douceur des habitants le confirmèrent dans la pensée qu'il avait eue de laisser une partie de sa troupe dans l'île, afin qu'en résidant parmi ces peuples, les Espagnols pussent apprendre leur langue, étudier leurs dispositions, examiner la nature du pays, aller à la recherche des mines, préparer l'établissement de la colonie qu'il avait le projet d'y former, assurer enfin tous les avantages qu'il attendait de ses découvertes. Lors-

[1] Voyez la NOTE 20.
[2] Herrera, decad. I, lib. I, cap. 18.

qu'il proposa ce projet à ses gens, tous l'approuvèrent, et, soit désir de se reposer des fatigues d'un long voyage, soit légèreté naturelle aux navigateurs, soit espérance d'amasser de grandes richesses dans un pays qui paraissait les promettre, plusieurs offrirent volontairement de rester à l'*Espagnola*.

Rien ne manquait plus à l'exécution du projet que d'obtenir le consentement de Guacanahari, dont la simplicité confiante fournit bientôt à Colomb une occasion favorable pour lui faire cette proposition. L'amiral ayant exprimé par signes qu'il désirait de savoir pourquoi les insulaires s'étaient enfuis avec une si grande précipitation à l'approche de ses vaisseaux, le cacique lui fit entendre que le pays était désolé par les *Caraïbes*, peuples habitant quelques îles situées au sud-ouest, nation guerrière et cruelle, qui se plaisait dans le carnage et qui mangeait la chair des prisonniers tombés entre ses mains; qu'à la première apparition des Espagnols, les insulaires avaient supposé que c'étaient les Caraïbes auxquels ils n'osaient pas tenir tête, et qu'ils avaient eu recours au moyen qu'ils employaient ordinairement pour se mettre en sûreté en se retirant dans leurs bois les plus épais et les plus impénétrables. Guacanahari, en parlant de ces terribles ennemis, donna des marques d'une si grande frayeur, et montra si ouvertement l'impuissance où était sa nation de leur résister, que Colomb imagina que le cacique recevrait sans alarme l'offre de le défendre contre eux. Il lui proposa donc le secours des Espagnols. Il s'engagea à prendre le cacique et sa nation sous la protection du puissant monarque au service duquel il était lui-même, et lui offrit de laisser dans l'île un nombre d'hommes suffisant, non-seulement pour défendre les habitants contre les incursions futures des Caraïbes, mais pour tirer vengeance des maux qu'ils avaient faits.

Le crédule Guacanahari accepta l'offre de Colomb avec beaucoup d'empressement, et se crut désormais en sûreté sous la protection de ces êtres descendus du ciel, et supérieurs en force aux mortels. On traça sur le terrain le plan d'un petit fort que Colomb appela *Navidad* (de la Nativité), parce qu'il était débarqué sur cette terre le jour de Noël. On creusa autour un fossé profond. On éleva des remparts fortifiés de palissades, et on y plaça les gros canons sauvés du naufrage du vaisseau de l'ami-

ral. L'ouvrage fut achevé en dix jours, ces pauvres insulaires ayant travaillé eux-mêmes avec une activité infatigable à élever le premier monument de leur servitude. Pendant ce temps Colomb s'efforça d'augmenter par ses caresses et sa libéralité la haute opinion qu'ils avaient des Espagnols, et la persuasion où ils étaient de sa bienveillance à leur égard. Mais il voulut aussi leur donner une idée imposante de la force que les Espagnols avaient en main pour punir et exterminer ceux qui mériteraient leur juste indignation. Dans cette vue, en présence d'un peuple nombreux, il disposa ses gens en ordre de bataille, et fit voir, par des épreuves innocentes, la bonté du tranchant des sabres espagnols, la force de leurs piques et les effets de leurs arquebuses. Ces peuples grossiers, ignorant l'usage du fer, ne connaissant d'autres armes que des flèches de roseau garnies d'os de poisson, des sabres et des javelines de bois durci au feu, furent saisis d'étonnement et de frayeur. Avant que leur surprise et leur crainte eussent eu le temps de s'affaiblir, Colomb fit tirer les gros canons. Cette explosion subite les frappa d'une telle terreur, qu'ils tombèrent à terre se couvrant le visage de leurs mains; et lorsqu'ils virent ensuite les effets étonnants des boulets, ils conclurent qu'il était impossible de résister à des hommes qui disposaient de ces instruments destructeurs, et qui marchaient armés de l'éclair et du tonnerre contre leurs ennemis.

Après avoir convaincu les insulaires de la bienveillance et du pouvoir des Espagnols, et avoir mis ceux-ci en état de conserver leur ascendant sur les esprits de ce peuple timide, Colomb destina trente-huit de ses gens à rester dans l'île. Il mit à leur tête Diégo d'Arada[1], gentilhomme de Cordoue, en l'investissant des pouvoirs qu'il avait reçus lui-même de leurs majestés catholiques. Il laissa à cette colonie naissante tout ce qui lui était nécessaire pour subsister et se défendre. Il recommanda aux Espagnols, dans les termes les plus forts, de se tenir toujours unis, de montrer une soumission sans réserve au commandant, d'éviter de donner aucun sujet de plainte aux naturels du pays, de cultiver l'amitié de Guacanahari, mais de ne jamais se mettre

[1] Diégo de Arana suivant Muñoz; Colomb nomma pour ses lieutenants et successeurs en cas de mort d'abord Gutierrez et ensuite Rodrigue de Escobédo. (D. L. R.)

en son pouvoir en s'avançant dans l'île en petites troupes, ou en s'éloignant trop du fort. Il leur promit de revenir promptement avec un renfort qui les mettrait en état de prendre une pleine et paisible possession du pays, et de recueillir le fruit de leurs découvertes. Il s'engagea en même temps à faire mention de leurs noms au roi et à la reine, et à présenter leurs services sous le jour le plus avantageux [1].

Après avoir pris toutes ces précautions pour la sûreté de la colonie, il partit du port de la Nativité le 4 janvier 1793, et, faisant voile vers l'est, il découvrit et nomma la plus grande partie des hâvres de la côte du nord de l'île. Le 6, il aperçut *la Pinta* et la rejoignit après une séparation de plus de six semaines. Pinson [2] s'efforça de justifier sa conduite en prétendant qu'il avait été emporté par la force de la mer et des courants, et que les vents contraires l'avaient empêché de retourner. Quoique l'amiral conservât toujours des soupçons sur les mauvaises intentions de Pinson, et quoiqu'il fût convaincu de la faiblesse des raisons qu'il apportait pour sa défense, il sentit bien qu'en ce moment ce serait compromettre son autorité que de l'exercer tout entière; il était d'ailleurs si content de cette réunion qui le délivrait de beaucoup de craintes, que, quelque peu satisfaisante que fût l'apologie de Pinson, il la reçut sans objection, et parut lui rendre son amitié. Pendant sa séparation d'avec l'amiral, Pinson avait visité plusieurs ports de l'île, et tiré un peu d'or des naturels en trafiquant avec eux, mais il n'avait fait aucune découverte importante.

L'état des deux vaisseaux et l'impatience de leurs équipages forçaient Colomb de hâter son retour en Europe. Les premiers, ayant beaucoup souffert pendant un si long voyage, faisaient eau de toute part, et les Espagnols qui les montaient, après une si longue absence de leur pays natal, exprimaient le plus vif désir de le revoir et de raconter à leurs compatriotes les choses étonnantes qu'ils avaient vues. Pressé par toutes ces raisons, Colomb partit enfin le 16 janvier, et, se dirigeant vers le nord-est il eût bientôt perdu la terre de vue. Il avait à son bord

[1] Oviedo, ap. Ramus. III, p. 82.—Herrera, decad. I, l. I, cap. 20.—Vie de Colomb, chap. 34.

[2] Martin, Alonso Pinzon. (D. L. R.)

quelques habitants des différentes îles qu'il avait découvertes; et, outre l'or qui avait été le principal objet de ses recherches, il rapportait une petite quantité de toutes les productions qui pouvaient devenir la matière de quelque commerce, des oiseaux inconnus, et d'autres curiosités naturelles, propres à attirer l'attention des savants et à exciter l'étonnement du vulgaire. Le voyage fut heureux jusqu'au 14 de février [1], et on avait déjà fait près de cinq cents lieues sur l'Océan Atlantique, lorsque des vents violents commencèrent à s'élever, et, continuant de s'accroître, devinrent un ouragan terrible. Tout ce que l'expérience et l'habileté de Colomb purent lui fournir de ressources pour sauver les vaisseaux fut employé. Mais il était impossible de résister à la violence de la tempête; et, comme on était loin encore de toute terre, la perte de l'escadre semblait inévitable. Les matelots eurent recours aux prières, à l'invocation des saints, aux vœux, aux charmes même, enfin à tout ce que la religion peut dicter ou la superstition suggérer dans les dangers extrêmes; tous ces moyens étant sans effet et les Espagnols se croyant perdus sans ressource, s'abandonnaient au désespoir, et s'attendaient à chaque moment à être engloutis par les flots. Outre les passions naturelles qui agitent le cœur de l'homme dans de si terribles situations, et lorsque la mort se présente sous ses formes les plus effrayantes, Colomb était en proie à des sentiments plus douloureux encore et qui lui étaient personnels. Il craignait que l'étonnante découverte qu'il venait de faire ne pérît avec lui, et que le genre humain ne fût privé de tous les avantages qui pouvaient en être les fruits. Son nom allait passer à la postérité comme celui d'un aventurier imprudent et trompé, au lieu d'être consacré dans la mémoire des hommes comme celui de l'auteur de la plus noble entreprise qui eût jamais été conçue. Ces désolantes réflexions étouffaient en lui le sentiment même du danger présent. Moins touché de la perte de sa vie qu'occupé à conserver la mémoire des grandes choses qu'il avait tentées et exécutées, il se retira dans sa cham-

[1] Muñoz dit que la tempête commença le 12 février, et qu'elle augmenta prodigieusement dans la terrible nuit du 14 au 15; Christ. Colomb dit la même chose dans la relation de son premier voyage. Voir la Collection des voyages et découvertes faites par les Espagnols, etc. (D. L. R.)



bre et écrivit sur du parchemin un récit abrégé de son voyage, de la route qu'il avait suivie, de la situation et de la richesse des pays qu'il avait découverts et de l'établissement de la colonie qu'il y avait laissée. Ayant ensuite enveloppé son écrit d'une toile cirée, il l'enferma dans une espèce de gâteau de cire qu'il mit dans un tonneau bouché avec beaucoup de soin, et qu'il jeta à la mer, dans l'espérance que quelque accident heureux sauverait un dépôt si précieux au monde[1].

Enfin la Providence vint à son secours et sauva une vie réservée à d'autres événements d'un si grand intérêt. Le vent tomba, la mer se calma, et le soir du 15 février on découvrit une terre vers laquelle on gouverna sans la connaître. On s'aperçut bientôt que c'était *Sainte-Marie*, une des Açores ou îles occidentales soumises à la couronne de Portugal. Là, après de grandes difficultés de la part du gouverneur[2], Colomb, se conduisant avec autant de prudence que de courage, obtint des rafraîchissements et tous les secours dont il avait besoin. Une circonstance l'inquiétait cependant beaucoup. *La Pinta,* qu'il avait perdue de vue le premier jour de la tempête, ne paraissait point. Il craignit d'abord qu'elle n'eût été ensevelie dans les eaux, et que tout n'eût péri. Ensuite ses premiers soupçons se réveillèrent, et il se persuada que Pinson avait fait voile pour l'Espagne, afin d'arriver avant lui et de partager sa gloire en donnant les premières nouvelles de ses découvertes.

Cette dernière crainte lui fit quitter les Açores dès que le vent le lui permit. A peu de distance de la côte d'Espagne, lorsqu'il touchait presque au terme de son voyage et qu'il paraissait être hors de tout danger, une autre tempête s'éleva presque aussi violente que la première; et qui, après l'avoir ballotté deux jours et deux nuits, le força d'entrer dans le Tage[3]. Lorsqu'il en eut obtenu la permission du roi de Por-

[1] Vie de Colomb, chap. 37. — Herrera, decad. I, lib. II, cap. 1, 2. — Voyez la NOTE 21.

[2] Il s'appelait Jean de Castaneda. (D. L. R.)

[3] Christophe Colomb n'entra dans le Tage que le 4 mars. D'après l'invitation du roi de Portugal, il partit le 9 pour aller trouver ce prince dans la vallée de Paraiso, située à neuf lieues de Lisbonne où il était alors. Colomb en fut parfaitement accueilli. Voyez la Collection des navigations et découvertes des Espagnols, etc., déjà citée. (D. L. R.)

tugal, il se rendit à Lisbonne, et, quoique les Portugais pussent assez naturellement sentir quelques mouvements de jalousie en voyant une autre nation entrer dans la carrière des découvertes, qu'ils croyaient réservée à eux seuls, et dès les premiers pas éclipser leur renommée, Colomb fut reçu avec toutes les marques de distinction dues à un homme qui avait exécuté des choses aussi extraordinaires qu'inespérées. Le roi l'admit en sa présence, le traita avec la plus grande considération, écouta le récit de son voyage avec une admiration mêlée de regret, tandis que Colomb, de son côté, jouissait de la satisfaction de développer l'importance de sa découverte, et de prouver la justesse de ses spéculations aux mêmes personnes qui, par une ignorance nuisible à elles-mêmes et fatale à leur pays, les avaient rejetées naguère comme les projets d'un visionnaire ou d'un aventurier [1].

Colomb, impatient de retourner en Espagne, ne s'arrêta que cinq jours à Lisbonne. Le 15 mars, il arriva au port de Palos, sept mois et onze jours après son départ de ce même lieu. Aussitôt qu'on découvrit son vaisseau, tous les habitants coururent au rivage pour embrasser leurs parents et leurs compatriotes, et savoir des nouvelles de leur voyage Mais, lorsqu'ils apprirent l'heureuse issue de l'expédition, lorsqu'ils virent les hommes extraordinaires amenés par Colomb, les animaux inconnus, les productions singulières des pays qu'on avait découverts, l'effusion de la joie fut générale et ne put se contenir. On sonna toutes les cloches, on tira le canon. Colomb, en débarquant, fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on aurait rendus au roi. Tout le peuple en procession solennelle l'accompagna, lui et sa troupe, à l'église, où ils allèrent remercier Dieu d'avoir couronné d'un si heureux succès le voyage le plus long et le plus important qui eût jamais été entrepris. Le soir du même jour, Colomb eut la satisfaction de voir entrer dans le port *la Pinta*, que la violence de la tempête avait jetée bien loin au nord.

Le premier soin de Colomb fut de donner avis au roi et à la reine, qui étaient alors à Barcelone, de son arrivée et de ses découvertes. Ferdinand et Isabelle, également étonnés et ravis,

[1] Vie de Colomb, chap. 40, 41. — Herrera, decad. I, lib. II, cap. 3.

d'un succès qu'ils n'espéraient presque plus, répondirent à Colomb de la manière la plus honorable et la plus flatteuse, lui demandèrent de se rendre sur-le-champ auprès d'eux, voulant apprendre de lui-même le détail de son expédition et des circonstances du service signalé qu'il venait de leur rendre. Dans son voyage à Barcelone, le peuple accourait en foule de tous les endroits voisins, le suivait avec admiration et lui prodiguait les applaudissements. Ferdinand et Isabelle ordonnèrent que son entrée dans la ville se fit avec tout l'appareil convenable à un événement qui allait donner à leur règne un si grand lustre. Les Indiens qu'avait amenés Colomb des pays qu'il venait de découvrir marchaient les premiers. Leur teint, leur physionomie, la singularité de toute leur personne les faisaient regarder comme des hommes d'une espèce nouvelle. Après eux on portait les ornements d'or façonnés par l'art grossier de ces peuples; les grains d'or trouvés dans les montagnes, et la poudre du même métal recueillie dans les rivières; enfin les différentes productions de ces pays nouveaux. Colomb fermait la marche et attirait tous les yeux. On contemplait avec admiration cet homme extraordinaire, dont le génie et le courage avaient conduit les Espagnols au travers de mers inconnues, à la découverte d'un monde nouveau. Ferdinand et Isabelle le reçurent, assis sur leur trône, revêtus de tous les ornements royaux, et placés sous un dais magnifique. A son approche ils se levèrent, et, ne permettant pas qu'il se mît à genoux pour leur baiser la main, ils lui ordonnèrent de s'asseoir sur un siége préparé pour lui, et de leur faire le récit de son voyage; ce qu'il fit avec une gravité également convenable au caractère de la nation espagnole et à la dignité de l'assemblée, et en même temps avec la modeste simplicité d'un esprit supérieur qui, content d'avoir exécuté de grandes choses, ne cherche pas à les relever par une vaine ostentation. Lorsqu'il eut fini sa narration, le roi et la reine se mirent à genoux pour rendre graces à Dieu d'une découverte dont ils espéraient recueillir pour leurs royaumes les plus grands avantages [1]. Ils donnèrent à Colomb les marques les plus éclatantes de la reconnaissance et de l'admiration que leur inspiraient son cou-

[1] Voyez la Note 22.

rage et ses travaux. Il fut confirmé, lui et ses héritiers, par des lettres-patentes, dans tous les privilèges stipulés dans le traité de Santa-Fé. Sa famille fut anoblie. Le roi, la reine, et, à leur exemple, tous les courtisans, le traitèrent en toute occasion avec les égards réservés aux personnes du plus haut rang. Mais ce qui satisfit plus que toutes ces faveurs cet esprit actif et entreprenant, toujours occupé de grands objets, ce fut l'ordre d'équiper promptement une flotte avec laquelle il pût, non-seulement s'assurer la possession des pays qu'il avait déjà découverts, mais aller encore à la recherche de ces contrées plus riches qu'il se flattait toujours de découvrir[1].

Tandis que ces préparatifs se faisaient, le bruit de l'expédition et des découvertes de Colomb se répandait et attirait l'attention de toute l'Europe. La multitude, frappée d'étonnement en entendant dire qu'on avait découvert un nouveau monde, ne pouvait croire une chose si fort au delà de la sphère des idées communes. Les hommes instruits, capables de concevoir toute l'importance de ce grand événement et d'en prévoir les suites, l'apprirent avec des transports d'admiration et de joie. Ils en parlaient avec ravissement; ils se félicitaient les uns les autres d'avoir vécu dans un siècle où ce grand événement reculait les bornes des connaissances, préparait au genre humain une moisson nouvelle de recherches et d'observations, et fournissait désormais à l'homme un moyen de connaître parfaitement la structure et les productions du globe qu'il habite[2]. Les opinions se partagèrent, et l'on forma différentes conjectures sur les pays nouvellement découverts; on demandait à quelle division de la terre ils appartenaient. Colomb soutenait toujours sa première idée, et voulait qu'on les regardât comme une portion de ces vastes régions de l'Asie comprises alors sous le nom général d'*Inde*. Ce sentiment était confirmé par ses observations sur les productions de ces pays. On savait que l'or abondait dans l'Inde, et il avait rapporté des îles qu'il avait visitées une assez grande quantité de ce métal pour donner à croire qu'on y trouverait des mines. Le coton, autre production des Indes orientales, était commun dans ces îles. Le piment lui paraissait

[1] Vie de Colomb, chap. 42, 43. — Herrera, decad. I, lib. II, cap. 3.

[2] P. Mart. epist. 133, 134, 135. — Voyez la NOTE 23.



être une espèce de poivre de l'Inde. Il prenait une racine assez ressemblante à la rhubarbe pour cette drogue précieuse, qu'on supposait alors être une production particulière des Indes orientales[1]. Les oiseaux qu'il avait apportés étaient ornés de plumages de couleurs aussi riches que ceux de l'Asie. L'alligator lui semblait être le même animal que le crocodile. Toutes ces circonstances déterminèrent non-seulement les Espagnols, mais les autres nations de l'Europe, à adopter l'opinion de Colomb. Les pays qu'il avait découverts furent considérés comme faisant partie de l'Inde, et Ferdinand et Isabelle leur donnèrent le nom d'*Indes*, dans la ratification du traité de Santa-Fé, accordée à Colomb à son retour[2]. Lorsqu'ensuite l'erreur fut découverte et la vraie situation du nouveau monde mieux déterminée, il conserva son premier nom : on l'appelle encore *Indes occidentales*, et ses habitants sont appelés *Indiens*.

Ce nom si séduisant, les échantillons apportés par Colomb de la richesse et de la fertilité de ces pays nouveaux, l'exagération, naturelle aux voyageurs, que ses compagnons mettaient dans leurs récits, donnèrent de si brillantes espérances, que le goût des découvertes et des entreprises s'anima tout à coup à un point étonnant parmi les Espagnols. Quoique peu familiarisés avec les grands voyages de mer, ils montrèrent la plus vive impatience pour une seconde expédition. Des volontaires de tous les rangs demandaient à être employés. La belle perspective offerte à leur avidité et à leur ambition leur faisait fermer les yeux sur les dangers et la longueur du voyage. Ferdinand lui-même semblait avoir oublié son caractère circonspect et son éloignement pour les entreprises hasardeuses, et partageait l'enthousiasme de ses sujets. Il fit faire les préparatifs d'une seconde expédition, et ils furent achevés avee une promptitude à laquelle les Espagnols n'étaient pas accoutumés. Ce nouvel armement, qui paraîtrait assez considérable, même dans notre siècle, consistait en dix-sept vaisseaux, dont quelques-uns étaient d'un très-grand port : il s'embarqua quinze cents personnes, parmi lesquelles se trouvaient beaucoup de gentilshommes qui avaient été employés dans des places honorables.

[1] Herrera, decad. I, lib. I, cap. 20. — Gomara, Hist. cap. 17.
[2] Vie de Colomb, chap. 44.

Le plus grand nombre, devant rester dans le pays, s'étaient pourvus de tout ce qui leur était nécessaire pour faire des conquêtes ou pour former un établissement. Ils emportaient toutes les espèces d'animaux domestiques de l'Europe, toutes les semences et toutes les plantes qu'on jugeait devoir réussir sous le climat des Indes occidentales, avec des ustensiles et des outils de toutes sortes. Enfin il y avait parmi eux tous les genres d'ouvriers nécessaires à une colonie qui s'établit[1].

Cependant, quelque importants et bien concertés que fussent ces préparatifs, Ferdinand et Isabelle crurent devoir s'assurer par d'autres précautions la propriété et la possession des pays nouvellement découverts. L'exemple des Portugais et la superstition de ce siècle leur faisaient une nécessité d'obtenir du pape la concession des pays qu'ils désiraient occuper. On supposait que le pontife, comme vicaire et représentant de Jésus-Christ, avait un droit de souveraineté sur tous les royaumes de la terre. Alexandre VI, souillé de tous les crimes qui peuvent déshonorer l'humanité, remplissait alors le siége de Rome. Comme il était né sujet de Ferdinand, et que la protection et les secours de ce prince pouvaient lui faciliter l'exécution de ses desseins ambitieux pour l'élévation de sa famille, il accorda sur-le-champ au monarque toutes ses demandes. Par un acte de libéralité qui ne lui coûtait rien, et qui servait à étendre l'autorité et les prétentions des papes, il donna à Ferdinand et à Isabelle tous les pays habités par des infidèles, et que les Espagnols avaient déjà découverts ou qu'ils découvriraient dans la suite; et en vertu du pouvoir qu'il prétendait tenir de Jésus-Christ, il investit la couronne de Castille d'un droit sur de vastes régions dont, loin d'y avoir lui-même aucun titre, il ignorait la situation et jusqu'à l'existence. Mais, comme il fallait éviter que cette concession ne contrariât celle qu'il avait déjà faite au Portugal, il établit pour limites entre elles une ligne qu'on supposerait tirée d'un pôle à l'autre, et passant à cent lieues à l'ouest des Açores; accordant de nouveau, par la plénitude de son pouvoir, aux Portugais tout ce qui était à l'est de cette ligne, et aux Espagnols tous les pays à l'ouest[2].

[1] Herrera, decad. I, lib. II, cap. 5. — Vie de Colomb, chap. 45.
[2] Herrera, decad. I, lib. II, cap. 4. — Torquemada, Mon. Ind. lib. XVIII, cap. 3.

Ferdinand avait fait valoir le désir d'étendre la foi chrétienne comme le motif de sa demande au pape; et, dans la bulle[1], cette raison est donnée comme la principale de celles qui ont déterminé le pontife. Pour montrer qu'on s'occupait de ce projet louable, plusieurs moines, sous la conduite du P. Boyl, Catalan d'une grande réputation dans son état, qu'on revêtit de la dignité de vicaire apostolique, furent désignés pour accompagner Colomb et se vouer à l'instruction des naturels du pays. Les Indiens que Colomb avait amenés avec lui ayant reçu quelque teinture de la doctrine chrétienne, furent baptisés avec beaucoup de solennité: le roi lui-même, le prince son fils et les principaux seigneurs de sa cour leur servant de parrains. On sait assez que ces premiers pas du christianisme dans le nouveau monde n'ont pas mené aussi loin que des hommes pieux le désiraient et qu'on avait lieu de l'espérer.

Ferdinand et Isabelle ayant obtenu ainsi un titre qui paraissait alors incontestable à la souveraineté de tous les pays qu'ils pouvaient découvrir sur une si grande partie du globe, rien ne retarda plus le départ de la flotte. Colomb était extrêmement impatient de revoir la colonie qu'il avait laissée, et de suivre la carrière de gloire qu'il s'était ouverte. Il mit à la voile de la baie de Cadix le 25 septembre, et touchant encore à l'île Gomera, il porta au sud et s'avança dans cette direction[2] plus qu'il n'avait fait dans son premier voyage. Par là il jouit plus constamment du secours des vents alisés qui règnent entre les tropiques, et fut porté vers un groupe d'îles situées à une grande distance à l'est de celles qu'il avait déjà découvertes. Le vingt-sixième jour après son départ de Gomera, il prit terre à une des *Caraïbes* ou *îles du Vent*, à laquelle il donna le nom de *Descada* (la Désirade), à cause du désir que ses gens montraient de découvrir quelque partie du nouveau monde. Il visita ensuite successivement la *Dominique*, *Marie-Galante*, la *Guadeloupe*, *Antigoa*, *Saint-Jean de Porto-Rico*, et plusieurs autres îles qu'il

[1] Elle porte la date du 3 mai. (D. L. R.)

[2] Muñoz dit que Colomb quitta Gomera le 14 octobre, se rendit à l'Ile-de-Fer, et gouverna ensuite à l'ouest, en inclinant un peu vers le sud, et que dans la matinée du 3 novembre, il découvrit une île qu'il nomma la *Dominique*, parce que le jour de sa découverte était un dimanche, etc. (D. L. R.)

[3] Oviédo, ap. Ramusium III, 85. B.

trouva sur sa route en avançant vers le nord-ouest. Elles étaient toutes habitées par ces peuples cruels que Guacanahari lui avait peints de si effrayantes couleurs, et dont la description ne parut pas exagérée. Toutes les fois que les Espagnols débarquèrent, ils furent reçus d'une manière qui les convainquit de l'esprit guerrier et de l'audace des insulaires, et ils aperçurent dans leurs habitations les restes des horribles repas dans lesquels ces peuples se nourrissaient des corps de leurs ennemis pris à la guerre.

Colomb était trop empressé de connaître l'état de sa colonie et de lui porter les secours dont il supposait qu'elle avait besoin, pour s'arrêter dans aucune de ces îles. Il continua donc sa route vers l'Espagnola [1]. Lorsqu'il arriva à *la Nativité*, où il avait laissé ses trente-huit hommes sous le commandement d'Arada, il fut fort étonné de n'en voir aucun se montrer et accourir au-devant de leurs compatriotes avec les transports de joie dont il s'était formé l'idée. Inquiet sur leur sort et soupçonnant ce qui leur était arrivé, il prit terre. Tous les naturels du pays qui eussent pu lui donner quelques nouvelles de sa colonie s'enfuirent à son approche. Il trouva le fort entièrement démoli; des lambeaux d'habillements espagnols, des débris de leurs armes et de leurs ustensiles épars autour de lui, ne laissèrent aucun doute sur le destin malheureux de la garnison [2]. Tandis que les Espagnols pleuraient sur ces tristes restes de leurs malheureux compatriotes, on vit arriver un frère du cacique Guacanahari. Colomb apprit de lui ce qui était arrivé après son départ de l'île. Un commerce suivi avec les Espagnols avait diminué peu à peu le respect superstitieux que les insulaires avaient d'abord conçu pour eux. Les Européens, par leur mauvaise conduite et leurs violences, avaient bientôt effacé ces impressions favorables et montré qu'ils avaient tous les besoins, toutes les faiblesses et toutes les passions des hommes. Après le départ de Colomb, qui lui imposait par sa présence et son autorité, la garnison avait secoué toute espèce de subordination envers l'officier auquel il avait confié le commandement, et, oubliant

[1] P. Martyr. decad. p. 15, 18. — Herrera, decad. I, lib. I, cap. 7. — Vie de Colomb, chap. 46, etc.
[2] Hist. de Cura de los palacios. M. S.

les sages instructions de l'amiral, chaque particulier s'était rendu indépendant et s'était abandonné, sans aucun frein, à toutes ses fantaisies. L'or, les femmes, les provisions des insulaires, étaient devenus la proie de ces oppresseurs. Ils s'étaient répandus en petites troupes dans toute l'île, exerçant partout leur avidité et leur insolence. Ces violences sans prétextes avaient à la fin lassé la patience et excité le courage de ce peuple, malgré sa douceur et sa timidité. Le cacique de Cibao, dont les Espagnols infestaient surtout le territoire, attirés par les mines d'or de ce district, en avait surpris et fait périr plusieurs qui parcouraient l'île avec autant de sécurité que si les habitants n'eussent eu aucun sujet de se plaindre d'eux. Il avait ensuite assemblé ses sujets, et ayant investi le fort, il y avait fait mettre le feu. Quelques Espagnols avaient été tués en s'y défendant; le reste avait péri en traversant un bras de mer pour se dérober à l'ennemi. Guacanahari, que tous les excès des Espagnols n'avaient pas encore détaché d'eux, avait pris les armes pour les défendre, et avait reçu une blessure qui le retenait chez lui[1].

Ce récit ne mettait pas Guacanahari à couvert de tous les soupçons; mais Colomb vit que ce n'était pas un moment favorable pour rechercher sa conduite avec sévérité. Il rejeta donc l'avis de plusieurs de ses officiers, qui voulaient se saisir de la personne du cacique et venger la mort des Espagnols en attaquant ses sujets. Il leur fit sentir la nécessité de s'assurer de l'amitié de quelque prince du pays, pour faciliter l'établissement qu'ils projetaient, et leur exposa le danger de soulever contre eux toute l'île en exerçant une rigueur inutile et déplacée; au lieu de perdre le temps à venger les injures passées, il s'occupa des précautions qui pouvaient en prévenir de nouvelles. Dans cette vue, il fit choix d'une situation plus saine et plus commode que celle de la Nativité. Il y traça dans une grande plaine, voisine d'une large baie, le plan d'une ville, et obligeant tous les Espagnols de concourir à un ouvrage d'où le salut commun dépendait, les maisons et les remparts furent bientôt en état de les loger et de les mettre en sûreté. Il donna

[1] P. Martyr, decad. p. 22, etc. — Herrera, decad. I, lib. II, chap. 7, 9. — Vie de Colomb, chap. 49, 50.

à cette cité naissante, la première que les Européens fondèrent dans le Nouveau-Monde, le nom d'*Isabelle*, en l'honneur de sa protectrice la reine de Castille[1].

Au milieu de ces travaux si nécessaires, Colomb eut à combattre non-seulement tous les dégoûts et toutes les difficultés qui pouvaient accompagner l'établissement d'une colonie dans un pays inculte, mais, ce qui était plus embarrassant encore, la paresse, l'impatience et l'indocilité de ses gens. Le défaut d'activité, naturel aux Espagnols, semblait s'augmenter par l'influence d'un climat chaud qui les énervait. Plusieurs d'entre eux étaient des gentilshommes qui, n'étant point accoutumés aux travaux pénibles, s'étaient engagés dans cette expédition sur les descriptions pompeuses et exagérées de quelques-uns des premiers compagnons de Colomb, ou sur l'idée fausse adoptée par Colomb lui-même, que l'*Espagnola* était ou le Cipango de Marc-Paul, ou l'Ophir[2], d'où Salomon tirait ces marchandises précieuses qui avaient répandu dans son royaume de si immenses richesses. Mais, lorsqu'au lieu de la moisson d'or qu'ils avaient compté recueillir sans peine, les Espagnols virent que cette brillante perspective s'éloignait, et que s'ils pouvaient jamais y atteindre, ce ne serait que par des efforts très-lents et par une longue persévérance de travail et d'industrie, la perte de leurs chimériques espérances les jeta dans un abattement voisin du désespoir, et les porta ensuite à un mécontentement général. En vain Colomb s'efforçait de ranimer leur courage, en leur faisant observer la fertilité du sol et en leur montrant des morceaux d'or qu'on apportait chaque jour de différentes parties de l'île. Ils n'avaient pas assez de patience pour attendre les richesses que la terre ne fournit qu'avec le temps et à des intervalles réglés, et ils regardaient l'or lui-même avec dédain, comme étant en trop petite quantité pour satisfaire leurs désirs. L'esprit de mutinerie devint général, et il se trama une conspiration qui pouvait être fatale à l'amiral et à sa colonie. Heureusement elle fut découverte. Colomb punit quelques-uns des chefs, et envoya les autres prisonniers en Espagne. Il y renvoyait en même temps douze vaisseaux de transport qui

[1] Vie de Colomb, chap. 51.—Herrera, decad. I, lib. II, cap. 10.

[2] P. Martyr, decad, p. 29.

l'avaient accompagné, et demandait instamment un renfort d'hommes et de nouvelles provisions[1].

Cependant, pour prévenir l'oisiveté qui nourrissait le mécontentement des Espagnols en leur laissant le temps de penser au renversement de leurs espérances, il projeta différentes expéditions dans l'intérieur du pays. Il envoya un détachement, sous le commandement d'Alonso d'Ojeda, officier actif et vigilant, pour visiter le district de Cibao, où l'on disait que l'or était en plus grande abondance qu'ailleurs. Il soutint lui-même cette expédition avec une grande partie de ses troupes. Il déploya dans cette occasion tout l'appareil de la magnificence militaire, pour frapper l'imagination des insulaires. Il marcha enseignes déployées, au son d'une musique guerrière, et faisant voltiger un petit corps de cavalerie, tantôt en avant et tantôt à son arrière-garde. Comme c'était la première fois que les habitants du Nouveau-Monde voyaient des chevaux, l'aspect de ces animaux les pénétra d'admiration et de terreur, impressions qu'ils reçurent avec d'autant plus de facilité qu'ils n'avaient eux-mêmes aucun animal domestique, ni aucune idée du surcroît de force que l'homme s'était donné en se soumettant le cheval. Ils imaginèrent que le cheval et le cavalier ne formaient qu'un seul corps animé et un être doué de raison, dont les mouvements rapides leur causaient le plus grand étonnement, et dont l'impétuosité et la force leur semblaient irrésistibles. Colomb s'efforçait ainsi d'inspirer aux insulaires une grande crainte des Espagnols, mais il ne négligeait pas non plus de gagner leur confiance et leur amitié. Il se conduisait envers eux, dans toutes les circonstances, avec l'intégrité la plus scrupuleuse et la justice la plus exacte, et il les traitait non-seulement avec humanité, mais avec indulgence. La description que les naturels lui avaient faite de Cibao avait été reconnue vraie. Ce pays montagneux et sans culture roulait l'or dans tous ses ruisseaux, et on y en trouvait des grains dont quelques-uns étaient d'une grosseur considérable. Les Indiens n'avaient jamais ouvert une seule mine pour en tirer ce métal. Pénétrer dans les entrailles de la terre et purifier la mine étaient des opérations au-dessus de leurs connaissances, et ils ne fai-

[1] Herrera, decad. I, lib. II, cap. 10, 11.

saient pas assez de cas de l'or pour employer tous les efforts de leur industrie et de leur esprit à se le procurer en plus grande quantité [1]. Tout ce qu'ils en possédaient, ils l'avaient recueilli dans le lit des rivières ou au pied des montagnes, après les pluies abondantes qui tombent entre les tropiques. Mais à toutes ces marques les Espagnols ne pouvaient douter que la terre de ce canton ne renfermât dans son sein des trésors dont ils se flattaient d'être bientôt les maîtres [2]. Colomb, pour s'assurer la possession de cette riche province, y éleva un petit fort, auquel il donna le nom de *Saint-Thomas*, en mémoire de l'incrédulité de ses gens, qui n'avaient pas voulu croire que le pays produisît de l'or, avant de l'avoir vu de leurs yeux et touché de leurs mains [3].

L'espérance des richesses que pouvait fournir le pays de Cibao vint fort à propos pour relever les esprits abattus des colons, qui se trouvaient pressés par des besoins de différents genres. Le fonds de provisions de bouche qu'ils avaient apporté d'Europe était en grande partie consommé. Ce qui en restait était si corrompu par la chaleur et l'humidité du climat, qu'on n'en pouvait presque faire aucun usage. Les gens du pays cultivaient une si petite quantité de terrain et avec si peu d'industrie, qu'à peine en pouvaient-ils tirer de quoi subvenir à leur propre subsistance. Les Espagnols n'avaient pas encore eu le temps de préparer la terre pour lui faire produire des aliments. Ils se voyaient en danger de mourir de faim, étant déjà réduits à une très-petite ration. Ils commençaient en même temps à être attaqués des maladies particulières à la zone torride, et dont les ravages sont toujours plus grands dans les pays sans culture, où les travaux de l'homme n'ont point ouvert les bois, séché les marais et contenu les rivières dans un lit constant. Effrayés de la violence et des symptômes du mal, ils accusaient Colomb et les compagnons de sa première expédition, qui, par leurs descriptions pompeuses de l'*Espagnola*, les avaient engagés à quitter leur patrie pour un pays barbare et stérile où ils allaient périr de faim ou de maladie. Plusieurs des officiers et

1 Oviedo, l. II, p. 90 A.
2 Pet. Martyr, decad. p. 32.
3 Herrera, Decad. I, lib. II, cap. 12.—Vie de Colomb, chap. 52.

des colons les plus distingués adoptaient et répétaient ces plaintes séditieuses au lieu de les arrêter. Le P. Boyl, vicaire apostolique, était un de ceux qui parlaient contre Colomb avec le plus d'insolence. Il fallut toute l'autorité et toute l'adresse de l'amiral pour rétablir la tranquillité et la subordination. Il employa alternativement les menaces et les promesses ; mais rien ne contribua plus à calmer les mécontents que l'espoir de trouver dans les mines de Cibao des trésors qui les dédommageraient de leurs souffrances, et qui effaceraient de leur mémoire jusqu'au souvenir de leurs premiers malheurs.

Lorsque Colomb par ses soins et sa prudence eut ramené l'ordre et la paix, il crut pouvoir quitter l'île et poursuivre ses découvertes. Il voulait surtout s'assurer si ces nouvelles contrées tenaient à quelques régions de la terre déjà connues, ou si elles en étaient une portion absolument séparée. Il confia en son absence le gouvernement de l'île à son frère D. Diego, aidé d'un conseil d'officiers [1]. Il donna le commandement d'un corps de troupes à D. Pedro Margarita, qu'il chargea de visiter les différentes parties de l'île et d'y établir l'autorité des Espagnols ; après avoir laissé à l'un et à l'autre des instructions très-détaillées sur la conduite qu'ils devaient tenir, il leva l'ancre le 24 avril, avec un vaisseau et deux petites barques. Pendant un ennuyeux voyage de cinq mois entiers, il fut éprouvé par toutes les sortes de dangers auxquels un navigateur peut être exposé, sans faire aucune découverte importante que celle de la Jamaïque. En rangeant la côte sud de Cuba [2], il se trouva engagé dans un labyrinthe formé par un nombre infini de petites îles qu'il appela *le Jardin de la Reine*. Dans cette route inconnue, au travers des rochers et des écueils, il fut souvent retardé par des vents contraires, assailli de tempêtes furieuses et de ces orages accompagnés d'éclairs et de tonnerre qui sont si fréquents entre les tropiques. A la fin ses provisions s'épuisèrent. Sa troupe, excédée de fatigue et de faim, murmurait, menaçait, était prête à se porter contre lui aux plus violentes extrémités. Environné

[1] Suivant Muñoz, Colomb confia l'autorité pendant son absence, à une junte dont son frère don Diégo était président et dont le père Boyl, le colonel Pierre Fernandez, Alonso Sanchez de Carvajal et Jean de Lujan, étaient membres. (D. L. R.)
[2] Voyez la NOTE 24.

de dangers de toute espèce, il était obligé de veiller sans cesse, de voir tout par ses yeux, de donner tous les ordres et de présider à leur exécution. Jamais navigateur n'eut autant d'occasions de mettre à l'épreuve l'étendue de son expérience et de ses lumières : elles furent le salut de sa petite escadre ; mais une si longue fatigue de corps et une application d'esprit si soutenue, l'emportant sur la force naturelle de sa constitution, occasionnèrent une fièvre violente, qui se termina par une léthargie dans laquelle il perdit la mémoire et le sentiment, et fut sur le point de perdre la vie [1].

Mais à son retour à l'*Espagnola*, la joie qu'il éprouva en trouvant son frère Barthélemy à *Isabelle* contribua beaucoup à son rétablissement. Treize ans s'étaient écoulés depuis la séparation de deux frères que les mêmes goûts et les mêmes talents unissaient d'une étroite amitié, sans qu'ils eussent eu pendant ce temps aucun commerce l'un avec l'autre. Barthélemi, après avoir abandonné sa négociation à la cour d'Angleterre, était retourné en Espagne par la France. Il avait appris à Paris la nouvelle des découvertes étonnantes de Colomb, et avait su qu'il se disposait à partir pour sa seconde expédition. Malgré la promptitude qu'il mit à son voyage, il n'arriva en Espagne qu'après le départ de l'amiral. Ferdinand et Isabelle le reçurent avec la considération que méritait le frère d'un homme qui leur rendait de si grands services ; et, pensant avec raison que ce serait une grande joie pour Colomb que de le revoir, ils lui donnèrent le commandement de trois vaisseaux destinés à porter des provisions à la colonie d'*Isabelle* [2].

Barthélemi ne pouvait arriver dans des circonstances où Colomb eût un plus grand besoin d'un ami qui l'aidât de ses conseils et qui partageât avec lui les soins et le fardeau du commandement. Les provisions qu'il avait apportées d'Europe étaient un faible secours pour les besoins des Espagnols, et ne pouvaient les préserver longtemps des horreurs de la famine. L'île ne leur fournissait pas de quoi y suppléer. Ils étaient en même temps menacés d'un danger plus grand encore et plus

[1] Vie de Colomb, chap. 54 — Herrera, decad. I, lib. II, cap. 13, 14.—P. Martyr, decad. p. 34, etc.

[2] Herrera, decad. I, lib. II, cap. 15.

prochain. Après le départ de Colomb, les soldats qui étaient sous les ordres de Margarita avaient secoué toute discipline et toute subordination. Au lieu de suivre les sages instructions de l'amiral, ils se dispersaient dans toute l'île, vivant à discrétion chez les Indiens, pillant leurs provisions, s'emparant de leurs femmes, et traitant ces hommes doux et paisibles avec toute l'insolence et la tyrannie militaires [1].

Tant que les Indiens avaient pu espérer que leurs souffrances finiraient par le départ volontaire de leurs oppresseurs, ils s'étaient soumis en silence et avaient dissimulé leur désespoir. Mais ils s'apercevaient maintenant que ce joug intolérable allait être permanent. Les Espagnols avaient bâti une ville, et l'avaient environnée de remparts. Ils avaient construit des forts en différents endroits, enclos et ensemencé quelques terrains. Ils paraissaient être venus non plus simplement pour visiter l'île, mais pour s'y établir. Quoique le nombre de ces étrangers ne fût pas considérable, les Indiens avaient une culture si imparfaite et si strictement mesurée sur leur propre consommation, qu'il ne leur était pas possible de fournir à la subsistance de ces nouveaux hôtes. Indolents et sans activité, d'un tempérament naturellement faible et énervé encore par la chaleur du climat, ils se contentaient d'une très-petite quantité de nourriture. Une poignée de maïs, un petit morceau d'un pain insipide fait avec de la cassave, suffisaient pour nourrir des hommes dont les forces n'étaient épuisées ni par les travaux du corps ni par ceux de l'esprit. Les Espagnols, quoique le peuple le plus sobre de l'Europe, leur semblaient voraces à l'excès. Ces insulaires, voyant qu'un Espagnol consommait la nourriture de plusieurs Indiens, les regardaient comme des hommes insatiables, et supposaient qu'ils avaient abandonné leur patrie, parce qu'elle ne leur fournissait pas de quoi satisfaire leur faim immodérée, et qu'ils étaient venus parmi eux pour y chercher à subsister [2]. En même temps que le soin de leur propre conservation faisait désirer aux insulaires le départ de ces hôtes incommodes qui consommaient en si peu de temps le petit fonds de leurs provisions, les injures qu'ils en recevaient tous

[1] P. Martyr, decad., p. 47.
[2] Herrera, decad. I, lib. II, cap. 17.

les jours ajoutaient à leur impatience. Mais, après avoir attendu inutilement le départ des Espagnols, ils conçurent que pour éloigner la destruction dont ils étaient menacés, soit par la famine, soit par les exactions de ces tyrans, il était nécessaire de ranimer leur courage, de les attaquer avec toutes leurs forces réunies, et de les chasser des établissements qu'ils avaient formés par la violence.

Telles étaient les dispositions générales des Indiens, lorsque Colomb revint à *Isabelle*. Désespérés des injustices et des outrages qu'ils éprouvaient de la part des Espagnols sans aucune provocation, et enflammés d'une rage dont leur caractère doux et patient ne semblait pas susceptible, ils n'attendaient qu'un signal de leur chef pour tomber tous à la fois sur la colonie. Quelques-uns des caciques avaient déjà surpris et mis à mort plusieurs Espagnols qui s'étaient hasardés seuls dans l'île. La crainte du danger réunit enfin les esprits et rétablit l'autorité de Colomb. On ne vit de salut que dans une entière confiance en sa sagesse. Il devenait urgent de recourir aux armes contre les Indiens, ce que Colomb avait évité jusqu'alors avec le plus grand soin : quelque inégal que pût paraître le combat entre les habitants du Nouveau-Monde, nus, armés seulement de massues, de bâtons durcis au feu, de sabres de bois, de frondes, de flèches dont la pointe était d'os de poisson, et des Européens accoutumés à la discipline et pourvus de tous les instruments de destruction connus alors en Europe, la situation des Espagnols n'était pourtant pas sans danger. La prodigieuse supériorité du nombre des Indiens compensait beaucoup d'avantages. Une poignée d'hommes avait à se défendre contre toute une nation. Un événement malheureux, ou un simple délai, si le sort des armes ne décidait pas la guerre sur-le-champ, pouvait devenir également funeste. Colomb, convaincu que tout dépendait de la vigueur et de la rapidité de ses opérations, assembla tout de suite ses troupes. [1495] Elles étaient réduites à un très-petit nombre ; les maladies causées par la chaleur et l'humidité du pays y avaient fait de grands ravages. L'expérience n'avait pas encore montré aux Européens les remèdes du mal, et les précautions nécessaires pour s'en garantir. Les deux tiers des premiers aventuriers étaient morts, et plusieurs

de ceux qui restaient étaient incapables de service[1]. Le corps de troupes qui entra en campagne consistait seulement en deux cents hommes de pied, vingt chevaux, avec vingt grands chiens : on peut sans doute trouver étrange qu'on cite des chiens comme faisant partie d'une armée ; mais ces animaux n'étaient pas les ennemis les moins redoutables pour des Indiens nus et timides. Tous les caciques de l'île, si l'on en excepte Guacanahari, qui demeura toujours attaché aux Espagnols, avaient rassemblé leurs forces, qui, si nous en croyons les historiens espagnols, montaient à cent mille hommes. Au lieu de tenter d'attirer leurs ennemis dans l'épaisseur de leurs bois et dans les défilés de leurs montagnes, ils eurent l'imprudence de prendre leur poste à Vega-Réal, la plus grande plaine du pays. Colomb ne leur donna pas le temps de s'apercevoir de leur erreur et de changer de position. Il les attaqua pendant la nuit, temps où les troupes indisciplinées sont le moins capables d'agir avec quelque concert. La victoire lui fut aisée et ne coûta point de sang espagnol. Le bruit des armes à feu et la charge impétueuse de la cavalerie remplirent les Indiens de terreur, et les chiens, lâchés à propos, ajoutèrent tellement à leur trouble et à leur consternation, qu'ils jetèrent bas leurs armes, et laissèrent le champ de bataille sans faire la moindre résistance. On en tua plusieurs. On en fit prisonniers un plus grand nombre, qu'on réduisit en esclavage[2]. Le reste fut tellement intimidé qu'il perdit dès ce moment tout espoir et toute pensée de résister désormais à des hommes qu'ils regardaient comme invincibles.

Colomb employa plusieurs mois à parcourir toute l'île, et la soumit sans rencontrer aucune résistance. Il imposa un tribut sur chaque Indien âgé de plus de quatorze ans. Tous ceux qui habitaient dans les parties de l'île où l'on trouvait de l'or étaient obligés de fournir, tous les trois mois, autant de poudre d'or qu'en contient un grelot de faucon. Les autres devaient fournir vingt-cinq livres de coton. C'est là la première taxe régulière qui ait été imposée sur les Indiens, et elle a servi de base et d'exemple à des exactions encore plus onéreuses.

[1] Vie de Colomb, chap. 61.
[2] Voyez la Note 25.

Colomb s'écartait en cela des maximes de douceur qu'il avait jusqu'alors suivies et recommandées ; mais à cette époque, on intriguait puissamment contre lui à la cour, pour ruiner son crédit et décrier ses opérations. On rendait des comptes très-désavantageux de sa personne ainsi que des pays qu'il avait découverts. Margarita et le P. Boyl étaient retournés en Espagne ; et, pour justifier leur conduite et satisfaire leur ressentiment, ils n'épargnaient aucun moyen de lui nuire. Beaucoup de courtisans voyaient avec envie sa réputation et son crédit croître de jour en jour. Fonseca, archidiacre de Séville, chargé de la direction principale des affaires de l'Inde, avait conçu une telle prévention contre Colomb, pour des raisons que les écrivains du temps ne font pas connaître, qu'il écoutait avec la plus grande partialité toutes les plaintes que l'on faisait de l'amiral. Il était difficile à un étranger sans amis, sans expérience dans les intrigues de cour, de résister à une cabale si forte. Colomb vit qu'il n'y avait qu'un moyen de soutenir son crédit et de réduire ses adversaires au silence, c'était de fournir une assez grande quantité d'or, non-seulement pour justifier ce qu'il avait annoncé des richesses du pays, mais pour engager Ferdinand et Isabelle à poursuivre l'exécution de ses plans. Tel fut le motif qui le détermina à imposer cette pesante taxe sur les Indiens, et à en exiger le paiement avec une extrême rigueur. C'est tout ce qu'on peut dire pour l'excuser, autant qu'il est possible, de s'être écarté en cette occasion du système de douceur et d'humanité avec lesquelles il avait jusqu'alors traité les malheureux Indiens[1].

Le travail, l'attention et la prévoyance qu'imposait aux Indiens l'obligation de payer ce tribut, étaient des maux intolérables pour des hommes accoutumés à passer leurs jours dans l'indolence, sans aucun soin de l'avenir. Ils étaient incapables d'une industrie si régulière et si continue ; et cette servitude leur parut si cruelle, que pour secouer ce joug ils eurent recours à un expédient qui montre tout l'excès de leur désespoir. Ils conçurent le projet d'affamer ces oppresseurs qu'ils n'osaient plus combattre, et, d'après l'opinion qu'ils avaient de la voracité des Espagnols, ils ne doutèrent pas du succès. Ils suspendirent

[1] Herrera, decad. I, lib. II, cap. 17.

toute culture. Ils ne semèrent point de maïs. Ils arrachèrent toutes les racines de manioc qui étaient plantées, et, se retirant dans les parties les plus inaccessibles de leurs montagnes, ils abandonnèrent la plaine inculte à leurs ennemis. Cette résolution désespérée ne produisit qu'une partie de l'effet qu'ils en attendaient. Les Espagnols furent réduits aux dernières extrémités; mais ils reçurent si à propos des secours d'Europe et trouvèrent tant de ressources dans leur industrie et leur intelligence qu'ils ne perdirent pas beaucoup d'hommes. Les malheureux Indiens furent les victimes de leur mauvaise politique. Confinés dans des montagnes stériles, sans autre nourriture que les productions spontanées de la terre, ils sentirent toutes les horreurs de la famine, qui fut suivie de maladies contagieuses; et dans le cours de quelques mois, plus du tiers des insulaires périt, après avoir éprouvé tous les genres de calamités[1].

Tandis que Colomb jetait ainsi les fondements de la grandeur espagnole dans le Nouveau-Monde, ses ennemis travaillaient sans relâche à le priver de la gloire et des récompenses auxquelles ses services et ses travaux lui donnaient tant de droits. Les difficultés qui accompagnent toujours un nouvel établissement, les maladies causées par un climat malsain, les malheurs attachés à un voyage dans des mers inconnues, tout fut représenté comme les effets de son ambition imprudente et inquiète. Son attention à maintenir la discipline et la subordination fut appelée rigueur excessive; et les châtiments dont il avait puni la mutinerie et le désordre furent regardés comme autant d'actes de cruauté. Ces accusations prirent tant de crédit dans une cour ombrageuse, qu'on nomma un commissaire chargé d'aller à l'*Espagnola*, et d'y examiner la conduite de Colomb. Ses ennemis obtinrent que l'on confierait cet emploi important à Aguado, *valet de chambre du roi*[2], qu'ils proposèrent bien moins pour sa capacité que pour son dévouement à leurs intérêts. Enflé de son élévation subite, Aguado déploya dans l'exercice de son ministère la sotte importance et l'inso-

[1] Herrera, decad. I, lib. XI, cap. 18. — Vie de Colomb. chap. 61. — Oviedo, lib. III, p. 93.—D Benzon, Hist. Novi orbis, lib. I, cap. 9.—P. Martyr, decad. p. 48.

[2] Muñoz, Hist. del Nuevo-Mundo, lui donne le titre de *Repostero de capilla de la casa real.* (D. L. R.)

lence ridicule ordinaire aux petits esprits lorsqu'ils se voient revêtus de dignités qu'ils n'osaient espérer et chargés d'emplois au-dessus de leurs forces. Il écouta avidement non-seulement les Espagnols mécontents, mais même les Indiens. Il encouragea les uns et les autres à produire leurs griefs, bien ou mal fondés. Il fomenta l'esprit de dissension dans l'île, et ne fit aucun règlement qui pût remédier à des abus dont il voulait faire des crimes à l'administration de Colomb. Celui-ci sentit vivement combien sa situation serait humiliante s'il demeurait dans le pays où un juge si prévenu observait toutes ses démarches et affaiblissait son autorité; il prit donc la résolution de retourner en Espagne, dans le dessein de mettre sous les yeux de Ferdinand et d'Isabelle un récit exact de tout ce qui s'était passé, surtout dans les démêlés qu'il avait eus avec ses ennemis, espérant obtenir de leur équité et de leur discernement une décision juste et favorable. Il remit l'administration de la colonie, en son absence, à D. Barthélemi son frère, avec le titre d'*Adelantado*, ou lieutenant-gouverneur. [1496] Par un choix moins heureux et qui devint la source de beaucoup de calamités pour la colonie, il nomma François Roldan[1] président de la cour de justice (*Alcalde mayor*), avec des pouvoirs très-étendus[2].

En revenant en Europe, Colomb prit une route toute différente de celle qu'il avait suivie à son premier voyage. Il fit voile directement à l'est de l'Espagnola, sous le parallèle du vingt-deuxième degré de latitude; car l'expérience n'avait pas encore montré aux navigateurs la méthode plus sûre et plus prompte de porter au nord pour trouver les vents du sud-ouest. Ce malheureux choix, qu'on ne peut guère regarder comme une faute de la part de l'amiral dans un temps où la navigation entre l'ancien monde et le nouveau était encore dans l'enfance, l'exposa à des dangers et à des fatigues infinis, en le forçant de lutter continuellement contre les vents alisés, qui soufflent constamment de l'est entre les tropiques. Malgré les difficultés presque insurmontables de cette navigation, il suivit sa route

[1] Il avait commencé par être domestique de Colomb, ou du moins attaché à sa maison (*Criado*). (D. L. R.)

[2] Herrera, decad. I, lib. II, cap. 8, lib. III, cap. 1.

avec sa patience et sa fermeté ordinaires; mais il fit si peu de chemin, qu'après trois mois il ne voyait pas encore la terre. A la fin, ses provisions commencèrent à s'épuiser. L'équipage et lui-même étaient réduits à six onces de pain par jour pour chaque personne. Mais, dans cette extrême détresse, l'amiral conserva l'humanité de son caractère, et refusa de céder aux pressantes sollicitations de son équipage, qui proposait de manger les Indiens qu'ils avaient à bord, ou de les jeter à la mer pour diminuer le nombre des bouches. Il leur représenta que ces pauvres gens étaient des hommes, réduits par une calamité commune à la même condition qu'eux et ayant droit à partager le même sort. Son autorité et ses remontrances écartèrent ces idées féroces, suggérées par le désespoir, et elles n'eurent pas le temps de renaître; car on vit bientôt la côte d'Espagne [1], et toutes les craintes et toutes les souffrances disparurent [2].

Colomb parut à la cour avec la confiance tranquille, mais modeste, d'un homme qui se regarde non-seulement comme irréprochable, mais encore comme ayant rendu d'importants services. Ferdinand et Isabelle, honteux de leur facilité à écouter des accusations frivoles ou mal fondées, le reçurent avec des marques de considération si distinguées, que ses ennemis demeurèrent couverts de confusion; leurs plaintes et leurs calomnies ne furent plus écoutées. L'or, les perles, le coton et d'autres marchandises précieuses que Colomb produisit, parurent réfuter pleinement les propos que les mécontents avaient tenus sur la pauvreté du pays. En soumettant les Indiens à la couronne et en leur imposant une taxe régulière, il avait donné à l'Espagne une multitude de nouveaux sujets, et fondé pour elle un revenu qui paraissait devoir être considérable. Les mines qu'il avait trouvées étaient une autre source de richesses encore plus abondante. Quelque grands et quelque inespérés que fussent ces avantages, Colomb les représentait seulement comme le prélude d'autres acquisitions, et comme un garant de découvertes plus importantes qu'il méditait, et auxquelles les précédentes devaient infailliblement le conduire [3].

[1] Christophe Colomb arriva à Cadix, de retour de son second voyage, le 11 juin 1496. (D. L. R.)

[2] Herrera, decad. I, lib. III, cap. 1. — Vie de Colomb, chap. 64.

[3] Vie de Colomb, chap. 65. — Herrera, decad. I, lib. III, cap. 1.

Ces considérations, attentivement méditées, firent une grande impression non-seulement sur Isabelle, qui était flattée d'être la protectrice de toutes les entreprises de Colomb, mais sur Ferdinand même, qui, ayant rejeté d'abord ses projets, était plus disposé à se défier de leur succès. L'un et l'autre se déterminèrent à pourvoir la colonie de l'*Espagnola* de tout ce qui était nécessaire pour en achever l'établissement, et à donner à Colomb une nouvelle escadre pour aller à la recherche des autres pays dont il regardait l'existence comme incontestable. Tous les préparatifs furent faits de concert avec l'amiral. Le premier voyage n'avait eu pour objet que la découverte du nouveau monde; dans le second, on s'était proposé de faire un établissement; mais les mesures prises pour le former avaient été insuffisantes ou rendues inutiles par l'esprit de mutinerie des Espagnols et par des accidents imprévus, effets de différentes causes. On voulait dresser et suivre un nouveau plan pour une cololonie régulière, qui pût servir de modèle à tous les établissements semblables qui se feraient dans la suite. Chaque article fut pesé et réglé avec une attention scrupuleuse. On fixa le nombre des colons qui s'embarqueraient. Il y en avait de tous les ordres et de toutes les professions, et le nombre en était déterminé d'après l'utilité de chaque classe et les besoins de la colonie. On devait aussi emmener des femmes. On s'était convaincu que dans un pays où la disette de vivres avait causé tant de désastres, le premier soin devait être d'obtenir des subsistances par la culture; on y faisait passer un grand nombre de cultivateurs. Enfin, comme les Espagnols ne pensaient pas alors à tirer aucun profit de la multiplication et de la vente de ces productions du Nouveau-Monde qui ont depuis été pour l'Europe la source de tant de richesses, et comme toutes leurs vues et toutes leurs espérances se portaient sur les métaux précieux que les mines déjà découvertes devaient leur fournir, on envoyait une troupe d'ouvriers habiles dans l'art d'exploiter et de traiter les mines. Tous ces émigrants devaient recevoir du roi leur paye et leur subsistance pendant quelques années[1].

Jusque-là ces dispositions étaient sages et convenables à l'objet qu'on avait en vue, mais on prévoyait qu'il serait bien

[1] Herrera, decad. I, lib. III, cap. 2.

difficile de trouver beaucoup d'Espagnols qui voulussent aller s'établir dans un pays dont le climat avait été funeste à un si grand nombre de leurs compatriotes. Colomb proposa de transporter à l'Espagnola et de faire travailler aux mines les malfaiteurs que l'on condamnait aux galères, ou même à la mort, lorsque les crimes dont ils étaient convaincus n'étaient pas d'une nature atroce. Cet avis, ouvert sans beaucoup de réflexion, fut adopté de même. On vida les prisons d'Espagne pour peupler la colonie, et les juges furent autorisés à condamner désormais en certains cas, à la déportation. Il était pourtant aisé de voir que ce n'est pas sur une pareille base qu'on peut élever l'édifice d'une société durable. L'industrie, la sobriété, la patience, la confiance mutuelle entre les colons, sont d'une nécessité indispensable dans un établissement naissant, où la pureté des mœurs doit contribuer au maintien de l'ordre beaucoup plus que la force et l'autorité des lois. Cette corruption une fois introduite dans le corps politique ne pouvait manquer de l'infecter bientôt dans toute sa masse, et de produire les plus grands maux. C'est ce que les Espagnols éprouvèrent et ce qu'ont éprouvé aussi les autres nations européennes qui, ayant successivement adopté cette pratique, en ont ressenti de funestes effets [1], qu'elles ne peuvent attribuer à aucune autre cause [2].

Quoique Colomb eût obtenu très-promptement et sans peine de Ferdinand et d'Isabelle leur approbation pour toutes les parties du plan qu'il avait proposé, lorsqu'il fallut le mettre à exécution il éprouva des difficultés qui auraient lassé la patience d'un homme moins accoutumé que lui à rencontrer des obstacles et à les surmonter. Ces délais furent en partie l'effet de cette lenteur et de ces formes fastidieuses que les Espagnols portent dans toutes les affaires et en partie de l'épuisement où se trouvaient les finances par les dépenses excessives qu'avaient occasionnées le mariage du fils unique de Ferdinand et d'Isabelle avec Marguerite d'Autriche, et celui de Jeanne, leur seconde fille, avec l'archiduc Philippe [3]; mais ce fut surtout l'ou-

[1] Les Anglais ont prouvé plus tard à Botany-Bay qu'on peut fonder une colonie et la rendre florissante avec des éléments aussi impurs que ceux qui furent employés à l'Española. (D. L. R.)

[2] Herrera, decad. I, lib. III, cap. 2. — Touron, Hist. génér. de l'Amér., I, p. 51.

[3] P. Martyr, epist. 168.

vrage des artifices et de la méchanceté des ennemis de Colomb. Étonnés de l'accueil qu'il avait reçu de ses souverains à son retour et contenus par sa présence, ils laissèrent passer le flot de la faveur, contre lequel ils sentaient qu'il leur était impossible de lutter. Mais leur haine était trop profonde pour demeurer dans l'inaction; ils reprirent bientôt courage, et, aidés du secours de Fonseca, ministre des affaires de l'Inde, qui venait d'être fait évêque de Badajos, ils traversèrent par tant d'obstacles les préparatifs de Colomb, qu'il s'écoula une année entière avant qu'il pût avoir deux vaisseaux pour porter à sa colonie une partie des secours qu'on lui destinait [1], et presque deux ans avant que la petite escadre dont il devait prendre le commandement fût en état de mettre en mer [2].

L'armement consistait seulement en six vaisseaux d'un port médiocre et assez mal pourvus pour un voyage si long et si dangereux. Colomb allait prendre une route différente de toutes celles qu'il avait jusqu'alors suivies. Comme il était persuadé que les riches contrées de l'Inde étaient situées au sud-ouest des pays qu'il avait découverts, il se proposait, pour y arriver, de faire voile des Canaries ou des îles du cap Vert directement au sud, jusqu'à ce qu'il fût arrivé sous la ligne, et alors de tourner à l'ouest, espérant de trouver dans cette route le secours des vents qui soufflent invariablement entre les tropiques. Plein de cette idée [3], il mit à la voile [4] et toucha d'abord aux Canaries, d'où il dépêcha trois de ses navires pour porter de nouveaux secours à l'Espagnola. Il gagna ensuite les îles du cap Vert, et continua sa route au sud avec les trois autres. Il ne se passa rien de remarquable jusqu'à ce qu'il fût arrivé à cinq degrés de la ligne. Là il fut arrêté par un calme; il éprouva en même temps une si excessive chaleur, que les tonneaux de vin éclataient ou laissaient écouler la liqueur, et que les provisions se gâtaient [5]. Les Espagnols, qui ne s'étaient jamais avancés si loin au sud, craignaient que les vaisseaux ne prissent feu, et commençaient à croire ce que pensaient de

[1] Vie de Colomb. chap. 65.
[2] Herrera, decad. I, lib. III, cap. 9.
[3] « Et pour éviter les corsaires français, » ajoute Muñoz. (D. L. R.)
[4] De San Lucar. (D. L. R.)
[5] P. Martyr, decad. p. 70.

la zone torride les anciens, qui la regardaient comme inhabitable. Des pluies vinrent à propos pour les rassurer un peu, mais sans diminuer beaucoup la violence de la chaleur, quoiqu'elles fussent si abondantes et si continuelles qu'ils pouvaient à peine se tenir sur le pont.

L'amiral, qui avait dirigé toutes les manœuvres du voyage avec sa vigilance ordinaire, se trouva si épuisé par la fatigue et le défaut de sommeil, qu'il fut saisi d'un violent accès de goutte, accompagné de fièvre. Toutes ces circonstances le forcèrent de céder aux instances de ses gens et de changer sa route pour porter au nord-ouest et toucher à quelqu'une des îles Caraïbes, où il pourrait se réparer et prendre quelques provisions.

Le 1er août [1], le matelot de garde sur la hune excita dans l'équipage une surprise agréable en criant *terre !* On gouverna de ce côté, et l'on découvrit une île considérable que l'amiral appela île de la *Trinité,* nom qu'elle conserve encore aujourd'hui. Elle est située sur la côte de la Guiane, près de l'embouchure de l'Orénoque. Cette rivière, quoique du troisième ou quatrième ordre pour la grandeur parmi celles du Nouveau-Monde, surpasse de beaucoup toutes celles de notre hémisphère. Elle porte à l'Océan une masse d'eau si énorme et coule avec tant d'impétuosité, que, lorsqu'elle rencontre la marée qui, sur cette côte, monte à une très-grande hauteur, il s'opère un choc qui élève et agite les flots d'une manière surprenante et terrible. La rapidité du fleuve le fait triompher dans ce combat, et on le voit porter ses eaux à plusieurs lieues dans l'Océan sans les y mêler [2]. Avant d'avoir pu connaître le danger, Colomb se trouva entre ce terrible courant et les vagues agitées; il n'échappa qu'avec beaucoup de difficulté par un détroit qui lui parut si dangereux, qu'il l'appela *la Bouche du Dragon.* Lorsque le danger fut passé, il vit dans l'objet même qui l'avait si fort effrayé des motifs d'espérance et de consolation. Il conjectura avec beaucoup de justesse qu'une si

[1] Ce fut le mardi 31 juillet qu'un marin d'Huelva, nommé Alonso Perez, au service de l'amiral, aperçut le premier la terre. Voyez la relation du troisième voyage de Christophe Colomb dans la Collection des voyages et découvertes des Espagnols, etc. (D. L. R.)

[2] Gumilla, Hist. de l'Orénoque, tome I, p. 14.

grande rivière ne pouvait pas être fournie par une île, et qu'elle devait couler au travers d'un très-grand continent, et il ne douta pas que ce ne fût celui qu'il cherchait depuis si longtemps. Plein de cette idée, il navigua à l'ouest, le long de la côte des provinces qui sont aujourd'hui connues sous les noms de Paria et de Cumana. Il prit terre en différents endroits, et eut quelque commerce avec les habitants, dont les traits et les mœurs lui parurent ressembler à ceux des Indiens de l'Espagnola. Ils portaient des ornements d'or en petites plaques, et des perles très-belles qu'ils échangèrent volontiers pour de petites merceries d'Europe. Ils semblaient avoir plus d'intelligence et de courage que les habitants des îles. On y voyait des quadrupèdes de différentes espèces et une grande variété d'oiseaux et de fruits [1]. L'amiral fut si frappé de la beauté et de la fertilité du pays, que, plein de cet enthousiasme qui est si ordinaire à ceux qui font des découvertes, il s'imagina que c'était là le paradis terrestre de l'Écriture, que Dieu avait donné à l'homme pour y habiter tant que son innocence le rendrait digne d'un si beau séjour [2]. C'est ainsi que Colomb eut la gloire non-seulement de faire connaître au genre humain l'existence d'un nouveau monde, mais d'étendre beaucoup cette découverte et de conduire le premier les Espagnols au vaste continent qui est devenu la plus considérable partie de leur empire et la principale source de leurs richesses. Le mauvais état de ses vaisseaux, le manque de vivres, ses infirmités et l'impatience de ses gens ne lui permirent pas de pousser plus loin sa découverte. Il ne put se dispenser de regagner l'Espagnola. En son chemin il découvrit les îles de Cabagua et de Margarita, devenues considérables par la pêche des perles. En arrivant à l'Espagnola, il était épuisé de fatigue et de maladies; mais les affaires de la colonie étaient dans une situation qui lui ôtait la faculté de jouir du repos dont il avait un si grand besoin.

Pendant son absence ce pays avait éprouvé beaucoup de révolutions. Son frère l'Adelantade, en conséquence des conseils que lui avait donnés Colomb avant son départ, avait transporté

[1] Herrera, decad. I, lib. III, cap. 9, 10, 11. — Vie de Colomb, chap. 66-73.
[2] Herrera, decad. I, lib. III, cap. 12. — Gomara, chap. 84. — Voyez la NOTE 26.

la colonie d'Isabelle dans un lieu plus commode, de l'autre côté de l'île. Il avait jeté les fondements de Santo-Domingo [1], qui a été longtemps la ville la plus considérable que les Européens eussent dans le Nouveau-Monde, et le siége de tous les tribunaux suprêmes de la cour d'Espagne en Amérique. Dès que les Espagnols y furent établis, l'Adelantade, pour les empêcher de languir dans l'inaction et leur ôter le loisir de former de nouvelles cabales, parcourut les parties de l'île que son frère n'avait pas encore visitées ou assujetties. Les Indiens, hors d'état de faire aucune résistance, se soumirent partout aux tributs qui leur furent imposés; mais ils trouvèrent bientôt le joug si insupportable, que, tout redoutables qu'étaient pour eux les Espagnols, ils prirent les armes contre leurs oppresseurs.

Cette révolte n'était pourtant pas fort à craindre de la part de ces pauvres Indiens timides, nus et désarmés. Mais pendant que l'Adelantade s'occupait à les combattre, il en éclata une autre plus dangereuse parmi les Espagnols eux-mêmes. François Roldan en était le chef; cet homme que Colomb avait placé dans un poste qui le constituait gardien de l'ordre et de la tranquilité publique. Un caractère turbulent et une ambition aveugle le portèrent à cette démarche indigne de son rang, et les motifs qu'il en donnait à ses compatriotes étaient frivoles et sans fondement. Il accusait Colomb et ses deux frères d'arrogance et de sévérité. Ils avaient pour but, disait-il, de se faire dans le pays un état indépendant de la cour d'Espagne; ils avaient fait périr une partie des Espagnols de faim et de fatigue, afin de pouvoir plus aisément réduire le reste à la soumission; enfin, il était honteux pour des Castillans de demeurer esclaves soumis et dociles de trois aventuriers génois. Les hommes ont tant de penchant à imputer les maux qu'ils souffrent à la mauvaise conduite de ceux qui les gouvernent, et une nation voit toujours avec tant de jalousie et de mécontentement l'élévation d'un étranger, que les insinuations de Roldan firent une impression profonde sur ses compatriotes, en même temps que son rang et la considération dont il jouissait y ajoutaient beaucoup de poids. Un grand nombre d'Espagnols le reconnurent

[1] P. Martyr, decad., p. 56.

pour chef, et, prenant les armes contre l'Adelantade et son frère, ils se saisirent du magasin de vivres appartenant au roi, et tentèrent de surprendre le fort de Santo-Domingo. La vigilance et le courage de D. Diégo Colomb firent échouer leur projet. Les mutins furent obligés de se retirer dans la province de Xaragua, et non-seulement ils continuèrent de méconnaître l'autorité de l'Adelantade, mais ils excitèrent encore les Indiens eux-mêmes à secouer le joug [1].

Tel était le malheureux état de la colonie lorsque Colomb arriva à Santo-Domingo. Il fut bien surpris d'apprendre que les trois vaisseaux qu'il avait envoyés des Canaries n'y avaient pas encore paru. Par la maladresse du pilote et la force des courants, ils avaient été emportés à cent soixante milles à l'ouest de Santo-Domingo, et forcés de se jeter dans un hâvre de la province de Xaragua où Roldan et les séditieux étaient cantonnés. Roldan cacha soigneusement aux commandants des navires son insurrection contre l'Adelantade; et, employant toute son adresse pour gagner leur confiance, il leur persuada de débarquer un nombre considérable des nouveaux colons qu'ils amenaient et qui se rendraient, disait-il, à Santo-Domingo par terre. Il n'eut pas besoin de beaucoup de raisonnements pour déterminer ces gens-là à épouser sa querelle. C'étaient des scélérats, le rebut des prisons d'Espagne, accoutumés à vivre dans l'oisiveté et la licence, et à qui les actes de violence étaient familiers. Ils adoptèrent aisément un genre de vie fort semblable à celui qu'ils venaient de quitter. Les commandants des navires, s'apercevant trop tard de l'imprudence qu'ils avaient commise en laissant débarquer tant de monde, firent voile pour Santo-Domingo, et arrivèrent dans le port peu de jours après l'amiral. Mais le fonds de provisions qu'ils avaient été chargés de porter était tellement diminué par la longueur du voyage, que ce qui en restait ne pouvait être pour la colonie que d'un faible secours [2].

Le renfort d'hommes qui s'était associé à la révolte de Roldan le rendit plus formidable et non moins insolent dans ses pré-

[1] Herrera, decad. I, lib. III, cap. 5, 8. — Vie de Colomb, chap. 74, 77. — Gomara, chap. 23. — P. Martyr, p. 78.

[2] Herrera, decad. I, lib. III, cap. 12. — Vie de Colomb, chap. 78, 79.

tentions. Colomb, quoique pénétré de son ingratitude et indigné de l'audace des mécontents, ne voulut pas se presser d'en venir aux mains. Il tremblait à la seule pensée d'allumer une guerre civile dont le succès, quel qu'il fût, en affaiblissant les deux partis, encouragerait leurs ennemis communs à s'unir pour achever de les détruire. Il s'apercevait aussi que les préventions et les passions qui avaient fait prendre les armes aux rebelles avaient tellement infecté les Espagnols qui lui demeuraient fidèles, que plusieurs d'entre eux blâmeraient des mesures violentes, et que tous ne s'y prêteraient qu'avec une grande froideur. Ces considérations d'intérêt public et le danger de sa situation le déterminèrent à négocier plutôt qu'à combattre. Il commença par annoncer une amnistie pour tous ceux qui rentreraient dans leur devoir, et il ramena en effet par là quelques mécontents. Il offrit de renvoyer en Espagne tous ceux qui demanderaient d'y retourner; ce qui convenait à ceux que la maladie ou d'autres raisons avaient dégoûtés du séjour du Nouveau-Monde. Il adoucit l'orgueil de Roldan en lui promettant de lui rendre son emploi, et satisfit l'avidité de tous en leur accordant la plus grande partie de leurs demandes. Ainsi, par degrés et sans répandre une goutte de sang, il parvint à rompre cette association dangereuse qui menaçait la colonie d'une ruine entière, et à rétablir au moins les apparences de l'ordre, de la tranquillité et d'un gouvernement régulier [1].

En conséquence de cet accord avec les mutins, on donna des terres à chaque colon en différentes parties de l'île, et l'on imposa aux Indiens de chaque district l'obligation de cultiver une certaine quantité de terrain pour leurs nouveaux maîtres. Ce travail fut substitué au tribut qu'on avait d'abord exigé. Mais, quelque nécessaire que pût être ce règlement dans une colonie encore faible, il fut pour ce malheureux peuple la source de calamités sans nombre et des plus cruelles oppressions, en introduisant dans tous les établissements espagnols les *repartimientos* ou répartitions d'Indiens [2]. Ce ne fut pas même le seul effet funeste de la révolte de l'Espagnola. Elle empêcha encore Colomb de poursuivre ses découvertes sur

[1] Herrera, deçad. I, lib. III, cap. 13, 14. — Vie de Colomb, chap. 80, etc.
[2] Herrera, decad. I. lib. III, cap. 14, etc.

le continent; car sa propre sûreté l'obligea de garder près de lui son frère l'Adelantade et les gens de mer qu'il aurait pu employer à cette expédition. Aussitôt que l'état des affaires le lui permit, il envoya quelques-uns de ses vaisseaux en Espagne, avec un journal de son dernier voyage, une description des nouvelles contrées qu'il avait découvertes, une carte de la côte le long de laquelle il avait navigué, et des échantillons de l'or, des perles et des autres productions curieuses ou précieuses qu'il avait eues par échange des naturels du pays. En même temps il fit passer à la cour un récit de la révolte de l'Espagnola, dans lequel il accusait les mutins, non-seulement d'avoir excité dans la colonie des troubles qui pouvaient entraîner sa ruine, mais d'avoir mis obstacle à toutes les mesures qu'on aurait pu prendre pour pousser les découvertes plus loin. Il proposait différents règlements propres à perfectionner le gouvernement de l'île et à étouffer l'esprit de sédition qui, quoique suspendu dans le moment actuel, pouvait se rallumer avec plus de fureur. Roldan et ses associés ne négligèrent pas de leur côté d'envoyer, par les mêmes vaisseaux, l'apologie de leur conduite et leur récrimination contre l'amiral et ses frères; et, malheureusement pour l'honneur de l'Espagne et pour le bonheur de Colomb, ils obtinrent plus de confiance auprès de Ferdinand et d'Isabelle, que l'amiral lui-même [1].

Mais, avant de faire connaître les effets que produisit cette prévention de la cour d'Espagne, nous devons tourner l'attention du lecteur sur d'autres événements également intéressants par eux-mêmes et par leur liaison avec l'histoire du Nouveau-Monde. Pendant que Colomb poursuivait ses différents voyages à l'ouest, la passion des découvertes se soutenait en Portugal, où elle s'était d'abord montrée, et elle y devenait plus active. Les succès de Colomb et les réflexions des Portugais sur la faute qu'ils avaient commise en rejetant les offres de cet étranger, après avoir excité leurs regrets, leur inspirèrent la noble émulation de le surpasser dans cette carrière et un désir ardent de dédommager leur patrie de la perte qu'elle avait faite par leur imprudence. Dans cette vue, Emmanuel, qui avait hérité du

[1] Herrera, decad. I, lib. III, cap. 14. — Benzon, Hist. Nov. Orb. lib. I, cap. 2.

génie entreprenant de ses prédécesseurs, reprit le grand projet qu'ils avaient eu d'ouvrir une route aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il fit équiper une escadre pour cet important voyage. Il en donna le commandement à Vasco de Gama [1], homme de naissance, que sa vertu, sa prudence et son courage rendaient digne de la confiance qu'on lui témoignait. Son escadre, comme toutes celles qu'on armait pour des expéditions de découvertes, dans ce siècle où la navigation était encore dans l'enfance, était très-faible, et consistait seulement en trois vaisseaux qui n'étaient ni d'un port ni d'une force proportionnés au service qu'on en attendait. Les Européens n'avaient encore alors aucune connaissance des vents alisés et des moussons régulières qui, tant dans l'océan Atlantique que dans la mer qui sépare l'Afrique des Indes orientales, rendent la navigation en certains temps de l'année facile, et en d'autres non-seulement difficile, mais presque impossible; aussi le temps que Gama avait choisi pour son départ était le plus défavorable qu'on pût prendre dans toute l'année. Il mit à la voile du port de Lisbonne le 9 juillet 1497, et, portant au sud, il eut à combattre pendant quatre mois les vents contraires, avant de pouvoir gagner le cap de Bonne-Espérance. Là leur violence s'étant un peu abattue, Gama profita d'un intervalle de beau temps pour doubler ce terrible promontoire (20 novembre 1497) qui avait été si longtemps la borne de la navigation des Européens, et tourna ensuite au nord-est le long de la côte d'Afrique. Il toucha à différents ports; et, après plusieurs aventures que les historiens rapportent en donnant de justes éloges à sa prudence et à son intrépidité, il jeta l'ancre devant la ville de Melinde. Dans ces grands pays qui, le long des côtes de l'Afrique, s'étendent depuis la rivière du Sénégal jusqu'aux confins du Zanguebar, les Portugais avaient trouvé une race d'hommes barbares, sans arts, sans connaissances, sans commerce, et différant des Européens autant par leurs traits et leur couleur que par leurs mœurs et leurs gouvernements; mais à mesure qu'ils avançaient, ils virent avec une satisfaction extrême la figure des

[1] Vasco de Gama, comte de Vidigeira, né à Sines dans la province d'Alemtejo, en Portugal, mourut à Cochin, dans l'Inde, le 25 décembre 1524. (D. L. R.)

hommes changer insensiblement et s'embellir, et les traits asiatiques dominer davantage; ils aperçurent des marques de civilisation, et même quelque connaissance des lettres; ils trouvèrent la religion mahométane professée et un commerce assez considérable tout établi. Gama rencontra au port de Melinde plusieurs vaisseaux indiens. Il poursuivit alors son voyage, presque sûr du succès, et sous la conduite d'un pilote mahométan il arriva à Calicut, sur la côte de Malabar, le 22 mai 1498 [1]. La richesse, la population, la culture, l'industrie et les arts de ce pays extrêmement civilisé, étaient beaucoup au-dessus de l'idée qu'il s'en était formée d'après les relations imparfaites qu'on en avait en Europe. Mais comme il n'avait avec lui ni les forces nécessaires pour y fonder un établissement, ni les marchandises avec lesquelles il eût pu commencer quelque commerce, il se hâta de retourner en Portugal et d'y aller annoncer le succès du voyage le plus long et le plus difficile qui eût jamais été fait depuis l'invention de l'art de la navigation. Il débarqua à Lisbonne le 14 septembre 1499, deux ans deux mois et cinq jours après son départ de ce port [2].

On voit que dans le cours du quinzième siècle le genre humain fit plus de progrès dans la connaissance du globe, qu'il n'en avait fait dans tous les siècles antérieurs. L'esprit de découverte, faible d'abord, commença à se mouvoir dans une sphère très-resserrée, et sa marche fut incertaine et timide. Encouragé par le succès, il hasarda davantage et fit de plus grands pas. Par ses progrès mêmes il acquit plus de vigueur, et s'avança enfin vers son but avec une rapidité et une assurance qui le mirent en état de franchir les limites que l'ignorance et la crainte avaient jusqu'alors opposées à l'activité de l'homme. Les Portugais avaient consumé près de cinquante ans à se traîner le long de la côte d'Afrique, depuis le cap Non jusqu'au cap Vert, sur l'espace de douze degrés seulement au sud du premier de ces points. A moins de trente ans, après

[1] J. Barros, da Asia D. I, liv. IV; et H. L. de Castaneda, Hist. de l'Inde, font arriver Gama à Calicut le 20 mai 1498. Il fut de retour à Lisbonne au mois de septembre 1499 suiv. Castaneda, le 29 août de la même année suivant Barros, et le 29 juillet précédent si l'on s'en rapporte à J. C. P. da Sousa. Bibl. hist. de Portugal, etc. (D. L. R.)

[2] Ramusio, vol. I, pag. 119. D.

avoir passé la ligne et pénétré dans un autre hémisphère, ils s'étaient avancés à quarante-neuf degrés du cap Vert. Enfin, dans les sept dernières années du siècle, on avait découvert à l'ouest un nouveau monde aussi étendu que toute la partie de la terre alors connue. A l'est on avait traversé des mers, abordé à des régions ignorées, et ouvert entre l'Europe et les opulentes régions de l'Inde une communication longtemps désirée et jusque-là dérobée à l'impatience des Européens. Des événements si merveilleux et si inattendus éclipsaient tout ce qui s'était fait jusqu'alors de plus hardi et de plus éclatant. De plus grands objets s'offraient à l'esprit humain, qui, animé par ce nouvel intérêt, s'y porta avec chaleur et exerça toute son activité dans cette nouvelle direction.

Cette ardeur pour les entreprises, quoique plus récente en Espagne, commença bientôt à y devenir plus générale. Toutes les tentatives faites par cette nation avaient été jusqu'alors conduites par Colomb seul et aux frais du souverain. Des armateurs particuliers, séduits par les descriptions magnifiques des pays que l'amiral venait de visiter et par l'étalage des richesses qu'il en avait apportées, offrirent d'équiper à leurs frais et à leurs risques des bâtiments pour aller aussi à la découverte de nouvelles contrées. La cour d'Espagne voyait ses modiques ressources épuisées par ses premières expéditions qui, en laissant espérer de grands avantages pour l'avenir, n'en avaient encore rapporté que de très-médiocres. Le souverain n'était pas fâché de rejeter désormais sur ses sujets la dépense de pareilles entreprises. Il saisit avec empressement une occasion de tourner à l'avantage de la nation l'avidité, l'industrie et les efforts des hommes à projets qui voudraient prendre sur eux-mêmes tous les risques. Une des premières offres de cette espèce fut celle d'Alonzo d'Ojeda. C'était un officier brave et actif, qui avait accompagné Colomb dans son second voyage. Son rang et sa bonne réputation lui procurèrent assez de crédit parmi les négociants de Séville pour équiper quatre vaisseaux, dans l'espérance qu'il obtiendrait l'agrément du roi pour le voyage. La protection puissante de l'évêque de Badajoz lui assurait un heureux succès dans une demande d'ailleurs si agréable à la cour. Sans consulter Colomb et sans avoir aucun

égard aux droits et à l'autorité qu'on lui avait donnés par la capitulation de 1492, on permit à Ojeda de naviguer au Nouveau-Monde; et, pour le diriger dans sa course, l'évêque lui communiqua le journal du dernier voyage de l'amiral, et les cartes des pays qu'il avait découverts. Ojeda n'entra dans aucune route nouvelle [1]; et, suivant servilement celle que Colomb avait tenue, il arriva sur la côte de Paria. Il fit quelque commerce avec les naturels, et, portant ensuite à l'ouest, il alla jusqu'au cap Vela, et reconnut une grande etendue de côtes au-delà de celles que venait de visiter Colomb. Après avoir ainsi constaté la vérité de l'opinion de l'amiral, qui avait regardé ces pays comme faisant partie d'un continent, il retourna en Espagne par l'Espagnola, remportant quelque gloire de sa découverte, mais avec un médiocre bénéfice pour ceux qui avaient placé leurs fonds dans cette expédition [2].

Améric Vespuce, gentilhomme florentin, accompagnait Ojeda dans ce voyage. On ignore en quelle qualité; mais comme il était habile marin et versé dans toutes les sciences subsidiaires à la navigation, il acquit tant d'autorité parmi ses compagnons, qu'ils lui abandonnèrent la direction principale de toutes les manœuvres et opérations du voyage. Peu de temps après son retour il communiqua la relation de ses aventures et des découvertes qu'il venait de faire à un de ses compatriotes; et, pressé par la vanité commune aux voyageurs de se donner de la célébrité, il eut l'impudence de s'y montrer comme ayant découvert le premier le continent du Nouveau-Monde. Le voyage d'Améric était écrit non-seulement avec adresse, mais avec élégance. Au récit amusant des faits il avait joint des observations judicieuses sur les productions naturelles, les mœurs et les habitants de ces contrées inconnues. Comme c'était la première description du Nouveau-Monde qu'on rendît publique, un ouvrage si propre à satisfaire la passion des

[1] Il était parti d'Espagne le 20 mai 1499, suivant quelques historiens espagnols, et le 10 mai 1497, si l'on s'en rapporte à l'abbé Bandini dans sa Vie d'Améric Vespuce, 1 vol. in-4. 1745.

Suivant M. Martin Fernandez de Navarette, Collection des voyages et découvertes des Espagnols, Alonzo de Ojeda arriva à l'île Espagnola, le 5 septembre 1498. (D. L. R.)

[2] Herrera, decad. I, lib IV, cap. 1, 2, 3.

hommes pour le nouveau et le merveilleux dut se répandre avec rapidité et se faire lire avec admiration. Peu à peu on s'accoutuma à appeler ce pays du nom de celui qu'on supposait l'avoir découvert. Le caprice des hommes, souvent aussi inexplicable qu'injuste, a perpétué cette erreur. Toutes les nations paraissent être convenues de donner le nom d'Amérique à cette nouvelle partie du globe. La prétention hardie d'un heureux imposteur a dérobé à l'auteur de cette grande découverte la gloire qui lui appartenait. Le nom d'Améric a supplanté celui de Colomb, et le genre humain doit regretter que cette injustice ait reçu la sanction du temps, et ne puisse être réparée [1].

La même année, il se fit un autre voyage pour tenter aussi des découvertes. Non-seulement Colomb avait introduit le goût des entreprises de ce genre parmi les Espagnols; mais les premiers aventuriers qui se distinguèrent dans cette carrière avaient été formés sous lui, et devaient à ses leçons les connaissances et l'habileté qui les mettaient en état de suivre ses traces. Alonzo Nigno, qui avait servi sous l'amiral dans sa dernière expédition, se joignit à Christophe Guerra, marchand de Séville, pour équiper un seul vaisseau, avec lequel il se rendit à la côte de Paria. Ce voyage semble avoir eu plutôt pour but un commerce lucratif qu'un intérêt général et important pour la nation. Nigno et Guerra ne firent aucune découverte intéressante, mais ils rapportèrent en Europe une assez grande quantité d'or et de perles pour exciter dans leurs compatriotes le désir de tenter des entreprises semblables [2].

Peu de temps après, Vincent Yanez Pinson, un des compagnons de Colomb dans son premier voyage, partit de Palos avec quatre vaisseaux. Il fit voile droit au sud, et fut le premier Espagnol qui se hasarda à passer la ligne. Il ne paraît pas avoir pris terre en aucun endroit de la côte de l'Amérique par-delà l'embouchure du Maragnon, appelé autrement la rivière des Amazones. Tous ces navigateurs adoptaient la fausse théorie de Colomb, et croyaient que les pays découverts étaient une partie du grand continent de l'Inde [3].

[1] Voyez la NOTE 27.
[2] P. Martyr, decad. p. 87. — Herrera, decad. I, lib. IV, cap. 5.
[3] Herrera, decad. I, lib. IV, cap. 6. — P. Martyr, decad. p. 95.

Dans le cours de la première année du seizième siècle, cette belle partie de l'Amérique, le Brésil, dont Pinson s'était approché de si près sans y toucher [1], fut entièrement découvert. Le succès du voyage de Gama aux Indes orientales ayant encouragé le roi de Portugal à armer une flotte assez puissante, non-seulement pour ouvrir un commerce avec ces riches contrées, mais pour y tenter quelque conquête, il en donna le commandement à Pierre Alvares Cabral. Celui-ci, voulant s'éloigner de la côte d'Afrique pour éviter des vents de terre variables ou des calmes fréquents qui pouvaient retarder son voyage ou sa navigation, porta au large et s'avança tellement à l'ouest, qu'à sa grande surprise il trouva une terre inconnue située sous le dixième degré au delà de la ligne. Il imagina d'abord que c'était quelque île de l'océan Atlantique qui n'avait pas encore été visitée ; mais en suivant la côte pendant plusieurs jours, il fut conduit à croire qu'un pays si étendu faisait partie de quelque grand continent, et cette conjecture fut reconnue être juste. Cette terre était la partie de l'Amérique méridionale connue aujourd'hui sous le nom de Brésil. Il y toucha, et s'étant formé une idée très-avantageuse de la fertilité du sol et de la beauté du climat, il en prit possession au nom du Portugal, et dépêcha un vaisseau à Lisbonne pour y porter la nouvelle de cet événement aussi intéressant qu'inattendu [2]. La découverte du Nouveau-Monde par Colomb avait été le fruit d'un génie actif, éclairé par la théorie et guidé par l'expérience, suivant un plan régulier, et l'exécutant avec autant de courage que de persévérance ; mais l'aventure des Portugais nous montre que le hasard seul aurait pu amener ce grand événement dont l'esprit humain se glorifie aujourd'hui comme de son ouvrage. Si la sagacité de Colomb ne nous avait pas fait connaître l'Amérique, quelques années plus tard un heureux hasard nous y aurait conduits [3].

Pendant que l'Espagne et le Portugal faisaient ainsi des progrès dans la connaissance de cette vaste portion du globe où

[1] Vincent Yanez Pinson avait non-seulement vu de près le Brésil, mais il avait débarqué sur ses côtes au mois de janvier 1500, avait soutenu des combats contre les naturels, etc., — Herrera, decad. I, cap. 6, p. 407. (D. L. R.)

[2] Herrera, decad. I, lib. IV, cap. 7.

[3] Herrera, decad. I, lib. VII, cap. 5.



Colomb avait porté leurs pas, lui-même, loin de jouir des honneurs et de la tranquillité que méritaient de si grands services, avait à combattre tous les obstacles et à dévorer tous les dégoûts que pouvaient lui susciter l'envie et la malveillance des gens qui étaient sous ses ordres, et l'ingratitude de la cour qu'il servait. L'accommodement conclu avec Roldan avait à la vérité désuni et affaibli les mutins, mais sans extirper de l'île les semences de discorde. Plusieurs des mécontents demeuraient armés, et refusaient de se soumettre à l'amiral. Ses frères et lui-même étaient obligés de tenir alternativement la campagne, soit pour arrêter leurs incursions, soit pour punir leurs violences. Une occupation et des inquiétudes si continuelles l'empêchaient de mettre assez d'attention à se défendre des intrigues que ses ennemis tramaient contre lui à la cour. Un grand nombre de ceux qui étaient mécontents de son administration avaient profité, pour retourner en Espagne, des vaisseaux qu'il avait dépêchés de Santo-Domingo. La ruine de toutes les espérances de ces malheureux aventuriers avait porté au plus haut degré leur rage contre Colomb. Leur misère et leur infortune, en excitant la compassion, rendaient leurs plaintes intéressantes et leurs accusations croyables. Ils excédaient sans relâche Ferdinand et Isabelle de mémoires contenant le détail de leurs malheurs et des injustices de Colomb. Toutes les fois que le roi ou la reine paraissaient en public, ils les environnaient en tumulte et renouvelaient leurs importunités pour le paiement des arrérages qui leur étaient dus, et pour la punition de l'auteur de leurs maux. Ils insultaient les fils de l'amiral partout où ils les rencontraient, leur reprochant la fatale curiosité d'un père visionnaire qui avait conduit la nation dans des régions malheureuses, devenues un gouffre où allaient s'engloutir les richesses de l'Espagne, et un tombeau ouvert pour ses peuples. Cette guerre déclarée contre Colomb était secondée par les insinuations secrètes et plus dangereuses des courtisans qui avaient contrarié ses projets, et qui enviaient ses succès et son crédit[1].

Ferdinand recevait volontiers ces accusations et les écoutait avec une grande prévention contre celui qui en était l'objet.

[1] Vie de Colomb, chap. 85.

Malgré les peintures flatteuses que Colomb avait faites des richesses de l'Amérique, les retours avaient été jusqu'alors si modiques, qu'il s'en fallait de beaucoup qu'ils eussent dédommagé des frais des armements. La gloire de la découverte du Nouveau-Monde et la perspective éloignée des avantages de commerce étaient tout ce que l'Espagne avait retiré de ses efforts. Mais le temps avait déjà affaibli les premiers sentiments de satisfaction et de joie que la découverte avait causés, et la gloire toute seule n'était pas un objet qui pût satisfaire l'âme froide et intéressée de Ferdinand. On entendait si mal alors la nature du commerce, que l'espérance d'un bénéfice éloigné, ou même qui ne serait pas sur-le-champ très-considérable, ne paraissait mériter aucune attention. Ferdinand regardait l'entreprise de Colomb comme ruineuse pour l'Espagne, et s'en prenait à la mauvaise conduite et à l'incapacité de l'amiral, de ce qu'un pays abondant en or n'avait pas encore enrichi ses conquérants. Isabelle même, qui, d'après la bonne opinion qu'elle avait de Colomb, l'avait constamment protégé, fut à la fin ébranlée par le nombre et la violence de ses accusateurs, et commença à croire qu'une haine si générale devait être l'effet de griefs véritables qui demandaient à être redressés ; soupçons que l'évêque de Badajoz fortifiait et confirmait avec l'animosité qu'il avait toujours montrée.

La reine n'eut pas plutôt cédé au torrent de la calomnie, qu'on prit une résolution fatale à Colomb. François de Bovadilla, chevalier de Calatrava, fut nommé pour aller à l'Espagnola. Muni de pleins pouvoirs pour rechercher la conduite de Colomb, il était autorisé à le déplacer et à prendre lui-même le gouvernement de l'île, s'il trouvait les accusations bien fondées. Il était impossible à l'accusé d'éviter la condamnation, lorsqu'on donnait au même homme et le droit de le juger et un intérêt à le trouver coupable. Quoique Colomb eût alors apaisé toutes les dissensions dans l'île, quoiqu'il eût amené les Espagnols et les Indiens à se soumettre à son autorité, quoiqu'il eût pris des mesures sages pour exploiter les mines et cultiver le pays, ce qui assurait pour l'avenir un revenu considérable au roi, ainsi que de grands avantages aux colons, Bovadilla, sans aucun égard pour le genre et la grandeur de

ces services, montra, en mettant le pied à l'Espagnola, une résolution déterminée de le traiter en criminel. Il prit possession de la maison de l'amiral qui se trouvait alors absent, saisit tous ses effets, comme si Colomb eût été déjà convaincu, se rendit maître par force du fort et des magasins du roi, se fit reconnaître en qualité de gouverneur-général, mit en liberté tous les prisonniers détenus par les ordres de l'amiral, et le cita lui-même à son tribunal pour répondre de sa conduite, en lui envoyant en même temps la copie d'un ordre du roi, qui enjoignait à Colomb de lui obéir [1].

Colomb, quoique profondément affecté de l'ingratitude et de l'injustice de Ferdinand et d'Isabelle, n'hésita pas un moment sur le parti qu'il avait à prendre. Il se soumit à la volonté de ses souverains avec un silence respectueux ; mais il en appela directement au trône des procédés d'un juge si violent et si évidemment partial. Bovadilla, sans daigner même l'admettre en sa présence, le fit arrêter sur-le-champ, mettre aux fers et traîner à bord d'un vaisseau. Jusque dans cet humiliant revers de fortune, la fermeté qui distinguait le caractère de Colomb ne l'abandonna point. Rassuré par le témoignage de sa conscience, et se consolant lui-même par le souvenir des grandes choses qu'il avait exécutées, il souffrit cette insulte, non-seulement avec calme, mais avec dignité. Il n'eut pas même la consolation que peut donner dans les souffrances la compassion d'autrui. Bovadilla s'était rendu si populaire en accordant différents priviléges à la colonie, en donnant des Indiens à tous ceux qui lui en demandaient et en relâchant les rênes de la police et du gouvernement, que les colons qui, pour la plupart, étaient des aventuriers, forcés par l'indigence ou par le crime à

[1] « La conduite du commandeur Francisco de Bovadilla, et l'abus qu'il fit de son « autorité, ne peuvent s'imputer en aucune manière ni au roi, ni à la reine catho- « lique, ni à leur gouvernement, ni à la nation espagnole, » dit M. de Navarette dans son introduction à la Collection des voyages et découvertes des Espagnols, etc., § 62. Les nouvelles opposées et contradictoires que ces souverains recevaient sur l'origine et les causes des troubles qui agitaient l'île espagnole, en les affligeant profondément, les laissaient dans un état d'indécision dont ils crurent sortir en envoyant dans cette colonie le commandeur Bovadilla, qui jouissait d'une excellente réputation. Cependant, quoiqu'il eût été nommé le 21 mars 1499, il ne reçut l'ordre de son départ qu'au mois de mai suivant, et ne partit définitivement qu'à la mi-juillet. (D. L. R.)

s'expatrier, firent éclater la joie la plus scandaleuse en voyant la disgrâce et l'emprisonnement de Colomb. Ils se flattaient de jouir désormais d'une liberté sans bornes, conforme à leurs goûts et à leurs premières habitudes. Ce fut parmi des hommes si disposés à calomnier la conduite de Colomb que Bovadilla recueillit les accusations dont il se proposait de le charger. Elles furent toutes reçues jusqu'aux plus invraisemblables et aux plus absurdes, faites par les hommes les plus infâmes. Le résultat de cette information, aussi indécente qu'inique, fut envoyé en Espagne. Bovadilla faisait partir en même temps Colomb et ses deux frères chargés de fers ; et ajoutant la cruauté à l'insulte, il les sépara en les mettant à bord de vaisseaux différents, les privant ainsi de la consolation que dans leur commune infortune ils pouvaient tirer des soins de l'amitié. Mais, tandis que les violences et l'insolence de Bovadilla obtenaient des habitants de l'Espagnola une approbation générale qui déshonore leur mémoire et leur pays, un homme conservait le souvenir des grandes actions de Colomb, et était touché des sentiments de respect et de compassion dus à son rang, à son âge et à son mérite. Alonzo de Vallejo, capitaine du vaisseau sur lequel était l'amiral, ne fut pas plutôt hors de la vue de l'île, qu'il s'approcha avec respect de son prisonnier, et lui offrit de faire ôter les fers dont il était si injustement chargé. « Non, répliqua Colomb avec une généreuse indignation, je porte ces fers par l'ordre du roi et de la reine ; j'obéirai à ce commandement comme à tous ceux que j'ai reçus d'eux. Leur volonté m'a privé de ma liberté, leur volonté seule peut me la rendre [1]. »

Heureusement le voyage fut court. Aussitôt que Ferdinand et Isabelle apprirent que Colomb était amené prisonnier et chargé de chaînes, ils conçurent quelle impression universelle de surprise cet événement allait produire, et combien leur réputation en souffrirait. Toute l'Europe devait être révoltée de voir traiter avec cette indignité un homme qui avait exécuté des choses dignes de la plus haute récompense. On se récrierait contre l'injustice d'une nation à qui il avait rendu tant de services, et contre l'ingratitude des souverains dont il avait illustré le

[1] Vie de Colomb, chap. 86. — Herrera, decad. I, lib. IV, cap. 8, 11. — Gomara, Hist., cap. 23. — Oviedo, lib. III, cap. 6.



règne. Honteux de leur propre conduite[1], ils s'empressèrent non-seulement de lui faire quelque réparation d'une si cruelle injure, mais encore d'effacer la tache que cette injustice imprimait à leur réputation; ils donnèrent sur-le-champ ordre de mettre Colomb en liberté, l'invitèrent à venir à la cour, et lui envoyèrent de l'argent pour qu'il fût en état d'y paraître d'une manière convenable à son rang. En se présentant, Colomb se jeta à leurs pieds. Il demeura quelque temps dans le silence, les divers sentiments qui l'agitaient ne lui permettant pas de proférer une parole. Enfin il se remit de son trouble et justifia sa conduite par un long discours, où il produisit les preuves les plus satisfaisantes de son innocence, de sa droiture et de la fureur de ses ennemis, qui, non contents d'avoir ruiné sa fortune, travaillaient à lui enlever les seuls biens qui lui restassent, son honneur et sa réputation. Ferdinand le traita avec politesse, et Isabelle avec une sorte de tendresse et de respect. Ils témoignèrent tous les deux leur chagrin de ce qui était arrivé, protestèrent qu'on avait agi contre leurs intentions, et promirent à Colomb pour l'avenir leur bienveillance et leur protection. Ils destituèrent sur-le-champ Bovadilla de son emploi, afin d'écarter le soupçon qu'ils eussent pu favoriser ses violences; mais ils ne rendirent pas à Colomb les droits et les priviléges attachés au titre de vice-roi des pays qu'il avait découverts. En voulant paraître venger Colomb, ils nourrissaient encore cette misérable jalousie d'autorité qui les avait portés à revêtir Bovadilla du pouvoir de traiter si cruellement un grand homme. Ils craignirent de se confier à celui à qui ils devaient tout, et, le retenant à la cour sous divers prétextes, ils nommèrent au gouvernement de l'Espagnola Nicolas d'Ovando, chevalier de l'ordre militaire d'Alcantara[2].

Colomb fut vivement frappé de ce nouveau coup qui lui était porté par des mains qui semblaient s'employer à guérir ses anciennes blessures. Les grandes âmes sont aisément offensées des soupçons qu'on jette sur leur droiture, et s'irritent de tout ce qui a l'apparence du mépris. L'amiral éprouvait ces deux

[1] Robertson ne montre pas ici de l'impartialité en rendant Ferdinand et Isabelle responsables des injustices commises par Bovadilla, comme si c'étaient eux qui les avaient proscrites. Voyez la note au bas de la page 138. (D. L. R.)

[2] Herrera, decad. I, lib. IV, cap. 10, 12. — Vie de Colomb, chap. 87.

genres d'insulte de la part des Espagnols, et la bassesse de leur conduite à son égard l'aigrit à un tel point, qu'il ne put pas cacher davantage son ressentiment. Partout où il allait il portait avec lui, comme un monument de leur ingratitude, les fers dont il avait été chargé; il les tenait toujours suspendus dans sa chambre, et il voulut qu'à sa mort on les ensevelît avec lui dans son cercueil[1].

Le zèle des découvertes ne s'éteignait cependant pas, malgré l'indigne traitement qu'éprouvait l'homme qui le premier l'avait excité parmi les Espagnols. Roderigo de Bastidas, homme de qualité, équipa deux vaisseaux en société avec Jean de la Cosa, qui, ayant servi sous Colomb dans deux de ses voyages, avait la réputation d'être le meilleur pilote d'Espagne. Ils firent voile directement vers le continent, arrivèrent à la côte de Paria, et, se dirigeant à l'ouest, ils découvrirent toute la côte de la province, aujourd'hui connue sous le nom de *Terre ferme* (*Tierra firma*), depuis le cap Vela jusqu'au golfe de Darien. Peu de temps après, Ojeda, avec son premier associé, Améric Vespuce, entreprit un second voyage; et, ignorant la marche de Bastidas, suivit la même route et toucha aux mêmes endroits. Le voyage de Bastidas eut un heureux succès; celui d'Ojeda fut malheureux; mais l'un et l'autre accrurent encore l'ardeur pour les découvertes, parce qu'à mesure que les Espagnols acquéraient une connaissance plus étendue de l'Amérique, ils prenaient des idées plus favorables de ses richesses et de sa fertilité[2].

Ces aventuriers n'étaient pas encore revenus de leurs voyages, qu'on équipa une flotte aux frais du roi pour porter Ovando à l'Espagnola en qualité de gouverneur. Sa présence était absolument nécessaire pour arrêter Bovadilla dans ses entreprises et empêcher la ruine entière dont son imprudente administration menaçait la colonie. Il ne pouvait se dissimuler à lui-même la violence et l'injustice de ses procédés à l'égard de Colomb; et, pour prévenir les suites qu'il en devait craindre, il faisait son unique objet de se concilier les colons en favorisant toutes leurs passions. Dans cette vue, il avait établi des

[1] Vie de Colomb, chap. 86, p. 577.
[2] Herrera, decad. I, lib. IV, cap. 11.



règlements de police diamétralement contraires à ceux que Colomb avait regardés comme essentiels à la prospérité de la colonie. Au lieu de maintenir une discipline sévère, nécessaire pour accoutumer des hommes sans principes et sans mœurs à connaître la subordination et l'autorité des lois, il leur permettait de se livrer sans contrôle à une telle licence, qu'elle les encourageait aux plus grands excès. Loin de protéger les Indiens, il avait autorisé par les lois mêmes l'oppression de ce malheureux peuple. Il avait fait faire un dénombrement exact de ceux qui avaient échappé à la misère et à la tyrannie; il les avait classés et donnés en propriété aux colons qui lui étaient attachés; de sorte que tous les indigènes étaient réduits à un état complet de servitude. L'avidité des Espagnols était trop impatiente pour essayer d'autre moyen d'acquérir des richesses que celui d'aller à la recherche de l'or. Ce travail devint pour les Indiens aussi excessif que cruel. On les conduisait par troupes aux montagnes, et on les forçait de fouiller la mine en leur imposant des tâches réglées sans discrétion et sans humanité. Un travail si peu proportionné à leurs forces, et un genre de vie si différent de celui qu'ils avaient mené jusqu'alors, détruisaient à vue d'œil cette race d'hommes faibles, de manière que bientôt il ne serait pas resté trace des anciens habitants de l'île [1].

La nécessité d'apporter un prompt remède à ces maux hâta le départ d'Ovando. Il avait le commandement de l'armement le plus considérable qu'on eût encore fait pour le Nouveau-Monde. Il consistait en trente-deux vaisseaux, à bord desquels étaient embarquées deux mille cinq cents personnes avec le projet de s'établir dans le pays. A l'arrivée du nouveau gouverneur avec un si puissant renfort pour la colonie, Bovadilla eut ordre de remettre son emploi et de retourner immédiatement en Espagne pour y rendre compte de sa conduite. Roldan et les autres chefs des mutins, qui avaient été les plus ardents ennemis de Colomb, furent de même obligés de quitter l'île. On publia une ordonnance par laquelle les Indiens étaient déclarés sujets libres de l'Espagne, et l'on défendit d'exiger d'eux aucun

[1] Herrera, decad. I, lib. IV, cap. 11, etc. — Oviedo, Hist. lib. III, cap. 6, p. 97. — Benzon, Hist. lib. I, cap. 12, p. 51.

service par force et sans le payer à un prix raisonnable. Quant aux Espagnols eux-mêmes, ils furent soumis à plusieurs règlements tendant à éteindre l'esprit de licence et de mutinerie qui avait été si funeste à la colonie, et à établir le respect pour les lois et pour l'ordre public, sans lesquels une société ne peut ni subsister ni prendre de l'accroissement. Enfin, pour borner les gains exorbitants que les particuliers étaient supposés faire par le travail des mines, il fut ordonné de porter tout l'or à un seul endroit, où il serait fondu par des officiers publics, qui en retiendraient la moitié pour le roi[1].

Tandis qu'on prenait ces mesures pour la tranquillité et la prospérité de la colonie dont Colomb était le fondateur, il était réduit aux soins humiliants de solliciter auprès d'une cour ingrate; et, malgré son mérite et ses services, il sollicitait en vain. Il demandait, aux termes de la convention de 1492, d'être rétabli dans son office de vice-roi des contrées qu'il avait découvertes. Malheureusement pour lui, la circonstance qui parlait le plus fortement en faveur de ses droits était précisément celle qui déterminait le jaloux monarque à les méconnaître. En considérant l'étendue de ces riches contrées et l'importance qu'elles acquéraient de jour en jour, Ferdinand regardait les concessions faites à Colomb comme excessives et contraires à la bonne politique. Il craignait de confier à un sujet une autorité qui paraissait déjà si étendue et qui pouvait devenir formidable. Il fit passer ses craintes dans l'esprit d'Isabelle, et, sous différents prétextes également frivoles et injustes, ils éludèrent l'exécution d'un traité solennel qu'ils avaient signé l'un et l'autre. Après avoir consumé deux ans en humbles sollicitations, Colomb comprit qu'il lui serait impossible de vaincre les préventions de Ferdinand, et que ce serait désormais en vain qu'il réclamerait auprès d'un monarque aussi intéressé qu'ingrat les droits de la justice et des services rendus.

Ces injustices, loin de le décourager, ne l'empêchèrent pas de suivre le grand objet qui avait mis son génie en activité et qui l'avait déjà conduit à ses découvertes. Son projet favori avait

[1] Solorzano, Politica indiana, lib. I, cap. 12. — Herrera, decad. I, lib. IV, cap. 12.



toujours été d'ouvrir une nouvelle route aux Indes orientales. Il en était encore uniquement occupé. Ses observations dans son voyage à Paria, quelques indications obscures qu'il avait reçues des Indiens de cette côte, ou peut-être aussi quelques circonstances du récit de l'expédition de Bastidas et de la Cosa, semblaient l'autoriser à croire que par-delà le continent de l'Amérique il y avait une mer qui s'étendait jusqu'aux Indes orientales, et qu'il pourrait trouver quelque détroit ou quelque isthme par lequel il serait facile d'établir une communication entre cette mer encore inconnue et l'ancien Océan. Il conjecturait très-heureusement que ce détroit ou cet isthme était situé près du golfe de Darien. Plein de cette idée, on le vit, quoique déjà avancé en âge et accablé d'infirmités, s'offrir avec l'ardeur d'un jeune aventurier à entreprendre un nouveau voyage, dans la vue de vérifier cette conjecture et d'accomplir ainsi le grand projet qu'il avait toujours voulu exécuter. Les circonstances étaient favorables pour lui faire obtenir de Ferdinand et d'Isabelle les secours nécessaires à cette expédition. Ils étaient bien aises d'avoir un prétexte honorable pour éloigner de la cour, en l'employant, un homme dont la politique ne leur permettait pas d'accueillir les demandes, et dont il eût été indécent de méconnaître les services. Sans vouloir récompenser Colomb, ils connaissaient son mérite, et l'expérience qu'ils avaient faite de ses talents et de sa conduite était pour eux une raison suffisante de prendre confiance en ses nouvelles conjectures et d'espérer qu'elles se réaliseraient. Une dernière considération très-puissante se joignait à celles-là. La flotte portugaise, conduite par Cabral, venait d'arriver des Indes, et la richesse de ses retours donnait aux Européens des idées plus justes que celles qu'ils avaient pu avoir jusqu'alors de la richesse et de la fertilité de ces régions. Les Portugais avaient été plus heureux dans leurs découvertes que les Espagnols. Les pays auxquels ils venaient de s'ouvrir un chemin étaient florissants par l'industrie et les arts; le commerce y était établi depuis longtemps et porté plus loin qu'en aucune autre contrée. Les Portugais, dès leurs premiers voyages, purent en rapporter des marchandises précieuses et recherchées, et dont le débit en Europe leur offrait des bénéfices aussi

prompts que considérables. Lisbonne devint le centre du commerce et de la richesse, tandis que l'Espagne n'avait que la perspective des avantages éloignés qu'elle pouvait retirer un jour des Indes occidentales. Rien ne pouvait donc être plus agréable aux Epagnols que l'offre que leur faisait Colomb de les conduire en Orient par une route qu'il imaginait devoir être plus courte et moins dangereuse que celle des Portugais. Ferdinand même, séduit par cette espérance, montra beaucoup d'ardeur pour l'exécution de ce projet.

Malgré les avantages que la nation pouvait attendre de cette entreprise, Colomb ne put cependant obtenir que quatre petits bâtiments, dont les plus grands n'étaient pas de plus de soixante-dix tonneaux. Accoutumé à braver le danger et à tenter de grandes choses avec de faibles moyens, il n'hésita pas à prendre le commandement de cette misérable escadre. Son frère Barthélemi, et Ferdinand, son second fils, l'historien de ses actions, l'accompagnèrent. Il partit de Cadix le 9 mai[1], et toucha, suivant l'usage, aux Canaries. De là il se proposait de faire voile directement au continent de l'Amérique; mais son plus grand bâtiment marchait si mal et était en si mauvais état, qu'il fut forcé de toucher à l'Espagnola, dans l'espérance qu'il pourrait l'échanger avec quelqu'un des vaisseaux de la flotte qui avait transporté Ovando. A son arrivée à la rade de Santo-Domingo, il trouva dix-huit de ces vaisseaux déjà chargés et sur le point de partir pour l'Espagne. Colomb instruisit le gouverneur de l'objet de son voyage et de l'accident qui l'avait obligé de changer sa route; et il demanda la permission d'entrer dans le hâvre, non-seulement afin de pouvoir négocier l'échange de son vaisseau, mais encore pour s'y mettre en sûreté contre un ouragan violent dont il prévoyait les approches par différents pronostics que son expérience et sa sagacité lui avaient appris à reconnaitre. Il conseillait en même temps au gouverneur de différer de quelques jours le départ de la flotte pour l'Espagne. Ovando rejeta sa demande et méprisa son conseil. Dans une circonstance où la seule huma-

[1] Ce fut seulement le 11 mai 1502 que Christophe Colomb mit à la voile de Cadix, d'après la relation de ce quatrième voyage, faite par Diego Porras, qui avait accompagné l'amiral, et que M. de Navarrete a insérée dans sa Collection des voyages et découvertes des Espagnols, etc. (D. L. R.).

nité aurait offert un asile à un étranger, on refusa à Colomb l'abord d'un pays dont on lui devait la possession et même la connaissance. Ses avis salutaires, qui méritaient la plus grande attention, furent regardés comme les songes d'un visionnaire qui avait l'arrogance de faire le prophète, en annonçant d'avance un événement hors de la portée de la prévoyance humaine. La flotte mit à la voile. La nuit suivante, l'ouragan se déclara avec une violence terrible. Colomb, qui avait prévu le danger et pris toutes ses précautions, sauva sa petite escadre. La flotte destinée pour l'Espagne eut le sort que méritaient la témérité et l'obstination des commandants. De dix-huit vaisseaux, deux ou trois seulement échappèrent. Bovadilla, Roldan et la plus grande partie des plus ardents ennemis de Colomb et des plus cruels oppresseurs des Indiens, périrent. Toutes les richesses qu'ils emportaient, acquises par tant d'injustices et de cruautés, furent englouties dans les flots. Elles montaient à deux cent mille pesos, somme immense en ce temps-là, et qui eût suffi, non-seulement pour mettre les coupables à l'abri d'un examen trop sévère de leur conduite, mais même pour leur obtenir un accueil très-favorable à la cour d'Espagne. Parmi le petit nombre de vaisseaux qui échappèrent se trouva celui qui portait les effets que Colomb avait sauvés de la ruine de sa fortune. Tous les historiens, voyant dans cet événement une distinction si marquée et si juste de l'innocent d'avec le coupable, et une dispensation si équitable de la peine et de la récompense, ont cru y reconnaître l'action immédiate de la Providence divine, qui vengeait les injures d'un homme de bien persécuté, et punissait les oppresseurs d'un peuple innocent. Mais des faits de cette nature font des impressions différentes sur des hommes ignorants et superstitieux. D'après une opinion qui accompagne souvent l'admiration du vulgaire pour les personnes qui se distinguent par leur génie et leur sagacité, les Espagnols établis à Santo-Domingo ne virent dans Colomb qu'un homme qui possédait un pouvoir surnaturel, et ils imaginèrent qu'il avait excité, par ses conjurations et ses enchantements, cette tempête terrible, pour se venger de ses ennemis[1].

[1] Oviedo, lib. III, cap. 7, 9. — Herrera, décad. I, lib. V, cap. 1, 2. — Vie de Colomb, chap. 88.

Colomb quitta bientôt l'île où il avait été si mal accueilli et fit voile vers le continent. Après une longue et dangereuse navigation, il découvrit *Guanaia*, île voisine de la côte d'Honduras. Il y communiqua avec quelques habitants de la grande terre, qui y venaient avec de grands canots. Ils lui parurent plus civilisés et plus avancés dans la connaissance des arts utiles qu'aucune des nations qu'il avait jusqu'alors découvertes. Les Espagnols demandant, avec leur empressement ordinaire, de quel pays venait l'or que les Indiens portaient comme ornement, ces Indiens montrèrent l'ouest, donnant à entendre que l'or y était si abondant qu'on l'employait aux usages les plus communs. Au lieu d'aller à la recherche de ces pays si attrayants, ce qui l'aurait conduit, en suivant la côte d'Yucatan, au riche empire du Mexique, Colomb, toujours attaché à son premier et grand projet de trouver un détroit qui communiquât avec l'océan Indien, porta à l'est, vers le golfe de Darien. Il découvrit dans cette route toute la côte du continent, depuis le cap Gracias-à-Dios jusqu'au hâvre de Porto-Bello, auquel il donna ce nom à cause de sa beauté et de sa sûreté. Il chercha inutilement son détroit imaginaire; et, quoiqu'il prît terre souvent et s'avançât dans l'intérieur, il n'y pénétra pas assez avant pour traverser et reconnaître l'isthme étroit qui sépare le golfe du Mexique de la grande mer du Sud. La beauté du pays le charma tellement, et il conçut une idée si favorable de sa richesse par les morceaux d'or que les naturels lui firent voir, qu'il résolut de laisser sous les ordres de son frère une petite colonie sur la rivière de Belem [1503], dans la province de Veragua, et de retourner en Espagne pour en rapporter tout ce qui était nécessaire à un établissement solide. Mais l'esprit indomptable de mutinerie et d'indiscipline des hommes qu'il avait à conduire le priva de la gloire de former la première colonie européenne sur le continent de l'Amérique. Leur insolence et leur rapacité forcèrent les Indiens de prendre les armes; et comme ceux-ci étaient plus braves que les habitants des îles, ils firent périr une partie des Espagnols et obligèrent le reste d'abandonner un poste dans lequel ils ne pouvaient plus se maintenir[1].

[1] Herrera, decad. I, lib. V, cap. 5, etc. — Vie de Colomb, chap. 89, etc. — Oviedo, lib. III, cap. 9.

Cet échec, le premier que les Espagnols eussent reçu en Amérique, ne fut pas le dernier malheur de Colomb; il fut suivi de tous les désastres auxquels des navigateurs peuvent être exposés. Des ouragans furieux, des tempêtes violentes accompagnées de tonnerre et d'éclairs, mirent souvent ses navires à deux doigts de leur perte. Ses gens, mécontents et découragés, épuisés de fatigue et dépourvus de vivres, manquaient de bonne volonté ou étaient hors d'état d'exécuter ses ordres; un de ses vaisseaux périt; il fut forcé d'abandonner l'autre, et avec les deux qui lui restaient il quitta cette partie du continent qu'il avait nommée dans sa détresse la *Côte des Contrariétés* [1], et fit voile pour l'Espagnola. De nouveaux malheurs l'attendaient encore. A la vue de la côte de Cuba, une violente tempête l'assaillit; ses vaisseaux se heurtèrent et furent si endommagés par le choc qu'il eut beaucoup de peine à gagner la Jamaïque, où il fut obligé de s'échouer pour ne pas couler à fond. La mesure de ses calamités semblait alors comblée. Il se trouvait jeté sur les rivages d'une île fort éloignée de l'Espagnola, seul établissement européen qu'il y eût en Amérique. Ses navires étaient dans un si mauvais état, qu'ils ne pouvaient plus être réparés. Il paraissait impossible de faire parvenir à l'Espagnola des nouvelles de sa situation, et c'était cependant la seule ressource qui lui restât. Son génie fertile en ressources, et plus actif encore dans les dangers extrêmes qui accablent les âmes faibles, trouva bientôt le seul expédient qui pût lui donner quelque espoir. Il profita de la douceur et de l'hospitalité des habitans du pays, qui, regardant les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure, s'empressaient de les aider dans tous leurs besoins: il en obtint deux canots, chacun d'un seul tronc d'arbre creusé à l'aide du feu, mais si mal faits et si difficiles à manœuvrer, qu'ils méritaient à peine le nom de bateaux. Avec ces frêles machines, propres seulement à suivre la côte ou à traverser une petite baie, Mendès, Espagnol, et Fieschi, Génois, tous deux particulièrement attachés à Colomb, offrirent courageusement d'aller à l'Espagnola, voyage de plus de trente lieues [2], qu'ils exécutèrent en dix

[1] La Costa de los Contrastes.
[2] Oviedo, lib. III, cap. 9.

jours en surmontant des dangers incroyables et en éprouvant une si grande fatigue que plusieurs des Indiens qui les accompagnaient y succombèrent et moururent. Le gouverneur de l'Espagnola, loin de les accueillir comme leur courage le méritait, ne fut nullement touché de l'horrible situation des Espagnols pour lesquels ils venaient demander des secours. Ovando, par une basse jalousie, ne voulut pas permettre que Colomb mît le pied dans l'île qui était sous son gouvernement. Cette féroce et vile passion ferma son cœur à tous les sentiments d'humanité que devait exciter en lui ou le souvenir des services et des malheurs de ce grand homme, ou la compassion pour ses concitoyens enveloppés dans les mêmes calamités. Mendès et Fieschi sollicitèrent huit mois entiers pour leur commandant et leurs compatriotes sans pouvoir rien obtenir.

[1504] Cependant mille sentiments divers agitaient l'esprit de Colomb et de ses compagnons d'infortune. D'abord, l'espoir d'une prompte délivrance, qu'on attendait du succès du voyage de Mendès et de Fieschi, releva les esprits les plus abattus. Lorsqu'il se fut écoulé quelque temps, les plus timides commencèrent à croire que leurs libérateurs avaient manqué l'île de l'Espagnola; à la fin on fut généralement persuadé qu'ils avaient péri. Le rayon d'espérance qui avait d'abord lui à ces infortunés rendait leur condition plus horrible. Le désespoir porté à son comble devint universel. Leur dernière ressource venait de leur échapper, et ils se voyaient destinés à finir leurs misérables jours parmi des sauvages, nus, loin de leur patrie et de leurs amis. Les matelots furieux se mutinèrent ouvertement, menacèrent la vie de Colomb, auquel ils reprochaient d'être l'auteur de toutes leurs calamités; et se saisissant de dix canots qu'il avait achetés des Indiens, ils se retirèrent, malgré ses prières et ses remontrances, dans une partie éloignée de l'île. En même temps les insulaires commençaient à murmurer du long séjour des Espagnols dans leur pays. Leur industrie n'était pas supérieure à celle de leurs voisins de l'Espagnola, et l'obligation de nourrir tant d'étrangers était pour eux aussi intolérable. Ils commencèrent à apporter des vivres avec répugnance et en petite quantité, et menacèrent de n'en plus fournir. Cette résolution eût été fatale aux Espagnols. Leur vie

dépendait de la bienveillance des Indiens, et à moins qu'ils ne vinssent à bout de ranimer l'admiration et le respect que ce peuple simple leur avait montrés à leur arrivée, leur perte était inévitable. Les violences des mutins avaient contribué plus que toute autre chose à effacer les idées favorables que les Indiens avaient conçues de leurs hôtes; mais l'adresse ingénieuse de Colomb lui suggéra un heureux artifice qui rétablit et augmenta même la haute opinion des insulaires pour les Espagnols. Ses connaissances en astronomie lui faisant prévoir qu'il y aurait dans peu de temps une éclipse totale de lune, le jour qui précéda l'éclipse il assembla autour de lui les principaux Indiens, et, après leur avoir reproché l'inconstance qui les portait à retirer leur affection et leurs secours à des hommes qu'ils avaient d'abord traités avec respect, il leur dit que les Espagnols étaient les serviteurs du grand esprit qui habite les cieux, qui a créé et qui gouverne le monde; que ce grand esprit était offensé du refus de secourir des hommes qui étaient les objets de sa faveur particulière, qu'il se préparait à punir ce crime avec sévérité; que cette même nuit la lune leur retirerait sa lumière, et leur paraîtrait de couleur de sang, signe de la colère divine et emblème de la vengeance prête à tomber sur eux. La prédiction fut reçue par quelques-uns avec l'indifférence et l'incuriosité qui sont particulières aux nations de l'Amérique, et par d'autres avec l'étonnement stupide, naturel à des peuples barbares. Mais lorsque la lune commença à s'obscurcir par degrés et parut enfin de couleur de sang, tous furent frappés de terreur. Ils coururent consternés à leurs maisons, et, revenant tout de suite à Colomb chargés de vivres, les mirent à ses pieds en le conjurant d'intercéder pour eux auprès du grand esprit et d'écarter le malheur qui les menaçait. Colomb parut touché de leurs prières et promit d'y avoir égard. L'éclipse se dissipa; la lune reprit son éclat, et dès ce jour, non-seulement les Espagnols eurent des provisions en abondance, mais les Indiens évitèrent même avec une attention qui allait jusqu'à la superstition de leur donner aucun sujet de plainte[1].

[1] Vie de Colomb, chap, 103. — Herrera, decad. I, lib. VI, cap. 5, 6. — Benzon, Hist. lib. I, cap. 14.

Pendant que cela se passait, les mutins avaient fait plusieurs tentatives pour gagner l'Espagnola dans les canots qu'ils avaient saisis, et toutes avaient été sans succès, soit par la mauvaise manœuvre, soit par la violence des vents et des courants. Furieux de ce nouveau contre-temps, ils se mirent en marche pour l'endroit de l'île où Colomb était resté, en lui préparant de nouvelles insultes et le menaçant de nouveaux dangers. Au même moment il éprouvait un malheur plus affreux que ceux qu'il pouvait redouter de la part des mutins. Le gouverneur de l'Espagnola, entretenant toujours des soupçons injurieux pour Colomb, envoyait une petite barque à la Jamaïque, non pour tirer ses compatriotes de l'état où ils étaient depuis si longtemps, mais pour les épier et reconnaître leur situation; et de peur que la compassion de ceux qu'il employait à cette mission ne les engageât à donner, contre son intention, quelque secours à ces malheureux, il avait confié le commandement à Escobar, ennemi cruel et invétéré de Colomb. Escobar, suivant ses instructions avec une maligne exactitude, avait jeté l'ancre à quelque distance de l'île, s'était approché du rivage dans un petit bateau, avait observé le misérable état des Espagnols, envoyé une lettre remplie de vains compliments à Colomb, et après avoir reçu sa réponse était parti sur-le-champ. Dès que les Espagnols avaient découvert le vaisseau qui s'approchait de l'île, ils s'étaient livrés à tous les transports de la joie, persuadés que le moment de leur délivrance, si longtemps attendu, était enfin arrivé; mais lorsque le navire eut disparu si subitement, ils tombèrent dans le plus horrible abattement et perdirent tout espoir. Colomb seul, quoique pénétré jusqu'au fond du cœur de l'insulte gratuite qu'Ovando ajoutait à sa négligence passée, conserva assez d'empire sur lui-même pour relever le courage de ses compagnons. Il leur assura que Mendès et Fieschi étaient arrivés sains et saufs à l'Espagnola, qu'ils enverraient incessamment des vaisseaux, et qu'il avait refusé de retourner dans celui d'Esbocar qui était trop petit pour les recevoir tous, étant résolu à ne jamais abandonner les fidèles compagnons de son infortune. Cette espérance d'une délivrance prochaine les calma. Ils surent gré à Colomb de la générosité avec laquelle

il paraissait occupé de leur conservation plus même que de la sienne. Ils reprirent quelque courage et lui rendirent leur confiance [1].

Sans cet heureux changement, Colomb n'eût jamais pu résister aux mutins qui s'approchaient. Tous ses efforts pour les calmer ne faisaient que les rendre plus furieux. Leurs demandes devenaient de jour en jour plus extravagantes et leurs desseins plus violents et plus sanguinaires. La sûreté commune exigeait qu'on leur résistât à force ouverte. Colomb souffrant et affaibli par la goutte ne pouvait se mettre en campagne. Son frère l'Adelantade marcha contre eux. Les mutins rejetèrent avec mépris toute espèce d'accommodement et fondirent sur lui. Il était bien préparé à les recevoir. Au premier choc, plusieurs de leurs chefs furent tués. L'Adelantade, aussi vigoureux que brave, s'attacha à combattre leur capitaine, le blessa, le désarma et le fit prisonnier [2]. Le reste s'enfuit honteusement en montrant une lâcheté digne de leur première insolence. Bientôt après la troupe entière se soumit à Colomb, et s'engagea par les serments les plus solennels à lui obéir désormais en tout. A peine la tranquillité était-elle rétablie, qu'on vit paraître les vaisseaux que Colomb avait promis sans y compter beaucoup. Les Espagnols quittèrent avec des transports de joie une île où la jalousie inhumaine d'Ovando les avait laissés languir pendant plus d'une année, exposés à toutes les espèces de calamités.

Lorsque Colomb fut arrivé à Santo-Domingo, le gouverneur mit en œuvre tous les artifices des âmes viles, qui réparent l'insolence par la bassesse, flattant l'homme dont il était jaloux et dont il avait tramé la perte. Il reçut Colomb avec de grandes marques de respect, le logea dans sa maison et lui prodigua toutes sortes de distinctions. Mais, au milieu de ces démonstrations simulées, il ne put cacher la haine qui dévorait son cœur. Il mit en liberté le chef des mutins que Colomb avait amené dans les fers pour le faire juger pour ses crimes, et intimida tous ceux qui avaient défendu le parti de l'amiral, en les menaçant de rechercher leur conduite.

[1] Vie de Colomb, chap. 104. — Herrera, decad. I, lib. VI, cap. 17.
[2] Vie de Colomb, chap. 107. — Herrera, decad. I, lib. VI, cap. 11.

Colomb se soumit en silence à ce qu'il ne pouvait empêcher; mais il montra une extrême impatience de quitter un pays où commandait un homme qui l'avait traité en toute occasion avec tant d'injustice et d'inhumanité Ses préparatifs furent bientôt faits, et il mit à la voile pour l'Espagne avec deux vaisseaux. Le malheur qui avait accompagné sa vie continua de le poursuivre jusqu'à la fin de sa carrière. Un de ses vaisseaux fut obligé de revenir à Santo-Domingo, ne pouvant plus tenir la mer : l'autre, battu par de violentes tempêtes, fit sept cents lieues avec des vergues pour mâts, et gagna avec beaucoup de difficulté le port de San-Lucar [1]. Colomb y reçut en arrivant [2] la nouvelle de l'événement le plus fâcheux qu'il pût craindre. Isabelle venait de mourir, et cette perte lui enlevait la dernière ressource qu'il avait espéré de trouver dans sa justice, son humanité et sa bienveillance. Il ne restait plus personne qui pût réparer les injustices qu'il avait éprouvées, le récompenser de ses services et le dédommager de ses souffrances. Ferdinand l'avait toujours traversé et avait été souvent injuste envers lui. Des sollicitations auprès d'un prince si prévenu devenaient pour Colomb aussi désagréables qu'inutiles; c'était pourtant dans cette triste occupation qu'il était destiné à consumer le reste de ses jours. Aussitôt que sa santé put le lui permettre, il se rendit à la cour. Ferdinand l'accueillit avec une politesse froide. Colomb lui présenta requête sur requête pour obtenir la punition de ses oppresseurs et la restitution de tous les priviléges qui lui étaient promis par le traité de 1492. Ferdinand l'amusa de belles paroles : il employa toutes sortes d'artifices pour éluder ses demandes et laissa voir clairement l'intention de ne jamais terminer cette affaire. La santé affaiblie de Colomb flattait Ferdinand de l'espérance qu'il serait bientôt délivré de ce solliciteur importun, et le soutenait dans l'exécution de son injuste plan de délai : il ne fut pas trompé dans son attente. Le cœur navré de l'ingratitude d'un monarque qu'il avait servi avec tant de fidélité et de succès, épuisé par

[1] Vie de Colomb, chap. 108. — Herrera, decad. I; lib. VI, cap. 12.

[2] Suivant la relation de Diego Porras, Collection des voyages et découvertes des Espagnols, etc., Christophe Colomb entra dans le port de San Lucar le 15 novembre 1504. (D. L. R.)

les fatigues et les chagrins qu'il avait essuyés, et affaibli par les infirmités qui étaient le fruit de ses travaux, Colomb finit sa vie à Valladolid, le 20 mai 1506, dans la cinquante-neuvième année de son âge[1]. Il mourut avec la fermeté qui avait toujours distingué son caractère et avec les sentiments de religion qu'il avait montrés dans toutes les circonstances de sa vie[2].

[1] Son corps, déposé d'abord dans le couvent de Saint-François, fut transféré, en 1513, au monastère des Chartreux de las Cuevas à Séville, et placé dans la chapelle de Sainte-Anne ou du Christ qu'avait fait construire l'année précédente le frère D. Diego Lugan, et non dans les tombeaux des seigneurs d'Alcala, ainsi que le dit Zuniga (Annales de Séville, liv. XIII, an 1506, § Ier). Porté ensuite à Santo-Domingo, il fut mis dans l'église cathédrale de cette ville. La partie espagnole de l'île de Saint-Domingue ayant été cédée à la France par le traité de Bâle, les restes de Christophe Colomb furent définitivement exhumés et transférés en 1796 à la Havane, où ils sont en ce moment. (D. L. R.)

[2] Vie de Colomb, chap. 108. — Herrera, decad. I, lib. VI, cap. 13, 14, 15.

LIVRE III

État de la colonie de l'Espagnola. — Nouvelle guerre avec les Indiens. — Cruauté des Espagnols. — Mauvais règlements sur la condition des Indiens. — Dépérissement de ce peuple. — Découvertes et établissements. — Première colonie établie sur le continent. — Conquête de Cuba. — Découverte de la Floride ; — de la mer du Sud. — Grandes espérances que l'on conçoit de ces découvertes. — Causes de leur peu de succès pendant quelque temps. — Discussion sur la manière de traiter les Indiens. — Décisions contraires. — Zèle des ecclésiastiques et particulièrement de Las Casas. — Conduite singulière de Ximenès. — Nègres transportés en Amérique. — Idée d'une nouvelle colonie présentée par Las Casas. — On lui permet de la suivre. — Son mauvais succès. — Découvertes faites vers l'ouest. — Celle de l'Yucatan ; — de Campêche ; — de la Nouvelle-Espagne. — Préparatifs pour envahir cette dernière province.

Tandis que Colomb était occupé à son dernier voyage, l'île Espagnola fut le théâtre de plusieurs événements remarquables. La colonie espagnole, le modèle et la source de tous les établissements postérieurs que l'Espagne a faits dans le Nouveau-Monde, acquérait par degré la forme d'une société régulière et florissante. Les soins pleins d'humanité que prenait Isabelle pour garantir de l'oppression les malheureux Indiens, et particulièrement l'ordonnance par laquelle il était défendu aux Espagnols de les forcer à travailler, retardèrent, il est vrai, pour quelque temps les progrès de l'industrie. Les naturels, regardant l'inaction comme la suprême félicité, méprisaient toutes les récompenses et les caresses par lesquelles on cherchait à les porter au travail. Les Espagnols n'avaient pas assez de bras pour exploiter les mines et pour cultiver la terre. Plusieurs des premiers colons, accoutumés au service des Indiens, abandonnèrent l'île lorsqu'ils se virent privés des instruments sans lesquels ils ne savaient rien faire. Plusieurs de ceux qui étaient

arrivés avec Ovando furent attaqués de maladies particulières au climat, et dans un court intervalle il en périt plus de mille. En même temps la demande d'une moitié du produit des mines, exigée pour la part du souverain, parut une condition si onéreuse que personne ne voulut plus s'engager à les exploiter à ce prix. [1505] Pour sauver la colonie d'une ruine qui paraissait inévitable, Ovando prit sur lui de modérer la rigueur des ordonnances royales. Il fit une nouvelle distribution des Indiens entre les Espagnols, et les contraignit de travailler pendant un certain temps à creuser les mines ou à cultiver la terre; mais, craignant qu'on ne l'accusât de les avoir soumis de nouveau à la servitude, il ordonna à leurs maîtres de leur payer une certaine somme pour le salaire de leur travail. Il réduisit la part du souverain sur l'or qu'on trouverait dans les mines, de la moitié au tiers, et peu après au cinquième, où elle resta longtemps fixée. Malgré la tendre sollicitude d'Isabelle en faveur des Indiens, et le désir qu'avait Ferdinand d'augmenter le revenu public, Ovando détermina la cour à approuver ces nouveaux règlements [1].

Les Indiens qui venaient de jouir, quoique pendant un intervalle bien court, du plaisir d'échapper à l'oppression, trouvèrent alors le joug de l'esclavage si intolérable qu'ils firent plusieurs tentatives pour recouvrer leur liberté. Les Espagnols traitèrent leurs efforts de rébellion et prirent les armes pour les réduire. Lorsqu'une guerre s'élève entre des nations qui se trouvent dans un état de civilisation à peu près semblable, les moyens de défense sont proportionnés à ceux d'attaque; dans une lutte à force égale, les efforts qui se font de part et d'autre, les talents qui déploient leur activité et les passions qui se développent, peuvent présenter l'humanité sous un point de vue aussi curieux qu'intéressant. C'est une des plus nobles fonctions de l'histoire que d'observer et de peindre les hommes dans les situations où les âmes sont le plus violemment agitées et où toutes leurs facultés sont mises en mouvement : aussi les opérations et les événements de la guerre chez des nations ennemies ont-ils été regardés par les historiens, tant anciens que modernes, comme un objet important et capital dans les annales

[1] Herrera, decad. I, lib. V, cap. 3.

du genre humain. Mais dans une querelle entre des sauvages entièrement nus et une des nations les plus belliqueuses de l'Europe, où la science, le courage et la discipline étaient tous d'un côté, et la timidité, l'ignorance et le désordre de l'autre, un détail circonstancié des événements serait aussi dépourvu d'agrément que d'instruction.

Si la simplicité et l'innocence des Indiens, en éveillant l'humanité dans le cœur des Espagnols, eussent tourné en un sentiment de pitié l'orgueil de la supériorité, et les eussent engagés à instruire les habitants du Nouveau-Monde au lieu de les opprimer, l'historien pourrait raconter sans horreur quelques actes de violence qui ressembleraient aux châtiments trop rigoureux infligés par des maîtres impatients à des élèves indociles. Mais malheureusement ce sentiment de la supériorité s'exerça d'une manière bien différente : les Espagnols avaient tant d'avantages de toute espèce sur les naturels de l'Amérique qu'ils les regardaient avec mépris, comme des êtres d'une nature inférieure, pour qui les droits et les priviléges de l'humanité n'étaient point faits. Dans la paix, ils les soumirent à l'esclavage ; dans la guerre, ils n'eurent aucun égard à ces lois qui, par une convention tacite entre les nations ennemies, règlent les droits de la guerre, et mettent quelques bornes à ses fureurs. Les Américains ne furent point traités comme des hommes qui combattent pour défendre leur liberté, mais comme des esclaves révoltés contre leurs maîtres. Ceux de leurs caciques qui tombaient entre les mains des Espagnols étaient condamnés comme des chefs de brigands aux plus cruels et aux plus infâmes supplices, et tous leurs sujets, sans égard pour les rangs établis parmi eux, étaient également réduits à la plus abjecte servitude. C'est avec de semblables dispositions que l'on attaqua le cacique de Higuey, province située à l'extrémité orientale de l'île. Cette guerre fut une suite de la perfidie des Espagnols, qui violèrent le traité qu'ils avaient fait avec les naturels, et elle se termina par le meurtre du cacique, qui fut pendu pour avoir défendu son peuple avec une bravoure supérieure à celle de ses compatriotes et digne d'un meilleur sort[1].

Ovando se comporta dans une autre partie de l'île d'une ma-

[1] Herrera, decad. I, lib. VI, cap. 9, 10.

nière encore plus cruelle et plus perfide. La province qu'on appelait anciennement Xaragua, et qui s'étendait depuis la plaine fertile où Léogane est aujourd'hui situé, jusqu'à l'extrémité occidentale de l'île, était soumise à la domination d'une femme, Anacoana, chérie et respectée de ses sujets. Par une suite de ce goût très-vif que les femmes d'Amérique avaient pour les Européens et dont on expliquera la cause dans la suite, Anacoana avait toujours recherché l'amitié des Espagnols et les avait comblés de bons offices ; mais quelques-uns des partisans de Roldan, s'étant établis dans son pays, furent tellement irrités des moyens qu'elle prit pour réprimer leurs excès, qu'ils l'accusèrent d'avoir formé le dessein de secouer le joug et d'exterminer les Espagnols. Ovando, quoique persuadé du peu de confiance que méritait le témoignage de ces hommes corrompus, marcha sans autre information vers Xaragua avec trois cents hommes d'infanterie et soixante-dix cavaliers ; mais, pour empêcher que cette expédition militaire ne répandît d'avance l'alarme parmi les Indiens, il annonça que son intention était de faire une visite respectueuse à Anacoana, à qui les Espagnols avaient tant d'obligations, et de régler avec elle la manière dont on lèverait le tribut exigé pour le roi d'Espagne. Anacoana, s'empressant de traiter un hôte si distingué avec les égards qui lui étaient dus, assembla les hommes principaux de ses domaines au nombre de trois cents, et s'avançant à leur tête, suivie d'une foule nombreuse des autres habitants, elle reçut Ovando au milieu des chants et des danses, selon la coutume du pays, et le conduisit ensuite dans le lieu qu'elle habitait. Il y fut traité pendant quelques jours avec tous les soins de la simple hospitalité ; elle l'amusait des jeux et des spectacles en usage chez les Américains dans les occasions de fête et de réjouissance. Au milieu de la sécurité que cette conduite inspirait à Anacoana, Ovando méditait la destruction de cette reine innocente et de son peuple, et la barbarie de son projet ne peut être égalée que par la basse perfidie avec laquelle il l'exécuta. Sous prétexte de donner aux Indiens la représentation d'un tournoi européen, il s'avança avec ses troupes rangées en bataille vers la maison où étaient assemblés Anacoana et les chefs de sa suite. L'infanterie s'empara de toutes les avenues qui

conduisaient au village, pendant que la cavalerie investissait la maison. Ces mouvements n'excitèrent d'abord que l'admiration sans aucun mélange de crainte; mais à un signal dont on était convenu, les Espagnols tirèrent tout à coup leurs épées et fondirent sur les Indiens sans défense, et étonnés d'une trahison à laquelle ne pouvaient pas s'attendre des hommes simples et confiants. On s'assura aussitôt d'Anacoana. Tous ceux qui la suivaient furent saisis et chargés de liens; on mit le feu à la maison, et, sans examen ni preuves, tous ces infortunés qui étaient les personnes les plus considérables du pays furent consumés par les flammes. Anacoana fut réservée à un destin plus ignominieux. On la transporta enchaînée à Santo-Domingo, où, après la formalité d'une procédure faite devant les juges espagnols, elle fut condamnée à être pendue publiquement, sur le témoignage des mêmes hommes qui l'avaient trahie[1].

Intimidés et humiliés par le traitement atroce qu'essuyaient les princes et les personnages les plus respectés du pays, les habitants de toutes les provinces de l'Espagnola se soumirent sans résistance au joug des Espagnols. Après la mort d'Isabelle, tous les règlements qu'elle avait faits pour adoucir le malheur de leur servitude furent oubliés. On retira la petite gratification qu'on leur payait comme le salaire de leur travail [1506], et en même temps on augmenta les charges qu'on leur imposait. Ovando, n'étant plus retenu par rien, partagea les Indiens entre ses amis dans toute l'île. Ferdinand, à qui la reine avait laissé par son testament une moitié du revenu provenant des établissements du Nouveau-Monde, accorda à ses courtisans des concessions du même genre, qu'il regardait comme la manière la moins onéreuse de récompenser leurs services. Ceux-ci affermaient les Indiens dont ils étaient devenus les propriétaires à ceux de leurs concitoyens qui étaient établis à l'Espagnola; ces peuples malheureux étant contraints par la force de satisfaire la rapacité des uns et des autres, les exactions de leurs oppresseurs n'eurent plus de bornes. Mais cette police barbare, quoique funeste aux habitants de l'île, produisit pendant quelque temps des effets très-avantageux aux Espagnols. En ras-

[1] Oviedo, lib. III, cap. 12. — Herrera, decad. I, lib. VI, cap. 4. — Relacion de destruyc. de las Indias por Bart. de Las Casas, p. 8.

semblant ainsi les forces d'une nation fière pour les diriger vers un même objet, on parvint à pousser l'exploitation des mines avec une rapidité et un succès prodigieux. Pendant plusieurs années, l'or qu'on apportait aux fontes royales de l'Espagnola montait à quatre cent soixante mille pesos (environ deux millions quatre cent mille livres tournois), ce qui doit paraître une somme prodigieuse, si l'on fait attention à la grande augmentation de valeur que l'argent a acquise depuis le commencement du seizième siècle jusqu'à ce moment. On vit des colons faire tout à coup des fortunes immenses, et d'autres dissiper aussi rapidement par une fastueuse profusion les richesses qu'ils avaient amassées avec tant de facilité. Attirés par cet exemple, de nouveaux aventuriers se portèrent en foule en Amérique, impatients de partager les trésors qui enrichissaient leurs compatriotes, et la colonie continua de s'accroître malgré la mortalité qu'y occasionnait l'insalubrité du climat[1].

Ovando gouvernait les Espagnols avec une sagesse et une justice peut-être égales à la cruauté avec laquelle il traitait les Indiens. Il établit des lois équitables, et en les faisant observer avec impartialité il accoutuma la colonie à les respecter. Il fonda plusieurs villes nouvelles en différentes parties de l'île, et y attira des habitants par la concession de divers priviléges. Il chercha les moyens de tourner l'attention des Espagnols vers quelque branche d'industrie plus utile que l'exploitation des mines. Quelques cannes à sucre ayant été apportées des îles Canaries, dans la vue seulement de faire une expérience, la richesse du sol et la fertilité du climat parurent si favorables à cette culture qu'on songea bientôt à en faire un objet de commerce. On vit se former de vastes plantations; on établit des moulins à sucre, que les Espagnols appelaient *ingeniose*, à cause de leur mécanisme compliqué; enfin en peu d'années la fabrication de cette denrée fut la principale occupation des habitants de l'Espagnola et la source la plus abondante de leur richesse[2].

Les sages mesures que prenait Ovando pour accroître la prospérité de la colonie furent puissamment secondées par

[1] Herrera, decad. I, lib. VI, cap. 18, etc.
[2] Oviedo, lib. IV, cap. 8, p. 6, etc.

Ferdinand. Les sommes considérables que ce prince recevait du Nouveau-Monde lui ouvrirent enfin les yeux sur l'importance de ces découvertes, qu'il avait jusqu'alors affecté de regarder avec dédain. [1507] Il était parvenu, par son habileté et par des circonstances heureuses, à surmonter les embarras où l'avaient jeté la mort d'Isabelle et des disputes avec son gendre pour le gouvernement des états de cette princesse [1]. Il employa le loisir dont il jouissait à s'occuper des affaires de l'Amérique; c'est à sa prévoyance et à sa sagacité que l'Espagne doit plusieurs des règlements qui ont formé par degrés ce système de politique profonde, mais jalouse, par lequel elle gouverne ses domaines dans le Nouveau-Monde. Il établit un tribunal connu sous le titre de *Casa de contratacion*, ou Bureau de commerce, composé d'hommes distingués par leur rang et par leurs talents, à qui il confia l'administration des affaires américaines. Ce bureau s'assemblait régulièrement à Séville et exerçait une juridiction particulière et étendue. Il donna une forme régulière au gouvernement ecclésiastique d'Amérique, en nommant des archevêques, des évêques, des doyens et des ecclésiastiques inférieurs, pour veiller sur les Espagnols qui y étaient établis, ainsi que sur ceux des naturels qui embrasseraient la foi chrétienne. Mais, malgré la déférence et le respect de la cour d'Espagne pour le saint-siége, Ferdinand sentit l'importance d'empêcher toute puissance étrangère d'étendre sa juridiction ou son influence sur ses nouveaux domaines; en conséquence, il réserva à la couronne d'Espagne le droit exclusif de patronage pour les bénéfices de l'Amérique, et stipula qu'aucune bulle ou ordonnance du pape n'y serait promulguée qu'après avoir été préalablement examinée et approuvée par son conseil. Ce fut par le même esprit de jalousie qu'il défendit à qui que ce fût de s'établir en Amérique, ou d'y porter aucune espèce de marchandise, sans une permission spéciale de ce même conseil [2].

Malgré l'attention que ce prince donnait à la police et à la prospérité de la colonie, elle se vit menacée, par un accident imprévu, d'une destruction prochaine. Les naturels de l'île,

[1] Histoire du règne de Charles-Quint.

[2] Herrera, decad. I, lib. VI, cap. 19, 20.

sur le travail desquels les Espagnols avaient compté pour leur succès et même pour leur existence, se détruisaient avec tant de rapidité que l'extinction de la race entière paraissait inévitable. Lorsque Colomb découvrit l'Espagnola, on y comptait au moins un million d'habitants [1] ; dans l'espace de quinze ans ils se trouvèrent réduits à soixante mille. Cette prodigieuse diminution de l'espèce humaine résultait du concours de différentes causes. Les naturels des îles de l'Amérique, étant d'une constitution plus faible que les habitants de l'autre hémisphère, ne pouvaient ni exécuter les mêmes travaux ni supporter les mêmes fatigues que des hommes doués d'une organisation plus vigoureuse. L'indolence et l'inaction dans laquelle ils se plaisaient à passer leur vie, étant l'effet de leur faiblesse et contribuant en même temps à l'augmenter, les rendaient, par habitude autant que par nature, incapables de tout effort pénible. Les aliments dont ils subsistaient étaient peu nourrissants ; ils n'en prenaient qu'en petite quantité et cette nourriture n'était pas suffisante pour fortifier des corps débiles et les mettre en état de soutenir les travaux de l'industrie. Les Espagnols, faisant peu d'attention à cette constitution particulière des Américains, leur imposaient des tâches si disproportionnées à leurs forces qu'on en voyait un grand nombre succomber à la peine et périr d'épuisement ; d'autres, s'abandonnant au désespoir, terminaient eux-mêmes leurs misérable jours. Une partie de ces peuples ayant été obligée d'abandonner la culture des terres pour aller travailler dans les mines, la disette des subsistances amena la famine, qui en fit mourir un grand nombre. Pour compléter la désolation, les habitants furent attaqués de différentes maladies, dont les unes étaient occasionnées par les fatigues auxquelles on les condamnait, et les autres étaient l'effet de leur commerce avec les Européens. Les Espagnols se voyant ainsi privés par degrés des bras dont ils étaient accoutumés à se servir, il leur fut impossible d'étendre plus loin les progrès de leur établissement et même de continuer les ouvrages qu'ils avaient commencés. [1508] Pour apporter un prompt remède à un état si alarmant, Ovando proposa de transporter à l'Espagnola les habitants des îles Lu-

[1] Herrera, decad. I, lib. X, cap. 12.

cayes, sous prétexte qu'il serait plus aisé de les civiliser et de les instruire dans la religion chrétienne lorsqu'ils seraient unis à la colonie espagnole, sous l'inspection immédiate des missionnaires qui y étaient établis. Ferdinand, trompé par cet artifice, ou disposé peut-être à se prêter à un acte de violence que la politique lui représentait comme nécessaire, consentit à la proposition. On équipa plusieurs vaisseaux pour les Lucayes; les commandants, qui savaient la langue du pays, dirent aux habitants qu'ils venaient d'une contrée délicieuse où résidaient leurs ancêtres défunts, et que ceux-ci les invitaient à s'y rendre afin de partager le bonheur dont ils jouissaient. Ces hommes simples et crédules écoutaient avec admiration ces récits merveilleux : empressés d'aller voir leurs parents et leurs amis dans l'heureuse région dont on leur parlait, ils suivirent avec plaisir les Espagnols. Cet artifice en fit passer quarante mille à l'Espagnola, où ils allèrent partager les souffrances des habitants de l'île, et mêler leurs pleurs et leurs gémissements avec ceux de cette race infortunée [1].

Les Espagnols avaient pendant quelque temps poussé leurs travaux dans les mines de l'Espagnola avec tant d'ardeur et de succès que cet objet paraissait avoir absorbé toute leur attention. L'esprit de découverte languissait, et depuis le dernier voyage de Colomb aucune entreprise de quelque importance n'avait été formée. Mais la diminution des Indiens faisant sentir l'impossibilité de s'enrichir dans cette île avec autant de rapidité qu'auparavant, cette considération détermina les Espagnols à chercher des contrées nouvelles où leur avidité pût trouver à se satisfaire avec plus de facilité. Jean Ponce de Léon, qui commandait sous Ovando dans la partie orientale de l'Espagnola, passa dans l'île de *Saint-Jean de Porto-Rico* [2], que Colomb avait découverte à son second voyage, et pénétra dans l'intérieur du pays. Comme il trouva un sol fertile, et que, d'après quelques indications et le témoignage des habitants, il eut lieu d'espérer qu'on pourrait découvrir des mines d'or dans les

[1] Herrera, decad. I, lib. VII, cap. 3. — Oviedo, lib. III, cap. 6. — Gomara, Hist., cap. 41.

[2] Jean Ponce, né dans la province de Léon, passa dans l'île de Porto-Rico en 1508. (D. L. R.)

montagnes, Ovando lui permit d'essayer un établissement dans l'île ; ce qui fut exécuté sans peine par Ponce de Léon, dont la prudence égalait le courage. En peu d'années Porto-Rico fut soumis au gouvernement espagnol ; les naturels réduits en servitude furent traités avec la même rigueur imprudente que ceux de l'Espagnola, et la race des premiers habitants, épuisée par les fatigues et les souffrances, fut entièrement exterminée[1].

Vers le même temps, Jean Diaz de Solis, de concert avec Vincent Yanez Pinson, un des premiers compagnons de Colomb, fit un voyage au continent. Ils suivirent jusqu'à l'île de *Guanaïos* la même route que Colomb avait prise ; mais tournant de là à l'ouest, ils découvrirent une nouvelle et vaste province connue depuis sous le nom de *Yucatan*[2], et longèrent une grande partie de la côte de ce pays[3]. Quoique cette expédition n'ait été marquée par aucun événement mémorable, elle mérite qu'on en fasse mention, parce qu'elle conduisit à des découvertes de plus grande importance. C'est pour la même raison qu'on doit rappeler le voyage de Sébastien de Ocampo. Il fut chargé par Ovando de faire le tour de *Cuba*, et il reconnut le premier avec certitude que ce pays, regardé autrefois par Colomb comme une partie du continent, n'était qu'une grande île[4].

Cette expédition autour de Cuba fut un des derniers incidents du gouvernement d'Ovando. Depuis la mort de Colomb, don Diego, son fils, ne cessait de solliciter Ferdinand de lui accorder les charges de vice-roi et d'amiral dans le Nouveau-Monde, avec tous les priviléges et les bénéfices dont il devait hériter en conséquence de la capitulation primitive faite avec son père. Mais si ces dignités et les revenus qui y étaient joints avaient paru si considérables à Ferdinand qu'il n'avait pas craint de passer pour injuste et ingrat en les ôtant à Colomb, il n'est pas surprenant qu'il fût alors peu disposé à les accorder au fils. Aussi don Diego consuma deux années entières en de vaines et continuelles sollicitations. Fatigué de l'inutilité de ses dé-

[1] Herrera, decad. I, lib. VII, cap. 1-4. — Gomara, Hist. cap. 44. — Relacion de B. de Las Casas, p. 10.

[2] Cette découverte fut faite en 1507. (D. L. R.)

[3] Herrera, decad. I, lib. VI, cap. 17.

[4] Herrera, decad. I, lib. VII, cap. 1.

marches, il tenta enfin de se procurer par une sentence légale ce qu'il ne pouvait obtenir de la faveur d'un prince intéressé. Il intenta une action contre Ferdinand devant le conseil chargé d'administrer les affaires de l'Inde ; et ce tribunal, avec une intégrité bien honorable pour ceux qui le composaient, rendit un jugement contre le roi, et confirma les droits de don Diego à la vice-royauté et aux autres priviléges stipulés dans la capitulation. Malgré ce décret, la répugnance que devait avoir Ferdinand à mettre un sujet en possession d'une autorité si considérable aurait pu faire naître de nouveaux obstacles, si don Diego n'avait pas trouvé un moyen d'intéresser des personnes très-puissantes au succès de ses prétentions. La sentence du conseil des Indes lui donnait droit à un rang si élevé et à une si haute fortune qu'il lui fut aisé de conclure un mariage avec dona Maria, fille de don Ferdinand de Tolède, grand commandeur de Léon et frère du duc d'Albe, grand du royaume de la première classe, et allié de près au roi. Le duc et sa famille épousèrent avec tant de chaleur la cause de leur nouvel allié que Ferdinand ne put résister à leurs sollicitations. [1509] Il rappela Ovando, et nomma pour lui succéder don Diego ; mais même en lui accordant cette faveur, il ne put pas cacher sa jalousie ; car il lui permit seulement de prendre le titre de gouverneur, non celui de vice-roi, quoique le conseil eût décidé que ce dernier titre appartenait à don Diego [1].

Il partit bientôt pour l'Espagnola, accompagné de son frère, de ses oncles, de sa femme, qui, par la courtoisie des Espagnols, fut honorée du titre de vice-reine, et d'un cortége nombreux de personnes de l'un et de l'autre sexe, nées de familles distinguées. Don Diego vécut avec une magnificence et un faste inconnus jusqu'à ce jour dans le Nouveau-Monde, et la famille de Colomb parut enfin jouir des honneurs et des récompenses que son génie créateur avait si bien mérités, et dont il avait été si cruellement privé. La colonie elle-même acquit un nouvel éclat par l'arrivée de ces nouveaux habitants d'un caractère et d'un rang supérieur à celui de presque tous ceux qui avaient passé jusqu'alors en Amérique ; plusieurs des familles les plus illustres établies dans les colonies espagnoles sont descendues

[1] Herrera, decad. I, lib. VII, cap. 47.

des personnes qui avaient accompagné don Diego Colomb à cette époque [1].

Ce changement de gouverneur ne fut d'aucune utilité pour les malheureux habitants. Don Diego fut non-seulement autorisé par un édit royal à continuer les *repartimientos* ou les distributions d'Indiens, mais on spécifia même le nombre précis qu'il pouvait en accorder à chaque personne, selon le rang qu'elle avait dans la colonie. Il se prévalut de cette permission ; et bientôt après son débarquement à Santo-Domingo, il partagea entre ses parents et les Espagnols qui l'avaient suivi ceux des Indiens qui n'avaient encore été destinés à personne [2].

Le nouveau gouverneur s'occupa ensuite de suivre l'instruction qu'il avait reçue du roi pour l'établissement d'une colonie à Cubagua, petite île que Colomb avait découverte à son troisième voyage. Quoique ce fût un terrain stérile qui pouvait à peine fournir la subsistance de ses malheureux habitants, on trouvait sur des côtes une si grande quantité de ces huîtres qui produisent des perles que cette île ne put pas échapper aux recherches des avides Espagnols, qui s'y portèrent bientôt en foule. Il se fit des fortunes considérables par la pêche des perles, qui fut suivie avec une ardeur extraordinaire. Les Indiens, surtout ceux des îles Lucayes, furent obligés de plonger au fond de la mer pour y prendre ces huîtres, et cette occupation, aussi dangereuse que malsaine, fut une nouvelle calamité qui ne contribua pas peu à la destruction de cette race infortunée [3].

Vers cette même époque, Jean Diaz de Solis et Pinson s'embarquèrent ensemble pour un second voyage. Ils cinglèrent directement au sud, vers la ligne équinoxiale que Pinson avait précédemment traversée, et s'avancèrent jusqu'au quarantième degré de latitude méridionale. Ils furent étonnés de trouver que le continent de l'Amérique s'étendait à leur droite à travers toute cette vaste étendue de l'Océan. Ils débarquèrent en différents endroits pour en prendre possession au nom de leur souverain ; mais quoique le pays leur parût très-fertile et les in-

[1] Oviedo, lib. III, cap. 1.

[2] Recopilacion de Leyes, lib. VI, tit. 8, lib. I, II. — Herrera, décad. I, lib. VII, cap. 10.

[3] Herrera, decad. I, lib. VII, cap. 9. — Gomara, Hist. cap. 78.

vitât à s'y arrêter; comme leur armement avait été destiné à faire des découvertes plutôt que des établissements, ils n'avaient pas assez de monde pour laisser des colonies nulle part. Leur voyage servit cependant à donner aux Espagnols des idées plus justes et plus grandes sur l'étendue de cette nouvelle portion du globe[1].

Quoiqu'il se fût écoulé plus de dix ans depuis que Colomb avait découvert le continent de l'Amérique, les Espagnols n'y avaient encore fait aucun établissement. Ce fut alors qu'on tenta sérieusement et avec vigueur ce qui avait été si longtemps négligé; mais le plan de cette entreprise ne fut ni formé par la couronne ni exécuté aux dépens de la nation; ce fut l'ouvrage de l'audace et des spéculations de quelques aventuriers. La première idée de ce projet vint d'Alonzo d'Ojeda, qui avait déjà fait deux voyages pour tenter des découvertes et qui s'y était acquis beaucoup de réputation, mais point de fortune. L'opinion qu'il avait donnée de son courage et de sa prudence lui procura aisément des associés qui fournirent les fonds nécessaires pour les dépenses de l'expédition. Vers le même temps, Diego de Nicuessa, qui avait acquis une grande fortune à l'Espagnola, conçut un semblable dessein. Ferdinand encouragea l'un et l'autre; il ne voulut pas, il est vrai, leur avancer la plus légère somme, mais il leur prodigua les titres et les patentes. Il érigea sur le continent deux gouvernements, dont l'un s'étendait depuis le cap de Vela jusqu'au golfe de Darien, et l'autre depuis ce golfe jusqu'au cap Gracias à Dios. Le premier fut donné à Ojeda, le second à Nicuessa. Ojeda équipa un vaisseau et deux brigantins, montés de trois cents hommes, et Nicuessa six vaisseaux avec sept cent quatre-vingts hommes. Ils mirent à la voile de Santo-Domingo vers le même temps pour se rendre à leurs gouvernements respectifs. Afin de donner quelque apparence de validité à leurs titres de propriété sur ces contrées, plusieurs des plus célèbres théologiens et jurisconsultes d'Espagne furent employés à prescrire la manière dont on devait en prendre possession[2]. L'histoire du genre humain n'offre rien de plus singulier ni de plus extravagant que la forme qu'ils imaginèrent pour remplir cet objet. Les chefs des deux

[1] Herrera, decad. I, lib. VII, cap. 9.
[2] Herrera, decad. I, lib. VII, cap. 15.

expéditions devaient, en débarquant sur le continent, annoncer aux naturels les principaux articles de la foi chrétienne; les informer en particulier de la juridiction suprême du pape sur tous les royaumes de la terre; les instruire de la concession que le saint Pontife avait faite de leur pays au roi d'Espagne; les requérir d'embrasser les dogmes de cette religion qu'on leur faisait connaître, et de se soumettre au souverain dont on leur annonçait l'autorité. S'ils refusaient d'obéir à cette sommation, dont il était impossible à un Indien de comprendre seulement les termes, alors Ojeda et Nicuessa étaient autorisés à les attaquer avec le fer et le feu; à les réduire en servitude, eux, leurs femmes et leurs enfants; à les obliger par la force à reconnaître la juridiction de l'Église et l'autorité du roi d'Espagne, puisqu'ils ne consentaient pas à le faire volontairement [1].

Il était difficile aux habitants du continent de donner tout d'un coup leur assentiment à une doctrine trop subtile pour des esprits sans culture, et qui leur était expliquée par des interprètes peu instruits de leur langue; il ne leur était pas plus aisé de concevoir comment un prêtre étranger, de qui ils n'avaient jamais entendu parler, pouvait avoir quelque droit de disposer de leur pays, ni comment un prince inconnu pouvait s'arroger une juridiction sur eux comme sur ses sujets; aussi s'opposèrent-ils vigoureusement à l'invasion de leurs territoires. Ojeda et Nicuessa tâchèrent de conquérir par la force ce qu'ils ne pouvaient obtenir par la persuasion. Les écrivains contemporains ont rapporté leurs opérations avec les plus grands détails; mais, comme ils n'ont fait aucune découverte importante ni fondé aucun établissement permanent, ces événements ne méritent pas de tenir une place considérable dans l'histoire générale d'une époque où une valeur romanesque, luttant sans cesse contre des obstacles presque insurmontables, distingue toutes les entreprises des armes espagnoles. Les habitants des pays dont Ojeda et Nicuessa allaient prendre le gouvernement se trouvèrent d'un caractère fort différent de celui des habitants des îles. Ils étaient guerriers et féroces. Leurs flèches étaient trempées dans un poison si violent que chaque blessure était suivie d'une mort certaine : dans un seul combat ils firent pé-

[1] Voyez la Note 28.

rir plus de soixante-dix des compagnons d'Ojeda, et, pour la première fois, les Espagnols apprirent à redouter les habitants du Nouveau-Monde. Nicuessa trouva de son côté un peuple également déterminé à défendre ses possessions et dont rien ne put adoucir la férocité. Les Espagnols eurent en vain recours à toute sorte de moyens pour les flatter et pour gagner leur confiance; ils refusèrent de former aucune liaison et d'entrer en aucun commerce d'amitié avec des étrangers dont ils regardaient la résidence parmi eux comme funeste à leur liberté et à leur indépendance. [1510] Quoique cette haine implacable des naturels rendît aussi difficile que dangereuse la formation d'un établissement dans leur pays, la persévérance des Espagnols, la supériorité de leurs armes et leur habileté dans l'art de la guerre auraient pu, avec le temps, surmonter cet obstacle; mais tous les désastres qu'on peut imaginer s'accumulèrent sur eux et parurent se combiner pour combler leur ruine. La perte de leurs vaisseaux, que divers accidents firent périr sur une côte inconnue; les maladies particulières à un climat, le plus malsain de tout l'Amérique, le défaut de subsistances, inévitable dans un pays mal cultivé; les divisions qui s'élevèrent entre eux, et les hostilités continuelles des habitants, les enveloppèrent dans une succession de calamités dont le simple récit fait frémir d'horreur. Quoiqu'ils eussent reçu de l'Espagnola deux renforts considérables, la plus grande partie de ceux qui s'étaient engagés dans cette malheureuse expédition périrent en moins d'un an dans la plus affreuse misère. Le petit nombre de ceux qui survécurent formèrent une faible colonie à *Santa-Maria el Antigua,* sur le golfe de Darien, sous le commandement de Vasco Nugnès de Balboa. Cet Espagnol déploya dans les occasions les plus critiques un caractère de valeur et de prudence qui lui mérita d'abord la confiance de ses compatriotes, et le fit désigner pour être leur chef dans des entreprises plus brillantes et plus heureuses. Ce n'était pas le seul Espagnol de cette expédition qui fût destiné à se montrer ensuite avec éclat dans des circonstances plus importantes. François Pizarre était un des compagnons d'Ojeda; ce fut à cette école d'adversité qu'il acquit ou perfectionna les talents auxquels on doit les actions extraordinaires qu'il exécuta dans la suite. Fernand Cortès,

dont le nom est devenu encore plus fameux, s'était engagé de bonne heure dans cette entreprise qui avait fait prendre les armes à toute la valeureuse jeunesse de l'Espagnola ; mais le bonheur constant qui l'accompagna dans ses aventures postérieures le déroba dans celle-ci aux désastres auxquels ses compagnons furent exposés. Il tomba malade à Santo-Domingo avant le départ de la flotte, et cette indisposition l'empêcha de s'embarquer[1]

L'issue malheureuse de cette expédition ne découragea point les Espagnols, et ne les empêcha point de former de nouvelles entreprises du même genre. Lorsque les richesses s'acquièrent par degrés par la persévérance de l'industrie, ou s'accumulent par les lentes opérations d'un commerce régulier, les moyens qu'on emploie sont tellement proportionnés à leur effet qu'il n'en résulte rien qui puisse frapper l'imagination et exciter les facultés de l'âme à des efforts extraordinaires. Mais lorsqu'on voyait de grandes fortunes s'élever presque dans un instant ; lorsqu'on voyait l'or et les perles s'échanger pour des bagatelles ; lorsque les pays où se trouvaient ces précieuses productions, défendus seulement par des sauvages, devenaient la proie du premier aventurier qui avait de l'audace, des circonstances si extraordinaires et si séduisantes ne pouvaient manquer d'enflammer l'esprit entreprenant des Espagnols, et de les précipiter en foule vers cette nouvelle route ouverte aux richesses et aux honneurs. Tant que cet esprit conserva sa force et son ardeur, toutes les tentatives de découverte ou de conquête furent applaudies, et de nouveaux aventuriers s'y engagèrent à l'envi les uns des autres. La passion de nouvelles entreprises, qui caractérise cette époque des découvertes à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, aurait suffi pour empêcher les Espagnols de s'arrêter dans leur carrière : mais des événements arrivés dans le même temps à l'Espagnola concoururent à étendre leur navigation et leurs conquêtes. La rigueur avec laquelle on avait traité les habitants de cette île en ayant presque entièrement éteint la race, plusieurs des colons espagnols se virent dans l'impossibilité, comme je

[1] Herrera, decad. I, lib. VII, cap. 11.—Gomara, Hist., cap. 57, 58, 59.—Benzon, Hist. lib. I, cap. 18-23. — P. Martyr, decad. 122.

l'ai déjà observé, de continuer leurs travaux avec la même vigueur et le même avantage, et furent obligés de chercher des établissements dans quelques pays où les naturels n'eussent pas été détruits par l'oppression. D'autres, entraînés par cette légèreté inconsidérée, si naturelle aux hommes qui font des fortunes rapides, avaient dissipé par une folle prodigalité ce qu'ils avaient acquis sans peine, et la nécessité les forçait à s'engager dans les entreprises les plus hasardeuses pour rétablir leurs affaires. [1511] Lorsque don Diego Colomb se proposa de conquérir l'île de Cuba et d'y établir une colonie, les différentes causes que je viens d'exposer déterminèrent plusieurs colons les plus distingués de l'Espagnola à entrer dans ce projet. Il confia le commandement des troupes destinées pour l'expédition à Diego Vélasquès, qui avait accompagné son père dans son second voyage, et qui était depuis longtemps établi à l'Espagnola, où il avait acquis une fortune considérable, et une telle réputation d'habileté et de prudence, que personne ne paraissait plus propre à conduire une expédition importante. Trois cents hommes parurent suffisants pour faire la conquête d'une île très-peuplée et qui avait plus de sept cents milles de longueur; mais les naturels en étaient aussi peu belliqueux que ceux de l'Espagnola. Ils furent intimidés par la seule vue de leurs nouveaux ennemis, et ne songèrent à opposer aucune résistance: quoique depuis le temps où les Espagnols avaient pris possession de l'île voisine ils dussent s'attendre à une descente sur leur territoire, aucune des petites bourgades entre lesquelles Cuba était partagée n'avait fait de dispositions pour se défendre; aucune mesure n'avait été prise pour la sûreté commune. La seule opposition que les Espagnols rencontrèrent fut de la part d'Hattuey, cacique qui s'était enfui de l'Espagnola et avait pris possession de l'extrémité orientale de Cuba. Il se mit sur la défensive dès leur premier débarquement et tâcha de les repousser vers leurs vaisseaux; mais sa faible troupe fut bientôt rompue et dispersée, et le cacique lui-même ayant été fait prisonnier, Vélasquès, suivant la barbare maxime des Espagnols, le regarda comme un esclave qui avait porté les armes contre son maître, et le condamna à être brûlé. Lorsque Hattuey fut attaché au poteau, un moine franciscain s'efforçait de

le convertir, en lui promettant qu'il jouirait sur-le-champ de toutes les délices du ciel, s'il voulait embrasser la foi chrétienne. « Y a-t-il quelques Espagnols, dit Hattuey après un moment « de silence, dans ce séjour de délices dont vous me parlez? « — Oui, répondit le moine, mais ceux-là seulement qui ont « été justes et bons. — Le meilleur d'entre eux, répliqua le ca- « cique indigné, ne peut avoir ni justice ni bonté ; je ne veux « pas aller dans un lieu où je rencontrerais un seul homme de « cette race maudite[1]. » Cet exemple effrayant de vengeance frappa les habitants des différentes provinces de Cuba d'une si grande terreur qu'ils tentèrent à peine de mettre quelque opposition au progrès de leurs ennemis, et Vélasquès réunit, sans perdre un seul homme[2], cette île vaste et fertile à la monarchie espagnole[3].

[1512] La facilité avec laquelle s'exécuta une conquête si importante servit d'aiguillon pour former d'autres entreprises. Jean Ponce de Léon, qui avait acquis de la gloire et de la fortune par la réduction de Porto-Rico, était impatient de s'engager dans quelque expédition nouvelle. Il équipa à ses frais trois vaisseaux pour aller tenter des découvertes[4], et sa réputation attira bientôt à sa suite un corps nombreux d'aventuriers. Il dirigea sa route vers les îles Lucayes, et, après avoir touché quelques-unes de ces îles, ainsi qu'à celles de Bahama, il cingla au sud-ouest et découvrit un pays que les Espagnols ne connaissaient pas encore, et auquel il donna le nom de *Floride*, soit parce qu'il le reconnut le jour du dimanche des Rameaux, soit à cause de l'aspect agréable que lui offrit le pays même. Il essaya de débarquer en différents endroits ; mais l'opposition vigoureuse qu'il éprouva de la part des habitants, qui étaient

[1] B. de Las Casas, pag. 40.

[2] Les habitants de la province de Mayci, où résidait le cacique, se soumirent, il est vrai, sans résistance ; mais il n'en fut pas de même des habitants des autres provinces de l'île de Cuba, et, à moins que les Espagnols fussent invulnérables, il en dut périr un certain nombre, puisqu'en 1512 Pamphile de Narvaez, né comme Vélasquès dans le district de Cuellar, fut obligé de venir à son sécours avec un corps d'archers, pour le secourir contre les Indiens qui le poursuivaient vivement. (D. L. R.)

[3] Herrera, decad. I, lib IX, cap. 2, 3. etc. — Oviedo, lib. XVII, cap. 3, pag. 179.

[4] Ponce de Léon partit du port Saint-Germain, dans l'île de Porto-Rico, le 1er mars 1512. (D. L. R.).

féroces et guerriers, lui fit sentir la nécessité d'avoir des forces plus considérables pour y former un établissement. Content d'avoir ouvert une communication avec un pays nouveau, sur la richesse et l'importance duquel il fondait de grandes espérances, il retourna à Porto-Rico par le canal connu aujourd'hui sous le nom de golfe de la Floride.

Ce ne fut pas seulement le désir de découvrir des contrées nouvelles qui engagea Ponce de Léon à entreprendre ce voyage; il y fut déterminé aussi par une de ces idées chimériques qui se mêlaient alors à l'esprit de conquête et y donnaient plus d'activité. Il y avait parmi les habitants de Porto-Rico une tradition établie que dans l'île de Bimini, l'une des Lucayes, on trouvait une fontaine douée de la vertu merveilleuse de rendre la jeunesse et la vigueur à tous ceux qui se baignaient dans ses eaux salutaires. Animés par l'espérance de trouver ce restaurant miraculeux, Ponce de Léon et ses compagnons parcoururent ces îles, cherchant avec beaucoup de peine et de sollicitude, mais sans succès, la fontaine qui était le principal objet de leur expédition. Il n'est pas étonnant qu'un conte si absurde ait pu trouver quelque crédit parmi des peuples simples et ignorants tels qu'étaient les naturels; mais qu'il ait pu faire quelque impression sur des hommes éclairés, c'est ce qui semble aujourd'hui presque incroyable : le fait n'en est pas moins certain, et les historiens espagnols les plus accrédités ont rapporté ce trait extravagant de la crédulité de leurs compatriotes. Les Espagnols étaient à cette époque engagés dans une carrière d'activité qui, en leur présentant chaque jour des objets extraordinaires et merveilleux, devait donner un tour romanesque à leur imagination. Un nouveau monde s'offrait à leurs regards. Ils visitaient des îles et des continents dont les Européens n'avaient jamais imaginé l'existence. Dans ces contrées délicieuses la nature semblait se montrer sous d'autres formes; chaque arbre, chaque plante, chaque animal était différent de ceux de l'ancien hémisphère. Les Espagnols se crurent transportés en des pays enchantés, et, après les merveilles dont ils avaient été les témoins, dans la première chaleur de leur admiration, il n'y avait rien d'assez extraordinaire pour leur paraître incroyable. Si une succession rapide de scènes nouvelles et frappantes put

produire assez d'impression sur l'esprit sage de Colomb pour qu'il se vantât d'avoir découvert le siége du paradis, on ne doit pas trouver étrange que Ponce de Léon ait cru découvrir la fontaine de la jeunesse[1].

Peu de temps après cette expédition à la Floride il se fit une découverte beaucoup plus importante dans une autre partie de l'Amérique. Balboa, ayant été nommé gouverneur de la petite colonie de Santa-Maria dans le Darien par le suffrage volontaire de ses compagnons, fut si empressé d'obtenir de la couronne une confirmation de leur choix, qu'il dépêcha un officier en Espagne pour solliciter une commission royale qui le revêtît d'un titre légal. Comme il sentait cependant qu'il ne pouvait fonder le succès de ses espérances ni sur la protection des ministres de Ferdinand, avec lesquels il n'avait aucune liaison, ni sur des négociations dans une cour dont il ne connaissait pas les intrigues, il tâcha de se rendre digne de la faveur qu'il sollicitait par quelque service signalé qui lui méritât la préférence sur ses compétiteurs. Frappé de cette idée, il fit de fréquentes incursions dans les pays adjaçents, soumit plusieurs caciques et recueillit une grande quantité d'or, qui était plus abondant dans cette partie du continent que dans les îles. Dans une de ces incursions les Espagnols se disputèrent avec une telle chaleur pour le partage d'un peu d'or, qu'ils furent près de se porter à des actes de violence les uns contre les autres. Un jeune cacique, témoin de cette querelle et étonné de voir mettre un si haut prix à une chose dont il ne devinait pas l'utilité, renversa avec indignation l'or qui était dans une balance, et, se tournant vers les Espagnols, leur dit: « Pourquoi vous « quereller pour si peu de chose? Si c'est l'amour de l'or qui « vous porte à abandonner votre propre pays pour venir trou- « bler la tranquillité des peuples qui sont si loin de vous; je « vous conduirai dans un pays où le métal qui paraît être le « grand objet de votre admiration et de vos désirs est si com- « mun, que les plus vils ustensiles en sont faits. » Ravis de ce qu'ils entendaient, Balboa et ses compagnons demandèrent

[1] P. Martyr, decad. p. 202. — Ensayo chronol. para la Hist. de la Florida, por D. Gab. Cardenas, p. 1. — Oviedo, lib. XVI, cap. 2. — Herrera, decad. I, lib. IX, cap. 5. — Hist. de la conq. de la Florida, por Garc. de la Vega, lib. I, cap. 3.

avec empressement où était cette heureuse contrée et comment ils pourraient y arriver. Le cacique leur apprit qu'à la distance de six soleils, c'est-à-dire de six jours de marche vers le sud, ils découvriraient un autre Océan près duquel cette riche contrée était située ; mais que s'ils se proposaient d'attaquer ce royaume puissant, ce ne pouvait être qu'avec des forces très-supérieures à celles qu'ils avaient alors [1].

Ce fut la première indication que reçurent les Espagnols du grand Océan méridional et du riche et vaste pays connu ensuite sous le nom de Pérou. Balboa eut alors devant lui des objets dignes de son ambition sans bornes et de l'audacieuse activité de son génie. Il conclut sur-le-champ que l'Océan dont parlait le cacique était celui que Colomb avait cherché dans cette même partie de l'Amérique, dans l'espérance de s'ouvrir par là une communication plus directe avec les Indes orientales ; et il conjectura que la riche contrée dont on lui faisait la description devait être une partie de cette grande et opulente région de la terre. Flatté de l'idée d'exécuter ce qu'un si grand homme avait en vain entrepris, et empressé d'effectuer une découverte qui ne devait pas être moins agréable au roi qu'utile à son pays, il attendit avec impatience le moment de partir pour cette expédition, auprès de laquelle tous ses premiers exploits paraissaient être de peu d'importance. Mais il fallait faire des arrangements et des préparatifs indispensables pour s'assurer du succès. Il commença par solliciter et gagner l'amitié des caciques voisins. Il envoya quelques-uns de ses officiers à l'Espagnola avec une grande quantité d'or, qui était à la fois la preuve du succès qu'il avait déjà eu et l'annonce de ceux qu'il se promettait encore. Les présents qu'il en fit, distribués à propos, lui méritèrent la protection du gouvernement et attirèrent beaucoup de volontaires à son service. Dès qu'il eut reçu de cette île le renfort considérable qu'il en attendait, il se crut en état de tenter son expédition.

L'isthme de Darien n'a pas plus de soixante milles de largeur ; mais cette langue de terre qui unit ensemble le continent méridional de l'Amérique avec le septentrional est for-

[1] Herrera, decad. I, lib. IX, cap. 2. — Gomara, cap. 60. — P. Martyr, decad p. 149.



tifiée par une chaîne de hautes montagnes qui s'étendent dans toute sa longueur et en font une barrière assez solide pour résister à l'impulsion des deux mers opposées. Les montagnes sont couvertes de forêts presque inaccessibles. Dans ce climat humide, où il pleut pendant les deux tiers de l'année, les vallées sont marécageuses et si fréquemment inondées, que les habitants se trouvent, en plusieurs endroits, dans la nécessité de bâtir leurs maisons sur des arbres, afin de s'élever à quelque distance au-dessus d'un sol humide et des reptiles qui s'engendrent dans les eaux corrompues [1]. De grandes rivières se précipitent avec impétuosité des montagnes. Cette région n'était peuplée que de sauvages errants et en petit nombre, et la main de l'industrie n'y avait rien fait pour corriger ou adoucir ces inconvénients naturels. Dans cet état de choses, tenter de traverser un pays inconnu sans avoir d'autres guides que des Indiens sur la fidélité desquels on ne pouvait guère compter, était l'entreprise la plus hardie que les Espagnols eussent encore formée dans le Nouveau-Monde. Mais l'intrépidité de Balboa était si extraordinaire qu'elle le distinguait de tous ses compatriotes dans un temps où le dernier des aventuriers se faisait remarquer par son audace et par son courage. Il joignait à la bravoure la prudence, la générosité, l'affabilité, et ces talents populaires qui dans les entreprises les plus téméraires inspirent la confiance et fortifient l'attachement. Cependant, après la jonction des volontaires de l'Espagnola, il ne put rassembler que cent quatre-vingt-dix hommes pour son expédition; mais c'étaient des vétérans robustes, accoutumés au climat de l'Amérique et prêts à le suivre au milieu des plus grands dangers. Ils se firent accompagner de mille Indiens qui portaient leurs provisions; et, pour compléter leur armement de guerre, ils emmenèrent avec eux plusieurs de ces chiens féroces si formidables pour des ennemis entièrement nus.

Balboa se mit en marche pour cette grande expédition le 1er septembre, vers le temps où les pluies périodiques commençaient à diminuer. Il se rendit par mer sans aucune difficulté sur le territoire d'un cacique dont il avait gagné l'amitié; mais il n'eut pas plutôt commencé à pénétrer dans la partie

[1] P. Martyr, decad. p. 158.

intérieure du pays qu'il se trouva retardé dans sa marche par tous les obstacles qu'il avait eu lieu de craindre, tant de la nature du terrain que de la disposition des habitants. A son approche, quelques caciques s'enfuirent avec tous leurs sujets vers les montagnes, emportant avec eux ou détruisant tout ce qui pouvait servir à la subsistance des troupes espagnoles. D'autres rassemblèrent leurs sujets pour s'opposer à Balboa, qui ne tarda pas à sentir combien il lui serait difficile de conduire un corps de troupes au milieu de nations ennemies, au travers des marais, des rivières et des bois qui n'avaient jamais été franchis que par des sauvages errants. Mais en partageant toutes les fatigues d'une pareille marche avec le dernier de ses soldats, en se montrant toujours le premier au danger et en leur promettant avec confiance plus de gloire et de richesses que n'en avait jamais mérité le plus heureux de leurs compatriotes, il savait si bien échauffer leur enthousiasme et soutenir leur courage, qu'ils le suivaient sans murmurer. Ils avaient pénétré assez avant dans les montagnes lorsqu'un cacique puissant se présente avec un corps nombreux de ses sujets pour défendre le passage d'un défilé; mais des hommes accoutumés à vaincre de si grands obstacles ne pouvaient être arrêtés par de si faibles ennemis. Ils attaquèrent les Indiens avec impétuosité et continuèrent leur marche après les avoir dispersés sans beaucoup de peine et en avoir fait un grand carnage. Quoique leurs guides leur eussent dit qu'il ne leur fallait que six jours pour traverser l'isthme dans sa largeur, ils en avaient déjà passé vingt-cinq à se frayer un chemin à travers les bois et les montagnes. Plusieurs d'entre eux étaient prêts à succomber sous les fatigues continuelles de cette marche dans un climat brûlant; plusieurs furent attaqués des maladies particulières au pays, et tous étaient impatients d'arriver au terme de leurs travaux et de leurs souffrances. Enfin les Indiens les assurèrent que du sommet de la montagne la plus voisine ils découvriraient l'Océan qui était l'objet de leur désir. Lorsqu'après des peines infinies ils eurent gravi la plus grande partie de cette montagne escarpée, Balboa fit faire halte à sa troupe et s'avança seul au sommet, afin de jouir le premier d'un spectacle qu'il désirait depuis si longtemps. Dès qu'il

aperçut la mer du Sud s'étendant devant lui dans un horizon sans bornes, il tomba à genoux, et, levant les mains vers le ciel, il rendit grâces à Dieu de l'avoir conduit à une découverte si avantageuse pour son pays et si glorieuse pour lui-même. Ses compagnons, observant ses transports, s'avancèrent vers lui pour partager son admiration, sa reconnaissance et sa joie. Ils se hâtèrent de gagner le rivage, et Balboa, s'avançant jusqu'au milieu des eaux de la mer avec son bouclier et son épée, prit possession de cet Océan au nom du roi d'Espagne, et fit vœu de le défendre avec les armes qu'il tenait contre tous les ennemis de son souverain [1].

Cette partie de la grande mer Pacifique ou mer du Sud que Balboa découvrit d'abord, et qui est située à l'est de Panama, conserve encore le nom de golfe de Saint-Michel qu'il lui donna. Il força à main armée plusieurs des petits princes qui gouvernaient les districts voisins de ce golfe à lui donner des vivres et de l'or. D'autres lui en envoyèrent volontairement. Quelques caciques ajoutèrent à ces dons précieux une quantité considérable de perles, et il apprit d'eux avec une grande satisfaction que les huîtres où se trouvent les perles abondaient dans la mer qu'il venait de découvrir.

La découverte de cette source de richesses contribua à encourager ses compagnons, et il reçut en même temps des avis qui le confirmaient dans l'espérance de retirer de son expédition des avantages encore plus grands. Tous les Indiens des côtes de la mer du Sud l'assurèrent de concert qu'il y avait à une distance assez considérable, vers le sud-est, un riche et puissant royaume dont les habitants avaient des animaux apprivoisés pour porter des fardeaux; et, pour lui en donner une idée, ils traçaient sur le sable la figure des llamas ou moutons, qu'on trouva ensuite au Pérou, et que les Péruviens avaient en effet accoutumés à porter des fardeaux. Comme le llama ressemble à peu près pour la forme au chameau, bête de charge qui était regardée comme particulière à l'Asie, cette circonstance, jointe à la découverte des perles, autre production asiatique, concourut à affermir les Espagnols dans la fausse idée

[1] Herrera, decad. I, lib. X, cap. 1. — Gomara, cap. 62, etc. — P. Martyr, decad. p. 205, etc.

où ils étaient que le Nouveau-Monde était voisin des Indes orientales [1].

[1514] Mais quoique les avis que Balboa recevait des habitants de la côte, fortifiant ses propres conjectures et ses espérances, lui donnassent une extrême impatience de voir ce pays inconnu, il était trop prudent pour tenter d'y entrer avec une poignée d'hommes épuisés de fatigue et affaiblis par les maladies [2]. Il se détermina à ramener sur-le-champ ses compagnons à l'établissement de Santa-Maria dans le Darien, pour revenir la saison suivante avec des forces proportionnées à l'entreprise hasardeuse qu'il méditait. Afin d'acquérir une connaissance plus étendue de l'isthme, il prit à son retour une route différente de celle qu'il avait suivie en allant et où il n'éprouva pas moins de difficultés et de dangers que dans la première ; mais il n'y a rien d'insurmontable à des hommes animés par l'espérance et par un succès déjà obtenu. Balboa revint à Santa-Maria, après une absence de quatre mois, rapportant plus de gloire et de richesses que les Espagnols n'en avaient encore acquis dans aucune de leurs expéditions au Nouveau-Monde. Parmi les officiers qui l'avaient accompagné il n'y en avait point qui se fût plus distingué que François Pizarre, et il n'y en eut aucun qui déployât plus de courage et d'ardeur pour aider Balboa à s'ouvrir une communication avec ces pays, où il joua ensuite lui-même un rôle si glorieux [3].

Le premier soin de Balboa fut d'envoyer en Espagne les détails de l'importante découverte qu'il venait de faire, et de demander un renfort de mille hommes pour tenter la conquête de cette riche contrée, sur laquelle il avait reçu des instructions si encourageantes. Le premier avis de la découverte du Nouveau-Monde ne causa peut-être pas une plus grande joie que cette nouvelle inattendue qu'on avait enfin trouvé un passage au grand Océan méridional. On ne douta plus qu'il n'y eût une communication avec les Indes orientales par une route qui était à l'ouest de la ligne de démarcation tracée par le pape.

[1] Herrera, decad. I, lib. X, cap. 2.

[2] Voyez la NOTE 29.

[3] Herrera, decad. I, lib. X, cap. 3-6. — Gomara, cap. 64. — P. Martyr, decad. p. 229.

Les trésors que le Portugal tirait chaque jour de ses établissements et de ses conquêtes en Asie étaient un sujet d'envie et un objet d'émulation pour les autres puissances. Ferdinand se flatta dès lors de l'espérance de partager ce commerce lucratif; et, dans l'empressement qu'il avait d'arriver à ce but, il était disposé à faire un effort supérieur à ce que Balboa demandait. Mais dans cette disposition même on reconnut les effets de la politique jalouse qui le guidait, ainsi que de la funeste antipathie de Fonseca, alors évêque de Burgos, pour tout homme de mérite qui se distinguait dans le Nouveau-Monde. Malgré les services récents de Balboa, qui le désignaient comme l'homme le plus propre à achever la grande entreprise qu'il avait commencée, Ferdinand fut assez peu généreux pour n'en tenir aucun compte et pour nommer Pedrarias d'Avilla gouverneur du Darien. Il lui donna le commandement de quinze gros vaisseaux avec douze cents soldats. Ces bâtiments furent équipés aux frais du public avec une magnificence que Ferdinand n'avait encore montrée dans aucun des armements destinés pour le Nouveau-Monde; et tel fut l'empressement des gentilshommes espagnols à suivre un chef qui devait les conduire dans un pays où, suivant le bruit de la renommée, ils n'auraient qu'à jeter leurs filets dans la mer pour en tirer de l'or [1], que quinze cents d'entre eux s'embarquèrent à bord de la flotte, et qu'un beaucoup plus grand nombre se seraient engagés pour cette expédition si on avait voulu les recevoir [2].

Pedrarias, étant arrivé au golfe de Darien sans aucun accident remarquable, envoya sur-le-champ à terre quelques-uns de ses principaux officiers pour informer Balboa de son arrivée avec la commission du roi qui le nommait gouverneur de la colonie. Ces députés, qui avaient entendu parler des exploits de Balboa et qui s'étaient formés les plus hautes idées de ses richesses, furent bien étonnés de le trouver vêtu d'un habit de toile, ayant des souliers de ficelle, occupé avec quelques Indiens à couvrir de roseaux sa cabane. Sous ce vêtement simple, qui répondait si peu à l'attente et aux désirs de ses nouveaux hôtes, Balboa les reçut avec dignité. La renommée

[1] Herrera, decad. I, lib. X, cap. 14.

[2] Herrera, decad. I, lib. X, cap. 6, 7. — P. Martyr, decad. p. 177-296.

de ses découvertes avait attiré près de lui un si grand nombre d'aventuriers des différentes îles, qu'il pouvait rassembler quatre cent cinquante hommes en armes. A la tête de ces hardis vétérans il aurait été en état de résister à Pedrarias et à sa troupe; mais quoique ses compagnons murmurassent hautement de l'injustice du roi en déplaçant leur commandant, et se plaignissent que des étrangers voulussent recueillir le fruit de leurs travaux et de leurs succès, Balboa se soumit aveuglément à la volonté de son souverain; et reçut Pedrarías avec tous les égards dus à son caractère [1].

Quoique Pedrarias dût à cette modération la possession paisible de son gouvernement, il nomma un comité pour faire des informations judiciaires sur la conduite de Balboa pendant qu'il était aux ordres de Nicuessa et d'Enciso, et lui imposa une amende considérable pour réparation des fautes dont il fut trouvé coupable par ses juges. Balboa sentit vivement l'humiliation de se voir soumis à une procédure et condamné à un châtiment dans le lieu même où il venait d'occuper le premier rang. Pedrarias, de son côté, ne pouvait cacher la jalousie qu'excitait en lui le mérite supérieur de Balboa; de sorte que le ressentiment de l'un et la jalousie de l'autre furent une source de divisions très-pernicieuses à la colonie; mais elle était menacée d'une calamité plus funeste encore. Pedrarias avait débarqué au Darien dans le temps le plus défavorable de l'année, vers le milieu de la saison pluvieuse, dans cette partie de la zone torride où les nuées versent des torrents d'eau inconnus dans les climats plus tempérés [2]. Le village de Santa-Maria était situé dans une plaine fertile, environnée de bois et de marais. La constitution des Européens ne put pas résister à l'influence pestilentielle d'une semblable situation, dans un climat naturellement malsain et dans une saison si fâcheuse. Une maladie violente et meurtrière fit périr plusieurs soldats qui accompagnaient Pedrarias. L'extrême rareté des provisions aggrava encore leur détresse par l'impossibilité de se procurer les rafraîchissements nécessaires aux malades et une subsistance

[1] Herrera, decad. I, lib. X, cap. 13, 14.
[2] Richard, Hist. nat. de l'air, tom. I, pag. 204.

suffisante pour ceux qui se portaient bien[1]. En un mois de temps plus de six cents Espagnols périrent dans la dernière misère. L'abattement et le désespoir se répandirent dans la colonie. Plusieurs des personnages principaux demandèrent leur démission et renoncèrent avec plaisir à toutes leurs espérances de fortune pour se dérober aux dangers de cette région meurtrière. Pedrarias s'efforça de distraire ceux qui restaient du sentiment de leurs souffrances en leur procurant de l'occupation. Dans cette vue il envoya plusieurs détachements dans l'intérieur du pays pour imposer aux habitants des contributions d'or et pour chercher les mines qui le produisaient. Ces aventuriers avides, plus occupés du gain présent que des moyens de faciliter leurs progrès par la suite, pillaient sans distinction partout où ils allaient. Sans égard pour les alliances que Balboa avait faites avec plusieurs caciques, ils les dépouillaient de tout ce qu'ils avaient de précieux, et les traitaient, ainsi que leurs sujets, avec le dernier degré de l'insolence et de la cruauté. Cette tyrannie et ces exactions, que Pedrarias n'avait peut-être ni le pouvoir ni la volonté de réprimer, ne firent plus qu'un désert de tout le pays qui s'étend du golfe du Darien jusqu'au lac de Nicaragua, et les Espagnols se virent, par leur imprudence, privés des ressources qu'ils auraient pu trouver dans l'amitié des habitants, pour pousser leurs conquêtes vers la mer du Sud. Balboa, qui voyait avec douleur combien une conduite si inconsidérée retardait l'exécution de son plan favori, fit passer en Espagne des remontrances très-fortes contre l'administration de Pedrarias qui avait ruiné une colonie heureuse et florissante. Pedrarias de son côté accusa Balboa d'avoir trompé le roi par des récits exagérés de ses exploits et par un faux exposé de la richesse du pays[2].

[1515] Ferdinand sentit à la fin la faute qu'il avait faite en déplaçant l'officier le plus actif et le plus expérimenté qu'il eût dans le Nouveau-Monde, et, voulant dédommager Balboa, le nomma adelantade ou gouverneur-lieutenant des pays situés sur la mer du Sud, avec une autorité et des droits très-étendus.

[1] Herrera, decad. I, lib. X, cap. 14. — P. Martyr, decad. p. 272.

[2] Herrera, decad. I, lib. X, cap. 15; decad. II, cap. 1, etc. — Gomara, cap. 66. — P. Martyr, decad. III, cap. 10. — Relac. de B. de Las Casas, p. 12.

Il ordonna en même temps à Pedrarias de seconder Balboa dans toutes ses entreprises et de se concerter avec lui sur toutes les opérations que Pedrarias voudrait faire lui-même. Mais il n'était pas au pouvoir de Ferdinand de faire passer si subitement ces deux hommes d'une haine déclarée à une entière confiance. Pedrarias continua de traiter son rival avec dédain ; et la fortune de Balboa se trouvant épuisée par le paiement de son amende et par d'autres exactions de Pedrarias, il fut hors d'état de faire les dispositions nécessaires pour se mettre en possession de son nouveau gouvernement. Cependant, par la médiation et les exhortations de l'évêque du Darien, on vint à bout de les réconcilier; et pour cimenter plus solidement cette union, Pedrarias consentit à donner sa fille en mariage à Balboa. Le premier effet de leur union fut de permettre à Balboa de faire quelques petites incursions dans le pays, et il les exécuta avec une sagesse qui ajouta encore à la réputation qu'il s'était acquise. Plusieurs aventuriers se joignirent à lui, et avec le secours et la protection de Pedrarias, il commença à tout préparer pour son expédition vers la mer du Sud. Pour exécuter ce projet il était nécessaire de construire des vaisseaux capables de transporter des troupes dans les provinces qu'il se proposait d'envahir. Après avoir vaincu un grand nombre d'obstacles et supporté plusieurs de ces contrariétés qui semblent avoir été réservées aux conquérants de l'Amérique, il vint à bout de construire quatre petits brigantins. [1517]. Il était prêt à mettre à la voile pour le Pérou avec trois cents hommes d'élite (force supérieure à celle avec laquelle Pizarre entreprit depuis la même expédition), lorsqu'il reçut un message inattendu de Pedrarias[1]. Comme leur réconciliation n'avait jamais été sincère, l'entreprise que Balboa était sur le point d'exécuter ranima l'ancienne inimitié de Pedrarias et la rendit plus active encore. Il redoutait l'élévation et la prospérité d'un homme qu'il avait si cruellement offensé. Il craignit que le succès n'encourageât Balboa à se rendre indépendant de sa juridiction ; et ces mouvements de haine, de crainte et de jalousie agissaient sur son âme avec tant de force, que pour satisfaire sa vengeance il ne craignit pas de faire échouer une

[1] Herrera, decad. II, lib. I, cap. 3; lib. II, cap. 11-13-21.

entreprise d'une si grande importance pour son pays. Sous des prétextes faux, mais plausibles, il engagea Balboa à différer son voyage de quelque temps et à se rendre à Acla, où il voulait avoir une entrevue avec lui. Balboa, avec la confiance d'un homme qui n'a rien à se reprocher, se rendit au lieu qui lui avait été indiqué; mais il ne fut pas plutôt entré dans Acla qu'il fut arrêté par ordre de Pedrarias, qui, impatient d'assouvir sa vengeance, ne le laissa pas languir longtemps dans la captivité. On nomma sur-le-champ des juges pour instruire son procès. Il fut accusé d'avoir manqué de fidélité au roi et d'avoir voulu se révolter contre le gouverneur. La sentence de mort fut bientôt prononcée, et quoique les juges eux-mêmes, secondés par toute la colonie, sollicitassent vivement la grâce de Balboa, le gouverneur fut inexorable, et les Espagnols virent avec autant de douleur que d'étonnement périr sur l'échafaud un homme qui, de tous ceux qui avaient commandé en Amérique, était généralement regardé comme le plus propre à concevoir et à exécuter de grands projets[1]. Sa mort fit renoncer à l'expédition qu'il avait projetée. Pedrarias, puissamment protégé par l'évêque de Burgos et par quelques autres courtisans, échappa, non-seulement à la punition que méritaient la violence et l'iniquité de sa conduite, mais conserva même sa place et son autorité. Bientôt après il obtint la permission de faire passer la colonie du poste malsain de Santa-Maria à Panama, qui était sur le côté opposé de l'isthme; quoique ce changement ne fût pas fort avantageux sous le rapport de la salubrité du lieu, la situation commode du nouvel établissement ne contribua pas peu à faciliter les conquêtes posrieures des Espagnols dans les vastes provinces qui bordent la mer du Sud[2].

Pendant que ces événements, dont on a cru ne devoir pas interrompre le récit, se passaient dans le Darien, il se faisait

[1] Herrera, decad. II, lib. II, cap. 21, 22. — La Collection des voyages et découvertes des Espagnols, depuis la fin du quinzième siècle, contient plusieurs relations et lettres originales inédites de Balboa, de ce malheureux Balboa, que son intrépidité, son talent maritime, ses découvertes et ses conquêtes font placer à côté de Fernand Cortez et de Pizarre. On y trouve aussi quelques pièces relatives au procès qui termina ses jours. (D. L. R.)

[2] Herrera, decad. II, lib. IV, cap. 1.

ailleurs d'autres opérations importantes relativement à la découverte, à la conquête et au gouvernement des autres provinces du Nouveau-Monde. Ferdinand était si occupé du projet d'ouvrir une communication par l'ouest avec les Moluques ou îles des épiceries, que dans l'année 1515 il équipa à ses frais deux vaisseaux destinés à cette expédition et dont il donna le commandement à Jean Diaz de Solis, qui passait pour le plus habile navigateur d'Espagne. Solis prit sa route le long de la côte de l'Amérique méridionale, et le 1er janvier 1516, il entra dans une rivière à laquelle il donna le nom de *Janeiro* et où il se fait aujourd'hui un commerce considérable. De là il s'avança dans une baie spacieuse qu'il imagina être l'entrée d'un détroit qui communiquait avec la mer des Indes; mais en pénétrant plus avant, il découvrit que c'était l'embouchure du Rio de la Plata, l'une des grandes rivières qui arrosent le continent méridional de l'Amérique. Les Espagnols ayant voulu faire une descente dans ce pays, Solis et plusieurs hommes de son équipage furent tués par les naturels, qui à la vue des vaisseaux coupèrent par morceaux les corps des Espagnols et les mangèrent après les avoir fait rôtir[1]. Épouvantés de cet horrible spectacle et découragés par la perte de leur commandant, ceux des Espagnols qui restaient sur les vaisseaux retournèrent en Europe sans tenter aucune autre découverte[2]. Quoique cette tentative eût échoué, elle ne fut pourtant pas inutile : elle attira vers cette navigation l'attention des hommes instruits et prépara la route à un voyage plus heureux, qui, peu d'années après cette époque, remplit enfin les vues de Ferdinand.

Quoique les Espagnols s'occupassent avec tant d'activité à étendre leurs découvertes et leurs établissements en Amérique, ils considéraient toujours l'Espagnola comme leur principale colonie et le siége du gouvernement. Don Diego Colomb ne manquait ni du zèle ni des talents nécessaires pour procurer le bonheur et la prospérité des membres de cette colonie qui étaient plus immédiatement sous sa juridiction; mais il était gêné dans toutes ses opérations par la politique soupçonneuse

[1] Cet événement se passa près d'un ruisseau qui est situé entre Montevideo et Maldonado, et qui a conservé le nom de Rio de Solis. (D. L. R.)

[2] Herrera, decad. II, lib. I, cap. 7. — P. Martyr, decad. pag. 317.



de Ferdinand, qui, en toute occasion et sous les prétextes les plus frivoles, lui ôta une partie de ses priviléges et encouragea le trésorier, les juges et les autres officiers inférieurs à contrarier ses mesures et à contester son autorité. La prérogative la plus importante du gouverneur était celle de distribuer les Indiens parmi les Espagnols établis dans l'île. La servitude rigoureuse de ces malheureux n'ayant reçu que de très-faibles adoucissements par les divers règlements qu'on avait faits en leur faveur, le pouvoir de disposer à son gré des instruments du travail assurait au gouverneur une grande influence dans la colonie. Pour l'en dépouiller, Ferdinand créa un nouvel emploi auquel il attacha le droit de faire le partage des Indiens, et qu'il donna à Rodrigue Albuquerque, parent de Zapata, son ministre de confiance. Don Diego sentit vivement l'injustice et l'affront qu'on lui faisait en le privant de ses droits sur un objet si essentiel; et ne voulant pas rester plus longtemps dans un lieu où son pouvoir et son crédit étaient presque anéantis, il passa en Espagne dans la vaine espérance d'obtenir justice [1]. Albuquerque entra dans ses nouvelles fonctions avec toute la rapacité d'un indigent aventurier impatient de s'enrichir. Il commença par se faire donner le nombre exact des Indiens qui étaient dans l'île, et trouva que de soixante mille qui, en 1508, avaient survécu à toutes leurs souffrances, il n'en restait plus que quatorze mille. Il en fit plusieurs lots qu'il mit à l'enchère et qu'il distribua à ceux qui lui en offraient le plus haut prix. Par cette distribution arbitraire un grand nombre d'Indiens furent éloignés de leurs anciennes habitations, plusieurs autres enlevés à leurs premiers maîtres, et tous furent soumis à des travaux plus pénibles par leurs nouveaux propriétaires, pressés de se dédommager de leurs avances. Ce surcroît de calamité combla la misère et hâta la destruction de cette race innocente et malheureuse [2].

La violence de cette conduite, jointe aux funestes conséquences qui en furent la suite, excita non-seulement les plaintes des colons qui se croyaient lésés, mais encore toucha le cœur de tous ceux qui conservaient quelque sentiment d'hu-

[1] Herrera, decad. I, lib. IX, cap. 5; lib. X, cap. 12.
[2] Herrera, decad. I, lib. X, cap. 12.

manité. Du moment qu'on envoya en Amérique des ecclésiastiques pour instruire et convertir les naturels, ils s'aperçurent que la rigueur avec laquelle on traitait ce peuple rendait leur ministère presque inutile. Les missionnaires, se conformant à l'esprit de douceur de la religion qu'ils venaient annoncer, s'élevèrent aussitôt contre les maximes de leurs compatriotes à l'égard des Indiens, et condamnèrent les *repartimientos* ou ces distributions par lesquelles on les livrait en esclaves à leurs conquérants, comme des actes aussi contraires à l'équité naturelle et aux préceptes du christianisme qu'à la saine politique. Les dominicains, à qui l'instruction des Américains fut d'abord confiée, se montrèrent très-ardents à attaquer ces distributions. En 1511, Montesino, un de leurs plus célèbres prédicateurs, déclama contre cet usage dans la grande église de Santo-Domingo avec toute l'impétuosité d'une éloquence populaire. Don Diego Colomb, les principaux officiers de la colonie et tous les laïques qui avaient entendu ce sermon se plaignirent du moine à ses supérieurs; mais ceux-ci, loin de le condamner, approuvèrent sa doctrine comme également pieuse et convenable aux circonstances. Les franciscains, guidés par l'esprit d'opposition et de rivalité qui subsistait entre les deux ordres, parurent disposés à se joindre aux laïques et à prendre la défense des *repartimientos*. Mais comme ils ne pouvaient pas avec décence approuver ouvertement un système d'oppression si contraire à l'esprit du christianisme, ils s'efforcèrent de pallier ce qu'ils ne pouvaient pas justifier, et alléguèrent, pour excuser la conduite de leurs concitoyens, qu'il était impossible de faire aucune amélioration dans la colonie, à moins que les Espagnols n'eussent assez d'autorité sur les naturels pour les contraindre au travail [1].

Les dominicains, sans égard pour ces considérations de politique et d'intérêt personnel, ne voulurent se relâcher en rien de la sévérité de leur doctrine, et refusèrent même d'absoudre et d'admettre à la communion ceux de leurs compatriotes qui tenaient des Indiens en servitude [2]. Les deux partis s'adressèrent au roi pour avoir sa décision sur un objet de si grande

[1] Herrera, decad. I, lib. VIII, cap. 11 — Oviedo, lib. III, cap. 6, pag. 97.
[2] Oviedo, lib. III, cap. 6, p. 97.

importance. Ferdinand nomma une commission de son conseil privé à laquelle il joignit quelques-uns des plus habiles jurisconsultes et théologiens pour entendre les députés d'Espagnola chargés de défendre leurs opinions respectives. Après une longue discussion, la partie spéculative de la controverse fut décidée en faveur des dominicains, et les Indiens furent déclarés un peuple libre, fait pour jouir de tous les droits naturels de l'homme ; mais, malgré cette décision, les *repartimientos* continuèrent de se faire dans la même forme qu'auparavant [1]. Comme le jugement de la commission reconnaissait le principe sur lequel les dominicains fondaient leur opinion, il était peu propre à les convaincre et à les réduire au silence. Enfin, pour rétablir la tranquillité dans la colonie alarmée par les remontrances et les censures de ces religieux, Ferdinand publia un décret de son conseil privé, duquel il résultait qu'après un mûr examen de la bulle apostolique et des autres titres qui assuraient les droits de la couronne de Castille sur ses possessions dans le Nouveau-Monde, la servitude des Indiens était autorisée par les lois divines et humaines ; qu'à moins qu'ils ne fussent soumis à l'autorité des Espagnols et forcés de résider sous leur inspection, il serait impossible de les arracher à l'idolâtrie et de les instruire dans les principes de la foi chrétienne ; qu'on ne devait plus avoir aucun scrupule sur la légitimité des *repartimientos*, attendu que le roi et son conseil en prenaient le risque sur leur conscience ; qu'en conséquence les dominicains et les moines des autres ordres devaient s'interdire à l'avenir les invectives que l'excès d'un zèle charitable, mais peu éclairé, leur avait fait proférer contre cet usage [2].

Ferdinand, voulant témoigner clairement l'intention où il était de faire exécuter ce décret, accorda de nouvelles concessions d'Indiens à plusieurs de ses courtisans [3]. Mais afin de ne pas paraître oublier entièrement les droits de l'humanité, il publia un édit par lequel il tâcha de pourvoir à ce que les Indiens fussent traités doucement sous le joug auquel il les assujettissait ; il régla la nature du travail qu'ils seraient obligés

[1] Herrera, decad. I, lib. VIII, cap. 12 ; lib. IX, cap. 5.
[2] Herrera, decad. I, lib. IX, cap. 14.
[3] Voyez la NOTE 30.

de faire ; il prescrivit la manière dont ils devaient être vêtus et nourris, et fit des règlements relatifs à leur instruction dans les principes du christianisme [1]. Mais les dominicains, qui jugeaient de l'avenir par la connaissance qu'ils avaient du passé, sentirent bientôt l'insuffisance de ces précautions, et présagèrent que tant que les individus auraient intérêt de traiter les Indiens avec rigueur, aucun règlement public ne pourrait rendre leur servitude douce ni même tolérable. Ils jugèrent qu'il serait inutile de consumer leur temps et leurs forces à essayer de communiquer les vérités sublimes de l'Évangile à des hommes dont l'âme était abattue et l'esprit affaibli par l'oppression. Quelques-uns de ces missionnaires, découragés, demandèrent à leurs supérieurs la permission de passer sur le continent, pour y remplir l'objet de leur mission parmi ceux des Indiens qui n'étaient pas corrompus par l'exemple des Espagnols, ni prévenus par leurs cruautés contre les dogmes du christianisme. Ceux qui restèrent à l'Espagnola continuèrent de faire des remontrances avec une fermeté décente contre la servitude des Indiens [2].

Les opérations violentes d'Albuquerque, qui venait d'être chargé du partage des Indiens, rallumèrent le zèle des dominicains contre les *repartimientos*, et suscitèrent à ce peuple opprimé un avocat doué du courage, des talents et de l'activité nécessaires pour défendre une cause si désespérée. Cet homme zélé fut Barthélemi de Las Casas, natif de Séville, et l'un des ecclésiastiques qui accompagnèrent Colomb au second voyage des Espagnols, lorsqu'on voulut commencer un établissement dans l'île Espagnola. Il avait adopté de bonne heure l'opinion dominante parmi les ecclésistiques, qui regardaient comme une injustice de réduire les Indiens en servitude ; et, pour montrer sa sincérité et sa conviction, il renonça à la portion d'Indiens qui lui était échue lors du partage qu'on en avait fait entre les conquérants, déclarant qu'il pleurerait toujours la faute dont il s'était rendu coupable en exerçant pendant un moment sur ses frères cette domination impie [3]. Dès lors il fut le patron déclaré des

[1] Herrera, decad. I, lib. IX, cap. 14.

[2] Herrera, decad. I, lib. IX, cap. 14.— Touron, Hist. gén. de l'Amér., t. I, p. 252.

[3] Fr. Aug. Davila Padilla, Hist. de la Fundacion de la provincia de San-Jago de Mexico, pag. 303, 304. — Herrera, decad, I, lib. X, cap. 12.

Indiens, et par son courage à les défendre, aussi bien que par le respect qu'inspiraient ses talents et son caractère, il eut souvent le bonheur d'arrêter les excès de ses compatriotes. Il s'éleva vivement contre les opérations d'Albuquerque, et quoiqu'il eût bientôt découvert que l'intérêt du gouverneur le rendait sourd à toutes les sollicitations, il n'abandonna pas pour cela la malheureuse nation dont il avait épousé la cause. Il partit pour l'Espagne avec la ferme espérance qu'il ouvrirait les yeux et toucherait le cœur de Ferdinand en lui faisant un tableau de l'oppression que souffraient ses nouveaux sujets [1].

Il obtint facilement une audience du roi, dont la santé était fort altérée. Il mit sous ses yeux avec autant de liberté que d'éloquence les effets funestes des *repartimientos* dans le Nouveau-Monde, lui reprochant avec courage d'avoir autorisé ces mesures impies qui avaient porté la misère et la destruction sur une race nombreuse d'hommes innocents que la providence avait confiée à ses soins. Ferdinand, dont l'esprit et le corps étaient affaiblis par la maladie, fut vivement alarmé par ce reproche d'impiété, qu'il aurait méprisé dans d'autres circonstances. Il écouta le discours de Las Casas avec les marques d'un grand repentir, et promit de s'occuper sérieusement des moyens de réparer les maux dont on se plaignait. Mais la mort l'empêcha d'exécuter cette résolution. Charles d'Autriche, à qui tous ses royaumes furent dévolus, faisait alors sa résidence dans ses états des Pays-Bas. Las-Casas, avec son ardeur accoutumée, se préparait à partir pour la Flandre, dans la vue de prévenir le jeune monarque, lorsque le cardinal Ximenès, devenu régent de Castille, lui ordonna de renoncer à ce voyage, et lui promit d'écouter lui-même ses plaintes.

Le cardinal pesa la matière avec l'attention que méritait son importance; et comme son esprit ardent aimait les plans hardis et peu communs, celui qu'il adopta très-promptement étonna les ministres espagnols, accoutumés aux lenteurs et aux formalités de l'administration de Ferdinand. Sans égard ni aux droits que réclamait don Diego Colomb, ni aux règles établies par le feu roi, il se détermina à envoyer en Amérique trois sur-

[1] Herrera, decad. I, lib. X, cap. 12; decad. II, lib. I, cap. 11.—Davila Padilla, Hist., pag. 304.

intendants de toutes les colonies avec l'autorité suffisante pour décider en dernier ressort la grande question de la liberté des Indiens, après qu'ils auraient examiné sur les lieux toutes les circonstances. Le choix de ces surintendants était délicat. Tous les laïques, tant ceux qui étaient établis en Amérique que ceux qui avaient été consultés sur l'administration de ce département, avaient déclaré leur opinion et pensaient que les Espagnols ne pouvaient conserver leurs établissements dans le Nouveau-Monde, à moins qu'on ne leur permît de retenir les Indiens dans la servitude. Ximenès crut donc qu'il ne pouvait compter sur leur impartialité et se détermina à donner sa confiance à des ecclésiastiques. Mais comme d'un autre côté les dominicains et les franciscains avaient épousé des sentiments contraires, il exclut ces deux ordres religieux. Il fit tomber son choix sur les moines appelés *hiéronimités*, communauté peu nombreuse en Espagne, mais qui y jouissait d'une grande considération. D'après le conseil de leur général et de concert avec Las Casas, il choisit parmi eux trois sujets qu'il jugea dignes de cet important emploi. Il leur associa Zuazo, jurisconsulte, d'une probité distinguée, auquel il donna tout pouvoir de régler l'administration de la justice dans les colonies. Las Casas fut chargé de les accompagner avec le titre de protecteur des Indiens [1].

Confier un pouvoir aussi étendu pour changer en un moment tout le système du gouvernement du Nouveau-Monde à quatre personnes que leur état et leur condition n'appelaient pas à de si hauts emplois, parut à Zapata et aux autres ministres du dernier roi une démarche si extraordinaire et si dangereuse qu'ils refusèrent d'expédier les ordres nécessaires pour l'exécution. Mais Ximenès n'était pas disposé à souffrir patiemment qu'on mît aucun obstacle à ses projets. Il envoya chercher les ministres, leur parla d'un ton si haut et les effraya tellement qu'ils obéirent sur-le-champ [2]. Les surintendants, leur associé Zuazo et Las Casas s'embarquèrent pour Santo-Domingo. A leur arrivée, le premier usage qu'ils firent de leur autorité fut de mettre en liberté tous les Indiens qui

[1] Herrera, decad. II, lib. II, cap. 3.
[2] Ibid. cap. 6.

avaient été donnés aux courtisans espagnols, et à toute personne non résidente en Amérique. Cet acte de vigueur, joint à ce qu'on avait appris d'Espagne sur l'objet de leur commission, répandit une alarme générale. Les colons conclurent qu'on allait leur enlever en un moment tous les bras avec lesquels ils conduisaient leurs travaux et que leur ruine était inévitable. Mais les PP. de Saint-Jérôme se conduisirent avec tant de précaution et de prudence que les craintes furent bientôt dissipées. Ils montrèrent dans toute leur administration une connaissance du monde et des affaires qu'on acquiert rarement dans le cloître, et une modération et une douceur encore plus rare parmi des hommes accoutumés à l'austérité de la vie monastique. Ils écoutèrent tout le monde; ils comparèrent les différentes informations qu'ils avaient recueillies, et après une mûre délibération, ils demeurèrent persuadés que l'état de la colonie rendait le plan de Las Casas, vers lequel penchait le cardinal, impossible dans l'exécution. Ils se convainquirent que les Espagnols établis en Amérique étaient en trop petit nombre pour pouvoir exploiter les mines déjà ouvertes et cultiver le pays; que pour ces deux genres de travaux ils ne pouvaient se passer des Indiens; que, si on leur ôtait ce secours, il faudrait abandonner les conquêtes, ou au moins perdre tous les avantages qu'on en retirait; qu'il n'y avait aucun motif assez puissant pour faire surmonter aux Indiens rendus libres leur répugnance naturelle à toute espèce de travail, et qu'il fallait l'autorité d'un maître pour les y forcer; que, si on ne les tenait pas sous une discipline toujours vigilante, leur indolence et leur indifférence naturelles ne leur permettraient jamais de recevoir l'instruction chrétienne, ni d'observer les pratiques de la religion. D'après tous ces motifs, ils trouvèrent nécessaire de tolérer les *repartimientos* et l'esclavage des Américains. Ils s'efforcèrent en même temps de prévenir les funestes effets de cette tolérance et d'assurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on pût concilier avec l'état de servitude. Dans cette vue ils renouvelèrent les premiers règlements, y en ajoutèrent de nouveaux, ne négligèrent aucune des précautions qui pouvaient diminuer la pesanteur du joug; enfin ils employèrent leur autorité, leur exemple et leurs exhortations à inspirer à

leurs compatriotes des sentiments d'équité et de douceur pour ces Indiens dont le travail leur était indispensable. Zuazo, dans son département, seconda les efforts des surintendants. Il réforma les cours de justice, afin de rendre leurs décisions plus équitables et plus promptes, et fit divers règlements pour mettre sur un meilleur pied la police intérieure de la colonie. Tous les Espagnols du Nouveau-Monde témoignèrent leur satisfaction de la conduite de Zuazo et de ses associés, et admirèrent la hardiesse de Ximenès, qui s'était écarté si fort des routes ordinaires dans la formation de son plan, et sa sagacité dans le choix des personnes auxquelles il avait donné sa confiance, et qui en étaient dignes par leur sagesse, leur modération et leur désintéressement [1].

Las Casas seul était mécontent. Les considérations dictées par la prudence qui avaient déterminé les surintendants ne faisaient aucune impression sur lui. Le parti qu'ils prenaient de conformer leurs règlements à l'état de la colonie lui paraissait l'ouvrage d'une politique mondaine et timide, qui consacrait une injustice parce qu'elle était avantageuse. Il prétendait que les Indiens étaient libres par le droit de nature, et, comme leur protecteur, il sommait les surintendants de ne pas les dépouiller du privilége commun de l'humanité. Les surintendants reçurent ses remontrances les plus âpres sans émotion et sans s'écarter en rien de leur plan. Les colons espagnols ne furent pas si modérés à son égard, et la fermeté avec laquelle il insistait sur une demande qui leur était si odieuse l'exposa souvent au danger d'être massacré. Las Casas, pour se garantir de la fureur des colons, fut obligé de chercher un asile dans un couvent, et voyant que tous ses efforts en Amérique étaient sans effet, il repartit pour l'Europe, bien résolu de ne pas abandonner la défense d'un peuple qu'il regardait comme victime d'une oppression cruelle [2].

S'il eût trouvé dans Ximenès la même vigueur d'esprit que ce ministre mettait ordinairement aux affaires, il eût été vraisemblablement fort mal reçu. Mais le cardinal était atteint d'une maladie mortelle et se préparait à remettre l'autorité dans les

[1] Herrera, decad. II, lib. II, cap. 15.— Remesal, Hist. gén., lib. II, cap. 14, 15, 16.
[2] Herrera, decad. II, lib. II, cap. 16.

mains du jeune roi, qu'on attendait de jour en jour des Pays-Bas. Charles arriva, prit possession du gouvernement, et, par la mort de Ximenès, perdit un ministre qui aurait mérité sa confiance par sa droiture et ses talents. Beaucoup de seigneurs flamands avaient accompagné leur souverain en Espagne. L'attachement naturel de Charles pour ses compatriotes l'engageait à les consulter sur toutes les affaires de son nouveau royaume, et ces étrangers montrèrent un empressement indiscret à se mêler de tout et à s'emparer de presque toutes les parties de l'administration [1]. La direction des affaires d'Amérique était un objet trop séduisant pour leur échapper. Las Casas remarqua leur crédit naissant. Quoique les hommes à projets soient communément trop ardents pour se conduire avec beaucoup d'adresse, celui-ci était doué de cette infatigable activité qui réussit quelquefois mieux que l'esprit le plus délié. Il fit sa cour aux ministres flamands avec assiduité. Il mit sous leurs yeux l'absurdité de toutes les maximes adoptées jusque-là dans le gouvernement de l'Amérique, et particulièrement le vice des dispositions faites par Ximenès. La mémoire de Ferdinand était odieuse aux Flamands. La vertu et les talents de Ximenès avaient été pour eux des motifs de jalousie. Ils désiraient vivement trouver des prétextes plausibles pour condamner les mesures du ministre et du défunt monarque, et pour décrier la politique de l'un et de l'autre. Les amis de don Diego Colomb, aussi bien que les courtisans espagnols qui avaient eu à se plaindre de l'administration du cardinal, se joignirent à Las Casas pour désapprouver la commission des surintendants en Amérique. Cette union de tant de passions et d'intérêts devint si puissante, que les Hiéronimites et Zoazo furent rappelés. Rodrigue de Figueroa, jurisconsulte estimé, nommé premier juge de l'île, reçut, d'après les instances de Las Casas, des instructions nouvelles pour examiner encore avec la plus grande attention la question importante élevée entre cet ecclésiastique et les colons relativement à la manière dont on devait traiter les Indiens. En attendant, il était autorisé à faire tout ce qui serait possible pour soulager leurs maux et prévenir leur entière destruction [2].

[1] Hist. du règne de Charles V, vol. 2, pag. 43.

[2] Herrera, decad. II, lib. II, cap. 16, 19, 21; lib. III, cap. 7, 8.

Ce fut tout ce que le zèle de Las Casas put obtenir alors en faveur des Indiens. L'impossibilité de faire faire aux colonies aucun progrès, à moins que les colons espagnols ne pussent forcer les Américains au travail, était une objection insurmontable à l'exécution de son plan de liberté. Pour écarter cet obstacle, Las Casas proposa d'acheter dans les établissements des Portugais à la côte d'Afrique un nombre suffisant de Noirs et de les transporter en Amérique, où on les emploierait comme esclaves au travail des mines et à la culture du sol[1]. Les premiers avantages que les Portugais avaient retirés de leurs découvertes en Afrique leur avaient été procurés par la vente des esclaves. Plusieurs circonstances concouraient à faire revivre cet odieux commerce, aboli depuis longtemps en Europe, et aussi contraire aux sentiments de l'humanité qu'aux principes de la religion. Dès l'an 1503 on avait envoyé en Amérique un petit nombre d'esclaves nègres[2]. En 1511, Ferdinand avait permis qu'on y en portât une plus grande quantité[3]. On trouva que cette espèce d'hommes était plus robuste que les Américains, plus capable de résister à une grande fatigue et plus patiente sous le joug de la servitude. On reconnut que le travail d'un noir équivalait à celui de quatre Américains[4]. Le cardinal Ximenès avait été sollicité de permettre et d'encourager ce commerce; mais il avait repoussé le projet avec fermeté, parce qu'il avait senti combien il était injuste de réduire une race d'hommes en esclavage en délibérant sur les moyens de rendre la liberté à une autre[5]. Mais Las Casas, inconséquent comme le sont tous les esprits qui se portent avec une impétuosité opiniâtre vers une opinion favorite, était incapable de faire cette réflexion. Pendant qu'il combattait avec tant de chaleur pour la liberté des habitants du Nouveau-Monde, il travaillait à rendre esclaves ceux d'une autre partie; et dans la chaleur de son zèle pour sauver les Américains du joug, il prononçait sans scrupule qu'il était juste et utile d'en imposer un plus pesant encore sur les Africains. Mal-

[1] Voyez la NOTE 31.
[2] Herrera, decad. I, lib. V, cap. 12.
[3] Ibid., lib. VIII, cap. 9.
[4] Ibid., lib. IX, cap. 5.
[5] Ibid., decad. II, lib. II, cap. 8.

heureusement pour ces derniers, le plan de Las Casas fut adopté[1]. Charles accorda à un de ses courtisans flamands le privilége exclusif d'importer en Amérique quatre mille noirs. Celui-ci vendit son privilége pour vingt-cinq mille ducats[2] à des marchands génois, qui les premiers établirent avec une forme régulière entre l'Afrique et l'Amérique ce commerce d'hommes, qui a reçu depuis de si grands accroissements[3].

Mais les marchands génois, conduisant leurs opérations avec l'avidité ordinaire aux monopoleurs, demandèrent bientôt un prix si exorbitant des noirs qu'ils portaient à l'Espagnola, qu'on y en vendit trop peu pour améliorer l'état de la colonie. Las Casas, dont le zèle était aussi inventif qu'infatigable, eut recours à un autre expédient pour soulager les Indiens. Il avait observé que le plus grand nombre de ceux qui jusque-là s'étaient établis en Amérique étaient des soldats ou des matelots employés à la découverte ou à la conquête de ces régions, des fils cadets de familles nobles attirés par l'espoir de s'enrichir promptement, ou des aventuriers sans ressource et forcés d'abandonner leur patrie par leurs crimes ou par leur indigence. A la place de ces hommes avides, sans mœurs, incapables de l'industrie persévérante et de l'économie nécessaire dans l'établissement d'une colonie, il proposa d'envoyer à l'Espagnola et dans les autres îles un nombre suffisant de cultivateurs et d'artisans auxquels on donnerait des encouragements pour s'y transporter. De tels hommes, accoutumés à la fatigue, seraient en état de soutenir des travaux dont les Américains étaient incapables par la faiblesse de leur constitution, et bientôt ils deviendraient eux-mêmes, par la culture, de riches et d'utiles citoyens. Mais, quoiqu'on eût grand besoin d'une nouvelle recrue d'habitants à l'Espagnola, où la petite vérole venait de se montrer et d'emporter un nombre considérable d'Indiens, ce projet, malgré l'appui des ministres flamands, fut traversé par l'évêque de Burgos, toujours opposé aux plans de Las Casas[4].

Ce dernier commençait alors à désespérer de faire aucun

[1] Voyez la NOTE 31.

[2] 24,000 ducats, suivant M. de Navarrete, Introduction à la Collection des voyages et découvertes des Espagnols, etc., § 58. (D. L. R.)

[3] Herrera, decad. II, lib. II, cap. 20,

[4] Ibid., cap. 21,

bien aux Indiens dans les établissements déjà formés par les Espagnols. Le mal était trop invétéré pour céder aux remèdes. On faisait tous les jours des découvertes nouvelles dans le continent, qui donnaient de hautes idées de sa population et de son étendue. Dans toutes ces vastes régions il n'y avait encore qu'une seule colonie très-faible, et si l'on en exceptait un petit espace sur l'isthme de Darien, les naturels étaient maîtres de tout le pays. C'était là un champ nouveau et plus étendu pour le zèle et l'humanité de Las Casas, qui se flattait de pouvoir empêcher qu'on y introduisît le pernicieux système d'administration qu'il n'avait pu détruire dans les lieux où il était déjà tout établi. Plein de ces espérances, il sollicita une concession de la partie qui s'étend le long de la côte, depuis le golfe de Paria jusqu'à la frontière occidentale de cette province, aujourd'hui connue sous le nom de Sainte-Marthe. Il proposa d'y établir une colonie formée de cultivateurs, d'artisans et d'ecclésiastiques. Il s'engagea à civiliser, dans l'espace de deux ans, dix mille Indiens, et à les instruire assez bien dans les arts utiles, pour pouvoir tirer de leurs travaux et de leur industrie un revenu de quinze mille ducats pour la couronne. Il promettait aussi qu'en dix ans sa colonie aurait fait assez de progrès pour rendre au gouvernement soixante mille ducats par an. Il stipula qu'aucun navigateur ou soldat ne pourrait s'y établir, et qu'aucun Espagnol n'y mettrait le pied sans sa permission. Il alla même jusqu'à vouloir que les gens qu'il emmènerait eussent un habillement particulier, différent de celui des Espagnols, afin qu'ils ne parussent point aux Indiens de ces districts de la même race d'hommes qui avaient apporté tant de calamités à l'Amérique [1]. Par ce plan, dont je ne donne qu'une légère esquisse, il paraît clairement que les idées de Las Casas, sur la manière de civiliser et de traiter les Indiens, étaient fort semblables à celles que les jésuites ont suivies depuis dans leurs grandes entreprises sur l'autre partie du même continent. Las Casas supposait que les Européens, employant l'ascendant que leur donnaient une intelligence supérieure et de plus grands progrès dans les sciences et les arts, pourraient conduire, par degrés, l'esprit des Américains à goûter ces moyens

[1] Herrera, decad. II, lib. IV, cap. 2.

de bonheur dont ils étaient dépourvus, leur faire cultiver les arts de l'homme en société et les rendre capables de jouir des avantages de la vie civile.

L'évêque de Burgos et le conseil des Indes regardèrent le plan de Las Casas non-seulement comme chimérique, mais comme extrêmement dangereux. Ils pensaient que l'esprit des Américains était naturellement si borné et leur indolence si excessive, qu'on ne réussirait jamais à les instruire, ni à leur faire faire aucun progrès. Ils prétendaient qu'il serait fort imprudent de donner une autorité si grande sur un pays de mille milles de côtes à un enthousiaste visionnaire et présomptueux, étranger aux affaires et sans connaissance de l'art du gouvernement. Las Casas, qui s'attendait à cette résistance, ne se découragea point. Il eut recours encore aux favoris flamands, qui appuyèrent ses vues auprès de Charles V avec beaucoup de zèle, précisément parce que les ministres espagnols les avaient rejetées. Ils déterminèrent le monarque, qui venait d'être élevé à l'empire, à renvoyer l'examen de cette affaire à un certain nombre de membres de son conseil privé, et Las Casas ayant récusé tous les membres du conseil des Indes, comme prévenus et intéressés, tous furent exclus. La décision des juges choisis à la recommandation des Flamands fut entièrement conforme aux sentiments de ces derniers. On approuva le nouveau plan, et l'on donna des ordres pour le mettre à exécution, mais en restreignant le territoire accordé à Las Casas à trois cents milles le long de la côte de Cumana, d'où il lui serait libre de s'étendre dans les parties intérieures du pays [1].

Cette décision trouva des censeurs. Presque tous ceux qui avaient été en Amérique la blâmaient et soutenaient leur opinion avec tant de confiance et par des raisons si plausibles, qu'on crut devoir s'arrêter et examiner de nouveau la question avec plus de soin. Charles lui-même, quoique accoutumé dans sa jeunesse à suivre les sentiments de ses ministres avec une déférence et une soumission qui n'annonçaient pas la vigueur et la fermeté d'esprit qu'il montra dans un âge plus mûr, commença à soupçonner que la chaleur que les Flamands met-

[1] Gomara, Hist. gén., chap. 77. — Herrera, decad. II, lib. IV, cap. 3. — Oviedo, lib. XIX, cap. 5.

taient dans toutes les affaires relatives à l'Amérique avait pour principe quelque motif dont il devait se défier ; il déclara qu'il était déterminé à approfondir lui-même la question agitée depuis si longtemps sur le caractère des Américains et sur la manière la plus convenable de les traiter. Il se présenta bientôt une circonstance qui rendait cette discussion plus facile. Quevedo, évêque du Darien, qui avait accompagné Pedrarias sur le continent en 1513, venait de prendre terre à Barcelone, où la cour faisait alors sa résidence. On sut bientôt que ses sentiments sur les facultés et les dispositions des Américains différaient de ceux de Las Casas, et Charles imagina assez naturellement qu'en écoutant et en comparant les raisons de deux personnages respectables qui, par un long séjour en Amérique, avaient eu le temps d'observer les mœurs du peuple qu'il s'agissait de faire connaître, il serait en état de découvrir lequel des deux avait formé son opinion avec plus de justesse et de discernement.

On désigna pour cet examen un jour fixe et une audience solennelle. L'empereur parut avec une pompe extraordinaire et se plaça sur son trône dans la grande salle de son palais. Ses courtisans l'environnaient. Don Diego Colomb, amiral des Indes, fut appelé. L'évêque du Darien fut invité à dire le premier son avis. Son discours ne fut pas long. Il commença par déplorer les malheurs de l'Amérique et la destruction d'un grand nombre de ses habitants, qu'il reconnut être en partie l'effet de l'excessive dureté et de l'imprudence des Espagnols ; mais il déclara que tous les habitants du Nouveau-Monde qu'il avait observés, soit dans le continent, soit dans les îles, lui avaient paru une espèce d'hommes destinés à la servitude par l'infériorité de leur intelligence et de leurs talents naturels, et qu'il serait impossible de les instruire, ni de leur faire faire aucun progrès vers la civilisation, si on ne les tenait pas sous l'autorité continuelle d'un maître. Las Casas s'étendit davantage et défendit son sentiment avec plus de chaleur. Il s'éleva avec indignation contre l'idée qu'il y eût aucune race d'hommes née pour la servitude, et attaqua cette opinion comme irréligieuse et inhumaine. Il assura que les Américains ne manquaient pas d'intelligence et qu'elle n'avait besoin que d'être cultivée ; qu'ils étaient

capables d'apprendre les principes de la religion et de se former à l'industrie et aux arts de la vie sociale ; que leur douceur et leur timidité naturelle les rendant soumis et dociles, on pouvait les conduire et les former, pourvu qu'on ne les traitât pas durement. Il protesta que dans le plan qu'il avait proposé, ses vues étaient pures et désintéressées, et que, quelque avantage que l'adoption de ce plan dût procurer à la couronne de Castille, il n'avait jamais demandé et ne voudrait jamais recevoir aucune récompense de ses travaux.

Charles, après avoir entendu les deux plaidoyers et consulté ses ministres, ne se crut pas encore assez bien instruit pour prendre une résolution générale relativement à la condition des Américains; mais comme il avait une entière confiance en la probité de Las Casas, et que l'évêque du Darien lui-même convenait que l'affaire était assez importante pour qu'on pût essayer le plan proposé, il céda à Las Cases, par des lettres-patentes, la partie de la côte du Cumana dont nous avons fait mention plus haut, avec tout pouvoir d'y établir une colonie sur le plan qu'il avait proposé [1].

Las Casas pressa les préparatifs de son voyage avec son ardeur accoutumée; mais, soit par son inexpérience dans ce genre d'affaires, soit par l'opposition secrète des nobles espagnols, qui craignaient que l'émigration de tant de personnes ne leur enlevât un grand nombre de bras utiles employés à la culture de leurs terres, il ne put déterminer qu'environ deux cents cultivateurs ou artisans à l'accompagner à Cumana.

Rien cependant ne put amortir son zèle. Il mit à la voile avec cette petite troupe, à peine suffisante pour prendre possession du vaste territoire qu'on lui accordait, et avec laquelle il était impossible de réussir à en civiliser les habitants. Le premier endroit où il toucha fut l'île de Porto-Rico. Là il eut connaissance d'un nouvel obstacle à l'exécution de son plan, plus difficile à surmonter qu'aucun de ceux qu'il avait rencontrés jusqu'alors. Lorsqu'il avait quitté l'Amérique, en 1517, les Espagnols n'avaient presque aucun commerce avec le continent, si l'on excepte les pays voisins du golfe du Darien. Mais tous les

[1] Herrera, decad. II, lib. IV, cap. 3, 4, 5. — Argensola, Annales d'Aragon, 74, 97. — Remesal, Hist. gén., lib. II, cap. 19, 20.

genres de travaux s'affaiblissant de jour en jour à l'Espagnola par la destruction rapide des naturels du pays, les Espagnols manquaient de bras pour continuer les entreprises déjà formées, et ce besoin les avait fait recourir à tous les expédients qu'ils pouvaient imaginer pour y suppléer. On leur avait porté beaucoup de nègres, mais le prix en était monté si haut que la plupart des colons ne pouvaient y atteindre. Pour se procurer des esclaves à meilleur marché, quelques-uns d'entre eux armèrent des vaisseaux et se mirent à croiser le long des côtes du continent. Dans les lieux où ils étaient inférieurs en force, ils commerçaient avec les naturels et leur donnaient des quincailleries d'Europe pour les plaques d'or qui servaient d'ornements à ces peuples; mais partout où ils pouvaient surprendre les Indiens ou s'en emparer par la force, ils les enlevaient et les vendaient à l'Espagnola [1]. Cette piraterie était accompagnée des plus grandes atrocités. Le nom espagnol devint en horreur sur tout le continent. Dès qu'un vaisseau paraissait, les habitants fuyaient dans les bois ou couraient aux rivages en armes pour repousser ces cruels ennemis de leur tranquillité. Quelquefois ils forçaient les Espagnols à se retirer avec précipitation, ou ils les massacraient. Dans la violence de leur ressentiment contre toute la nation espagnole ils assassinèrent deux missionnaires dominicains que le zèle avait portés à s'établir dans la province de Cumana [2]. Ce meurtre de personnes révérées pour la sainteté de leur vie excita une grande indignation parmi les colons de l'Espagnola; au milieu de la licence de leurs mœurs et de la cruauté de leurs actions, ils étaient pleins d'un zèle si ardent pour la religion et d'un respect si superstitieux pour ses ministres, qu'ils résolurent de punir ce crime d'une manière qui pût servir d'exemple, non-seulement sur ceux qui l'avaient commis, mais sur la nation entière. Pour l'exécution de ce projet ils donnèrent le commandement de cinq vaisseaux et trois cents hommes à Diego Ocampo, avec ordre de détruire par le fer et par le feu tout le pays de Cumana, et d'en faire les habitants esclaves pour être transportés à l'Espagnola. Las Casas trouva à Porto-Rico cette escadre faisant voile vers le continent; et Ocampo

[1] Herrera, decad. III, lib. II, cap, 3.
[2] Oviedo, Hist., lib. XIX, cap. 3.

ayant refusé de différer son voyage, il comprit qu'il lui serait impossible de tenter l'exécution de son plan de paix dans un pays qui allait être le théâtre de la guerre et de la désolation [1].

Dans l'espérance d'apporter quelque remède aux suites funestes de ce malheureux incident, il s'embarqua pour Santo-Domingo, laissant ceux qui l'avaient suivi cantonnés parmi les colons de Porto-Rico. Plusieurs circonstances concoururent à le faire recevoir fort mal à l'Espagnola. En travaillant à soulager les Indiens, il avait censuré la conduite de ses compatriotes; les colons de l'Espagnola, avec tant de sévérité, qu'il leur était devenu universellement odieux. Ils regardaient le succès de sa tentative comme devant entraîner leur ruine. Ils attendaient de grandes recrues d'esclaves de Cumana, et ces espérances s'évanouissaient si Las Casas parvenait à y établir sa colonie. Figueroa, en conséquence d'un plan formé en Espagne pour déterminer le degré d'intelligence et de docilité des Indiens, avait fait une expérience qui paraissait décisive contre le système de Las Casas. Il en avait rassemblé à l'Espagnola un assez grand nombre, et les avait établis dans deux villages, leur laissant une entière liberté et les abandonnant à leur propre conduite; mais ces Indiens, accoutumés à un genre de vie extrêmement différent, incapables de prendre en si peu de temps de nouvelles habitudes, et d'ailleurs découragés par leur malheur particulier et par celui de leur patrie, se donnèrent si peu de peine pour cultiver le terrain qu'on leur avait alloué, parurent si dépourvus de soin et de prévoyance pour fournir à leurs propres besoins, et si éloignés de tout ordre et de tout travail régulier, que les Espagnols en conclurent qu'il était impossible de les former à une vie sociale, et qu'il fallait les regarder comme des enfants condamnés à rester continuellement sous la tutelle des Européens, qui leur étaient supérieurs en sagesse et en sagacité [2].

Malgré la réunion de toutes ces circonstances, qui armaient si fortement contre ses mesures ceux mêmes à qui il s'adressait pour les mettre à exécution, Las Casas, par son activité et sa persévérance, par quelques condescendances et beaucoup de

[1] Herrera, decad. II, lib. IX, cap. 8, 9.
[2] Ibid., lib. X, cap. 5.

menaces, obtint à la fin un petit corps de troupes pour protéger sa colonie au premier moment de son établissement. Mais, à son retour à Porto-Rico, les maladies lui avaient déjà enlevé beaucoup de ses gens, et les autres, ayant trouvé quelque occupation dans l'île, refusèrent de le suivre. Avec ce qui lui restait de monde il fit voile vers Cumana. Ocampo avait exécuté sa commission dans cette province avec tant de barbarie, il avait massacré ou envoyé en esclavage à l'Espagnola un si grand nombre d'Indiens, que tout ce qui restait de ces malheureux s'était enfui dans les bois, et que le petit établissement qu'il avait formé dans un lieu nommé par lui Tolède, se trouvant dans un pays désert, touchait à sa destruction. Ce fut cependant en ce même endroit que Las Casas fut obligé de fixer sa résidence. Abandonné et par les troupes qu'on lui avait données pour le protéger, et par le détachement d'Ocampo qui avait prévu les calamités auxquelles il devait s'attendre dans un poste si misérable, il prit les précautions qu'il jugea les meilleures pour la sûreté et la subsistance de ses colons; mais, comme elles étaient encore bien insuffisantes, il retourna à l'Espagnola solliciter des secours plus puissants, afin de sauver des hommes que leur confiance en lui avait engagés à courir de si grands dangers. Bientôt après son départ, les naturels du pays, ayant reconnu la faiblesse des Espagnols, s'assemblèrent secrètement, les attaquèrent avec la furie naturelle à des hommes réduits au désespoir par les barbaries qu'on avait exercées contre eux, en firent périr un grand nombre, et forcèrent le reste à se retirer à l'île de Cubagua dans la plus grande consternation. La petite colonie qui y était établie pour la pêche des perles partagea la terreur panique dont les fugitifs étaient saisis, et abandonna l'île. Enfin, il ne resta pas un seul Espagnol dans aucune partie du continent ou des îles adjacentes, depuis le golfe de Paria jusqu'aux confins du Darien. Accablé par cette succession de désastres et voyant cette fin malheureuse de tous ses grands projets, Las Casas n'osa plus se montrer, il s'enferma dans le couvent des dominicains à Santo-Domingo, et prit bientôt après l'habit de cet ordre [1].

[1] Herrera, decad. II, lib. X, cap. 5; decad. III, lib. II, cap. 3, 4, 5. — Oviedo,

Quoique la destruction de la colonie de Cumana ne soit arrivée qu'en l'an 1521, je n'ai pas voulu interrompre le récit des négociations de Las Casas depuis leur origine jusqu'à leur issue. Son système fut l'objet d'une longue et sérieuse discussion, et, quoique ses tentatives en faveur des Américains opprimés n'aient pas été suivies du succès qu'il en espérait (sans doute avec trop de confiance), soit par son imprudence, soit par la haine active de ses ennemis, elles donnèrent lieu à divers règlements qui furent de quelque utilité à ces malheureuses nations. Je reviens maintenant à l'histoire des découvertes espagnoles, en suivant l'ordre des temps [1].

Diego Velasquès, qui avait conquis Cuba en 1511, conservait encore le gouvernement de cette île comme député de don Diego Colomb, quoiqu'il lui donnât rarement des marques de subordination et qu'il cherchât à se rendre entièrement indépendant [2]. Sous sa sage administration Cuba devint l'un des établissements espagnols les plus florissants. L'idée avantageuse qu'on avait de cette colonie y attirait beaucoup de personnes qui espéraient y trouver des établissements solides ou quelque moyen d'occuper leur activité. Comme Cuba était la plus occidentale des îles occupées par les Espagnols, et que l'Océan, qui s'étend beaucoup plus loin à l'ouest, n'avait pas encore été visité, ces circonstances invitaient les habitants de cette île à tenter de nouvelles découvertes. Toute expédition où le courage et l'activité pouvaient conduire promptement à la richesse était plus conforme au génie de ce siècle que cette lenteur, cette patience d'industrie nécessaires pour défricher un terrain ou pour fabriquer le sucre. Plusieurs officiers qui avaient servi sous Pedrarias dans le Darien formèrent une association pour tenter des découvertes. Ils persuadèrent à François Hernandès de Cordova, riche colon de Cuba et homme d'un grand courage, de se joindre à eux et d'être leur commandant. Velasquès, non-seulement approuva leur projet, mais leur donna du secours. Comme les aventuriers qui avaient servi au Darien

Hist., lib. XIX, cap. 5. — Gomara, cap. 77. — Davila Padilla, lib. I, cap. 97. — Remesal, Hist. gén., lib. II, cap. 22, 23.

[1] Herrera, decad. II, lib. X, cap. 5, pag. 329.

[2] Ibid., lib. II, cap. 19.

manquaient de tout, lui et Cordova[1] leur avancèrent de l'argent pour acheter trois petits vaisseaux et leur fournirent tout ce qui leur était nécessaire pour le commerce et pour la guerre. Cent dix hommes s'embarquèrent et firent voile de San-Jago-de-Cuba, le 8 février 1517. Par le conseil de leur principal pilote, Antoine Alaminos, qui avait servi sous l'amiral Colomb, ils portèrent directement à l'ouest, se guidant d'après l'opinion la ce grand navigateur qui avait constamment soutenu que de route à l'ouest conduirait aux plus importantes découvertes.

Le vingt et unième jour après leur départ de San-Jago ils virent terre. C'était le cap *Catoche*, qui forme la pointe orientale de cette grande péninsule en avant du continent de l'Amérique, laquelle a conservé le nom de *Yucatan* que lui donnent les habitants du pays. Comme ils approchaient du rivage ils virent venir à eux cinq canots pleins d'Indiens décemment vêtus d'habits de coton, spectacle nouveau pour les Espagnols, qui avaient trouvé jusque-là l'Amérique habitée par des sauvages nus. Cordova s'efforça de gagner, par de petits présents, la bienveillance de ce peuple. Les Indiens, quoique étonnés à la vue des objets extraordinaires qui se présentaient pour la première fois à leurs yeux, invitèrent, avec une apparence de cordialité, les Espagnols à visiter leurs habitations. Les Espagnols débarquèrent, et, en s'avançant dans le pays, remarquèrent avec une nouvelle surprise de grandes maisons bâties en pierre; mais ils éprouvèrent bientôt que, si les Indiens du Yucatan étaient plus civilisés que les autres Américains, ils étaient aussi plus artificieux et plus guerriers. Le cacique, en recevant Cordova avec de vifs témoignages d'amitié, avait posté en embuscade derrière un petit bois un corps considérable d'Indiens qui, sur un signal qu'il leur fit, coururent sur les Espagnols et les attaquèrent avec beaucoup de hardiesse et une espèce d'ordre militaire. A la première décharge de leurs flèches, quinze Espagnols furent blessés; mais l'explosion soudaine des armes à feu frappa les Indiens d'une si grande terreur, et ils furent si étonnés du ravage que firent parmi eux

[1] Il s'appelait Francisco Hernandès, et c'est toujours sous ce nom que Herrera, Torquemada et les autres écrivains espagnols le désignent; Cordova (Cordoue) n'était que le lieu de sa naissance. (D. L. R.)

les arquebuses et les autres armes de leurs nouveaux ennemis, qu'ils s'enfuirent avec précipitation. Cordova abandonna un pays où il avait été si mal reçu, emmenant avec lui deux prisonniers et emportant les ornements d'un petit temple qu'il pilla dans sa retraite.

Il continua sa route à l'ouest sans perdre la côte de vue, et le seizième jour il arriva à Campêche. Là les Indiens le reçurent avec plus d'hospitalité. Les Espagnols s'étonnaient beaucoup de n'avoir trouvé aucune rivière sur une côte d'une si grande étendue et qu'ils imaginaient appartenir à une île [1]. Comme l'eau commençait à leur manquer, ils s'avancèrent encore, et découvrirent à la fin l'embouchure d'une rivière à Pontonchan, quelques lieues par-delà Campêche.

Cordova débarqua toutes ses troupes pour protéger ses matelots pendant qu'ils feraient de l'eau. Mais, malgré toutes ces précautions, les Indiens les attaquèrent avec une telle furie et en si grand nombre, que quarante-sept Espagnols furent tués sur la place et qu'un seul d'entre eux se retira sans être blessé. Leur commandant, quoique blessé en douze endroits, dirigea la retraite avec autant de présence d'esprit qu'il avait montré de courage dans l'action. Les Espagnols regagnèrent avec peine leurs vaisseaux. Après une tentative si malheureuse, il ne leur restait d'autre parti que de hâter leur retour à Cuba. Ils souffrirent dans le trajet tous les tourments que la soif peut faire éprouver à des hommes blessés et malades, renfermés dans de petits vaisseaux et exposés à la chaleur de la zone torride. Quelques-uns succombèrent à tant de maux dans la traversée. Cordova, leur chef, mourut peu de temps après avoir pris terre à Cuba [2].

Toute malheureuse qu'avait été cette expédition, elle anima plutôt qu'elle n'abattit la passion des Espagnols pour les entreprises. Ils avaient découvert, à une petite distance de Cuba, une contrée d'une grande étendue, qui paraissait fertile et habitée par des peuples bien plus civilisés qu'aucune autre

[1] Voyez les Notes 32 et 33.

[2] Herrera, decad. II, lib. II. cap. 17, 18.— Hist. Verdadera de la conquista de la Nueva-España, por Bernal Diaz del Castillo, cap. 1-7. — Oviedo, lib. XVII, cap. 3. — Gomara, cap. 52. — P. Martyr, de Insulis nuper inventis, pag. 329.

nation alors connue en Amérique. Quoiqu'on eût eu peu de commerce avec eux, on en avait tiré quelques ornements d'or de peu de valeur, mais artistement travaillés. Ces circonstances, exagérées par des hommes qui cherchaient à rehausser le mérite de leurs exploits, étaient plus que suffisantes pour réveiller des espérances romanesques. Il s'offrit beaucoup de monde pour une nouvelle expédition. Velasquès, désirant se distinguer par un service important qui pût lui mériter du roi l'indépendance à laquelle il aspirait dans son gouvernement de Cuba, ne se contenta pas d'exciter leur ardeur, il arma à ses dépens quatre vaisseaux pour le voyage. Deux cent quarante volontaires, parmi lesquels plusieurs avaient de la naissance et de la fortune, s'embarquèrent pour cette expédition. Elle était sous les ordres de Jean de Grijalva, jeune homme d'un mérite et d'un courage reconnus [1]. Ses instructions étaient d'observer avec attention la nature des pays qu'il découvrirait, de faire des échanges pour de l'or, et, si les circonstances lui paraissaient favorables, d'établir une colonie dans quelque position avantageuse. Il mit à la voile de San-Jago-de-Cuba le 8 avril 1518. Le pilote Alaminos suivit la même route que dans le voyage précédent ; mais la violence des courants ayant entraîné les vaisseaux vers le sud, la première terre qu'ils reconnurent fut l'île de *Cozumel*, à l'est du Yutacan. Tous les habitants s'enfuirent dans les bois et dans les montagnes à l'approche des Espagnols, qui ne firent pas un long séjour dans l'île ; ils arrivèrent sans aucun accident remarquable à Potonchan, sur le côté opposé de la péninsule. Le désir de venger leurs compatriotes massacrés en cet endroit, fortifié par leurs principes de politique, les détermina à y descendre, dans la vue de châtier les Indiens de ce district avec une rigueur et un éclat qui pussent frapper de terreur tous les peuples du voisinage. Mais quoiqu'ils eussent débarqué toutes leurs troupes et mis à terre quelques pièces de campagne, les Indiens se défendirent avec tant de courage, que les Espagnols eurent beaucoup de peine à les repousser, et se confirmèrent dans l'opinion où ils étaient déjà qu'ils trouveraient dans les

[1] Orellana prétend qu'il était neveu de Velasquez; Herrera ne parle pas de cette parenté. (D. L. R.)

habitants de ce pays des ennemis plus redoutables que tous ceux qu'ils avaient rencontrés dans les autres parties de l'Amérique. De Pontonchan ils continuèrent leur route vers l'ouest, se tenant aussi près de la côte qu'il leur était possible, et mettant à l'ancre tous les soirs pour se garantir des accidents dangereux auxquels ils pouvaient être exposés dans une mer inconnue. Pendant le jour, leurs yeux, continuellement attachés sur la terre, étaient frappés de surprise et d'admiration à la vue des beautés du pays et de la nouveauté des objets qui se présentaient à eux. Ils voyaient dispersés sur la côte des villages où ils distinguaient des maisons de pierre, qui de loin leur paraissaient blanches et élevées. Dans la chaleur de leur admiration ils croyaient voir des villes ornées de tours et de créneaux [1]; et un des soldats ayant remarqué que ce pays ressemblait par son aspect à l'Espagne, Grijalva lui donna, avec un applaudissement universel, le nom de *Nouvelle-Espagne*, nom qui désigne encore cette vaste et riche province de la domination espagnole en Amérique [2]. Ils descendirent sur les bords d'une rivière appelée par les naturels *Tabasco*: la nouvelle de l'avantage qu'ils avaient remporté à Pontonchan étant parvenue en cet endroit, le cacique les reçut non-seulement d'une manière amicale, mais même leur fit des présents considérables, qui confirmèrent les hautes idées que les Espagnols avaient prises de la richesse et de la fertilité du pays. Ces idées s'étendirent et se fortifièrent encore par ce qui leur arriva dans le lieu où ils touchèrent ensuite; c'était à l'ouest de Tabasco dans la province connue depuis sous le nom de *Guaxaca*. Ils y furent accueillis avec des marques de respect extraordinaire, comme des êtres au-dessus de l'humanité. Lorsqu'ils débarquèrent, les naturels brûlaient devant eux un encens de gomme copale, et leur présentaient en offrande tout ce que leur pays avait de plus précieux. Ils s'empressèrent d'établir un commerce avec ces étrangers, et en six jours les Espagnols ob-

[1] Voyez la NOTE 34.

[2] François de Montejo, l'un des officiers de Grijalva, fut le premier Espagnol qui débarqua sur cette côte, où il eut une entrevue avec les envoyés de Montezuma, qui, ayant été instruit du voyage de Hernandez de Cordova, et de l'apparition dans son empire de soldats étrangers, avait ordonné qu'on prît des informations sur leur compte. (D. L. R.)

tinrent des bijoux d'or d'un travail curieux, pour la valeur de quinze mille pesos, en échange de quelques bagatelles européennes de vil prix. Les deux prisonniers que Hernandez de Cordova avait emmenés de Yucatan avaient jusqu'alors servi d'interprètes; mais comme ils ne comprenaient pas la langue de ce nouveau pays, les naturels firent entendre par signes qu'ils étaient sujets d'un grand monarque appelé Montézuma, dont la domination s'étendait sur cette province ainsi que sur plusieurs autres. Grijalva quitta cet endroit, dont il dut être fort satisfait, et continua sa route vers l'ouest. Il débarqua sur une petite île qu'il nomma l'*Ile des Sacrifices*, parce que ce fut là que les Espagnols virent pour la première fois l'horrible spectacle de victimes humaines que la barbare superstition des naturels offrait à leurs dieux. Il toucha à une autre petite île, qu'il appela Saint-Jean-de-Ulua. Il dépêcha de cette île Pierre de Alvarado, un de ses officiers, à Velasquès, avec un détail circonstancié des importantes découvertes qu'il avait faites, et avec les richesses qu'il avait obtenues en trafiquant avec les naturels. Après le départ d'Alvarado il continua avec les vaisseaux qui lui restaient de suivre la côte jusqu'à la rivière de Panuco; le pays lui parut partout riche, fertile et très-peuplé.

Plusieurs des officiers de Grijalva prétendirent que ce n'était pas assez d'avoir découvert ces belles régions, ni d'avoir rempli à leurs différents débarquements la frivole cérémonie d'en prendre possession pour la couronne de Castille; que leur gloire serait imparfaite s'ils n'établissaient dans un lieu favorable une colonie qui non-seulement assurât à la nation espagnole un abord dans le pays, mais qui, avec les renforts qu'ils avaient la certitude de recevoir, pût servir par degrés à soumettre tout le pays à la domination de leur souverain. Mais il y avait plus de cinq mois que l'escadre était à la mer; la plus grande partie des vivres était épuisée, et ce qui restait de provisions avait été tellement gâté par la chaleur du climat, qu'il n'était plus guère possible d'en faire usage; la mort avait emporté plusieurs Espagnols; d'autres étaient malades; le pays était rempli d'habitants qui paraissaient aussi industrieux que braves, et ils étaient sous la domination d'un monarque puis-

sant qui pouvait les réunir et rassembler des forces considérables pour repousser une invasion. Songer à établir une colonie dans des circonstances si désavantageuses, c'eût été s'exposer à une destruction inévitable. Quoique Grijalva eût de l'ambition et du courage, il n'avait pas les talents nécessaires pour former et exécuter une si grande entreprise. Il jugea plus prudent de retourner à Cuba, après avoir rempli l'objet de son voyage et exécuté tout ce que l'armement qu'il commandait l'avait mis en état de faire. Il revint à San-Jago-de-Cuba le 26 octobre, environ six mois après en être parti [1].

Ce fut là le voyage le plus long et en même temps le plus heureux que les Espagnols eussent encore fait dans le Nouveau-Monde. Ils avaient découvert que le Yucatan n'était pas une île comme ils l'avaient imaginé, mais une partie du grand continent d'Amérique. De Potonchan ils avaient suivi leur route, pendant plusieurs centaines de milles, le long d'une côte qui n'avait pas encore été reconnue, et qui, s'étendant d'abord vers l'ouest, tournait ensuite vers le nord. Enfin tout le pays qu'ils avaient découvert paraissait aussi important par sa richesse que par son étendue. Dès qu'Alvarado fut arrivé à Cuba, Velasquès, enchanté d'un succès qui surpassait tellement toutes ses espérances, dépêcha sur-le-champ une personne de confiance pour annoncer cette importante nouvelle en Espagne, y porter les riches productions des contrées qui avaient été découvertes par ses soins et solliciter une augmentation d'autorité qui pût le mettre en état d'en entreprendre la conquête. Il n'attendit pas même le retour de son messager ni l'arrivée de Grijalva qui commençait à lui inspirer beaucoup de défiance et de jalousie et qu'il était résolu de ne plus employer [2]: il commença donc à préparer un armement proportionné à l'importance et aux dangers de l'entreprise qu'il méditait.

Comme l'expédition dont Velasquès était alors occupé s'est terminée par des conquêtes beaucoup plus importantes que

[1] Herrera, decad., lib. III, cap. 1, 2, 9, 10. — Bern. Diaz, cap. 8, 17. — Oviedo, Hist., lib. XVII, cap. 9, 20. — Gomara, cap. 46.

[2] Velasquez était d'ailleurs mécontent de Grijalva, qui n'avait pas suivi ses instructions relativement à la fondation d'une colonie dans les pays qu'il découvrirait. (D. L. R.)

tout ce que les Espagnols avaient fait jusqu'alors, et les a conduits à la connaissance d'un peuple qui peut être regardé comme très-civilisé si on le compare avec ceux des Américains que l'on connaissait auparavant, il convient de suspendre quelque temps le récit de ces événements, si différents de ceux que nous avons déjà rapportés, afin de jeter un coup d'œil sur l'état du Nouveau-Monde à l'époque de sa première découverte, et d'examiner la police et les mœurs des tribus simples et grossières qui occupaient toutes les parties du continent où les Espagnols avaient pénétré.

LIVRE IV

Tableau de l'Amérique lors de sa première découverte. — Des mœurs et usages de ses habitants. — Vaste étendue de l'Amérique. — Grandeur des objets qu'elle présente à la vue. — Ses montagnes. — Ses rivières. — Ses lacs. — Sa forme favorable au commerce. — Sa température. — Le froid y domine. — Quelles en sont les causes. — Son défaut de culture. — L'air y est malsain. — Ses animaux. — Son sol. — Recherches sur l'origine de la population de l'Amérique. — Différentes hypothèses à ce sujet. — Quelle est celle qui paraît la plus probable. — État et caractère des Américains. — Ils se trouvaient tous dans un état sauvage, excepté les Mexicains et les Péruviens. — On borne les recherches aux peuples qui n'étaient point civilisés. — Difficultés qu'on trouve à obtenir des informations sur l'état de ces peuples. — Causes de ces difficultés. — Méthode observée dans ces recherches. — I. Constitution physique des Américains. — II. Leurs qualités intellectuelles. — III. Leur état domestique. — IV. Leur état civil et politique. — V. Système de guerre et de sûreté publique. — VI. Arts qui leur étaient connus. — VII. Idées et institutions religieuses. — VIII. Usages singuliers, qui ne peuvent être rangés sous aucun des articles précédents. — IX. Idée générale de leurs vertus et de leurs vices.

Vingt-six ans s'étaient écoulés depuis que Colomb avait conduit les Européens dans le Nouveau-Monde, et pendant cet intervalle les Espagnols avaient fait de grands progrès dans l'exploration de ses différentes parties. Ils avaient visité toutes les îles dispersées en groupes sur cette partie de l'Océan qui s'étend entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. Ils avaient navigué le long de la côte orientale du continent depuis la rivière de la Plata jusqu'au fond du golfe du Mexique, et avaient reconnu qu'elle s'étendait sans interruption à travers cette vaste portion du globe. Ils avaient découvert la grande mer du Sud qui ouvrit une nouvelle perspective de ce côté. Ils avaient reconnu en partie les côtes de la Floride, ce qui les conduisit à observer et à suivre le continent dans une direction opposée, et, quoiqu'ils n'eussent pas poussé leurs découvertes plus loin vers le nord, d'autres nations avaient visité les par-

ties que les Espagnols avaient négligées. Les Anglais, dans un voyage dont on rapportera ailleurs les motifs et le succès, avaient navigué le long de la côte d'Amérique depuis la terre de Labrador jusqu'aux confins de la Floride; et les Portugais, en cherchant un passage plus court aux Indes orientales, s'étaient aventurés dans les mers du Nord et avaient reconnu les mêmes régions [1]. Ainsi à cette époque où je me suis proposé d'examiner l'état du Nouveau-Monde, on en connaissait presque entièrement l'étendue, depuis son extrémité septentrionale jusqu'au trente-cinquième degré au sud de l'équateur; mais les pays qui s'étendent de là jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Amérique, le grand empire du Pérou et les parties intérieures des vastes domaines soumis au souverain du Mexique n'étaient pas encore découverts.

En fixant nos regards sur le continent d'Amérique, la première circonstance qui nous frappe est son immense étendue. La découverte de Colomb ne s'est pas bornée à nous faire connaître une portion de terre qui, par le peu d'espace qu'elle occupe sur le globe, avait pu échapper aux recherches des siècles précédents. On lui doit la connaissance d'un nouvel hémisphère, plus vaste que l'Europe, l'Asie ou l'Afrique, les trois divisions connues de l'ancien continent et dont l'étendue est presque égale au tiers du globe habitable [2].

L'Amérique est remarquable non-seulement par sa grandeur, mais encore par sa position. Elle se prolonge depuis le cercle polaire du nord jusqu'à une latitude très-haute vers le sud, plus de quinze cents milles au delà de l'extrémité la plus avancée de l'ancien continent vers le pôle antarctique. Une contrée d'une telle étendue comprend tous les climats propres à devenir l'habitation de l'homme et à fournir les différentes productions particulières aux régions tempérées ainsi qu'aux régions brûlantes du globe.

Après l'étendue du Nouveau-Monde, rien n'est plus fait pour frapper les regards d'un observateur que la grandeur des objets qu'il présente à la vue. Les ouvrages de la nature paraissent y porter l'empreinte d'une main plus hardie; elle semble

[1] Herrera, decad. I, lib. VI, cap. 16.
[2] Voyez la NOTE 35.

avoir distingué les traits de ce pays par une magnificence particulière. Les montagnes d'Amérique sont beaucoup plus hautes que celles des autres divisions du globe [1] : la plaine même de Quito, qui peut être regardée comme la base des Andes, est plus élevée au-dessus du niveau de la mer que le sommet des Pyrénées. Cette chaîne étonnante des Andes non moins remarquable par son étendue que par son élévation, s'élève en différents endroits de plus d'un tiers de leur hauteur au-dessus du Pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphère [2]. C'est des Andes qu'on peut dire à la lettre qu'elles cachent leur tête dans les nues : on entend souvent les tempêtes éclater et le tonnerre rouler au-dessous de leurs sommets, qui, tout exposés qu'ils sont aux rayons du soleil dans le centre de la zone torride, sont couverts de neiges éternelles [3].

De ces hautes montagnes on voit descendre des rivières d'une largeur proportionnée et auxquelles les rivières de l'ancien continent ne peuvent être comparées, ni pour la longueur de leur cours, ni pour la masse énorme d'eau qu'elles roulent vers l'Océan. Les fleuves de Maragnon, de l'Orénoque et de la Plata dans l'Amérique méridionale; ceux du Mississipi et de Saint-Laurent dans l'Amérique septentrionale, coulent dans des lits si spacieux, que, même longtemps avant d'éprouver l'influence de la marée, ils ressemblent plus à des bras de mer qu'à des rivières d'eau douce [4].

Les lacs du Nouveau-Monde ne sont pas moins remarquables par leur grandeur que les montagnes et les rivières : il n'y a rien dans les autres parties du globe qui ressemble à cette chaîne prodigieuse de lacs de l'Amérique septentrionale. On pourrait les appeler proprement des mers méditerranées d'eau douce : ceux même qui ne sont que de la seconde et de la troisième classe pour la grandeur ont encore plus de circonférence que le plus grand lac de l'ancien continent [5].

La forme du Nouveau-Monde est extrêmement favorable aux communications du commerce. Lorsqu'un continent comme l'Afrique est composé d'une masse solide et vaste, qui n'est

[1] Voyez la Note 36. — [2] Voyez la Note 37. — [3] Voyez la Note 38.
[4] Voyez la Note 39.
[5] La mer Caspienne exceptée (D. L. R.)

point coupée par des bras de mer pénétrant dans l'intérieur et n'a qu'un petit nombre de grandes rivières placées très-loin l'une de l'autre, la plus grande partie d'un tel continent semble condamnée par la nature à n'être jamais civilisée et à rester privée de toute communication active avec le reste des hommes [1]. Lorsque, comme l'Europe, un continent est ouvert par de vastes branches de l'Océan, telles que la Méditerranée et la mer Baltique, ou lorsque, comme l'Asie, ses côtes sont coupées par des baies profondes pénétrant fort avant dans les terres, telles que la mer Noire et les golfes d'Arabie, de Perse, de Bengale, de Siam et de Leotang [2]; lorsque les mers environnantes sont remplies d'îles grandes et fertiles, et que le continent même est arrosé par un grand nombre de rivières navigables, on peut dire que de telles régions possèdent tout ce qui peut favoriser les progrès de leurs habitants dans la civilisation et dans le commerce. A tous ces égards, l'Amérique peut entrer en comparaison avec les autres parties du globe. Le golfe de Mexique, qui s'étend entre la partie méridionale et la partie septentrionale de l'Amérique, peut être regardé comme une mer Méditerranée propre à ouvrir un commerce maritime avec toutes les contrées dont elle est environnée. Les îles qui y sont répandues, ne sont inférieures en nombre, en grandeur et en fertilité qu'à celles de l'Archipel indien. En avançant le long de la partie septentrionale de l'hémisphère américain, la baie de Chesapeak présente un canal spacieux qui conduit le navigateur fort avant dans les parties intérieures de provinces non moins fertiles qu'étendues; et si jamais les progrès de la culture et de la population parviennent à adoucir l'extrême rigueur du climat dans les districts plus septentrionaux de l'Amérique, la baie de Hudson peut devenir aussi favorable aux communications de commerce dans cette partie du globe que la mer Baltique l'est en Europe. L'autre grande portion du Nouveau-Monde est environnée de tous côtés par la mer, à l'exception d'un isthme étroit qui sépare la mer Atlantique de la mer Pacifique; et quoiqu'elle ne soit ouverte ni par des baies profondes

[1] Comme nous connaissons très-peu l'intérieur de l'Afrique, les assertions de Robertson sont au moins hasardées. (D. L. R.)

[2] C'est *Leaotong* qu'il aurait fallu mettre. (D. L. R.)

ni par des bras de mer, les parties antérieures en sont accessibles par plusieurs grandes rivières, qui reçoivent un si grand nombre de courants auxiliaires et coulent dans des directions si variées que, sans aucun secours de l'art ni de l'industrie, il est aisé d'établir une navigation intérieure à travers toutes les provinces de ce continent, depuis la rivière de la Plata jusqu'au golfe de Paria. Cette bienfaisance de la nature n'est pas bornée à la division méridionale de l'Amérique. Le continent septentrional n'est pas moins abondant en rivières qui sont navigables presque jusqu'à leur source ; et l'immense chaîne de ses lacs est un moyen de communication intérieure, plus étendu et plus commode qu'il n'y en a dans aucune partie du globe. Les pays qui s'étendent depuis le golfe de Darien d'un côté, jusqu'à celui de la Californie de l'autre, et dont se forme la chaîne qui unit ensemble les deux parties du continent américain, ont aussi leurs avantages particuliers. Les côtes en sont baignées d'un côté par la mer Atlantique, de l'autre par la mer Pacifique : les rivières qui y coulent, se jetant les unes vers la première de ces mers et les autres vers la seconde, assurent aux différentes provinces toutes les facilités de commerce qui peuvent résulter d'une communication avec les deux mers.

Mais ce qui distingue surtout l'Amérique des autres parties de la terre, c'est la température particulière du climat et les différentes lois qui y règlent la distribution de la chaleur et du froid. Ce n'est pas simplement en mesurant la distance d'une partie du globe à l'équateur qu'il est possible de déterminer avec précision le degré de chaleur qu'on y éprouve. Le climat d'un pays est affecté tout à la fois par l'élévation de la terre au-dessus du niveau de la mer, par l'étendue du continent, par la nature du sol, par la hauteur des montagnes voisines et par d'autres circonstances. Cependant l'influence de ces causes respectives est par différentes raisons moins sensible dans la plus grande partie de l'ancien continent, où la situation d'un pays étant déterminée, on peut établir avec plus de certitude quelles doivent être la chaleur de son climat et la nature de ses productions.

Les observations fondées sur la connaissance de notre hémisphère ne peuvent pas s'appliquer à l'autre. Dans celui-ci le

froid prédomine, et la rigueur de la zone glacée s'étend sur la moitié de celle qui, par sa position, devait être tempérée. Des pays où la figue et le raisin devraient mûrir sont ensevelis sous la neige pendant une moitié de l'année, et des terres situées dans le même parallèle que les provinces les plus fertiles et les mieux cultivées de l'Europe sont desséchées par des gelées perpétuelles, qui y détruisent presque entièrement l'activité de la végétation [1]. En avançant vers ces parties de l'Amérique placées sous le même parallèle que certaines provinces d'Asie et d'Afrique qui jouissent constamment de cette chaleur féconde, favorable à la vie et à la végétation, l'empire du froid continue à s'y faire sentir, et l'hiver y règne souvent avec une extrême rigueur, quoique pendant un court espace de temps. Si nous traversons le continent d'Amérique vers la zone torride, nous trouverons encore que le froid, qui domine dans le Nouveau-Monde, s'étend aussi à cette région et y modère l'excès de la chaleur. Tandis que le nègre sur la côte d'Afrique est dévoré par l'ardeur continuelle et brûlante du climat, l'habitant du Pérou respire un air également doux et tempéré, ombragé pour ainsi dire par un dais de nuages légers, qui interceptent les rayons brûlants du soleil sans affaiblir son influence bienfaisante [2]. Le long de la côte orientale de l'Amérique, le climat, quoique plus approchant de celui de la zone torride dans les autres parties de la terre, est cependant beaucoup plus doux que dans les contrées d'Asie et d'Afrique situées à la même latitude. Si du tropique méridional nous continuons notre marche jusqu'à l'extrémité du continent américain, nous rencontrons beaucoup plus tôt que dans le nord des mers glacées et des pays horribles, stériles et presque inhabitables par la rigueur du froid [3].

Diverses causes concourent à rendre le climat de l'Amérique si différent de celui de l'ancien continent. Quoiqu'on ne connaisse pas encore jusqu'où l'Amérique s'étend vers le nord, nous savons qu'elle s'avance plus près vers le pôle que l'Asie

[1] Voyez la NOTE 40.

[2] Voyage de Ulloa, tom. I, pag. 453. — Anson's Voyage, pag. 184.

[3] Anson's Voyage, pag. 74. — Voyage de Quiros, dans l'Histoire générale des voyages, tom. XIV, pag. 83. — Richard, Hist. nat. de l'air, tom. II, pag. 305, etc.

ou l'Europe. Il y a au nord de ces dernières de vastes mers qui sont ouvertes pendant une partie de l'année; et lors même qu'elles sont couvertes de glace, le vent qui y souffle a une intensité de froid moindre que celui qui règne à terre dans les mêmes latitudes. Mais en Amérique la terre se prolonge du fleuve Saint-Laurent vers le pôle, et s'étend considérablement à l'ouest [1]. Une chaîne d'énormes montagnes couvertes de neige et de glace traverse toute cette triste région. Le vent, en passant sur une si grande étendue de terre élevée et glacée, s'imprègne tellement de froid qu'il acquiert une activité perçante, qui se conserve même dans sa route à travers des climats plus chauds, et ne se modifie entièrement que lorsqu'il arrive au golfe du Mexique. Sur tout le continent de l'Amérique septentrionale le vent du nord-ouest et le froid excessif sont des termes synonymes. Même dans l'été le plus brûlant, dès que le vent tourne de ce côté, son activité pénétrante se fait sentir par un passage aussi violent que subit du chaud au froid. C'est à cette cause puissante qu'il faut attribuer l'influence extraordinaire du froid et ses incursions violentes dans les provinces méridionales de cette partie du globe [2].

D'autres causes non moins remarquables servent à diminuer la puissance active de la chaleur dans les régions du continent de l'Amérique situées entre les tropiques. Dans toute cette partie du globe le vent souffle invariablement dans une direction de l'est à l'ouest. Ce vent, en suivant sa route à travers l'ancien continent, arrive à des pays qui s'étendent le long de la côte occidentale de l'Afrique, embrasé de toutes les particules ignées qu'il a entraînées des plaines échauffées de l'Asie et des sables brûlants des déserts de l'Afrique. La côte d'Afrique est donc la région de le terre qui, étant exposée à toute l'ardeur de la zone torride sans aucune circonstance qui la tempère, doit éprouver la plus violente chaleur; mais ce même vent, qui apporte cette augmentation de chaleur aux pays situés entre la rivière de Sénégal et la Cafrerie, traverse l'océan

[1] Les voyages exécutés récemment par les Anglais ont démontré l'inexactitude de la première partie de cette assertion; la seconde partie reste encore incertaine. (D. L. R.)

[2] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, tom. III, pag. 165. — Hist. gén. des voyages, tom. XV, pag. 215, etc.

Atlantique avant que d'arriver aux côtes d'Amérique ; il se refroidit en passant sur ce vaste amas d'eau, et ne se fait plus sentir que comme une brise rafraîchissante le long des côtes du Brésil [1] et de la Guyane ; de sorte que ces pays, quoique comptés parmi les plus chauds de l'Amérique, ont un climat tempéré en comparaison de ceux qui sont dans les latitudes correspondantes en Afrique [2]. En avançant à travers l'Amérique, ce vent rencontre des plaines immenses couvertes de forêts impénétrables ou occupées par de grandes rivières, par des marais et des eaux stagnantes qui ne peuvent pas lui rendre une grande chaleur. Enfin il arrive aux Andes qui traversent tout le continent dans une direction du nord au sud. En passant sur ces hauteurs glacées il acquiert un tel degré de froid, que la plus grande partie des pays qui se trouvent au delà n'éprouvent pas la chaleur dont ils paraissent susceptibles par leur position [3]. Dans les autres provinces de l'Amérique, depuis la terre ferme à l'ouest jusqu'à l'empire du Mexique, la chaleur du climat est tempérée en quelques endroits par l'élévation du sol au-dessus de la mer, en d'autres par l'humidité extraordinaire du terrain, et dans tous par les énormes montagnes qui y sont répandues. Les îles de l'Amérique sous la zone torride sont ou très-petites ou montagneuses, et sont rafraîchies alternativement par les brises de terre et de mer.

On ne peut pas expliquer d'une manière également satisfaisante les causes du froid excessif qui se fait sentir vers l'extrémité méridionale de l'Amérique et dans les mers qui sont au delà. On a supposé longtemps qu'il y avait, entre la pointe méridionale de l'Amérique et le pôle antarctique, un vaste continent auquel on a donné le nom de *Terre australe inconnue*. Les mêmes principes qui ont servi à expliquer l'intensité extrême du froid dans les régions septentrionales de l'Amérique, ont été employés à expliquer celui qui se fait sentir au cap Horn et dans les pays voisins. L'immense étendue du continent méridional et les grandes rivières qu'il verse dans l'Océan ont été regardées par les philosophes comme des causes suffisantes

[1] Voyez la NOTE 41. — [2] Voyez la NOTE 42.

[3] Acosta, Hist. novi orbis, lib. II, cap. 2. — Buffon, Histoire naturelle, tom. III, pag. 512, etc. ; IX, pag. 107, etc. — Osborn's Collect. of voyages, vol. II, pag. 868.

pour occasionner la sensation extraordinaire de froid et le phénomène plus extraordinaire encore des mers glacées dans cette partie du globe [1]. Mais on a cherché en vain le continent imaginaire auquel on attribuait cette influence ; et l'espace qu'il était censé occuper s'étant trouvé une mer entièrement ouverte, il faut avoir recours à une nouvelle hypothèse pour expliquer une température de climat si différente de celle qu'on trouve dans les pays situés à une égale distance du pôle opposé [2].

Après avoir examiné ces qualités caractéristiques et permanentes du continent américain, qui naissent des circonstances particulières de sa situation et de la disposition de ses parties, le principal objet qui doit fixer ensuite notre attention c'est l'état où était ce continent lorsqu'on en fit la découverte, relativement à ce qui dépend de l'intelligence et des opérations de l'homme. Les effets de l'industrie et du travail sont plus étendus et plus considérables que notre vanité même ne nous porte à le croire. En jetant les yeux sur la face du globe habité, on voit qu'une grande partie de la beauté et de la fertilité que nous attribuons à la main de la nature est l'ouvrage de l'homme. Ces efforts, lorsqu'ils se continuent pendant une suite de siècles, parviennent à perfectionner les qualités de la terre et à en changer même l'apparence. Comme une grande partie de l'ancien continent a été longtemps occupée par des nations fort avancées dans les arts, notre œil s'est accoutumé à voir la terre sous la forme qu'on lui a donnée en la rendant propre à être habitée par une race nombreuse d'hommes, et à leur fournir des subsistances.

Mais dans le Nouveau-Monde l'espèce humaine n'était pas si avancée, et la nature y présentait un aspect bien différent. Dans toutes les vastes régions qui le composent il ne se trouvait que deux monarchies remarquables pour l'étendue du territoire, et distinguées par quelque progrès dans la civilisation. Le reste du continent était peuplé de petites tribus indépendantes, privées d'art et d'industrie, qui n'avaient ni les moyens ni le désir d'améliorer l'état de cette portion de la terre qu'elles habitaient [3]. Des pays ainsi occupés étaient presque dans le même état que s'ils fussent restés sans habitants. D'immenses

[1] Voyez la Note 43. — [2] Voyez la Note 44. — [3] Voyez la Note 45.

forêts couvraient une grande partie de cette terre inculte; et comme la main de l'industrie n'avait pas encore forcé les rivières à couler dans le lit qui leur était le plus convenable et n'avait pas ouvert des écoulements aux eaux stagnantes, plusieurs des plaines les plus fertiles étaient inondées par les débordements ou converties en marais. Dans les provinces méridionales, où la chaleur du soleil, l'humidité du climat et la fertilité du sol concourent à donner de l'activité à toutes les puissances de la végétation, les bois sont tellement embarrassés par l'exubérance même de cette végétation, qu'il est presque impossible d'y pénétrer, et que la surface du terrain y est cachée sous des couches épaisses d'arbrisseaux, d'herbes et de plantes sauvages. C'est dans cet état de nature brute et abandonnée à elle-même que restent encore plusieurs des grandes provinces de l'Amérique méridionale, qui s'étendent du pied des Andes jusqu'à la mer. Les colonies européennes ont défriché et cultivé quelques cantons le long de la côte; mais les naturels, toujours grossiers et indolents, n'ont rien fait pour découvrir ni pour améliorer un pays qui possède tous les avantages de situation et de climat que la nature peut donner. En avançant vers les provinces septentrionales de l'Amérique la nature continue de présenter un aspect sauvage et abandonné; et, à proportion que la rigueur du climat augmente, la terre devient plus inculte et plus déserte. Là les forêts, quoique moins embarrassées par l'excès de la végétation, sont également vastes; d'immenses marais couvrent les plaines, et à peine aperçoit-on quelques tentatives de l'industrie humaine pour cultiver ou embellir la terre. Il n'est pas surprenant que les colonies envoyées d'Europe aient été étonnées à la première vue du Nouveau-Monde : il leur parut triste, désert et repoussant[1]. Lorsque les Anglais commencèrent à s'établir en Amérique, ils appelèrent les pays dont ils prirent possession *le Désert*. Il n'y avait que l'espérance flatteuse de découvrir les mines d'or qui pût engager les Espagnols à pénétrer dans les bois et les marais d'Amérique, où ils observaient à chaque pas

[1] Ce n'est pas ce qu'ont dit les premiers explorateurs de l'Amérique, en commençant par Christophe Colomb lui-même, qui trouvait le pays si beau qu'il crut avoir découvert le paradis terrestre. (D. L. R.)

l'extrême différence de l'aspect que présente la nature inculte et sauvage d'avec celui qu'elle prend sous la main industrieuse de l'art [1].

Non-seulement les travaux de l'homme améliorent et embellissent la terre, mais ils la rendent encore plus salubre et plus favorable à la vie. Dans toute région négligée et destituée de culture, l'air est stagnant dans les bois; des vapeurs corrompues s'élèvent des eaux; la surface de la terre, surchargée d'une abondante végétation, n'éprouve point l'influence purifiante du soleil; la malignité des maladies naturelles au climat s'augmente, et il s'en produit de nouvelles non moins funestes. Aussi toutes les provinces de l'Amérique furent-elles trouvées extrêmement mal saines lorsqu'on en fit la découverte. C'est ce que les Espagnols éprouvèrent dans toutes les expéditions qu'ils firent dans le Nouveau-Monde, soit pour tenter des conquêtes, soit pour former des établissements. Quoique la vigueur naturelle de leur constitution, leur tempérance habituelle, leur courage et leur constance les rendissent aussi propres qu'aucun autre peuple d'Europe à une vie active dans un climat brûlant, ils éprouvèrent les qualités funestes de ces régions incultes qu'ils traversaient ou dans lesquelles ils tâchaient d'établir des colonies. Il en périt un grand nombre des maladies violentes et inconnues dont ils furent attaqués. Ceux qui échappèrent à la fureur meurtrière de cette contagion ne purent se dérober aux pernicieux effets du climat. On les vit, suivant la description des anciens historiens espagnols, revenir en Europe faibles, maigres, avec des regards languissants et un teint jaunâtre, signes non équivoques de la température malsaine des pays où ils avaient résidé [2].

L'état inculte du Nouveau-Monde affectait non-seulement la température de l'air, mais les qualités même de ses productions. Le principe de la vie semblait y avoir moins de force et d'activité que dans l'ancien continent. Malgré la vaste étendue de l'Amérique et la variété de ses climats, les différentes espèces d'animaux qui lui sont propres s'y trouvent proportion-

[1] Voyez la Note 46.

[2] Gomara, Hist., cap. 20, 22. — Oviedo, Hist., lib. II, cap. 13; lib. V, cap. 10. — P. Martyr, Epist., 545, decad., pag. 176.

nellement en beaucoup plus petit nombre que dans l'autre hémisphère. On ne trouva dans les îles que quatre espèces de quadrupèdes connus, dont le plus grand n'excédait pas la grosseur d'un lapin. Il y avait une plus grande variété sur le continent. Les individus de chaque espèce ne pouvaient pas manquer de s'y multiplier extrêmement, parce qu'ils étaient peu tourmentés par les hommes, qui n'étaient encore ni assez nombreux ni assez unis en société pour s'être rendus redoutables aux animaux; cependant le nombre des espèces distinctes ne peut être encore regardé que comme très-petit. De deux cents espèces différentes de quadrupèdes répandues sur la surface de la terre, on n'en trouva en Amérique qu'environ un tiers lorsqu'elle fut découverte [1]. La nature était non-seulement moins féconde dans le Nouveau-Monde, mais elle semble encore avoir été moins vigoureuse dans ses productions. Les quadrupèdes qui appartiennent originairement à cette partie du globe paraissent être d'une race inférieure; ils ne sont ni aussi robustes ni aussi féroces que ceux de l'ancien continent [2]. Il n'y en a aucun en Amérique qu'on puisse comparer à l'éléphant et au rhinocéros pour la grandeur, ni au lion ou au tigre pour la force et la férocité [3]. Le *tapir* du Brésil, le plus grand des quadrupèdes du Nouveau-Monde [4] est de la grosseur d'un veau de six mois. Le *pumas* et le *jaguar*, les plus farouches des animaux carnassiers, et auxquels les Européens ont donné mal à propos les dénominations de lions et de tigres, n'ont ni le courage indomptable des premiers, ni la voracité cruelle des derniers [5]. Ils sont indolents et timides, peu redoutables pour l'homme, et ils s'enfuient souvent à la moindre apparence de résistance [6]. Les mêmes qualités du climat d'Amérique qui rendent les animaux indigènes plus petits, plus faibles et plus timides, ont exercé leur influence pernicieuse sur ceux qui y ont passé spontanément de l'autre continent

[1] Buffon, Hist. nat., tom. IX, p. 86.

[2] Voyez la NOTE 47. — [3] Voyez la NOTE 48. — [4] Voyez la NOTE 49.

[5] Buffon, Hist. nat., tom. IX, p. 87, — Margravii, Hist. nat. Brasil., p. 229.

[6] Buffon, Hist. nat., tom. IX, pag. 13, 203. — Acosta, Hist., lib. IV, cap. 34. — Pisonis Hist., pag. 6. — Herrera, decad. IV, lib. IV, cap. 1; lib. X, cap. 13. — Voyez la NOTE 50.

ou qui y ont été transportés par les Européens [1]. Les ours, les loups, les bêtes fauves d'Amérique ne sont pas égaux en volume à ceux de l'ancien monde [2]. La plupart des animaux domestiques dont les Européens ont pourvu les provinces où ils se sont établis ont dégénéré et pour la grosseur et pour la qualité, dans un pays dont la température et le sol semblent être moins favorables à la force et à la perfection du genre animal [3].

Mais les mêmes causes qui concouraient à diminuer le volume et la vigueur des plus grands animaux favorisaient la propagation et l'accroissement des reptiles et des insectes. Quoique ce fléau ne soit pas particulier au Nouveau-Monde, et que ces odieuses familles, nées de la chaleur, de l'humidité et de la corruption [4], infestent toutes les parties de la zone torride, elles se multiplient peut-être encore plus favorablement en Amérique, et les individus y parviennent à une grosseur plus monstrueuse. Comme cette contrée est en général moins cultivée et moins peuplée que les autres parties de la terre, le principe de la vie y consume son activité et sa force dans les productions de cette classe inférieure. L'air y est souvent obscurci par des nuées d'insectes, et la terre couverte de reptiles hideux et malfaisants. Les environs de Porto-Belo produisent une si grande multitude de crapauds, que la surface de la terre en est entièrement cachée. Les serpents et les vipères ne sont guère moins nombreux à Guayaquil. Carthagène est infectée de bandes nombreuses de chauves-souris qui tourmentent non-seulement les troupeaux, mais les hommes même [5]. Dans les îles on voit de temps en temps des légions de fourmis consumer toutes les productions végétales [6], et laisser la terre aussi parfaitement dépouillée que si elle avait été dévorée par le feu. Les forêts humides et le sol marécageux des pays qui bordent

[1] Churchill, tom. V, p. 691. — Ovalle, Relat. of Chili, Church. tom. III. p. 10. — Sommario de Oviedo, cap. 14-22. — Voyage de Des Marchais, tom. III, p. 299.

[2] Buffon, Hist. nat., tom. IX, p. 103.—Kalm's Travels, tom. I, p. 102. — Biette, Voy. de la France équin., pag. 339.

[3] Voyez les NOTES 47 et 51.

[4] La chaleur, l'humidité et la corruption ne peuvent produire par elles-mêmes aucun être animé; elles en favorisent seulement la multiplication. (D. L. R.)

[5] Voyage de Ulloa, tom. I, p. 89; Idem. p. 147. — Herrera, decad. II, lib. III, cap. 3, 19.

[6] Voyez la NOTE 52.

l'Orénoque et le Maragnon fourmillent de presque tous les animaux malfaisants et venimeux auxquels l'activité d'un soleil brûlant peut donner la vie [1].

Les oiseaux du Nouveau-Monde ne sont pas distingués par des qualités aussi marquées et aussi caractéristiques que celles qui ont été observées dans les quadrupèdes. Les oiseaux sont plus indépendants de l'homme et moins affectés par les changements que son industrie et son travail opèrent dans l'état de la terre. Ils ont une plus grande propension à passer d'un pays à un autre, et ils peuvent aisément et sans danger satisfaire cet instinct de leur nature. Aussi le nombre des oiseaux propres aux deux continents est-il beaucoup plus grand que celui des quadrupèdes; et les espèces mêmes particulières à l'Amérique ressemblent beaucoup à celles que l'on trouve dans les régions correspondantes de l'ancien hémisphère. Les oiseaux américains de la zone torride, comme ceux du même climat en Asie et en Afrique, sont parés d'un plumage qui éblouit l'œil par l'éclat et la beauté de ses couleurs; mais la nature, qui semble s'être contentée de leur avoir donné cette agréable parure, a refusé à la plupart ce chant mélodieux et varié qui flatte et amuse l'oreille. Les oiseaux des climats tempérés dans le nouveau continent, de même que dans le nôtre, ont un extérieur moins brillant; mais ils ont aussi en dédommagement une voix douce et mélodieuse. En quelques districts de l'Amérique la température malsaine de l'air semble avoir été nuisible même à cette partie de la nature animée; on y voit moins d'oiseaux que dans les autres contrées, et le voyageur est étonné de la solitude et du silence qui règnent dans les forêts [2]. Il est cependant remarquable que l'Amérique, où les quadrupèdes sont si petits et si poltrons, ait produit le *condor*, à qui l'on ne peut refuser la prééminence sur toute la race ailée, pour le volume, la force et le courage [3].

[1] Voyage de La Condamine, p. 167.—Gumilla, tom. III, p. 120, etc. — Hist. gén. des Voyages, tom. XIV, pag. 317. — Dumont, Mémoire sur la Louisiane, tom. I, pag. 108. — Sommario de Oviedo, cap. 52-62.

[2] Bouguer, Voyage au Pérou, 17. — Chanvalon, Voyage à la Martinique, p. 96. — Warren, Descript. Surinam. — Osborn's Collect., tom. II, p. 924. — Lettres édifiantes, t. XXIV, p. 339. — Charlevoix, Histoire de la Nouv. France, t. III, p. 155.

[3] Voyage de Ulloa, tom. I, pag. 363. — Voyage de Condamine, pag. 175. — La Buffon, Hist. nat., tom. XVI, p. 184. —Voyage de Des Marchais, tom. III, p. 320.

Dans un continent aussi étendu que l'Amérique il doit nécessairement y avoir beaucoup de variété dans le sol. On trouve dans chaque province quelques particularités distinctives, mais dont la description doit être réservée à ceux qui en écrivent l'histoire détaillée. En général, nous observons que l'humidité et le froid, qui dominent d'une manière si frappante dans toutes les parties de l'Amérique, doivent y avoir une grande influence sur la nature du sol. Des pays situés sous le même parallèle que des régions de l'ancien continent où l'extrême rigueur de l'hiver ne se fait jamais sentir, sont entièrement gelés en Amérique pendant une grande partie de l'année. La terre, resserrée par ce froid excessif, n'y acquiert jamais une chaleur suffisante pour mûrir les fruits qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'autre hémisphère. Si l'on voulait faire croître en Amérique les productions qui abondent dans quelques cantons particuliers du globe, on ne pourrait y réussir que dans les parties de ce continent qui se trouvent de plusieurs degrés plus près de la ligne que le sol naturel de ces productions, parce qu'on aurait besoin d'une augmentation de chaleur pour contre-balancer la froideur naturelle de la terre et du climat [1]. Plusieurs des plantes et des fruits particuliers aux pays situés sous les tropiques ont été cultivés avec succès au cap de Bonne-Espérance, tandis qu'à Saint-Augustin dans la Floride, à Charles-Town dans la Caroline méridionale, qui sont beaucoup plus près de la ligne que le cap, les mêmes productions n'ont pu réussir également [2]. Mais en tenant compte de cette différence de température, le sol de l'Amérique est naturellement aussi riche et aussi fertile que dans aucune autre portion du globe. Comme le pays n'avait qu'un petit nombre d'habitants peu industrieux et privés du secours des animaux domestiques dont les nations civilisées élèvent de si grandes multitudes, la terre n'était pas épuisée par leur consommation. Les végétaux produits par sa fertilité restaient souvent entiers, et, en se pourrissant sur sa surface, rentraient dans son sein, en y portant un surcroît de matière végétale [3]. Comme les arbres et les plantes tirent de l'eau une grande

[1] Voyez la Note 53. — [2] Voyez la Note 54.
[3] Buffon, Hist. nat., tom. I, p. 242. — Kalm, tom. I, p. 151.

partie de leur nourriture, s'ils n'étaient pas détruits par l'homme et par les autres animaux, ils rendraient à la terre plus qu'ils n'en reçoivent et l'enrichiraient plutôt que de l'appauvrir; ainsi les terres inhabitées de l'Amérique pouvaient continuer de s'engraisser pendant plusieurs siècles. Le nombre prodigieux et l'énorme grosseur des arbres de ce continent attestent la vigueur extraordinaire du sol dans son état naturel. Lorsque les Européens commencèrent à cultiver le Nouveau-Monde, ils furent étonnés de l'exubérance et de l'activité de la végétation, et en plusieurs endroits l'industrie du colon s'exerce encore à diminuer et à épuiser une fécondité superflue, afin de réduire la terre à un état propre à une culture utile [1].

Après avoir ainsi observé l'état du Nouveau-Monde à l'époque de sa découverte, et considéré les traits particuliers qui le distinguent et le caractérisent, l'objet qui mérite de fixer notre attention c'est de rechercher comment l'Amérique a été peuplée, par quelle route les hommes ont passé d'un continent à l'autre, et dans quelle partie du globe il est le plus probable que s'est établie une communication entre les deux hémisphères.

Nous savons avec une certitude infaillible que toute la race humaine est sortie de la même source, et que les descendants d'un seul homme, sous la protection divine et obéissant aux ordres du ciel, se sont multipliés et ont peuplé la terre. Mais ni les annales ni les traditions des peuples ne remontent jusqu'à ces temps éloignés où ils ont pris possession des diverses contrées dans lesquelles ils sont à présent établis. Nous ne pouvons ni suivre les branches de ces premières familles, ni indiquer avec certitude l'époque de leurs séparations et la manière dont elles se sont répandues sur la surface du globe. Chez les nations même les plus éclairées, le période de l'histoire authentique est extrêmement court, et tout ce qui remonte au delà est fabuleux ou obscur. Il n'est donc pas étonnant que les naturels ignorants de l'Amérique, qui n'ont ni inquiétude sur l'avenir ni curiosité sur le passé, n'aient aucune connaissance de leur propre origine. Les Californiens et les Esquimaux en particulier, qui occupent les parties de l'Amérique les plus voi-

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, tom. II, p. 405. — Voyage de Des Marchais, tom. III, p. 229. — Lery, ap. Debry, part. III, p. 174. — Voyez la NOTE 55.

sines de l'ancien continent, sont si grossiers qu'il serait absolument inutile de chercher parmi eux quelques moyens de découvrir le lieu d'où ils sont venus ou les ancêtres dont ils sont descendus [1]. Nous devons le peu de lumière que nous avons sur cet objet, non aux naturels de l'Amérique, mais à l'esprit de recherche de leurs conquérants.

Lorsque les Européens firent la découverte inattendue d'un Monde nouveau, placé à une grande distance de toutes les parties connues alors de l'ancien continent, et rempli d'habitants dont l'extérieur et les mœurs différaient sensiblement du reste de l'espèce humaine, la curiosité et l'attention des hommes instruits durent naturellement les porter à rechercher l'origine de ces peuples. On remplirait plusieurs volumes des théories et des spéculations qu'on a imaginées sur ce sujet ; mais ce sont pour la plupart des idées si bizarres et si chimériques, que je croirais faire un affront à l'intelligence de mes lecteurs si j'entreprenais de les exposer en détail ou de les réfuter. Quelques-uns ont eu la présomption de supposer que les habitants de l'Amérique ne descendent pas du père commun de tous les hommes, mais qu'ils forment une race séparée, distinguée par des traits particuliers et dans la forme extérieure de leur corps et dans les qualités caractéristiques de leur esprit. D'autres prétendent qu'ils sont descendus de quelques restes des anciens habitants de la terre échappés au déluge, qui du temps de Noé a détruit la plus grande partie de l'espèce humaine, et ils regardent, contre toute raison, des tribus grossières et sauvages dispersées sur un continent inculte comme la race d'hommes la plus ancienne qu'il y ait sur la terre. Il n'y a guère de nation, depuis le pôle du nord jusqu'à celui du sud, à laquelle quelque antiquaire livré à la folie des conjectures n'ait attribué l'honneur d'avoir peuplé l'Amérique. On a supposé tour à tour que les Juifs, les Cananéens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Scythes, avaient, dans les temps anciens, formé des établissements sur cet hémisphère occidental. On a dit que dans des temps postérieurs les Chinois, les Suédois, les Norwégiens, les Gallois, les Espagnols y avaient envoyé des colonies en différentes circon-

[1] Venegas, Hist. of California, tom. I, p. 60.

stances et à des époques diverses. Les prétentions respectives de ces peuples ont trouvé de zélés partisans, et quoique les raisons les plus plausibles dont ils appuyassent leurs hypothèses ne fussent que des rapports accidentels de quelques coutumes, ou une ressemblance équivoque de quelques mots dans les langues respectives, on a employé de part et d'autre beaucoup d'érudition et encore plus de chaleur à défendre, sans une grande utilité, les hypothèses contraires. Ces objets de conjecture et de controverse n'appartiennent pas à l'historien : renfermé dans des limites plus étroites, il se borne à recueillir ce qui paraît fondé sur des témoignages certains ou très-probables. Je ne crois pas franchir ces limites en présentant ici quelques observations qui peuvent contribuer à répandre de la lumière sur cette question curieuse et si souvent agitée.

1° Quelques auteurs ont tâché d'expliquer par de pures conjectures la population de l'Amérique. Les uns ont supposé qu'elle avait été originairement unie à l'ancien continent, et qu'elle en avait été séparée par le choc d'un tremblement de terre ou l'irruption d'un déluge. D'autres ont imaginé qu'un vaisseau, détourné de sa route par la violence d'un vent d'ouest, avait pu être poussé par accident sur la côte d'Amérique, et avoir commencé à peupler ce continent désert[1]. Il serait inutile d'examiner et de discuter ces hypothèses, parce qu'il est impossible d'en tirer aucun résultat certain. Les événements qu'on y suppose sont simplement possibles; mais nous n'avons aucune preuve qu'ils soient arrivés, ni par le témoignage positif de l'histoire, ni même par les renseignements obscurs de la tradition.

2° Rien ne peut être plus frivole ou plus incertain que de chercher à découvrir l'origine des Américains, en observant simplement les ressemblances qui peuvent se trouver entre leurs mœurs et celles de quelque nation particulière de l'ancien continent. Si l'on suppose deux peuples placés aux deux extrémités de la terre, mais dans un état de société également avancé pour la civilisation et l'industrie, ils éprouveront les

[1] Parson's Remains of Japhet, p. 240. —Ancient univers. Hist., vol. XX, p. 164. — P. Feyjoo, Teatro critico, tom. V, p. 304, etc. — Acosta, Hist. mor. novi orbis, lib. I, cap. 16-19.



mêmes besoins et feront les mêmes efforts pour les satisfaire : attirés par les mêmes objets, animés des mêmes passions, les mêmes idées et les mêmes sentiments s'élèveront dans leur âme. Le caractère et les occupations du chasseur d'Amérique seront peu différents de ceux d'un Asiatique qui tire également sa subsistance de la chasse. Une tribu de sauvages sur les bords du Danube ressemblera beaucoup à celle qui vit dans les plaines qu'arrose le Mississipi. Au lieu donc de présumer, d'après de pareils rapports, qu'il y ait quelque affinité entre elles, nous devons seulement en conclure que les dispositions et les mœurs des hommes sont formées par leur situation, et naissent de l'état de sociabilité où ils se trouvent. Du moment où ces circonstances commencent à s'altérer, le caractère d'un peuple doit changer; et à proportion qu'il fait des progrès dans la civilisation, ses mœurs se raffinent, ses facultés et ses talents se développent. Les progrès de l'homme ont été à peu près les mêmes dans toutes les parties du globe, et nous pouvons le suivre dans sa marche de la simplicité grossière d'une vie sauvage jusqu'à ce qu'il arrive à l'industrie, aux arts et à l'élégance des sociétés policées. Il n'y a donc rien le merveilleux dans les ressemblances qu'on a observées entre les Américains et les nations barbares de notre continent. Si Lafiteau, Garcia et plusieurs autres auteurs avaient fait ces réflexions, ils n'auraient pas embrouillé le sujet qu'ils voulaient éclaircir, par leurs vains efforts pour établir une affinité entre différentes nations de l'ancien et du nouveau continent, sans en avoir d'autre preuve que cette ressemblance dans les mœurs, qui est le produit nécessaire d'un même état de sociabilité. Il est vrai qu'il y a chez tous les peuples certaines coutumes qui, n'ayant leur source dans aucun besoin naturel ni dans aucun désir particulier à leur situation, peuvent être regardées comme des usages d'une institution arbitraire. Si l'on découvrait entre deux peuples établis dans des régions fort éloignées l'une de l'autre une parfaite conformité dans quelques-uns de ces usages, il serait naturel de soupçonner que ces deux peuples ont été liés par quelque affinité. Si l'on trouvait en Amérique une nation qui consacrât tous les septièmes jours à un repos religieux ; si chez une autre la première apparition

de la nouvelle lune était célébrée avec appareil, on pourrait supposer avec raison que la première a reçu des Juifs cet usage d'institution arbitraire ; mais la fête observée par la seconde ne devrait être regardée que comme une expression de joie naturelle à l'homme, en voyant reparaître la planète qui le guide et l'éclaire pendant la nuit. Les exemples de coutumes purement arbitraires et communes aux habitants des deux hémisphères sont si équivoques et en si petit nombre, qu'on ne peut pas en déduire aucune théorie sur la manière dont le Nouveau-Monde a été peuplé.

3° Les hypothèses que l'on a faites sur l'origine des Américains, d'après l'observation de leurs rites et de leurs pratiques religieuses, ne sont pas moins imaginaires et dénuées de fondements solides. Lorsque les opinions religieuses d'un peuple ne sont ni le résultat d'une combinaison raisonnée ni l'effet de la révélation, elles ne peuvent être que bizarres et extravagantes : mais les nations barbares sont incapables de suivre la première méthode, et n'ont pas été favorisées des avantages de la révélation. Cependant l'esprit humain a des procédés si réguliers, lors même que ces opérations semblent n'annoncer que de la bizarrerie et du caprice, que dans tous les âges et dans tous les pays la prédominance de certaines passions sera constamment suivie des mêmes effets. Le sauvage, soit d'Europe, soit d'Amérique, qu'agite la crainte superstitieuse des êtres invisibles ou le désir inquiet de pénétrer dans l'avenir, éprouve également les mouvements de la terreur ou de l'impatience ; il a recours à des cérémonies et à des pratiques de même espèce, soit pour détourner le malheur dont il se croit menacé, soit pour deviner le secret qui excite sa curiosité. Ainsi le rituel de la superstition sur un continent semble à plusieurs égards n'être que la copie de celui qu'on trouve dans l'autre hémisphère ; l'un et l'autre autorisent des institutions semblables, quelquefois si frivoles qu'elles n'excitent que la pitié, quelquefois si barbares et si sanguinaires qu'elles inspirent l'horreur. Mais sans avoir besoin de supposer aucune affinité entre des nations aussi éloignées, et sans imaginer que leurs cérémonies religieuses aient été transmises par tradition de l'une à l'autre, on peut attribuer cette uniformité, qui, en

plusieurs cas, semble en effet très-étonnante, à l'influence naturelle de la superstition et de l'enthousiasme sur la faiblesse de l'esprit humain.

4° Nous pouvons établir comme un principe certain dans cette discussion, que l'Amérique n'a été peuplée par aucune nation de l'ancien continent qui eût fait des progrès considérables dans la civilisation. Les habitants du Nouveau-Monde étaient dans un état de société si peu avancé qu'ils ignoraient les arts qui sont les premiers essais de l'industrie humaine [1]. Les nations même les plus civilisées de l'Amérique n'avaient aucune connaissance de plusieurs inventions simples, presque aussi anciennes que la société dans les autres parties du monde, et qu'on retrouve dans les premières époques de la vie civile. Il est manifeste par là que les tribus qui originairement ont passé en Amérique sortaient de nations qui doivent avoir été aussi barbares que leurs descendants l'étaient quand ils ont été découverts par les Européens; car les arts de goût et de luxe peuvent bien décliner ou périr par les secousses violentes, les révolutions et les désastres auxquels les nations sont exposées; mais les arts nécessaires à la vie ne peuvent plus se perdre chez un peuple qui les a une fois connus; ils ne sont sujets à aucune des vicissitudes des choses humaines, et la pratique en subsiste aussi longtemps que la race même des hommes. Si l'usage du fer avait jamais été connu aux sauvages de l'Amérique ou à leurs ancêtres; s'ils avaient jamais employé une charrue, une navette ou une forge, l'utilité de ces inventions les aurait conservées, et il est impossible qu'elles eussent pu être oubliées ou abandonnées. Nous pouvons donc en conclure que les Américains sont descendus de quelque peuple qui se trouvait dans un état de société trop peu avancé pour connaître les arts nécessaires, puisque ces mêmes arts étaient inconnus à leurs descendants.

5° Il ne paraît pas moins évident que l'Amérique n'a été peu-

[1] Robertson dit lui-même le contraire en parlant des Mexicains et des Péruviens; d'ailleurs les anciens monuments des nations américaines décrits par Clavigero, et, de nos jours, par MM. le baron de Humboldt, Beulloch, Del rio (*Ruines de Palenque*), par la société archéologique de Philadelphie, etc., prouvent d'une manière évidente que plusieurs nations américaines avaient anciennement fait d'assez grands progrès dans la civilisation. (D. L. R.)

plée par aucune colonie des nations les plus méridionales de l'ancien continent. On ne peut pas supposer qu'aucune des tribus sauvages établies dans cette partie de notre hémisphère soit allée chercher un pays si éloigné. Elles n'avaient ni l'audace, ni l'industrie, ni la force qui pouvaient leur inspirer le désir et leur fournir les moyens d'exécuter un si long voyage. Les Américains ne peuvent pas non plus être descendus des nations les plus civilisées d'Asie et d'Afrique ; et cela est prouvé, non-seulement par les observations que j'ai déjà faites sur l'ignorance où ils étaient des arts les plus simples et les plus nécessaires, mais encore par une circonstance qui mérite d'être marquée. Lorsqu'un peuple a éprouvé une fois les avantages que procure aux hommes la domination sur les animaux domestiques, il ne peut plus subsister sans la nourriture qu'il en tire, ni avancer aucune opération importante sans leur secours. Aussi le premier soin des Espagnols, lorsqu'ils s'établirent en Amérique, fut d'y porter tous les animaux domestiques d'Europe ; et si avant eux les Tyriens, les Carthaginois, les Chinois, ou quelque autre peuple policé, avaient pris possession de ce continent, nous y aurions trouvé les animaux particuliers aux régions d'où ils auraient été apportés. Mais, dans toute l'Amérique, il n'y a pas un seul quadrupède, apprivoisé ou sauvage, qui appartienne proprement aux pays chauds, ou même aux climats plus tempérés de l'ancien continent [1]. Le chameau, le dromadaire, le cheval, le bœuf, étaient aussi inconnus en Amérique que le lion et l'éléphant. Il est évident par là que le peuple qui s'établit le premier dans le monde occidental ne venait pas des pays où ces animaux abondent ; car des hommes accoutumés à en faire usage auraient naturellement regardé leur secours non-seulement comme utile, mais encore comme indispensablement nécessaire pour l'amélioration et même pour la conservation de la société civile.

6° En considérant les animaux dont l'Amérique est pourvue, on peut conclure que le point de contact le plus voisin de l'ancien et du nouveau continent se trouve vers l'extrémité septen-

[1] Cette assertion n'est pas exacte, puisque l'on trouve des cerfs dans le Canada comme dans l'ancien continent, que le tapir, animal de l'Amérique méridionale, habite également l'île de Sumatra et la Chine, etc. (D. L. R.)

trionale de l'un et de l'autre, et que c'est par là que la communication s'est ouverte et qu'il s'est établi une correspondance entre ces deux parties du globe. Les vastes contrées d'Amérique qui sont situées sous les tropiques ou qui en approchent sont remplies d'animaux indigènes de diverses espèces, entièrement différentes de celles qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'ancien continent [1]; mais les provinces septentrionales du Nouveau-Monde sont peuplées d'animaux sauvages communs aux parties de notre hémisphère situées sous les mêmes latitudes. L'ours, le loup, le renard, le lièvre, le daim, le chèvreuil, l'élan et plusieurs autres espèces fréquentent les forêts de l'Amérique septentrionale, ainsi que celles du nord de l'Europe et de l'Asie [2]. Il paraît donc évident que les deux continents s'approchent l'un de l'autre par ce côté, et sont unis ou si voisins [3], que ces animaux ont pu passer de l'un à l'autre.

7° Le voisinage actuel des deux continents est clairement prouvé par des découvertes modernes, qui ont détruit la principale difficulté sur la manière dont s'est peuplée l'Amérique. Tant que les vastes régions qui s'étendent vers l'est, depuis la rivière d'Oby jusqu'à la mer de Kamtschatka, ont été inconnues ou imparfaitement explorées, l'extrémité nord-est de notre hémisphère était supposée à une si grande distance du Nouveau-Monde, qu'il n'était pas aisé de concevoir comment il aurait pu s'établir une communication entre les deux continents. Mais les Russes, ayant soumis à leur domination la partie occidentale de la Sibérie, acquirent par degrés la connaissance de cette vaste contrée, en pénétrant vers l'est dans des provinces jusqu'alors inconnues. Elles furent découvertes par des chasseurs qui suivaient le gibier, ou par des soldats employés à lever les impôts; mais la cour de Moscou n'évaluait l'importance de ces nouvelles provinces que par la petite addition de revenu qui en résultait. Enfin Pierre le Grand monta sur le trône de Russie. Son génie vaste et éclairé, occupé à saisir toutes les circonstances qui pouvaient agrandir son empire ou illustrer son règne, aperçut dans ces découvertes des conséquences qui avaient échappé aux regards de ses ignorants prédécesseurs. Il

[1] Voyez les NOTES 49 et 56.
[2] Buffon, Hist. nat. tom. IX, p. 79, etc. — [3] Voyez la NOTE 57.

sentit que les régions d'Asie, en s'étendant vers l'est, s'approchaient dans la même proportion vers l'Amérique; qu'on trouverait probablement par là cette communication entre les deux continents qu'on cherchait depuis si longtemps en vain, et qu'en ouvrant lui-même cette communication il pourrait faire couler dans ses domaines, par un nouveau canal, une partie du commerce et des richesses du monde occidental. Un tel projet était digne d'un génie qui aimait les grandes entreprises. Pierre rédigea de sa propre main des instructions pour suivre ce plan, et donna des ordres pour le mettre à exécution [1].

Ses successeurs ont adopté ses idées et suivi son projet; mais les officiers que la cour de Russie a employés à cette expédition ont trouvé tant de difficultés à vaincre, que leurs progrès ont été extrêmement lents. Quelques traditions obscures conservées chez les peuples de Sibérie, sur un voyage qui se fit heureusement en 1648 autour du promontoire nord-est de l'Asie, encouragèrent les Russes à suivre la même route. Dans cette vue, on équipa, en différents temps, des vaisseaux sur les rivières de Lena et de Kolyma; mais dans un océan glacé, que la nature ne semble pas avoir destiné à la navigation, ces vaisseaux éprouvèrent des désastres multipliés et ne purent remplir l'objet qu'on s'était proposé. Aucun vaisseau armé par la cour de Russie n'a jamais doublé ce cap formidable [2]; tout ce que l'on connaît de ces extrémités de l'Asie est dû aux découvertes qui ont été faites dans des excursions par terre. On trouve dans toutes ces provinces une opinion établie, qu'il y a des contrées vastes et fertiles à une distance peu considérable de leurs côtes. Les Russes imaginèrent que ces contrées faisaient partie de l'Amérique; et plusieurs circonstances concouraient non-seulement à les confirmer dans cette opinion, mais encore à leur persuader qu'une portion de ce continent ne pouvait pas être très-éloignée. Des arbres de différentes espèces, inconnus dans ces régions stériles de l'Asie, sont chassés sur la côte par un vent d'est; le même vent y ramène en peu de jours des glaces flottantes; de grandes troupes d'oiseaux arrivent tous les ans

[1] Muller, Voyages et Découvertes des Russes, tom. I, p. 4, 5, 141.
[2] Voyez la Note 58.

du même côté ; enfin, il s'est conservé parmi les habitants la tradition d'un commerce établi anciennement avec des pays situés à l'est.

Après avoir pesé toutes ces circonstances, et avoir comparé la position des contrées d'Asie qui venaient d'être découvertes, avec celle des parties du nord-ouest de l'Amérique qui étaient déjà connues, la cour de Russie forma un plan qu'aurait à peine osé concevoir toute autre nation moins accoutumée à tenter des entreprises difficiles et à lutter contre de grands obstacles. On donna ordre de construire deux vaisseaux à Ochotz dans la mer de Kamtschatka, d'où l'on devait mettre à la voile pour aller faire des découvertes. Quoique cette région inculte et stérile ne produisît rien qui pût servir à la construction de ces vaisseaux, à l'exception de quelque bois de mélèse ; quoique non-seulement le fer, les cordages, les voiles et tous les nombreux attirails nécessaires pour les équiper, mais encore les provisions et les vivres dussent être transportés à travers les immenses déserts de la Sibérie, sur des rivières d'une navigation difficile et par des routes presque impraticables, la volonté du souverain et la patience du peuple russe surmontèrent à la fin tous les obstacles. On vint à bout de construire les deux vaisseaux [1741], qui appareillèrent du Kamtschatka sous le commandement des capitaines Behring et Tschirikow, pour aller reconnaître le Nouveau-Monde par un côté où l'on n'en avait jamais approché. Ils dirigèrent leur route vers l'est ; une tempête sépara bientôt les deux vaisseaux, qui ne purent plus se rejoindre ; mais, malgré cet accident et plusieurs autres désastres qu'ils éprouvèrent, les espérances qu'on avait conçues de cette expédition ne furent pas absolument frustrées. Chacun des commandants découvrit une terre qui leur parut faire partie du continent d'Amérique, et qui, suivant leurs observations, semble être située à quelques degrés de la côte nord-ouest de la Californie. Les deux commandants firent aussi descendre à terre quelques-uns de leurs gens ; mais à l'un de ces débarquements, les habitants s'enfuirent à l'approche des Russes ; à l'autre, ils enlevèrent ceux des Russes qui étaient descendus, et détruisirent leur chaloupe. La violence du temps et l'état déplorable où se trouvait l'équipage obligèrent les deux capitaines à aban-

donner ces côtes inhospitalières. En revenant, ils touchèrent à différentes îles qui forment une chaîne de l'est à l'ouest, entre le pays qu'ils avaient découvert et la côte d'Asie. Ils eurent quelque communication avec les naturels de ces îles, qui leur parurent avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Amérique septentrionale. Ils présentèrent aux Russes le *calumet* ou tuyau de paix, symbole d'amitié, d'un usage universel chez tous les habitants du nord de l'Amérique, et qui paraît être une institution particulière à ces peuples.

Les îles de ce nouvel Archipel ont été fréquentées depuis par les chasseurs russes; mais la cour semblait avoir abandonné son premier plan de poursuivre les découvertes de ce côté. Ce projet fut repris tout à coup en 1768, et le capitaine Krenitzin eut le commandement de deux petits vaisseaux équipés pour cet objet. Il tint dans son voyage à peu près la même route que les premiers navigateurs, il toucha aux mêmes îles, dont il observa avec plus de soin la situation et les productions, et il en découvrit plusieurs nouvelles que les autres n'avaient pas rencontrées. Il n'alla pas assez avant vers l'est pour rencontrer le pays que Behring et Tschirikow avaient jugé faire partie du continent de l'Amérique; mais, en revenant par une route beaucoup plus au nord que celle qu'ils avaient tenue, il corrigea quelques erreurs importantes où ils étaient tombés, et son expédition servira du moins à faciliter les progrès des navigateurs qui voudront le suivre dans ces mers [1].

La possibilité d'une communication entre les deux continents par cette partie du globe n'est plus fondée sur de simples conjectures, mais sur des preuves incontestables [2]. Il se peut qu'une tribu ou quelques familles de Tartares errants, guidées par l'humeur vagabonde particulière à ce peuple, aient passé dans les îles les plus voisines; et quelque grossière que fût leur manière de naviguer, elles ont pu, en allant d'une île à une autre, arriver enfin à la côte d'Amérique et commencer à peupler ce continent. La distance des îles Mariannes ou des Larrons à la terre d'Asie la plus voisine est encore plus considérable que celle qui se trouve entre la partie d'Amérique que les

[1] Voyez la NOTE 59.
[2] Muller, Voyages et Découvertes, tom. I, p. 248, etc., 267, 276.

Russes ont découverte, et la côte de Kamtschatka. Cependant les habitants des îles Mariannes sont évidemment d'origine asiatique. Si malgré leur éloignement nous reconnaissons que ces îles ont été peuplées par des émigrations de notre continent, la distance seule n'est pas une raison pour nous empêcher d'attribuer à la même origine la population de l'Amérique. Il est probable que les navigateurs qui visiteront dans la suite ces mers découvriront, en remontant davantage vers le nord, que le continent de l'Amérique est encore plus près de l'Asie [1]. Les habitants encore barbares du pays situé autour du cap nord-est de l'Asie prétendent qu'il y a à la hauteur de leur côte une petite île où ils peuvent arriver en moins d'un jour, et que de là on découvre un grand continent qui, selon leur récit, est couvert de forêts et occupé par un peuple dont ils n'entendent pas la langue [2]. Ils reçoivent de ce peuple des peaux de martre, animal inconnu dans les parties septentrionales de la Sibérie, et qui ne se trouve que dans les pays où il y a beaucoup d'arbres. Si nous pouvions ajouter foi à ce récit, il faudrait en conclure que le continent d'Amérique n'est séparé du nôtre que par un canal étroit; et alors toutes les difficultés sur leur communication s'évanouiraient. Peut-être que le mérite de décider cette question est réservé à la princesse qui est assise en ce moment sur le trône de Russie, et qui, en perfectionnant le plan de Pierre le Grand, ajoutera un jour ce brillant succès à ceux qui illustrent déjà son règne [3].

Il est évident aussi, d'après des découvertes récentes, qu'une communication entre notre continent et l'Amérique a pu s'établir avec une égale facilité par l'extrémité nord-ouest de l'Europe. Dès le neuvième siècle les Norwégiens découvrirent le Groenland et y établirent des colonies: cette communication, après avoir été longtemps interrompue, s'est renouvelée dans le dernier siècle. Quelques missionnaires luthériens et moraves, animés par un zèle ardent pour la propagation de la foi chrétienne, n'ont pas craint de s'établir dans cette région inculte et glacée [4]. C'est à eux qu'on doit beaucoup de détails curieux

[1] Voyez la Note 57 déjà citée.
[2] Muller, Voyages et Découvertes, tom. I, p. 166.
[3] Voyez la Note 57 déjà citée.
[4] Crantz, Hist. du Groenland, t. I, p. 242, 244. — Hist. gén. des Voyages, t. XV, p. 152 (Note 96).

sur la nature du pays et sur les habitants. Ils nous ont appris que la côte nord-ouest du Groenland est séparée de l'Amérique par un détroit très-resserré; qu'au fond de la baie où aboutit ce détroit il est très-probable que les deux continents sont unis [1]; que les habitants de l'un et de l'autre ont des relations entre eux; que les Esquimaux d'Amérique ressemblent parfaitement aux Groenlandais pour la figure, le vêtement et la manière de vivre; que les matelots qui avaient appris quelques mots groenlandais avaient rapporté que ces mêmes mots étaient entendus par les Esquimaux; enfin qu'un missionnaire morave, très-versé dans la langue du Groenland, ayant visité le pays des Esquimaux, découvrit, à son grand étonnement, qu'ils parlaient la même langue que les Groenlandais, que c'était, à tous égards, le même peuple, et qu'en conséquence il en fut reçu et traité comme un ami et un frère [2].

Ces faits décisifs établissent non-seulement la consanguinité des Esquimaux et des Groenlandais, ils démontrent encore la possibilité que l'Amérique ait été peuplée par le nord de l'Europe. Si les Norwégiens, dans un siècle barbare où la science n'avait pas encore commencé à éclairer le nord de notre hémisphère, ont été cependant assez bons navigateurs pour s'ouvrir une communication avec le Groenland, il ne serait pas étonnant que leurs ancêtres, aussi accoutumés à errer dans les mers que les Tartares le sont à errer par terre, eussent, à une époque plus reculée, exécuté le même voyage et laissé au Groenland une colonie dont les descendants ont pu dans la suite des temps passer en Amérique. Mais si, au lieu de se hasarder à voguer directement de leur côte au Groenland, nous supposons que les Norwégiens ont suivi une route moins hardie, en s'avançant des îles Shetland à celles de Feroë et de là en Islande, et qu'ils ont établi des colonies en ces différentes îles, leurs progrès peuvent avoir été tellement gradués que cette navigation n'aurait été ni plus longue ni plus périlleuse que tant de voyages exécutés dans tous les temps par ce peuple robuste et entreprenant.

8° Quoiqu'il soit possible que l'Amérique ait reçu de notre

[1] Eggede, Nouvelle Recherche de l'ancien Groenland, p. 2, 3.

[2] Crantz, Hist. du Groenland, p. 261, 262.

hémisphère ses premiers habitants, soit par le nord-ouest de l'Europe, soit par le nord-est de l'Asie, il y a de bonnes raisons pour supposer que les ancêtres de toutes les nations américaines, depuis le cap Horn jusqu'aux extrémités méridionales de Labrador, sont venus d'Asie plutôt que d'Europe. Les Esquimaux sont les seuls peuples d'Amérique qui par la figure et par le caractère aient quelque ressemblance avec les Européens septentrionaux. C'est évidemment une espèce d'hommes particulière, distinguée de toute les nations de ce continent par le langage, les mœurs et les habitudes. On peut donc être autorisé à faire remonter leur origine à la source que j'ai indiquée. Mais il y a parmi tous les autres peuples d'Amérique une ressemblance si frappante et dans leur constitution physique et dans leurs qualités morales, que, malgré les différences produites par l'influence du climat ou par l'inégalité de leurs progrès dans la civilisation, nous devons les regarder comme descendus d'une même souche. Il peut y avoir de la variété dans les teintes, mais on retrouve partout la même couleur primitive. Chaque tribu a quelque caractère particulier qui la distingue; mais dans toutes on reconnaît certains traits communs à la race entière.

C'est une chose remarquable que dans toutes les particularités, soit physiques, soit morales, qui caractérisent les Américains, on leur trouve quelque ressemblance avec les tribus barbares dispersées au nord-est de l'Asie, mais presque aucune avec les nations établies au nord de l'Europe. On peut donc remonter à leur première origine, et conclure que leurs ancêtres asiatiques, s'étant établis dans les parties de l'Amérique où les Russes ont découvert le voisinage des deux continents, se sont ensuite répandus par degrés dans ces différentes régions. Cette idée du progrès de la population en Amérique s'accorde avec les traditions que les Mexicains avaient sur leur propre origine, et qui, tout imparfaites qu'elles étaient, avaient été conservées avec plus de soin et méritaient plus de confiance que celles d'aucun peuple du Nouveau-Monde. Les Mexicains prétendaient que leurs ancêtres étaient venus d'un pays éloigné situé au nord-ouest de leur empire. Ils indiquaient les différents endroits où ces étrangers s'étaient

arrêtés en avançant successivement dans les provinces intérieures, et c'est précisément la même route qu'ils ont dû suivre en supposant qu'ils vinssent d'Asie. La description que les Mexicains faisaient de la figure, des mœurs, de la manière de vivre de leurs ancêtres à cette époque, est une peinture fidèle des tribus sauvages de Tartares, dont je suppose qu'ils sont descendus.

Je terminerai ici cette discussion sur un point auquel on la attaché tant d'importance, qu'il aurait été peu convenable de l'omettre en écrivant l'histoire de l'Amérique [1]. J'ai osé examiner la question, mais sans prétendre l'avoir décidée. Content d'offrir des conjectures, je ne veux établir aucun système. Lorsqu'une recherche est par sa nature trop obscure et trop compliquée pour qu'il soit possible d'arriver à des conséquences certaines, il peut y avoir quelque mérite à indiquer du moins celles qui sont probables [2].

Il est plus intéressant d'examiner l'état et le caractère des peuples d'Amérique, à l'époque où ils ont été connus des Européens que de se livrer à des recherches sur leur origine. Ces dernières ne sont qu'un objet de curiosité; tandis que l'examen de l'autre sujet peut donner lieu aux recherches les plus importantes et les plus dignes d'occuper le philosophe ou l'historien. Si l'on veut compléter l'histoire de l'esprit humain et parvenir à une parfaite connaissance de sa nature et de ses procédés, il faut contempler l'homme dans toutes les situations diverses où la nature l'a placé; il faut suivre ses progrès dans les différents états de sociabilité par où il passe, en avançant par degrés de l'enfance de la vie civile vers la maturité et le déclin de l'état social; il faut examiner à chaque période comment les puissances de son entendement se développent, observer les efforts de ses facultés actives, épier les mouvements de ses affections à mesure qu'elles naissent dans son âme, voir le but où elles tendent et la force avec laquelle elles s'exercent. Les anciens philosophes et historiens de la Grèce et de Rome, qui

[1] Voyez la NOTE 60.

[2] Acosta, Hist. nat. et mor. lib. VII, cap. 2, etc. — García, Origen de los Indios, lib. V, cap. 3. — Torquemada, Monar. Ind., lib. I, cap. 2, etc. — Boturini Benaduci, Idea de una hist. de la Amer. septentr., § XVII, p. 127.

sont nos guides dans cette recherche comme dans toutes les autres, n'avaient que des vues bornées sur ce sujet, parce qu'ils n'avaient eu presque aucun moyen d'observer l'homme dans l'état de vie sauvage. La société civile avait déjà fait de grands progrès dans toutes les régions de la terre qu'ils connaissaient, et les nations qui existaient avaient déjà achevé une grande partie de leur carrière avant qu'ils eussent commencé à les observer. Les Scythes et les Germains sont les peuples les moins avancés dans la civilisation, sur lesquels les anciens auteurs nous aient transmis quelque détail authentique; mais ces mêmes peuples possédaient déjà des troupeaux et des bestiaux; ils connaissaient des propriétés de différentes espèces, et lorsqu'on les compare avec les hommes qui sont encore dans l'état sauvage, on peut les regarder comme déjà parvenus à un grand degré de civilisation.

La découverte du Nouveau-Monde a agrandi la sphère des spéculations, et a offert à notre vue des nations dans un état de société beaucoup moins avancé que celui où l'on a pu observer les différents peuples de notre continent. C'est en Amérique que l'homme se montre sous la forme la plus grossière où nous concevons qu'il puisse subsister. Nous y voyons des sociétés qui commencent seulement à se former, et nous pouvons observer les sentiments et les actions des hommes dans l'enfance de la vie sociale, au moment où ils ne sentent encore qu'imparfaitement la force de ces liens, et où ils ont à peine abandonné une partie de leur liberté naturelle. Cet état de simplicité primitive, qui n'était connu dans notre continent que par les descriptions fantastiques des poëtes, existait réellement dans cet autre hémisphère. La plus grande partie de ses habitants, étrangers à l'industrie et au travail, ignoraient les arts, avaient à peine quelque idée de propriété, et jouissaient en commun des biens que produisait la fécondité spontanée de la nature. Il n'y avait sur ce vaste continent que deux nations qui fussent sortis de cet état grossier et qui eussent commencé d'une manière sensible à acquérir les idées et à adopter les institutions qui appartiennent aux sociétés policées [1]. Leur gouvernement

[1] La civilisation n'était pas bornée en Amérique aux seuls habitants du Mexique et du Pérou. — Voyez la Note 45 déjà citée, (D. L. R.)

et leurs mœurs deviendront naturellement l'objet de nos observations, lorsque nous rapporterons la découverte et la conquête des empires du Mexique et du Pérou : cette époque nous offrira une occasion de considérer les Américains dans le plus haut degré de civilisation où ils soient jamais parvenus.

Nous bornerons pour le moment notre attention et nos recherches à l'examen des petites tribus indépendantes qui occupaient les autres parties de l'Amérique. Quoiqu'on observât quelques diversités dans le caractère, les mœurs et les institutions de ces différentes tribus, elles se trouvaient à peu près dans un même état de société, tellement simple et grossier, qu'on peut leur donner à toutes également la dénomination de *sauvages*. Dans une histoire générale de l'Amérique il serait peu convenable de décrire l'état de chaque petite peuplade, et de rechercher toutes les circonstances qui contribuent à former le caractère des individus qui la composent. Un pareil examen entraînerait dans des détails fastidieux et interminables. Les qualités qui distinguent le peuple de ces différentes tribus ont entre elles une si grande ressemblance, qu'elles peuvent être présentées sous les mêmes traits. Si quelques circonstances paraissent établir dans le caractère et les mœurs de quelques-unes des particularités dignes d'être remarquées, il suffira de les indiquer et d'en rechercher les causes, à mesure que l'occasion de les observer se présentera.

Il est extrêmement difficile de se procurer des informations satisfaisantes et authentiques sur les mœurs des peuples, lorsqu'ils ne sont pas encore civilisés : pour découvrir sous cette forme grossière leur véritable caractère et pour recueillir les traits qui les distinguent, il faut dans l'observateur autant d'impartialité que de sagacité ; car dans les différents degrés de sociabilité, les facultés, les sentiments et les desirs de l'homme sont tellement appropriés à sa situation qu'ils deviennent pour lui la règle de tous ses jugements. Il attache l'idée de perfection et de bonheur aux qualités semblables à celles qu'il possède, et partout où il ne trouve pas les objets de plaisir et de jouissance auxquels il est accoutumé, il prononce hardiment que le peuple qui en est privé doit être barbare et misérable. De là le mépris mutuel que conçoivent les uns pour les autres les

membres des petites sociétés où la civilisation n'a pas fait encore les mêmes progrès. Les nations policées, qui sentent tous les avantages que leur donnent les lumières et les arts, sont portées à regarder avec dédain les peuples sauvages; et, dans l'orgueil de la supériorité, à peine conviendront-elles que les occupations, les idées et les plaisirs de ces peuples soient dignes de l'homme. Ces nations grossières et sauvages ont rarement été observées par des personnes douées de cette force d'esprit supérieure aux préjugés vulgaires et capables de juger l'homme, sous quelque aspect qu'il se présente, avec candeur et avec discernement.

Les Espagnols qui entrèrent les premiers en Amérique, et qui eurent occasion de connaître les différentes peuplades avant qu'elles fussent subjuguées, dispersées ou détruites, étaient bien loin de posséder les qualités nécessaires pour bien observer le spectacle intéressant qui s'offrait à leurs yeux.

Ni le siècle où ils vivaient, ni la nation à laquelle ils appartenaient, n'avaient fait encore assez de progrès dans les connaissances solides pour qu'ils eussent des idées grandes et étendues. Les conquérants du Nouveau-Monde étaient pour la plupart des aventuriers ignorants, dépourvus de toutes les idées qui auraient pu les conduire à bien observer des objets si différents de ceux auxquels ils étaient accoutumés. Continuellement environnés de périls et luttant contre les difficultés, ils avaient peu de loisir et moins encore de capacité pour se livrer à des recherches de spéculation. Impatients de s'emparer d'un pays si opulent et si vaste, et trop heureux de le trouver habité par des peuples si peu en état de le défendre, ils se hâtèrent de les traiter comme une misérable espèce d'hommes propres uniquement à la servitude, et s'occupèrent plus à calculer les profits qu'ils pouvaient retirer du travail des Américains, qu'à observer le caractère de leur esprit ou à chercher les causes de leurs institutions et de leurs usages. Ceux des Espagnols qui pénétrèrent ensuite dans les provinces intérieures que les premiers conquérants n'avaient pu encore ni connaître ni dévaster, y portèrent en général le même esprit et le même caractère; audacieux et braves au plus haut degré, ils étaient trop peu instruits pour être en état d'observer et de décrire ce qu'ils voyaient.

Ce n'est pas seulement l'incapacité des Espagnols, ce sont encore leurs préjugés qui ont rendu si défectueuses les notions qu'ils nous ont laissées sur l'état des naturels de l'Amérique. Peu de temps après qu'ils eurent établi des colonies dans leurs nouvelles conquêtes, il s'éleva parmi eux des différences d'opinion sur la manière dont on devait traiter les Indiens. Un des partis intéressés à rendre perpétuelle la servitude de ce peuple le représentait comme une race stupide et obstinée, incapable d'acquérir des idées religieuses et d'être formée aux occupations de la vie sociale. L'autre parti, plein d'un zèle pieux pour la conversion des Indiens, affirmait que, malgré leur ignorance et leur simplicité, ils étaient doux, affectionnés, dociles, et que par des instructions et des règlements convenables, il serait aisé d'en faire par degrés de bons chrétiens et des citoyens utiles. Cette controverse fut soutenue, comme je l'ai déjà dit, avec toute la chaleur qu'on doit naturellement attendre lorsque des vues d'intérêt d'un côté, et le zèle religieux de l'autre, animent les disputants. La plupart des laïques embrassèrent la première opinion ; tous les ecclésiastiques furent les défenseurs de l'autre [1]; et nous voyons constamment que, selon qu'un auteur tenait à l'un de ces deux partis, il était porté à exagérer les vertus ou les défauts des Américains fort au delà de la vérité. Ces récits opposés augmentent la difficulté de parvenir à une connaissance parfaite du caractère de ce peuple, et mettent dans la nécessité de lire avec défiance toutes les relations qu'en ont données les écrivains espagnols, et de n'adopter leurs témoignages qu'avec des modifications.

Il s'était écoulé près de deux siècles depuis la découverte de l'Amérique, avant que les mœurs de ses habitants eussent attiré sérieusement l'attention des philosophes. Ils s'aperçurent enfin que la connaissance de l'état et du caractère de ce peuple pouvait leur offrir un moyen de remplir un vide considérable dans l'histoire de l'espèce humaine, et les conduire à des spéculations non moins curieuses qu'importantes. Ils entrèrent avec ardeur dans cette nouvelle carrière d'observations; mais

[1] Ceci n'est pas tout à fait exact, puisque les Franciscains, par esprit d'opposition, paraissaient disposés à se joindre aux laïques et à défendre les *repartimientos*, ainsi que Robertson l'a dit lui-même, pag. 187 de cette édition. (D. L. R.)



au lieu de répandre la lumière sur ce sujet, ils ont contribué, à quelques égards, à l'envelopper d'une nouvelle obscurité. Trop impatients dans leurs spéculations, ils se hâtèrent de décider, et commencèrent à bâtir des systèmes, lorsqu'ils auraient dû chercher des faits sur lesquels ils pussent en poser les fondements. Frappés d'une apparence de dégradation de l'espèce humaine dans l'étendue du Nouveau-Monde, et étonnés de voir un vaste continent occupé par une race d'hommes nus, faibles et ignorants, quelques auteurs célèbres ont soutenu que cette partie du globe était restée plus longtemps couverte des eaux de la mer que l'autre continent, et n'était devenue que depuis peu propre à être habitée par l'homme; que tout y portait les marques d'une origine récente; que ses habitants, nouvellement appelés à l'existence, et encore au commencement de leur carrière, ne pouvaient être comparés aux habitants d'une terre plus ancienne et déjà perfectionnée [1]. D'autres ont imaginé que, dominé par l'influence d'un climat défavorable qui arrête et énerve le principe de la vie, l'homme n'avait jamais pu atteindre en Amérique au degré de perfection dont sa nature est susceptible, et qu'il y était resté un animal d'une classe inférieure, dépourvu de force dans sa constitution physique, ainsi que de sensibilité et de vigueur dans ses facultés morales [2]. D'autres philosophes, opposés à ceux-là, ont prétendu que l'homme arrivait au plus haut degré de dignité et d'excellence dont il soit susceptible longtemps avant que de parvenir à un état de civilisation, et que, dans la simplicité grossière de la vie sauvage, il déployait une élévation d'âme, un sentiment d'indépendance et une chaleur d'affection qu'on chercherait vainement parmi les membres des sociétés policées [3]. Ils paraissent croire que l'état de l'homme est d'autant plus parfait qu'il est moins civilisé. Ils décrivent les mœurs des sauvages de l'Amérique avec l'enthousiasme de l'admiration, comme s'ils voulaient les proposer pour modèles au reste de l'espèce humaine. Ces théories contradictoires ont été avancées avec une égale confiance, et l'on a vu le génie et l'éloquence déployer

[1] Buffon, Hist. nat., tom. III, p. 494; IX, 103, 114.
[2] De Paw, Recherches philos. sur les Améric. passim.
[3] Rousseau.

toutes leurs ressources pour les revêtir d'une apparence de vérité.

Comme toutes ces circonstances concourent à embrouiller et à obscurcir toutes les recherches sur l'état des nations sauvages de l'Amérique, il est nécessaire d'y procéder avec beaucoup de circonspection.

Lorsque nous sommes guidés dans ce travail par les observations éclairées du petit nombre de philosophes qui ont parcouru cette partie du globe, nous pouvons hasarder de porter un jugement; mais lorsque nous n'avons pour garants que les remarques superficielles de voyageurs vulgaires, de marins, de commerçants, de boucaniers et de missionnaires [1], il faut souvent hésiter, et, en comparant des faits épars, tâcher de découvrir ce qu'ils n'ont pas eu la sagacité d'observer. Sans se livrer aux conjectures, sans montrer de penchant pour aucun système, il faut mettre une égale attention à éviter les excès ou d'une admiration extravagante ou d'un mépris dédaigneux pour ces mœurs que nous décrivons.

Afin de procéder dans cette recherche avec une plus grande exactitude, il faudrait la simplifier autant qu'il est possible. L'homme existait comme individu avant de devenir membre d'une communauté. Il faut donc connaître les qualités qui lui appartiennent sous ce premier rapport, avant que d'examiner celles qui résultent du second. Ce procédé est particulièrement indispensable pour étudier les mœurs des peuples sauvages: Leur union politique est si imparfaite, leurs institutions et leurs règlements civils sont en si petit nombre, si simples, revêtus d'une autorité si faible, qu'on doit plutôt regarder ces peuples comme des êtres indépendants que comme des membres d'une société régulière. Le caractère d'un sauvage résulte presque entièrement de ses idées et de ses sentiments comme individu; il n'est que faiblement modifié par l'autorité imparfaite de la police et de la force publique. Je suivrai cet ordre

[1] Robertson ne nous paraît pas rendre aux missionnaires qui avaient visité l'Amérique et publié leurs observations avant la publication de son histoire, la justice à laquelle quelques-uns d'entre eux ont droit. Les Pères Dutertre, de Charlevoix et plusieurs des auteurs des Lettres édifiantes, tous loués avec tant l'éloquence par M. de Chateaubriand dans son *Génie du Christianisme*, et d'autres encore, méritent une honorable exception. (D. L. R.)

naturel dans mes recherches sur les mœurs des Américains, en procédant par degrés du plus simple au plus composé.

Je considérerai : I. la constitution physique des Américains dans les pays dont il est question ; II. leurs facultés intellectuelles ; III. leur état domestique ; IV. leurs institutions et leur état politique ; V. leur système de guerre et de sûreté publique ; VI. les arts qu'ils pratiquaient ; VII. leurs idées et leurs institutions religieuses ; VIII. les coutumes particulières et isolées qui ne peuvent se ranger sous aucun de ces chapitres divers. Je terminerai le tout par une appréciation et une balance générale de leurs vertus et de leurs défauts.

1. *Constitution physique des Américains.* Le corps humain est moins affecté par le climat que celui d'aucune autre espèce animale. Quelques animaux sont bornés à une région particulière du globe et ne peuvent exister au delà ; d'autres peuvent bien supporter les intempéries d'un climat qui leur est étranger ; mais ils cessent de multiplier dès qu'ils sont transportés hors de cette partie du globe que la nature leur avait assignée pour demeure. Ceux même qui peuvent se naturaliser dans des climats différents éprouvent les effets de toute transplantation hors de leur pays natal, et dégénèrent par degrés de la vigueur et de la perfection dont leur espèce est susceptible. L'homme est la seule créature vivante dont l'organisation soit à la fois assez robuste et assez flexible pour lui permettre de se répandre sur toute la terre, d'habiter toutes les régions, de propager et de multiplier sous tous les climats. Soumis néanmoins à la loi générale de la nature, le corps humain n'est pas absolument insensible à l'influence du climat, et lorsqu'il est exposé aux excès de la chaleur ou du froid, il diminue de grandeur ou de force.

La première vue des habitants du Nouveau-Monde inspira à ceux qui les découvrient une telle surprise, qu'ils crurent voir une race d'hommes différente de celle qui peuplait l'ancien hémisphère. Leur teint est d'un brun-rougeâtre ressemblant à peu près à la couleur du cuivre [1]. Leurs cheveux sont toujours noirs, longs, grossiers et faibles. Ils n'ont point de barbe, et

[1] Oviedo, Sommario, p. 46. D. — Vie de Colomb, chap. 24.

toutes les parties de leur corps sont parfaitement unies [1]. Ils ont la taille haute, svelte et bien proportionnée [2]. Leurs traits sont réguliers, quoique souvent déformés par les efforts absurdes qu'ils font pour augmenter la beauté de leur forme naturelle ou pour rendre leur aspect plus redoutable à leurs ennemis. Dans les îles où les quadrupèdes étaient petits et peu nombreux et où la terre produisait presque d'elle-même, la constitution physique des naturels n'étant fortifiée ni par l'exercice actif de la chasse, ni par le travail de la culture, était extrêmement faible et délicate; sur le continent, où les forêts abondent en gibier de toute espèce, et où la principale occupation de plusieurs peuplades était de le poursuivre à la chasse, le corps des naturels avait acquis plus de vigueur. Cependant les Américains étaient toujours plus distingués par l'agilité que par la force: ils ressemblaient plus aux animaux de proie qu'à des animaux destinés au travail [3]. Non-seulement ils avaient de l'aversion pour la fatigue, ils étaient même incapables de la supporter; et lorsqu'on les arracha par la violence à leur indolence naturelle et qu'on les força de travailler, ils succombèrent à la fatigue de travaux que les habitants de l'ancien continent auraient exécutés avec facilité [4]. Cette faiblesse de constitution, qui était universelle parmi les peuples des régions de l'Amérique dont nous parlons, peut être regardée comme une marque caractéristique de cette espèce d'hommes [5].

Le défaut de barbe [6] et la peau unie de l'Américain semble indiquer un genre de faiblesse occasionné par quelques vices dans sa constitution. Il est dépourvu d'un signe de virilité et de force. Cette particularité, qui distingue les habitants du Nouveau-Monde d'avec toutes les autres nations, ne peut être attribuée, comme l'ont cru quelques voyageurs, à leur manière de se nourrir [7]. Quoique les aliments de la plupart des Améri-

[1] Voyez la Note 61. — [2] Voyez la Note 62. — [3] Voyez la Note 63.

[4] Oviedo, Sommario, p. 51. — Voyage de Correal, II, p. 138. — Wafer's Description, pag. 131.

[5] B. Las Casas, Brev. relac., p. 4. — Torquem., Monar. Ind. I, 580. — Oviedo, Somm., p. 41; Hist., lib. III, cap. 6. — Herrera, decad. I, lib. IX, cap. 5. — Simon, pag. 41.

[6] Voyez la Note 61 déjà citée.

[7] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 310.

cains soient extrêmement insipides; parce qu'ils ne connaissent point l'usage du sel, on voit en d'autres parties de la terre des peuplades sauvages qui vivent d'aliments également simples, sans avoir cette marque de dégradation ni aucun symptôme apparent d'une diminution de force.

Comme la forme extérieure des Américains nous porte à croire qu'il y a dans la constitution de leur corps quelques principes naturels de faiblesse, la petite quantité de nourriture qu'ils prennent a été citée par plusieurs auteurs comme une confirmation de cette idée. La quantité d'aliment que les peuples consomment varie selon la température du climat où ils vivent, le degré d'activité qu'ils exercent, et la vigueur naturelle de leur constitution physique. Sous la chaleur accablante de la zone torride, où les hommes passent leurs jours dans l'indolence et le repos, il leur faut moins de nourriture qu'aux habitants actifs des pays froids ou tempérés. Mais le défaut d'appétit, si remarquable chez les Américains, ne peut s'expliquer ni par la chaleur de leur climat ni par leur extrême indolence. Les Espagnols témoignèrent leur étonnement en observant cette particularité non-seulement dans les îles, mais même en différentes parties du continent. La tempérance naturelle de ces peuples leur parut surpasser de beaucoup l'abstinence des ermites les plus austères [1]; tandis que d'un autre côté l'appétit des Espagnols parut aux Américains d'une voracité insatiable : ceux-ci disaient qu'un Espagnol dévorait en un jour plus d'aliments qu'il n'en aurait fallu pour dix Américains [2]. Une preuve encore plus frappante de la faiblesse naturelle des Américains est le peu de sensibilité qu'ils montrent pour les charmes de la beauté et pour les plaisirs de l'amour. Cette passion, destinée à perpétuer la vie, à être le lien de l'union sociale et une source de tendresse et de bonheur, est la plus ardente de toutes celles qui enflamment le cœur humain. Quoique les peines et les dangers qui tiennent à l'état sauvage, quoique en quelques occasions l'excessive fatigue et dans tous les temps la difficulté de se procurer la subsistance puissent pa-

[1] Ramusio, III, 304, F. 306. — A. Simon, Conquista, etc., p. 39. — Hakluit III, 468, 508.

[2] Herrera, decad. I, lib. 2, cap. 16.

raître contraires à cette passion et concourir à en diminuer l'énergie, cependant les nations les plus sauvages des autres parties du globe semblent éprouver son influence d'une manière plus puissante que les habitants du Nouveau-Monde. Le nègre brûle de toute l'ardeur des désirs qui est naturelle au climat où il vit, et les peuples les plus grossiers de l'Asie présentent également un degré de sensibilité proportionnée à leur position sur le globe. Mais les Américains sont à un degré étonnant insensibles à la puissance de ce premier instinct de la nature. Dans toutes les parties du Nouveau-Monde les femmes sont traitées par les naturels avec froideur et indifférence : elles ne sont pas l'objet de cette affection tendre qui se forme dans les sociétés civilisées, et n'inspirent point ces désirs ardents, naturels aux nations encore grossières. Même dans les climats où cette passion acquiert d'ordinaire sa plus grande énergie, le sauvage de l'Amérique regarde sa compagne avec dédain, comme un animal d'une espèce inférieure à lui. Il ne s'occupe point à gagner son affection par des soins assidus et s'embarrasse encore moins de la conserver par la complaisance et la douceur [1]. Les missionnaires eux-mêmes, malgré l'austérité des idées monastiques, n'ont pu s'empêcher de témoigner leur étonnement de la froide indifférence que les jeunes Américains montrent dans leur commerce avec l'autre sexe [2]; et il ne faut attribuer cette réserve à aucune opinion particulière qui leur fasse attacher quelque mérite à la chasteté des femmes ; c'est une idée trop raffinée pour un sauvage, et qui tient à une délicatesse de sentiment et d'affection qui lui est étrangère [3].

Dans les recherches qu'on fait sur les facultés physiques ou intellectuelles des races particulières d'hommes, il n'y a point d'erreur plus commune et plus séduisante que celle d'attribuer à un seul principe des singularités caractéristiques qui sont l'effet de l'action combinée de plusieurs causes. Le climat et

[1] Hennepin, Mœurs des sauvages, 32, etc. — Rochefort, Hist. des îles Antilles, p. 461. — Voy. de Coreal, II, 141. — Ramusio, III, 309. — F. Lozano, Descripcion del Grand Chaco, 71. — Falkner's Description of Patagonia, p. 125. — Lettere di P. Cataneo, ap. Muratori, II Christian. Felice, I, 305.

[2] Chanvalon, p. 51. — Lett. édif., tom. 24, 318. — Du Tertre, II, 337. — Venegas, I, 81. — Ribas, Hist. de los triunf., p. 11.

[3] Voyez la NOTE 64.

le sol d'Amérique diffèrent à tant d'égards de ceux de l'autre hémisphère, et cette différence est si sensible et si frappante, que des philosophes distingués ont trouvé cette circonstance suffisante pour expliquer ce qu'il y a de particulier dans la constitution des Américains. Ils attribuent tout aux causes physiques, et regardent la faiblesse de corps et la froideur d'âme des Américains comme des conséquences de la température de cette portion du globe qu'ils habitent. Cependant l'influence des causes morales et politiques méritait quelque attention; car elles opèrent avec autant de force que celles par lesquelles on a cru pouvoir expliquer entièrement les phénomènes singuliers dont on a parlé. Partout où l'état de société est tel qu'il en résulte des besoins et des désirs qui ne peuvent être satisfaits que par des efforts réguliers de l'industrie, le corps accoutumé au travail devient robuste et s'endurcit à la fatigue. Dans un état plus simple, où les désirs des hommes sont si modérés et en si petit nombre qu'on peut les satisfaire presque sans nul travail avec les productions spontanées de la nature, les facultés du corps n'étant pas mises en exercice ne peuvent acquérir la force dont elles sont susceptibles. Les habitants des deux régions tempérées du Nouveau-Monde, le Chili et l'Amérique septentrionale [1], vivent de la chasse et peuvent être regardés comme une race d'hommes actifs et vigoureux, si on les compare aux habitants des îles ou des parties du continent où un léger travail suffit pour se procurer sa subsistance. Les occupations du chasseur ne sont cependant ni aussi régulières ni aussi continues que celle des hommes employés à la culture de la terre et aux différents arts de la société civilisée; il peut les surpasser en agilité, mais il leur est inférieur en force. Si l'on donnait une autre direction aux facultés actives de l'homme dans le Nouveau-Monde et que sa vigueur fût augmentée par l'exercice, il pourrait acquérir un degré de force qu'il ne possède point dans son état actuel. C'est une vérité confirmée par l'expérience. Partout où les Américains se sont accoutumés par

[1] Par Amérique septentrionale (North America) Robertson n'entendait et ne pouvait entendre que la partie de l'Amérique septentrionale où les Anglais avaient, à l'époque où il écrivait, des colonies qui depuis se sont rendues indépendantes et forment les États-Unis; sans cela il ne l'aurait pas classée parmi les régions tempérées du Nouveau-Monde. (D. L. R.)

degrés à un travail pénible, ils sont devenus robustes de corps et capables d'exécuter des choses qui paraissaient non-seulement surpasser les forces d'une constitution aussi faible que celle qu'on supposait particulière à leur climat, mais même égaler tout ce qu'on pourrait attendre des naturels de l'Afrique ou de l'Europe[1].

Le même raisonnement peut s'appliquer à ce qui a déjà été observé sur le peu de nourriture dont ils ont besoin. Pour prouver que cela doit être attribué à leur extrême indolence et souvent même à une inaction totale, autant qu'à aucune circonstance relative à la constitution physique de leur corps, on a remarqué que dans les cantons où les naturels d'Amérique sont obligés de faire quelques efforts extraordinaires d'activité afin de se procurer leur subsistance, et partout où ils sont occupés à des travaux pénibles, leur appétit n'est pas inférieur à celui des autres hommes ; et en quelques endroits ils ont même paru à quelques observateurs d'une voracité remarquable[2].

L'action des causes politiques et morales s'exerce d'une manière encore plus frappante en modifiant le degré d'affection qui unit les deux sexes. Dans un état de civilisation très-avancé, cette passion, enflammée par la contrainte, raffinée par la délicatesse des sentiments, encouragée par la mode, occupe et embrasse le cœur tout entier. Ce n'est plus un simple instinct de nature ; le sentiment ajoute à l'ardeur des désirs, et l'âme se sent agitée et pénétrée des plus tendres émotions dont elle soit susceptible. Cette peinture ne peut cependant convenir qu'aux hommes qui, par leur situation, son exempts des soins et des travaux de la vie. Parmi ceux des classes inférieures condamnés par leur état à un travail continuel, l'empire de cette passion a moins de violence : occupés sans relâche à se procurer leur subsistance et à pourvoir au premier besoin de la nature, ils ont peu de loisir pour se livrer aux impressions d'un besoin secondaire. Mais si la nature des rapports établis entre les deux sexes varie si fort dans les rangs différents

[1] Voyez la NOTE 65.

[2] Gumilla, II, 12, 70, 237.—Lafitau, I, 515.—Ovalle, Church. III, 81.—Muratori, I, 295.

des sociétés policées, l'état de l'homme, lorsqu'il n'est pas encore civilisé, doit produire des variations encore plus sensibles. Au milieu des fatigues, des dangers, et de la simplicité de la vie sauvage, où la subsistance est toujours précaire et souvent insuffisante, où les hommes sont presque continuellement occupés à poursuivre leurs ennemis ou à se garantir contre leurs attaques, où enfin les femmes ne connaissent encore ni l'art de la parure, ni les séductions de la réserve même, il est aisé de concevoir que les Américains ont pu n'être que faiblement attirés vers l'autre sexe, sans être obligé d'imputer cette indifférence uniquement à une imperfection ou à une dégradation physique dans leur organisation.

On observe en conséquence que dans toutes les parties de l'Amérique où la fertilité du sol, la douceur du climat, les progrès que les naturels ont faits dans la civilisation ont rendu les moyens de subsistance plus abondants et ont adouci les peines attachées à la vie sauvage, l'instinct animal des deux sexes est devenu plus ardent. On en trouve des exemples frappants dans quelques tribus établies sur les bords des grandes rivières où abondent les subsistances, et parmi d'autres peuplades qui possèdent des terrains où l'abondance du gibier leur fournit sans beaucoup de peine un moyen constant et assuré de se nourrir. Ce surcroît de sécurité et d'abondance produit son effet naturel. Par-là les sentiments que la main de la nature a gravés au cœur de l'homme acquièrent une nouvelle force ; il se forme de nouveaux goûts et de nouveaux désirs ; les femmes, plus aimées et plus recherchées, apportent plus d'attention à leur maintien et à leur parure, et les hommes, commençant à sentir combien elles peuvent ajouter à leur bonheur, ne dédaignent plus les moyens de gagner leur affection et de mériter leurs préférences. Le commerce des deux sexes prend dès lors une forme différente de celle qu'il a chez les peuplades plus grossières ; et, comme ni la religion, ni les lois, ni la décence ne les gênent sur les moyens de satisfaire leurs désirs, la licence de leurs mœurs est excessive[1].

Quoique la constitution physique des Américains soit très-

[1] Biet, 389. Charlevoix, III, 423. — Dumont, Mém. sur la Louisiane, I, 155.

faible[1], on n'en voit aucun parmi eux qui soit difforme, mutilé ou privé de quelque sens. Tous les voyageurs ont été frappés de cette particularité et ont vanté la régularité et la perfection de leur figure et de leurs traits. Quelques auteurs ont cherché la cause de ce phénomène dans l'état physique de ces peuples. Ils supposent que les enfants naissent sains et vigoureux, parce que les pères ne se sont ni épuisés ni excédés par le travail. Ils imaginent que, dans la liberté de l'état sauvage, le corps humain, toujours nu et sans entraves depuis la première enfance, en conserve mieux sa forme naturelle; que tous les membres acquièrent une proportion plus juste que lorsqu'ils sont garrottés par ces liens artificiels qui en arrêtent les développements et en corrompent les formes[2]. On ne peut pas sans doute refuser de reconnaître à quelques égards l'influence de ces causes; mais l'avantage apparent dont nous parlons, et qui est commun à toutes les nations sauvages, tient à un principe plus profond, plus intimement lié avec la nature et le génie de cet état de société. L'enfance de l'homme est si longue, elle a besoin de tant de secours, qu'il est très-difficile d'élever les enfants chez les nations sauvages. Les moyens de subsistance y sont non-seulement peu abondants, mais incertains et précaires. Ceux qui vivent de la chasse sont obligés de parcourir de vastes étendues de terrain et de changer souvent d'habitation. L'éducation des enfants, comme tous les autres travaux pénibles, est abandonnée aux femmes. Les peines, les privations et les fatigues inséparables de l'état sauvage, et telles qu'il est souvent difficile de les soutenir dans la vigueur de l'âge, doivent être fatales à l'enfance. Les femmes, craignant dans quelques parties de l'Amérique d'entreprendre une tâche si laborieuse, étouffent elles-mêmes les premières étincelles de cette vie qu'elles se trouvent incapables d'entretenir,

[1] Robertson revient fort souvent sur la faiblesse de la constitution physique des Américains, qu'il suppose générale. On peut lui opposer des autorités imposantes : M. de Humboldt considère les Caraïbes ou Caribes comme l'un des peuples *les plus robustes de la terre*. (Essai polit. sur la Nouv. Esp., t. I, p. 384.)

Les Abipons et les Patagons ont une stature gigantesque, et leur constitution est forte et musculeuse; il en est de même des habitants du Chili et des Akansas que l'on compte parmi les sauvages les plus beaux du nouveau continent, etc. (D. L. R.)

[2] Piso, p. 6, lib. IX, cap. 4.

et par l'usage de certaines herbes se procurent de fréquents avortements[1]. D'autres nations, persuadées qu'il n'y a que les enfants forts et bien conformés qui soient en état de supporter les peines du premier âge, abandonnent ou font périr ceux qui leur paraissent faibles et mal constitués, comme peu dignes d'être conservés[2]. Chez ceux même qui entreprennent d'élever indistinctement tous leurs enfants, il en périt un si grand nombre par le traitement rigoureux auquel ils sont condamnés dans la vie sauvage, que très-peu de ceux qui naissent avec quelque imperfection physique parviennent à l'âge de puberté[3]. Ainsi dans les sociétés policées, où les moyens de subsistance sont constants, assurés, obtenus avec facilité, et où les talents de l'esprit sont souvent plus utiles que les facultés du corps, les enfants peuvent se conserver malgré la difformité et les vices physiques, et deviennent des citoyens utiles; au lieu que chez les peuples sauvages, ces mêmes enfants sont mis à mort au moment de leur naissance, ou devenant bientôt à charge à la société et à eux-mêmes, ne peuvent traîner longtemps leur misérable vie. Mais dans ces provinces du Nouveau-Monde, où l'établissement des Européens a procuré des moyens plus assurés de pourvoir à la subsistance des habitants, où il ne leur est pas permis d'attenter à la vie de leurs enfants, les Américains sont si loin d'être distingués par la régularité et la beauté de leur forme, qu'on soupçonnerait plutôt quelque imperfection dans leurs races, en voyant le nombre extraordinaire d'individus qui y sont difformes, mutilés, aveugles, sourds, et d'une petite taille[4].

Quelle que soit la faiblesse d'organisation des Américains[5], il est singulier que la forme humaine présente moins de variété dans ce nouveau continent que dans l'ancien. Lorsque Colomb et les autres Espagnols qui découvrirent le Nouveau-Monde visitèrent pour la première fois les différentes contrées sous la zone torride, ils s'attendaient naturellement à y trouver des

[1] Ellis's Voyage to Hudson's bay, 198. — Herrera, decad. VII, lib. IX, cap. 4.

[2] Gumilla, Hist. II, 234. — Techo's Hist of Paraguay, etc. — Churchill's Collect. VI, 108.

[3] Creuxii, Hist. Canad., p. 57.

[4] Voy. de Ulloa, I, 232.

[5] Voir la note 1 de la page 255.

peuples ressemblant pour le teint et la peau à ceux qui vivent dans les régions correspondantes de l'autre hémisphère. Ils trouvèrent, à leur grand étonnement, qu'il n'y avait point de nègres en Amérique [1], et la cause de ce phénomène extraordinaire excita la curiosité des hommes instruits. C'est aux anatomistes à rechercher et à nous apprendre quelle est la partie ou membrane du corps dans laquelle réside cette humeur qui teint d'un noir foncé la peau du nègre. L'action puissante de la chaleur paraît être évidemment la cause qui produit cette variété singulière dans l'espèce humaine. Toute l'Europe, presque toute l'Asie, et les parties tempérées de l'Afrique, sont habitées par des hommes plus ou moins blancs. Toute la zone torride en Afrique, quelques-unes des contrées les plus brûlantes qui en approchent, et quelques cantons de l'Asie, sont habités par des peuples de couleur noire. Si nous suivons les nations de notre continent, en allant des pays froids et tempérés vers les régions exposées à l'action d'une chaleur forte et continue, nous trouvons que l'extrême blancheur de la peau commence bientôt à diminuer; que la couleur du teint s'obscurcit par degrés à mesure que nous avançons, et qu'après avoir passé par toutes les nuances successives elle se termine à un noir décidé et uniforme [2]. Mais en Amérique, où l'action de la chaleur est balancée et affaiblie par différentes causes que j'ai déjà expliquées, le climat semble être privé de l'énergie qui produit ces effets étonnants sur la figure humaine. La couleur de ceux des Américains qui vivent sous la zone torride est à peine d'une nuance plus foncée que celle des peuples qui habitent les régions plus tempérées du même continent. Des observateurs attentifs qui ont eu occasion de voir les Américains dans les différents climats et dans des contrées fort distantes les unes des autres, ont été frappés de la ressemblance étonnante qu'ils ont trouvée dans leur air et leur forme extérieure [3].

Mais si la main de la nature semble n'avoir suivi qu'un modèle en formant la figure humaine en Amérique, l'imagination y a créé des fantômes aussi bizarres que divers. Les mêmes fables qui s'étaient répandues dans l'ancien continent ont été res-

[1] P. Martyr, decad. p. 71.
[2] Voyez la NOTE 66. — [3] Voyez la NOTE 67.

suscitées dans le Nouveau-Monde, et l'Amérique a été peuplée aussi d'êtres humains d'une forme monstrueuse et fantastique. On a conté que certaines provinces étaient habitées par des pygmées de trois pieds de haut, et que telle autre contrée produisait des géants d'une énorme grandeur. Quelques voyageurs ont publié des descriptions de certains peuples qui n'avaient qu'un œil, d'autres prétendaient avoir découvert des hommes sans tête, dont les yeux et la bouche se trouvaient placés à la poitrine. Sans doute la variété de la nature dans ses productions est si grande, qu'il y aurait de la présomption à vouloir fixer des bornes à sa fécondité et à rejeter indistinctement toute relation qui ne serait pas entièrement conforme à notre expérience et à nos observations limitées ; mais se hâter d'adopter, sur les preuves les plus légères, tout ce qui porte un caractère de merveilleux, c'est une autre extrémité encore moins digne d'un esprit philosophique ; d'autant que les hommes ont toujours été plus facilement entraînés dans l'erreur par la faiblesse à croire trop que par l'orgueil de ne pas croire assez. A mesure que les connaissances s'étendent et que la nature est observée par des yeux plus exercés, on voit s'évanouir les merveilles qui amusaient les siècles d'ignorance ; on a oublié les contes que des voyageurs crédules ont répandus sur l'Amérique ; on a cherché en vain les monstres qu'ils ont décrits, et l'on sait aujourd'hui que ces provinces, où ils prétendaient avoir trouvé des habitants d'une forme si extraordinaire, sont habitées par des peuples qui ne diffèrent en rien des autres Américains [1].

Quoiqu'on puisse, sans entrer dans aucune discussion, rejeter de pareilles relations comme fabuleuses, il y a d'autres variétés de l'espèce humaine qu'on prétend avoir été observées dans quelques parties du Nouveau-Monde, et qui, paraissant fondées sur des témoignages plus graves, méritent d'être examinées avec plus d'attention. Ces variétés ont été particulièrement observées en trois cantons différents; la première se trouve à l'isthme de Darien, près du centre de l'Amérique. Lionel Wafer, voyageur qui montre plus de curiosité et d'intelligence qu'on ne s'attendait à en trouver dans un associé des boucaniers, découvrit en cet endroit une race d'hommes peu

[1] Voyez la NOTE 68.

nombreuse, mais singulière. Suivant sa description, ils sont d'une petite taille, d'une constitution délicate et incapables de supporter la fatigue. Leur teint est d'un blanc de lait fade, qui ne ressemble point à celui des blonds parmi les Européens, et sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge. Leur peau est couverte d'un duvet fin, couleur de craie blanche; leurs cheveux, leurs sourcils et leurs cils sont de la même nuance. Leurs yeux sont d'une forme si singulière, et si faibles, qu'ils ont de la peine à supporter la lumière du soleil; mais ils voient distinctement à la lumière de la lune, et ils sont gais et actifs pendant la nuit [1]. On n'a découvert aucune race semblable dans les autres parties de l'Amérique. Cortès remarqua, il est vrai, parmi les animaux rares et monstrueux que Montézume avait rassemblés, quelques créatures humaines ressemblant aux hommes blancs du Darien [2]; mais comme l'empire du Mexique étendait sa domination jusqu'aux provinces qui bordent l'isthme de Darien, il est probable que c'étaient des êtres de la même race. Quelque singularité qu'il y ait dans la forme extérieure de ce petit peuple, on ne peut cependant pas le regarder comme constituant une espèce particulière. Parmi les nègres de l'Afrique, ainsi que dans quelques îles de l'Inde, la nature produit quelquefois un petit nombre d'individus qui ont tous les traits et toutes les qualités caractéristiques des hommes blancs du Darien : les premiers sont appelés *Albinos* par les Portugais, et les derniers *Kackerlakes* par les Hollandais. Au Darien, les pères et mères de ces hommes blancs sont de la même couleur que les autres habitants du pays : cette observation s'applique également à la progéniture anomale des nègres et des Indiens. La même mère qui met au monde quelque enfant d'une couleur qui n'est pas celle de la race en produit d'autres de la couleur qui est propre à son pays [3]. On peut donc tirer une conclusion générale, relativement aux *blancs* de Wafer, aux *Albinos* et aux *Kackerlakes* : c'est qu'ils forment une race dégénérée et non une classe particulière d'hommes, et que la couleur et la faiblesse particulières qui marquent leur

1 Wafer, Descrip. de l'isthme de Darien, dans les Voyages de Dampier, tom. III.
2 Cortès, ap. Ramus, p. 241, E.
3 Margrav., Hist. rer. nat. Bras., lib. VIII, cap. 4.

dégradation leur ont été transmises par quelque maladie ou quelque vice physique de leurs parents. On a observé, comme une preuve décisive de cette opinion, que ni les blancs du Darien, ni les Albinos d'Afrique ne propagent leur race : leurs enfants naissent avec la couleur et le tempérament propres aux autres habitants du même sol [1].*

Le second district, occupé par des habitants qui diffèrent à l'extérieur des autres Américains, est situé sous une latitude fort avancée vers le nord, s'étendant de la côte de Labrador vers le pôle, tant que le pays est habitable. Les malheureux habitants de ces tristes régions, connus en Europe sous le nom d'Esquimaux, se sont donné le nom de *Keralit*, qui veut dire *homme*, par un effet de ce sentiment d'orgueil national qui console les peuples les plus grossiers et les plus misérables. Ils sont robustes et d'une taille moyenne; ils ont la tête d'une grosseur démesurée et les pieds d'une petitesse également disproportionnée. Leur teint, quoique basané parce qu'ils sont continuellement exposés à la rigueur d'un climat glacé, approche cependant plus du blanc des Européens que de la couleur cuivrée des Américains; et les hommes ont des barbes qui sont quelquefois longues et touffues [2]. Ces particularités distinctives, jointes à une autre encore moins équivoque, qui est l'affinité de leur langue avec celle des Groenlandais, affinité dont j'ai déjà parlé, peuvent nous faire conclure avec assez de confiance que les Esquimaux sont d'une race différente des autres habitants de l'Amérique.

On ne peut pas prononcer avec la même certitude sur les habitants du troisième district, qui est situé à l'extrémité méridionale de l'Amérique. Je parle de ces fameux Patagons, qui, pendant deux siècles et demi, ont été un sujet de dispute pour les savants et un objet d'admiration pour le vulgaire. On les regarde comme une des tribus errantes, dispersées sur cette région vaste, mais peu connue de l'Amérique, qui s'étend depuis

[1] Wafer, p. 348. — Demanet, Hist. de l'Afrique, II, 234. — Recherches philos. sur les Amér., II, 1, etc.

* S'ils ne se propagent pas, ainsi que le dit Robertson, ils forment une classe particulière et non une race. (D. L. R.)

[2] Ellis's Voyage to Hudson's bay, p. 130-131. — De la Potherie, tom. I, p. 79. — Wale's journ. of a voy. to Churchill river. Phil. trans., vol. LX, 109.

la rivière de la Plata jusqu'au détroit de Magellan. Leur résidence propre est dans cette partie de l'intérieur des terres qui bordent le Rio-Negro ; mais dans la saison des chasses ils poussent souvent leurs courses jusqu'au détroit qui sépare la Terre de Feu du continent. Les premières relations qu'on ait eues de ce peuple furent apportées en Europe par les compagnons de Magellan[1], et on les dépeignait comme une race gigantesque, d'une taille au-dessus de sept pieds, et d'une force proportionnée à leur énorme grandeur. On observe parmi diverses classes d'animaux des différences tout aussi remarquables pour la grosseur. Les grandes races de chevaux et de chiens surpassent les plus petites en volume et en force, autant que les Patagons sont supposés s'élever au-dessus du modèle commun de la forme humaine. Mais les animaux ne parviennent à la perfection dont leur espèce est susceptible que dans les climats doux et où ils trouvent en abondance les aliments les plus nourrissants. Ce n'est donc pas dans les déserts incultes des terres magellaniques, et parmi une tribu de sauvages dépourvus d'industrie et de prévoyance, que nous devrions nous attendre à trouver l'homme avec les plus glorieux attributs de sa nature, et distingué par une supériorité de grandeur et de force bien au-dessus de tout ce qu'il a acquis dans toutes les autres régions de la terre. On a besoin des preuves les plus positives et les plus incontestables pour établir un fait si contraire aux lois et aux principes généraux, qui semblent affecter à tout autre égard la forme humaine, et en déterminer les qualités essentielles ; mais ces preuves n'ont pas encore été produites. Quoique plusieurs voyageurs dont le témoignage est d'un grand poids, aient, depuis Magellan, visité cette même partie de l'Amérique et communiqué avec les naturels[2] ; quoique les uns aient affirmé que les individus qu'ils avaient vus étaient d'une taille gigantesque, et que d'autres aient tiré la même conclusion en mesurant la trace de leurs pieds ou les squelettes des morts ; cependant les relations des uns et des autres diffèrent dans des points si essentiels, et sont mêlées de tant de circonstances évidemment fausses ou fabuleuses, qu'il est impossible d'y donner

[1] Falkner's Descrip. of Patagonia, p. 10.
[2] Voyez la NOTE 69.

une entière confiance. D'un autre côté, quelques navigateurs, et parmi ceux-ci les hommes les plus distingués par le discernement et l'exactitude, ont affirmé que les Patagons avec lesquels ils avaient eu des relations, quoique grands et bien faits, n'étaient point de cette grandeur extraordinaire qui en ferait une race distincte des autres habitants de la terre. L'existence de cette race de géants semble donc être encore un de ces problèmes d'histoire naturelle sur lesquels un esprit sage doit hésiter et suspendre son jugement, jusqu'à ce que des preuves plus complètes lui apprennent s'il peut adopter un fait contraire en apparence à ce que l'expérience et la raison ont découvert jusqu'ici concernant l'état et la structure de l'homme dans toutes les contrées diverses où il a été observé[1].

Pour nous former une idée complète sur la constitution des habitants de l'un et de l'autre hémisphère, il faudrait non-seulement considérer la forme et la vigueur de leur corps, mais encore examiner quel est le degré de santé dont ils jouissent, et quelle est la durée commune de leur vie. Dans la simplicité de l'état sauvage où l'homme n'est ni accablé par le travail, ni énervé par le luxe, ni tourmenté par l'inquiédude, on est porté à croire que sa vie doit couler doucement, sans être presque jamais troublée par la maladie ni la douleur, jusqu'à ce qu'elle se termine enfin dans une extrême vieillesse par la dégradation successive de la nature. On trouve en effet parmi les Américains, ainsi que chez d'autres peuples sauvages, des hommes dont la figure flétrie et décrépite semble indiquer une vieillesse extraordinaire. Mais, comme la plupart des sauvages ignorent l'art de compter, et qu'ils oublient aussi aisément le passé qu'ils s'occupent peu de l'avenir, il est impossible de connaître leur âge avec un certain degré de précision[2]. Il est évident que la durée commune de leur vie doit varier considérablement, selon la diversité des climats et la manière différente dont les hommes se nourrissent. Cependant ils semblent être partout exempts de plusieurs des infirmités qui affligent les nations civilisées. Ils ne connaissent aucune des maladies qui sont le produit immédiat du luxe ou de la paresse, et ils

[1] Voyez la NOTE 70.
[2] Ulloa, Notic. Americ., 323. — Beaucroft, Nat. Hist. of Guiana, 334.

n'ont point de mots dans leur langue pour exprimer ce nombreux cortége de maux accidentels auxquels nous sommes sujets.

Mais quelle que soit la situation où l'homme se trouve placé, il est né pour souffrir. Ses maladies dans l'état sauvage sont à la vérité en plus petit nombre; mais, comme celles des animaux, à qui l'homme ressemble beaucoup dans ce genre de vie, elles sont plus violentes et plus funestes. Si le luxe engendre et entretient des infirmités d'un certain genre, la rigueur et les peines de la vie sauvage en produisent d'autres. Comme les hommes dans cet état n'ont aucune prévoyance et que leurs moyens de subsistance sont précaires, ils passent souvent d'une disette extrême à une extrême abondance, selon les vicissitudes de la fortune dans leurs chasses ou celles des saisons dans les productions de la nature. Leur excessive voracité dans l'une de ces situations et leur abstinence rigoureuse dans l'autre sont également nuisibles; car, quoique l'homme puisse s'accoutumer par l'habitude, ainsi que les animaux de proie, à supporter une longue abstinence et à manger ensuite avec voracité, sa constitution ne peut manquer d'être fortement affectée par des contrastes violents et subits. Ainsi la force et la santé des sauvages sont dans certains temps altérées par ce que leur fait souffrir la disette d'aliments, et en d'autres temps ils sont sujets aux maladies qui naissent des indigestions et de l'excès de nourriture. Ces maladies sont si communes qu'on peut les regarder comme une suite inévitable de leur manière de vivre, et elles font périr un grand nombre d'individus au printemps de leur vie. Ils sont très-sujets aussi à la consomption, aux pleurésies, à l'asthme et à la paralysie[1], maladies produites par la fatigue et les peines excessives qu'ils ont à supporter dans la chasse et dans la guerre, ou par les intempéries des saisons, auxquelles ils sont continuellement exposés. Dans la vie sauvage l'excès de fatigue attaque violemment la constitution; dans les sociétés policées l'intempérance la mine. Il n'est pas aisé de déterminer laquelle de ces deux causes produit les plus funestes effets, et contribue davantage à abréger la vie de l'homme. L'influence de la première est certainement plus éten-

[1] Charlevoix, Nouv. Fr. 3. — Lafitau, II, 360. — De la Potherie, 2, 37.

due : les effets pernicieux du luxe ne se font sentir dans toutes les sociétés qu'à un petit nombre d'individus, les peines de la vie sauvage se font également sentir à tous. Autant que j'en puis juger après des recherches très-détaillées, la durée commune de la vie humaine est plus courte parmi les sauvages que chez les peuples industrieux et policés. Une maladie redoutable, fléau le plus terrible dont le ciel irrité ait voulu dans cette vie châtier la licence des désirs criminels, semble avoir été particulière aux Américains. En la communiquant à leurs conquérants ils ont amplement vengé leurs injures, et cette nouvelle calamité ajoutée à celles qui empoisonnaient déjà la vie humaine a peut-être compensé tous les avantages que l'Europe a tirés de la découverte du Nouveau-Monde. Cette maladie, prenant son nom du pays où elle a d'abord exercé ses ravages ou du peuple par qui on a cru qu'elle avait été répandue en Europe, a été appelée quelquefois le mal de Naples, et quelquefois le mal français. Elle se montra d'abord si terrible, avec des symptômes si violents et des progrès si rapides et si funestes, qu'elle se jouait de tous les efforts de la médecine. L'étonnement et la terreur accompagnaient ce fléau inconnu dans sa marche, et les hommes commencèrent à craindre qu'il n'annonçât l'extinction entière de la race humaine. L'expérience et l'habileté des médecins découvrirent par degrés les remèdes propres à guérir ou du moins à adoucir le mal. Pendant le cours de deux siècles et demi la violence de cette cruelle maladie s'est calmée d'une manière sensible ; enfin, semblable à la lèpre qui a désolé l'Europe pendant plusieurs siècles, peut-être s'épuisera-t-elle d'elle-même ; et, dans un âge plus heureux, cette peste occidentale, ainsi que celle de l'Orient, ne sera peut-être plus connue que par les descriptions[1].

II. Après avoir considéré ce qu'il paraît y avoir de particulier dans la constitution physique des Américains, notre attention doit naturellement se porter sur leurs facultés morales. De même que l'individu passe par degrés de l'ignorance et de la faiblesse de l'enfance à la vigueur et à la maturité de la raison, on peut observer une marche semblable dans les progrès de l'espèce ; car il y a aussi pour elle un période d'enfance, pendant

[1] Voyez la Note 71.

lequel plusieurs des facultés de l'âme ne sont pas encore développées, et toutes sont encore faibles et imparfaites dans leur action. Dans les premiers âges de la société, où l'état de l'homme est encore simple et grossier, sa raison est très-peu exercée, et ses désirs se meuvent dans une sphère très-étroite. De là naissent deux caractères remarquables qui distinguent l'esprit humain dans cet état : ses facultés intellectuelles sont extrêmement bornées; ses efforts et ses émotions sout faibles et en petit nombre. Ces deux caractères se remarquent clairement chez les plus sauvages des tribus américaines et forment une partie essentielle de leur description.

Ce que les nations policées appellent raisonnements ou recherches de spéculation est entièrement inconnu dans ce premier état de société, et ne peut jamais devenir l'occupation ou l'amusement de l'homme, jusqu'à ce qu'il ait fait assez de progrès pour se procurer une subsistance constante et assurée, et pour jouir du loisir et du repos Les pensées et l'attention d'un sauvage sont renfermées dans le petit cercle d'objets qui intéressent immédiatement sa conservation ou une jouissance actuelle. Tout ce qui est au delà échappe à ses regards ou lui est parfaitement indifférent; semblable aux animaux, ce qui est sous ses yeux l'intéresse et l'affecte; ce qui est hors de la portée de sa vue ne lui fait aucune impression[1]. Il y a en Amérique plusieurs peuples qui ont l'intelligence trop bornée pour être en état de faire aucune disposition pour l'avenir. Leur prévoyance et leurs soins ne s'étendent pas jusque-là. Ils suivent aveuglément l'impulsion du sentiment qu'ils éprouvent et ne s'embarrassent point des conséquences qui peuvent en résulter dans la suite, ni même de celles qui ne se présentent pas immédiatement à leur esprit. Ils mettent le plus grand prix à tout ce qui leur présente quelque utilité ou quelque jouissance actuelle, et ne font aucun cas de tout ce qui n'est pas l'objet d'un besoin ou d'un désir du moment[2]. Lorsqu'à l'approche de la nuit un Caraïbe se sent disposé à se livrer au sommeil, il n'y a aucune considération qui puisse le tenter de vendre son ha-

[1] Ulloa, Noticias Americ., 222.

[2] Venegas, Hist. of Calif., I, 66. sepp. — Church's Collect., V, 693. — Borde, Descr. des Caraïbes, p. 16. Ellis, Voy. 194.

mac ; mais le matin, lorsqu'il se lève pour se livrer aux travaux ou aux plaisirs que le jour lui annonce, il donnera ce même hamac pour la bagatelle la plus insignifiante qui viendra frapper son imagination[1]. A la fin de l'hiver, quand l'impression de ce que la rigueur du froid lui a fait souffrir est encore récente dans l'esprit du sauvage d'Amérique, il s'occupe avec activité à préparer des matériaux pour se bâtir une hutte commode qui puisse le garantir contre l'inclémence de la saison suivante ; mais, aussitôt que le temps devient plus doux, il oublie ce qu'il a éprouvé, abandonne ses travaux et n'y pense plus, jusqu'à ce que le retour du froid le force, mais trop tard, à les reprendre[2].

Si, pour les intérêts les plus pressants, et, à ce qu'il semble, les plus simples, la raison de l'homme sauvage et dénué de culture diffère si peu de la légèreté des enfants et de l'instinct imprévoyant des animaux, elle ne peut pas avoir une grande influence sur les autres actions de sa vie. Les objets sur lesquels la raison s'exerce et les recherches auxquelles elle se livre dépendent de la situation où l'homme est placé, et lui sont indiqués par ses affections et ses besoins. Les réflexions qui paraissent les plus nécessaires et les plus importantes aux hommes dans un certain état de société ne se présentent jamais à eux dans un autre ordre de choses. Chez les nations civilisées, l'arithmétique ou l'art de combiner les nombres est regardée comme une science essentielle et élémentaire, dont l'invention et l'usage dans notre continent remontent à des temps antérieurs aux monuments de l'histoire. Mais parmi des sauvages qui n'ont ni biens à évaluer, ni richesses accumulées à compter, ni une multitude d'objets et d'idées à dénombrer, l'arithmétique est un art inutile et superflu ; aussi semble-t-elle être entièrement inconnue à plusieurs peuplades américaines. Il y en a qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, et n'ont aucun terme pour distinguer un nombre supérieur[3]. Quelques-unes comptent jusqu'à dix, d'autres jusqu'à vingt.

[1] Labat, Voy. 2, 114, 115. — Du Tertre, II, 385.

[2] Adair's Hist. of Americ. Ind., 417.

[3] La Condamine, p. 67. — Stadius, ap. de Bry, IX, 128. — Lery, ibid. 251. — Biet, 362. Lettres édif., XXIII, 314.

Lorsqu'elles veulent donner l'idée d'un nombre au delà, elles montrent leur tête, pour faire entendre que ce nombre est égal à celui de leurs cheveux, ou disent avec étonnement qu'il est si grand qu'il est impossible de l'exprimer[1]. Non-seulement les Américains, mais encore tous les peuples qui sont dans l'état sauvage, semblent ignorer l'art du calcul[2]. Cependant, aussitôt qu'ils apprennent à connaître une grande variété d'objets et qu'ils ont des occasions fréquentes de les considérer unis ou divisés, ils se perfectionnent dans la connaissance des nombres; de sorte que l'état de cet art chez tous les peuples peut être regardé comme une règle d'après laquelle on peut estimer les degrés de leurs progrès dans la civilisation. Les Iroquois dans l'Amérique septentrionale, étant beaucoup plus civilisés que les habitants grossiers du Brésil, du Paraguay et de la Guyane, sont aussi beaucoup plus avancés à cet égard, quoique leur calcul ne s'étende pas au delà de mille; mais ils n'ont point d'affaires assez compliquées pour avoir besoin de supputer de plus grands nombres[3]. Les Cherakis, qui forment une nation moins considérable du même continent, ne peuvent compter que jusqu'à cent, et ils ont des mots pour exprimer les différents nombres jusqu'à ce terme-là. Les tribus plus petites de leur voisinage ne vont pas au delà de dix[4].

L'exercice de l'entendement chez les peuples sauvages est à d'autres égards encore plus limité. Les premières idées de tout être humain ne peuvent être que celles qu'il reçoit par les sens; mais il ne peut guère en entrer d'autres dans l'esprit de l'homme tant qu'il est dans l'état sauvage. Son œil est frappé des objets qui l'environnent. Ceux qui peuvent servir à son usage ou satisfaire quelqu'un de ses désirs attirent son attention; mais il voit les autres sans intérêt et sans curiosité. Il se contente de les considérer sous le rapport simple où ils s'offrent à lui, c'est-à-dire isolés et distincts les uns des autres; mais il ne songe point à les combiner pour en former des classes

[1] Dumont, Mém. sur la Louis., I, 187. — Herrera, decad. I, lib. III, cap. 3. — Biet, 396. — Borde, 6.

[2] C'est le cas des Groenlandais. Voyez Crantz, I, 225, et des Kamtschadales, voy. l'abbé Chappe, tome III, 17.

[3] Charlevoix, Nouv. Fr., III, 402.

[4] Adair's Hist. of Amer. Ind., 77. — Voyez la NOTE 72.

générales; il ne considère point leurs qualités particulières et ne se rend point compte des impressions qu'ils font sur son propre esprit. Ainsi il ne connaît aucune des idées que nous avons appelées *universelles, abstraites* ou *réfléchies*. L'activité de son intelligence ne doit donc pas s'étendre bien loin, et son raisonnement ne peut s'exercer que sur des choses sensibles. Cela est si évident chez les nations les plus grossières de l'Amérique, qu'il n'y a pas dans leur langue, comme on le verra plus bas, un seul mot pour exprimer ce qui n'est pas matériel. Les mots de *temps*, d'*espace*, de *substance* et mille autres termes qui expriment des idées abstraites et universelles, n'ont aucun équivalent dans leurs idiomes[1]. Un sauvage nu, accroupi près du feu qu'il a allumé dans sa misérable cabane, ou couché sous des branchages qui lui offrent un abri momentané, n'a ni le temps ni le pouvoir de se livrer à de vaines spéculations. Ses pensées ne se portent pas au delà de ce qui intéresse la vie animale, et lorsqu'elles ne sont pas dirigées vers quelque objet d'utilité présente, son esprit reste dans une entière inaction. Dans les situations où il ne faut aucun effort extraordinaire de travail ni d'industrie pour satisfaire aux besoins simples de la nature, l'esprit est si rarement mis en activité, que les difficultés du raisonnement n'ont presque aucune occasion de s'exercer. Les nombreuses tribus dispersées sur les riches plaines de l'Amérique méridionale, et les habitants de quelques-unes des îles et de plusieurs plaines fertiles du continent, peuvent être compris dans cette classe. Leur physionomie inanimée, leur regard fixe et sans expression, leur froide inattention et l'ignorance entière où ils étaient sur les premiers objets qui sembleraient devoir occuper les pensées de tout être raisonnable, firent une telle impression sur les Espagnols qui les observèrent pour la première fois, qu'ils les regardèrent comme des animaux d'un ordre inférieur, et ne purent croire qu'ils appartinssent à l'espèce humaine[2]. Il fallut l'autorité d'une bulle du pape pour détruire cette opinion et pour convaincre les Espagnols que les Américains étaient capables de toutes les fonctions d'hommes, et devaient jouir de tous les

[1] La Condamine, p. 54.
[2] Herrera, decad. II, lib. I, cap. 15.

droits de l'humanité[1]. Depuis ce temps, des personnes plus éclairées et plus impartiales que les auteurs de la découverte et de la conquête de l'Amérique, ayant eu occasion d'observer les plus sauvages de ces peuples, ont été aussi étonnées qu'humiliées de voir combien en cet état l'homme est peu différent des animaux. Mais dans des climats plus rigoureux, où l'on ne peut se procurer sa subsistance avec la même facilité, où les hommes sont obligés de s'unir plus étroitement et d'agir avec plus de concert, la nécessité développe leurs talents et aiguise leur invention, de sorte que les facultés intellectuelles y sont plus exercées et plus perfectionnées. Les naturels du Chili et du nord de l'Amérique, qui habitent les régions tempérées des deux grands districts de ce continent, sont des peuples d'un esprit cultivé et étendu en comparaison de ceux qui habitent les îles ou les bords du Maragnon et de l'Orénoque. Leurs occupations sont plus variées, leur système de police et de guerre plus compliqué, leurs arts plus nombreux. Mais chez ces peuples mêmes les facultés intellectuelles sont extrêmement bornées dans leurs opérations, ils n'en font point de cas, à moins qu'elles ne soient dirigées vers les objets qui intéressent immédiatement l'homme sauvage. Les Américains septentrionaux, ainsi que ceux du Chili, lorsqu'ils ne sont point engagés dans quelques-unes des occupations qui appartiennent à la guerre ou à la chasse, consument leur temps dans une indolence stupide, et ne connaissent aucun objet digne d'attirer leur attention et d'occuper leur esprit[2]. Si même chez ces peuples la raison humaine se meut dans une sphère si étroite d'activité, et n'arrive jamais dans ses plus grands efforts à la connaissance des principes et des maximes générales qui servent de fondement à la science, nous pouvons conclure que les facultés intellectuelles de l'homme dans l'état sauvage, ne se portant point sur les objets les plus propres à leur donner de l'activité, ne peuvent acquérir que peu de vigueur et d'étendue.

Par un effet des mêmes causes, les puissances actives de l'âme doivent s'exercer rarement et presque toujours faiblement. Si nous examinons les motifs qui dans la vie civilisée

[1] Torquemada, Monar. ind., III, 198.
[2] Lafitau, II, 2.



mettent les hommes en mouvement et les portent à soutenir longtemps des efforts pénibles de vigueur ou d'industrie, nous trouverons que ces motifs tiennent particulièrement à des besoins acquis. Ces besoins multipliés et importuns tiennent l'âme dans une agitation perpétuelle, et, pour les satisfaire, l'invention doit être continuellement tendue et l'esprit sans cesse occupé. Mais les désirs de la simple nature sont en petit nombre; dans les lieux où un climat favorable produit presque sans effort tout ce qui peut les satisfaire, à peine agissent-ils sur l'âme, et ils y excitent rarement des émotions violentes. Aussi les habitants de plusieurs parties de l'Amérique passent leur vie dans une indolence et une inaction totales: tout le bonheur auquel ils aspirent, c'est d'être dispensés du travail. Ils restent des jours entiers couchés dans leur hamac, ou assis à terre, dans une oisiveté parfaite, sans changer de posture, sans lever les yeux de dessus la terre, sans prononcer une seule parole[1].

Leur aversion pour le travail est telle que ni l'espérance d'un bien futur ni la crainte d'un mal prochain ne peuvent la surmonter. Ils paraissent également indifférents à l'un et à l'autre, montrant peu d'inquiétude pour éviter le mal et ne prenant aucune précaution pour s'assurer le bien. L'aiguillon de la faim les met en mouvement; mais comme ils dévorent presque sans distinction tout ce qui peut apaiser ces besoins de l'instinct, les efforts qui en sont l'effet n'ont que peu de durée. Comme les désirs ne sont ni ardents ni variés, ils n'éprouvent point l'action de ces efforts puissants qui donnent de la vigueur aux mouvements de l'âme et excitent la main patiente de l'industrie à persévérer dans ses efforts. L'homme, en quelques parties de l'Amérique, se montre sous une forme si grossière que nous ne pouvons découvrir aucun des effets de son industrie, et que le principe de raison qui doit la diriger semble à peine développé. Semblable aux autres animaux, il n'a point de résidence fixe; il ne s'est point fait d'habitation pour se mettre à l'abri de l'inclémence des saisons; il n'a pris aucune précaution pour s'assurer une subsistance constante; il ne sait ni semer ni recueillir; mais il erre çà et là pour chercher les

[1] Bouguer, Voyage au Pérou, 102. — Borde, 15.

plantes et les fruits que la terre produit successivement d'elle-même; il poursuit le gibier qu'il tue dans les forêts, ou il pêche le poisson dans les rivières.

Cette peinture ne peut cependant s'appliquer qu'à certaines tribus. L'homme ne peut rester longtemps dans cet état d'enfance et de faiblesse. Né pour agir et pour penser, les facultés qu'il tient de la nature et la nécessité de sa condition le pressent de remplir son destin. Aussi voit-on que parmi plusieurs des nations américaines, particulièrement celles qui vivent sous des climats rigoureux, l'homme fait des efforts et prend des précautions pour se procurer une subsistance assurée; le premier essai de sa puissance est commencé; la carrière d'une industrie régulière est ouverte. Cependant on y voit encore prédominer l'esprit paresseux et insouciant de l'état sauvage. Même, parmi ces tribus moins grossières, le travail est regardé comme honteux et avilissant, et ce n'est qu'à des ouvrages d'un certain genre que l'homme daigne employer ses mains. La plus grande partie des travaux est le partage des femmes. Une moitié de la communauté reste dans l'inaction, tandis que l'autre est accablée de la multitude et de la continuité de ses occupations. Ainsi leur industrie se borne à quelques objets, et leur prévoyance n'est pas moins limitée. On voit un exemple remarquable de ce que je dis dans l'arrangement général qu'ils suivent, relativement à leur manière de vivre. Ils comptent sur la pêche pour leur subsistance pendant une partie de l'année, sur la chasse pour une autre partie, et sur le produit de leur culture pour une troisième. Quoique l'expérience leur ait appris à prévoir le retour des différentes saisons et à faire quelques provisions pour les besoins respectifs de ces temps divers, ils n'ont point la sagacité de proportionner ces provisions à leur consommation, ou bien ils sont tellement incapables de dompter leur appétit vorace, qu'ils éprouvent souvent les calamités de la famine avec autant de rigueur que les tribus les plus grossières. Ce qu'ils souffrent une année ne sert ni à augmenter leur industrie, ni à leur inspirer plus de prévoyance pour prévenir un semblable malheur[1].

[1] Charlevoix, Nouv. France, III, 338.—Lettres édif., 23, 98. Descript. de la Nouv. France. — Osborn's Collect., II, 880. — De la Potherie, II, 63.



Cette indifférence si peu réfléchie sur l'avenir, qui est l'effet de l'ignorance et la cause de la paresse, caractérise l'homme dans tous les degrés de la vie sauvage [1]; et, par une bizarre singularité de sa conduite, il devient d'autant moins inquiet sur ses besoins que les moyens d'y pourvoir sont plus incertains et plus difficiles à obtenir [2].

III. Après avoir examiné quelle était la constitution physique des Américains, et quelles étaient leurs facultés morales, l'ordre naturel de notre travail nous conduit à les considérer comme rassemblés en corps de société. Jusqu'à présent nos recherches se sont bornées aux effets de leur industrie pour eux-mêmes, comme individus; nous allons examiner maintenant quelles sont les affections et quel est le degré de sensibilité qu'ils montrent pour leurs semblables.

L'état domestique est la première et la plus simple forme des associations humaines. L'union des deux sexes entre différents animaux a toujours une durée proportionnée aux moyens et aux difficultés d'élever leurs petits. Il ne se forme aucune union permanente parmi les espèces où la durée de l'enfance est très-courte, et où l'animal acquiert rapidement la vigueur et l'agilité. La nature y confie à la mère seule le soin d'élever les petits, et sa tendresse suffit à ce devoir sans aucune autre assistance. Mais dans les espèces où l'enfance est très-longue et très-faible, où les secours réunis du père et de la mère sont nécessaires pour le soutien des petits, il se forme des unions plus intimes, qui continuent jusqu'à ce que l'objet de la nature soit accompli et que la nouvelle race soit parvenue à l'âge de la force. Comme l'enfance de l'homme est beaucoup plus faible et a plus besoin de secours que celle de tous les autres animaux; comme il dépend beaucoup plus aussi des soins et de la prévoyance de ses parents, l'union de l'homme et de la femme doit être considérée comme un contrat non-seulement solennel, mais même permanent. Cet état de nature où toutes les femmes appartiennent à tous les hommes et tous les hommes à toutes les femmes n'a jamais existé que dans l'imagination des poëtes. Dans l'origine des sociétés, quand

[1] Bancroft's Natur. Hist. of Guiana, 326, 3. 33.
[2] Voyez la Note 73.

l'homme sans art et sans industrie mène une vie dure et précaire; l'éducation des enfants exige les soins et les efforts du père et de la mère. Leur race ne pourrait se conserver si leur union n'était formée et continuée dans cette vue. En Amérique même, parmi les tribus les plus barbares, l'union de l'homme et de la femme était soumise à des règles, et les droits du mariage étaient reconnus et fixés. Dans les contrées où les moyens de subsister étaient peu nombreux, et où les difficultés d'élever une famille étaient par conséquent très-grandes, l'homme se bornait à une seule femme. Dans les climats plus chauds et plus fertiles, la facilité de se procurer des subsistances, jointe aux influences de l'ardeur du climat, portait les habitants à augmenter le nombre de leurs femmes [1]. Dans quelques pays le mariage durait pendant toute la vie; dans d'autres, le caprice et la légèreté qui forment le caractère naturel des Américains, et leur aversion pour toute espèce de contrainte, leur faisaient rompre le nœud du mariage sur le plus frivole prétexte, et même souvent sans en assigner aucune cause [2].

Mais soit qu'ils considérassent le mariage comme une union passagère, soit qu'ils le regardassent comme un contrat perpétuel, l'humiliation et la peine étaient toujours également le partage de la femme. On a demandé si la condition de l'homme était devenue meilleure par les progrès des arts et de la civilisation, et c'est là encore une de ces vaines questions qui nourrissent les disputes des philosophes. Mais il n'est point douteux que les femmes ne soient redevables à la politesse des mœurs d'un changement très-heureux dans leur sort. Dans toutes les parties du globe, ce qui caractérise particulièrement l'état sauvage, c'est le mépris et l'oppression auxquels y est condamné le sexe le plus faible. L'homme enorgueilli de sa force et de son courage, qui sont toujours les premiers titres à la prééminence parmi les nations barbares, y traite la femme avec dédain et comme un être d'une espèce inférieure. Peut-être que

[1] Lettres édif., XXIII, 318. — Lafitau, Mœurs des sauvages, I, 554. — Lery, ap. de Bry, III, 234. — Journ. de Guillet et Bechamel, 88.

[2] Lafitau, I, 580. — Joutel, Journ. hist. 345. — Lozano, Descr. del gran Chaco, 70. — Hennepin, Mœurs des sauvages, p. 30-33.

les sauvages américains ont encore pour elle plus de mépris et de dureté, par une suite de cette insensibilité, de cette froideur naturelle qu'on a remarquée dans leur constitution physique [1]. Les voyageurs les plus éclairés ont été frappés de leur extrême indifférence pour leurs femmes. Ce n'est point, comme je l'ai observé, par ces soins complaisants qu'inspire la tendresse que les Américains s'efforcent de mériter le cœur de la femme qu'ils désirent d'avoir pour compagne. Le mariage même, au lieu d'être une union d'amour et d'intérêt entre deux égaux, est plutôt une chaîne qui lie une esclave à son maître. Un auteur, dont les opinions doivent être d'un très-grand poids, a observé que partout où l'on achète les femmes leur condition est infiniment malheureuse [2]. Elles deviennent les esclaves et la propriété de celui qui les achète. Cette observation se vérifie dans tous les pays du monde où la même coutume s'est établie. Chez les peuples qui ont fait quelques progrès dans la civilisation, les femmes qu'on achète sont exclues de la société; elles sont renfermées dans des appartements séparés, et gémissent sous la garde vigilante et sévère de leurs maîtres. Chez les peuples plus grossiers, elles sont condamnées aux plus viles occupations. Parmi plusieurs nations de l'Amérique, le contrat de mariage n'est proprement qu'un contrat de vente: l'homme y achète une femme de ses parents. Quoiqu'on n'y connaisse l'usage ni de la monnaie, ni de ces autres moyens que le commerce a imaginés parmi les nations civilisées pour en tenir lieu, on y sait cependant se procurer les objets qu'on désire en donnant en échange quelque chose d'une valeur équivalente. Chez quelques nations, l'acheteur consacre ses services pour un certain temps aux parents de la femme qu'il recherche: chez d'autres, il chasse pour eux dans l'occasion et les aide ou à cultiver leurs champs ou à creuser leurs canots. Chez quelques autres enfin, il leur fait présent des choses les plus estimées et les plus recherchées pour leur utilité ou leur rareté [3]: il en reçoit sa femme en retour. Toutes ces causes jointes au peu de

[1] Voyez la Note 64, déjà citée.

[2] Sketches of Man. I, 184.

[3] Lafitau, Mœurs des sauvages, I, 560. — Charlevoix, Nouv. Franc., III, 285. — Herrera, decad. IV, lib. IV, cap. 7. — Dumont, II, 156.

cas que tous les sauvages font des femmes, portent un Américain à regarder sa compagne comme une servante qu'il a acquise, et à se croire en droit de la traiter comme un être inférieur. Chez toutes les nations non civilisées, il est vrai, les fonctions de l'économie domestique, naturellement réservées aux femmes, sont si nombreuses qu'elles les assujettissent aux travaux les plus pénibles, et leur font porter plus de la moitié du fardeau qui devrait être le partage commun des deux sexes. Mais, en Amérique particulièrement, leur condition est si misérable et la tyrannie qu'on exerce sur elles si cruelle, que le mot de servitude est encore trop doux pour donner une juste idée des malheurs de leur état. Parmi quelques tribus, la femme est considérée comme une bête de somme destinée à tous les travaux et à toutes les fatigues, et tandis que l'homme perd sa journée entière dans la dissipation ou dans la paresse, elle est condamnée à un travail continuel. On lui impose sans pitié les ouvrages les plus pénibles, et on reçoit ses services sans en avoir de reconnaissance [1]. Il n'est point de circonstance dans la vie qui ne rappelle aux femmes cette infériorité humiliante. Il ne leur est permis d'approcher de leurs maîtres qu'avec le plus profond respect; les hommes sont pour elles des êtres si supérieurs qu'elles ne peuvent pas même manger en leur présence [2]. Enfin, dans quelques contrées de l'Amérique leur destinée est si affreuse qu'on a vu des femmes, devenues barbares par les mouvements mêmes de la tendresse maternelle, arracher la vie à leurs filles, pour leur épargner la servitude intolérable à laquelle elles allaient être condamnées [3]. C'est ainsi que la première institution de la vie sociale est pervertie en Amérique : c'est ainsi qu'en mettant tant d'inégalité, en établissant des distinctions si cruelles dans cette union domestique que la nature avait destinée à inspirer aux deux sexes des sentiments doux et humains, on la fait servir à rendre l'homme dur et farouche, et à dégrader la femme par l'abaissement de la servitude.

[1] Du Tertre, II, 382 — Borde, Relat. des mœurs des Caraïbes, p. 21. — Biet, 357. — La Condamine, p. 110. — Fermin., I, 79.

[2] Gumilla, I, 153. — Barrère, 164. — Labat, Voy., II, 78. — Chanvalon, 51. — Du Tertre, II, 300.

[3] Gumilla, II, 233, 238. — Herrera, decad. VII, lib. IX, cap. 4.

C'est peut-être à cette oppression dans laquelle elles gémissent qu'on doit attribuer en partie le peu de fécondité des femmes chez les nations sauvages [1]. La vigueur de leur constitution physique est épuisée par l'excès du travail : les moyens de subsistance dans la vie sauvage sont si peu nombreux et si incertains, qu'elles sont forcées de prendre une multitude de précautions pour prévenir une multiplication trop rapide. Parmi les tribus errantes, dont la subsistance dépend principalement de la chasse, la mère ne peut guère s'occuper d'un second enfant avant que le premier ait atteint assez de force pour être en quelque sorte indépendant des soins de la tendresse maternelle. C'est là sans doute la source de cet usage universel, parmi les femmes américaines, de nourrir leurs enfants pendant plusieurs années [2], et comme elles se marient presque toujours fort tard, le temps de leur fécondité est passé avant qu'elles aient pu achever d'élever successivement deux ou trois enfants [3]. Parmi quelques-unes des tribus les plus grossières, qui n'ont ni assez de prévoyance ni assez d'industrie pour faire des provisions régulières de vivres, c'est une maxime générale qu'il ne faut jamais se charger d'élever plus de deux enfants [4]; aussi ne trouve-t-on jamais parmi ces peuples des familles aussi nombreuses que dans les sociétés civilisées [5]. Quand il naît deux jumeaux, l'un des deux est communément abandonné, parce que la mère ne pourrait suffire à les élever l'un et l'autre [6]. Lorsqu'il arrive que la mère meurt dans le temps qu'elle nourrit son enfant, on ne peut plus espérer de conserver sa vie et on l'enterre à côté de celle qui lui a donné le jour [7]. Enfin, dans ces disettes fréquentes auxquelles les Américains sont exposés par leur stupide indolence, la difficulté de nourrir les enfants devient quelquefois si grande, qu'il n'est

[1] Lafitau, I, 590. — Charlevoix, III, 304.

[2] Herrera, decad. VI, lib. I, cap. 4.

[3] Charlevoix, III, 303. — Dumont, Mém. sur la Louisiane, II, 270. — Denys, Hist. nat. de l'Amérique, II, 365. — Charlevoix, Hist. du Paraguay, II, 422.

[4] Techo's Account of Paraguay, etc. — Churchill, Collect. VI, 108. — Lett. édif., XXIV, 200. — Lozano, Descr. 92.

[5] Maccleur's Journal, 63.

[6] Lettres édif., X, 200. Voyez la Note 74.

[7] Charlevoix, III, 368. Lettres édif., X, 200. — P. Melch. Hernandès, Memor. de Cheriqui. — Colbert, Collect. orig. pap., 1.

point rare de les voir abandonnés et même tués par leurs parents [1]. C'est ainsi que le sentiment des peines qu'il faut se donner dans la vie sauvage pour conduire les enfants jusqu'à l'âge mûr étouffe souvent la voix de la nature parmi les Américains, et les rend même insensibles aux vives émotions de la tendresse paternelle.

Mais quoique la nécessité oblige les habitants de l'Amérique à mettre des bornes à l'accroissement de leurs familles, ils ne manquent pas d'affection et d'attachement pour leur progéniture. Tant que la faiblesse des enfants exige leurs secours, ils sentent fortement le pouvoir de l'instinct de la nature, et aucun peuple ne peut les surpasser dans les soins de la tendresse paternelle [2]. Mais chez les nations barbares la dépendance des enfants et le pouvoir des pères ont bien moins de durée que chez les peuples policés. Quand une éducation prévoyante doit préparer les enfants aux fonctions variées de la vie civile; quand ils doivent acquérir la connaissance des sciences les plus abstraites, ou se former aux arts les plus compliqués avant d'entrer dans la carrière du monde, les soins attentifs des parents ne se bornent pas aux jours de l'enfance, ils s'étendent encore jusqu'à l'établissement de l'homme dans la société. Et même alors les tendres inquiétudes des parents ne sont pas finies : leur protection est encore souvent nécessaire; leur sagesse et leur expérience sont encore des guides utiles. C'est ce qui forme une union permanente entre les enfants et les pères. Mais dans la simplicité de la vie sauvage, la tendresse paternelle, semblable à cette affection d'instinct que les animaux ont pour leurs petits, cesse dès que les enfants sont parvenus à l'âge de maturité. Il ne faut pas de longues instructions pour les rendre propres au genre de vie auquel ils sont destinés. Les parents considèrent leurs devoirs comme remplis, aussitôt qu'ils ont conduit leurs enfants jusqu'au delà de cet âge de faiblesse où ils ne peuvent point subvenir à leurs propres besoins, et ils leur laissent alors une entière liberté. Ils ne leur donnent presque jamais de conseils, ils ne les grondent et ne les châtient point, ils les laissent enfin maîtres absolus de leurs

[1] Venegas, Hist. of Californ., I, 82.
[2] Gumilla, I 211. — Biet, 390.

propres actions [1]. Dans une cabane américaine, le père, la mère et les enfants vivent ensemble comme des personnes que le hasard aurait rassemblées, sans avoir jamais les uns pour les autres aucune de ces attentions qui sembleraient devoir naître des rapports qui les unissent [2]. Le souvenir des bienfaits qu'on a reçus dans la première enfance est trop faible pour exciter ou nourrir la tendresse filiale, lorsqu'elle n'est plus entretenue par des soins ou des bons offices continus. Plein du sentiment de sa liberté et impatient de toute gêne, le jeune Américain s'accoutume à agir toujours comme s'il était entièrement indépendant. Il n'a pas plus d'attention pour ses parents que pour toutes les autres personnes qui vivent avec lui. Il les traite toujours avec indifférence et quelquefois même avec tant de mépris, d'insolence et de cruauté, que tous ceux qui en ont été les témoins en ont été pénétrés d'horreur [3]. Ces mœurs, qui semblent naturelles à l'homme dans l'état sauvage, parce qu'elles sont le produit des circonstances de cet état même, influent puissamment sur les plus grands rapports de la vie domestique. Dans l'union des deux sexes, elles introduisent une grande inégalité entre l'homme et la femme; elles bornent la durée et affaiblissent la force de l'union des pères et des enfants.

Après avoir parlé de l'état domestique chez les Américains, nous sommes conduits naturellement à considérer leur gouvernement civil et leurs institutions politiques. Dans toutes les recherches concernant l'état de l'homme rassemblé en société, les moyens de subsistance sont le premier objet qui doit fixer l'attention. Comme ces moyens varient, les lois et la police doivent varier également. Les institutions naissent des idées et des besoins des tribus où elles s'établissent: celles des peuples pêcheurs et chasseurs, qui peuvent à peine se former l'idée de quelque espèce de propriété, doivent être beaucoup plus simples que celles des peuples qui se sont fixés sur une terre

[1] Charlevoix, III, 272. — Biet, 390. — Gumilla, I, 212. — Lafitau, I, 602. — Creuxii Hist. Canad., p. 71. — Fernandès, Relac. hist. de los Chequit., 33.

[2] Charlevoix. Hist. de la Nouv. France, III, 273.

[3] Gumilla, I, 212. — Du Tertre, II, 376. — Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 309. Id. Hist. du Paraguay, I, 115. — Lozano, Descr. del Grand Chaco, p. 68, 100, 101. — Fernandès, Relac. hist. de los Chequit, 426.

qu'ils cultivent régulièrement, et chez lesquels il existe des droits de propriété, non-seulement sur les productions du sol, mais sur le sol même.

Tous les peuples de l'Amérique dont nous parlons doivent être mis dans la première classe. Mais quoiqu'ils puissent être tous également compris sous le nom de peuples sauvages, quelques-uns étaient beaucoup plus avancés que les autres dans les arts qui préparent des subsistances pour l'avenir. Jamais l'homme ne s'est montré et n'existera peut-être dans un état plus sauvage qu'on ne le trouve dans les vastes plaines du midi de l'Amérique. Quelques tribus ne subsistent que des productions spontanées de la nature. Elles ne montrent aucune inquiétude; elles n'emploient presque aucune précaution; elles n'exercent aucun art et aucune industrie pour s'assurer les choses les plus nécessaires à la vie. Les *Topayers* du Brésil, les *Guaxeros* de Terre-Ferme, les *Caiguas*, les *Moxos* et quelques autres tribus du Paraguay, ne connaissent absolument aucune espèce de culture. Elles ne savent ni semer, ni planter. La culture du manioc, avec lequel on fait le pain de cassave, est même un art trop compliqué pour leur industrie, ou trop fatigant pour leur paresse. Les racines que la terre produit d'elle-même, les fruits, les baies et les grains qu'elles recueillent dans les bois, avec les lézards et les autres reptiles qui se multiplient d'une manière surprenante par suite de la chaleur du climat sur un sol gras, humecté par de fréquentes pluies, forment leur nourriture pendant une partie de l'année[1]. Elles vivent de la pêche le reste du temps. La nature elle-même semble avoir favorisé la paresse de ce peuple par la profusion avec laquelle elle lui donne à cet égard tout ce qui suffit à ses besoins. Les vastes rivières de l'Amérique méridionale fournissent en abondance les poissons les plus délicats et les plus variés. Les lacs et les marais, formés par les inondations annuelles des eaux, sont remplis de différentes espèces de poissons qui y restent comme en des réservoirs naturels pour les

[1] Nieuhoff, Hist. of Brasil. — Churchill, Collect. II, 134. — Simon, Conquista de Tierra firme, p. 166. — Techo, Account of Paraguay. — Churchill, VI, 78. — Lettres édif., XXIII, 384; X, 190. — Lozano, Descr. del Gran Chaco, p. 81. — Ribas, Hist. de los Triunfos, etc., p. 7.

besoins des habitants : il y a des lieux où le poisson est en si grande abondance, qu'il ne faut ni art ni adresse pour le pêcher[1]. En quelques autres endroits les naturels du pays ont trouvé le moyen d'infecter les eaux du suc de certaines plantes qui enivre le poisson, de manière qu'il vient flotter sur la surface de l'eau, où on le prend avec la main[2]. Quelques tribus ont l'art de le conserver sans le secours du sel, en le faisant sécher ou fumer sur des claies au moyen d'un feu très-lent[3]. La fécondité des fleuves de l'Amérique méridionale a engagé plusieurs peuples à ne vivre que sur leurs rives et à se confier entièrement pour leur nourriture à l'abondance des poissons que les eaux leur fournissent[4]. Dans cette partie du globe, la chasse ne paraît pas avoir été la première occupation de l'homme, ou le premier effort de son invention et de son travail ; il y a été pêcheur avant d'être chasseur ; et comme la pêche n'exige ni autant d'activité ni autant d'adresse que la chasse, les peuples qui sont encore dans ce premier état ne peuvent avoir le même degré d'intelligence et d'industrie. Les nations qui habitent les bords de l'Orénoque et du Maragnon sont évidemment les moins actives et les plus stupides de toutes les nations américaines.

Mais il n'y a que les peuples qui vivent le long des grandes rivières qui puissent subsister ainsi. Presque aucune des nations de l'Amérique, répandues dans les vastes forêts qui couvrent cette région, ne pouvait se procurer des subsistances avec la même facilité, quoique ces forêts, particulièrement celles du midi du Nouveau-Monde, fussent remplies de gibier[5]. Il fallait toujours et beaucoup d'activité et beaucoup d'adresse pour le poursuivre et pour l'atteindre. La nécessité força les Américains à être actifs, et leur apprit à devenir industrieux. La chasse fut leur principale occupation ; et comme c'est un exercice qui exige beaucoup de courage, de force et d'adresse, elle fut considérée comme une occupation aussi honorable que nécessaire. Elle était réservée particulièrement aux hommes :

[1] Voyez la NOTE 75. — [2] Voyez la NOTE 76. — [3] La Condamine, 159. — Gumilla, II, 37. — Lettres édif., XIV, 199 ; XXIII, 328. — Acugna, Relat. de la rivière des Amazones, 138.

[4] Barrère, Relat. de la Franc. équinox., p. 155.

[5] P. Martyr, decad. p. 324. — Gumilla, II, 4, etc. — Acugna, I, 156.

ils s'y exerçaient dès la plus tendre jeunesse. Un chasseur hardi et courageux était placé par l'opinion publique à côté du guerrier le plus distingué, et l'alliance du premier était souvent préférée à celle du second [1]. Presque aucun des moyens que l'homme a imaginés pour surprendre et détruire les animaux sauvages n'était inconnu aux Américains. Quand ils ont entrepris une chasse, ils sortent de cette indolence qui leur est naturelle; ils développent les facultés de leur esprit qui demeuraient presque toujours cachées, et deviennent actifs, constants et infatigables. Leur sagacité à découvrir leur proie égale leur adresse à la tuer. Toutes leurs facultés étant constamment dirigées vers cet objet, ils montrent une fécondité d'invention, et leurs sens ont acquis un degré de finesse qu'on a peine à concevoir. Ils distinguent les divers animaux à des traces de leurs pas qui échapperaient à tous les autres yeux, et ils les poursuivent avec intrépidité à travers les forêts les plus impénétrables. Lorsqu'ils attaquent le gibier directement, presque jamais leurs flèches ne manquent le but [2], et lorsqu'ils lui tendent des piéges, il est presque impossible qu'il leur échappe. Dans quelques peuplades, il n'était permis aux jeunes gens de se marier que lorsqu'ils avaient fait preuve d'une telle habileté à la chasse, qu'on ne pouvait plus douter qu'ils ne fussent capables de subvenir à tous les besoins d'une famille. Leurs facultés, continuellement exercées et excitées par l'émulation et par le besoin, leur a fait imaginer des moyens qui facilitent beaucoup les succès de leur chasse. La plus remarquable de leurs découvertes en ce genre est celle d'un poison dans lequel ils trempent les flèches dont ils se servent. La plus légère blessure de ces flèches empoisonnées est toujours mortelle. Si elles percent seulement la peau, le sang se fige et se glace dans un moment; l'animal le plus vigoureux tombe sans mouvement sur la terre. Ce poison cependant, malgré sa violence et sa subtilité, ne corrompt point la chair de l'animal qu'il fait périr : on peut la manger en toute sûreté, et elle conserve toutes les qualités qui lui sont naturelles. Toutes les tribus qui vivent

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 115.

[2] Biet, Voy. de la France équinox., 357. — Davie's, Discov. of the river of Amaz. — Purchas, IV, 1287.

le long du Maragnon et de l'Orénoque connaissent la composition de ce poison, dont le principal ingrédient est le suc extrait de la racine du *curare*, qui est une espèce de liane[1].

Dans quelques autres pays de l'Amérique, on emploie le suc du *mancenillier*, qui agit pour le moins avec une aussi effrayante activité. Pour les peuples qui possèdent ce secret, l'arc est une arme plus meurtrière qu'un fusil, et dans leurs mains habiles sert à opérer une grande destruction des oiseaux et des quadrupèdes dont les forêts de l'Amérique sont remplies.

Mais la vie du chasseur n'est qu'un degré qui conduit l'homme á un état de société plus avancé. La chasse, dans les pays même où le gibier est le plus abondant et où les chasseurs ont le plus d'adresse, ne peut donner qu'une subsistance incertaine, et qui manque même totalement dans certaines saisons de l'année. Si le sauvage fait dépendre entièrement sa subsistance de ses flèches, il se voit souvent réduit avec sa famille aux plus cruelles extrémités[2]. Il n'est guère de pays où la terre produise assez d'elle-même pour suffire à tous les besoins de l'homme. Dans les climats les plus doux et où les terres sont les plus fécondes, l'industrie et la prévoyance sont nécessaires jusqu'à un certain point pour s'assurer une subsistance constante. L'expérience des disettes qu'éprouvent les peuples chasseurs leur fait surmonter cette horreur presque invincible que les nations sauvages ont pour le travail, et les oblige à avoir recours à la culture des terres comme un supplément à la chasse. Il y a des situations particulières où de petites tribus peuvent subsister de la pêche, indépendamment des productions que le travail peut arracher à la terre; mais dans toute l'étendue de l'Amérique il serait difficile de trouver quelque nation de chasseurs qui n'eût pas une espèce de culture.

Leur agriculture n'est cependant ni étendue ni pénible. Comme le gibier et le poisson font leur principale nourriture, ils ne se proposent, en cultivant la terre, que de suppléer au défaut accidentel de ces deux moyens de subsistance. Dans le continent méridional de l'Amérique, les naturels bornaient leur

[1] Gumilla, II, 1. — La Condamine, 208. — Recherches philosoph., II, 239. — Bancroft, Nat. hist. of Guyana, 281.

[2] Voyez la NOTE 77.



industrie à élever certains végétaux, qui dans un sol riche et sous un climat chaud parviennent aisément à la maturité. Le principal était le *maïs*, bien connu en Europe sous le nom de blé d'Inde ou de Turquie, espèce de grain très-prolifique, d'une culture simple, agréable au goût et qui donne une nourriture forte et savoureuse. Le second de ces végétaux est le *manioc*, qui acquiert le volume d'un gros arbrisseau ou d'un petit arbre, et produit des racines qui ressemblent assez aux navets. Après en avoir exprimé avec soin le suc, on réduit ces racines en une poudre fine, dont on fait des gâteaux minces appelés pains de *cassave;* et qui, quoique ayant un goût fade, ne font pas une mauvaise nourriture [1]. Comme le suc du manioc est un poison mortel, quelques auteurs ont vanté l'industrie des Américains, qui ont su convertir en un aliment sain une plante vénéneuse; mais on devrait plutôt n'y voir qu'un de ces expédients auxquels la nécessité de trouver un moyen de subsistance force les nations sauvages; ou peut-être les hommes n'ont-ils été conduits à cette découverte que par des procédés gradués où il n'y a plus rien de merveilleux.

Il y a une espèce de manioc entièrement exempte de qualités nuisibles, et qu'on peut manger sans aucune autre préparation que celle de la faire griller sous la cendre chaude. Il est probable que cette espèce fut la première dont les Américains firent leur nourriture; et la nécessité leur ayant appris par degrés l'art de séparer les sucs nuisibles de l'autre espèce, ils ont ensuite trouvé par les expériences que celle-ci était la plus prolifique et la plus nourrissante des deux [2]. Le troisième des végétaux dont nous avons parlé est le bananier, qui s'élève à la hauteur d'un arbre, et qui cependant croît avec une telle rapidité, qu'en moins d'un an il récompense par ses fruits l'industrie du cultivateur qui l'a planté. Ces fruits grillés tiennent lieu de pain, et donnent un aliment agréable et nourrissant [3]. Le quatrième est la patate, dont la culture et les qualités sont

[1] Sloane, Hist. of Jamaica, introd., p. 18. — Labat, I, 394. — Acosta, Hist. Ind. occid. natur., lib. IV, cap. 17. — Ulloa, I, 62. — Aublet, Mémoire sur le manioc. Hist. des plantes, tom. II, p. 65, etc.

[2] Martyr, decad. 301. — Labat., I, 411. — Gumilla, III, 192. — Machucha milic. Indiana, 164. — Voyez la NOTE 78.

[3] Voyez la NOTE 79.

trop connues pour avoir besoin d'être décrites. Le cinquième est le piment, arbuste qui produit une épicerie aromatique et forte. Les Américains qui, comme les autres habitants des climats chauds, aiment les saveurs chaudes et piquantes, regardent cet assaisonnement comme un besoin de la vie, et le mêlent en grande quantité avec tous les aliments dont ils se nourrissent[1].

Telles sont les diverses productions qui formaient le principal objet de la culture chez les peuples chasseurs du continent de l'Amérique. Avec une industrie médiocrement active et un peu de prévoyance, ces productions auraient suffi pour subvenir aux besoins d'un peuple nombreux. Mais des hommes accoutumés à la vie libre et errante de chasseurs sont incapables de toute assiduité régulière au travail, et regardent l'agriculture comme une occupation d'un ordre inférieur. Ainsi les provisions de subsistance que les Américains tiraient de la culture étaient si bornées et si peu assurées, que, si quelque accident rendait leurs chasses moins heureuses qu'à l'ordinaire, ils étaient souvent réduits à la plus grande disette.

Dans les îles, la manière de vivre était très-différente. On n'y connaissait aucun des grands animaux qui abondent sur le continent : on n'y a trouvé que quatre espèces de quadrupèdes, outre une race de petits chiens muets; et les plus grands de ces quadrupèdes n'excédaient pas la grosseur d'un lapin[2]. Il ne fallait ni activité ni courage pour aller à la chasse de si petits animaux; aussi la principale occupation d'un chasseur dans ces îles était de tuer des oiseaux, qui, sur le continent, étaient regardés comme un gibier ignoble, abandonné à la poursuite des jeunes garçons[3]. Les habitants des îles ont donc été forcés, par ce défaut de gibier et par leur situation même, à chercher dans la pêche leur principal moyen de subsistance[4] : leurs rivières et la mer dont ils étaient environnés leur fournissaient avec abondance ce genre de nourriture. Dans certaines saisons, les tortues, les crabes et différents coquillages se rencontraient sur les côtes en si grande quantité, que ces insulaires trou-

[1] Gumilla, III, 171. — Acosta, lib. IV, cap. 20.
[2] Oviedo, lib. XII, in Proœm.
[3] Ribas, Hist. de los Triunf., p. 13 — De la Potherie, II, 33; III, 20.
[4] Oviedo, lib. XIII, cap. 1. — Gomara, Hist. gén., cap. 28.

vaient à s'en nourrir avec une facilité qui convenait fort à leur indolence [1]. En d'autres temps, ils mangeaient des lézards et d'autres reptiles dégoûtants [2]. Ils joignaient d'ailleurs à la pêche quelque sorte de culture. Le maïs [3], le manioc et d'autres plantes étaient cultivés dans les îles de la même manière que sur le continent; mais tout le produit de l'industrie des habitants des îles, joint à ce que la terre produisait d'elle-même, n'était qu'une faible ressource. Quoiqu'ils se contentassent d'une petite quantité de nourriture, à peine tiraient-ils de la terre ce qui était nécessaire à leur consommation; et si quelques Espagnols venaient à s'établir dans un canton, il suffisait de ce petit surcroît de bouches surnuméraires pour épuiser leurs provisions et amener la famine.

Deux circonstances, communes à toutes les nations sauvages de l'Amérique, concoururent, avec celles dont j'ai déjà parlé, non-seulement à rendre leur agriculture imparfaite, mais encore à restreindre leur industrie dans toutes leurs opérations. Ils n'avaient point d'animaux domestiques, et ils ne connaissaient point l'usage des métaux [4].

En d'autres parties du globe, l'homme, même dans l'état de société le plus sauvage, se montre encore comme le maître de la terre, donnant des lois aux différentes classes d'animaux qu'il a apprivoisées et réduites en servitude. Le Tartare poursuit sa proie sur le cheval qu'il a élevé, ou conduit les nombreux troupeaux qui lui fournissent la nourriture et le vêtement. L'Arabe a rendu le chameau docile, et fait servir à son usage la force et la patience de cet animal. Le Lapon a soumis le renne à sa volonté, et les habitants même du Kamtschatka ont formé les chiens au travail. C'est une des plus belles prérogatives de l'homme, un des plus grands efforts de son intelligence et de son pouvoir que cet empire qu'il exerce sur les créatures d'une classe inférieure : sans cet empire, sans

[1] Gomara, Hist. gen., cap. 9. — Labat, II, 221, etc.

[2] Oviedo, lib. XIII, cap. 3.

[3] Voyez la NOTE 80.

[4] Robertson a raison s'il parle d'une manière générale; mais le haut degré de civilisation qu'avaient atteint les Mexicains, quoiqu'ils n'employassent pas les secours d'animaux domestiques, prouve que ce secours n'est pas absolument indispensable pour sortir de l'état sauvage. (D. L. R.)

domination est imparfaite; c'est un monarque sans sujets, un maître sans serviteurs. Il est obligé d'exécuter tous ses travaux par la force seule de ses bras; et telle était la condition des nations sauvages en Amérique. Leur esprit était si peu cultivé, leur union sociale si imparfaite, qu'ils ne paraissaient pas sentir la supériorité de leur nature, et qu'ils laissaient tous les animaux jouir de leur liberté, sans songer à exercer leur pouvoir sur aucun. Il est vrai que la plupart des animaux qui ont été rendus domestiques sur notre continent n'existaient pas dans le Nouveau-Monde; mais ceux qui sont particuliers à l'Amérique ne sont ni assez farouches ni assez redoutables pour n'avoir pu être domptés et asservis. Il y a quelques animaux dont les espèces sont communes aux deux continents; mais le renne, qui a été apprivoisé et soumis au joug dans un des deux hémisphères, est resté sauvage dans l'autre. Le bison d'Amérique est évidemment de la même espèce que le bœuf de l'ancien continent[1]. Les nations même les plus grossières de notre hémisphère ont rendu cet animal domestique; et c'est par son secours que les hommes ont su exécuter des travaux nécessaires avec plus de facilité, et augmenter utilement leurs moyens de subsistance. Les habitants de plusieurs régions du Nouveau-Monde, où le bison est très-commun, en auraient pu tirer les mêmes avantages; il n'est pas d'une nature si indocile qu'on n'eût pu l'élever à rendre aux hommes les mêmes services que lui rendent les bêtes à cornes[2]. Mais, dans l'état où les Américains ont été trouvés lors de la découverte, un sauvage est l'ennemi des autres animaux, non leur supérieur. Il les chasse et les détruit; mais il ne sait ni les multiplier ni les gouverner[3].

Cette circonstance forme peut-être la distinction la plus importante qu'il y ait entre les habitants de l'Ancien et du Nouveau-Monde, celle qui donne aux peuples civilisés plus de supériorité sur ceux qui restent sauvages. Les plus grandes

[1] Buffon, Hist. nat., art. Bison. Le *bison* est bien un animal du genre bœuf; mais il n'est pas de la même espèce que les bœufs de notre continent. (D. L. R.)

[2] Hennepin, Nouv. Découv., p. 192.—Kalm, Voyage dans l'Amér. septentr. I, 207. —M. de Humboldt dit, dans ses Tableaux de la Nature, que des peuples sauvages de l'Amérique septentrionale employaient le bison à des usages domestiques. (D. L. R.)

[3] Buffon, Hist. nat., IX, 85.—Hist. philosoph. et politique des deux Indes, VI, 364.

opérations de l'homme pour changer et embellir la face de la nature, et ses efforts les plus puissants pour augmenter la fécondité de la terre, s'exécutent au moyen des secours qu'il reçoit des animaux qu'il a apprivoisés et formés au travail. C'est par leur force qu'il parvient à dompter le sol rebelle, et à convertir en champs fertiles les déserts et les marais. Mais l'homme, dans l'état de civilisation, est si familiarisé avec l'usage des animaux domestiques, qu'il ne réfléchit guère sur les avantages inestimables qu'il en retire. Supposons-le cependant, même dans l'état de société le plus parfait, privé de l'utile secours de ces animaux, nous verrons cesser, à quelques égards, son empire sur la nature, et il restera un animal faible, embarrassé de trouver les moyens de subsister, et incapable de tenter ces entreprises pénibles que leur assistance le met en état d'exécuter avec tant de facilité.

Il est très-difficile de décider si l'empire que l'homme exerce sur les animaux, ou l'usage qu'il a su faire des métaux, a le plus contribué à étendre son pouvoir. L'époque de cette importante decouverte est inconnue, et dans notre hémisphère elle ne peut être que très-reculée. Il n'y a que la tradition et quelques instruments grossiers de nos ancêtres, retrouvés par hasard, qui nous apprennent que les hommes ignoraient anciennement l'usage des métaux, et tâchaient d'y suppléer en employant les cailloux, les coquilles, les os et d'autres substances dures, aux mêmes usages auxquels les peuples policés font servir les métaux.

La nature complète la formation de quelques métaux : l'or, l'argent et le cuivre se trouvent purs et parfaits dans les fentes des rochers, dans le sein des montagnes, dans le lit des rivières [1]. Ces métaux furent donc les premiers qu'on dut connaître, et les premiers dont on fit usage. Mais le fer, qui est le plus utile de tous et celui auquel l'homme a le plus d'obligation, ne se trouve jamais dans son état parfait : son minerai grossier et rebelle doit être soumis deux fois à la puissance du feu, et subir deux opérations pénibles avant de devenir propre à aucun service [2]. L'homme a dû connaître pendant longtemps

[1] Robertson aurait dû ajouter *quelquefois*. (D. L. R.)

[2] On pourrait opposer à cette assertion ce que rapportent quelques voyageurs,

les autres métaux avant d'acquérir l'art de fabriquer le fer, et avant d'arriver à ce degré d'industrie nécessaire pour perfectionner une invention qui lui fournit les instruments au moyen desquels il subjugue la terre et commande à tous ses habitants. Mais, à cet égard ainsi qu'à plusieurs autres, l'infériorité des Américains était bien frappante. Toutes les tribus sauvages, dispersées sur le continent et dans les iles, ne connaissaient point du tout les métaux que le sol produit en abondance, si nous en exceptons un peu d'or qu'ils recueillaient dans les torrents qui tombaient des montagnes et dont ils faisaient quelques ornements. Les moyens qu'ils avaient imaginés pour suppléer au défaut de ces métaux nécessaires étaient extrêmement grossiers. L'ouvrage le plus simple était pour eux de la plus grande difficulté, et exigeait les plus grands efforts de travail. Ils n'avaient pour abattre les bois que des haches de pierre, et ils y employaient des mois entiers[1]. Donner la forme à un canot et le creuser était pour eux l'ouvrage d'une année, et souvent le bois dont ils le faisaient était pourri avant que le canot fût achevé[2]. Leurs travaux pour l'agriculture étaient également lents et imparfaits. Dans des contrées couvertes de hautes forêts du bois le plus dur, il fallait les efforts réunis d'une peuplade entière pour nettoyer le champ qu'on destinait à la culture, et ce travail demandait beaucoup de temps et beaucoup d'efforts. Les hommes croyaient avoir assez fait quand ils avaient ainsi préparé grossièrement la terre; les femmes, chargées du reste de la culture, la creusaient, ou du moins la remuaient avec des hoyaux de bois durcis au feu, et semaient ou plantaient ensuite. Là se terminaient tous les travaux, et la fertilité naturelle du sol devait faire le reste[3].

L'agriculture, lors même que l'homme est secondé par les animaux qu'il a soumis à son joug, et par les instruments divers qu'il a su fabriquer depuis la découverte des métaux, est toujours un travail très-pénible. Ce n'est jamais qu'à la sueur de notre front que nous pouvons féconder la terre. Il n'est

qu'on trouve à la Cochinchine du fer natif qu'on peut forger sans le fondre et tel qu'il est en sortant de la mine. (D. L. R.)

[1] Gumilla, III, 196. — Voyez la NOTE 81.

[2] Borde, Relat. des Caraïbes, p. 22.

[3] Gumilla, III, 166, etc. — Lettres édif., XII, 10.

donc pas étonnant que des peuples privés de tous ces secours aient fait si peu de progrès dans l'agriculture, et qu'ils aient toujours dépendu, pour leur subsistance, de la pêche et de la chasse beaucoup plus que des productions qu'ils tiraient de la terre.

Après avoir fait connaître la manière de subsister des peuplades grossières de l'Amérique, nous pouvons en déduire la forme et l'esprit de leurs institutions politiques, et indiquer les différences les plus frappantes qui se remarquent entre ces peuples sauvages et les nations civilisées.

1° Ils étaient partagés en petites communautés indépendantes. Quand la chasse seule fournit à la subsistance de l'homme, il faut une grande étendue de terrain pour nourrir un très-petit nombre d'hommes. A mesure qu'ils se multiplient, les animaux qui leur servent de proie diminuent, ou fuient à de grandes distances des habitations de leur ennemi. Tant que la chasse est le principal moyen de subsistance, la population est fort bornée, et les hommes sont obligés de se disperser comme le gibier même qu'ils poursuivent, ou de trouver quelque autre manière de pourvoir à leur nourriture. Les animaux de proie, solitaires et insociables de leur nature, ne vont point à la chasse en compagnie; ils se plaisent dans les profondeurs des forêts, où, sans être troublés, ils peuvent errer et détruire les autres animaux. Les peuples chasseurs ressemblent par leurs occupations et par leur génie à ces animaux de proie. Ils ne peuvent former de grands corps, parce qu'il leur serait impossible de trouver leur subsistance, et ils sont forcés de se séparer les uns des autres par de très-grandes distances. Tel était l'état des tribus américaines : le nombre des membres qui composaient chacune d'elles était petit, quoiqu'elles fussent répandues sur de vastes contrées : elles étaient très-éloignées les unes des autres, et dans des guerres et des rivalités continuelles [1]. En Amérique, le mot de *nation* ne réveille pas les mêmes idées que dans les autres parties du globe. On l'applique à de petites sociétés qui ne sont composées que de deux ou de trois cents personnes, mais qui occupent souvent des

[1] Lozano, Descr. del gran Chaco, 59, 62. — Fernandez, Relac. hist. de los Chiquit., 162.

pays plus considérables que certains royaumes de l'Europe. La Guyane, quoique plus étendue que la France, et divisée en un grand nombre de nations, ne contenait pas plus de vingt-cinq mille habitants [1]. Dans les plaines des bords de l'Orénoque, on fait plus de cent milles, en différentes directions, sans rencontrer une seule cabane et sans trouver même des traces de créatures humaines [2]. Dans le nord de l'Amérique, où le climat est plus rigoureux et la terre moins fertile, la misère et la faiblesse de la population sont encore plus grandes. C'est là qu'on fait des centaines de lieues à travers des forêts et des campagnes désertes [3]. L'homme ne peut guère occuper toute la terre, tant que la chasse continue d'être sa principale ressource pour sa subsistance [4].

2° Les peuples chasseurs ne connaissent point le droit de propriété [5]. Comme les animaux qui nourrissent le chasseur ne sont point élevés par ses soins, et que ce n'est pas lui qui pourvoit à leur subsistance, il ne peut avoir aucun droit sur eux tant qu'ils errent dans les forêts. Dans le pays où le gibier est si abondant qu'on peut le prendre sans beaucoup de peine, on ne songe point à s'approprier ce qu'on peut toujours avoir si aisément. Dans les pays au contraire où il est si rare que les dangers et les fatigues de la chasse exigent les efforts réunis de toute une tribu, de tout un village, celui qui a été tué est un fonds commun, appartenant également à tous ceux qui, par leur adresse ou par leur courage, ont contribué au succès de l'expédition. Les forêts ou les endroits giboyeux chez les peuples chasseurs sont considérés comme propriété d'une tribu, qui a le droit d'en exclure toutes les tribus rivales. Mais parmi ces tribus il n'est point d'individu qui s'arroge quelque portion particulière de propriété, exclusivement à tous les autres mem-

[1] Voyage de Des Marchais, IV, 353.

[2] Gumilla, II, 101.

[3] M. Fabry cité par Buffon, III, p. 488.— Lafitau, II, 179. — Bossu, Voyage dans la Louisiane, I, 3. — Voyez la NOTE 82.

[4] Voyez la NOTE 83.

[5] Robertson parle ici d'une manière trop générale; car il n'est pas de peuple chasseur qui ne connaisse au moins la propriété des meubles qui sont particuliers à chacun de ses membres. On peut voir ce que dit à ce sujet Heckwelder, Hist. des mœurs et coutumes des nations Indiennes dans la Pensylvanie, etc. Au surplus Robertson lui-même a modifié son assertion dans la NOTE 84. (D. L. R.)

bres de la société. Tout appartient également à tous, et chacun va prendre dans le magasin commun, où l'on a mis le butin de la chasse, tout ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance. Les principes qui règlent la principale occupation de la vie s'étendent aussi aux travaux accessoires qu'ils y joignent. L'agriculture même n'a pu introduire parmi eux une idée complète de la propriété. Tandis que les hommes chassent, les femmes travaillent à la terre, et tous ensemble, après avoir fini leurs tâches, jouissent en commun des fruits de leurs travaux [1]. Parmi quelques tribus, toutes les productions de la terre sont déposées dans des greniers publics, pour être partagées ensuite entre tous les membres à des époques déterminées, dans la proportion de leurs besoins [2]. Quoiqu'on les renferme dans des greniers séparés, parmi quelques autres tribus on n'y peut cependant jamais acquérir un droit assez exclusif de propriété pour qu'il soit permis à quelqu'un de jouir du superflu, tandis qu'autour de lui quelqu'un manque du nécessaire [3]. Ainsi toutes les distinctions qui naissent de l'inégalité des richesses leur sont inconnues. Les noms même de riche et de pauvre n'ont pu pénétrer dans leurs langues. Ils sont enfin absolument étrangers à tous les rapports qui naissent de la propriété, ce grand objet des lois et de la politique, cette base principale de tous les gouvernements que le genre humain a établis sur la terre [4].

Les hommes dans cet état conservent toujours un sentiment très-fort de leur indépendance et de leur égalité. Partout où l'idée de la propriété n'est point établie, les distinctions qui naissent des qualités personnelles sont les seules qu'on puisse connaître, et ces distinctions mêmes ne peuvent se rendre sensibles que dans les occasions où les hommes sont forcés à déployer toutes leurs facultés. Dans les temps de grand danger et dans les affaires difficiles, on consulte la sagesse et l'expérience des vieillards, et l'on suit leurs conseils. Lorsque les sauvages entrent en campagne contre l'ennemi, le guerrier le plus

[1] Dr. Ferguson's Essay, 125.

[2] Gumilla, I, 265. — Brickell, Hist. of N. Carol., 327. — Voyez la Note 84.

[3] Denys, Hist. nat., II, 392, 393.

[4] P. Martyr, decad., p. 45. — Venegas, Hist. of Californ., I, 66. — Lery, Navig. in Brasil., c. 17.

distingué par son courage se met à la tête de la jeunesse, et la conduit aux combats[1]. Quand ils vont en troupe à la chasse, le chasseur le plus adroit et le plus hardi se met encore à leur tête et dirige tous les mouvements. Mais dans les temps de repos et de tranquillité, où il ne se présente plus d'occasions de développer ces talents naturels, on ne connaît plus aucune prééminence. Toutes les circonstances de la vie rappellent toujours aux membres de la communauté qu'ils sont égaux. Ils sont tous vêtus, nourris et logés de la même manière. Rien de ce qui constitue la supériorité d'une part et la dépendance de l'autre n'est connu chez eux. Tous sont libres, tous savent qu'ils jouissent de la liberté, et ils défendent avec la plus grande fermeté les droits qui y sont attachés[2]. Ce sentiment d'indépendance est tellement gravé dans leurs âmes que rien ne peut l'en arracher, et que jamais le malheur n'a pu soumettre leur fierté à la servitude. Accoutumés à être les maîtres absolus de leurs actions, ils dédaignent d'exécuter les ordres d'un supérieur. N'ayant jamais essuyé aucune réprimande, ils ne peuvent souffrir aucune correction[3]. Un grand nombre d'Américains, lorsqu'ils virent que les Espagnols les traitaient en esclaves, moururent de douleur ou se tuèrent de désespoir[4].

IV. Les idées de la subordination civile sont toujours très-imparfaites, et le gouvernement n'a jamais qu'une autorité bien faible chez des peuples qui sont restés dans cet état. Quand la propriété est inconnue dans une nation, ou qu'elle n'en a que des idées incomplètes ; quand les productions de l'industrie et les fruits spontanés de la terre sont considérés comme appartenant à la société entière, il est difficile qu'il naisse parmi les membres de la même communauté aucune de ces discussions qui exigent l'intervention des lois et de l'autorité publique.

Quand les droits qui naissent d'une propriété distincte et exclusive ne sont pas connus encore, les grands objets des lois et du pouvoir judiciaire ne peuvent exister. Lorsque les sau-

[1] Acosta, Hist. lib. VI, cap. 19. — Stadius, Hist. Brasil., lib. II, cap. 13. — Debry, III, p. 110. — Biet, 361.

[2] Labat, VI, 124. — Brickell, Hist. of Carol., 310.

[3] Voyez la Note 85.

[4] Oviedo, lib. III, cap. VI, p. 97. — Vega, Conquista de la Florida, I, 30 ; II, 416. — Labat, II, 138. — Benzo., Hist. nov. orb., lib. IV, cap. 25.

vages vont au combat, ou pour leur propre défense ou pour envahir le territoire d'un ennemi, et qu'ils sont engagés dans quelque entreprise de chasse difficile et périlleuse, alors on s'aperçoit que les membres d'une tribu font partie d'un corps politique; alors ils sentent qu'ils ont une existence commune avec les compagnons de leurs travaux, et ils suivent avec soumission celui qui s'est distingué par sa valeur et par sa sagesse. Mais, hors de ces cas où ils réunissent leurs efforts par un intérêt commun, on n'aperçoit parmi eux aucune trace d'union politique[1]; on ne voit aucune forme de gouvernement. Les noms de *magistrat* et de *sujet* n'y sont pas même en usage. Chacun semble jouir presque entièrement de toute son indépendance naturelle. Si l'on propose quelque entreprise pour l'utilité publique, chaque membre de la communauté est libre d'y concourir ou de n'y pas concourir. Aucun règlement n'exige d'eux un service comme un devoir, aucune loi coërcitive ne les oblige à le remplir. Toutes leurs résolutions sont volontaires et partent toujours des mouvements naturels de leur âme[2]. Chez ces peuplades grossières on n'a pas même fait encore le premier pas qui conduit à l'établissement du pouvoir judiciaire. Le droit de la vengeance est laissé dans les mains des particuliers[3]. Lorsqu'il y a eu quelque violence commise ou du sang répandu, la communauté ne se charge point d'infliger ou de modérer la punition. C'est aux parents ou aux amis à venger l'offensé ou la victime, ou à recevoir la réparation offerte par le coupable. Si les vieillards s'entremettent, ce n'est jamais pour décider l'affaire, mais pour donner des conseils qui sont rarement écoutés. Comme il paraît honteux de laisser une offense impunie, le ressentiment est toujours implacable et éternel[4]. L'objet du gouvernement parmi les sauvages s'étend plutôt aux affaires extérieures qu'aux affaires domestiques. Ils ne s'occupent pas à maintenir l'ordre intérieur et la police par des règlements publics ou par l'emploi d'une autorité permanente;

[1] Lozano, Descr. del gran Chaco, 93. — Melendez, Tesoros verdaderos, II, 23. — Voyez la NOTE 86.

[2] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 266, 268.

[3] Herrera, decad. VIII, lib. IV, cap. 8.

[4] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 271, 272. — Lafitau, I, 486. — Casani, Hist. de Nuevo Reyno de Granada, 226.

mais ils travaillent à maintenir parmi les membres de leur tribu une union qui leur donne les moyens de surveiller les mouvements de leurs ennemis, et d'agir contre eux avec vigueur et concert.

Telle était la forme de l'ordre politique établi chez la plus grande partie des nations de l'Amérique. C'est dans cet état que se trouvèrent presque toutes les peuplades répandues dans les vastes provinces qui s'étendent à l'est du Mississipi, depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent jusqu'aux confins de la Floride. Les peuples du Brésil, les habitants du Chili, quelques tribus du Paraguay et de la Guyane, et celles qui habitent les contrées qui s'étendent depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à la péninsule de Yucatan, étaient dans le même état. Dans un aussi grand nombre de petites associations il devait y avoir sans doute quelques variétés qui marquaient des différences dans les progrès de la civilisation. Mais ce serait en vain que nous chercherions à indiquer et à énumérer ces variétés, parce qu'elles n'ont pas été observées par des hommes en état de démêler ces légères différences qui servent à distinguer les unes des autres les nations qui se ressemblent par leur caractère général et par leurs traits. A quelque chose près, le tableau que nous venons de tracer convient également à tous les peuples de l'Amérique qui joignaient un peu d'agriculture aux produits de la chasse et de la pêche.

Quelque imparfaites et grossières que nous paraissent ces institutions, il y avait des tribus qui avaient fait encore moins de progrès. Parmi les petites peuplades qui vivaient uniquement de la chasse et de la pêche et qui n'avaient aucune espèce d'agriculture, l'union et le sentiment de la dépendance mutuelle entre les membres étaient si faibles, qu'on avait peine à découvrir dans leurs actions quelque apparence d'ordre et de gouvernement. Leurs besoins étaient peu nombreux, leurs désirs étaient bornés; ils se réunissaient en tribus distinctes, et agissaient de concert par instinct, par habitude ou par convenance, plutôt que par suite d'une association formelle. Il faut placer dans cette classe les Californiens, plusieurs des petites nations qui habitent la vaste contrée du Paraguay, quelques peuples des bords de l'Orénoque et de la rivière

de Sainte-Magdeleine dans le nouveau royaume de Grenade[1].

Mais quoique parmi ces dernières tribus l'on aperçût à peine l'ombre d'un gouvernement régulier, et que même parmi les premières que j'ai d'abord décrites son autorité fût resserrée dans des bornes étroites, il existait quelques endroits en Amérique où la forme du gouvernement avait acquis un degré d'amélioration qu'on n'aurait pu attendre de nations grossières. En observant les institutions politiques établies par l'homme, soit dans l'état sauvage, soit dans la civilisation, on en découvre toujours quelques-unes d'irrégulières qui contrarient l'ordre de toutes les autres, et qu'on s'efforcerait vainement de concilier avec le système général des lois et des principes qui gouvernent les sociétés dans les mêmes circonstances. On en rencontre quelques-unes de semblables en Amérique parmi les peuples que j'ai confondus sous le nom commun de sauvages. Elles sont si curieuses et si importantes que je crois nécessaire de les faire connaître et de remonter à leur origine.

Dans le Nouveau-Monde, comme dans d'autres parties du globe, les contrées froides et tempérées semblent être le siége favori de la liberté et de l'indépendance. Là les âmes sont fortes et vigoureuses comme les corps. Plein du sentiment de sa dignité personnelle et capable des plus grands efforts pour la faire respecter, l'homme y aspire à l'indépendance, et sa fierté opiniâtre se soumet avec répugnance au joug de la servitude. Dans les climats plus chauds où les corps sont toujours énervés, où une sensation agréable et présente paraît la suprême félicité, où une inaction complète est une jouissance, l'homme consent aisément à passer sous la puissance d'un maître. Aussi, en parcourant le continent de l'Amérique du nord au sud, nous verrons l'autorité s'accroître par degrés, et les hommes devenir plus soumis et moins actifs. Dans la Floride, l'autorité des sachems et des caciques était non-seulement permanente, mais héréditaire. On les avait distingués par des ornements particuliers, par des prérogatives de différents genres, et leurs sujets n'osaient les approcher qu'avec ces démonstrations de respect et de vénération que les sujets d'un despote sont accoutumés à

[1] Venegas, I, 68. — Lettres édif., II, 176. — Techo, Hist. of Paraguay. — Churchill, 78, VI, 78. — Hist. gén. des Voyages, XIV, 74.

employer en approchant du trône de leur maître[1]. Chez les Natchez, tribu puissante, aujourd'hui éteinte, qui habitait autrefois sur les bords du Mississipi, on connaissait des différences de rang qui sont absolument ignorées des nations septentrionales. Quelques familles étaient réputées nobles et jouissaient de plusieurs dignités héréditaires. Le corps du peuple était considéré comme vil et formé seulement pour la sujétion. Ces distinctions étaient fixées par des noms qui marquaient l'élévation de la première classe et l'abaissement ignominieux de la seconde. On donnait aux nobles le nom de *respectables,* et aux gens du peuple celui de *puants*. Le premier chef, celui dans lequel résidait l'autorité suprême, était considéré comme un être d'une nature supérieure, comme le frère du soleil, seul objet de leurs adorations. On n'en approchait qu'avec une vénération religieuse, et on lui rendait les honneurs qui sont dus au représentant de la Divinité. Ses volontés étaient des lois auxquelles tous se soumettaient aveuglément. La vie de ses sujets était tellement à sa disposition, que le malheureux qui avait pu lui déplaire allait lui offrir sa tête avec une profonde humilité. La puissance des chefs ne finissait pas avec leur vie : ils devaient être accompagnés dans l'autre monde par les personnes qui les avaient servis dans celui-ci : plusieurs de leurs domestiques, les principaux officiers et leurs femmes les plus chéries étaient immolés sur leur tombe; et telle était la vénération qu'ils inspiraient, que toutes ces victimes allaient avec ravissement à la mort et regardaient comme la distinction la plus honorable et la récompense la plus belle de leur fidélité[2], d'être choisies pour accompagner leur maître au tombeau. Aussi l'on voit établi chez les Natchez un despotisme parfait avec tout son cortége de superstition, d'arrogance et de cruauté; et, par une singulière fatalité, ce peuple a éprouvé toutes les calamités qui appartiennent aux nations policées, quoiqu'il n'eût pas fait dans les arts et dans la civilisation beaucoup plus de progrès que les tribus dont il était entouré.

[1] Cardenas y Cano, Ensayo Chronol. à la Hist. de Florida, p. 46. — Lemoine de Morgues, Icones Floridæ, ap. de Bry, p. 1, 4, etc. — Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 467, 468.

[2] Dumont, Mémoire hist. sur la Louisiane, I, 175. — Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 419, etc. — Lettres édif., XX, 166, 111.

A l'Espagnola, à Cuba et dans les grandes îles, les caciques et les chefs jouissaient d'un pouvoir fort étendu, et leur dignité se transmettait par droit héréditaire du père au fils, avec les honneurs et les prérogatives distinguées qui y étaient attachés. Les sujets avaient un grand respect pour leur chef, et se soumettaient à ses ordres sans hésitation ni réserve [1]. Les caciques étaient distingués par des ornements particuliers; et, pour conserver ou augmenter la vénération des peuples, ils avaient eu l'art d'appeler la superstition au secours de leur autorité. Ils présentaient leurs commandements comme les oracles du ciel, et prétendaient être doués du pouvoir de régler les saisons, de dispenser le soleil et la pluie, selon que leurs sujets en avaient besoin.

Dans quelques parties du continent l'autorité des caciques semble avoir été aussi étendue que dans les îles. Dans Bogota, qui est aujourd'hui une province du nouveau royaume de Grenade, il y avait une nation plus nombreuse et plus avancée dans les différents arts qu'aucun autre peuple d'Amérique, à l'exception des Mexicains et des Péruviens. Elle subsistait principalement du produit de l'agriculture. L'idée de propriété y était établie, et les droits en étaient maintenus par des lois transmises par tradition et observées avec un grand soin [2]. Ce peuple vivait dans de grandes villes; il était vêtu d'une manière convenable, et il avait des maisons qu'on pouvait regarder comme commodes en comparaison de celles des nations qui l'environnaient. Cette civilisation extraordinaire avait produit des effets sensibles. Il y avait une forme régulière de gouvernement, et un tribunal établi pour connaître des différents crimes et les punir avec sévérité. On y connaissait la distinction des rangs. Le chef, à qui les Espagnols donnaient le titre de monarque, et qui méritait ce nom par l'appareil et l'étendue de son autorité, gouvernait avec un pouvoir absolu. Il avait des officiers de différents grades, et il ne paraissait jamais en public sans une suite nombreuse : il était porté avec beaucoup de pompe dans une espèce de palanquin, précédé par des cou-

[1] Herrera, decad. I, lib. I, cap. 16; lib. III, cap. 44, p. 88. — Vie de Colomb, chap. 32.

[2] Piedrahita, Hist. de las Conquistas del nuevo Reyno de Gran., p. 46.

reurs qui allaient en avant pour faire nettoyer la route de son passage et la joncher de fleurs. La dépense de cette pompe extraordinaire se prenait sur les taxes et sur les présents qu'il recevait du peuple, pour qui ce prince était un objet de vénération si imposant que personne n'osait le regarder en face, ni même s'approcher de lui autrement qu'en détournant le visage[1]. Il y avait sur le même continent d'autres tribus beaucoup moins avancées dans la civilisation que le peuple de Bogota, chez lesquelles cependant l'esprit de liberté et d'indépendance, si naturel à l'homme sauvage, était déjà soumis à une sorte de police, et qui avaient des caciques revêtus d'une autorité assez étendue.

Il n'est pas aisé d'indiquer les circonstances, ni de démêler les causes qui ont contribué à introduire et à établir parmi ces peuples une forme de gouvernement si différente de celui des tribus qui les environnent, et si opposée au génie des nations sauvages. Si les hommes qui ont eu occasion de les observer dans leur état primitif y avaient apporté plus d'attention et de discernement, nous aurions pu en recevoir des lumières suffisantes pour nous guider dans cette recherche. Si d'un autre côté l'histoire d'un peuple à qui l'usage de l'écriture est inconnu n'était pas enveloppée de ténèbres impénétrables, nous pourrions tirer de cette source quelques éclaircissements. Mais nous ne pouvons rien recueillir de satisfaisant, ni des relations des Espagnols, ni des traditions mêmes des habitants; il faut avoir recours aux conjectures pour expliquer les irrégularités qui se présentent dans l'état politique des peuples dont nous parlons. Comme toutes ces tribus, qui avaient déjà perdu leur liberté et leur indépendance naturelle, étaient situées sous la zone torride ou dans des pays qui en sont voisins, on peut supposer que le climat a contribué à les disposer à cet état de servitude qui semble être la destinée de l'homme dans ces régions de la terre. Mais quoique l'influence du climat, plus puissante que celle d'aucune autre cause naturelle, ne doive pas être négligée, cette circonstance seule ne peut cependant pas suffire pour donner la solution du problème. Les actions des

[1] Herrera, decad. VI, lib. I, cap. 2; lib. V, cap. 56. — Piedrahita, cap. V, p. 25, etc. — Gomara, Hist., cap. 72.

hommes sont si compliquées qu'il ne faut pas se hâter d'attribuer à un seul principe la forme particulière qu'on leur voit prendre. Quoique le despotisme ne se trouve en Amérique que sous la zone torride et dans les pays chauds qui l'avoisinent, j'ai déjà fait observer que ces pays sont habités par différentes tribus, dont les unes jouissent d'une grande liberté, et les autres ne sont soumises à aucune espèce de police. L'indolence et la timidité particulières aux habitants des îles les rendaient tellement incapables des sentiments et des efforts nécessaires pour rester dans l'indépendance, qu'il serait inutile de chercher quelque autre cause de leur soumission à la volonté d'un chef. La servitude des Natchez et des habitants de Bogota semble avoir été un effet naturel de la différence qu'il y avait entre leur état et celui des autres Américains. Ils formaient des nations fixes, résidant constamment dans le même lieu. La chasse n'était point la principale occupation des premiers, et les derniers paraissent à peine avoir compté sur cette ressource pour en faire un moyen de subsistance. Les uns et les autres avaient fait de tels progrès dans l'agriculture et dans les arts que les Natchez avaient une idée assez précise de la propriété, et qu'elle était complétement établie chez les autres. Dans cet état de société, l'avarice et l'ambition ont déjà des objets sur lesquels elles peuvent exercer leur influence. Des vues d'intérêt attirent les hommes cupides; le désir de la prééminence excite les entreprenants : les uns et les autres aspirent à la domination, et des passions inconnues à l'homme sauvage les portent à empiéter sur les droits de leurs concitoyens. Des motifs qui sont également étrangers à toutes les nations sauvages obligent le peuple à se soumettre sans résistance à l'autorité usurpée de ses supérieurs; mais parmi ces nations mêmes on n'aurait pas pu, sans le secours de la superstition, rendre l'esprit des peuples si docile et le pouvoir des chefs si étendu. C'est sa fatale influence qui, dans tous les degrés de la société, abaisse et dégrade l'esprit humain, brise sa vigueur et son indépendance naturelle. Quiconque sait manier cet instrument redoutable est sûr de dominer sur son espèce. Malheureusement pour les peuples dont les institutions sont l'objet de nos recherches, ce pouvoir était entre les mains de leurs chefs,

Les caciques des îles pouvaient faire parler comme il leur plaisait leurs *Cémis* ou divinités, et c'était par leur interposition et en leur nom qu'ils imposaient des tributs et des charges sur le peuple[1]. Le grand chef des Natchez était le principal ministre ainsi que le représentant du soleil qu'ils adoraient. Le respect que le peuple de Bogota avait pour ses monarques était dicté par la religion; l'héritier apparent du royaume était élevé dans l'intérieur du temple principal, sous une discipline austère et avec des cérémonies particulières, propres à inspirer à ses sujets la plus haute opinion de la sainteté de son caractère et de la dignité du poste éminent qu'il doit occuper un jour[2]. Ainsi la superstition, qui dans les premiers périodes de la société est entièrement inconnue, ou qui épuise toute sa force en pratiques vaines et puériles, avait déjà pris un empire si marqué sur les peuples américains qui avaient fait quelques progrès vers la civilisation, qu'elle devint le principal instrument pour plier leur âme à une servitude prématurée, et les soumit, dès le commencement de leur carrière politique, à un despotisme presque aussi rigoureux que celui qui opprime les nations dans le dernier période de leur corruption et de leur décadence.

V. Après avoir examiné les institutions politiques des peuples sauvages en Amérique, notre attention se porte naturellement sur leur art de faire la guerre, c'est-à-dire sur les moyens qu'ils ont imaginés pour la sûreté et la défense nationale. Les petites tribus dispersées sur ce continent sont non-seulement indépendantes et isolées, mais se trouvent engagées dans des hostilités perpétuelles les unes avec les autres[3]. Quoique l'idée d'une propriété spéciale appartenant à un seul individu leur soit étrangère, les Américains les plus grossiers connaissent le droit que chaque communauté a sur ses propres domaines; ils regardent ce droit comme entier et exclusif, autorisant le possesseur à repousser par la force toute usurpation des tribus voisines. Comme il est de la plus grande importance pour eux qu'on ne vienne point troubler ou détruire le gibier

[1] Herrera, decad. I, lib. III, cap. 3.

[2] Piedrahita, p. 27.

[3] Ribas, Hist. de los Triunf., p. 9.

dans leur terrain de chasse, ils défendent avec une attention jalouse cette propriété nationale ; mais comme en même temps leurs territoires sont fort étendus, et que les limites n'en sont pas exactement fixées, il s'élève des sujets innombrables de querelles qui rarement se terminent sans effusion de sang. Même dans cet état simple et primitif de la société, l'intérêt est une source de discorde, qui souvent oblige les tribus sauvages à prendre les armes, pour repousser ou punir ceux qui font des incursions dans les forêts ou dans les plaines d'où ils tirent leur subsistance.

Mais l'intérêt n'est pas le motif le plus fréquent ni le plus puissant des hostilités continuelles qui subsistent parmi les nations sauvages. Il faut en chercher la principale cause dans cette passion de vengeance qui brûle dans le cœur des sauvages avec tant de violence, que le besoin de la satisfaire peut être regardé comme le caractère distinctif des hommes dans l'état qui précède la civilisation. Des circonstances très-puissantes, soit dans la police intérieure des tribus sauvages, soit dans leurs opérations au dehors contre des ennemis étrangers, concourent à nourrir et à fortifier une passion si funeste à la tranquillité générale. Lorsqu'on laisse à chaque individu le droit de venger ses injures de ses propres mains, toute offense est ressentie avec une extrême vivacité, et la vengeance s'exerce avec une animosité implacable. Le temps ne peut effacer la mémoire de l'injure qu'on a reçue, et il est rare qu'elle ne soit pas à la fin expiée par le sang de l'agresseur. Les nations sauvages sont gouvernées dans leurs guerres publiques par les mêmes idées, et animées du même esprit que dans la poursuite de leurs vengeances particulières. Dans les petites communautés, chaque individu est affecté de l'injure et de l'affront qu'on fait au corps dont il est membre, comme si c'était une atteinte directe à son propre honneur ou à sa sûreté personnelle. Le désir de la vengeance se communique de l'un à l'autre, et devient bientôt une espèce de fureur. Comme les sociétés faibles ne peuvent entrer en campagne que par petites troupes, chaque guerrier a le sentiment de sa propre importance, et sait qu'une partie considérable de la vengeance publique dépend de ses propres efforts. Ainsi la guerre, qui entre

de grands états se fait avec peu d'animosité, se poursuit par les petites tribus avec toute la violence d'une querelle particulière. Le ressentiment de ces nations est aussi implacable que celui des individus. Il peut dissimuler ou suspendre ses effets, mais il ne s'éteint jamais, et souvent lorsqu'on s'y attend le moins il éclate avec un surcroît de fureur[1]. Lorsque les nations policées ont obtenu l'honneur de la victoire ou une augmentation de domaine, elles peuvent terminer glorieusement une guerre; mais les sauvages ne sont satisfaits qu'après avoir exterminé la tribu qui est l'objet de leur rage. Ils combattent non pour conquérir, mais pour détruire. S'ils commencent des hostilités, c'est avec la résolution de ne plus voir la face de leurs ennemis qu'en état de guerre, et de poursuivre la querelle avec une haine éternelle[2]. Le désir de la vengeance est le premier et presque le seul principe qu'un sauvage songe à inculquer dans l'âme de ses enfants[3]. Ce sentiment croît avec eux à mesure qu'ils avancent en âge, et comme leur attention ne se porte que sur un petit nombre d'objets, il acquiert un degré de force inconnue parmi les hommes dont les passions sont dissipées et affaiblies par la variété de leurs goûts et de leurs occupations. Ce désir de vengeance qui s'empare du cœur des sauvages ressemble plutôt à la fureur d'instinct des animaux qu'à une passion humaine. On le voit s'exercer avec une fureur aveugle même contre des objets inanimés. Si un sauvage est blessé par hasard par une pierre, il la saisit souvent dans un transport de colère, et tâche d'apaiser sur elle son ressentiment en la brisant[4]. S'il est blessé d'une flèche en combattant, il l'arrache de sa blessure, la rompt avec ses dents et la jette en pièces sur la terre[5]. A l'égard de ses ennemis, la rage de la vengeance ne connaît point de bornes. Dominé par cette passion, l'homme

[1] Boucher, Hist. natur. de la Nouv. France, p. 93. — Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 215, 251. — Lery, ap. de Bry, III, 204. — Creuxii Hist. Canad., p. 72. — Lozano, Descr. del gran Chaco, 95. — Hennepin, Mœurs des sauvages, p. 40.

[2] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 251. — Colden, I, 108; II, 126. — Barrère, p. 170, 173.

[3] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 326. — Lery, ap. de Bry, III, 236. — Lozano, Hist. de Paraguay, I, 144.

[4] Lery, ap. de Bry, III, 190.

[5] Lery, ap. de Bry, III, 208. — Herrera, decad. I, lib VI, cap. 8.

devient le plus cruel de tous les animaux ; il ne sait ni plaindre, ni pardonner, ni épargner.

La violence de cette passion est si bien connue des Américains eux-mêmes, que c'est elle qu'ils invoquent toujours pour exciter le peuple à prendre les armes. Si les anciens d'une tribu veulent arracher les jeunes gens à l'indolence ; si un chef se propose d'engager une troupe de guerriers à le suivre dans une incursion sur le territoire ennemi, c'est de l'esprit de vengeance qu'ils tirent les motifs les plus puissants de leur éloquence martiale. « Les os de nos concitoyens, disent-ils, sont « encore exposés sur la terre. Leur lit ensanglanté n'a pas en- « core été nettoyé. Leurs esprits crient contre nous ; il faut les « apaiser. Allons, et dévorons ceux qui les ont massacrés. Ne « restez pas longtemps dans l'inaction sur vos nattes ; levez la « hache ; consolez les esprits des morts et dites-leur qu'ils vont « être vengés [1]. »

Échauffés par ces exhortations, les jeunes sauvages se saisissent de leurs armes avec un transport de fureur, entonnent la chanson de guerre et brûlent d'impatience de tremper leurs mains dans le sang de leurs ennemis. Des guerriers particuliers rassemblent souvent de petites troupes et vont attaquer une tribu ennemie sans consulter les chefs de la communauté. Un guerrier, par un mouvement ou de caprice ou de vengeance, se met quelquefois seul en campagne et fait plusieurs centaines de milles pour surprendre et tuer un ennemi isolé [2]. Les exploits d'un guerrier dans ces excursions solitaires forment souvent la partie principale de l'histoire d'une campagne américaine [3] et les anciens se prêtent à ces saillies irrégulières du courage, parce qu'elles tendent à entretenir l'esprit martial et qu'elles accoutument le peuple à l'audace et au danger [4]. Mais lorsqu'il s'élève une guerre nationale, entreprise par autorité publique, les délibérations se prennent avec règle et avec lenteur. Les anciens s'assemblent : ils exposent leurs opinions dans des discours solennels ; ils pèsent avec maturité la nature

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 216, 217. — Lery, ap. de Bry, III, 204.
[2] Voyez la NOTE 87. — [3] Voyez la NOTE 88.
[4] Bossu, Voy., I, 140. — Lery, ap. de Bry, 215. — Hennepin, Mœurs des sauvages, 41. — Lafitau, II, 169.

de l'entreprise, et en discutent les avantages ou les désavantages avec beaucoup de prudence et de sagacité politique. Les prêtres et les devins sont consultés; quelquefois même on prend l'avis des femmes [1]. Si la décision est pour la guerre, on s'y prépare avec beaucoup de cérémonie. Il se présente un chef pour diriger l'expédition, et il est accepté, mais personne n'est obligé de le suivre : la résolution qu'a prise la communauté de commencer les hostilités n'impose à aucun de ses membres l'obligation de prendre part à la guerre. Chaque individu reste le maître de sa conduite, et il ne s'engage à servir que de sa pure volonté [2].

Les principes qui dirigent leurs opérations militaires, quoique extrêmement différents des principes qui règlent celles des nations plus civilisées et plus nombreuses, sont cependant très-appropriés à leur état politique et à la nature du pays dans lequel ils font la guerre. Ils n'entrent jamais en campagne avec des corps nombreux, dont la subsistance durant de longs voyages à travers des lacs et des rivières, et dans des marches de plusieurs centaines de milles au travers de forêts horribles, exigerait de plus grands efforts de prévoyance et d'industrie que ne peuvent en faire les sauvages. Leurs armées ne sont point embarrassées de bagages ni de provisions de guerre. Chaque guerrier porte avec ses armes une natte et un petit sac de maïs pilé, et c'est ce qui forme tout son équipage militaire. Quand ils sont encore à une certaine distance des frontières du pays ennemi, ils se dispersent dans les bois et vivent du gibier qu'ils tuent et des poissons qu'ils prennent. Dès qu'ils s'approchent du territoire de l'ennemi qu'ils vont attaquer, ils rassemblent toutes les troupes et s'avancent avec plus de précaution; même alors ils ont uniquement recours aux stratagèmes et aux embuscades. Ils ne mettent point leur gloire à attaquer l'ennemi de front et à force ouverte. Le surprendre et le détruire, voilà le plus grand mérite d'un chef et la gloire de ses guerriers. Comme la chasse et la guerre sont leurs seules occupations, ils y portent le même esprit et les mêmes ruses. Ils suivent leurs ennemis à la trace au travers des forêts. Ils emploient dans la

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 215, 268. — Biet, 367, 380.
[2] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III 217-218.

guerre ces moyens que prend le chasseur pour découvrir sa proie, cette adresse à se tenir caché près des lieux où elle peut être, cette patience à l'attendre pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus lui échapper et qu'il soit plus sûr de la prendre. Lorsqu'ils ne rencontrent point de parti ennemi détaché, ils s'avancent jusque dans les villages, mais avec tant de précautions pour cacher leur approche, qu'ils se glissent souvent dans les forêts en marchant sur les mains et sur les pieds; et, pour mieux se cacher, ils se peignent la peau de couleur de feuilles mortes [1]. Lorsqu'ils sont assez heureux pour n'être pas découverts, ils mettent le feu aux cabanes de leurs ennemis dans le silence de la nuit, et massacrent les habitants qui s'échappent nus et désarmés pour ne pas devenir la proie des flammes. S'ils espèrent n'être pas poursuivis dans leur retraite, ils amènent avec eux quelques prisonniers qu'ils destinent au sort le plus affreux. Mais si, malgré toutes leurs précautions et toute leur adresse, ils s'aperçoivent que leurs desseins et leurs mouvements sont découverts et que l'ennemi est préparé à leur résister, ils pensent ordinairement que le parti le plus sage est de se retirer. Attaquer un ennemi en plein champ lorsqu'il est sur ses gardes et avec des forces égales leur semble une extrême folie. Le succès le plus brillant paraît une défaite au chef, s'il l'a acheté par une perte considérable de ses compagnons [2], et jamais il ne se glorifie d'une victoire souillée de leur sang [3]. La mort même la plus honorable ne sauve pas la mémoire d'un guerrier du reproche d'imprudence et de témérité [4].

Cette manière de faire la guerre était universelle en Amérique; les petites nations sauvages répandues dans des pays et des climats très-divers montraient toutes plus de ruse que d'audace dans leurs entreprises militaires. Frappés de l'opposition de leurs principes à cet égard avec les idées et les maximes des nations européennes, quelques auteurs ont pensé qu'il fallait en chercher la source dans la faiblesse et la lâcheté qui sem-

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 237, 238. — Hennepin, Mœurs des sauvages, p. 59.

[2] Voyez la NOTE 89.

[3] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 238, 307. — Biet, 381. — Lafitau, Mœurs des sauvages, II, 848.

[4] Charlevoix, III, 376. — Voyez la NOTE 90.

blent caractériser surtout les Américains et qui les rendent incapables de toute action noble et généreuse [1] : mais si nous faisons réflexion que, dans les occasions extraordinaires qui exigent de grands efforts, plusieurs de leurs tribus non-seulement se défendent avec opiniâtreté, mais qu'elles attaquent même l'ennemi avec le courage le plus audacieux, et qu'elles possèdent une force de caractère supérieure au sentiment du danger et à la crainte de la mort, nous devrons attribuer les précautions qu'elles prennent habituellement à quelque autre cause qu'à cette timidité qu'on prétend leur être naturelle [2]. Le nombre des hommes dans chaque tribu est si petit et les difficultés de l'accroître parmi les dangers et les peines de la vie sauvage sont si considérables, que la vie d'un citoyen est extrêmement précieuse et sa conservation un objet capital dans leur gouvernement. Si le point d'honneur parmi les faibles tribus d'Amérique eût été le même que chez les nations puissantes de l'Europe; si elles avaient couru à la célébrité et à la victoire en méprisant les dangers et la mort, elles auraient été bientôt détruites entièrement par des maximes si peu conformes à l'état de leur population. Mais dans les tribus assez nombreuses pour être en état d'agir avec des forces plus considérables et de soutenir des pertes sans un affaiblissement sensible, les opérations militaires des Américains ressemblaient beaucoup à celles des autres nations. Les Brésiliens et les peuples qui habitaient les bords de la rivière de la Plata entraient souvent en campagne avec des corps de troupes assez considérables pour mériter le nom d'armée [3]. Ils défiaient l'ennemi au combat, engageaient des batailles rangées et disputaient la victoire avec cette férocité opiniâtre qui semble naturelle à des hommes qui, ne voyant d'autre but dans la guerre que l'extermination de leurs ennemis, ne demandent et ne font jamais de quartier [4]. Dans les puissants empires du Mexique et du Pérou, on assemblait de très-grandes armées et l'on donnait

[1] Recherches philos. sur les Améric., I, 115. — Voyages de Des Marchais, IV, p. 410.

[2] Lafitau, Mœurs des sauvages, II, 248, 249. — Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 307.

[3] Fabri Veriss. Descrip. Indiæ, ap. de Bry, VII, p. 42.

[4] Voyez la NOTE 91.

de fréquentes batailles; la théorie et la pratique de la guerre étaient bien loin d'y être les mêmes que chez ces petites tribus qui prenaient le nom de nations.

Mais quoique la vigilance et l'attention soient les qualités les plus nécessaires partout où la guerre se fait par ruse et par surprise ; quoique les Américains, dans toutes les actions particulières, montrent une adresse étonnante pour dérober leurs mouvements à l'ennemi, et pour découvrir les siens, c'est une chose très-remarquable que lorsqu'ils entrent en campagne ils prennent rarement es précautions les plus essentielles pour leur sûreté. Telle est la difficulté de soumettre les sauvages à la subordination et de les faire agir de concert; telles sont leur impatience et leur aversion pour toute espèce de contrainte, que presque jamais on ne peut les obliger à suivre les ordres et les conseils de leurs chefs. Ils n'ont pendant la nuit aucune sentinelle autour des lieux où ils sont campés. Souvent, après avoir fait plusieurs centaines de milles pour surprendre l'ennemi, ils sont surpris eux-mêmes et égorgés dans le sommeil profond où ils se plongent comme s'ils n'avaient à redouter aucun danger [1].

Mais si, malgré cette négligence et cette sécurité qui leur fait perdre souvent le fruit de toutes leur ruses, ils surprennent l'ennemi sans défense, ils fondent sur lui avec la plus grande férocité ; ils enlèvent la chevelure de tous ceux qui tombent victime de leur rage [2], et rapportent chez eux en triomphe ces étranges trophées. Ils les conservent comme des monuments non-seulement de leur valeur, mais de la vengeance qu'ils savent exercer sur ceux qui deviennent les objets du ressentiment public [3]. Ils emploient plus de soins encore pour faire des prisonniers. Dans leur retraite, s'ils espèrent l'effectuer sans être inquiétés par l'ennemi, ils ne font communément aucune insulte à ces prisonniers, et ils les traitent même avec quelque humanité, quoiqu'ils les gardent avec l'attention la plus rigoureuse.

Mais après cette suspension momentanée de leur férocité,

[1] Charlevoix, III, 236, 237. — Lettres édif., XVII, 308; XX, 130. — Lafitau, Mœurs des sauvages, II, 247. — Lahontan, II, 176.

[2] Voyez la NOTE 92.

[3] Lafitau, Mœurs des sauvages, tom. II, p. 256.

leur rage reprend une nouvelle fureur. Lorsqu'ils approchent des frontières de leur pays, on dépêche quelques-uns d'entre eux pour aller apprendre à leurs concitoyens le succès de leur expédition. C'est alors que les prisonniers commencent à pressentir le sort qui les menace. Les femmes du village et les jeunes gens qui ne sont pas encore en état de porter les armes s'assemblent, et se rangent en deux lignes au milieu desquelles les prisonniers doivent passer; ils les battent et les meurtrissent de la manière la plus cruelle, à coups de bâtons et de pierres [1]. Des lamentations sur la perte des citoyens qui sont tombés dans le combat, accompagnées de cris et d'actes qui semblent exprimer le chagrin et la douleur la plus vive, succèdent à cette première explosion de leur rage contre leurs ennemis ; mais dans un moment, à un signal donné, les larmes cessent ; on passe avec une rapidité incroyable de la douleur la plus profonde à la joie la plus vive, et l'on commence à célébrer la victoire avec les transports d'un triomphe barbare [2]. Le sort des prisonniers est cependant encore incertain. Les anciens de la tribu s'assemblent pour le décider. Quelques-uns sont destinés à être tourmentés jusqu'à la mort pour assouvir la vengeance des vainqueurs, d'autres à remplacer les membres de la tribu victorieuse qui ont été tués dans cette guerre ou dans les précédentes. Les derniers qui sont réservés à ce sort plus doux sont conduits aux cabanes de ceux dont les parents ont été tués. Les femmes les attendent à la porte, et si elles les reçoivent leurs souffrances sont finies. Ils sont adoptés dans la famille et placés, suivant leur manière de s'exprimer, sur la natte du mort. Ils prennent son nom, son rang, et sont traités avec la tendresse que l'on doit à un père, à un frère, à un mari ou à un ami. Mais si, par un caprice ou par un désir insatiable de vengeance, les femmes refusent de recevoir le prisonnier qui leur est offert, son arrêt est prononcé, et il n'est aucun pouvoir qui puisse le sauver de la torture et de la mort.

Les prisonniers, quand leur sort est encore incertain, vivent comme s'ils étaient absolument étrangers à tout ce qui

[1] Lahontan, II, 184.

[2] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 241. — Lafitau, Mœurs des sauvages, tom. II, 264.

peut leur arriver. Ils parlent, mangent, boivent et dorment comme s'ils jouissaient du sort le plus tranquille, et comme si aucun danger ne les menaçait. Ils entendent, sans changer de visage, l'arrêt fatal qu'on leur prononce, se préparent à le subir en hommes, et entonnent la chanson de mort. Les vainqueurs s'assemblent comme à une fête solennelle, résolus à mettre le courage des patients aux plus cruelles épreuves. C'est alors que l'on voit une scène dont la description doit glacer d'horreur tous ceux que les institutions douces ont accoutumés à respecter l'homme et à s'attendrir à l'aspect de ses souffrances. Le prisonnier est lié à un poteau, mais de manière qu'il peut courir tout autour. Tous ceux qui sont présents, hommes, femmes, enfants, tous fondent sur lui comme des furies. On emploie contre ce malheureux toutes les espèces de tortures que peut inventer la fureur de la vengeance. Quelques-uns brûlent le corps avec des fers rouges, d'autres le coupent en morceaux avec des couteaux, d'autres séparent la chair des os ou lui enfoncent des clous qu'ils tournent ensuite dans les nerfs. Ils s'efforcent, à l'envi les uns des autres, d'imaginer des raffinements de cruauté. Rien ne met des bornes à leur rage que la crainte d'abréger la durée de leur vengeance, en donnant la mort par l'excès des souffrances; et telle est leur ingénieuse barbarie qu'ils évitent toujours de porter des coups dans les parties du corps où ils seraient mortels; ils prolongent pendant plusieurs jours les tourments de la victime. Cet infortuné, au milieu de toutes ses souffrances, chante d'une voix ferme la chanson de mort, célèbre ses propres exploits, insulte à ceux qui le tourmentent, en leur reprochant de ne savoir pas venger la mort de leurs parents et de leurs amis, les avertit de la vengeance qu'on tirera de la sienne, et excite enfin leur férocité par toutes sortes d'injures et de menaces. La force et le courage qu'il fait éclater dans cette situation terrible est le plus beau triomphe d'un guerrier. Fuir ou abréger ses tourments par une mort volontaire est une lâcheté qu'on punit par l'infamie. Celui qui laisse échapper quelque signe de faiblesse est mis à mort sur-le-champ par mépris, parce qu'on le juge indigne d'être traité comme un homme [1]. Animés par ces idées et

[1] De la Potherie, II, 237; III, 48.

par ces sentiments, les Américains souffrent, même sans pousser un seul gémissement, des tourments que la nature humaine ne semblerait pas être capable de supporter. Ils paraissent non-seulement être insensibles à la douleur, mais la rechercher.

« Laissez là, disait un vieux chef des Iroquois à un de ses « bourreaux qui l'avait blessé d'un coup de couteau, laissez là « vos coups de couteau, et faites-moi plutôt mourir par le feu, « afin que par mon exemple j'apprenne à ces chiens, vos alliés « au delà des mers, à souffrir comme des hommes [1]. » Cette magnanimité, dont les exemples sont très-fréquents parmi les guerriers américains, au lieu d'exciter de l'admiration ou d'inspirer de la pitié, ne fait qu'irriter la vengeance des ennemis et les porter à de nouveaux actes de cruauté [2]. Las enfin de lutter avec des hommes dont rien ne peut vaincre la constance, quelque chef, dans un mouvement de rage, finit par les tuer de son poignard ou de sa massue [3].

A ces scènes barbares en succèdent souvent de plus horribles encore. Il est impossible d'assouvir jamais la vengeance dans le cœur d'un sauvage, et les Américains mangent quelquefois les victimes qu'ils ont si cruellement tourmentées. Dans l'ancien monde la tradition a conservé la mémoire de quelques nations féroces et barbares qui se nourrissaient de chair humaine; mais il y avait dans toutes les parties du Nouveau-Monde des peuples à qui cette coutume était familière. Elle était établie dans le continent méridional [4], dans plusieurs des îles [5] et dans différents cantons de l'Amérique septentrionale [6]. Même dans les pays de l'Amérique où des circonstances que nous ignorons avaient en grande partie aboli cet usage, il paraît avoir été

[1] Colden, Hist. of five nations, I, 200.

[2] Voyage de Lahontan, I, 236.

[3] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 243, etc., 385. — Lafitau, Mœurs, II, 265. — Creuxii Hist. Canad., p. 73. — Hennepin, Mœurs des sauvages, p. 64, etc. — Lahontan, I, 233, etc. — Du Tertre, II, 405. — De la Potherie, II, 22, etc.

[4] Stadius, ap. de Bry, III, 123. — Lery, *ibid.*, 210. — Biet, 384. — Lettres édif., XXIII, 341. — Piso, 8. — La Condamine, 84-97. — Ribas, Hist. de los Triunfos, 473.

[5] Life of Columbus, 529. — Martyr, decad., p. 18. — Du Tertre, II, 405.

[6] Dumont, Mém., I, 254. — Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, I, 259; II, 14; III, 21. — De la Potherie, III, 50.

tellement connu que l'idée en est incorporée dans les formules mêmes du langage. Lorsque les Iroquois veulent exprimer la résolution qu'ils ont prise de faire la guerre à une nation ennemie, ils disent : *Allons et mangeons cette nation.* S'ils sollicitent le secours d'une tribu voisine, ils l'invitent à venir *manger du bouillon fait de la chair de leurs ennemis* [1]. Cette coutume n'était pas particulière aux peuplades les plus grossières et les moins civilisées : le principe qui y a donné naissance est si profondément enraciné dans l'âme de Américains, qu'elle subsistait au Mexique, l'un des empires policés du Nouveau-Monde, et qu'on en a découvert des traces parmi les habitants plus doux de l'empire du Pérou. Ce n'étaient point la disette des aliments, comme quelques écrivains l'ont imaginé, ni les besoins importuns de la faim qui forçaient les Américains à se nourrir ainsi de leurs semblables. Dans aucun pays la chair humaine n'a été employée comme une nourriture ordinaire, et il n'y a que la crédulité et les méprises de quelques voyageurs qui aient pu faire croire que certains peuples en faisaient un des moyens ordinaires de leur subsistance. L'ardeur de la vengeance a d'abord porté des hommes à cette action barbare [2]; mais les peuples les plus farouches ne mangeaient que les prisonniers qu'ils avaient faits à la guerre ou ceux qu'ils regardaient comme ennemis [3]. Les femmes et les enfants, n'étant point pour eux des objets de haine, n'avaient rien à craindre des effets réfléchis de leur vengeance, lorsqu'ils n'étaient pas massacrés dans la fureur d'une première incursion en pays ennemi [4].

Les peuples de l'Amérique méridionale assouvissent leur vengeance d'une manière un peu différente, mais avec une férocité non moins implacable. Lorsqu'ils voient arriver leurs prisonniers, ils les traitent au premier abord aussi cruellement que les habitants de l'Amérique septentrionale traitent les

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 208, 209. — Lettres édif., XXIII, p. 277. — De la Potherie, II, 298. — Voyez la NOTE 93.

[2] Biet, 383. — Blanco, Conversion de Piritu, p. 28. — Bancroft, Nat. Hist. of Guiana, 259, etc.

[3] Voyez la NOTE 94.

[4] Biet, 382. — Bandini Vita di Americo, 84. — Du Tertre, 405. — Fermin, Descr. de Surinam, I, 54.

leurs [1]; après ce premier mouvement de fureur, non-seulement on cesse de les insulter, mais on leur marque la plus grande bonté. Ils sont caressés et bien nourris, et on leur envoie même de belles et jeunes femmes pour les soigner et les consoler. Il n'est pas aisé d'expliquer cette singularité de leur conduite, à moins qu'on ne l'impute à un raffinement de cruauté; car tandis qu'ils paraissent occupés d'attacher davantage leurs prisonniers à la vie, en leur fournissant tout ce qui peut la rendre agréable, l'arrêt de leur mort est irrévocablement porté. A un certain jour déterminé, la tribu victorieuse s'assemble; le captif est amené en grande solennité; il voit les préparatifs du sacrifice avec autant d'indifférence que s'il n'était pas lui-même la victime; il attend son sort avec une fermeté inébranlable, et un seul coup lui fait perdre la vie. Au moment où il tombe, les femmes s'emparent de son corps et l'apprêtent pour le festin. Elles teignent leurs enfants de son sang, pour allumer dans leur âme une haine implacable contre leurs ennemis, et toute la tribu se réunit pour dévorer la chair de la victime avec une avidité et des transports de joie inexprimables [2]. Ces peuples regardent le plaisir de manger le corps d'un ennemi massacré comme le plaisir le plus doux et le plus complet de la vengeance. Partout où cet usage est établi, les prisonniers ne peuvent point échapper à la mort, mais ils ne sont pas toujours tourmentés avec la même barbarie que chez les peuples moins familiarisés avec ces horribles festins [3].

Comme il n'y a point de guerrier américain dont la constance ne puisse être mise à ces rudes épreuves, le grand objet de l'éducation et de la discipline dans le Nouveau-Monde est d'y préparer les hommes de bonne heure. Chez les nations où l'on fait la guerre à force ouverte, où l'on défie ses ennemis au combat, où la victoire est le fruit de la supériorité des talents ou du courage, les soldats sont formés à être actifs, forts et audacieux. Mais en Amérique, où l'esprit et les maximes de la guerre sont très-différents, le courage passif est la vertu qu'on estime le plus. Aussi les Américains s'occupent-ils de bonne

[1] Stadius, ap. de Bry, III, 40, 123.
[2] Stadius, ap. de Bry, III, 128, — Lery, *ibid.*, 210.
[3] Voyez la NOTE 95.

heure à acquérir une qualité qui leur apprendra à se comporter en hommes, lorsque leur fermeté sera mise à l'épreuve. Tandis que dans les autres pays les jeunes gens s'adonnent à des exercices qui demandent de la force et de l'activité, les jeunes Américains disputent entre eux à qui montrera la plus grande patience dans les souffrances. Ils endurcissent les organes de la sensibilité par ces épreuves volontaires, et s'accoutument par degrés à souffrir, sans se plaindre, les douleurs les plus aiguës. On voit un jeune garçon et une jeune fille entrelacer leurs bras nus, et placer un charbon allumé entre les deux bras, pour voir lequel montrera le premier assez d'impatience pour secouer le charbon[1]. Lorsqu'un jeune homme est admis à la classe des guerriers, ou lorsqu'un guerrier est élevé à la dignité de capitaine ou de chef, on les soumet à des épreuves toujours analogues à ce genre de fermeté. Ce ne sont pas des actes de valeur, mais de patience; on ne leur demande pas de se montrer en état d'attaquer, mais capables de souffrir. Chez les nations qui habitent les bords de l'Orénoque, si un guerrier aspire au rang de capitaine, il est obligé de s'y préparer par un long jeûne, plus rigoureux que celui des plus dévots ermites. Les chefs s'assemblent ensuite; chacun d'eux lui donne trois coups d'un gros fouet si vigoureusement appliqués que tout son corps en est couvert de plaies; et s'il donne le moindre signe d'impatience ou même de sensibilité, il est déshonoré et rejeté à jamais comme indigne de l'honneur auquel il prétend. Après quelque intervalle, la constance du candidat est soumise à des épreuves plus cruelles encore. On le couche dans un hamac, les mains fortement attachées, et l'on jette sur lui une multitude innombrable de fourmis venimeuses dont la morsure cause des douleurs très-vives et produit une violente inflammation. Les juges de son courage se tiennent debout autour du hamac, et, tandis que ces cruels insectes s'attachent aux parties les plus sensibles de son corps, il ne faudrait qu'un soupir, un gémissement, un seul mouvement involontaire de sensibilité pour le faire exclure de la dignité qu'il ambitionne d'obtenir. Cela ne suffit pas encore pour établir complétement

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 307.

le degré de mérite qu'on attend de lui, il faut qu'il se soumette à une nouvelle épreuve plus redoutable qu'aucune de celles qu'il vient de subir. On le suspend de nouveau dans son hamac et on le couvre de feuilles de palmier : on allume au-dessous de lui un feu d'herbes puantes, de manière qu'il en sent la chaleur et qu'il est enveloppé de la fumée. Quoique brûlé tout à la fois et presque étouffé, il est obligé de montrer la même patience et la même insensibilité. On en voit plusieurs périr dans ce terrible essai de fermeté ; mais ceux qui le subissent avec applaudissement reçoivent en cérémonie les marques de leur nouvelle dignité, et sont dès lors regardés comme des chefs d'un courage reconnu, et dont la conduite dans les occasions les plus critiques ne peut manquer de faire honneur à leur pays [1]. Dans l'Amérique septentrionale le noviciat d'un guerrier n'est ni aussi rigoureux ni soumis à autant de formalités. Cependant un jeune homme n'y a le droit de porter les armes qu'après que sa patience et son courage ont été éprouvés par le feu, par des coups et par des insultes, plus intolérables encore pour des âmes fières [2].

Cette fermeté extraordinaire avec laquelle les Américains endurent les tourments les plus cruels a porté quelques auteurs à croire que, par une suite de la faiblesse particulière de leur constitution, ils ont moins de sensibilité que les autres hommes ; de même que les femmes et les personnes qui ont la fibre molle et lâche sont moins affectées de la douleur que les hommes robustes dont la fibre est plus forte et plus tendue ; mais les Américains ne diffèrent pas tellement du reste de l'espèce humaine par leur constitution physique, que cela suffise pour expliquer cette singularité de leurs mœurs. Elle a sa source dans un principe d'honneur, inculqué dès l'enfance et cultivé avec assez de soin pour inspirer à l'homme, même dans cet état sauvage, une magnanimité héroïque à laquelle la philosophie a vainement tâché de l'élever dans l'état de civilisation et de lumière. L'Américain apprend de bonne heure à regarder cette constance inébranlable comme la principale distinction de l'homme et la plus haute perfection d'un guerrier. Comme les

[1] Gumilla, II, 286, etc. — Biet, 376, etc.
[2] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 219.

idées qui règlent sa conduite et les passions qui échauffent son cœur sont en petit nombre, elles agissent avec plus d'efficacité que lorsque l'âme est occupée d'une grande multitude d'objets, ou distraite par la diversité de ses affections. Ainsi, lorsque tous les motifs qui peuvent agir avec force sur l'âme d'un sauvage se réunissent pour lui faire souffrir le malheur avec dignité, on le verra supporter des tourments qui paraissent au-dessus de toutes les forces humaines; mais, dans toutes les occasions où le courage des Américains n'est pas excité par les idées qu'ils se sont faites de l'honneur, ils se montrent aussi sensibles à la douleur que les autres hommes [1]. D'ailleurs cette fermeté dans les souffrances pour laquelle les Américains sont si justement célébrés n'est pas une vertu générale parmi eux. On a vu la constance de plusieurs victimes succomber aux agonies de la torture; leur faiblesse et leurs plaintes complètent alors le triomphe de leurs ennemis, et réfléchissent une idée de déshonneur sur leurs concitoyens [2].

Les hostilités continuelles qui subsistent parmi les tribus américaines produisent des effets très-funestes. Comme ils n'ont pas assez d'industrie pour amasser, même dans le temps de paix, des provisions de subsistance au delà du nécessaire, lorsque l'irruption d'un ennemi vient dévaster leurs terres cultivées ou les troubler dans leur chasse, c'est une calamité qui réduit presque toujours à une extrême disette un peuple naturellement dépourvu de prévoyance et de ressources. Tous les habitants du district exposé à cette invasion sont forcés d'ordinaire à se réfugier dans les bois ou dans les montagnes, où ils ne trouvent que très-peu de moyens de subsister et où une grande partie périt. Malgré les précautions extrêmes avec lesquelles leurs opérations militaires sont dirigées et le soin que prend chaque chef pour conserver la vie de ses compagnons, comme ils jouissent rarement de quelque intervalle de paix, la perte des hommes est très-considérable parmi les Américains, eu égard au degré de population. La famine et la guerre se réunissent pour diminuer leur nombre. Toutes les tribus sont faibles, et plusieurs de celles qui étaient autrefois puissantes se

[1] Voyez la Note 96.
[2] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III. 248-385. — De la Potherie, III, 48.

sont épuisées par degrés, et ont à la fin disparu; il n'en reste aujourd'hui que le nom [1].

Pour remédier à cet affaiblissement continuel, il y a des tribus qui cherchent à réparer leurs forces nationales en adoptant les prisonniers faits à la guerre, et qui par cet expédient préviennent leur extinction totale. Cet usage n'est cependant pas universellement établi. Le ressentiment agit en général avec plus de force sur les sauvages que les considérations de politique. Presque tous leurs captifs étaient anciennement sacrifiés à la vengeance, et ce n'est que depuis que leur nombre a commencé à diminuer sensiblement qu'ils ont adopté des usages plus doux. Mais ceux qui se trouvent ainsi naturalisés renoncent pour jamais à leur patrie, et prennent si absolument les mœurs ainsi que les passions du peuple qui les adopte [2], qu'ils se joignent souvent à ses guerriers dans des expéditions contre leurs concitoyens. Un changement si subit et si contraire à un des sentiments les plus puissants que donne la nature paraîtrait étrange chez beaucoup de peuples, mais il est encore plus inexplicable dans ces peuplades où les animosités nationales sont si violentes et si profondément enracinées. Cela paraît cependant résulter naturellement des principes sur lesquels la guerre se fait en Amérique. Chez les nations dont l'objet est d'exterminer leurs ennemis, l'échange des prisonniers ne peut pas avoir lieu. Du moment qu'un guerrier est pris à la guerre, sa tribu et ses parents le regardent comme mort [3]. Il s'est couvert d'une honte ineffaçable en se laissant surprendre par un ennemi, et, s'il revenait avec cette tache à son honneur, ses plus proches parents ne le recevraient pas, et même ne voudraient pas avouer qu'ils le connaissent [4]. Il y avait même des tribus où l'on était encore plus rigoureux. Lorsqu'un prisonnier revenait parmi les siens, ils croyaient devoir expier le déshonneur dont il avait couvert son pays en le mettant à mort sur-le-champ [5]. Le malheureux prisonnier

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 202-429. — Gumilla, II, 227.
[2] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 245. — Lafitau, II, 308.
[3] Voyez la Note 97.
[4] Lahontan, II, 185-186.
[5] Herrera, decad, III, lib. IV, cap. 16, p. 173.

se voyant donc proscrit de sa patrie, et les liens qui l'attachaient à elle étant irrévocablement brisés, il éprouve moins de répugnance à contracter de nouveaux engagements avec des étrangers qui non-seulement le délivrent d'une mort cruelle, mais lui offrent de l'admettre à tous les droits de concitoyen. La parfaite ressemblance des mœurs parmi les nations sauvages facilite et complète cette union, et rien n'empêche un prisonnier de transporter non-seulement ses services, mais même son affection à la communauté dans le sein de laquelle il vient d'être reçu.

Quoique la guerre soit la principale occupation des hommes dans l'état sauvage et qu'ils mettent leur plus grande gloire à y exceller, ils y ont une infériorité bien marquée toutes les fois qu'ils s'y trouvent engagés avec des nations policées. Dépourvus de cette prévoyance qui sait prévenir les événements futurs et y pourvoir, ne connaissant ni l'union et la confiance mutuelle nécessaires pour former de vastes plans d'opérations, ni la subordination non moins nécessaire pour en assurer l'exécution et le succès, les peuples sauvages peuvent étonner par leur valeur un ennemi discipliné, mais rarement peuvent-ils s'en faire redouter par leur conduite ; et toutes les fois que la guerre sera de longue durée, ils seront forcés de céder à la supériorité de l'art [1]. Les Péruviens et les Mexicains, quoique leurs progrès dans les arts de la civilisation fussent peu considérables si on les compare aux peuples policés de l'Europe ou de l'Asie, avaient pris un tel ascendant sur les tribus sauvages dont ils étaient environnés, qu'ils en avaient soumis la plupart avec une grande facilité à leur domination. Lorsque les Européens allèrent assaillir les différentes provinces de l'Amérique, cette supériorité se fit sentir d'une manière encore plus frappante. Ni le courage ni le nombre des naturels ne put tenir contre les efforts d'une poignée d'ennemis disciplinés ; les querelles et les haines qui divisaient ces peuples sauvages les empêchaient de se réunir pour former un plan de défense commune, et chaque tribu combattant à part, il fut aisé de les subjuguer toutes.

VI. Si les arts des peuples grossiers, qui ne connaissent

[1] Voyez la NOTE 98.

point l'usage des métaux, méritent qu'on y fasse quelque attention, ce n'est qu'autant qu'ils servent à faire connaître le génie et les mœurs d'un peuple. Le premier sentiment de peine qu'un sauvage peut éprouver doit naître de la manière dont son corps est affecté par la chaleur, le froid ou l'humidité du climat sous lequel il vit; son premier soin sera donc de chercher à se garantir contre cet inconvénient. Dans les climats plus chauds et plus doux de l'Amérique aucun des peuples sauvages n'avait des habillements. La nature ne leur avait pas même appris qu'il pût y avoir quelque indécence à se montrer entièrement nu [1]. Comme sous un ciel doux on a peu besoin de se défendre contre les injures de l'air, et que leur extrême indolence leur faisait éviter toute espèce de travail qui n'était pas commandé par la nécessité, tous les habitants des îles et une grande partie de ceux du continent restaient dans cet état de nudité absolue. D'autres se contentaient d'un léger vêtement pour satisfaire uniquement à la décence. Mais, quoique nus, ils n'étaient pas sans quelque sorte d'ornement, et ils arrangeaient leurs cheveux de plusieurs manières différentes. Ils attachaient des morceaux d'or, des coquilles ou des pierres brillantes à leurs oreilles, à leur nez, à leurs joues [2]. Ils dessinaient sur leur peau une multitude de figures diverses; ils passaient beaucoup de temps et prenaient beaucoup de peine pour parer leurs personnes d'une manière bizarre. Mais la vanité, qui trouve des occasions sans nombre d'exercer l'invention et l'industrie dans les pays où la parure est devenue un art très-compliqué, doit se trouver circonscrite dans un cercle très-étroit et bornée à un très-petit nombre d'objets chez des sauvages nus; aussi ces peuples ne se contentent pas de ces simples ornements dont nous avons parlé; ils ont un singulier penchant à changer les formes naturelles de leurs corps. Cette pratique était universelle chez les tribus les plus grossières de l'Amérique. Leurs opérations pour cet objet commencent à l'instant même où l'enfant est né. Quelques peuples, en lui comprimant les os du crâne encore mous et flexibles, lui aplatis-

[1] Lery, Navigat. ap. de Bry, III, p. 164. — Vie de Colomb, chap. XXIV. — Venegas, Hist. of Californ., p. 70.

[2] Lery, ap. de Bry, III, 165. — Lettres édif., XX, 223.

sent la couronne de la tête. Quelques-uns donnent à la tête la figure d'un cône, d'autres cherchent à lui faire prendre une forme carrée [1]. Ils mettent souvent en danger la vie de leurs enfants par ces efforts violents et absurdes pour déranger le plan de la nature sous le vain prétexte de le perfectionner. Mais, dans tous ces moyens que les Américains prenaient, soit pour orner leurs personnes ou pour changer leurs formes naturelles, ils semblent s'être moins proposé de plaire ou de s'embellir que de se donner un air plus imposant et plus redoutable. Leur goût de parure se rapportait plus à la guerre qu'à la galanterie. Il y avait entre les deux sexes une subordination si marquée, qu'elle éteignait jusqu'au désir de se paraître mutuellement aimables. L'homme aurait cru au-dessous de lui de se parer pour plaire à celle qu'il était accoutumé à regarder comme son esclave. C'était lorsqu'un guerrier se proposait d'être admis au conseil de sa nation ou d'entrer en campagne contre les ennemis, qu'il prenait ses plus beaux ornements et parait sa personne avec le plus de recherche et de soin [2]. Le vêtement des femmes était très-simple et peu varié; tout ce qu'il y avait de précieux ou de brillant était réservé aux hommes. Dans plusieurs tribus les femmes étaient obligées de passer chaque jour une grande partie de leur temps à parer et à peindre leurs maris; il leur restait peu de loisir pour s'occuper de leur propre parure. Parmi une race d'hommes assez hautaine pour mépriser les femmes, ou assez insensible pour les dédaigner, elles devenaient naturellement paresseuses et négligentes, tandis que le goût de la parure, qu'on regarde comme leur passion favorite, était particulièrement réservé à l'autre sexe [3]. C'était tout à la fois la distinction du guerrier et une de ses plus sérieuses occupations [4]. Un usage des Améri-

[1] Oviedo, Hist., lib. III, cap. 5. — Ulloa, I, 329. — Voy. de Labat, II, 72. — Charlevoix, III, 323. — Gumilla, I, 197. — Acugna, Relat. de la rivière des Amazones, II, 83. — Lawson's Voy. to Carolina, pag. 33.

[2] Wafer's Voy., p. 142. — Lery, ap. de Bry, III, 167. — Charlevoix, Hist. de Nouv. Fr., III, 216-222.

[3] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 278-327. — Lafitau, II, 53. — Kalm, Voy. en Amériq., III, 273. — Lery, ap. de Bry, III, 169. — Purchas, Pilgr., IV, 1287. — Ribas, Hist. de los Triunf., 472.

[4] Voyez la NOTE 99.

cains, qui, au premier coup d'œil, paraît très-singulier et très-bizarre, n'est qu'un moyen ingénieux que leur sagacité a découvert pour remédier aux principaux inconvénients de leur climat, souvent brûlant ou humide à l'excès. Tous les peuples qui n'ont pas l'usage des vêtements ont coutume d'oindre leur corps avec de la graisse d'animaux, des gommes visqueuses et des huiles de différentes espèces. Ils arrêtent par là cette transpiration surabondante, qui, sous la zone torride, épuise la force de la constitution et abrége la durée de la vie humaine; ils se garantissent en même temps contre l'excessive humidité qui règne pendant la saison des pluies [1]. Ils mêlent aussi en certains temps différentes couleurs avec ces substances onctueuses, et couvrent leur corps de cette composition. Sous cet impénétrable vernis non-seulement leur peau se trouve défendue contre la chaleur pénétrante du soleil; mais l'odeur ou le goût de ce mélange écarte aussi loin d'eux ces essaims innombrables d'insectes qui abondent dans les bois et dans les marécages, surtout dans les climats chauds, et dont la persécution serait intolérable pour des hommes entièrement nus [2].

Après le soin de la parure, l'objet qui doit attirer l'attention d'un sauvage est de se former quelque habitation qui puisse lui procurer un abri pour le jour et une retraite pour la nuit. Le guerrier sauvage regarde comme un objet d'importance tout ce qui est lié avec ses idées de dignité personnelle, tout ce qui a quelque rapport à son caractère militaire: mais il voit avec la plus grande indifférence ce qui ne concerne que la vie paisible et active. Ainsi, quoiqu'il se montre fort recherché sur sa parure, il ne fait guère d'attention à l'élégance ou à la commodité de son habitation. Les peuples sauvages, trop éloignés encore de cet état de civilisation où la manière de vivre est regardée comme une marque de distinction, ne connaissant aucun de ces besoins qui ne peuvent se satisfaire que par différents genres d'industrie, règlent la construction de leurs maisons d'après leurs idées bornées du pur nécessaire. Quelques-uns des peuples d'Amérique étaient encore si grossiers et si

[1] Voyez la NOTE 100.

[2] Labat, II, 73. — Gumilla, I, 190, 202. — Bancroft, Nat. Hist. of Guyana, 81, 280.

peu éloignés de la simplicité primitive de la nature, qu'ils n'avaient aucune espèce de cabane. Dans cet état, ils se mettent à l'abri de l'ardeur du soleil sous des arbres touffus, et la nuit ils se forment un couvert de branches et de feuilles [1]. Dans le temps des pluies, ils se retirent sous des abris formés par la nature ou creusés de leurs propres mains [2]. D'autres, qui n'ont point de demeure fixe et qui errent dans les forêts à la recherche du gibier, se logent pour un temps dans des huttes qu'ils construisent avec facilité, et qu'ils abandonnent sans peine. Les habitants de ces vastes plaines, inondées par le débordement des rivières dans les grosses pluies qui tombent périodiquement entre les tropiques, construisent des cabanes sur des bases élevées et fortement attachées au terrain, ou bien ils les placent au milieu des branches des arbres, et se garantissent par là de la grande inondation dont ils sont environnés [3]. Tels ont été les premiers essais des peuples les plus sauvages de l'Amérique pour se former des habitations. Parmi ceux même qui étaient plus industrieux et dont la résidence était fixe, la structure des maisons était extrêmement simple et grossière : c'étaient de misérables huttes, d'une forme quelquefois oblongue et quelquefois circulaire, où ils ne cherchaient qu'un abri, sans s'embarrasser de l'élégance ni même de la commodité. Les portes en étaient si basses qu'on ne pouvait y entrer qu'en se courbant jusqu'à terre, ou en rampant sur ses mains. Elles étaient sans fenêtres, et le toit était percé d'un grand trou par où sortait la fumée.

Il serait au-dessous de la dignité de l'histoire, ou même étranger à l'objet de mon travail, de suivre les voyageurs dans les autres détails minutieux de leurs relations. Un seul trait mérite d'être observé, parce qu'il est singulier, et qu'il jette du jour sur le caractère du peuple. Il y avait quelques maisons assez grandes pour y loger quatre-vingts ou cent personnes. Elles étaient bâties pour recevoir différentes familles qui habitaient

[1] Voyez la NOTE 101.

[2] Lettres édif., V, 273. — Venegas, Hist. of Californ., I, 76. — Lozano, Descr. del Gran Chaco, p. 55. — Gumilla, I, 383. — Bancroft, Nat. Hist. of Guyana, 277. — Lettres édif., II, 176.

[3] Gumilla, I, 225. — Herrera, decad., I, lib. IX, cap. 6. — Oviedo, Sommar, p. 53, C.

ensemble sous le même toit[1], souvent autour du feu commun, sans aucune espèce de cloison ou de séparation entre les espaces qu'elles occupaient respectivement. Lorsque les hommes ont acquis des idées distinctes de propriété, ou qu'ils sont assez attachés à leur femme pour les observer avec inquiétude et avec jalousie, les familles commencent à se séparer et à s'établir dans des maisons particulières, où chacun puisse garder et défendre ce qu'il a intérêt de conserver. Cette forme singulière d'habitation chez les Américains peut donc être considérée non-seulement comme l'effet de la communauté des biens qui existait parmi différentes peuplades, mais encore comme une preuve de l'indifférence des hommes pour leurs femmes. S'ils n'avaient pas été accoutumés à une parfaite égalité, un tel arrangement n'aurait pas pu avoir lieu. S'ils avaient eu une sensibilité prompte à s'alarmer, ils n'auraient pas exposé la vertu de leurs femmes aux tentations et aux facilités qui naissent de ce mélange des différents sexes. On ne peut s'empêcher en même temps d'admirer la concorde qui règne dans ces habitations où des familles nombreuses sont ainsi entassées; il n'y a que des hommes d'un caractère très-doux ou d'un tempérament flegmatique qui, dans une semblable situation, puissent éviter le tumulte, les animosités et la discorde[2].

Après avoir pourvu à son vêtement et à son habitation, le sauvage doit sentir la nécessité de se faire des armes convenables pour attaquer ou repousser un ennemi; c'est un objet qui a exercé de bonne heure l'industrie et l'invention des peuples les moins civilisés. Les premières armes offensives furent sans doute celles que le hasard présenta, et les premiers efforts de l'art pour les perfectionner durent être extrêmement simples et grossiers. Des massues faites de quelque bois pesant, des pieux durcis au feu, des lances dont la pointe est armée d'un caillou ou d'un os de quelque animal, sont des armes connues par les nations les plus grossières, mais qui ne pouvaient servir que dans des combats corps à corps. Les hommes

[1] Voyez la NOTE 102.

[2] Journal de Grillet et Bechamel dans la Guyane, p. 65. — Lafitau, Mœurs, etc, II, 4. — Torquemada, Monarq., I, 247. — Joutal, Journ. hist., 217. — Lery, Hist. Brasil. ap. de Bry, III, 238. — Lozano, Descr. del gran Chaco, 67.

ont cherché ensuite les moyens de faire du mal à leurs ennemis à une certaine distance : l'arc et les flèches sont les premières armes qu'ils aient imaginées pour cet objet ; cette espèce d'arme s'est trouvée chez des peuples qui sont encore dans l'enfance de la société, et l'usage en est familier aux habitants de toutes les parties du globe. Il est cependant remarquable qu'il y ait eu en Amérique des tribus assez dépourvues d'industrie pour n'avoir pas encore fait une découverte si simple[1], et qui paraissaient ne connaître l'usage d'aucune arme de trait. La fronde, dont la construction n'est pas plus compliquée que celle de l'arc et dont l'usage n'est pas moins ancien chez plusieurs nations, était peu connue des habitants de l'Amérique septentrionale[2] ou des îles ; mais elle paraît avoir été employée par quelques tribus dans le continent méridional[3]. Les naturels de quelques provinces du Chili et les Patagons qui habitent l'extrémité méridionale de l'Amérique, ont une arme qui leur est propre. Ils attachent des pierres grosses environ comme le poing à chaque extrémité d'une courroie de cuir de huit pieds de long, et, après les avoir fait tourner autour de leurs têtes, ils les lancent avec une telle adresse qu'ils manquent rarement l'objet auquel ils visent[4].

Chez des peuples qui ne connaissaient guère d'autre occupation que la guerre ou la chasse, les principaux efforts de l'esprit et de l'industrie ont dû naturellement se diriger vers ces deux objets[5]. A l'égard de tous les autres, leurs besoins et leurs désirs étaient si bornés que leur invention n'avait pas de quoi s'exercer. Comme leur nourriture et leurs habitations étaient extrêmement simples, leurs ustensiles domestiques étaient très-grossiers et en petit nombre. Quelques-unes des tribus méridionales avaient trouvé l'art de faire des vaisseaux de terre et de les cuire au soleil, de manière qu'ils pouvaient supporter le feu. Les habitants de l'Amérique septentrionale creusaient un morceau de bois dur en forme de marmite, et la remplissaient

[1] Piedrahita, Conq. del Nuevo Reyno, etc., IX, 12.
[2] Naufr. de Alv. Nun. Cabeça de Vaca, cap. 10, p. 12.
[3] Piedrahita, p. 16. — Voyez la NOTE 103.
[4] Ovalle, Relat. of Chili, Churchil's Collect., III, 82. — Falkner's Descr. of Patag., p. 130.
[5] Voyez la NOTE 104.

d'eau qu'ils faisaient bouillir en y jetant des pierres rougies au feu [1] : ils se servaient de ces vaisseaux pour apprêter une partie de leurs aliments. On peut regarder cette invention comme un pas vers le raffinement et le luxe ; car dans le premier état de société les hommes ne connaissaient d'autres moyens d'apprêter leurs aliments que celui de les faire griller sur le feu, et dans plusieurs peuplades américaines c'est la seule espèce de cuisine qui soit encore connue [2]. Mais le chef-d'œuvre de l'art chez les sauvages du Nouveau-Monde, c'est la construction de leurs canots. Un Esquimau, enfermé dans son bateau d'os de baleine, couvert de peaux de veaux marins, peut braver cet Océan orageux où la stérilité de son pays le force à chercher la principale partie de sa subsistance [3]. Les naturels du Canada se hasardent sur leurs rivières et sur leurs lacs dans des bateaux faits d'écorce d'arbre, et si légers que deux hommes peuvent les porter, lorsque des bas-fonds ou des cataractes arrêtent la navigation [4]. C'est dans ces fragiles bâtiments qu'ils entreprennent et exécutent de longs voyages [5]. Les habitants des îles et du continent méridional se font des canots en creusant avec beaucoup de peine le tronc d'un gros arbre ; et quoique ces bâtiments paraissent lourds et mal construits, ils s'en servent avec tant de dextérité, que des Européens qui connaissent tous les progrès qu'a faits la science de la navigation ont été étonnés de la rapidité de leurs mouvements et de la célérité de leurs évolutions. Leurs pirogues ou bateaux de guerre sont assez grands pour contenir quarante ou cinquante personnes : les canots dont ils se servent pour la pêche et les petits voyages ont moins de capacité [6]. La forme, ainsi que les matériaux de ces différents bâtiments sont très-bien adaptés au service pour lequel ils sont destinés ; et plus on les examine avec soin, plus on admire le mécanisme et la convenance de leur construction.

Dans tous les efforts d'industrie que font les Américains, il

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 332.
[2] Voyez la NOTE 105.
[3] Ellis, Voyage à la baie d'Hudson, 133.
[4] Voyez la NOTE 106.
[5] Lafitau, Mœurs des sauvages. II, 213.
[6] Labat, Voyage, II, 91, 131.

y a un trait frappant de leur caractère qui se marque d'une manière sensible. Ils commencent un travail sans ardeur, le continuent avec peu d'activité, et, comme les enfants, s'en laissent aisément distraire. Même dans les opérations qui paraissent les plus intéressantes, et où les plus puissants motifs demandent des efforts vigoureux, ils travaillent avec une mollesse et une langueur extrêmes. L'ouvrage avance sous leurs mains avec tant de lenteur, qu'un témoin oculaire le compare aux progrès imperceptibles de la végétation[1]. Ils emploient quelquefois plusieurs années à faire un canot, de manière qu'il commence à pourrir de vieillesse avant d'être achevé. Ils laisseront périr une partie de toit avant de finir l'autre[2]. L'opération manuelle la plus facile consume un grand espace de temps; ce qui chez les nations policées demanderait à peine quelque effort d'industrie, est pour les sauvages une longue et pénible entreprise. Cette lenteur dans l'exécution des travaux de toute espèce peut être attribuée à différentes causes. Pour des sauvages qui ne doivent point leur subsistance aux travaux d'une industrie régulière, le temps est de si peu d'importance qu'ils n'y attachent aucun prix, et pourvu qu'ils puissent venir à bout de ce qu'ils ont entrepris, ils ne s'embarrassent jamais du temps qu'il leur en a coûté. Les outils qu'ils emploient sont si imparfaits, si peu commodes, que tous les ouvrages qu'ils entreprennent ne peuvent manquer d'être difficiles et ennuyeux. L'artiste le plus habile et le plus industrieux aurait bien de la peine à venir à bout du travail le plus simple, s'il n'avait pas de meilleurs outils qu'une hache de pierre, une coquille tranchante ou l'os de quelque animal : il n'y a que le temps qui puisse suppléer à ce défaut de moyens ; mais c'est le tempérament flegmatique et froid particulier aux Américains qui rend surtout leurs opérations si languissantes. Il est presque impossible de les tirer de cette indolence habituelle, et à moins qu'ils ne soient engagés dans une expédition de guerre ou de chasse, ils paraissent incapables de faire aucun effort de vigueur. L'application qu'ils mettent aux objets n'est pas assez forte pour donner l'essor à cet esprit inventif qui suggère des expédients

[1] Gumilla, II, 297.
[2] Bordes, Relat. des Caraïbes, p. 22.

pour abréger et faciliter le travail. Ils reviendront chaque jour à leur tâche; mais tous les moyens qu'ils ont pour l'achever sont fastidieux et pénibles[1]. Même depuis que les Européens leur ont communiqué la connaissance de leurs instruments et leur ont appris à imiter leurs arts, le caractère propre des Américains se marque encore dans tout ce qu'ils font. Ils peuvent mettre de la patience et de l'assiduité au travail; ils savent copier avec une exactitude servile et minutieuse; mais ils montrent peu d'invention et toujours une grande lenteur. Malgré l'instruction et l'exemple, l'esprit de ce peuple prédomine; leurs mouvements sont naturellement pesants, et il est inutile de les presser d'accélérer leur marche. *Un ouvrage d'Indien* est une expression familière parmi les Espagnols d'Amérique pour exprimer tout ce dont l'exécution a demandé beaucoup de temps et de travail[2].

VII. Il n'y a aucune circonstance dans la description des peuples sauvages qui ait excité une plus grande curiosité que leurs opinions et leurs pratiques religieuses; et il n'y en a point peut-être qu'on ait plus mal entendues ou représentées avec moins de fidélité. Les prêtres et les missionnaires sont les personnes qui ont eu le plus d'occasions de suivre cette recherche parmi les tribus de l'Amérique les moins civilisées; mais leur esprit, prévenu des dogmes de leur propre religion et accoutumé à ses institutions, est toujours porté à découvrir dans les opinions et les rites de tous les peuples quelque chose qui ressemble à ces objets de leur vénération. Ils ne voient les objets qu'à travers un milieu qui en altère la forme. Ils cherchent à concilier avec leur propre croyance les institutions qu'ils observent, non à les expliquer conformément aux idées grossières du peuple même à qui elles appartiennent. Ils attribuent à ce peuple des idées qu'il est incapable d'avoir, et le supposent instruit de principes et de faits dont il est impossible qu'il ait la connaissance. De là quelques missionnaires ont cru découvrir, même chez les nations les plus barbares de l'Amérique, des traces non moins claires que surprenantes d'une connaissance distincte des mystères sublimes et des institutions particulières

[1] Voyez la NOTE 107.
[2] Ulloa, Voy., I, 335. — Lettres édif., XV, 348.

du christianisme. En interprétant arbitrairement certaines expressions et certaines cérémonies, ils en ont conclu que ces nations avaient quelque connaissance de la doctrine de la Trinité, de l'Incarnation du fils de Dieu, de son sacrifice expiatoire, de la vertu de la croix et de l'efficacité des sacrements [1]. On sent que des guides si crédules et si peu éclairés ne méritent guère de confiance.

Mais lors même que nous choisirons avec le plus grand soin nos autorités, il ne faut pas les suivre avec une foi implicite. Toute recherche dans les notions religieuses des peuples sauvages est enveloppée de difficultés particulières, et il faut souvent s'arrêter pour séparer les faits qu'on rapporte d'avec les raisonnements dont ils sont accompagnés, et les théories qu'on en veut déduire. Plusieurs écrivains pieux, plus frappés de l'importance du sujet dont ils s'occupaient, qu'attentifs à l'état du peuple dont ils cherchaient à découvrir les sentiments, ont employé beaucoup de travail inutile à des investigations de ce genre [2].

Il y a deux points fondamentaux sur lesquels est établi le système entier de la religion, autant qu'on en peut juger par les seules lumières de la nature. L'un regarde l'existence d'un Dieu, l'autre l'immortalité de l'âme. C'est un objet non-seulement de curiosité, mais aussi d'instruction, que d'examiner quelles étaient les idées des naturels de l'Amérique sur ces points importants. Je bornerai mes recherches à ces deux articles, laissant à d'autres l'examen des opinions subordonnées et le détail des superstitions locales.

Quiconque a eu occasion d'observer les opinions religieuses des hommes des dernières classes de la société, même chez les nations les plus éclairées et les plus civilisées, trouvera que leur système de croyance leur a été communiqué par l'instruction, et n'est point le fruit de leurs propres recherches. Cette nombreuse partie du genre humain condamnée au travail, dont l'occupation principale et presque unique est de s'assurer une subsistance, considère sans beaucoup de réflexion le plan et les

[1] Venegas, I, 88, 92. — Torquemada, II, 445. — Garcia, Origin., 122. — Herrera, decad., IV, lib. IX, cap. 7; decad., V, lib. IV, cap. 7.
[2] Voyez la Note 108.



opérations de la nature, et n'a ni le loisir, ni la capacité d'entrer dans ces spéculations subtiles et compliquées qui conduisent à la connaissance des principes de la religion naturelle. Dans les premiers périodes de la vie sauvage, de pareilles recherches sont absolument inconnues. Quand les facultés intellectuelles commencent seulement à se développer, et que leurs premiers efforts se portent sur un petit nombre d'objets de première nécessité, quand l'esprit n'est pas assez étendu pour se former des idées générales et abstraites, quand le langage est tellement borné qu'il manque de mots pour distinguer tout ce qui n'affecte pas quelques-uns des sens, il serait absurde de prétendre que l'homme fût capable d'observer exactement la relation qui se trouve entre la cause et l'effet, ou qu'il pût s'élever de la contemplation de l'un à la connaissance de l'autre, et se former des notions justes d'un Dieu, comme créateur et modérateur de l'univers. Partout où l'esprit a été étendu par la philosophie et éclairé par la révélation, l'idée de création est devenue si familière que nous ne réfléchissons guère combien cette idée est abstraite et profonde, et combien d'observations et de recherches il a fallu à l'homme pour arriver à la connaissance de ce principe élémentaire de la religion. Aussi a-t-on découvert en Amérique plusieurs tribus qui n'ont aucune idée d'un Être suprême, ni aucune pratique de culte religieux. Indifférents à ce spectacle magnifique d'ordre et de beauté que le monde présente à leurs regards, ne songeant ni à réfléchir sur ce qu'ils sont eux-mêmes, ni à rechercher quel est l'auteur de leur existence, les hommes dans l'état sauvage consument leurs jours, ainsi que les animaux qui vivent autour d'eux, sans reconnaître ni adorer aucune puissance supérieure. Ils n'ont dans leur langue aucun mot pour désigner la Divinité, et les observateurs les plus attentifs n'ont pu découvrir parmi eux aucune institution, aucun usage qui parût supposer qu'ils reconnussent l'autorité d'un Dieu, et qu'ils s'occupassent à mériter ses faveurs [1]. Ce n'est cependant que dans l'état de nature le plus simple, et

[1] Biet, 539. — Lery, ap. de Bry, III, 221. — Nieuhoff, Churchill's Collect., II, 132. — Lettr. édif., II, 177; *ibid.*, 12-13. — Venegas, I, 87. — Lozano, Descr. del gran Chaco, 59. — Fernand., Mission. de Chiquit., 39. — Gumilla, II, 156. — Rochefort, Hist. des Antilles, p. 468. — Margrave, Hist. in Append. de Chiliensibus, 286. —

lorsque les facultés intellectuelles de l'homme sont trop faibles et trop bornées pour l'élever beaucoup au-dessus des animaux, qu'on observe cette ignorance absolue d'une puissance invisible. Mais l'esprit humain, naturellement formé pour la religion, s'ouvre bientôt à des idées qui, lorsqu'elles sont corrigées et épurées, sont destinées à être une grande source de consolation au milieu des calamités de la vie. On aperçoit des notions de quelques êtres invisibles et puissants dans les usages de plusieurs tribus américaines qui sont encore dans l'enfance de la société. Ces notions sont dans l'origine vagues et obscures, et paraissent plutôt provenir d'un sentiment de crainte pour des maux dont l'homme est menacé, que d'un sentiment de reconnaissance pour des bienfaits reçus. Tandis que la nature poursuit son cours avec une régularité constante et uniforme, l'homme jouit des biens qu'elle lui procure sans en rechercher la cause ; mais tout écart de cette marche régulière le frappe et l'étonne. Lorsqu'il voit arriver des événements auxquels il n'est point accoutumé, il en cherche les causes avec une curiosité active. Son entendement est incapable de les démêler ; mais l'imagination, qui est une faculté de l'âme plus ardente et plus audacieuse, décide sans hésiter : elle attribue les événements extraordinaires de la nature à l'influence de quelques êtres invisibles, et suppose que le tonnerre, les tremblements de terre et les ouragans sont leur ouvrage. On a trouvé chez plusieurs nations grossières quelques idées confuses d'une puissance spirituelle ou invisible, dirigeant les fléaux naturels qui désolent la terre et épouvantent ses habitants [1]. Mais indépendamment de ces calamités, les peines et les dangers de la vie sauvage sont si multipliés, l'homme dans cet état se trouve souvent dans des situations si critiques, que son esprit est forcé par le sentiment de sa propre faiblesse de recourir à l'action d'une puissance et d'une intelligence supérieure aux forces humaines. Abattu par les calamités qui l'oppriment, exposé à des dangers qu'il ne peut repousser, le sauvage ne compte plus sur lui-même ; il sent

Ulloa, Notic. Améric., 335, etc. — Barrère, 218-219. — Harcourt, Voy. to Guyana, — Purchas, Pilgr., V, p. 1273. — Accounts of Brasil, by a Portuguese ; *ibid*, p. 1289. — Jones's Journal, p. 59. — Voyez la NOTE 109.

[1] Voyez la NOTE 110.

toute son impuissance et ne voit aucun moyen d'échapper à tant de maux que par l'interposition de quelque bras invisible. Ainsi l'on trouve que, chez toutes les nations ignorantes, les premières pratiques qui présentent quelques ressemblances avec des actes de religion n'ont pour objet que d'écarter des maux que l'homme peut souffrir ou redouter. Les *Manitous* ou *Ockis* des naturels de l'Amérique septentrionale étaient des espèces d'amulettes ou de charmes, auxquels ils attribuaient la vertu de prévenir tout événement fâcheux ; ou bien on les regardait comme des esprits tutélaires dont on pouvait implorer le secours dans des circonstances malheureuses[1]. Les habitants des îles admettaient des êtres qu'ils appelaient *Cemis*, et qu'ils regardaient comme les auteurs de tous les maux qui affligent l'espèce humaine ; ils représentaient ces divinités terribles sous les formes les plus effrayantes, et ne leur rendaient un hommage religieux que dans la vue d'apaiser leur courroux[2]. Il y avait des tribus où les idées de religion étaient plus étendues ; elles reconnaissaient des êtres bons qui se plaisaient à faire le bien, ainsi que des êtres méchants qui aimaient à faire le mal ; mais chez ces peuples même la superstition paraît encore être le fruit de la crainte, et tous ses efforts avaient pour but de détourner des malheurs. Ils étaient persuadés que leurs divinités bienfaisantes étaient portées par leur nature même à faire tout le bien qui était en leur pouvoir, sans avoir besoin de prières ni de reconnaissance ; ainsi leur unique soin était de chercher à conjurer et à fléchir la colère des puissances malfaisantes qu'ils regardaient comme ennemies de l'homme[3].

Telles étaient les notions imparfaites de la plupart des Américains, relativement à l'influence des agents invisibles, et tel était presque universellement le vil et grossier objet de leurs superstitions. Si nous pouvions remonter à la source des idées des autres nations jusqu'à ce premier état de société où l'histoire commence de les offrir à nos regards, nous apercevrions une ressemblance frappante entre leurs opinions et leurs pra-

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 343. — Creuxii Hist. Canad., p. 82.
[2] Oviedo, lib. III, cap. 1, p. 111. — P. Martyr, decad., p. 102.
[3] Du Tertre, II, 365. — Borde, p. 14. — State of Virginia, by a nativ. book III, p. 32, 33. — Dumont, I, 165. — Bancroft, Nat. Hist. of Guyana, 309.

tiques, et celles dont nous venons de parler : nous nous convaincrions aisément que dans des circonstances semblables l'esprit humain suit partout à peu près la même route dans ses progrès, et arrive presque aux mêmes résultats. Les impressions de la crainte se marquent d'une manière sensible dans tous les systèmes de superstition formés dans cet état de société, et les notions les plus exaltées des hommes se bornent à une idée obscure de certains êtres dont la puissance, quoique surnaturelle, est limitée dans ses objets comme dans ses moyens.

Chez d'autres peuples qui sont unis en société depuis plus longtemps, ou qui ont fait plus de progrès dans la civilisation, on aperçoit quelque étincelle d'une conception plus juste de la puissance qui gouverne le monde. Ils semblent avoir vu qu'il doit exister quelque cause universelle à laquelle tous les êtres doivent leur existence ; et si nous pouvons en juger par quelques expressions de leur langage, ils paraissent reconnaître une puissance divine qui a fait le monde et qui dispose de tous les événements. Ils l'appellent *le grand esprit* [1].

Mais ces idées sont vagues et confuses, et lorsqu'ils essaient de les expliquer, il est évident qu'ils donnent au mot *esprit* un sens très-différent de celui que nous y attachons, et qu'ils ne conçoivent aucun être qui ne soit corporel. Ils croient que leurs dieux ont une forme humaine, mais avec une nature supérieure à celle de l'homme, et ils débitent sur les qualités et les opérations de ces divinités des fables trop absurdes et trop incohérentes pour mériter une place dans l'histoire. Ces mêmes peuples ne connaissent aucune forme établie de culte public ; ils n'ont ni temples érigés en l'honneur de leurs divinités, ni ministres spécialement consacrés à leur service. Les différentes cérémonies et pratiques superstitieuses reçues parmi eux leur ont été transmises par tradition, et ils y ont recours avec une crédulité puérile, lorsque des circonstances particulières, les tirant de leur apathie ordinaire, les portent à reconnaître la puissance et à implorer la protection de quelques êtres supérieurs [2].

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 343. — Sagard, Voy. au pays des Hurons, 226.

[2] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 345. — Colden, I, 17.



La tribu des Natchez et les naturels de Bogota étaient beaucoup plus avancés dans leurs idées de religion, ainsi que daus leurs institutions politiques, que les autres nations sauvages de l'Amérique; et il n'est pas moins difficile de trouver la cause de cette distinction que de celle dont nous avons déjà parlé. Le soleil était le principal objet du culte chez les Natchez. Ils entretenaient dans leurs temples un feu perpétuel, comme l'emblème le plus pur de leur divinité; ces temples étaient construits avec une grande magnificence et décorés de différents ornements, autant que le comportait leur grossière architecture. Ils avaient des ministres chargés de veiller à l'entretien du feu sacré. La première fonction du grand chef de la nation était un acte de soumission au soleil tous les matins; et à certains temps de l'année il y avait des fêtes établies, qui étaient célébrées par tout le peuple en grande cérémonie, mais sans répandre du sang[1]. Ces fêtes sont la pratique de superstition la plus raffinée qu'on ait trouvée en Amérique, et peut-être une des plus naturelles et des plus séduisantes. Le soleil est la source apparente de la joie, de la fécondité et de la vie répandues sur toute la nature; et tandis que l'esprit humain, dans ses premiers essais de spéculation, contemple et admire la puissance universelle et active de cet astre, il est naturel que son admiration s'arrête à ce qui est visible, sans pénétrer jusqu'à la cause qu'il ne voit pas, et qu'il rende à l'ouvrage le plus brillant et le plus bienfaisant de l'Être-Suprême un culte qui n'est dû qu'à son auteur. Comme le feu est le plus pur et le plus actif de tous les éléments, et qu'il ressemble au soleil par quelques-unes de ses qualités et de ses effets, ce n'est pas sans raison qu'il a été choisi pour emblème de l'action puissante de cet astre. Les anciens Perses, peuple bien supérieur à tous égards aux nations sauvages dont je rappelle les usages, fondèrent leur système religieux sur les mêmes principes, et établirent des formes de culte public moins grossières et moins absurdes que celles des autres peuples qui avaient été privés du secours de la révélation. Cette étonnante conformité d'idées entre deux nations vivant dans deux états de

[1] Dumont, I, 158. — Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr. III, 417, 429. — Lafitau, I, 167.

société si différents, est une des circonstances les plus singulières et les plus inexplicables qui se rencontrent dans l'histoire des révolutions humaines,

A Bogota, le soleil et la lune étaient également les principaux objets de la vénération publique. Le système de religion y était plus régulier et plus complet, quoique moins pur que celui des Natchez. Il y avait des temples, des autels, des prêtres, des sacrifices; et tout ce long cortége de cérémonies que la superstition introduit partout où elle s'arroge un empire absolu sur l'esprit des hommes. Mais ce peuple avait des rites cruels et sanguinaires : il offrait à ses dieux des victimes humaines, et plusieurs de ses usages ressemblaient beaucoup aux institutions barbares des Mexicains, dont nous examinerons ailleurs plus en détail le génie et les mœurs[1].

A l'égard de cet autre point de religion qui établit l'immortalité de l'âme, les sentiments des Américains étaient plus uniformes. L'esprit humain, lors même qu'il n'est encore ni éclairé ni fortifié par la culture, se révolte à la pensée d'une dissolution totale et se plaît à s'élancer par l'espérance dans un état d'existence future. Ce sentiment, produit dans l'homme par la conscience de sa propre dignité et par un instinct secret qui le porte vers l'immortalité, est universel et peut être regardé comme naturel à l'espèce humaine : il est la base des espérances les plus sublimes de l'homme dans l'état de société le plus parfait, et la nature n'a pas voulu le priver de cette douce consolation, même dans l'état de société le plus simple et le plus grossier. Nous trouverons cette opinion établie d'un bout de l'Amérique à l'autre, en certaines régions plus vague et plus obscure, en d'autres plus développée et plus parfaite, mais nulle part inconnue. Les sauvages les plus grossiers de ce continent ne redoutent point la mort comme l'extinction de l'existence : ils espèrent tous un état à venir où ils seront à jamais exempts des calamités qui empoisonnent la vie humaine dans sa condition actuelle. Ils se représentent une contrée délicieuse, favorisée d'un printemps éternel, où les forêts abondent en gibier et les rivières en poissons, où la famine ne se fait

[1] Piedrahita, Conq. del Nuevo Reyno, p. 17. — Herrera, decad., VI, lib. V, cap. 6.



jamais sentir, et où ils jouiront sans travail et sans peine de tous les biens de la vie. Mais en se formant ces premières idées si imparfaites d'un monde invisible, les hommes supposent qu'ils continueront d'éprouver les mêmes désirs et de suivre les mêmes occupations; en conséquence, ils doivent naturellement réserver les distinctions et les avantages dans cet état futur aux qualités et aux talents qui sont ici-bas l'objet de leur estime. Ainsi les Américains accordaient le premier rang dans la terre des esprits au chasseur le plus habile, au guerrier le plus heureux et le plus hardi, à ceux qui avaient surpris et tué le plus d'ennemis, qui avaient tourmenté le plus grand nombre de captifs et dévoré leur chair [1]. Ces idées étaient si généralement répandues qu'elles ont donné naissance à leur coutume universelle, qui est à la fois la preuve la plus forte de la croyance des Américains à une vie à venir, et l'explication la plus claire de ce qu'ils espèrent y trouver. Comme ils imaginent que les morts vont recommencer leur carrière dans le nouveau monde où ils sont allés, ils ne veulent pas qu'ils y entrent sans défense et sans provisions; c'est pour cela qu'on enterre avec eux leur arc, leurs flèches et les autres armes employées dans la chasse et dans la guerre; on dépose dans leur tombeau des peaux et des étoffes propres à faire des vêtements, du blé d'Inde, du manioc, du gibier, des ustensiles domestiques et tout ce qu'on met au nombre des choses nécessaires à la vie [2]. Dans quelques provinces, lorsqu'un cacique ou chef venait à mourir, on mettait à mort un certain nombre de ses femmes, de ses favoris et de ses esclaves, qu'on enterrait avec lui, afin qu'il pût se montrer avec la même dignité et être accompagné des mêmes personnes dans son autre vie [3]. Cette persuasion est si profondément enracinée, qu'on voit

[1] Lery, ap. de Bry, III, 222. — Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 351. — De la Potherie, II, 45; III, 5.

[2] Chronica de Cieça de Léon, cap. 28. — Sagard, 288. — Creuxii Hist. Canad., p. 91. — Rochefort, Hist. des Antilles, 568. — Biet, 391. — De la Potherie, II, 44; III, 8. — Blanco, Convers. de Piritu, pag. 35.

[3] Dumont, Mémoire sur la Louisiane, I, 208. — Oviedo, lib. V, cap. 3. — Gomara, Hist. gen., cap 28. — P. Martyr, decad., 304. — Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr. III. 421. — Herrera, decad., I, lib. III, cap. 3. — P. Melchior Hernandez, Memor. de Chiriqui, Collect. Orig. papers, I, Chron. de Cieça de Léon, cap. 33.

plusieurs des personnes attachées à un chef s'offrir en victimes volontaires, et solliciter comme une grande distinction le privilége d'accompagner leur maître au tombeau. Il y a même des occasions où l'on avait de la peine à réprimer cet enthousiasme d'affection et de dévouement, et à réduire le cortége d'un chef chéri à un nombre modéré et tel que la tribu n'en souffrît pas un dommage trop considérable[1].

Chez les Américains, ainsi que chez les autres nations non civilisées, plusieurs des rites et des pratiques qui ressemblent à des actes de religion n'ont rien de commun avec la piété, et sont l'effet seulement d'un désir ardent de pénétrer dans l'avenir. C'est lorsque les facultés intellectuelles sont plus faibles et moins exercées que l'esprit humain est plus porté à sentir et à montrer cette vaine curiosité. Étonné des événements dont il est impossible de concevoir la cause, il suppose naturellement quelque chose de merveilleux et de mystérieux : alarmé d'un autre côté par des circonstances dont il ne peut prévoir la suite et les effets, il est obligé, pour les découvrir, d'avoir recours à d'autres moyens qu'à l'exercice de sa propre intelligence. artout où la superstition a fait assez de progrès pour former un système régulier, ce désir de percer dans les secrets de l'avenir se trouve lié avec elle. Alors la divination devient un acte religieux ; les prêtres, comme ministres du ciel, prétendent annoncer ses oracles. Ils sont les seuls devins, augures et magiciens qui possèdent l'art important et sacré de découvrir ce qui est caché aux yeux des autres hommes.

Chez ceux des peuples sauvages qui ne reconnaissent point de puissance qui gouverne le monde, qui n'ont ni prêtres ni cérémonies religieuses, la curiosité de lire dans l'avenir et de découvrir ce qui est inconnu tient à un principe différent et tire sa force d'une autre association d'idées. Comme les maladies de l'homme dans l'état sauvage sont, ainsi que celles des animaux, en petit nombre, mais extrêmement violentes, l'impatience de la souffrance et le désir de trouver la santé lui inspirent aisément un respect extraordinaire pour ceux qui se vantent de connaître la nature de ces maladies ou d'en prévenir les effets funestes. Mais ces charlatans d'Amérique étaient tel-

[1] Voyez la NOTE III.

lement ignorants sur la structure du corps humain, qu'ils n'avaient aucune idée des dérangements qui pouvaient y survenir, ni de la manière dont ils se terminaient. L'enthousiasme, réuni souvent à la ruse, suppléait à la science. Ils attribuaient l'origine des maladies à une influence surnaturelle, et prescrivaient ou exécutaient eux-mêmes différentes cérémonies mystérieuses auxquelles on supposait la vertu de les guérir. La crédulité et l'amour du merveilleux, si naturels à des hommes ignorants, favorisaient l'imposture et les disposaient à en être aisément dupes. Les premiers médecins des sauvages sont des espèces de magiciens qui se vantent de connaître le passé et de prédire l'avenir. Les enchantements, la sorcellerie et diverses cérémonies aussi vaines que bizarres sont les moyens qu'ils emploient pour chasser les causes imaginaires du mal [1], et, pleins de confiance sur l'efficacité de ces moyens, ils prédisent hardiment quel sera le destin de leurs malades. Ainsi la superstition dans sa forme primitive eut pour principe l'impatience naturelle à l'homme de se délivrer d'un mal présent, et non la crainte des maux qui l'attendaient dans une vie future; elle fut originairement entée sur la médecine, non sur la religion. Un des premiers et des plus sages historiens de l'Amérique fut frappé de cette alliance entre l'art de la divination et celui de la médecine chez les habitants de l'île Espagnole [2]. Mais cela n'était pas particulier à ces peuples. Il y avait dans toutes les parties de l'Amérique des devins et des enchanteurs qui s'appelaient les *Alexis*, les *Piayas*, les *Autmoins*, etc., suivant les différents endroits, et qui étaient les médecins de leurs tribus respectives, comme les *Buhitos* l'étaient à l'Espagnole. Comme leurs fonctions les mettaient à portée d'observer l'esprit humain affaibli par la maladie, et que dans cet état d'abattement l'homme est naturellement disposé à s'alarmer de craintes chimériques ou à se bercer d'espérances imaginaires, ils inspiraient aisément une aveugle confiance dans la vertu de leurs enchantements et dans la certitude de leurs prédictions [3].

[1] P. Melch. Hernandez, Mémor. de Chiriqui, Collect. Orig. pap., I.

[2] Oviedo, lib. V, cap. 1.

[3] Herrera, decad., I lib. III, cap. 4. — Osborn's Collect., II, 860. — Dumont, I, 169. — Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 361, 364. — Lawson, Nouv, Caroline, 214. — Ribas, Triunfos, p. 17. — Biet, 386. — De la Potherie, II, 35.

Lorsque les hommes ont une fois reconnu la réalité d'une puissance surnaturelle qui agit dans certains cas, ils sont aisément portés à la reconnaître dans d'autres. Les Américains ne supposèrent pas longtemps que l'efficacité des conjurations fût bornée à un seul objet : ils y eurent recours dans toutes les situations de danger ou de malheur. Lorsqu'ils éprouvaient des désastres à la guerre; lorsqu'ils étaient contrariés dans leur chasse par des contre-temps imprévus; lorsque les inondations ou la sécheresse menaçaient leurs moissons, ils appelaient leurs magiciens et leur faisaient commencer leurs enchantements pour découvrir la cause de ces calamités ou pour prédire quelle en serait l'issue [1]. Leur confiance dans cet art chimérique s'augmenta par degrés et se manifesta dans toutes les circonstances de la vie: chaque individu qui se trouvait dans quelque embarras ou qui voulait s'engager dans quelque entreprise importante, ne manquait pas de consulter le sorcier et de diriger sa conduite sur les instructions qu'il recevait. C'est sous cette forme que la superstition se montre chez les peuples les plus sauvages de l'Amérique, et la divination y est un art entouré de la plus haute estime. Longtemps avant que l'homme ait porté la connaissance d'une divinité jusqu'au point qui inspire le respect et conduit à un culte, nous le voyons lever une main présomptueuse pour écarter le voile salutaire sous lequel la Providence a voulu cacher ses desseins aux regards des humains; nous le voyons s'efforçant avec une vaine inquiétude de percer les mystères de l'administration divine. C'est une preuve des progrès et de la maturité de l'esprit humain, que de reconnaître et d'adorer une puissance modératrice de l'univers; mais le vain désir de pénétrer dans l'avenir n'est qu'une erreur de son enfance et une preuve de sa faiblesse.

C'est à cette même faiblesse qu'il faut attribuer la confiance des Américains dans les songes, leur soin d'observer les présages, leur attention au ramage des oiseaux et aux cris des animaux; ils regardent toutes ces circonstances comme des indications d'événements futurs, et si quelques-uns de ces pronostics leur paraissent défavorables, ils renoncent aussitôt à

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 3. — Dumont, I, 173. — Fernandez, Relat. de los Chiquit., p. 40. — Lozano, 84. — Margrave, 279.

l'entreprise qu'ils venaient de former avec le plus d'ardeur[1].

VIII. Si l'on veut avoir une idée complète des nations sauvages de l'Amérique, il ne faut pas omettre quelques coutumes singulières, qui, quoique universelles et caractéristiques, n'ont pu convenablement être rapportées à aucun des articles sous lesquels j'ai divisé mes recherches sur leurs mœurs.

L'amour de la danse est une passion favorite des sauvages de toutes les parties du globe. Comme une grande partie de leur temps se consume dans un état de langueur et d'indolence, sans aucune occupation qui puisse les animer ou les intéresser, ils se plaisent généralement à un exercice qui donne l'essor aux facultés actives de la nature. Lorsque les Espagnols entrèrent pour la première fois en Amérique, ils furent étonnés de ce goût extrême des naturels pour la danse; ils voyaient avec étonnement un peuple, presque toujours froid et inanimé, montrer une activité extraordinaire toutes les fois que cet amusement favori les y portait. Il est vrai que chez eux la danse ne doit pas être appelée un amusement. C'est une occupation sérieuse et importante qui se mêle à toutes sortes de circonstances de la vie publique et privée. Si une entrevue est nécessaire entre deux bourgades d'Américains, les ambassadeurs de l'une s'approchent en formant une danse solennelle, et présentent le calumet ou emblème de paix : les sachems de l'autre tribu les reçoivent avec la même cérémonie[2]. Si la guerre se déclare contre un ennemi, c'est par une danse qu'ils expriment le ressentiment dont ils sont animés et la vengeance qu'ils méditent[3]. S'ils veulent apaiser la colère de leurs dieux ou célébrer leurs bienfaits; s'ils se réjouissent de la naissance d'un fils ou pleurent la mort d'un ami[4], ils ont des danses convenables à chacune de ces situations et appropriées aux sentiments divers dont ils sont pénétrés. Si l'un d'eux est malade, on ordonne une danse comme le moyen le plus efficace

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III. 262, 353.—Stadius, ap. de Bry, III, 120: —Creuxii Hist. Canad., 84. — Techo, Hist. of Parag. Churchill, Collect., VI, 37. — De la Potherie, III, 6.

[2] De la Potherie, Hist., II, 17. — Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 211, 297. — Lahontan, I, 100, 137. — Hennepin, Découv., 149.

[3] Charlevoix. Hist. de la Nouv. France, III, 298. — Lafitau, I, 523.

[4] Joutel, 343. — Gomara, Hist. gen., cap. 196.

de lui rendre la santé; et s'il ne peut pas supporter la fatigue de cet exercice, le médecin ou sorcier exécute la danse lui-même, comme si la vertu de sa propre activité pouvait se transmettre à son malade [1].

Toutes leurs danses sont des imitations de quelque action, et quoique la musique qui en règle les mouvements soit d'une extrême simplicité et choque l'oreille par sa plate monotonie, quelques-unes de leurs danses paraissent très-expressives et très-animées. La danse de guerre est peut-être la plus frappante de toutes : c'est la représentation d'une campagne américaine complète. Le départ des guerriers, leur marche dans le pays ennemi, les précautions avec lesquelles ils campent, l'adresse avec laquelle ils placent des détachements en embuscade, la manière de surprendre l'ennemi, le tumulte et la férocité du combat, l'action d'enlever la chevelure aux morts et de se saisir des prisonniers, le retour triomphant des vainqueurs et les tourments des victimes sont mis successivement sous les yeux des spectateurs. Les acteurs entrent dans leurs différents rôles avec tant de chaleur et d'enthousiasme, leurs gestes, leurs physionomies, leurs voix sont si bizarres et si conformes à leurs situations respectives, que les Européens ont peine à croire que ce soit une scène d'imitation, et ne peuvent la voir sans de vives impressions d'horreur et de crainte [2]. Quelque expression qu'il puisse y avoir dans les danses américaines, elles présentent une circonstance remarquable, qui se lie avec le caractère de la race entière. Les chansons, les danses et les amusements des autres nations, emblèmes des sentiments qui échauffent leurs cœurs, sont souvent destinés à exprimer ou à exciter cette sensibilité qui attache les deux sexes l'un à l'autre. Il y a des peuples chez qui l'ardeur de cette passion est telle que l'amour y est presque le seul objet des fêtes et des plaisirs ; et comme les peuples grossiers ne connaissent point la délicatesse des sentiments et ne sont point accoutumés à déguiser les émotions de leur âme, leurs danses sont souvent licencieuses et indécentes. Telle est la *calenda* pour laquelle les naturels d'Afri-

[1] Denys, Hist. nat., 189. — Brickell, 372. — De la Potherie, II, 36.

[2] De la Potherie, II, 116. — Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 297. — Lafitau, I, 523.

que sont si passionnés [1] : telles sont les danses des jeunes filles d'Asie, qui semblent exciter tous les désirs de la volupté dans ceux qui en sont témoins. Mais chez les Américains, qui, par des causes qu'on a déjà expliquées, sont plus froids et plus indifférents pour les femmes, les idées d'amour n'entrent que très-peu dans leurs fêtes et leurs divertissements. Leurs chansons et leurs danses sont pour la plupart graves et martiales, liées avec quelques-unes des affaires les plus sérieuses et les plus importantes de leur vie [2]; et comme elles n'ont aucune relation avec l'amour ou la galanterie, elles sont rarement communes aux deux sexes, et s'exécutent par les hommes et les femmes à part [3]. Si dans quelques occasions il est permis aux femmes de se joindre à la fête, le caractère des danses reste le même; et l'on n'y voit aucun mouvement, aucun geste qui exprime des idées de volupté ou qui encourage la familiarité [4].

L'amour excessif du jeu, et particulièrement des jeux de hasard, qui semble être naturel à tous les hommes qui ne sont pas accoutumés aux occupations d'une industrie régulière, est universel chez les Américains. Les mêmes causes qui, dans la société civilisée, portent les hommes qui ont de la fortune et du loisir à rechercher cet amusement, en font les délices des sauvages. Les premiers sont dispensés du travail; ceux-ci n'en sentent pas la nécessité, et, comme ils sont également oisifs, ils se livrent avec transport à tout ce qui peut émouvoir et agiter leur âme. Ainsi les Américains, qui pour l'ordinaire sont si indifférents, si flegmatiques, si taciturnes et si désintéressés, deviennent, dès qu'ils sont engagés à une partie de jeu, avides, impatients, bruyants et d'une ardeur presque frénétique. Ils jouent leurs fourrures, leurs ustensiles domestiques, leurs vêtements, leurs armes; et, lorsque tout est perdu, on les voit souvent, dans l'égarement du désespoir ou

[1] Adanson, Voyage au Sénégal, part. III, 287. — Labat, Voyages, IV, 463. — Sloane, Nat. Hist. of Jamaïca, Introd., p. 48. — Fermin, Descr. de Surinam, I, 139.

[2] Descr. de la Nouv. Fr. — Osborn's Collect., II, 883. — Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 84.

[3] Wafer's Account of Isthmus, 169. — Lery, ap. de Bry, III, 177. — Lozano, Hist. de Paraguay, I, 149. — Herrera, decad. II, lib VII, cap. 8; decad. IV, lib. X, cap. 4. — Voyez la Note 112.

[4] Barrère, Franç. équin., p. 191.

de l'espérance, risquer d'un seul coup leur liberté personnelle, malgré leur passion extrême pour l'indépendance[1]. Chez différentes peuplades, ces parties de jeu se renouvellent souvent et deviennent l'amusement le plus intéressant dans toutes les occasions des fêtes publiques. La superstition, toujours prête à tourner à son profit les passions qui ont le plus d'influence et d'énergie, concourt souvent à confirmer et à fortifier cette disposition des sauvages. Leur magiciens sont accoutumés à prescrire une grande partie de jeu comme un des moyens les plus efficaces d'apaiser leurs divinités ou de rendre la santé aux malades[2].

Des causes semblables à celles qui inspirent aux Américains l'amour du jeu les portent aussi à l'ivrognerie. Il semble qu'un des premiers efforts de l'industrie humaine ait été de découvrir quelque boisson enivrante, et l'on n'a guère trouvé de nation, quelque grossière et dépourvue d'invention qu'elle fût, qui n'ait réussi dans cette fatale recherche. Les plus barbares des tribus américaines ont été assez malheureuses pour faire cette découverte; celles même qui sont trop ignorantes pour connaître le moyen de donner aux liqueurs par la fermentation une force enivrante obtiennent le même effet par d'autres moyens. Les habitants des îles, ceux de la Californie et du nord de l'Amérique, employaient pour cet objet la fumée du tabac qu'ils faisaient passer avec un certain instrument dans les narines, et dont les vapeurs, en montant au cerveau, y excitaient tous les mouvements et les transports de l'ivresse[3]. Dans presque toutes les autres parties du Nouveau-Monde, les naturels possédaient l'art d'extraire une liqueur enivrante du maïs ou de la racine du manioc, les mêmes substances dont ils faisaient du pain. L'opération qu'ils avaient imaginée pour cela ressemble assez au procédé ordinaire des brasseurs, mais avec cette différence qu'au lieu de levure, ils y substituaient une dégoûtante infusion d'une certaine quantité de maïs ou de manioc mâché par leurs femmes. La salive excite une fermen-

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 261, 318. — Lafitau, II, 368. — Ribas, Triunf., 13. — Brickell, 335.

[2] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 262.

[3] Oviedo, Hist. ap. Ramus, III, 113. — Venegas, I, 68. Nauf. de Cabeça de Vaca, cap. 26. — Voyez la NOTE 113.

tation vigoureuse, et en peu de jours la liqueur devient propre à être bue. Elle n'est pas désagréable au goût, et lorsqu'on en boit une grande quantité, elle a le pouvoir d'enivrer[1]. C'est la boisson générale des Américains, qui la désignent par différents noms, et la recherchent avec une fureur qu'il n'est pas plus aisé de concevoir que de décrire. Chez les nations policées, où une succession d'occupations et d'amusements divers tient l'esprit dans une activité continuelle, le désir des liqueurs fortes est modifié en grande partie par le climat, et il augmente ou diminue selon les variations de la température. Dans les pays chauds, l'organisation sensible et délicate des habitants n'a pas besoin du stimulant des liqueurs fermentées. Dans les pays plus froids, la constitution des naturels, plus robuste et plus pesante, en a besoin pour être excitée et mise en mouvement. Mais parmi les sauvages, le désir de tout ce qui a la faculté d'enivrer est le même dans toutes les possessions du globe. Tous les habitants de l'Amérique, soit qu'ils habitent la zone torride ou les régions tempérées, soit qu'un sort plus dur les ait fait naître dans les climats rigoureux des deux extrémités nord et sud de ce continent, paraissent être également dominés par cette passion, à l'exception de quelques petites tribus placées près du détroit de Magellan[2]. Cette ressemblance de goût chez des peuples placés dans des situations si différentes ne peut être regardée comme l'effet d'un besoin physique, et ne peut être attribuée qu'à l'influence d'une cause morale. Lorsque le sauvage est engagé dans une expédition de guerre ou de chasse, il se trouve souvent dans des situations critiques où toutes les facultés de sa nature sont obligées de s'exercer par les plus grands efforts; mais à ces scènes intéressantes succèdent de longs intervalles de repos, pendant lesquels le guerrier ne voit rien d'assez important pour mériter son attention. Il languit, il est mélancolique dans ce temps d'indolence. L'attitude de son corps est l'emblème de l'état de son âme: là, accroupi près du feu dans sa cabane, ici étendu

[1] Stadius, ap. de Bry, III, 111. — Lery, *ibid.*, 175.

[2] Gumilla, I, 257. — Lozano, Descr. del gran Chaco, 36, 103. — Ribas, 8. — Ulloa, I, 249, 337. — Marchais, IV, 436. — Fernandez, Mission de los Chiquit., 35. — Barrère, p. 203. — Blanco, Convers. de Piritu, 31.

à l'ombre de quelques arbres, il consume ses journées dans un sommeil presque continuel ou dans une inaction stupide qui en diffère peu. Comme les liqueurs fortes le tirent de cet état de torpeur, donnent à ses esprits un mouvement plus rapide et l'animent encore plus fortement que la danse ou le jeu, il en est excessivement avide. Un sauvage qui n'est pas en action est un animal triste et pensif; mais dès qu'il boit ou qu'il a seulement l'espérance de boire d'une liqueur enivrante, il prend de la vivacité et de la gaieté[1]. Quel que soit le prétexte ou l'occasion qui rassemble les Américains, la séance se termine toujours par une débauche. Plusieurs de leurs fêtes n'ont point d'autre objet, et ils en voient arriver l'époque avec des transports de joie. Comme ils ne sont accoutumés à contraindre aucun de leurs sentiments, ils ne mettent point de bornes à celui-ci. La fête dure souvent sans interruption pendant plusieurs jours, et quelque funestes que puissent être les suites de leurs excès, ils ne cessent de boire que lorsqu'il ne reste plus une seule goutte de liqueur. Ceux d'entre eux qui sont les plus distingués, les guerriers les plus célèbres, les chefs les plus renommés pour leur sagesse, n'ont pas plus d'empire sur eux-mêmes que le dernier membre de la communauté. L'attrait irrésistible d'un plaisir présent les aveugle sur les conséquences, et ces hommes, qui dans d'autres situations semblent doués d'une force d'âme plus qu'humaine, ne sont dans celle-ci que de vils esclaves d'un appétit brutal, inférieurs aux enfants en prévoyance aussi bien qu'en raison[2]. Lorsque leurs passions, qui sont naturellement fortes, sont encore excitées et enflammées par l'ivresse, ils se portent aux plus terribles excès, et la fête se termine rarement sans des actes de violence et même sans qu'il y ait du sang répandu[3].

Au milieu de cette débauche extravagante, une circonstance mérite d'être remarquée : chez la plupart des nations américaines, il n'est pas permis aux femmes de prendre part à la fête[4]. Leur occupation est de préparer la liqueur, de la servir

[1] Melendes, Tesoros Verdad., III, 369.
[2] Ribas, 9. — Ulloa, I, 338.
[3] Lettres édif., II, 178. — Torquemada, Mond. Ind., I, 339.
[4] Voyez la Note 114.

aux convives, et d'avoir soin de leurs maris et de leurs parents lorsqu'ils ont perdu la raison. Rien ne prouve plus l'état d'infériorité des femmes, et le mépris avec lequel elles étaient traitées dans le Nouveau-Monde, que cet usage de les exclure d'un plaisir si recherché de tous les sauvages. Lorsqu'on découvrit l'Amérique septentrionale, les habitants ne connaissaient encore aucune boisson enivrante; mais les Européens ayant trouvé bientôt un intérêt à leur fournir des liqueurs spiritueuses, l'ivrognerie ne tarda pas à devenir aussi universelle parmi eux que parmi les Américains des parties méridionales; leurs femmes mêmes ont pris le même goût et s'y livrent avec aussi peu de décence et de modération que les hommes[1].

Il serait trop long d'examiner toutes les coutumes particulières qui ont excité l'étonnement des voyageurs en Amérique; mais je ne puis en passer sous silence une qui paraît aussi extraordinaire qu'aucune de celles dont on a parlé. Lorsqu'un Américain devient vieux ou qu'il souffre d'une maladie que leur médecine grossière ne peut guérir, ses enfants ou ses parents lui ôtent la vie eux-mêmes, pour être délivrés du fardeau de le nourrir et de le soigner. Cette coutume s'est trouvée établie chez les tribus les plus sauvages dans toute l'étendue du continent, depuis la baie d'Hudson jusqu'à la rivière de la Plata; et quelque opposée qu'elle paraisse à ces sentiments de tendresse et d'affection que les hommes civilisés regardent comme naturels à l'espèce humaine, l'homme semble y être conduit par la condition de la vie sauvage. Les mêmes peines et les mêmes difficultés pour se procurer des subsistances, qui en quelques cas empêchent les sauvages d'élever leurs enfants, les obligent à terminer la vie des vieillards et des infirmes. La faiblesse de ceux-ci aurait besoin des mêmes secours que l'enfance. Les uns et les autres sont également incapables de remplir les fonctions de guerriers ou de chasseurs, et de supporter les peines ou d'échapper aux dangers auxquels les sauvages sont si souvent exposés par leur défaut de prévoyance et d'industrie. Incapables de subvenir aux besoins ou de secourir la faiblesse des autres, ce surcroît d'embarras leur donne une impatience qui les porte à terminer une vie qu'il leur serait

[1] Hutchinson, Hist. of Massachuset's Bay, 469. — Lafitau, II, 125. — Sagard, 146.

trop difficile de conserver. Cela n'est point regardé comme un trait de cruauté, mais comme un acte de pitié. Un Américain, accablé d'années ou d'infirmités, sentant qu'il ne peut plus compter sur le secours de ceux qui l'environnent, se place lui-même d'un air content dans son tombeau, et c'est des mains de ses enfants ou de ses plus proches parents qu'il reçoit le coup qui le délivre à jamais des misères de la vie[1].

IX. Après avoir considéré les peuples sauvages de l'Amérique sous ces différents points de vue, et après avoir examiné leurs mœurs et leurs usages dans tant de situations diverses, il ne reste qu'à nous former une idée générale de leur caractère, comparé avec celui des nations plus policées. L'homme, dans son état primitif, sortant pour ainsi dire des mains de la nature, est partout le même. Dans les premiers instants de l'enfance, soit parmi les sauvages les plus bruts, soit dans la société la plus civilisée, on ne lui reconnaît aucune qualité qui marque quelque distinction ou quelque supériorité. Il paraît partout susceptible de la même perfectibilité, et les talents qu'il peut acquérir par la suite, ainsi que les vertus qu'il peut devenir capable d'exercer, dépendent entièrement de l'état de société dans lequel il se trouve placé. Son esprit se conforme naturellement à cet état et en reçoit ses lumières et ses idées. Ses facultés intellectuelles sont mises en activité, en proportion des besoins habituels que sa situation lui fait éprouver et des occupations qu'elle lui impose. Les affections de son cœur se développent selon les rapports qui se trouvent établis entre lui et les êtres de son espèce. Ce n'est qu'en suivant ce grand principe que nous pourrons découvrir quel est le caractère de l'homme dans les différents périodes de ses progrès.

Si nous l'appliquons à la vie sauvage, et que nous mesurions à cette règle les qualités de l'esprit humain dans cet état de société, nous trouverons, comme je l'ai déjà observé, que les facultés intellectuelles de l'homme doivent être extrêmement limitées dans leurs opérations. Elles sont renfermées dans l'étroite sphère de ce qu'il regarde comme nécessaire à ses besoins : tout ce qui ne s'y rapporte pas n'attire point son at-

[1] Cassani, Hist. de Nuevo Reyno de Gran., p. 300. — Piso, p. 6. — Ellis, Voy., 191. — Gumilla, I, 333.

tention et n'est point l'objet de ses recherches. Mais quelque bornées que puissent être les connaissances d'un sauvage, il possède parfaitement la petite portion d'idées qu'il a acquises : elles ne lui ont point été communiquées par une instruction méthodique ; elles ne sont point pour lui un objet de curiosité et de pure spéculation : c'est le résultat de ces propres observations et le fruit de son expérience ; elles sont analogues à sa condition et à ses besoins. Tandis qu'il est engagé dans les occupations actives de la guerre ou de la chasse, il se trouve souvent dans des situations difficiles et périlleuses, dont il ne peut se tirer que par des efforts de sagacité ; il s'engage dans des démarches où chaque pas dépend de sa pénétration à discerner le danger auquel il est exposé, et de son habileté à saisir les moyens d'y échapper.

Comme les talents des individus sont mis en activité et perfectionnés par cet exercice répété de l'esprit, ils déploient, dit-on, beaucoup de sagesse politique dans la conduite des affaires de leurs petites communautés. Le conseil des vieillards, délibérant sur les intérêts d'une bourgade américaine, et décidant de la paix ou de la guerre, a été comparé aux sénats des républiques policées, et, si l'on s'en rapporte aux voyageurs, souvent les procédés du premier ne sont pas conduits avec moins d'ordre et de sagacité que ceux des derniers. De grandes combinaisons politiques sont mises en œuvre pour peser les différentes mesures qu'on propose, et pour en balancer les avantages probables avec les inconvénients qui peuvent en résulter. Les chefs qui aspirent à obtenir la confiance de leurs concitoyens emploient beaucoup d'adresse et d'éloquence pour acquérir la prépondérance dans ces assemblées [1]. Mais chez des nations grossières les talents politiques ne peuvent se déployer que dans un cercle fort étroit. Partout où l'idée de propriété particulière n'est pas encore connue et où aucune juridiction criminelle n'est établie, il n'y a presque point d'occasion d'exercer aucune fonction de police intérieure. Partout où il n'y a point de commerce, où il n'y a que très-peu de communication entre les différentes tribus, et où les haines nationales sont implacables et les hostilités presque continuelles, il ne peut

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 269.

y avoir que peu d'objets d'intérêt public à discuter avec ses voisins ; et ce département, qu'on pourrait appeler des affaires étrangères, n'est pas assez compliqué pour demander une politique bien profonde. Partout où les individus manquent de prévoyance et de réflexion, au point de ne savoir prendre que rarement des précautions efficaces pour leur propre conservation, on ne doit pas s'attendre à voir les délibérations et les mesures publiques réglées par la considération de l'avenir.

Le génie des sauvages est de se conduire par les impressions du moment. Ils sont incapables de former des arrangements compliqués, relativement à leur conduite future. Les assemblées des Américains sont à la vérité si fréquentes, et leurs négociations si longues et si multipliées [1], que cela donne à leurs procédés une apparence extraordinaire de sagesse ; mais c'est moins dans la profondeur de leurs vues qu'il faut en chercher la cause que dans la froideur de leur caractère qui les rend très-lents à prendre une résolution [2]. Si nous en exceptons la ligue célèbre qui a uni les cinq nations du Canada en une république fédérative dont on parlera en son lieu, nous ne découvrirons parmi les nations sauvages de l'Amérique que peu de traces d'une habileté politique, qui suppose un certain degré de prévoyance ou de supériorité d'esprit. Nous verrons même chez ces cinq nations, les opérations publiques plus souvent dirigées par la férocité impétueuse de leurs jeunes gens que par l'expérience et la sagesse de leurs vieillards.

En même temps que la conduite de l'homme dans l'état sauvage est peu favorable aux progrès de l'esprit, elle tend aussi à quelques égards à resserrer le cœur et à réprimer l'exercice de la sensibilité. Le sentiment le plus fort qui soit dans l'âme d'un sauvage est celui de son indépendance. Il a sacrifié une si petite portion de sa liberté naturelle en devenant membre d'une société, qu'il reste presque entièrement le seul maître de ses actions [3]. Il prend souvent ses résolutions seul, sans consulter personne, sans considérer aucune relation avec ceux qui l'environnent. Dans plusieurs de ses démarches il reste aussi séparé

[1] Voyez la NOTE 115.
[2] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 172.
[3] Fernandez, Mission de los Chiquit., 33.

du reste des hommes que s'il n'avait formé aucune union avec eux. Sentant combien peu il dépend des autres, il les voit avec une froide indifférence. La force même de son âme contribue à augmenter cette insouciance : ne songeant qu'à lui-même en délibérant sur la conduite qu'il a à tenir, il ne s'embarrasse guère des conséquences que relativement à son intérêt. Il poursuit sa carrière et se livre à ses idées sans rechercher si ce qu'il fait est agréable aux autres, s'ils peuvent en tirer quelque avantage ou en recevoir du dommage. De là ces caprices indomptables des sauvages, cette impatience de toute espèce de gêne, cette incapacité de réprimer ou de modérer leurs désirs, cette négligence et ce dédain avec lesquels ils reçoivent les conseils, enfin cette haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, et le mépris qu'ils ont pour les autres. Chez eux l'orgueil de l'indépendance produit presque les mêmes effets que l'intérêt personnel dans un état de société plus avancé. Par ces deux sentiments, l'individu rapporte tout à lui-même, et, uniquement occupé de satisfaire ses désirs, fait de ce seul objet la règle de sa conduite.

C'est à la même cause qu'on peut imputer la dureté de cœur et l'insensibilité qu'on reproche à tous les peuples sauvages. Leurs âmes, peu susceptibles d'affections douces, délicates et tendres, ne peuvent être remuées que par des impressions fortes [1]. Leur union sociale est si incomplète que chaque individu agit comme s'il avait conservé ses droits naturels dans toute leur intégrité. Si on lui accorde une faveur, si on lui rend un service, il les reçoit avec beaucoup de satisfaction, parce qu'il en résulte un plaisir ou un avantage pour lui ; mais ce sentiment ne va pas plus loin et n'excite en lui aucune idée d'obligation ; il ne sent point de reconnaissance et ne songe point à rien rendre pour ce qu'il a reçu [2]. Parmi les personnes même qui sont le plus étroitement unies, il y a peu de correspondance ou d'échange de ces bons offices qui fortifient l'attachement, attendrissent le cœur et adoucissent le commerce de la vie. Leurs idées exaltées d'indépendance donnent à leur caractère une réserve sombre qui les sépare les uns des autres. Les plus proches parents évitent mutuellement de se faire quelque de-

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 309.
[2] Oviedo, Hist., lib. XVI, cap 2. — Voyez la NOTE 116.

mande, de solliciter quelques services [1], de crainte d'avoir l'air de vouloir imposer aux autres une charge ou gêner leur volonté.

J'ai déjà remarqué l'influence de cette dureté de caractère sur la vie domestique, relativement à l'union du mari avec la femme, de même qu'à celle des pères avec les enfants. Les effets n'en sont pas moins sensibles dans l'exercice de ces devoirs mutuels d'affection qu'exigent souvent la faiblesse et les accidents attachés à la nature humaine. Dans certaines tribus, lorsqu'un Américain est attaqué d'une maladie, il se voit généralement abandonné par tous ceux qui étaient autour de lui, et qui, sans s'embarasser de sa guérison, fuient dans la plus grande consternation pour éviter le danger supposé de la contagion [2]. Chez les nations même où l'on n'abandonne pas ainsi les malades, la froide indifférence avec laquelle ils sont soignés ne leur procure que de faibles consolations. Ils ne trouvent dans leurs compagnons ni ces regards de la pitié, ni ces douces expressions, ni ces services officieux qui pourraient adoucir ou leur faire oublier leurs souffrances [3]. Leurs parents les plus proches refusent souvent de se soumettre à la plus petite incommodité, ou de se priver de la moindre bagatelle pour les soulager ou leur être utiles [4]. L'âme d'un sauvage est si peu susceptible des sentiments qu'inspirent aux hommes ces attentions qui adoucissent l'infortune, que dans quelques provinces de l'Amérique les Espagnols ont jugé nécessaire de fortifier par des lois positives les devoirs communs de l'humanité, et d'obliger les maris et les femmes, les pères et les enfants, sous des peines très-graves, à prendre soin les uns des autres dans leurs maladies [5]. La même dureté de caractère est encore plus frappante dans la manière dont ils traitent les animaux. Avant l'arrivée des Européens, les naturels de l'Amérique septentrionale avaient quelques chiens apprivoisés qui les accompagnaient dans leurs chasses, et les servaient

[1] De la Potherie, III, 28.

[2] Lettres du P. Cataneo, ap. Muratori Christian., I, 309. — Du Tertre, II, 410. — Lozano, 100. — Herrera, decad. IV, lib. VIII, cap. 5; decad. V, lib. IV, cap. 2. — Falkner's Descr. of Patagonia, 98.

[3] Gumilla, I, 329. — Lozano, 100.

[4] Garcia, Origen., 90. — Herrera, decad. IV, lib. VIII, cap. 5.

[5] Cogolludo, Hist. de Yucatan, p. 300.

avec toute l'ardeur et la fidélité particulières à cette espèce. Mais au lieu de cet attachement que nos chasseurs sentent naturellement pour ces compagnons utiles de leurs plaisirs, le chasseur américain recevait avec dédain les services de son chien, le nourrissait rarement et ne le caressait jamais [1]. En d'autres provinces où les animaux domestiques d'Europe ont été introduits, les Américains ont appris à les faire servir à leurs travaux; mais on a généralement observé qu'ils les traitent très-durement [2], et n'emploient jamais que la violence et la cruauté pour les dompter ou les gouverner. Ainsi, dans toute la conduite de l'homme sauvage, soit à l'égard des humains ses égaux, ou des animaux qui lui sont subordonnés, nous retrouvons le même caractère, nous reconnaissons les opérations d'une âme qui n'est occupée qu'à se satisfaire et qui n'est réglée que par son caprice, sans faire aucune attention aux idées et aux intérêts des êtres qui l'environnent.

Après avoir fait voir combien la vie sauvage est peu favorable au développement des facultés intellectuelles et de la sensibilité du cœur, je n'aurais pas cru nécessaire de m'arrêter sur ce qu'on en peut regarder comme les moindres défauts, si le caractère des nations, comme celui des individus, ne se marquait plus clairement par des circonstances qui paraissent frivoles que par celles qui sont plus importantes. Le sauvage, accoutumé à se trouver dans des situations périlleuses et embarrassantes, ne comptant que sur ses propres forces, enveloppé dans ses propres pensées, ne peut être qu'un animal sérieux et mélancolique. Il fait peu d'attention aux autres, et ses pensées parcourent un cercle fort étroit. De là cette taciturnité si désagréable pour les hommes habitués à la libre communication de la vie sociale. Un Américain, lorsqu'il n'est pas obligé d'agir, est souvent assis des jours entiers dans la même posture sans ouvrir les lèvres [3]. Lorsqu'ils se réunissent pour aller à la guerre ou à la chasse, ils marchent d'ordinaire sur une ligne, à quelque distance l'un de l'autre, et sans se dire une parole. Ils observent le même silence en ramant ensemble dans un ca-

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 119-337.
[2] Ulloa, Notic. American., 312.
[3] Voyage de Bouguer, 102.

not [1]. Ce n'est que lorsqu'ils sont échauffés par les liqueurs enivrantes ou animés par le mouvement d'une fête ou de la danse, qu'on les voit s'égayer et converser entre eux.

On peut expliquer par les mêmes causes la finesse avec laquelle ils forment et exécutent leurs projets. Des hommes qui ne sont pas accoutumés à se communiquer avec franchise leurs sentiments et leurs pensées sont naturellement défiants, ne se livrent à personne et emploient une ruse insidieuse pour venir à bout de leurs desseins. Dans la société civilisée, les hommes qui par leur situation ne portent leurs désirs que sur très-peu d'objets, mais dont l'esprit est sans cesse occupé, sont les plus remarquables par l'habitude de l'artifice et de la ruse dans la conduite de leurs petits projets. Ces circonstances doivent agir encore plus puissamment sur les sauvages, dont les vues sont également bornées, et qui suivent leur objet avec la même attention et la même persévérance; aussi s'accoutument-ils par degrés à porter dans toutes leurs actions une subtilité dont il faut se défier; et cette disposition se fortifie par les habitudes qu'ils contractent dans les deux occupations les plus intéressantes de leur vie. La guerre est chez eux un système de ruse, où ils préfèrent le stratagème à la force ouverte, et où leur imagination est continuellement appliquée à trouver les moyens d'envelopper ou de surprendre leurs ennemis. Comme chasseurs, leur constant objet est de tendre des piéges au gibier qu'ils veulent détruire. Aussi l'artifice et la finesse ont été généralement regardés comme formant le caractère distinctif de tous les sauvages. Ceux des tribus les plus grossières de l'Amérique sont distingués par leur adresse et leur duplicité. Ils mettent un secret impénétrable dans la combinaison de leurs plans; ils les suivent avec une patience et une constance à toute épreuve, et il n'y a aucun raffinement de dissimulation qu'ils ne puissent employer pour en assurer le succès. Les naturels du Pérou [2] étaient occupés depuis plus de trente ans à concerter le plan de leur soulèvement sous la vice-royauté du marquis

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 340.

[2] Le soulèvement des Indiens Chunchos dans la province de Tarma, et non des naturels de tout le Pérou, comme on pourrait le croire d'après les expressions de Robertson, eut lieu en 1742. (D. L. R.)

de Villa-Garcia; mais, quoique ce projet eût été communiqué à un grand nombre d'Indiens de tous les ordres, il n'en avait pas transpiré la moindre indication pendant ce long espace de temps; personne n'avait trahi son secret; aucun regard indiscret, aucune parole imprudente n'avait fait naître le moindre soupçon sur le plan qui se tramait [1]. Cet esprit de dissimulation et de finesse n'est pas moins remarquable dans les individus que dans les nations. Quand ils veulent tromper ils se déguisent avec tant d'artifice qu'il est impossible de pénétrer leurs intentions, ni de démêler leurs desseins [2].

S'il y a des défauts et des vices particuliers à la vie sauvage, il y a aussi des vertus qu'elle fait naître et de bonnes qualités dont elle favorise l'exercice et le développement. Les liens de la société sont si peu gênants pour les membres des tribus les plus sauvages de l'Amérique, qu'à peine éprouvent-ils quelque contrainte. De là cet esprit d'indépendance qui fait l'orgueil d'un sauvage, et qu'il regarde comme le droit inaliénable de l'homme. Incapable de se soumettre à aucun frein, et craignant de reconnaître un supérieur, son âme, quoique bornée dans l'exercice de ses facultés et égarée par l'erreur sur plusieurs points, acquiert par le sentiment de sa propre liberté une élévation qui donne à l'homme en beaucoup d'occasions une force, une persévérance et une dignité étonnantes.

Si l'indépendance entretient cet esprit de fierté chez les sauvages, les guerres perpétuelles dans lesquelles ils sont engagés le mettent en activité. Ils ne connaissent point ces longs intervalles de tranquillité, fréquents dans les états civilisés. Leurs haines, comme je l'ai déjà observé, sont implacables et éternelles. Ils ne laissent pas languir dans l'inaction la valeur de leurs jeunes gens, et ils ont toujours la hache à la main, ou pour attaquer, ou pour se défendre. Même, dans leurs expéditions de chasse, ils sont obligés de se tenir en garde contre les surprises des nations ennemies dont ils sont environnés. Accoutumés à des alarmes continuelles ils se familiarisent avec le danger, et le courage devient parmi eux une vertu habituelle, résultant naturellement de leur situation et fortifiée par un

[1] Voyage de Ulloa, II, 309.
[2] Gumilla, I, 162. — Charlevoix, III, 109.

exercice constant. La manière de déployer le courage peut n'être pas chez des peuples bruts et peu nombreux la même que dans les états puissants et civilisés. Le système de guerre et les idées de valeur peuvent se former sur différents principes ; mais l'homme ne se montre dans aucune situation plus supérieur au sentiment du danger et à la crainte de la mort que dans l'état de société le plus simple et le moins cultivé.

Une autre vertu qui distingue les sauvages, c'est leur attachement à la communauté dont ils sont membres. La nature de leur union politique pourrait faire croire que ce lien doit être extrêmement faible; mais il y a des circonstances qui rendent très-puissante l'influence de cette forme d'association, tout imparfaite qu'elle est. Les tribus américaines ne sont pas très-peuplées : armées les unes contre les autres, ou pour satisfaire d'anciennes inimitiés, ou pour venger des injures récentes, leurs intérêts et leurs opérations ne sont ni nombreux ni compliqués. Ce sont là des objets que l'esprit brut d'un sauvage peut comprendre aisément, et son cœur est capable de former des attachements si peu étendus. Il adhère avec chaleur à des mesures publiques dictées par des passions semblables à celles qui règlent sa conduite. De là cette ardeur avec laquelle les individus s'engagent dans les entreprises les plus périlleuses, lorsque la communauté les juge nécessaires. De là cette haine féroce et profonde qu'ils vouent aux ennemis publics; de là ce zèle pour l'honneur de leur tribu, cet amour de leur patrie, qui les porte à braver le danger pour la faire triompher, et à supporter sans la moindre plainte les tourments les plus cruels pour ne pas la déshonorer.

Ainsi, dans toutes les situations, même les plus défavorables où des êtres humains puissent être placés, il y a des vertus qui appartiennent particulièrement à chaque état, des affections qu'il développe et un genre de bonheur qu'il procure. La nature bienfaisante fait plier l'esprit de l'homme à sa condition ; et ses idées et ses désirs ne s'étendent pas au delà de la forme de société à laquelle il est accoutumé. Les objets de contemplation ou de jouissance que sa situation lui présente remplissent et satisfont son âme, et il aurait de la peine à concevoir

qu'un autre genre de vie pût être heureux ou même tolérable. Le Tartare, habitué à errer sur de vastes plaines et à subsister du produit de ses troupeaux, croit invoquer la plus grande des malédictions sur la tête de son ennemi, en lui souhaitant d'être condamné à résider constamment dans le même lieu, et à se nourrir de l'extrémité d'une plante. Les sauvages d'Amérique, attachés aux objets qui les intéressent, et satisfaits de leur sort, ne peuvent comprendre ni l'intention ni l'utilité des différentes commodités qui dans les sociétés policées sont devenues essentielles aux douceurs de la vie. Loin de se plaindre de leur condition, ou de voir avec des yeux d'admiration et d'envie celle des hommes plus civilisés, ils se regardent comme les modèles de la perfection, comme les êtres qui ont le plus de droits et de moyens pour jouir du véritable bonheur. Accoutumés à ne contraindre jamais leurs volontés ni leurs actions, ils voient avec étonnement l'inégalité de rang et la subordination établie dans la vie policée, et considèrent la sujétion volontaire d'un homme à un autre comme une renonciation aussi avilissante qu'inexplicable de la première prérogative de l'humanité. Destitués de prévoyance, exempts de soins et contents de cet état d'indolente sécurité, ils ne peuvent point concevoir ces précautions inquiètes, cette activité continuelle, ces dispositions compliquées, auxquelles les Européens ont recours pour prévenir des maux éloignés ou subvenir à des besoins futurs, et se récrient contre cette étrange folie de multiplier ainsi gratuitement les peines et les travaux de la vie [1]. La préférence qu'ils donnent à leurs mœurs se remarque dans toutes les occasions. Les noms mêmes par lesquels les différentes nations de l'Amérique veulent être distinguées ont leur principe dans cette idée de leur prééminence. La dénomination que les Iroquois se donnent à eux-mêmes est celle de *premiers des hommes* [2]. Le mot de *Caraïbe*, qui est le nom primitif des féroces habitants des îles du vent, signifie peuple guerrier [3]. Les Cherakis, pleins du sentiment de leur supériorité, appellent les Européens des *riens* ou *la race maudite*, et se donnent le nom

[1] Charlevoix, Hist. de la Nouv. Fr., III, 308. — Lahontan, II, 97.
[2] Colden, I, 3.
[3] Rochefort, Hist. des Antilles, 455.

de *peuple chéri* [1]. Le même principe a formé les idées que les autres Américains se faisaient des Européens ; car quoiqu'ils parussent d'abord fort étonnés des arts et fort effrayés de la puissance de ces étrangers, ils perdirent bientôt l'estime qu'ils avaient conçue pour des hommes dont ils virent ensuite que la manière de vivre était si différente de la leur. Ils les appelèrent *l'écume de la mer*, des hommes *sans père ni mère*. Ils supposèrent qu'ils n'avaient point de pays à eux, puisqu'ils venaient envahir celui des autres [2], ou que, ne trouvant pas de quoi subsister chez eux, ils étaient obligés d'errer sur l'Océan pour aller dépouiller ceux qui possédaient les biens qui leur manquaient.

Des hommes si contents de leur état sont bien loin d'être disposés à quitter leurs habitudes et à adopter celles de la vie civilisée. Le passage est trop violent pour être franchi brusquement. On a tenté de sevrer pour ainsi dire un sauvage de son genre de vie et de le familiariser avec les commodités et les agréments de la vie sociale ; on l'a mis à portée de jouir des plaisirs et des distinctions qui sont les principaux objets de nos désirs. Mais on l'a vu bientôt s'ennuyer et languir sous la contrainte des lois et des formes, saisir la première occasion de s'en débarrasser, et retourner avec transport dans la forêt ou le désert où il pouvait jouir d'une entière indépendance [3].

J'ai enfin terminé cette esquisse difficile du caractère et des mœurs des peuples grossiers, dispersés sur le vaste continent de l'Amérique. Je n'ai point prétendu égaler, ni pour la hardiesse du dessin, ni par l'éclat et la beauté du coloris, les grands maîtres qui ont composé et embelli le tableau de la vie sauvage. Je suis content de l'humble mérite d'avoir persisté avec une patience laborieuse à considérer mon sujet sous un grand nombre de faces diverses, et à recueillir, d'après les observateurs les plus exacts, les traits détachés et souvent très-déliés qui pouvaient me mettre en état de faire un portrait ressemblant à l'original.

Avant que d'achever cette partie de mon ouvrage, il est im-

[1] Adair, Hist. of Amer. Indians, p. 32.
[2] Benzon, Hist. novi orbis, lib. III, cap. 21.
[3] Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, III, 322.

portant de faire encore une observation qui servira à justifier les conséquences que j'ai tirées, ou à prévenir les méprises où pourraient tomber ceux qui voudraient les examiner. Pour parvenir à connaître les habitants d'une contrée aussi vaste que l'Amérique, il faut faire une grande attention à la diversité des climats sous lesquels ils sont placés. J'ai fait voir l'influence de cette cause, relativement à plusieurs circonstances importantes qui ont été l'objet de mes recherches; mais je n'en ai pas examiné tous les effets, et il ne faut pas négliger ce principe dans les cas particuliers où je n'en ai pas fait mention. Les provinces d'Amérique ont des températures si différentes, que cette variété seule suffit pour établir une distinction sensible entre leurs habitants. Dans quelque partie du globe que l'homme existe, le climat exerce une influence irrésistible sur son état et son caractère. Dans les pays qui approchent davantage des extrêmes de la chaleur ou du froid, cette influence est si sensible qu'elle frappe tous les yeux. Soit que nous considérions l'homme simplement comme un animal, ou comme un être doué de facultés intellectuelles qui le rendent propre à agir et à méditer, nous trouverons que c'est dans les régions tempérées de la terre qu'il a constamment acquis la plus grande perfection dont sa nature soit susceptible ; c'est là que sa constitution est plus vigoureuse, sa forme plus belle, ses organes plus délicats. C'est là aussi qu'il possède une intelligence plus étendue, une imagination plus féconde, un courage plus entreprenant, et une sensibilité d'âme qui donne naissance à des passions non-seulement ardentes, mais durables. C'est dans cette situation favorable qu'on l'a vu déployer les plus grands efforts de son génie dans la littérature, dans la politique, dans le commerce, dans la guerre, et dans tous les arts qui embellissent et perfectionnent la vie[1].

Cette puissance du climat se fait sentir plus fortement chez les nations sauvages et y produit de plus grands effets que dans les sociétés policées. Les talents des hommes civilisés s'exercent continuellement à rendre leur condition plus douce; par leurs inventions et leur industrie ils viennent à bout de remédier en grande partie aux défauts et aux inconvénients de toutes les

[1] Ferguson's Essay on the hist. of civil society, part, III, cap. 1.

températures. Mais le sauvage, dénué de prévoyance, est affecté par toutes les circonstances propres aux lieux où il vit ; il ne prend aucune précaution pour améliorer sa situation ; semblable à une plante ou à un animal, il est modifié par le climat sous lequel il est né et en éprouve l'influence dans toute sa force.

En parcourant les nations sauvages de l'Amérique, la distinction naturelle entre les habitants des régions tempérées et ceux de la zone torride est très-remarquable. On peut en conséquence les diviser en deux grandes classes. L'une comprend tous les habitants de l'Amérique septentrionale depuis la rivière Saint-Laurent jusqu'au golfe du Mexique, avec les habitants du Chili et quelques petites tribus placées à l'extrémité du continent méridional. On rangera dans l'autre classe tous les habitants des îles et ceux des différentes provinces qui s'étendent depuis l'isthme de Darien jusque vers les limites méridionales du Brésil, le long du côté oriental des Andes. Dans la première classe l'espèce humaine se montre manifestement plus parfaite. Les naturels y sont plus robustes, plus actifs, plus intelligents et plus courageux. Ils possèdent au plus haut degré cette force d'âme et cet amour de l'indépendance que j'ai présentés comme les principales vertus de l'homme dans l'état sauvage. Ils ont défendu leur liberté avec beaucoup de courage et de persévérance contre les Européens, qui ont subjugué avec la plus grande facilité les autres nations de l'Amérique. Les naturels de la zone tempérée sont les seuls peuples du Nouveau-Monde qui doivent leur liberté à leur propre valeur. Les habitants de l'Amérique septentrionale, quoique environnés depuis longtemps par trois puissances formidables de l'Europe, conservent encore une partie de leurs anciennes possessions et continuent d'exister comme nations indépendantes. Quoique le Chili ait été envahi de bonne heure par les Espagnols, les habitants sont toujours en guerre avec leurs vainqueurs et ont su par une résistance vigoureuse arrêter les progrès de leurs usurpations. Dans les pays plus chauds, les hommes étant d'une constitution plus faible ont aussi moins de vigueur dans l'esprit ; leur caractère est doux, mais timide, et ils s'abandonnent davantage au goût de l'indolence et du plaisir. C'est en conséquence dans

la zone torride que les Européens ont établi plus complétement leur empire sur l'Amérique : les plus belles et les plus fertiles provinces y sont soumises à leur joug ; et si plusieurs tribus y jouissent encore de l'indépendance, c'est parce qu'elles n'ont jamais été attaquées que par un ennemi rassasié de conquêtes et déjà en possession de territoires plus étendus qu'il n'en pouvait occuper, ou bien que, placées dans des cantons éloignés et inaccessibles, leur situation les a préservées de la servitude.

Quelque frappante que puisse paraître cette distinction entre les habitants des diverses régions d'Amérique, elle n'est cependant pas universelle. La disposition et le caractère des individus, ainsi que des nations, sont, comme je l'ai observé, plus puissamment affectés par les causes morales et politiques que par l'influence du climat. Par un effet de ce principe, il y a en différentes parties de la zone torride quelques tribus qui, pour le courage, la fierté et l'amour de l'indépendance, ne sont guère inférieures aux naturels des climats plus tempérés. Nous connaissons trop peu l'histoire de ces peuples pour être en état d'indiquer les circonstances particulières auxquelles ils doivent cette prééminence remarquable. Le fait n'en est pas moins certain. Colomb fut informé à son premier voyage que plusieurs des îles étaient habitées par les Caraïbes, hommes féroces, fort différents de leurs faibles et timides voisins. Dans la seconde expédition au Nouveau-Monde, il eut occasion de vérifier la justesse de cet avis ; il fut lui-même témoin de la valeur intrépide de ces peuples[1]. Ils ont conservé invariablement le même caractère dans toutes les querelles postérieures qu'ils ont eues avec les Européens[2] ; et, même de notre temps, nous leur avons vu faire une vigoureuse résistance pour défendre la seule partie de territoire que la rapacité de leurs oppresseurs eût laissée en leur possession[3]. Il s'est trouvé au Brésil quelques nations qui n'ont pas montré moins de vigueur d'âme et de bravoure à la guerre[4]. Les habitants de l'isthme de Darien n'ont pas craint de mesurer leurs armes avec celles des Espagnols, et ont plus

[1] Vie de Colomb, chap. 47, 48. — Voyez la NOTE 117.
[2] Rochefort, Hist. des Antilles, 531.
[3] Voyez la NOTE 118.
[4] Lery, ap. de Bry, III, 207.

d'une fois repoussé ces formidables conquérants[1]. On pourrait citer d'autres faits. Quelque puissante et quelque étendue que puisse paraître l'influence d'un principe particulier, ce n'est pas par une seule cause qu'il sera possible d'expliquer le caractère et les actions des peuples. La loi même du climat, plus universelle peut-être dans son action qu'aucune de celles qui affectent l'espèce humaine, ne peut nous servir à juger la conduite de l'homme qu'au moyen d'un grand nombre d'exceptions.

[1] Herrera, decad. I, lib. X, cap. 15; decad. II, passim.

LIVRE V

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE LA NOUVELLE-ESPAGNE PAR CORTEZ.

[Velasquez se prépare à la conquête de la Nouvelle-Espagne. — Il donne à Cortez le commandement de l'expédition, et tente bientôt de le lui retirer.—Cortez déconcerte les desseins de Velasquez et continue ses préparatifs.—Il met à la voile; débarque à Saint-Jean-d'Ulloa. — Première entrevue avec les Mexicains. — Négociations avec Montézuma; il interdit à Cortez l'entrée de sa capitale. — État de l'empire du Mexique. — Caractère de Montézuma. — Inquiétude que lui cause l'arrivée des Espagnols. — Plans de Cortez; il établit une forme de gouvernement civil, se fait nommer capitaine général. — Il construit un fort, et conclut des alliances avec plusieurs caciques. — Il fait confirmer son autorité par le roi. — Conspiration contre Cortez; il détruit lui-même sa flotte, et s'avance dans l'intérieur du pays. — Ses guerres et ses succès; se porte sur Mexico. — Irrésolution de Montézuma; dangereuse situation des Espagnols. — Perplexité de Cortez; il se décide à s'emparer de la personne de Montézuma, qui subit d'indignes traitements et se reconnaît vassal de l'Espagne. — Ses trésors sont partagés. — Les Mexicains méditent la destruction des Espagnols. — Dangers que court Cortez. — Arrivée d'un nouvel armement sous les ordres de Narvaez.]

[1518] Grijalva étant retourné à Cuba trouva presque achevés les préparatifs de l'armement destiné à la conquête du riche pays qu'il avait découvert. L'avidité et l'ambition avaient également poussé Velasquez à les hâter; et l'espérance de satisfaire ces deux passions l'avait déterminé à prendre sur sa fortune des sommes considérables pour les avances de l'entreprise. Il s'était servi en même temps du crédit que lui donnait sa place pour engager les colons les plus considérables à prendre le parti des armes[1]. Comme la nation espagnole, à cette époque, était passionnée pour les entreprises aventureuses, on trouva

[1] Voyez la NOTE 119.

bientôt un grand nombre de soldats brûlant de se signaler; mais il n'était pas aussi aisé de trouver un chef pour une expédition de cette importance; et le caractère du gouverneur, à qui il appartenait de nommer ce chef, rendait encore le choix beaucoup plus difficile. Quoique Velasquez eût une ambition excessive et qu'il ne fût pas destitué de talents pour gouverner, il n'avait ni le courage, ni la vigueur, ni l'activité d'esprit nécessaires pour exécuter lui-même l'expédition qu'il préparait. Arrêté par cet obstacle, il forma le projet chimérique non-seulement de faire cette grande conquête par un député, mais de conserver la gloire des conquêtes qui devaient être faites par un autre. C'était se proposer deux objets impossibles à concilier. Il voulait un commandant d'un courage intrépide et d'un grand talent, parce qu'il savait bien que sans ces qualités il n'y avait point de succès à espérer, mais en même temps, par la jalousie naturelle aux petits esprits, il le voulait assez docile et assez complaisant pour demeurer soumis à toutes ses volontés. Mais lorsqu'il en vint à l'exécution, il s'aperçut que les qualités qu'il voulait trouver réunies dans le même individu étaient incompatibles. Tous ceux qui se distinguaient par le courage et les talents avaient trop de hauteur pour consentir à n'être entre ses mains que des instruments passifs; et ceux qui paraissaient plus doux et plus dociles manquaient des autres qualités nécessaires pour conduire une si grande entreprise. Ces considérations augmentaient ses inquiétudes et ses craintes. Il délibérait encore, et n'osait fixer son choix, lorsqu'Amador de Lares, trésorier du roi à Cuba, et Andrès de Duero, son propre secrétaire, les deux personnes en qui il avait le plus de confiance, furent encouragés, par son irrésolution même, à lui proposer un sujet auquel on n'avait pas encore pensé; ils appuyèrent leur recommandation avec tant d'adresse et de persévérance, que, malheureusement pour Velasquez et fort heureusement pour leur patrie, ils parvinrent à le déterminer[1].

L'homme qu'ils lui proposèrent était Fernand Cortez[2]. Il

[1] B. Diaz, chap. 19. — Gomara, Cron., cap. 7. — Herrera, decad. II, lib. III, cap. 11.

[2] Il avait d'abord offert le commandement à Balthazar Bermudez, natif comme lui de Cuellar, mais celui-ci le refusa; il s'adressa ensuite à Antonio Velasquez

était né, en 1485, à Medellin, petite ville de l'Estramadure, d'une famille noble, mais peu riche. Il avait été destiné d'abord à l'étude des lois, carrière qu'on croyait propre à le conduire à la fortune, et il fut envoyé à Salamanque, où il acquit quelque instruction. Mais il se dégoûta bientôt de la vie académique, qui ne convenait pas à son génie ardent et inquiet, et se retira à Medellin, où il s'adonna tout entier à la chasse et aux exercices militaires. Il se montra si impétueux, si dissipé, si violent, que, pour satisfaire l'inclination qui le portait au métier de la guerre, son père consentit à l'envoyer hors de sa patrie, en qualité de volontaire, dans quelqu'une des armées espagnoles. Cette nation avait alors deux théâtres sur lesquels les jeunes gens qui cherchaient à se distinguer pouvaient déployer leur valeur : l'un était l'Italie, où commandait Gonzalve de Cordoue ; l'autre était le Nouveau-Monde. Cortez choisit le premier ; mais une maladie l'empêcha de s'embarquer avec un corps de troupes qu'on envoyait à Naples. Ce contre-temps lui fit tourner ses vues du côté de l'Amérique, où il était d'ailleurs attiré par l'espérance d'être protégé par Ovando, gouverneur de l'île Espagnole, et son parent[1]. A son arrivée à Santo-Domingo, en 1504, il fut accueilli comme il s'y était attendu, et le gouverneur l'employa dans plusieurs places honorables et lucratives ; mais c'était peu pour son ambition. En 1511 il obtint la permission d'accompagner Diego Velasquez dans son expédition de Cuba. Il s'y distingua tellement que, malgré quelques disputes violentes avec ce chef, occasionnées par des causes trop peu importantes pour que nous en occupions nos lecteurs, il obtint à la fin ses bonnes grâces et une ample concession de terres et d'Indiens ; sorte de récompense qu'on accordait ordinairement aux aventuriers du Nouveau-Monde[2].

Quoique Cortez n'eût pas jusque-là commandé en chef, les qualités qu'il avait montrées en différentes occasions difficiles donnaient les plus grandes espérances, et tournaient vers lui tous les yeux de ses compatriotes, comme sur un homme ca-

Borrego et à Bernardino Velasquez, ses parents, et ce ne fut que plus tard qu'on lui présenta F. Cortez. (D. L. R.)

[1] Voyez la Note 120.

[2] Gomara, Cron., cap. 1, 2, 3.

pable des plus grandes choses. L'ardeur de la jeunesse, en trouvant des objets et des occupations propres à l'exercer, s'était calmée par degrés, et s'était tournée en une activité infatigable. L'impétuosité de son caractère, contenue par la discipline et adoucie par le commerce de ses égaux, n'était plus que la mâle franchise d'un soldat. Ces qualités étaient accompagnées d'une prudence calme dans ses plans, d'une vigueur soutenue dans l'exécution, et, ce qui est le caractère des génies supérieurs, de l'art de gagner la confiance et de gouverner l'esprit des hommes. Il joignait enfin à tant de qualités les dons de la nature qui frappent le vulgaire et attirent le respect, une tournure agréable, une adresse extraordinaire dans les exercices militaires, et une constitution capable de soutenir les plus grandes fatigues.

Aussitôt que les deux confidents de Velasquez lui eurent proposé Cortez, le gouverneur crut avoir trouvé ce qu'il cherchait en vain depuis si longtemps, un homme doué du talent de commander et qui ne fût pas pour lui un objet de jalousie. Il imaginait que le rang et la fortune de Cortez ne lui permettraient pas d'aspirer à l'indépendance. Il avait lieu de croire que la facilité avec laquelle il avait oublié lui-même ses anciens différends avec Cortez, et les grâces récentes qu'il venait de lui accorder, lui avaient gagné sa bienveillance ; il se flattait enfin qu'une nouvelle marque de confiance aussi honorable, et à laquelle Cortez ne pouvait guère s'attendre, achèverait de le lui attacher pour toujours.

Cortez reçut sa commission avec les plus vives expressions de respect et de reconnaissance pour le gouverneur. Il arbora sur-le-champ son drapeau à la porte de sa maison, se montra dans un appareil militaire, et prit toutes les marques de sa nouvelle dignité. Il employa son activité et son crédit à déterminer plusieurs de ses amis à le suivre, et à presser les préparatifs de son voyage. Tous ses fonds et tout l'argent qu'il put recueillir, en hypothéquant ses terres et ses Indiens, furent employés à acheter des munitions de guerre et des provisions, ou à fournir aux besoins de ceux de ses officiers qui ne pouvaient pas s'équiper d'une manière convenable à leur rang[1]. Quelque innocente, quelque louable même que fût cette conduite, les concurrents

[1] Voyez la Note 121.

auxquels il avait été préféré parvinrent à y donner une tournure défavorable. Ils le représentèrent comme travaillant sans beaucoup de déguisement à se donner un empire absolu sur les troupes, et cherchant à s'assurer leur respect et leur dévouement par l'ostentation d'une libéralité intéressée. Ils rappelèrent à Velasquez ses anciens démêlés avec l'homme à qui il venait imprudemment de montrer une si grande confiance, lui prédirent que Cortez se servirait de son nouveau pouvoir bien plutôt pour venger les injures anciennes qu'il avait essuyées, que pour reconnaître le bienfait qu'il venait de recevoir. Ces insinuations firent des impressions si profondes sur l'esprit soupçonneux du gouverneur, que Cortez reconnut bientôt dans sa conduite les marques de la défiance et du refroidissement, et, d'après les conseils de ses amis, Lares et Duero, il hâta son départ avant que les dispositions du gouverneur achevassent de se confirmer et d'éclater avec violence. Connaissant tout le danger d'un délai, il pressa ses préparatifs avec tant de promptitude, qu'il mit à la voile de Sant-Iago de Cuba le 18 novembre. Velasquez, l'accompagnant au rivage, prit congé de lui avec l'apparence de la confiance et de l'amitié, mais après avoir chargé quelques-uns des officiers d'avoir toujours l'œil ouvert sur la conduite de leur commandant[1].

Cortez alla descendre à la Trinité, petit établissement sur la même côte que Sant-Iago. Il y fut joint par plusieurs aventuriers, et reçut un renfort de munitions de guerre et de bouche, dont il était assez mal pourvu. A peine avait-il quitté Sant-Iago, que la jalousie qui s'était emparée de l'âme de Velasquez s'accrut au point de ne pouvoir plus se contenir. L'armement n'étant plus sous ses yeux ni à ses ordres, il sentait que son pouvoir avait cessé, et que celui de Cortez devenait plus absolu. Son imagination grossissait toutes les circonstances qui avaient auparavant excité ses soupçons. Les rivaux de Cortez ramenaient avec adresse Velasquez sur toutes les réflexions qui pouvaient augmenter ses craintes ; ils appelèrent même la superstition à leur secours ; et, avec autant d'adresse que de méchanceté, ils tirèrent parti des prédictions d'un astrologue pour porter ses alarmes au plus haut degré. Le concours de tant de moyens produisit l'ef-

[1] Gomara, Cron., cap. 7. — Diaz, chap. 20.

fet qu'on en attendait. Vélasquez se repentit amèrement de la confiance qu'il avait accordée imprudemment à un homme dont la fidélité lui paraissait si suspecte, et il dépêcha en hâte des instructions à Verdugo, principal magistrat de la Trinité [1], avec des ordres pour ôter à Cortez sa commission [2]; mais celui-ci avait déjà si bien gagné l'estime et la confiance de ses troupes, et se trouva si assuré de leur zèle, qu'en employant tantôt la séduction et tantôt la menace, il obtint la permission de quitter la Trinité sans que les ordres de Velasquez eussent été exécutés.

De la Trinité, Cortez fit voile vers la Havane pour lever encore des soldats et achever d'approvisionner sa flotte. Là plusieurs Espagnols de distinction se déterminèrent à le suivre, et s'engagèrent à fournir le reste des approvisionnements qui manquaient. Mais, comme il leur fallait du temps pour remplir leurs engagements, Velasquez, convaincu qu'il ne devait plus compter sur un homme à qui il avait fait connaître si ouvertement sa défiance, voulut profiter de l'intervalle que lui donnait ce retardement pour tenter encore de dépouiller Cortez de son commandement. Il se plaignit hautement de la conduite de Verdugo, l'accusant d'une faiblesse puérile ou d'une trahison manifeste, pour avoir permis à Cortez de sortir de la Trinité. Pour mieux s'assurer de l'exécution de son dessein, il envoya à la Havane un homme de confiance, chargé de remettre à Pedro Barba, son lieutenant dans cette colonie, l'ordre positif d'arrêter sur-le-champ Cortez, de l'envoyer prisonnier à Santiago sous une bonne escorte, et de suspendre le départ de la flotte jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres ultérieurs. Il écrivit en même temps aux principaux officiers pour leur commander d'assister Barba dans l'exécution des ordres qu'il lui envoyait. Mais, avant l'arrivée de son messager, un moine de Saint-François avait fait passer la nouvelle de ce qui se tramait à Barthelemi d'Olmedo, religieux de son ordre, aumônier de la flotte de Cortez.

Cortez, averti du danger, eut le temps de prendre ses pré-

[1] Francisco Verdugo remplissait les fonctions de lieutenant de Velasquez à la Trinité. (D. L. R.)

[2] Et même pour l'arrêter. (D. L. R.)



cautions. La première fut d'éloigner de la Havane, sous quelque prétexte, Diego de Ordaz, officier d'un mérite distingué, mais que son attachement pour Velasquez devait lui rendre suspect. Il lui donna le commandement d'un vaisseau destiné à aller prendre quelques vivres dans un petit hâvre par-delà le cap Antoine, et sut ainsi l'éloigner sans paraître suspecter sa fidélité. Après son départ, Cortez ne cacha plus à ses troupes les desseins de Velasquez. Comme les officiers, ainsi que les soldats, avaient la plus grande impatience de commencer l'exécution d'une entreprise dans laquelle ils hasardaient toute leur fortune, ils furent étonnés et indignés de cette basse jalousie à laquelle le gouverneur voulait sacrifier non-seulement l'honneur de leur général, mais toutes les espérances de gloire et de richesses qu'eux-mêmes avaient conçues. Ils supplièrent d'une voix unanime Cortez de ne point abandonner la place à laquelle il avait tant de droits, et de ne pas les priver d'un chef qu'ils avaient suivi avec une confiance si bien méritée. Enfin ils lui offrirent de verser tout leur sang pour le défendre contre Velasquez. Cortez céda aisément à des instances qui n'avaient pour objet que de le déterminer à faire ce qu'il désirait lui-même avec ardeur. Il jura de ne jamais abandonner des soldats qui lui avaient donné des preuves si éclatantes de leur attachement, et leur promit de les conduire incessamment à cette riche contrée qui était depuis si longtemps l'objet de leurs pensées et de leurs désirs. Cette déclaration fut accueillie avec des transports de joie et des applaudissements universels, accompagnés de menaces et d'imprécations contre tous ceux qui oseraient mettre en question l'autorité de leur général ou s'opposer à l'exécution de ses desseins.

Tous les préparatifs étaient faits pour son départ, et les Espagnols de Cuba avaient rassemblé toutes leurs ressources pour cette expédition; mais quoique chaque établissement y eût fourni des hommes et des provisions, quoique le gouverneur eût dépensé des sommes considérables, et que chaque aventurier eût employé tous ses fonds et tout son crédit, on ne peut s'empêcher d'être étonné de la faiblesse de l'armement, bien peu proportionné en effet à un aussi grand objet que la conquête d'un vaste empire. La flotte consistait en onze vais-

seaux, dont le plus grand, honoré du titre d'amiral, n'était que de cent tonneaux, trois de soixante-dix ou quatre-vingts tonneaux, et sept petites barques sans ponts. Elle portait six cent dix-sept hommes, dont cinq cent huit soldats et cent neuf matelots et ouvriers. Les soldats étaient partagés en onze compagnies, selon le nombre des vaisseaux, chacune commandée par un capitaine qui avait en même temps le commandement du vaisseau et celui des troupes quand elles seraient à terre[1]. Comme l'usage des armes à feu parmi les nations de l'Europe était encore récent, et qu'on n'en donnait dans les armées qu'à un petit nombre de bataillons d'infanterie bien disciplinée, il n'y avait dans la troupe de Cortez que treize soldats armés de mousquets, trente-deux d'arquebuses, et le reste d'épées et de piques; au lieu des armes défensives ordinaires, qui eussent été embarrassantes dans un pays chaud, les Espagnols avaient des cottes d'armes de coton piqué, qu'on avait reconnues être suffisantes pour garantir des flèches des Américains. Ils n'avaient que seize chevaux, dix petites pièces de campagne et quatre fauconneaux[2].

[1519] C'est avec ces faibles moyens que Cortez mit à la voile pour aller faire la guerre à un monarque dont les domaines étaient plus étendus que tous ceux de la couronne d'Espagne. Comme l'enthousiasme religieux se mêlait, dans toutes les entreprises des Espagnols, avec l'esprit de découverte et de conquête, et, par une combinaison plus étrange, avec l'avidité même, leurs étendards portaient une grande croix avec cette épigraphe : *Suivons la croix, car sous ce signe nous vaincrons.* Les compagnons de Cortez, aussi avides de piller le riche pays qu'ils allaient chercher, que zélés pour y établir la foi chrétienne, étaient tellement animés de ces deux passions, qu'ils se mirent en mer, non pas avec l'inquiétude que doit exciter naturellement une expédition si périlleuse, mais avec cette confiance qui naît de la certitude du succès et de l'assurance de la protection du ciel.

Cortez, déterminé à visiter tous les endroits où Grijalva avait été, porta directement à l'île de Cozumel. Là, il eut le bonheur

[1] Voyez la Note 122.
[2] B. Diaz, chap. 19.



de racheter des Indiens Jérôme d'Aguilar, Espagnol qui avait été huit ans prisonnier parmi eux. Cet homme qui avait appris parfaitement un dialecte de la langue de cette partie de l'Amérique, répandue dans une grande étendue de pays, et qui avait d'ailleurs de la prudence et de l'adresse, fut extrêmement utile à Cortez en qualité d'interprète. De Cozumel, Cortez s'avança vers la rivière de Tabasco [1], dans l'espérance d'y être aussi bien reçu que Grijalva l'avait été, et d'en retirer une aussi grande quantité d'or. Mais la disposition des habitants était entièrement changée par des causes qu'on ne connaît pas. Après beaucoup de tentatives pour les gagner, il fut obligé d'employer la violence. Quoique les Indiens fussent nombreux et qu'ils attaquassent courageusement, ils furent battus avec un grand carnage en différentes actions. Les pertes qu'ils firent, l'étonnement et la terreur que leur inspirèrent les effets destructeurs des armes à feu, enfin l'aspect effrayant des chevaux dans le combat, déconcertèrent leur courage et les forcèrent à demander la paix [2]. Ils reconnurent le roi de Castille pour leur souverain, et donnèrent à Cortez des provisions, des habits de coton, un peu d'or, et vingt femmes esclaves [3].

Cortez continua sa course à l'ouest, sans perdre, autant qu'il le pouvait, le rivage de vue, afin d'observer le pays; mais il ne put trouver aucune place propre au débarquement, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Saint-Jean de Ulua [4]. Comme il entrait dans le hâvre, un grand canot rempli d'Indiens, parmi lesquels deux semblaient être des personnes de distinction, s'approcha de son vaisseau avec des signes de paix et d'amitié. Les Indiens vinrent à son bord sans crainte et sans défiance, et lui adressèrent d'un air très-respectueux un discours qu'Aguilar n'entendit point. Cortez se trouva très-embarrassé d'un incident dont il

[1] Cortez, parti de Cozúmel ou Coçumil le 4 mars 1519, côtoya le péninsule de Yucatan jusqu'à la rio de Chiapa ou rivière de Grijalval, dans la province de Tabasco, où il arriva le 13 du même mois. (D. L. R.)

[2] La dernière bataille se donna le 25 mars 1519, dans les plaines de Ceutla. Pour perpétuer la mémoire de son triomphe Cortez jeta en cet endroit les fondements d'une ville qu'il appela Santa Maria de la Vitoria, et qui devint par la suite la capitale de la province.

[3] Voyez la NOTE 123.

[4] B. Diaz, chap. 31-36. — Gomara, Cron, cap. 18 23. — Herrera, decad. II, lib. IV, cap. 11, etc.

prévit toutes les conséquences. Il commença à craindre, pour le grand projet qu'il méditait, les lenteurs et l'incertitude que causerait nécessairement l'impossibilité de communiquer ses idées autrement que par le secours imparfait des signes et des gestes; mais il ne demeura pas longtemps dans cette inquiétude. Un heureux hasard suppléa à ce que toute sa sagacité n'aurait pu faire. Une des femmes esclaves qu'il avait eues du cacique de Tabasco, se trouvant présente à l'entrevue de Cortez et de ses nouveaux hôtes, aperçut son embarras et la confusion d'Aguilar; et, comme elle entendait parfaitement la langue mexicaine, elle expliqua dans la langue yucata, qu'Aguilar entendait, ce que disaient les Indiens. Cette femme, connue dans la suite sous le nom de dona Marina, et qui joue un rôle important dans l'histoire du Nouveau-Monde, où les plus grands événements sont presque toujours l'effet de très-petites causes, était née dans une des provinces de l'empire du Mexique. Après avoir été faite esclave dans une guerre et avoir éprouvé diverses aventures, elle était tombée entre les mains des peuples de Tabasco, et avait vécu assez longtemps parmi eux pour apprendre leur langue sans oublier la sienne. Quoique cette manière de converser par l'entremise de deux interprètes fût très-fatigante et très-ennuyeuse, Cortez fut ravi d'avoir découvert ce moyen de communiquer avec les habitants d'un pays où il voulait pénétrer; et, dans les transports de sa joie, il regarda cet événement comme une marque éclatante de la protection de la Providence [1].

Il apprit alors que les deux personnes qu'il avait reçues à son bord étaient députées de Pilpatoë et de Teutilé [2], l'un gouverneur de la province à laquelle il abordait, et qui était soumise à un grand monarque appelé Montézuma; l'autre commandant de ses troupes [3]. Ces députés étaient chargés de s'informer des intentions de Cortez en visitant leur côte, et de lui offrir les

[1] B. Diaz, chap. 37, 38, 39.— Gomara, Cron., cap. 25, 26.—Herrera, decad. II, li b. V, cap. 4.

[2] B. Diaz écrit *Tendile* et *Pitalpitoque;* Herrera, *Teuthlille* et *Pitalpitoe;* Solis, *Pilpatoe;* et Clavigero, *Teuhtlile* et *Guitlalpitoc.* (D. L. R.).

[3] Suivant Clavigero, qui cite à l'appui de son opinion B. Diaz, Gomara et d'autres anciens historiens, Teuhtlile était aussi gouverneur des côtes de l'empire; Robertson a suivi le récit de Solis. (D. L. R.)

secours dont il pouvait avoir besoin pour continuer sa route. L'air de ces Indiens et les intentions exprimées dans leur message frappèrent Cortez. Il les assura, en termes respectueux, qu'il abordait chez eux avec des sentiments d'amitié, qu'il venait faire des propositions d'une grande importance au bien du prince et de son royaume, et qu'il les exposerait en personne au gouverneur et au général. Le lendemain au matin, sans attendre de réponse, il débarqua ses troupes, ses chevaux et son artillerie, et ayant choisi un terrain convenable, il commença à y élever des baraques et à en faire un camp fortifié. Les Indiens, au lieu de s'opposer à l'entrée de ces hôtes, qui devaient être un jour les destructeurs de leur pays, aidèrent à leur débarquement avec un empressement dont ils ont eu depuis tant de raison de se repentir.

Le jour suivant, Pilpatoë et Teutilé vinrent au camp avec une nombreuse suite ; et Cortez, les regardant comme les ministres d'un grand roi, les reçut avec beaucoup plus d'égards que les Espagnols n'avaient coutume d'en marquer aux petits caciques avec lesquels ils traitaient. Il leur apprit qu'il venait en qualité d'ambassadeur de don Charles d'Autriche, roi de Castille et le plus puissant monarque de l'est, et qu'il était chargé de propositions d'une telle importance, qu'il ne pouvait les communiquer qu'à Montézuma lui-même; et il leur demanda de le conduire en sa présence sans perdre de temps. Les officiers mexicains ne purent cacher la peine que leur faisait une demande qu'ils prévoyaient devoir être fort mal reçue de leur souverain, dont l'esprit était déjà rempli d'inquiétudes et de craintes depuis les premières nouvelles qu'il avait apprises de l'apparition des Espagnols sur les côtes de son empire. Mais, avant d'entreprendre de dissuader Cortez de son projet, ils s'efforcèrent de gagner sa bienveillance, en le pressant d'accepter des présents qu'ils voulaient mettre à ses pieds en qualité d'humbles esclaves de Montézuma. On les lui offrit avec beaucoup d'appareil. Ils consistaient en étoffes de coton fort belles, en plumes de différentes couleurs et en ornements d'or et d'argent d'une valeur considérable et d'un travail curieux. La vue de ces présents produisit un effet bien différent de celui que se proposaient les Mexicains. Elle accrut l'avidité des Espagnols,

loin de la satisfaire, et leur inspira une si vive impatience de devenir maîtres d'un pays qui produisait ces richesses, que Cortez se donnant à peine le temps d'écouter les raisons par lesquelles Pilpatoë et Teutilé cherchaient à le détourner d'aller à la capitale [1], et prenant un ton fier et décidé, leur répéta qu'il voulait avoir une audience du roi lui-même. Pendant cette entrevue, quelques peintres à la suite des chefs des Mexicains avaient été occupés à dessiner sur des étoffes de coton blanches les vaisseaux, les chevaux, l'artillerie, les soldats espagnols et tout ce qu'ils trouvaient de plus singulier. Cortez, qui s'en aperçut et qui apprit que ces dessins devaient être envoyés à Montézuma, voulut donner à ce prince une idée plus vraie et plus imposante des objets étonnants qui se présentaient pour la première fois à la vue des Indiens, et qu'aucun mot de leur langue ne pouvait rendre; pour cet effet, il résolut de les rendre témoins d'un spectacle qui pût leur mieux faire connaître la bravoure de ses soldats et la force irrésistible de leurs armes. Il fit sonner l'alarme par les trompettes. En un instant les troupes se mirent en bataille. L'infanterie exécuta plusieurs mouvements dans lesquels elle fit usage de ses différentes armes, et la cavalerie fit différentes évolutions pour montrer sa force et son agilité. L'artillerie enfin, dirigée sur les bois épais voisins du camp, fit un grand dégât dans les arbres. Les Mexicains virent d'abord les exercices militaires en silence et avec un étonnement qui est naturel lorsque l'esprit est frappé d'objets aussi nouveaux que redoutables; mais au bruit du canon plusieurs s'enfuirent, d'autres tombèrent de frayeur, et tous furent si épouvantés en voyant des hommes dont le pouvoir leur parut ressembler à celui des dieux, que Cortez eut beaucoup de peine à les ramener et à les rassurer. Leurs peintres employèrent tout leur art à représenter ces nouveaux objets, et leur imagination à inventer des figures et des caractères qui pussent rendre les choses extraordinaires dont ils venaient d'être les témoins.

On dépêcha sur-le-champ des courriers à Montézuma, chargés de lui remettre ces tableaux, et de lui faire le récit de ce

[1] Suivant Clavigero et d'autres historiens espagnols, Teutilé ne s'opposa aux desseins de Cortez que lorsqu'il en eut reçu l'ordre positif de la cour. (D. L. R.)

qui s'était passé depuis l'arrivée des Espagnols. Cortez envoyait en même temps au monarque quelques curiosités d'Europe de peu de valeur, mais qu'il crut pouvoir lui être agréables par leur nouveauté. Les rois du Mexique, pour être instruits promptement de tout ce qui se passait dans les parties les plus éloignées de leur vaste empire, avaient établi une police recherchée que l'Europe même ne connaissait pas encore. Ils avaient en différents endroits, sur les principales routes, des courriers qui, formés par l'éducation à une grande agilité, et se relevant les uns les autres à de médiocres distances, portaient les avis avec une célérité étonnante. Quoique la capitale où le monarque faisait sa résidence fût distante de cent quatre-vingts milles de Saint-Jean de Ulua, les présents de Cortez furent portés à l'empereur et sa réponse fut rapportée en peu de jours. Les mêmes officiers qui avaient jusque-là traité avec les Espagnols furent chargés de la réponse du monarque [1]; mais comme ils savaient combien les projets et les désirs du général étaient opposés aux résolutions que venait de prendre Montézuma, ils ne crurent pas devoir les notifier à Cortez sans avoir auparavant fait de nouveaux efforts pour l'adoucir. Afin de renouer la négociation, ils offrirent donc les présents qu'envoyait Montézuma, et qui étaient portés par cent Indiens. La magnificence de ces dons répondait à la grandeur du monarque, et passait de beaucoup toutes les idées que les Espagnols s'étaient faites jusqu'alors des richesses du Mexique. On les plaça sur des nattes étendues à terre dans un ordre qui les faisait paraître avec plus d'avantage. Cortez et ses gens virent avec admiration les différentes productions de l'industrie du pays : c'étaient des étoffes de coton si belles et d'un tissu si fin, qu'elles égalaient les soieries; des tableaux représentant des animaux, des arbres et d'autres objets qui n'étaient formés que de plumes de différentes couleurs, employées avec une adresse et une élégance qui le disputaient aux ouvrages du pinceau pour la vérité et la beauté de l'imitation. Mais ce qui attira surtout leurs regards, ce furent deux grands plats de forme circulaire, l'un d'or mas-

[1] Bern. Diaz, témoin oculaire, et d'autres historiens parmi lesquels nous citerons Clavigero, prétendent que ce ne furent pas les mêmes officiers qui rapportèrent la réponse de Montézuma, mais un ambassadeur extraordinaire que ce monarque crut devoir envoyer à Cortez. Robertson a suivi encore ici le récit de Solis

sif, représentant le soleil, l'autre d'argent, emblème de la lune [1]. Il y avait en outre des bracelets, des colliers, des anneaux, et d'autres bijoux d'or; et, afin que les Espagnols pussent prendre une idée complète de toutes les richesses que fournissait le pays, des boîtes remplies de perles, de pierres précieuses, de grains d'or non travaillés et tels qu'on les trouvait dans les mines et les rivières. Cortez reçut ces présents avec les démonstrations d'un respect profond pour le prince qui les lui envoyait. Mais quand les Mexicains, croyant désormais leur négociation plus facile, lui firent savoir que, quoique l'empereur lui eût envoyé ces présents comme une marque des égards qu'il avait pour le prince que Cortez représentait, il ne consentait point à ce que des troupes étrangères approchassent davantage de sa capitale, ou même demeurassent plus longtemps dans ses domaines, le général espagnol déclara plus positivement encore qu'auparavant qu'il ne se relâcherait point de sa première demande, et qu'il ne pourrait sans honte retourner auprès de son souverain, s'il n'avait été admis en la présence du prince qu'il était venu visiter de sa part. Les Mexicains, étonnés de voir un homme qui osait s'opposer à une volonté qu'ils étaient accoutumés à regarder comme irrésistible, effrayés en même temps du danger de précipiter leur pays dans une guerre ouverte avec de si terribles ennemis, demandèrent et obtinrent de Cortez la promesse qu'il resterait dans son camp jusqu'au retour d'un messager qu'ils envoyaient à Montézuma pour recevoir de nouveaux ordres [2].

La fermeté avec laquelle Cortez persistait dans sa résolution devait naturellement conduire la négociation entre lui et l'empereur à une prompte issue, puisqu'il ne laissait à celui-ci d'autre parti que de recevoir les Espagnols avec une confiance entière ou de les traiter ouvertement en ennemis. Ce dernier parti était celui auquel il y avait lieu de s'attendre de la part d'un monarque hautain et puissant. L'empire du Mexique était alors à un point de grandeur auquel n'a peut-être atteint aucune grande société policée en si peu de temps. Quoiqu'il ne

[1] Voyez la Note 124.

[2] B. Diaz, chap. 39. — Gomara, Cron., cap. 27. — Herrera, decad. II, lib. V, cap. 5, 6.

subsistât que depuis cent trente ans, sa domination s'étendait du nord à la mer du Sud, sur un territoire de plus de cinq cents lieues de l'est à l'ouest, et de plus de deux cents lieues du sud au nord [1], et comprenait des provinces qui, en fertilité, en population, en richesses, ne le cédaient à aucun des pays de la zone torride. La nation était guerrière et entreprenante, l'autorité du monarque illimitée et ses revenus considérables. Si, avec les forces qu'on pouvait réunir en un moment dans un tel empire, Montézuma fût tombé sur les Espagnols lorsqu'ils étaient encore campés sur une côte stérile et malsaine, sans aucun allié dans le pays, sans place de retraite, sans provisions, malgré tous les avantages de leur discipline et de leurs armes ils n'auraient pu résister à un pareil choc; ils auraient péri dans un combat si inégal ou ils auraient abandonné leur entreprise.

La puissance de Montézuma le mettait en état de prendre ce parti vigoureux, et son caractère même semblait l'y porter. De tous les princes qui avaient tenu le sceptre du Mexique, il était le plus fier, le plus violent et le plus éloigné de souffrir la moindre résistance à ses volontés. Ses sujets le voyaient avec crainte, et ses ennemis avec effroi. Il gouvernait les premiers avec une sévérité terrible; mais ils avaient une si grande opinion de son habileté, qu'ils étaient forcés de le respecter, et les victoires nombreuses qu'il avait remportées sur ses ennemis avaient répandu au loin la terreur de ses armes et avaient ajouté plusieurs grandes provinces à son empire. Mais, quoiqu'il eût peut-être assez de talents pour gouverner le Mexique dans l'état de civilisation imparfaite où était cet empire et dans le cours ordinaire des choses, ces talents étaient bien insuffisants pour une conjoncture si extraordinaire, et ne le mettaien

[1] Suivant Clavigero (Stor. ant. del Messico, liv. 1.), le royaume ou empire du Mexique s'étendait au sud-ouest et au sud jusqu'à l'océan Pacifique, au sud-est jusqu'à Quauhtemallan, à l'est, en en exceptant le territoire des trois républiques de Tlascala, Cholula et Huexotzinco et une petite partie du territoire du royaume d'Acolhuacan, jusqu'au golfe du Mexique, vers le nord jusqu'au pays des Huaxtecas; au nord-ouest, il était borné par les barbares Chichemecas, et les possessions de Tlacopan et de Michuacan lui servaient de frontières, à l'est. Tout l'empire mexicain était compris entre le 14° et le 21° de latit. nord et le 271° et le 283° de longit. du méridien de l'île de Fer. (D. L. R.)

pas en état de se décider avec la justesse et la promptitude nécessaires dans un moment si critique.

Depuis que les Espagnols avaient paru sur la côte, il avait laissé voir tous les symptômes de l'embarras et de la crainte. Au lieu de prendre les résolutions que devaient lui inspirer le sentiment de son pouvoir et le souvenir de ses premiers exploits, il avait mis dans toutes ses délibérations une inquiétude et une indécision qui n'échappèrent pas aux derniers de ses courtisans. La perplexité et le trouble de Montézuma, aussi bien que le découragement de ses sujets, n'étaient pas seulement l'effet de la présence des Espagnols et de la terreur de leurs armes. On les attribue à des causes plus éloignées. Si l'on en croit les premiers historiens espagnols et les plus estimés, il y avait parmi les Américains une opinion presque universelle que quelque grande calamité les menaçait et leur serait apportée par une race de conquérants redoutables venant des régions de l'est pour dévaster leur contrée. On ne peut pas savoir si cette crainte était l'effet du souvenir de quelque grand bouleversement de cette partie du globe qui aurait frappé l'esprit de ses habitants de craintes superstitieuses sur l'avenir, ou seulement l'effet de l'étonnement que causait la première vue de cette race d'hommes nouveaux qui se montrait en Amérique. Quoi qu'il en soit, comme les Mexicains étaient la nation la plus superstitieuse du Nouveau-Monde, ils furent plus fortement frappés de l'apparition des Espagnols, que leur crédulité leur représentait comme des instruments destinés à accomplir la fatale révolution qui les menaçait. Dans de pareilles circonstances, on conçoit plus facilement comment une poignée d'aventuriers put porter l'alarme au cœur du monarque d'un grand empire et de tous ses sujets [1].

Cependant lorsque le messager arrivé du camp espagnol apporta la nouvelle que Cortez, persistant dans sa première demande, refusait d'obéir à l'ordre qui lui enjoignait de quitter le pays, Montézuma, malgré ses terreurs, montra un moment de résolution; et, dans un transport de colère, naturel à un prince orgueilleux qui n'avait jamais rencontré d'obstacle à

[1] Cortez, Relatione seconda ap. Ramus, III, 234, 235. — Herrera, decad. II, lib. III, cap. 1; lib. V, cap. 11; lib. VII, cap. 6.—Gomara, Cron., cap. 66, 92, 144.

ses volontés, il menaça de sacrifier à ses dieux ces insolents étrangers. Mais ses incertitudes et ses craintes revinrent bientôt, et, au lieu de donner des ordres pour mettre ses menaces à exécution, il appela encore ses ministres pour les consulter et prendre leur avis. Des hommes assemblés pour délibérer dans un moment où il faudrait agir ne prennent jamais que des mesures lentes et faibles. Le résultat du conseil ne fut point d'employer sur-le-champ les moyens efficaces de repousser l'ennemi ; on se contenta d'envoyer à Cortez des ordres plus positifs de quitter le pays, accompagnés fort imprudemment sans doute d'un présent assez considérable pour offrir aux Espagnols un nouveau motif de s'y établir.

Ceux-ci étaient cependant inquiets et incertains sur le parti qu'ils avaient à prendre. D'après ce qu'ils avaient déjà vu de la richesse du pays, plusieurs d'entre eux s'en formaient des idées si exagérées, qu'ils étaient déterminés à braver toutes les difficultés et tous les dangers pour achever une conquête qui devait les mettre en possession de trésors inépuisables. D'autres, jugeant de la force de l'empire du Mexique par ses richesses mêmes, assurés d'ailleurs par plusieurs observations que ce pays avait une forme régulière de gouvernement, prétendaient que c'était une folie véritable que d'attaquer un si grand État avec une poignée d'hommes, manquant de provisions, affaiblis déjà par les maladies particulières au climat, qui en avait fait périr plusieurs, et sans avoir d'ailleurs l'appui d'aucune alliance dans le pays [1]. Cortez applaudissait secrètement à ceux qui tenaient pour les résolutions hardies ; il encourageait des espérances romanesques qui lui étaient communes avec eux, et qui concouraient à l'exécution des plans qu'il avait concertés.

Depuis le moment où les soupçons de Velasquez s'étaient déclarés et où il avait tenté de dépouiller Cortez de l'autorité qu'il lui avait confiée, celui-ci avait senti la nécessité de n'avoir plus avec le gouverneur de Cuba aucune liaison, dans la juste crainte de voir traverser toutes ses opérations ; il ne demandait même qu'une occasion d'en venir à une rupture ouverte. Dans cette vue, il n'avait rien négligé pour s'assurer de ses soldats. Ses talents pour le commandement lui méritèrent aisément

[1] B. Diaz, chap. 40.

leur estime, et il ne lui fut pas plus difficile d'acquérir leur affection. Parmi des aventuriers presque du même rang, faisant la guerre à leurs dépens, la dignité de chef n'élevait pas un général assez au-dessus de ceux qui étaient sous ses ordres pour exclure entre eux un commerce continuel. Cortez sut profiter de la familiarité des relations qu'il avait avec eux pour s'insinuer dans leur esprit par des manières affables et par des actes de libéralité faits à propos, par la permission qu'il accorda à ses soldats de commercer pour leur compte avec les Indiens[1]; enfin, en enflammant les espérances de tous, il s'attacha tellement la plus grande partie de ses soldats, qu'ils oublièrent presque que l'armement avait été fait sous l'autorité et aux dépens d'un autre que Cortez.

Pendant que le général espagnol conduisait ainsi ses projets, Teutilé arriva avec les présents de Montézuma et un ordre définitif de ce monarque pour que les étrangers eussent à quitter sur-le-champ ses États. Mais, lorsque Cortez renouvela la demande d'une audience de l'empereur, le Mexicain le quitta brusquement et sortit de son camp avec des regards et des gestes qui exprimaient toute sa surprise et tout son ressentiment. Le lendemain au matin, il ne parut aucun des Indiens qui avaient coutume de fréquenter le camp en grand nombre et d'y apporter des provisions qu'ils échangeaient avec les soldats. Tout commerce parut cessé, et on s'attendait à tout moment à voir commencer les hostilités. Cet événement, quoiqu'on eût dû le prévoir, causa parmi les Espagnols une consternation subite qui enhardit les partisans de Velasquez non-seulement à murmurer et à cabaler contre leur général, mais à charger l'un d'entre eux de lui faire des remontrances sur l'imprudence qu'il y avait à tenter la conquête d'un grand empire avec des forces si insuffisantes, et de le presser de retourner à Cuba pour y ravitailler sa flotte et y augmenter son armée. Diego de Ordaz, un de ses principaux officiers, chargé de cette commission par les mécontents, s'en acquitta avec toute la liberté et la rudesse d'un soldat, en lui assurant qu'il exprimait le sentiment de toute l'armée. Cortez l'écouta sans la moindre apparence d'émotion; et comme il connaissait bien les disposi-

[1] Voyez la NOTE 125.

tions et le caractère de ses soldats, et qu'il prévoyait la manière dont ils recevraient une proposition qui renversait en un instant toutes les belles espérances qu'ils avaient jusque-là nourries, il porta la dissimulation jusqu'à paraître abandonner ses propres mesures pour se prêter aux représentations d'Ordaz ; et donna des ordres pour que l'armée se tînt prête le jour suivant à se rembarquer pour Cuba. Dès que cette résolution fut connue, les aventuriers, frustrés de leurs espérances, se plaignirent et menacèrent. Les émissaires de Cortez, se joignant à eux, enflammèrent leur dépit. La fermentation devint générale. Tout le camp était au moment de se mutiner ; tous demandaient avec empressement à voir le général. Cortez ne se fit pas presser longtemps. A sa vue, ils exprimèrent tout d'une voix l'étonnement et l'indignation que leur causaient les ordres qu'ils venaient de recevoir. Il était honteux, disaient-ils, pour des Castillans, de s'effrayer au premier aspect du danger, et infâme de fuir avant que l'ennemi se fût même montré. Quant à eux, ils étaient déterminés à ne pas abandonner une entreprise qui avait été heureuse jusqu'à ce moment, et qui tendait si manifestement à répandre la connaissance de la religion et à procurer à leur patrie tant de gloire et d'avantage. Heureux de marcher sous les ordres de Cortez, ils étaient disposés à le suivre au travers de tous les dangers pour former un établissement et recueillir tous les trésors qui faisaient depuis si longtemps l'objet de leurs désirs ; mais, s'il voulait retourner à Cuba et céder honteusement toute sa gloire et ses espérances à un rival envieux, ils se choisiraient dans le moment même un autre général qui les guiderait dans le chemin de la gloire que Cortez n'avait pas le courage de suivre.

Cortez, enchanté de leur ardeur, ne s'offensa point de la hardiesse avec laquelle ils énonçaient des sentiments que lui-même avait inspirés, et dont, à la chaleur de leurs expressions, il voyait combien ils étaient pénétrés. Il affecta cependant d'être surpris de ce qu'il entendait. Il déclara qu'il n'avait donné l'ordre pour le rembarquement que d'après la persuasion que c'était là le désir général des troupes ; qu'il avait sacrifié en cela sa propre opinion par déférence pour celle qu'il croyait être la leur ; qu'il avait toujours eu le dessein de former un

établissement sur la côte pour pénétrer ensuite dans l'intérieur du pays ; qu'on l'avait trompé en lui persuadant que leurs vues étaient différentes des siennes ; qu'il les voyait avec une grande satisfaction pleins de ce courage qui devait animer tout véritable Espagnol ; que cette certitude allait lui faire reprendre son premier plan avec une ardeur nouvelle, et qu'il était très-assuré de les conduire par le chemin de la victoire à la fortune que leur valeur méritait. A cette déclaration de Cortez on répondit par des applaudissements et des cris de joie. La résolution parut unanime et prise d'un consentement universel ; car ceux qui la condamnaient secrètement furent obligés de se réunir au plus grand nombre dans les acclamations, tant pour cacher leur opposition au général, que pour ne pas s'attirer de la part de leurs compagnons le reproche de lâcheté [1].

Sans laisser à ses gens le temps de se refroidir ou de réfléchir sur le parti qu'on venait de prendre, Cortez s'occupa sur-le-champ de l'exécution. Pour commencer à constituer une colonie, il assembla les principaux de son armée, et, d'après leur suffrage, il nomma un conseil et des magistrats qui furent investis de toute l'autorité. Comme les hommes transportent naturellement les institutions et les formes du gouvernement de la mère-patrie dans leurs nouveaux établissements, la colonie fut modelée sur l'administration espagnole. Les magistrats furent distingués par les mêmes noms et les mêmes marques de dignité, et eurent la même juridiction. On ne choisit pour remplir les places que ceux des compagnons de Cortez qui lui étaient entièrement dévoués, et les actes de leur élection furent dressés au nom du roi, sans qu'il y fût mention d'aucune dépendance de Velasquez. Les deux mobiles des Espagnols dans toutes leurs entreprises au Nouveau-Monde, l'avidité et l'enthousiasme religieux, semblent avoir suggéré à Cortez le nom qu'il donna à son établissement. Il l'appela la riche ville de la Vraie-Croix : *Villa rica de la Vera Cruz*.

La première assemblée du nouveau conseil fut remarquable par un acte très-important. Dès qu'elle fut formée, Cortez fit demander la permission de s'y présenter, et s'approchant avec une contenance respectueuse, propre à relever la dignité du

[1] B. Diaz, chap. 40, 41, 42. — Herrera, decad. II, lib. V, cap. 6, 7.

tribunal et à donner un exemple de soumission à son autorité, il commença un long discours dans lequel il employa beaucoup d'art, et dit les choses les plus flatteuses aux magistrats qui entraient dans leurs nouvelles fonctions. Il fit d'abord observer qu'étant revêtus de l'autorité suprême sur la colonie, il les considérait comme exerçant toute celle du souverain et comme représentant sa personne; qu'il se croirait désormais obligé de leur communiquer tout ce qu'il regarderait comme intéressant le bien public avec la même fidélité et le même zèle que s'il s'adressait à son maître même; que la sûreté d'une colonie qui s'établissait dans un grand empire dont le monarque montrait déjà des dispositions ennemies, dépendait des armes, et par conséquent de la subordination et de la bonne discipline parmi les troupes; qu'il avait tenu d'abord du gouverneur de Cuba son droit au commandement, mais que, comme Velasquez avait depuis longtemps révoqué sa commission, on pouvait contester la légitimité de son pouvoir, et qu'il craignait lui-même d'exercer une autorité qui ne serait fondée que sur un titre vicieux ou du moins équivoque; que la colonie ne pouvait confier sa défense à des troupes autorisées à mettre en question le pouvoir du général dans un moment critique où l'obéissance implicite à ses ordres était absolument nécessaire; que toutes ces considérations le déterminaient à se démettre entre leurs mains de toute l'autorité qu'il pouvait avoir, afin qu'ayant le droit de la conférer tout entière à celui qu'ils choisiraient, ils donnassent à l'armée, au nom du roi, un général qui pût désormais la commander; que, quant à lui, son dévouement à sa patrie était tel qu'il se réduirait, s'il était nécessaire, à n'être qu'un simple officier; qu'il servirait avec le même zèle en cette qualité qu'en celle de général, et prouverait à ses compagnons de guerre que, quoique accoutumé à commander, il savait aussi obéir. Son discours fini, il déposa sur la table du conseil la commission de Velasquez, et, après avoir baisé son bâton de commandement, il le remit entre les mains du président et se retira.

La délibération ne fut pas longue. Cortez avait concerté toutes ces mesures avec ses partisans les plus fidèles, et il avait préparé avec beaucoup d'adresse les autres membres du conseil à

prendre la résolution qu'il désirait. On accepta sa démission; et, comme la prospérité continue qui avait jusque-là couronné son expédition était une preuve incontestable de son talent pour le commandement, on le nomma, d'une voix unanime, premier magistrat de la colonie et général de l'armée, en ordonnant que sa commission lui serait expédiée au nom du roi avec les pouvoirs les plus étendus, et qu'il les exercerait jusqu'à ce que les volontés du souverain fussent connues. Afin que ces dispositions ne pussent pas être regardées comme une intrigue du conseil, on communiqua aux troupes la résolution qu'on venait de prendre; les soldats ratifièrent le choix du général avec de grands applaudissements. L'air retentit du nom de Cortez, et tous jurèrent de verser leur sang pour la défense de son autorité.

Ayant heureusement accompli ses desseins et secoué la dépendance mortifiante dans laquelle il semblait être à l'égard du gouverneur de Cuba, Cortez accepta avec beaucoup de témoignages de respect pour le conseil et de reconnaissance pour l'armée la commission qu'on lui donnait, et se trouva revêtu de l'autorité suprême, tant au civil qu'au militaire, sur la colonie. Il prit avec sa nouvelle autorité un air de dignité plus imposant, et commença à exercer les pouvoirs presque illimités qu'il venait de recevoir. Il ne s'était regardé jusqu'à ce moment que comme le député d'un simple sujet du roi d'Espagne : il commença à agir comme le représentant de son souverain. Les partisans de Velasquez, prévoyant toutes les suites de ce changement, ne purent demeurer plus longtemps spectateurs oisifs de ce qui se passait. Ils se récrièrent ouvertement contre le procédé du conseil, qu'ils regardaient comme illégal, et contre la conduite de l'armée, qu'ils traitaient de révolte. Cortez, sentant la nécessité de prévenir de bonne heure par un acte de vigueur les effets de ces discours séditieux, fit arrêter Ordaz, Escudero et Velasquez de Léon, les chefs de cette faction, et les envoya sur la flotte chargés de fers. Leurs partisans, effrayés et confondus, restèrent tranquilles; et Cortez, qui avait plus d'envie de rappeler à lui que de punir ces officiers dont il connaissait le mérite, sollicita leur amitié avec tant d'assiduité et d'adresse, qu'il se fit entre eux une

sincère réconciliation; tellement que dans les occasions les plus délicates, ni leur liaison avec le gouverneur de Cuba, ni le souvenir du traitement qu'ils avaient essuyé, ne purent les détacher de ses intérêts [1]. Dans cette occasion, ainsi que dans d'autres également critiques pour sa fortune et sa renommée, Cortez dut en grande partie ses succès à l'or du Mexique, qu'il distribuait avec profusion à ses amis et à ses ennemis [2].

Cortez, ayant ainsi rendu indissoluble l'union entre lui-même et son armée par ces actes d'indépendance auxquels ils avaient tous concouru, pensa qu'il pouvait quitter désormais son camp et s'avancer dans le pays. Il fut encouragé dans ce projet par un événement aussi heureux en lui-même que par la circonstance dans laquelle il arrivait. Quelques Indiens s'approchèrent de son camp avec mystère et furent admis en sa présence. Ils étaient envoyés avec des propositions d'alliance et d'amitié par le cacique de Zempoalla [3], ville considérable et peu éloignée. Par leurs réponses à un grand nombre de questions qu'il leur fit, selon son usage ordinaire dans ses entrevues avec les Indiens, il apprit que leur maître, quoique sujet de l'empire du Mexique, souffrait impatiemment le joug, et craignait et haïssait si fortement Montézuma, que rien ne pouvait lui être plus agréable que l'espoir de se délivrer de l'oppression sous laquelle il gémissait. Cet avis fit luire à l'esprit de Cortez un rayon de lumière et d'espérance. Il vit que le grand empire qu'il se proposait d'attaquer était désuni, et que le souverain n'y était pas aimé. Il conjectura que les causes du mécontentement ne pouvaient pas être bornées à une seule province, et qu'il se trouverait en d'autres parties de l'empire des mécontents las de la soumission ou désirant un changement, et prêts à suivre les drapeaux du premier libérateur qui se montrerait. Plein de ces idées, et commençant dès lors à se tracer un plan que le temps et une connaissance plus exacte de l'état du pays devaient le mettre bientôt en état de suivre et

[1] B. Diaz, chap. 42, 43. — Gomara, Cron., cap. 30, 31. — Herrera, decad. II, lib. V, cap. 7.

[2] B. Diaz, chap. 44.

[3] Herrera et Clavigéro appellent cette ville *Chémpoallă*. (D. L. R.)

d'exécuter, il reçut très-bien les Zempoallans, et leur promit d'aller incessamment visiter leur cacique [1].

Pour remplir sa promesse, il n'était pas nécessaire qu'il s'écartât de la route qu'il s'était déjà proposé de suivre en s'avançant dans le pays. Quelques officiers employés à visiter la côte, ayant reconnu un village nommé Quiabislan [2], à environ quarante milles au nord, qui, à raison de la fertilité du sol et de la bonté de son hâvre, semblait être un poste plus commode que celui que les Espagnols avaient jusqu'alors occupé, Cortez se détermina à y transporter son camp. Zempoalla se trouvait sur son chemin. Le cacique le reçut aussi bien que Cortez pouvait l'espérer. Il lui fit des présents et des caresses qui montraient un extrême désir de gagner sa bienveillance, le traita comme un libérateur, et lui montra un respect porté presque jusqu'à l'adoration. Cortez apprit de lui plusieurs particularités du caractère de Montézuma, et les causes de la haine de ses sujets pour lui. Montézuma, lui disait le cacique en pleurant, est un tyran hautain, cruel et soupçonneux, qui traite ses sujets avec une arrogance extrême, ruine par des exactions les provinces qu'il a conquises, enlève les enfants aux pères et aux mères, les garçons pour les immoler à ses dieux, les filles pour en faire ses concubines ou celles de ses favoris. Cortez, dans sa réponse au cacique, lui insinua adroitement qu'un des principaux objets des Espagnols, en visitant des pays si éloignés de leur patrie, était de redresser les torts et de délivrer les hommes de l'oppression ; et, lui ayant fait espérer ses secours quand il en serait temps, il continua sa marche vers Quiabislan.

Le lieu que ses officiers lui avaient indiqué lui parut si favorablement situé et si bien choisi, qu'il y traça sur-le-champ le plan d'une ville. Les maisons ne devaient être que des huttes, mais enceintes de remparts assez forts pour résister à l'attaque d'une armée d'Indiens. Comme ces fortifications étaient nécessaires tant à l'établissement et à la conservation de la colonie qu'à l'exécution du dessein que le général et les soldats avaient

[1] B. Diaz, chap. 41. — Gomara, Cron., cap. 28.

[2] Herrera l'appelle *Chianhuiztlan*, et Clavigero *Chirhuitzla* ; ce dernier assure que le mot *Quiabislan* donné par Robertson, d'après Solis, n'est pas et ne peut pas être mexicain.

de s'avancer dans le pays, soit pour se ménager un lieu de retraite, soit pour conserver leur communication avec la mer, toute l'armée, officiers et soldats, mit la main à l'œuvre; Cortez lui-même leur donnait l'exemple de l'activité et de la constance dans le travail. Les Indiens de Zempoalla et de Quiabislan les aidèrent, et ce petit poste, par lequel commencèrent des établissements nombreux et puissants, fut bientôt en état de défense[1].

Pendant que ces travaux essentiels s'exécutaient, Cortez avait des entrevues avec les caciques de Zempoalla et de Quiabislan, et, profitant de leur étonnement et de leur admiration à la vue des objets nouveaux qu'on présentait à leurs yeux, il leur inspira par degrés une si haute opinion des Espagnols, il leur persuada si bien que leurs hôtes étaient des êtres d'un ordre supérieur à qui rien ne pouvait résister, que, comptant sur la protection de ces étrangers, ils osèrent braver le pouvoir de l'empereur au nom duquel ils étaient accoutumés de trembler.

Quelques-uns des officiers de Montézuma se présentèrent pour lever le tribut ordinaire et demander un certain nombre de victimes humaines nécessaires à l'expiation de la faute que ces deux nations venaient de commettre en entretenant quelque commerce avec des étrangers à qui l'empereur avait ordonné de sortir de ses domaines. Au lieu d'obéir à ses ordres, les Zempoallans se saisirent des envoyés du monarque, les maltraitèrent; et, comme leur superstition n'était pas moins atroce que celle des Mexicains, ils se disposaient à les sacrifier à leurs dieux. Cortez les en empêcha en leur montrant la plus grande horreur pour cette abominable pratique. Les deux caciques s'étant jetés dans une rébellion ouverte, et ne voyant pour eux aucun salut s'ils ne s'attachaient inviolablement aux Espagnols, conclurent bientôt une alliance avec eux, en se reconnaissant vassaux du roi d'Espagne. Leur exemple fut suivi par les Totonaques, nation courageuse qui habitait les montagnes voisines[2]; et tous s'étant soumis volontairement à la couronne

[1] B. Diaz, chap. 45, 46, 48.—Gomara, Cron., cap. 32, 33, 37.—Herrera, decad. II, lib. V, cap. 8, 9.

[2] Les habitants de Chempoalla appartenaient eux-mêmes à la nation des Totonacas. — Voir Clavigero. (Stor. ant. del Mess., livre VIII.) (D. L. R.)

de Castille, offrirent d'accompagner Cortez avec toutes leurs forces à Mexico[1].

Il y avait à cette époque trois mois que Cortez était dans la Nouvelle-Espagne ; et, quoique tout ce temps n'eût pas été marqué par des entreprises militaires, chaque moment avait été consacré à des opérations qui, moins brillantes peut-être, n'étaient pas d'une moins grande importance. Par son adresse à s'attacher son armée et à conduire ses négociations avec les Indiens, il jetait les fondements de ses succès futurs. Mais quelque bien concerté que fût son plan, il ne pouvait se dissimuler que son droit au commandement étant émané d'une autorité qu'on pouvait contester, la sienne était elle-même chancelante et précaire. Velasquez ne pouvait manquer de se plaindre au roi des insultes qu'il avait reçues de Cortez, et pouvait présenter la conduite d'un officier subalterne qui s'était joué de ses ordres, de manière à lui attirer une prompte destitution et une punition sévère. Avant de se mettre en marche, le général crut devoir prévenir ce coup. Dans cette vue, il persuada aux magistrats de la colonie d'adresser au roi une lettre contenant un long détail de leurs services ; une description pompeuse du pays qu'ils avaient découvert, de ses richesses, de sa population, de sa civilisation et de ses arts ; un tableau des progrès qu'ils y avaient déjà faits en soumettant plusieurs provinces à la couronne de Castille, des moyens qu'ils se proposaient d'employer pour en achever la conquête, et des justes espérances qu'ils avaient conçues ; enfin un long exposé des motifs qui les avaient déterminés à renoncer à toute liaison avec Velasquez pour établir une colonie dépendante immédiatement du roi lui-même, et à en confier à Cortez le gouvernement, tant civil que militaire : ils finissaient par supplier humblement le roi de ratifier, par son autorité, tout ce qu'ils avaient fait. Cortez écrivit dans les mêmes vues ; et comme il savait fort bien que la cour d'Espagne, accoutumée à voir exagérer les richesses des pays nouveaux par ceux qui les découvraient, n'accorderait que peu de croyance à la description merveilleuse qu'on lui faisait de la Nouvelle-Espagne, si l'on n'y joignait des échantillons des ri-

[1] B. Diaz, chap. 47. — Gomara, Cron., cap. 35, 36. — Herrera, decad. II, lib. V, cap. 9, 10, 11.

ches productions qu'elle fournissait, il pressa ses soldats d'abandonner ce qu'ils pouvaient réclamer pour leur part des trésors qu'on avait jusque-là rassemblés, afin qu'on pût les envoyer en entier au roi. Tel était l'ascendant de Cortez sur son armée, et telles étaient les espérances romanesques que les Espagnols se formaient de la richesse des pays qu'ils allaient conquérir, qu'une troupe d'aventuriers indigents et avides fut capable de ce généreux effort, et offrit à son souverain le plus riche présent que le Nouveau-Monde ait fait à l'Espagne[1]. Porto-Carrero et Montejo, principaux magistrats de la colonie, furent nommés pour aller porter le présent, avec défenses expresses de toucher à Cuba dans leur route en Europe[2].

Tandis qu'on armait le vaisseau qui devait les conduire, un événement inattendu causa une alarme générale. Quelques soldats et quelques matelots, partisans cachés de Velasquez, ou effrayés à la vue des dangers inséparables d'une expédition où il s'agissait de pénétrer avec une poignée d'hommes jusque dans le cœur d'un grand empire, avaient pris la résolution de s'emparer d'un brigantin et de gagner Cuba pour donner avis au gouverneur de ce qui se passait, et le mettre en état d'intercepter les trésors et les dépêches que Cortez envoyait en Espagne. La conspiration, quoique formée par des hommes d'une classe inférieure, fut conduite avec un profond secret; mais au moment où tout était prêt pour l'exécution, ils furent trahis par un de leurs camarades.

Quoique Cortez pût compter peut-être sur sa bonne fortune, qui l'avait servi si à propos dans cette occasion, la découverte de ce complot remplit son esprit de vives inquiétudes, et le porta à exécuter un projet qu'il méditait depuis longtemps. Il voyait encore dans son armée quelques restes cachés d'un mécontentement qui, jusqu'alors étouffé par ses succès ou contenu par son autorité, pouvait se réveiller tout à coup. Il remarquait que plusieurs de ses soldats, las du service, désiraient de revoir leurs établissements de Cuba, et qu'au premier danger éminent ou au premier revers il lui serait impossible de les retenir. Il sentait que si ses forces, déjà trop peu considérables, diminuaient

[1] Voyez la NOTE 126.
[2] B. Diaz, chap. 54. — Gomara, Cron., cap. 40.

encore par la désertion d'une partie de son armée, il serait forcé d'abandonner son entreprise. Après avoir pesé avec la plus grande sollicitude toutes ces circonstances, il se persuada qu'il n'y avait point de succès à espérer pour lui s'il n'ôtait à ses soldats jusqu'à la possibilité de quitter le pays, et s'il ne les réduisait à la nécessité de prendre comme lui la résolution de vaincre ou de périr. Dans cette vue, il se détermina à détruire sa flotte; mais comme il n'osait exécuter une résolution si hardie par sa seule autorité, il travailla à convaincre ses soldats de la nécessité de cette mesure. Il fallait toute son adresse pour venir à bout d'un projet si difficile. Il persuada aux uns que les navires avaient tellement souffert par un long séjour à la mer, qu'ils étaient absolument incapables de servir davantage ; à d'autres il fit valoir l'augmentation de forces qu'apporteraient à l'armée cent hommes de plus employés inutilement sur les vaisseaux; et à tous il représenta la nécessité de fixer leurs regards et toutes leurs espérances sur le pays qui s'ouvrait devant eux, et d'éloigner toute idée d'une retraite. Ses exhortations produisirent l'effet qu'il en attendait : d'un consentement général, les vaisseaux furent tirés à terre et mis en pièces après qu'on en eut ôté les voiles, les cordages, les fers, et tout ce qui pouvait être de quelque utilité. C'est ainsi que par un effort de courage auquel l'histoire n'offre rien qu'on puisse comparer, cinq cents hommes consentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi, peuplé de nations puissantes et inconnues, en s'ôtant tous les moyens d'échapper au danger par la fuite, et ne se réservant d'autre ressource que leur constance et leur valeur[1].

Rien alors ne retarda plus Cortez. L'ardeur de ses troupes et les dispositions de ses alliés étaient deux circonstances également favorables. Mais tous les avantages de cette dernière, quoique ménagés avec beaucoup d'adresse et de soin, furent sur le point de lui échapper par une saillie de ce zèle religieux qui, en plusieurs occasions, poussa Cortez à des actions inconsidérées, bien contraires à la prudence qui distinguait son caractère. Quoique jusque-là il n'eût eu ni le temps ni la facilité

[1] Relat. di Cortez. Ramus, III, 225. — B. Diaz, chap. 57, 58. — Herrera, decad. II, lib. V, cap. 14.



de prouver aux Indiens l'absurdité de leurs superstitions et de leur faire connaître les principes de la foi chrétienne, il ordonna à ses soldats de renverser les autels, de détruire les idoles du principal temple de Zempoalla, et d'élever à la place un crucifix et une image de la Vierge Marie. Cette violence inspira aux Indiens autant d'étonnement que d'horreur. Les prêtres leur firent prendre les armes ; mais l'autorité de Cortez était si grande, et l'ascendant des Espagnols sur ces peuples déjà si puissant, que ce mouvement fut apaisé sans effusion de sang, et que la concorde fut bientôt parfaitement rétablie[1].

Cortez commença sa marche et partit de Zempoalla le 16 août, avec cinq cents hommes, quinze chevaux et six pièces de canon de campagne. Le reste de ses troupes, composé principalement de ceux que l'âge ou la maladie rendait moins propres à un service fatigant, fut laissé en garnison à Villa-Rica, sous les ordres d'Escalante, officier de mérite et très-attaché à Cortez. Le cacique de Zempoalla fournit à l'armée des provisions et deux cents Indiens appelés *Tamemès*[2], chargés de porter les fardeaux, et destinés à tous les travaux serviles. Ils furent d'un grand secours aux Espagnols, qui, dans un pays dépourvu d'animaux domestiques, avaient été jusqu'alors obligés de porter leur bagage et même de tirer à bras leur artillerie. Le cacique offrit à Cortez un corps considérable de ses Indiens ; mais le général se contenta d'en prendre quatre cents des plus distingués parmi eux, afin qu'ils pussent lui servir d'otages qui lui répondraient de la fidélité de leur maître. Il ne lui arriva rien de remarquable dans sa route jusqu'à ce qu'il eût atteint les frontières du pays de Tlascala[3]. Les habitants de cette province, peuples belliqueux, étaient ennemis implacables des Mexicains, et avaient été anciennement alliés des Zempoallans. Quoique moins civilisés que les Mexicains, ils étaient bien plus avancés dans les arts que les autres nations grossières de

[1] B. Diaz, chap. 41, 42. — Herrera, decad. II, lib. V, cap. 3, 4.

[2] Suivant Clavigero on les appelait *Tlamema* ou *Tlamemé*. — Voyez la NOTE 127.

[3] Avant d'y arriver, dit Clavigero (*Stor. ant. del Messico*), Cortez et son armée s'étaient arrêtés à Xocotla, ville qui avait une garnison mexicaine ; le commandant de cette garnison et le cacique lui conseillèrent de se rendre à Mexico en passant par Cholula ; mais il préféra suivre l'avis des Totonacas qui l'engageaient à prendre la route de Tlascala. (D. L. R.)

l'Amérique dont nous avons parlé jusqu'à présent. Ils avaient fait de grands progrès dans l'agriculture; ils habitaient de grandes villes et avaient une sorte de commerce; et, si nous en croyons les relations imparfaites des premiers historiens espagnols, on découvrait dans leurs institutions et leurs lois quelques traces d'une justice distributive et d'une jurisprudence criminelle. Cependant, comme avec cette civilisation incomplète l'agriculture seule ne suffisait pas à leur subsistance et qu'ils étaient obligés d'y joindre la chasse, ils conservaient en partie les mœurs et le caractère des peuples chasseurs. Ils étaient féroces et passionnés pour la vengeance, courageux, altiers et indépendants, en guerre continuelle et presque sans communication avec les États voisins. Ils abhorraient tellement la servitude, que non-seulement ils avaient constamment repoussé toute domination étrangère et maintenu leur liberté contre toute la puissance de l'empire du Mexique, mais qu'ils s'étaient encore défendus contre toute tyrannie domestique; ne reconnaissant aucun maître, ils vivaient sous l'autorité douce et limitée d'un conseil choisi par leurs différentes tribus.

Cortez, quoique instruit du caractère guerrier de cette nation, se flatta que son intention connue de délivrer les Indiens de la tyrannie de Montézuma, la haine que les Tlascalans eux-mêmes portaient aux Mexicains et l'exemple de leurs anciens alliés les Zempoallans, pourraient les engager à le bien recevoir. Pour les y disposer, quatre Zempoallans des plus distingués de ceux qui l'accompagnaient furent envoyés aux Tlascalans pour demander, au nom de Cortez et de leur cacique, le passage sur les terres des Tlascalans pour se rendre à Mexico. Mais, au lieu de répondre favorablement à cette requête, les Tlascalans saisirent les ambassadeurs, et sans égard pour leur caractère se disposèrent à les sacrifier à leurs dieux. En même temps ils assemblèrent leurs troupes pour s'opposer à l'invasion de ces inconnus, s'ils tentaient de se faire un passage par force. Plusieurs motifs poussaient les habitants à cette résolution. Un peuple féroce, renfermé dans son pays, et presque sans communication au dehors, est disposé à considérer tout étranger comme ennemi, et court facilement aux armes. Le projet de Cortez de faire une visite à Montézuma dans sa capitale leur

faisait croire, malgré toutes les protestations de l'étranger, qu'il recherchait l'amitié d'un monarque objet de leur haine et de leur crainte. Le zèle imprudent que Cortez avait montré en profanant les temples de Zempoalla remplissait les Tlascalans d'horreur; et comme ils n'étaient pas moins superstitieux que les autres nations de la Nouvelle-Espagne, ils avaient la plus grande impatience de venger les insultes faites à leurs dieux, et de se faire auprès de leurs idoles un mérite d'immoler ces hommes impies qui avaient osé profaner leurs autels. Ils méprisaient les Espagnols à raison de leur petit nombre, parce qu'ils ne s'étaient pas encore mesurés avec ces étrangers, et qu'ils n'avaient aucune idée de l'avantage que peut donner la supériorité des armes et de la discipline.

Cortez, après avoir attendu quelques jours inutilement le retour de ses envoyés, s'avança sur le territoire des Tlascalans. Les résolutions de ce peuple guerrier s'exécutaient avec la même promptitude qu'elles se formaient. Les Espagnols trouvèrent devant eux un corps de troupes destiné à les arrêter dans leur marche. Les Indiens attaquèrent avec une grande intrépidité, et dans la première action blessèrent quelques Espagnols, et leur tuèrent deux chevaux, perte fort considérable, parce qu'elle ne pouvait pas se réparer. Cet événement fit sentir à Cortez la nécessité de s'avancer avec précaution au milieu d'ennemis si courageux. L'armée marcha en bon ordre. On choisit des postes; on s'arrêta à propos; on se fortifia dans chaque camp. Durant quatorze jours les Espagnols essuyèrent des attaques presque continuelles, renouvelées sous diverses formes et par des corps nombreux, avec une bravoure et une persévérance dont ils n'avaient point encore vu d'exemple dans le Nouveau-Monde. Leurs historiens décrivent toutes ces actions avec pompe, en entrant dans les détails les plus minutieux, et en mêlant aux faits étonnants et réels beaucoup de circonstances incroyables et exagérées[1]. Mais toutes les ressourses du langage ne peuvent rendre intéressant un combat où le danger est inégal des deux côtés. Les descriptions les plus soignées d'un plan de bataille ou des vicissitudes d'un combat ne peuvent exciter ni l'attention ni l'intérêt, lors-

[1] Voyez la NOTE 128.

qu'elles se terminent constamment à présenter d'une part des milliers de morts, tandis que de l'autre on ne perd pas un seul homme.

On peut cependant recueillir de leurs récits quelques circonstances remarquables, en ce qu'elles font connaître en même temps le caractère des habitants de la Nouvelle-Espagne et celui de leurs vainqueurs. Quoique les Tlascalans se missent en campagne avec des armées nombreuses qui semblaient devoir écraser les Espagnols, ils ne purent jamais entamer le petit bataillon des Européens. Ce fait, tout singulier qu'il est, n'est pas inexplicable. Les Tlascalans, quoique continuellement en guerre, ne connaissaient, comme toutes les nations barbares, aucun ordre, aucune discipline militaire. Ils perdaient tout l'avantage qu'ils auraient pu retirer de leur nombre et de l'impétuosité de leur attaque, par le soin constant qu'ils avaient au milieu de l'action d'emporter les blessés et les morts. Ce point d'honneur, fondé sur une sensibilité naturelle à l'homme et fortifié par le désir de dérober les corps de leurs compatriotes à des ennemis qui les dévoraient, était universel parmi les peuples de la Nouvelle-Espagne. Ce pieux devoir, les occupant même pendant la chaleur du combat[1], les désunissait et diminuait la force de l'impression qu'ils auraient pu produire en se tenant plus serrés.

Non-seulement ils ne tiraient aucun avantage de leur nombre, mais l'imperfection de leurs armes rendait encore leur valeur sans effet. Après trois batailles et un grand nombre d'escarmouches, il n'y avait pas encore eu un Espagnol de tué : leurs flèches et leurs lances, armées de pierres pointues ou d'os de poissons, leurs piques faites d'un bois aiguisé et durci au feu, leurs épées de bois, armes redoutables pour des Indiens nus, ne faisaient aucune impression sur les boucliers des Espagnols, et pouvaient à peine pénétrer leurs corselets piqués appelés *escaupiles*. Les Tlascalans s'avançaient courageusement à la charge, combattaient souvent corps à corps. Beaucoup d'Espagnols étaient blessés, mais tous légèrement ; ce qu'il ne faut pas attribuer au défaut de courage de leurs ennemis, mais à l'inégalité des armes dont ils se servaient.

[1] B. Diaz, chap. 65.

Malgré la furie avec laquelle les Tlascalans combattaient les Espagnols, ils se conduisaient envers eux avec une sorte de générosité barbare. Ils les avertissaient qu'ils allaient les attaquer; et comme ils savaient que ces étrangers manquaient de vivres et qu'ils imaginaient peut-être, comme les autres Américains, que ces Européens n'avaient quitté leur pays que parce qu'ils n'y trouvaient pas assez de subsistance, ils envoyaient à leur camp de grandes quantités de volailles et de maïs, en leur faisant dire qu'ils se nourrissent bien parce qu'ils dédaignaient d'attaquer des ennemis affaiblis par la faim; qu'ils croiraient manquer de respect à leurs divinités en leur offrant des victimes affamées, et qu'ils craignaient que les Espagnols, devenus trop maigres, ne fussent plus bons à manger[1].

Cependant lorsque, dans les combats multipliés qu'ils livrèrent aux soldats de Cortez, ils s'aperçurent qu'il n'était pas aisé d'exécuter ces menaces, et que, malgré toute leur valeur dont ils avaient une très-haute opinion, il n'y avait pas un Espagnol de tué ou de pris, ils commencèrent à croire qu'ils avaient affaire à des êtres d'une nature supérieure contre lesquels les forces humaines ne pouvaient rien. Dans cette extrémité ils eurent recours à leurs prêtres qu'ils pressèrent de leur révéler les causes mystérieuses d'événements si extraordinaires et de leur enseigner quelque moyen de repousser ces terribles conquérants. Les prêtres, après des sacrifices et des cérémonies magiques, répondirent que ces étrangers étaient enfants du soleil, et produits par la vive énergie de cet astre dans les régions de l'est; que, soutenus pendant le jour par l'influence de ses rayons paternels, ils étaient invincibles; mais que la nuit, privés de sa chaleur vivifiante, leur force déclinait, qu'ils se flétrissaient comme les plantes dans les champs, et s'affaiblissaient jusqu'à devenir semblables aux autres hommes[2].

Des théories bien moins plausibles ont souvent pris du crédit chez des nations plus éclairées, et ont dirigé leur conduite. En conséquence de la réponse des prêtres, les Tlascalans, pleins d'une confiance aveugle en des hommes qu'ils regardaient comme éclairés par le ciel, s'écartèrent d'une de leurs

[1] Herrera, decad. II, lib. VI, cap. 6. — Gomara, Cron., cap. 47.
[2] B. Diaz, chap. 66.

maximes les plus constantes en guerre, et se disposèrent à attaquer leurs ennemis pendant la nuit, espérant de les détruire en les surprenant dans un temps où ils croyaient les trouver affaiblis. Mais Cortez avait trop de vigilance et de discernement pour être trompé par les stratagèmes grossiers d'une armée d'Indiens. Les sentinelles avancées, observant quelque mouvement extraordinaire parmi les Tlascalans, donnèrent l'alarme. En un moment les troupes furent prêtes à marcher, et, sortant de leur camp, dispersèrent les Indiens avec un grand carnage, avant même qu'ils eussent pu s'approcher. Convaincus par cette malheureuse expérience que leurs prêtres les avaient trompés, et qu'ils tenteraient inutilement de surprendre ou de vaincre leurs ennemis, les Tlascalans furent découragés, et commencèrent à désirer sérieusement la paix.

Ils étaient pourtant incertains sur la manière dont ils traiteraient avec ces étrangers. Ils ne savaient quelle idée se former de leur caractère, ni s'ils devaient les regarder comme des êtres bons ou malfaisants. La conduite des Espagnols, en différentes circonstances, pouvait donner d'eux ces opinions opposées; d'un côté ils avaient constamment renvoyé libres les prisonniers qu'ils avaient faits, non-seulement sans les maltraiter, mais souvent avec quelque présent des bagatelles d'Europe, et renouvelé leur proposition de paix après chaque victoire. Cette douceur étonnait des peuples accoutumés à la manière cruelle de faire la guerre établie parmi les Américains, qui sacrifiaient ou dévoraient sans pitié tous les prisonniers, et leur donnait une idée favorable de l'humanité de leurs vainqueurs. Mais d'un autre côté, Cortez ayant soupçonné des Tlascalans qui apportaient des provisions à son camp d'être des espions, en avait fait saisir cinquante, auxquels on avait coupé les mains[1]. L'impression qu'avait faite sur les Indiens le spectacle de ces malheureux, jointe à la terreur que leur causaient les armes à feu et les chevaux, leur faisait regarder les Espagnols comme des êtres féroces[2]. Leur incertitude se montra dans la harangue que leurs députés firent à Cortez. « Si « vous êtes, dirent-ils, des divinités d'une nature cruelle et

[1] Cortez, Relat. Ramus, III, 228. — Gomara, Cron., cap. 48.
[2] Voyez la Note 129.

« sauvage, nous vous offrons cinq esclaves, afin que vous bu-
« viez leur sang et que vous mangiez leur chair. Si vous êtes
« des divinités plus douces, acceptez ces présents de parfums
« et de plumes. Si vous êtes des hommes, voilà des viandes,
« du pain et des fruits pour vous nourrir [1]. » La paix, que les deux partis désiraient également, fut bientôt conclue. Les Tlascalans se reconnurent vassaux de la couronne de Castille, et s'engagèrent à secourir Cortez dans toutes ses expéditions. Il prit la république sous sa protection, et promit de défendre leurs personnes et leurs biens contre toute agression. Ce traité fut conclu très à propos pour les Espagnols [2]. Les fatigues du service, pour un petit corps de troupes environné d'une multitude nombreuse d'ennemis, étaient excessives. La moitié des soldats étaient debout chaque nuit, et même ceux qui prenaient quelque repos dormaient tout armés, afin d'être prêts à courir à leur poste au premier signal. Plusieurs étaient blessés, et beaucoup d'autres, parmi lesquels on comptait Cortez lui-même, étaient attaqués d'une maladie particulière au climat, qui en avait fait périr un grand nombre depuis le départ de la Vera-Cruz. Malgré les provisions qu'ils recevaient des Tlascalans, ils manquaient souvent de vivres et se trouvaient dans un besoin si grand des choses les plus nécessaires pour un service si dangereux, qu'ils étaient réduits à panser leurs plaies avec un onguent fait de la graisse des Indiens qu'ils avaient tués [3]. Excédés de tant de fatigues et de souffrances, les Espagnols commençaient à murmurer; et lorsqu'ils réfléchissaient sur la multitude et le courage de leurs ennemis, ils étaient près de tomber dans le désespoir. Il fallait toute l'autorité et toute l'adresse de Cortez pour empêcher les progrès de ce découragement, et pour ranimer dans ses compagnons le sentiment de leur supériorité sur les hommes qu'ils avaient à combattre [4]. La

[1] B. Diaz, chap. 70. — Gomara, Cron., cap. 47. — Herrera, decad. II, lib. VI, cap. 7.

[2] Malgré les observations des nouveaux ambassadeurs que Montézuma avait envoyés à Cortez, et qui cherchaient à le détourner de cette alliance, en lui faisant craindre la perfidie des Tlascalans dont ils mettaient la conduite en opposition avec celle de leur souverain. Stor. ant. del Messico. (D. L. R.)

[3] B. Diaz, chap. 62, 65.

[4] Cortez, Relat. Ramus, III, 229.— B. Diaz, chap. 69.—Gomara, Cron., cap. 51.

soumission des Tlascalans et l'entrée triomphante des Espagnols dans la capitale de la république, où ils furent reçus comme des êtres au-dessus de l'homme, bannirent de leur mémoire le souvenir de leurs souffrances passées, dissipèrent leurs inquiétudes sur l'avenir, et leur persuadèrent qu'aucune force en Amérique ne pouvait désormais résister à leurs armes [1].

Cortez demeura vingt jours à Tlascala, pour donner à ses troupes quelques instants de repos après un service aussi pénible. Pendant ce temps il s'occupa de soins importants au succès de ses projets. Par ses entretiens suivis avec les chefs des Tlascalans, il s'instruisit de l'état de l'empire du Mexique, du caractère du souverain et de tous les détails qui pouvaient régler sa conduite, et le déterminer à agir en ami ou en ennemi. Comme il reconnut que l'antipathie de ses nouveaux alliés pour les Mexicains était aussi forte qu'on le lui avait dit, et qu'il en pouvait tirer de puissants secours, il employa toute son adresse à gagner leur confiance, et il y réussit facilement; car les Tlascalans, avec la légèreté d'esprit naturelle à des hommes peu civilisés, étaient d'eux-mêmes disposés à passer en peu de temps de l'excès de la haine à la plus grande affection. Tout ce qu'ils voyaient des Espagnols excitait leur étonnement et leur admiration [2]; et persuadés que ces étrangers avaient une origine céleste, ils s'empressèrent non-seulement de satisfaire à toutes leurs demandes, mais même d'aller au-devant de leurs désirs. Ils offrirent donc à Cortez de l'accompagner à Mexico avec toutes les forces de la république, sous les ordres de leurs capitaines les plus expérimentés. Mais Cortez, après s'être donné tant de peine pour établir cette union entre les Indiens et lui, fut sur le point d'en perdre tous les avantages par une nouvelle saillie du zèle inconsidéré dont il était animé. Tous les aventuriers espagnols de ce siècle se regardaient comme destinés par Dieu même à étendre la foi chrétienne; et moins ils étaient capables de s'acquitter d'un tel emploi par leur ignorance et le dérèglement de leurs mœurs, plus ils avaient d'ardeur à remplir leur prétendue mission. La profonde vénération des Tlascalans pour les Espagnols ayant encouragé

[1] Cortez, Relat. Ramus, III, 230. — B. Diaz, chap. 72.
[2] Voyez la Note 130.

Cortez à expliquer à quelques-uns des principaux d'entre eux la doctrine chrétienne, il leur proposa avec instance d'abandonner leurs superstitions, et d'embrasser la religion de leurs nouveaux amis. Les Indiens, d'après une idée généralement établie chez les nations barbares, convinrent de la vérité et de l'excellence de la doctrine qu'il leur enseignait; mais ils soutinrent que les *Teulés* de Tlascala étaient des divinités non moins dignes de leurs hommages que le Dieu de Cortez; et que, comme celui-ci avait droit aux adorations des Espagnols, les Tlascalans étaient obligés de conserver le culte des dieux qu'avaient honorés leurs ancêtres [1]. Cortez insista avec un ton d'autorité, mêlant les menaces aux arguments. Les Tlascalans, fatigués et mécontents, le conjurèrent de ne plus leur parler sur ce sujet, de crainte que leurs dieux ne les punissent d'avoir prêté l'oreille à une semblable proposition. Cortez, surpris et indigné de leur obstination, se prépara à exécuter par la force ce qu'il ne pouvait obtenir par la persuasion. Il allait détruire leurs autels et renverser leurs idoles avec la même violence qu'à Zempoalla, si le père Barthélemi d'Olmedo, aumônier de l'armée, n'avait arrêté l'impétuosité de son zèle. Ce religieux lui représenta l'imprudence d'une telle démarche dans une grande ville, remplie d'un peuple également superstitieux et guerrier, avec lequel les Espagnols venaient de s'allier. Il déclara que ce qui s'était fait à Zempoalla lui avait toujours paru inconsidéré et injuste; que la religion ne devait pas être prêchée le fer à la main, ni les infidèles convertis par violence; qu'il fallait employer d'autres armes pour cette conquête, l'instruction, qui éclaire les esprits, et les bons exemples, qui captivent les cœurs; que ce n'était que par ces moyens qu'on pouvait engager les hommes à renoncer à leurs erreurs et à embrasser la vérité [2]. Parmi les scènes d'horreur que présente l'histoire de ce siècle, et dans lesquelles on voit le fana-

[1] « Notre Dieu *Camaxtle*, lui disaient-ils, nous fait obtenir la victoire sur nos ennemis; notre déesse *Matlalcueje* envoie de la pluie à nos champs, et nous défend contre les inondations du Zahuapan (rivière de Tlascala). Nous devons à chacune de ces divinités une partie du bonheur de notre vie, et leur colère attirerait sur notre état les plus sévères châtiments. » Clavig., Stor. ant. del Messico, t. II, liv. 8. (D. L. R.)

[2] B. Diaz, chap. 77, p. 54; chap. 83, p. 61.

tisme absurde secondant si souvent l'oppression et la cruauté, des sentiments si humains font éprouver un plaisir aussi doux qu'inattendu. Au seizième siècle, dans un temps où les droits de la conscience étaient si mal connus dans le monde chrétien, où le nom de tolérance était même ignoré, on est étonné de trouver un moine espagnol au nombre des premiers défenseurs de la liberté religieuse et des premiers improbateurs de la persécution. Les remontrances de cet ecclésiastique, aussi vertueux que sage, firent impression sur l'esprit de Cortez. Il laissa les Tlascalans continuer l'exercice libre de leur religion, en exigeant seulement qu'ils renonçassent à sacrifier des victimes humaines.

Dès que les troupes furent en état de reprendre le service, Cortez se détermina à marcher à Mexico, malgré les représentations les plus pressantes des Tlascalans, qui l'assuraient que sa perte était inévitable s'il se mettait au pouvoir d'un prince aussi cruel que Montézuma, et aussi infidèle à sa parole [1]. Comme il était accompagné de six mille Tlascalans, il se trouvait maintenant à la tête d'une espèce d'armée régulière. Il s'avança d'abord vers Cholula. Montézuma avait à la fin consenti à admettre les Espagnols en sa présence, et avait fait dire à Cortez qu'il serait reçu avec amitié par les Cholulans. Cholula était une ville considérable qui, quoique distante de cinq lieues seulement de Tlascala [2], avait été la capitale d'un État indépendant, et n'était soumise à l'empire du Mexique que depuis peu de temps. Elle était regardée par tous les habitants de ce qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle-Espagne comme une ville sainte, le sanctuaire et la résidence chérie de leurs dieux. On y venait en pèlerinage de toutes les provinces, et on immolait plus de victimes humaines dans son temple que dans celui de Mexico [3]. On peut croire que Montézuma avait invité

[1] Suivant Clavigero (Stor. ant. del Messico), les Tlascalans ne cherchèrent pas à détourner Cortez de se rendre à Mexico, mais d'y aller en passant par Cholula dont ils représentaient les habitants comme capables de toute espèce de perfidie; ils conseillaient aux Espagnols de passer par Huexotzinco, état confédéré avec eux et avec ces derniers.

[2] Clavigero dit que Cholula était à 18 milles au sud de Tlascala et à 60 milles à l'est de Mexico. (D. L. R.)

[3] Torquemada, Monar. Ind., I, 281, 282; II, 291. — Gomara, Cron., cap. 61. — Herrera, decad. II, lib. VII, cap. 2.

les Espagnols à s'y rendre ; soit dans l'espérance superstitieuse que ses dieux ne souffriraient pas la profanation de leurs temples sans faire éclater leur colère contre ces impies qui venaient les braver jusque dans leur sanctuaire le plus respecté, soit dans la persuasion qu'il pourrait lui-même réussir plus facilement à les exterminer, en les attaquant sous les yeux et sous la protection immédiate de ses divinités.

Cortez, avant de se mettre en marche, avait été averti par les Tlascalans de se défier des Cholulans. Lui-même, quoique reçu dans la ville avec beaucoup de témoignages apparents de respect et de cordialité, avait observé dans leur conduite diverses circonstances qui excitaient ses soupçons. Les Tlascalans étaient campés à quelque distance de la ville, parce que les Cholulans avaient refusé d'admettre dans leurs murs leurs anciens ennemis. Deux Tlascalans trouvèrent le moyen d'y entrer déguisés, et instruisirent Cortez qu'ils avaient remarqué qu'on faisait sortir toutes les nuits beaucoup de femmes et d'enfants des principaux citoyens, et qu'on avait sacrifié six enfants dans le principal temple, pratique ordinaire à ces peuples lorsqu'ils se préparaient à quelque expédition militaire. En même temps l'interprète Marina apprit d'une femme indienne de distinction, dont elle avait gagné la confiance, que l'on concertait la perte des Espagnols ; qu'un corps de troupes mexicaines était caché à peu de distance de la ville ; qu'on barricadait les rues ; qu'on creusait des fossés et des trous légèrement recouverts pour y faire tomber les chevaux ; qu'on faisait au haut des temples des amas de pierres et de traits ; que l'heure fatale aux Espagnols s'approchait, et que leur destruction était inévitable. Cortez, alarmé par le concours de ces témoignages, fit arrêter secrètement trois des principaux prêtres, et tira d'eux une confession qui confirma les informations qu'il avait reçues. Il n'y avait pas un moment à perdre. Il résolut de prévenir ses ennemis, et d'exercer une vengeance si terrible, qu'elle effrayât à jamais Montézuma et ses sujets. Pour exécuter son projet, il assembla les Espagnols et les Zempoallans dans une cour ou place, vers le milieu de la ville, où ses quartiers étaient établis. Les Tlascalans eurent ordre de s'avancer. Il envoya chercher, sous divers prétextes, les ma-

gistrats et plusieurs des principaux citoyens. A un signal donné, les troupes se mirent en mouvement, et se précipitèrent sur la multitude qui, demeurée sans chef et surprise d'une attaque si imprévue, laissa échapper les armes de ses mains, et resta sans défense et sans mouvement. Tandis que les Espagnols les pressaient de front, les Tlascalans les attaquaient par derrière. Les rues furent inondées de sang et jonchées de morts ; on mit le feu aux temples où s'étaient retirés les prêtres et quelques-uns des chefs, qui périrent sous les ruines et dans les flammes. Cette scène de carnage dura deux jours, pendant lesquels les malheureux habitants de Cholula souffrirent tous les maux que purent inventer la rage des Espagnols et la vengeance implacable des Indiens, alliés de ces étrangers. A la fin le carnage cessa, après le massacre de six mille Cholulans, sans qu'un seul Espagnol eût perdu la vie. Cortez alors relâcha les magistrats, leur reprochant amèrement la trahison qu'ils avaient préparée, et leur déclarant que, comme sa justice était satisfaite, il pardonnait l'offense, à condition qu'ils rappelleraient les citoyens qui s'étaient enfuis et rétabliraient l'ordre dans la ville. Tels étaient l'ascendant des Espagnols sur les Indiens et la persuasion que ces étrangers étaient plus puissants et plus éclairés qu'eux, que pour obéir aux ordres de Cortez la ville se remplit en peu de jours d'habitants, qui, parmi les ruines de leurs temples, rendirent les services les plus vils à ces mêmes hommes dont les mains étaient encore teintes du sang de leurs frères et de leurs concitoyens[1].

De Cholula Cortez s'avança directement vers Mexico, qui n'en est éloignée que de vingt lieues. Partout où il passait il était reçu comme un homme assez puissant pour délivrer l'empire de l'oppression sous laquelle il gémissait. Les caciques ou gouverneurs, avec cette confiance illimitée qu'on accorde à des êtres supérieurs, lui faisaient connaître tous les sujets qu'ils avaient de détester la tyrannie de Montézuma. Lorsque Cortez s'aperçut pour la première fois qu'il y avait du mécontentement dans les provinces éloignées, il conçut quelque espérance ; mais, lorsqu'il vit que le souverain était haï de ses sujets

[1] Cortez, Relat. Ramus, III, 231. — B. Diaz, chap. 83. — Gomara, Cron., cap. 64. — Herrera, decad. II, lib. VII, cap. 1, 2. — Voyez la Note 131.

jusque dans le cœur de ses États, il se regarda comme sûr de renverser un empire dont la constitution, attaquée dans ses principes mêmes, était d'ailleurs affaiblie par la division de ses forces. Tandis que ces réflexions soutenaient le courage du général dans une entreprise si hasardeuse, les soldats n'avaient besoin pour être animés que des objets qui frappaient leurs sens. A mesure qu'ils descendaient des montagnes de Chalco que la route traversait, la vaste plaine de Mexico se découvrait par degré à leurs yeux. Cette campagne, une des plus belles du monde, ces champs cultivés et fertiles qui s'étendaient à perte de vue, ce lac qui ressemblait à une mer par son étendue et qui était environné de grandes villes, enfin cette capitale qui s'élevait sur une île au milieu de ce lac, ornée de temples et de tours; tout ce spectacle frappa tellement leur imagination, que quelques-uns pensèrent que les descriptions fantastiques des romans étaient réalisées et qu'ils avaient sous les yeux leurs palais enchantés et leurs dômes dorés. D'autres pouvaient à peine se persuader que ce spectacle étonnant fût autre chose qu'un rêve [1]. A mesure qu'ils avançaient, leurs doutes se dissipaient, mais leur étonnement ne faisait que croître. Ils furent alors persuadés que le pays était encore plus riche qu'ils ne l'avaient imaginé, et se flattèrent qu'enfin ils allaient recueillir le fruit de leurs travaux.

Nul ennemi jusque-là ne s'était opposé à leur marche, quoique plusieurs circonstances leur fissent soupçonner qu'on avait dessein de les surprendre. Des messagers arrivaient successivement de la part de Montézuma, leur permettant un jour d'avancer, et le jour suivant les pressant de se retirer, selon que ses espérances ou ses craintes prévalaient alternativement. Son trouble était si grand qu'on ne peut l'expliquer qu'en le regardant comme l'effet de la superstition qui lui faisait craindre les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure à celle de l'homme. Enfin Cortez était presque aux portes de la capitale avant que le monarque eût décidé s'il recevrait ces étrangers en amis ou en ennemis. Mais, comme on n'éprouvait de la part des Mexicains aucun traitement hostile, Cortez, sans s'embarrasser des incertitudes de Montézuma et sans paraître soup-

[1] Voyez la Note 132.

çonner ses intentions, continua sa route le long de la chaussée qui conduit à Mexico au travers du lac, marchant avec la plus grande circonspection et faisant observer la plus exacte discipline dans son armée.

Lorsqu'il fut près de la ville[1], environ un millier d'Indiens qui lui paraissaient d'un rang élevé, parés avec des plumes et vêtus d'étoffes de coton très-belles, vinrent à sa rencontre et défilèrent devant lui en le saluant avec le plus grand respect à la manière de leur pays. Ils annonçaient la venue de Montézuma lui-même, et bientôt après ses coureurs parurent. Ils étaient au nombre de deux cents, habillés uniformément, marchant deux à deux en un profond silence, nu-pieds et les yeux fixés en terre. Ceux-ci furent suivis d'une troupe plus distinguée, plus richement vêtue, au milieu de laquelle était Montézuma dans une espèce de fauteuil ou de litière resplendissante d'or et ornée de plumes de diverses couleurs. Quatre de ses principaux favoris le portaient sur leurs épaules, tandis que d'autres soutenaient sur sa tête un dais d'un travail curieux. Devant lui marchaient trois officiers, tenant à la main des baguettes d'or qu'ils élevaient de temps en temps, et à ce signal les Indiens baissaient la tête et cachaient leur visage, comme indignes de regarder un si grand monarque. Lorsqu'il fut près des Espagnols, Cortez descendit de cheval et s'avança vers lui avec empressement et d'un air respectueux. En même temps Montézuma descendit de sa litière, et, s'appuyant sur les bras de deux de ses parents, s'approcha lui-même d'un pas lent et majestueux, tandis que ses gens étendaient devant lui des étoffes de coton, afin que ses pieds ne touchassent pas la terre. Cortez l'aborda avec une profonde révérence à la manière européenne. Le monarque lui rendit son salut à la mode de son pays, en touchant la terre avec sa main et la baisant ensuite[2]. Cette cérémonie,

[1] En se rendant à Mexico, Cortez s'arrêta dans la ville de Tezcuco, capitale du royaume de ce nom, dont le souverain était neveu et tributaire de Montézuma. Ce fut là que le prince Ixtlilxoçhitl lui exposa ses prétendus droits au royaume d'Acolhuacan, et lui porta des plaintes contre son frère Cacamatzin et contre Montézuma son oncle; Cortez lui promit sans hésiter sa protection pour le rétablir sur son trône. Clavigero, liv. VIII. (D. L. R.)

[2] « Lorsque j'abordai Montézuma, dit Cortez (lettre deuxième), je m'ôtai un collier de perles que je lui attachai au cou. Quelque temps après, un de ses serviteurs



qui était au Mexique l'expression ordinaire du respect des inférieurs envers leurs supérieurs, parut aux Mexicains une condescendance si étonnante de la part d'un monarque orgueilleux qui daignait à peine croire que ses sujets fussent de la même espèce que lui, qu'ils crurent fermement que ces étrangers, devant qui leur souverain s'humiliait ainsi, étaient des êtres d'une nature supérieure. Les Espagnols, marchant au milieu de la foule du peuple, furent flattés de s'entendre appeler *Teulés*, c'est-à-dire divinités. Il ne se passa rien de remarquable dans cette première entrevue. Montézuma conduisit Cortez et ses soldats dans les quartiers qui leur avaient été préparés, et prit congé d'eux avec une politesse digne d'une cour européenne. Vous êtes maintenant, leur dit-il, parmi vos frères et chez vous; reposez-vous de vos fatigues, et soyez heureux jusqu'à ce que je revienne vous voir [1]. Le palais donné aux Espagnols pour leur logement était un édifice bâti par le père de Montézuma. Il était environné d'une muraille de pierre avec des tours de distance en distance, qui servaient en même temps de défense et d'ornement; les appartements et les cours étaient assez vastes pour loger les Espagnols et les Indiens leurs alliés. Le premier soin de Cortez fut de pourvoir à sa sûreté dans ce nouveau poste, en plaçant son artillerie en face des différentes avenues qui y conduisaient, en ordonnant qu'une grande division de ses troupes serait toujours sous les armes; en plaçant des sentinelles dans les endroits nécessaires, en un mot, en faisant observer une discipline aussi exacte et aussi vigilante que si l'on eût été en présence d'une armée ennemie.

Le soir, Montézuma retourna visiter ses hôtes avec la même pompe qu'à la première entrevue, et porta non-seulement au général et à ses officiers, mais même aux simples soldats, des présents dont la magnificence attestait la libéralité du souverain et l'opulence de son royaume. Il eut avec Cortez un long entretien, dans lequel celui-ci apprit l'opinion que le monarque

m'apporta, enveloppés dans un drap, deux colliers de limaçons de la couleur qu'ils estiment davantage; il pendait de chaque collier huit breloques d'or très-bien travaillées, longues d'environ un demi-pied; Montézuma vint me les passer au cou. » (D. L. R.)

[1] Cortez, Relat. Ramus., III, 232-235. — B. Diaz, chap. 83, 88. — Gomara, Cron., cap. 64, 65. — Herrera, decad. II, lib. VII, cap. 3, 4, 5.

s'était faite des Espagnols. L'empereur lui dit que, selon une tradition ancienne parmi les Mexicains, leurs ancêtres étaient venus originairement d'un pays éloigné et avaient conquis l'empire du Mexique; qu'après y avoir formé un établissement, le grand capitaine qui avait amené cette colonie était retourné dans son pays, en promettant que, dans un temps à venir, ses descendants reviendraient les visiter, reprendre les rênes du gouvernement et réformer leur constitution et leurs lois; que, par tout ce qu'il avait appris et vu des Espagnols, il était convaincu qu'ils étaient les descendants de ces premiers conquérants dont la venue leur était annoncée par leurs traditions et leurs prophéties; que, dans cette persuasion, il les avait reçus, non comme des étrangers, mais comme des parents formés du même sang, et qu'il les priait de se regarder comme maîtres de ses États, que ses sujets et lui-même seraient toujours prêts à exécuter leurs volontés et même à prévenir leurs désirs. Cortez répliqua avec le ton du plus grand respect pour la dignité et le pouvoir de son souverain le roi d'Espagne : il parla des vues qu'avait eues ce prince en l'envoyant, s'efforçant, autant qu'il le pouvait, de concilier son discours avec l'idée que Montézuma avait des Espagnols[1]. Le lendemain au matin, Cortez et ses principaux officiers furent admis à une audience publique de l'empereur. Les trois jours suivants furent employés à parcourir la ville que les Espagnols ne purent voir sans admiration et qu'ils trouvèrent supérieure à tout ce qu'ils avaient vu en Amérique, tant par le nombre de ses habitants que par la beauté de ses édifices et par des particularités qui la rendaient absolument différente de toutes les villes d'Europe.

Mexico, appelé anciennement par les Indiens *Tenuchtitlan*[2], est situé dans une grande plaine environnée de montagnes

[1] « Plusieurs personnes éclairées, dit Acosta (lib. VII, cap. 25), en parlant des premières conférences de Cortez avec Montézuma, pensent qu'en considérant l'état des choses à cette époque, il eût été facile aux Espagnols d'obtenir de l'empereur et de faire dans son empire tout ce qu'ils auraient voulu, et de convertir ce souverain et ses sujets au christianisme, sans employer aucun moyen violent. » L'attachement de Montézuma et des Mexicains à leurs fausses divinités ne permet guère d'adopter l'opinion d'Acosta. (D. L. R.)

[2] Elle s'appelait *Tenochtitlan*, suivant Lorenzana (Hist. de Nuev. Espa.), et suivant Clavigero (Stor. ant. del Mess.). (D. L. R.)

assez hautes pour que son climat soit doux et sain, quoique sous la zone torride. Toutes les eaux qui descendent des hauteurs se rassemblent dans différents lacs, dont les deux plus grands, qui ont environ quatre-vingt-dix milles de circonférence, communiquent l'un avec l'autre; l'eau d'un de ces lacs est douce, celle de l'autre est saumâtre. C'était sur les bords de ce dernier et sur quelques îles voisines qu'était bâtie la capitale du Mexique. On arrivait à la ville par des chaussées de pierre et de terre d'environ trente pieds de large. Comme les eaux des lacs inondaient la plaine dans la saison des pluies, ces chaussées s'étendaient très-loin. Celle de Tacuba à l'ouest était d'un mille et demi, celle de Tezcuco, au nord-ouest, de trois milles, celle de Cuoyacan, au sud, de six milles [1]. Du côté de l'est, il n'y avait pas de chaussée, et on ne pouvait arriver à la ville qu'en canot [2]; à chaque chaussée il y avait des ouvertures de distance en distance, par lesquelles les eaux communiquaient d'un côté à l'autre, et sur ces ouvertures des madriers recouverts de terre, qui servaient de ponts. La construction de la ville n'était pas moins remarquable que les avenues en étaient singulières. Non-seulement les temples, mais les maisons appartenant au monarque et aux personnes de distinction, pouvaient être appelés magnifiques en comparaison des édifices qu'on avait trouvés dans le reste de l'Amérique. Les habitations du peuple étaient chétives, ressemblant aux huttes des autres Indiens; mais elles étaient toutes placées avec régularité sur les bords des canaux qui passaient dans la ville en certains quartiers ou le long des rues qui la partageaient. On y trouvait de grandes places, parmi lesquelles on dit que celle du grand marché pouvait contenir quarante ou cinquante mille personnes. Cette ville, l'orgueil du Nouveau-Monde, et le plus noble monument de l'art et de l'industrie de

[1] Suivant Clavigero, les trois principales chaussées étaient celle de Iztapalapan au midi, qui avait environ sept milles de long; celle de Tlacopan à l'ouest, qui avait près de deux milles, et celle de Tepejacac au nord, dont la longueur était de trois milles. Il n'y avait point de chaussée de Mexico à Tezcuco, et il n'y aurait pu y en avoir à cause de la profondeur des eaux dans cet endroit; et s'il y en avait eu elle aurait eu quinze milles de long, qui est la distance entre ces deux villes, et non trois milles ainsi que le dit Robertson. (D. L. R.)

[2] F. Torribio MS.

l'homme, privé de l'usage du fer et du secours de tout animal domestique, possédait au moins soixante mille habitants[1], si l'on s'en rapporte au témoignage des Espagnols qui ont mis le plus de modération dans leurs calculs[2].

La nouveauté de ces objets pouvait amuser et étonner les Espagnols ; mais ils n'en éprouvaient pas moins une grande inquiétude sur le danger de leur situation. Un concours de circonstances inattendues et favorables leur avait permis de pénétrer jusqu'au centre d'un grand empire, et ils s'étaient établis dans la capitale sans aucune opposition ouverte de la part du monarque ; les Tlascalans les avaient constamment détournés d'entrer dans une ville telle que Mexico, dont la situation singulière les livrerait à la merci de Montézuma, en qui ils ne pouvaient avoir aucune confiance, et d'où il leur serait impossible d'échapper. Ils avaient averti Cortez que si l'empereur était décidé à les recevoir dans sa capitale, c'était par le conseil des prêtres, qui lui avaient indiqué au nom de leurs dieux ce moyen de détruire en un coup et sans risque tous les Espagnols[3]. Le général voyait alors trop clairement que les craintes des Tlascalans n'étaient pas sans fondement, qu'en rompant les ponts placés de distance en distance sur les chaussées ou qu'en détruisant quelques parties des chaussées elles-mêmes sa retraite deviendrait impraticable, et qu'il demeurerait enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'une multitude qui pouvait l'accabler sans qu'il pût recevoir aucun secours de ses alliés. A la vérité Montézuma l'avait reçu avec de grandes marques de respect ; mais pouvaient-elles être sincères ? Quand elles l'auraient été, qui pouvait lui répondre qu'elles se soutiendraient ? Le salut des Espagnols dépendait de la volonté d'un prince sur l'attachement duquel ils n'a-

[1] Torquemada affirme que Mexico avait cent vingt mille maisons ; mais le conquérant anonyme, Gomara, Herrera et d'autres historiens lui donnent unanimement *soixante mille maisons*, et non *soixante mille habitants* ainsi que le dit Robertson. Clavigero pense que cet historien a été induit en erreur par le traducteur italien du conquérant anonyme, qui ayant peut-être trouvé dans l'original *Sesanta mil Vecinos*, a traduit le dernier mot par *abitanti* au lieu de *fuochi*. (D. L. R.)

[2] Cortez, Relat. Ramus., III, 239. — D. Rélat. della gran. citta de Mexico, da un gentelhuomo del Cortese, Ramus., ibid. 304. — E. Herrera, decad. II, lib. VII, cap. 14, etc.

[3] B. Diaz, chap. 85, 86.

vaient aucune raison de compter ; un ordre donné par caprice, un seul mot échappé dans la colère pouvait décider irrévocablement leur perte [1].

Ces réflexions, qui se présentaient au dernier des soldats, n'échappaient pas à leur général. Avant de partir de Cholula, il avait appris des Espagnols de Villa-Rica de la Vera-Cruz [2] que Qualpopoca [3], un des généraux mexicains, commandant sur la frontière, avait assemblé une armée, dans le dessein d'attaquer quelques-unes des provinces que les Espagnols avaient engagées à secouer le joug, et qu'Escalante avait marché au secours de ses alliés avec une partie de sa garnison; que, dans un combat où les Espagnols étaient demeurés victorieux, Escalante et sept de ses soldats avaient été blessés à mort, que le cheval de ce commandant avait été tué, et qu'un Espagnol avait été enveloppé par les ennemis, et pris vivant; que la tête du malheureux prisonnier avait été portée en triomphe dans différentes villes, pour faire voir aux Indiens que leurs ennemis n'étaient pas immortels, et envoyée ensuite à Mexico [4]. Cortez, quoique alarmé de cet avis, qui lui faisait connaître les intentions hostiles de Montézuma, avait continué sa marche; mais il ne fut pas plutôt dans Mexico, qu'il s'aperçut de la faute où l'avaient jeté un excès de confiance dans la valeur et la discipline de ses troupes, et le défaut de guide dans un pays inconnu où il ne pouvait communiquer ses idées que d'une manière très-imparfaite. Il reconnut qu'il s'était engagé dans une situation où il était aussi dangereux pour lui de rester, qu'il lui était difficile d'en sortir. Tenter une retraite, c'était s'exposer à tout perdre. Le succès de son entreprise dépendait de l'opinion que les peuples de la Nouvelle-Espagne s'étaient formée de la force invincible des Espagnols. Au premier signe de crainte que ceux-ci laisseraient apercevoir, Montézuma, qui n'était retenu lui-même que par la crainte, armerait contre eux tout son empire. Cortez était en même temps persuadé qu'il n'y avait qu'une suite non interrompue de vic-

[1] B. Diaz, chap. 94.
[2] Cortez, Relat. Ramus., III, 235. C.
[3] Clavigero l'appelle Quauhpopoca. (D. L. R.)
[4] B. Diaz, chap. 93, 94. — Herrera, decad. II, lib. VIII, cap. 1.

toires, et des succès complets et extraordinaires, qui pussent le faire avouer de son souverain et couvrir les fautes et l'irrégularité de sa conduite. Toutes ces considérations lui firent sentir la nécessité de garder le poste qu'il avait pris : et il vit que pour se tirer de l'embarras où l'avait jeté une démarche hardie il fallait en risquer une autre plus hardie encore. Le danger était grand, mais les ressources de son esprit étaient encore plus grandes. Après avoir tout considéré avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée aussi étrange qu'audacieuse. Il imagina d'aller saisir Montézuma dans son palais, et de le conduire prisonnier au quartier des Espagnols. Il espérait qu'en se rendant maître de la personne de l'empereur, le respect superstitieux des Mexicains pour leur monarque et leur soumission aveugle à toutes ses volontés mettraient bientôt entre ses mains tout le pouvoir du gouvernement, ou qu'au moins ayant en sa puissance un otage si sacré, lui et les siens seraient à couvert de toute violence.

Il proposa sur-le-champ son projet à ses officiers. Les plus timides furent épouvantés et firent des objections. Les plus éclairés et les plus hardis, persuadés que c'était le seul moyen qui pût les tirer du danger qui les menaçait, l'approuvèrent hautement et entraînèrent leurs compagnons, de manière que l'on convint d'en tenter sur-le-champ l'exécution. A l'heure ordinaire de la visite que Cortez faisait tous les jours à Montézuma, il se rendit au palais accompagné d'Alvarado, Sandoval, Lugo, Velasquez de Léon et Davila, cinq de ses principaux officiers, et de plusieurs soldats de confiance. Trente hommes choisis le suivaient sans ordre, séparés, et paraissant guidés par la seule curiosité. De petites troupes furent postées de distance en distance dans toutes les rues qui conduisaient du quartier des Espagnols à la cour, et le reste des Espagnols avec les Tlascalans étaient sous les armes, prêts à sortir au premier signal. Cortez et sa suite furent admis sans difficulté en présence du monarque, et les Mexicains se retirèrent par respect, comme ils avaient coutume de faire. Le général s'adressa alors au monarque d'un ton tout à fait différent de celui qu'il avait employé dans les conférences précédentes. Il lui reprocha amèrement d'être l'auteur de l'attentat

commis par un de ses officiers contre les Espagnols, et lui demanda une réparation publique pour la mort de quelques-uns de ses compagnons, ainsi que pour l'insulte faite au grand prince dont ils étaient les serviteurs. Montézuma, confondu de cette accusation inattendue, et changeant de couleur, soit qu'il fût coupable, soit qu'il ressentît vivement l'indignité avec laquelle on le traitait, protesta de son innocence avec une grande vivacité, et, pour en fournir une preuve, ordonna sur-le-champ qu'on allât saisir Qualpopoca et ses complices, et qu'on les conduisît à Mexico. Cortez répliqua qu'une assurance aussi respectable que celle que lui donnait l'empereur le persuadait entièrement, mais qu'il fallait quelque chose de plus pour rassurer ses compagnons, qui persisteraient à penser que Montézuma agissait comme leur ennemi s'il ne leur donnait une preuve de sa confiance et de son attachement en quittant son palais et en venant faire sa résidence au milieu des Espagnols, où il serait servi avec tous les égards dus à un grand monarque. A cette étrange proposition, Montézuma demeura muet et presque sans mouvement. Enfin, ranimé par l'indignation, il répondit avec hauteur que les personnes de son rang n'étaient pas accoutumées à se rendre elles-mêmes prisonnières, et que, quand même il aurait la faiblesse d'y consentir, ses sujets ne souffriraient pas qu'on fît un pareil affront à leur souverain. Cortez, voulant éviter les moyens de violence, s'efforça tour à tour de l'adoucir et de l'intimider. La dispute devint vive ; il y avait plus de trois heures qu'elle durait, lorsque Velasquez de Léon, jeune homme brave et impétueux, s'écria : « Pourquoi « perdre le temps en vaines paroles ? Qu'il se laisse conduire, « ou je lui perce le cœur. » La voix menaçante dont l'Espagnol prononça ces mots, et le geste terrible dont il les accompagna, frappèrent Montézuma de terreur [1]. Il voyait bien que les Espagnols s'étaient trop avancés pour reculer. Le danger qui le menaçait était pressant ; la nécessité de prendre un parti inévitable ; il sentit la force de ces circonstances, et s'abandonnant à sa destinée, il céda à la volonté des Espagnols.

Ses officiers furent appelés. Il leur communiqua sa résolu-

[1] Marina qui se trouvait auprès de Montézuma pendant le monologue de Velasquez, en interpréta le sens à ce prince d'après sa demande. (D. L. R.)

tion. Malgré l'étonnement et la douleur dont ils étaient pénétrés, aucun d'eux n'osa faire une question à l'empereur. Ils le conduisirent en silence et baignés de larmes au quartier des Espagnols. A peine sut-on dans la ville que les étrangers emmenaient l'empereur, que le peuple s'abandonnant à tous les transports de la douleur et de la rage, menaça d'exterminer sur-le-champ les Espagnols pour les punir de leur audace impie. Mais lorsqu'ils virent Montézuma paraître avec l'air de la gaieté sur le visage et leur faire signe de la main, le tumulte s'apaisa; et quand il eut déclaré que c'était de son propre choix qu'il allait résider pour quelque temps au milieu de ses amis, la multitude, accoutumée à respecter les moindres signes de la volonté de son souverain, se dispersa tranquillement[1].

Ce fut ainsi qu'un monarque puissant se vit, au milieu de sa capitale, saisi en plein jour par une poignée d'étrangers, et emmené prisonnier, sans résistance et sans combat. L'histoire ne présente rien qu'on puisse comparer à cet événement, soit pour la témérité de l'entreprise, soit pour le succès de l'exécution; et si toutes les circonstances de ce fait extraordinaire n'étaient pas constatées par les témoignages les plus authentiques, elles paraîtraient si extravagantes et si incroyables, qu'on n'y trouverait pas le degré de vraisemblance nécessaire pour les admettre même dans un roman.

Montézuma fut reçu dans le quartier des Espagnols avec toutes les marques de respect qu'avait promises Cortez. Ses domestiques vinrent l'y servir à la manière accoutumée. Ses principaux officiers eurent un libre accès auprès de sa personne, et il exerça toutes les fonctions du gouvernement comme s'il eût été en parfaite liberté. Les Espagnols le gardaient cependant avec toute la vigilance que méritait un prisonnier de cette importance[2], en s'efforçant d'ailleurs d'adoucir l'amertume de sa situation par toutes les marques extérieures de respect et d'attachement; mais l'heure de l'humiliation et de la douleur n'est jamais bien loin d'un prince captif. Qualpopoca, son fils et cinq des principaux qui servaient sous lui, furent amenés dans la

[1] B. Diaz, chap. 95. — Gomara, Chron. cap. 83. — Cortez, Relat. Ramus, III, pag. 235, 236. — Herrera, decad. II, lib. VIII, cap. 2, 3.

[2] Voyez la Note 133.

capitale en conséquence des ordres donnés par l'empereur. Montézuma les livra à Cortez, afin qu'il pût constater leur crime et en prononcer la punition. Ils furent jugés par un conseil de guerre espagnol, et quoiqu'ils n'eussent fait que remplir le devoir de fidèles sujets et de braves gens en obéissant aux ordres de leur légitime souverain et en combattant les ennemis de la patrie, ils furent condamnés à être brûlés vifs. L'exécution d'actes aussi atroces est rarement suspendue. Les malheureuses victimes furent envoyées sur-le-champ au supplice. On forma leur bûcher de toutes les armes amassées dans les arsenaux du roi pour la défense publique. Un peuple innombrable vit avec un muet étonnement la double insulte faite à la majesté de son empire ; un de ses généraux livré aux flammes par une autorité étrangère pour avoir rempli son devoir envers son souverain, et le même feu consumer à ses yeux les armes assemblées par la prévoyance de ses ancêtres pour la défense publique.

Mais une insulte plus cruelle encore était réservée au malheureux Montézuma. Convaincu que Qualpopoca n'eût jamais osé attaquer Escalante s'il n'en avait eu l'ordre de son maître, Cortez ne fut pas satisfait de la vengeance qu'il venait de tirer de celui qui avait été l'instrument du crime, et n'en voulait pas laisser le premier auteur impuni. Un moment avant d'envoyer Qualpopoca au supplice, il entra dans l'appartement de Montézuma, suivi de quelques officiers et d'un soldat qui portait des fers, et s'approchant du monarque avec un air sévère, il lui dit que les criminels qui allaient subir leur supplice l'avaient accusé d'être le premier auteur de leur attentat, qu'il était nécessaire qu'il expiât sa faute, et se tournant brusquement sans attendre de réplique, il ordonna au soldat de lui mettre les fers aux pieds. L'ordre fut exécuté sur-le-champ. Le malheureux monarque, nourri dans l'idée que sa personne était inviolable et sacrée, et considérant cette profanation comme un avant-coureur de sa mort prochaine, exhala sa douleur en plaintes et en gémissements. Ses courtisans, muets d'horreur, tombèrent à ses pieds, les baignèrent de larmes, et, soutenant ses fers, s'efforçaient avec une tendresse respectueuse d'en rendre le poids plus léger. Leur douleur et leur désespoir ne se calmèrent que lorsque Cortez, revenu de l'exécution de Qualpopoca avec une conte-

nance satisfaite, ordonna qu'on ôtât les fers à Montézuma. Ce prince, qui d'abord avait montré une faiblesse indigne d'un homme, se livra sur-le-champ à une joie indécente, et passa sans intervalle de l'excès du désespoir aux transports de la reconnaissance et de la tendresse envers ses libérateurs.

Ces faits, tels qu'ils sont racontés par les historiens espagnols eux-mêmes, s'accordent peu sans doute avec les qualités qui distinguent Cortez dans d'autres parties de sa conduite. Exercer un droit qui ne peut appartenir à un étranger, lequel ne se donnait lui-même que comme l'envoyé d'un souverain étranger; infliger une peine capitale et un supplice cruel à des hommes dont la conduite méritait son estime, paraît un acte de cruauté barbare; mettre aux fers le monarque d'un grand royaume, et après lui avoir fait essuyer un traitement si ignominieux lui rendre la liberté, c'est faire du pouvoir l'abus le plus étrange.

On n'explique cette conduite qu'en disant que Cortez, enivré de ses succès, et présumant tout de l'ascendant qu'il avait pris sur les Mexicains, ne trouvait rien de trop hardi à entreprendre, ni de trop dangereux à exécuter. Mais, à voir la chose d'un certain côté, ses procédés, quoique contraires à la justice et à l'humanité, peuvent avoir été dictés par la même politique artificieuse que le général semble avoir constamment suivie. Aux yeux des Mexicains, les Espagnols avaient paru des êtres au-dessus de l'homme. Il était de la plus grande importance pour Cortez de nourrir cette erreur et de maintenir le respect qui en était la suite. Cortez voulait persuader aux Indiens que le meurtre d'un Espagnol était le plus grand des crimes, et rien ne lui paraissait plus propre à établir cette opinion que de condamner à une mort cruelle les premiers Mexicains qui avaient osé le commettre, et d'obliger leur souverain lui-même à se soumettre à une punition honteuse pour expier la part qu'il avait eue au crime de ses sujets[1].

La rigueur avec laquelle Cortez traita les malheureux Mexicains qui avaient osé les premiers porter leurs mains sur les Espagnols paraît avoir produit l'effet qu'il en attendait. Montézuma demeura abattu et soumis. Durant six mois que Cortez

[1] Voyez la Note 134.

passa à Mexico, le monarque continua de rester dans le quartier des Espagnols avec l'apparence de la tranquillité et de la satisfaction, comme si ce séjour eût été de son choix. Ses ministres et ses domestiques le servaient à leur manière accoutumée. Il prenait connaissance de toutes les affaires. Tous les ordres se donnaient en son nom. L'aspect du gouvernement paraissait le même; et, comme toutes les formes anciennes subsistaient, la nation, qui ne s'apercevait d'aucun changement, continuait d'obéir au monarque avec la même soumission et le même respect. Les Espagnols avaient inspiré à Montézuma et à ses sujets tant de crainte ou de respect, qu'il ne se fit pas une seule tentative pour délivrer le souverain; Cortez même, se confiant sur l'ascendant qu'il avait pris, permettait à Montézuma non-seulement d'aller aux temples, mais même de chasser au delà des lacs, accompagné d'un petit nombre de soldats espagnols qui suffisaient pour imposer à la multitude et s'assurer du roi prisonnier[1].

Ainsi Cortez s'étant rendu maître de la personne de Montézuma, son heureuse témérité valut tout d'un coup aux Espagnols une autorité plus étendue dans l'empire du Mexique qu'il ne leur eût été possible de l'acquérir avec beaucoup de temps à force ouverte; et ils exercèrent, sous le nom de l'empereur, un pouvoir bien plus absolu que celui dont ils auraient pu faire usage en leur propre nom. Les moyens employés par les nations civilisées pour soumettre celles qui le sont moins ont été à peu près les mêmes dans tous les temps. Le système de cacher une usurpation étrangère en empruntant le nom des souverains naturels d'un pays, d'employer les magistrats et les formes établies pour introduire une domination nouvelle, artifices que nous sommes disposés à regarder comme des inventions subtiles de la politique moderne; ce système, dis-je, est bien plus ancien qu'on ne pense, et a été mis en usage avec succès dans l'Occident longtemps avant qu'il ait été pratiqué en Orient.

Cortez mit à profit tous les avantages que lui donnait le pouvoir qu'il avait obtenu par les moyens qu'on vient d'exposer. Il envoya quelques Espagnols qu'il jugea les plus propres à cette commission dans les différentes parties de l'empire, ac-

[1] Cortez, Relat., p. 236. F. — B. Diaz, chap. 97, 98, 99.

compagnés de Mexicains qu'avait nommés l'empereur pour leur servir en même temps de guides et de défenseurs. Ils parcoururent un grand nombre de provinces, en examinèrent le sol et les productions, observèrent avec un soin particulier les districts qui fournissaient de l'or et de l'argent, reconnurent différents endroits propres à recevoir des colonies de leur nation et s'efforcèrent de préparer les esprits à se soumettre au joug de l'Espagne, tandis que Cortez, au nom et par l'autorité de Montézuma, ôtait les emplois aux principaux officiers de l'empire dont les talents ou l'esprit d'indépendance lui faisaient craindre quelque résistance à ses volontés, et mettait à leur place des hommes moins éclairés ou plus disposés à la soumission.

Une autre précaution lui était encore nécessaire pour son entière sûreté. Il fallait qu'il fût assez maître du lac pour assurer sa retraite, dans le cas où les Mexicains, soit par impatience du joug, soit simplement par légèreté, prendraient les armes contre lui et rompraient les ponts ou les chaussées. Son adresse et la facilité de Montézuma le mirent en état d'exécuter ce dessein. En entretenant souvent son prisonnier de la marine européenne et de l'art merveilleux de la navigation, il excita sa curiosité et lui fit désirer de voir ces palais mouvants qui, sans le secours des rames, marchent et se dirigent sur les eaux. Pour cet effet, Cortez lui persuada d'envoyer quelques uns de ses propres sujets pour transporter à Mexico une partie des agrès de la flotte déposés à la Vera-Cruz et d'en employer d'autres à couper et à préparer des bois. Avec leur assistance les charpentiers espagnols eurent bientôt construit deux brigantins qui furent pour Montézuma un frivole amusement, et pour Cortez une ressource assurée s'il était obligé de se retirer.

Enhardi par tant de preuves de la soumission servile du monarque à toutes ses volontés, Cortez osa le mettre à une épreuve encore plus forte. Il pressa Montézuma de se reconnaître vassal du roi de Castille, tenant sa couronne de lui, et de lui payer un tribut annuel. Montézuma se soumit encore à ce sacrifice, le plus humiliant qu'on pût exiger d'un souverain absolu. Les grands de l'empire furent appelés. Montézuma dans une harangue leur rappela les traditions et les prophéties qui annon-

çaient depuis longtemps l'arrivée d'un peuple de la même race qu'eux, et qui devait prendre possession du pouvoir suprême; il leur déclara qu'il croyait que les Espagnols étaient ce peuple, qu'il reconnaissait les droits de leur souverain sur l'empire du Mexique, qu'il voulait mettre sa couronne à ses pieds et être désormais son tributaire. En prononçant son discours le malheureux prince laissa voir combien il était douloureusement affecté du sacrifice qu'on le forçait de faire. Les soupirs et les larmes lui coupèrent souvent la parole. Malgré l'abattement de son esprit et de son courage, il conservait encore assez du sentiment de sa dignité pour éprouver les angoisses qui déchirent le cœur d'un souverain forcé de se dépouiller du pouvoir suprême. Aux premiers mots qui firent connaître sa résolution, l'assemblée fut frappée d'un muet étonnement, et bientôt après il s'éleva un murmure confus qui exprimait à la fois la douleur et l'indignation. Les Mexicains parurent vouloir se porter à quelque mouvement de violence. Cortez le prévint à propos en déclarant que les intentions de son maître n'étaient point de priver Montézuma de sa couronne, ni d'apporter aucune innovation dans la constitution et les lois de l'empire. Cette assurance, soutenue de la crainte qu'inspiraient les Espagnols et de l'exemple de soumission que donnait l'empereur lui-même, arracha à l'assemblée un consentement forcé [1]. Cet acte de foi et hommage envers la couronne d'Espagne fut accompagné de toutes les solennités qu'il plut aux Espagnols de prescrire [2].

Montézuma, sur la demande de Cortez, y joignit un présent magnifique pour son nouveau suzerain, et ses sujets, à son exemple, fournirent aussi très-libéralement à une contribution. Les Espagnols rassemblèrent tout ce que leur avait donné volontairement Montézuma et tout ce qu'ils avaient extorqué des Mexicains sous divers prétextes. On fondit l'or et l'argent, et ces métaux, sans parler des bijoux et ornements de diverses espèces que l'on conserva tels qu'ils étaient pour la beauté du travail, montèrent ensemble à six cent mille pesos [3]. Les sol-

[1] Voyez la NOTE 135.

[2] Cortez, Relat., 238. D. — B. Diaz, chap. 101. — Gomara, Cron., cap. 92. — Herrera, decad. II, lib. X, cap. 4.

[3] Environ 2,500,000 livres, le *peso* valant à peu près 4 livres et quelques sous de notre monnaie.

dats attendaient avec impatience qu'on en fît le partage. Cortez voulut les satisfaire. On mit à part un cinquième, comme le droit du roi d'Espagne ; un autre cinquième fut réservé à Cortez comme commandant en chef. On reprit encore sur la masse les sommes avancées par Velasquez, Cortez et quelques autres officiers, pour les frais de l'armement. Le reste fut partagé entre les troupes, y compris la garnison de la Vera-Cruz, officiers et soldats, en proportion de leur rang. Après tant de déductions, la part de chaque soldat ne passa pas cent pesos. Cette somme était si fort au-dessous de leurs espérances, que quelques soldats la refusèrent avec dédain ; d'autres murmurèrent si hautement qu'il fallut, pour les apaiser, que Cortez joignît l'adresse à des libéralités considérables. Ces plaintes n'étaient pas tout à fait sans fondement : la couronne n'ayant point contribué aux frais de l'armement, les soldats voyaient avec peine qu'on lui abandonnait une partie si considérable des trésors qu'ils avaient achetés par leurs travaux et leur sang. La part du général, eu égard aux idées qu'on se faisait de la richesse dans le seizième siècle, était une somme énorme. Quelques-uns des favoris de Cortez s'étaient secrètement approprié différents bijoux d'or qui ne payèrent pas le cinquième prélevé pour le roi, et ne furent point mis dans la masse commune. Il faut croire pourtant que les objets qui avaient été détournés n'étaient pas d'une grande valeur ; car, dans ces circonstances, l'intérêt de Cortez était que la portion du roi fût très-considérable.

La somme amassée par les Espagnols ne répond point aux idées qu'on aurait pu se former des richesses du Mexique, d'après les descriptions que les historiens nous font de son ancienne splendeur et d'après les produits actuels de ses mines. Mais il faut considérer que parmi les anciens Mexicains l'or et l'argent n'étaient pas la mesure de la valeur des autres marchandises, et que cette circonstance n'influant pas sur leur prix, ces métaux n'étaient recherchés que comme ornements ou bijoux. Ils étaient consacrés aux dieux dans les temples ou employés comme des marques de distinction par les princes et les personnes du plus haut rang. Comme on n'employait qu'une quantité peu considérable de ces métaux précieux, les deman-

des qu'on en faisait n'étaient pas assez fortes pour exciter l'industrie des Mexicains à en augmenter la quantité par le travail des fortes mines dont leur pays abonde ; cet art d'ailleurs leur était entièrement inconnu. Tout ce qu'ils possédaient d'or était ramassé dans le lit des rivières ou natif et recueilli dans l'état où la mine le donne [1]. Le plus grand effort de leur industrie dans la recherche de ce métal était de laver les terres détachées des montagnes par les torrents pour en séparer les grains d'or ; et même cette opération si simple était exécutée très-maladroitement, selon le rapport des Espagnols envoyés par Cortez pour examiner l'état des provinces où l'on pouvait espérer de trouver des mines [2]. Par l'effet de ces différentes causes, la masse d'or existante alors au Mexique ne devait pas être fort grande. La quantité d'argent était encore moindre, parce qu'on trouve rarement ce métal dans un état de pureté, et que les Indiens ignoraient encore l'usage des procédés nécessaires pour l'extraire de la mine et le purifier [3]. Ainsi, quoique les Espagnols eussent mis en usage tout leur pouvoir et se fussent abandonnés à toute leur avidité pour satisfaire la plus grande de leurs passions, la soif de l'or, et que Montézuma eût épuisé ses trésors pour la rassasier, le produit de ces deux sources, qui formaient la plus grande partie des métaux précieux de l'empire, ne monta pas au delà de ce que nous avons dit ci-dessus [4].

Mais quelque facile que se fût montré Montézuma pour tout ce que Cortez avait exigé de lui, il fut inflexible sur un point. En vain le général le pressa avec tout le zèle importun d'un missionnaire de renoncer à ses faux dieux et d'embrasser la foi chrétienne, il rejeta toujours la proposition avec horreur. La superstition était profondément gravée dans l'esprit des Mexicains, parce qu'elle y était établie sur un système complet et régulier ; et, tandis que les peuples grossiers des autres parties de l'Amérique abandonnaient aisément un petit nombre

[1] Cortez, Relat., pag. 236. F. — B. Diaz, chap. 102, 103. — Gomara, Cron., cap. 112.

[2] B. Diaz, chap. 103.

[3] Herrera, decad. II, lib. IX, cap. 4.

[4] Voyez la Note 136.

de notions et de cérémonies religieuses, trop peu fixes et trop arbitraires pour mériter le nom de religion nationale, les Mexicains restaient obstinément attachés à leur culte, quelque barbare qu'il fût, parce qu'il était accompagné d'une solennité et pratiqué avec une régularité qui le rendait respectable à leurs yeux. Cortez, voyant que tous ses efforts ne pouvaient ébranler la fermeté de Montézuma, fut si furieux de son obstination, que, dans un transport de zèle, il se mit à la tête de ses soldats pour aller renverser les idoles dans le grand temple de Mexico. Mais les prêtres prenant les armes et le peuple accourant en foule pour défendre leurs autels, le général modéra enfin son ardeur et se détermina à renoncer à cette entreprise téméraire, après avoir ôté seulement une idole de sa niche et y avoir placé une image de la vierge Marie[1].

Dès ce moment, les Mexicains, qui avaient souffert l'emprisonnement de leur souverain et les exactions de ces étrangers presque sans résistance [1520], commencèrent à méditer les moyens de chasser ou d'exterminer les Espagnols, et se crurent obligés de venger leurs divinités insultées. Les prêtres et les principaux Mexicains eurent de fréquents entretiens avec Montézuma sur ce sujet; mais ce prince, pouvant être lui-même victime d'une entreprise violente tentée contre les Espagnols tant qu'il serait en leur pouvoir, voulut essayer d'abord des moyens plus doux. Il fit appeler Cortez, et lui dit que les vues des Espagnols en venant au Mexique, comme députés de leur souverain, étant entièrement remplies, c'était la volonté des dieux et le désir des peuples qu'ils quittassent sans délai le pays, qu'il les priait de se préparer à partir, sans quoi il craignait tout pour eux de la part de la nation. Cette proposition et le ton déterminé dont elle fut faite ne permirent pas à Cortez de douter qu'elle ne fût le résultat de quelque grand projet concerté entre Montézuma et ses sujets. Il comprit sur-le-champ qu'il serait plus avantageux de paraître céder au désir du monarque que de tenter mal à propos de le combattre. Il répondit sans hésiter et sans se troubler qu'il s'était déjà occupé de son retour, mais que, comme il avait détruit les vaisseaux dans lesquels il était arrivé, il lui fallait du temps pour en construire

[1] Voyez la NOTE 137.

d'autres. On trouva la réponse raisonnable. L'empereur envoya à la Vera-Cruz des ouvriers mexicains pour couper des bois sous la direction de quelques charpentiers espagnols, et Cortez se flatta que dans cet intervalle il pourrait trouver des moyens de détourner le danger ou de recevoir des renforts qui le mettraient en état de le braver [1].

[1] Presque tous les historiens espagnols affirment que lorsque Montézuma fit appeler Cortez pour lui intimer l'ordre de partir, ce prince avait levé secrètement une armée, afin d'être en mesure d'employer la force si cela devenait nécessaire, pour contraindre le général espagnol à lui obéir. Mais ils diffèrent beaucoup entre eux sur le nombre des troupes mises sur pied : tandis que les uns le portent à cent mille, et d'autres à cinquante mille, il en est qui le réduisent à cinq mille. Je suis convaincu, dit Clavigero, que ces troupes furent levées, non par ordre de Montézuma, mais par celui de quelques nobles mexicains, qui prenaient à cette affaire un intérêt plus vif que l'empereur lui-même. (D. L. R.)

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Note I, page 18.

Tyr était située à une trop grande distance du golfe Arabique ou mer Rouge pour qu'il fût possible de transporter par terre les marchandises jusqu'à cette ville; c'est ce qui engagea les Phéniciens à se rendre maîtres de Rhinocrura ou Rhinocolura, le port de la Méditerranée le plus voisin de la mer Rouge. C'était à Élath, le meilleur port de cette mer vers le nord, qu'ils débarquaient les cargaisons qu'ils avaient achetées en Arabie, en Éthiopie ou dans l'Inde. De là on les transportait par terre à Rhinocolura, dont la distance n'était pas considérable, et on les embarquait de nouveau dans ce port pour être transportées à Tyr et réparties dans le reste du monde. Strabo. Geogr., édit. Casaub., lib. XVI, pag. 1128. — Diodor. Sicul. Biblioth. Hist., édit. Wesselingi, lib. 1, p. 70.

Note II, page 21.

Le Périple d'Hannon, le seul monument authentique que nous ayons de la science des Carthaginois dans l'art de la navigation, est un des fragments les plus curieux qui nous aient été transmis par l'antiquité. Le savant et ingénieux M. Dodwell, dans une dissertation qu'il a mise à la tête de ce Périple qui se trouve dans l'édition des *Geographi minores*, publiée à Oxford, cherche à prouver que ce n'est qu'un ouvrage supposé par quelque Grec qui a pris le nom d'Hannon. Mais Montesquieu, dans l'*Esprit des Lois*, liv. XXI, ch. 8, et Bougainville, dans une dissertation insérée dans le XXVI[e] vol. des Mémoires de l'Académie des inscriptions, etc., ont prouvé son authenticité par des raisons qui me paraissent irrésistibles. Ramusio a joint à la traduction qu'il a faite de ce curieux voyage, une dissertation qui sert à l'éclaircir. *Racolte de viaggi*, vol. I, page 112. Bougainville a traité le même sujet avec son savoir et son habileté ordinaires. Il paraît qu'Hannon, selon la méthode de naviguer des anciens, entreprit

ce voyage avec de petits bâtiments construits d'une manière propre à ranger de fort près les côtes. Il se rendit en douze jours de Gadès à l'île de Cerné, qui probablement est l'île d'Arguin des modernes. Elle devint la principale station des Carthaginois sur cette côte; et Bougainville prétend que les citernes qu'on y trouve encore sont des monuments de leur puissance et de leur industrie. En partant de Cerné et suivant toujours la côte, il arriva en dix-sept jours à un promontoire qu'il appela *la Corne de l'Occident*, qui sans doute est le cap des Palmes. De là il s'avança vers un autre promontoire, auquel il donna le nom de *la Corne du Midi*, et qui est manifestement le cap des Trois-Pointes, situé à environ cinq degrés au nord de la ligne[1]. Toutes les circonstances contenues dans un court extrait de son journal, qui est parvenu jusqu'à nous, concernant la figure et l'état de l'intérieur et des côtes de l'Afrique, se trouvent confirmées et éclaircies par la comparaison qu'on en fait avec les rapports des navigateurs modernes. Les faits même qui, par leur peu de probabilité, paraissaient devoir rendre douteuse la vérité de cette relation, tendent à la confirmer. Il marque que pendant le jour on observait un profond silence dans le pays qui se trouve au sud de l'île de Cerné, mais que lorsque la nuit était venue on allumait un nombre considérable de feux sur les bords des rivières, et que l'air retentissait alors du bruit des fifres et des tambours et de cris de joie. Suivant Ramusio, la même chose s'y pratique encore, parce que la chaleur excessive oblige les habitants de se tenir pendant le jour dans les bois ou dans leurs cabanes. Au coucher du soleil, ils en sortent à la lumière des flambeaux pour jouir pendant la nuit du plaisir de la musique et de la danse. Ramusio, I, 113, *F*. Dans un autre endroit il représente la mer comme embrasée par des torrents de feu. Ce qui arriva à M. Adanson sur la même côte peut expliquer ce passage. « Dès que le soleil, dit-il, en se plongeant sous « l'horizon, avait ramené les ténèbres, la mer nous prêtait aussitôt sa « lumière. La proue du navire, en faisant bouillonner ses eaux, sem- « blait les mettre en feu. Nous voguions ainsi dans un cercle lumi- « neux qui nous environnait comme une gloire d'une grande largeur, « d'où s'échappait dans le sillage un long trait de lumière qui nous « suivit jusqu'à l'île de Gorée. » *Voyage au Sénégal*, in-4°, Paris, 1757, page 97.

[1] M. Gosselin ne partage pas l'opinion de Robertson; il démontre dans son Mémoire intitulé Recherches sur les connaissances géographiques des anciens le long des côtes occidentales de l'Afrique qu'Hannon n'a pas dépassé le cap Bojador, ou le cap Non, et que les anciens n'ont rien connu au delà. (D. L. R.)

Note III, page 21.

Longtemps après la navigation des Phéniciens et d'Eudoxe autour de l'Afrique, Polybe, le plus intelligent et le plus instruit des historiens de l'antiquité, affirme qu'on ignorait de son temps si l'Afrique était un continent étendu vers le sud, ou si elle était entourée par la mer. Polibii Hist., lib. III. Pline le naturaliste assure qu'il ne peut y avoir aucune communication entre les zones tempérées du sud et du nord. Plinii Hist. nat., edit. in usum Delph. in-4°, lib. II, cap. 68. Si ces deux auteurs avaient ajouté foi aux relations de ces voyages, le premier ne se serait pas trouvé dans le doute, et le second n'aurait pas soutenu une pareille opinion. Strabon parle du voyage d'Eudoxe, mais le traite comme une fable, lib. II, pag. 155; et même, suivant ce qu'il en dit, on ne peut guère en porter un autre jugement. Il paraît que Strabon n'a eu aucune connaissance certaine touchant la forme et l'état des parties méridionales de l'Afrique : Geogr., lib. XVII, pag. 1180. Ptolémée, le plus curieux et le plus savant des anciens géographes, n'était pas mieux instruit sur les parties de l'Afrique situées à quelques degrés au delà de la ligne équinoxiale ; car il pensait que ce grand continent n'était pas entouré par la mer, mais qu'il s'étendait sans interruption vers le pôle antarctique; et il s'est trompé sur sa véritable figure, au point de dire que ce continent s'élargit de plus en plus à mesure qu'on avance vers le sud. Ptol. Geogr., lib. IV, cap. 9. Brietii Parallela Geogr. veteris et novæ, pag. 86.

Note IV, page 26.

Un fait rapporté par Strabon nous donne une preuve aussi forte que singulière de l'ignorance des anciens sur la situation des différentes parties de la terre. Pendant qu'Alexandre marchait le long des rives de l'Hydaspe et de l'Acesine, deux des rivières qui se jettent dans l'Indus, il remarqua qu'il y avait un grand nombre de crocodiles dans ces rivières, et que le pays produisait les mêmes espèces de fèves qui sont très-communes en Égypte. Il conclut de ces circonstances qu'il avait découvert la source du Nil, et prépara une flotte pour se rendre en Égypte en descendant l'Hydaspe. Strab. Geogr., lib. XV, p. 1020. Cette surprenante erreur ne provenait pas d'une ignorance de la géographie, particulière à ce monarque ; car Strabon nous apprend qu'Alexandre s'appliquait avec une attention singulière à l'étude de cette science, et qu'il avait des cartes ou des descriptions exactes des pays par lesquels il passait : lib. II, pag. 120. Mais dans ce siècle les connaissances des Grecs ne s'étendaient pas au delà des limites de la Méditerranée.

Note V, page 26.

Le flux et le reflux, qui sont très-considérables à l'embouchure de l'Indus, devaient rendre ce phénomène plus redoutable aux yeux des Grecs. Varen. Geogr., vol. I, pag. 251.

Note VI, page 29.

Il est probable que les anciens étaient rarement excités à s'avancer aussi loin, soit par un motif de curiosité, soit par quelque intérêt de commerce; c'est pour celà qu'ils avaient des idées très-fausses sur la situation de cette grande rivière. Ptolémée place la première branche du Gange, qu'il distingue par le nom de la grande embouchure, au cent quarante-sixième degré de longitude de son premier méridien, qu'il fait passer par les îles Fortunées. Mais sa véritable longitude, prise de ce méridien, est aujourd'hui déterminée, d'après les observations astronomiques, à cent cinq degrés seulement. Un si grand géographe ne peut avoir été entraîné dans une erreur aussi grave que par les rapports infidèles qu'il avait reçus de ces pays éloignés; ce qui prouve évidemment que les voyages qu'on y faisait n'étaient pas fréquents. Ses connaissances étaient encore plus bornées, et ses erreurs plus considérables relativement aux contrées de l'Inde qui sont au delà du Gange. J'aurai occasion de faire observer ailleurs qu'il a placé le pays des Seres, ou la Chine, à soixante degrés plus à l'est que n'est sa véritable position. M. d'Anville, un des plus savants géographes modernes, a jeté une grande clarté sur cette matière, dans deux dissertations publiées dans les Mémoires de l'Acad. des Inscript., tom. XXXII, pag. 573, 604.

Note VII, page 29.

Il est remarquable que les découvertes des anciens furent faites principalement par terre, et celles des modernes par mer. Le progrès des conquêtes conduisit les premiers, et celui du commerce présida aux entreprises des seconds. Strabon fait observer judicieusement que les conquêtes d'Alexandre le Grand firent connaître l'orient; que celles des Romains ouvrirent la route de l'occident, et qu'on doit à celles de Mithridate, roi de Pont, la connaissance du nord : lib. I, pag. 26. Lorsqu'on fait des découvertes par terre, les progrès doivent être lents et les opérations bornées; celles qui se font par mer ont une sphère plus étendue et une marche plus rapide; mais elles sont sujettes à des erreurs particulières : quoiqu'elles fassent connaître la position des différents pays et qu'elles servent à déterminer leurs limites du côté de la mer, elles nous laissent dans une parfaite ignorance sur leur état

intérieur. Il y a plus de deux siècles et demi que les Européens ont doublé le cap méridional de l'Afrique, et qu'ils ont porté le commerce dans la plupart de ses ports; mais ils n'ont fait pour ainsi dire que parcourir les côtes et marquer quelques ports et quelques caps d'une grande partie de ce vaste continent; les contrées intérieures sont restées presque absolument inconnues[1]. Les anciens qui n'avaient qu'une connaissance imparfaite de ses côtes, excepté de celles qui sont baignées par la Méditerranée ou par la mer Rouge, avaient coutume de pénétrer dans l'intérieur du pays; et si nous pouvons nous en rapporter au témoignage d'Hérodote et de Diodore de Sicile, ils ont exploré plusieurs parties qui nous sont aujourd'hui inconnues. Les connaissances géographiques resteront donc inexactes et bornées jusqu'à ce qu'on unisse ensemble ces deux manières de faire des découvertes.

Note VIII, page 32.

Les idées des anciens, sur cette chaleur excessive de la zone torride qui la rendait inhabitable, et leur opiniâtreté à persister dans cette erreur longtemps après avoir porté leur commerce dans plusieurs parties de l'Inde situées entre les tropiques, doivent paraître si singulières et si absurdes, qu'il ne sera peut-être pas inutile de produire quelques preuves de leur étrange méprise sur ce point, et d'expliquer l'inconséquence apparente de leur théorie avec leur propre expérience. Cicéron, qui a porté ses regards sur toutes les parties de la philosophie connue des anciens, paraît avoir pensé que la zone torride était inhabitable, et que par conséquent il ne pouvait y avoir aucune communication entre les zones tempérées du nord et du sud: Il fait dire par Scipion l'Africain à Scipion le jeune : « Vous voyez encore cette même « terre comme ceinte de quelques cercles qu'on appelle zones; vous « remarquez que les deux extrêmes, qui ont chacune un des pôles « pour centre, sont toujours hérissées de glaces, tandis que celle du « milieu, qui est la plus grande, est brûlée des rayons du soleil. Il « n'en reste donc que deux habitables : voici la zone australe dont les « peuples, étant vos antipodes, sont pour vous comme s'ils n'étaient « pas. » Songe de Scipion, chap. 6, trad. de M. Barrett. Geminus, philosophe grec, contemporain de Cicéron, paraît du même sentiment, non dans un ouvrage populaire, mais dans son Εἰσαγωγὴ εἰς φαινόμενα, qui est un traité purement scientifique. « Lorsque nous « parlons, dit-il, de la zone tempérée du midi et de ses habitants, et

[1] Depuis l'époque où Robertson écrivait, nos connaissances sur l'intérieur de l'Afrique se sont étendues. Voir l'Essai sur les progrès de la géographie de l'intérieur de l'Afrique et sur les voyages de découvertes qui s'y rattachent, par M. de Larenaudière, et les voyages du major Laing, de Denham et de Clapperton. (D. L. R.)

« de ceux qu'on appelle antipodes, il faut toujours sous-entendre que « nous n'avons aucune connaissance ni relation de la zone tempérée « du midi, et que nous ignorons si elle est habitée ou non. Mais la fi- « gure sphérique de la terre et la ligne que parcourt le soleil entre les « deux tropiques nous font croire qu'il y a une autre zone située au « midi, qui jouit du même degré de température que la zone du nord « que nous habitons : » cap. 13, pag. 31. Ap. Petavii Opus de doctr. temp. in quo Uranologium sive systemata var. auctorum; Amst. 1705, vol. III. L'opinion de Pline le naturaliste sur ces deux points était la même : « Des cinq parties ou zones qui séparent le ciel, les deux zones « opposées qui touchent chacune à l'une des extrémités de la terre à « l'endroit de ses pôles, dont l'un est appelé septentrional et l'autre « austral, ne produisent que des glaçons, et font de ces contrées le « séjour éternel des frimas : partout ténèbres perpétuelles, et dont « l'influence maligne n'est jamais corrigée par l'aspect bienfaisant « des signes qui nous regardent. Le seul éclat des neiges y produit « une lumière blanchâtre. Quant à la partie de la terre située sous la « zone du milieu, qui est celle sous laquelle le soleil fait sa route, in- « cessamment brûlée par le voisinage de cet astre et consumée par « ses flammes, c'est à juste titre qu'on la nomme torride. A droite et « à gauche de cette ceinture brûlante, et entre les deux extrémités « glaciales, il reste uniquement deux zones tempérées. Encore le pas- « sage de l'une à l'autre est-il impraticable, vu l'incendie qui règne « dans le ciel constellé d'un bout à l'autre de la ligne. Si donc vous « concevez la terre divisée en quatre parties, il est clair que le ciel à « lui seul en retranche trois : » lib. II, cap. 68 [1]. Strabon ne s'explique pas moins clairement sur cet objet. « La partie de la terre qui « se trouve près de l'équateur dans la zone torride est inhabitable à « cause de l'excessive chaleur : » lib II, pag. 154. Je pourrais joindre ici l'autorité de plusieurs philosophes et historiens respectables de l'antiquité.

Pour expliquer le sens dans lequel cette doctrine était généralement reçue, nous devons faire observer que Parmenide, comme nous l'apprend Strabon, fut le premier qui divisa la terre en cinq zones. Il étendait au delà des tropiques les limites de la zone qu'il supposait inhabitable par la trop grande chaleur. Strabon nous dit aussi qu'Aristote fixait les différentes zones de la même manière qu'elles sont marquées par les géographes modernes. Mais les progrès des découvertes ayant démontré par degrés que plusieurs régions de la terre situées entre les tropiques sont non-seulement habitables, mais même

[1] Traduction de Poinsinet de Sivry.

très-peuplées et très-fertiles, les géographes prirent le parti de renfermer la zone torride dans des bornes plus étroites. Il n'est pas facile de marquer avec précision les limites qu'ils lui donnaient. Un passage de Strabon, qui est, je pense, le seul auteur de l'antiquité qui nous ait transmis quelque notion sur ce sujet, me ferait croire que ceux qui calculaient d'après la mesure de la terre donnée par Ératosthène supposaient que la zone torride comprenait près de seize degrés, à peu près huit de chaque côté de l'équateur ; au lieu que ceux qui suivaient le calcul de Posidonius donnaient environ vingt-quatre degrés à la zone torride, c'est-à-dire un peu plus de douze degrés de chaque côté de l'équateur. Strabo, lib. II, pag. 151. Suivant la première opinion, environ deux tiers de cette partie du globe qui se trouve entre les tropiques étaient habitables, et selon la seconde hypothèse il n'y en avait que la moitié. Avec cette restriction, la doctrine des anciens touchant la zone torride paraît moins absurde, et nous pouvons concevoir pourquoi ils regardaient cette zone comme inhabitable, même après s'être ouvert une communication avec plusieurs endroits situés entre les tropiques. Lorsque les savants parlaient de la zone torride, ils la regardaient, suivant la définition des géographes, comme occupant une étendue de seize ou tout au plus de vingt-quatre degrés ; et comme ils n'avaient presque aucune connaissance des contrées plus voisines de l'équateur, ils pouvaient les croire inhabitables. On continua de donner dans le discours familier le nom de zone torride à cette portion de la terre contenue entre les tropiques. Cicéron, qui paraît avoir ignoré ces idées des derniers géographes, suit la division de Parmenide, et décrit la zone torride comme la plus large des cinq. Quelques anciens ont rejeté comme une erreur populaire la pensée de cette chaleur excessive de la zone torride. Suivant Plutarque, Pythagore était de ce sentiment ; Strabon nous apprend qu'Ératosthène et Polybe avaient adopté la même opinion : lib. II, pag. 154. Ptolémée paraît n'avoir fait aucun cas de l'ancienne doctrine concernant la zone torride.

Note IX, page 43.

Robertson place l'invention de la boussole vers l'an 1302, et l'attribue à Flavio Gioia, bourgeois d'Amalfi.

Ces assertions sont aujourd'hui contestées. Dans un excellent article de la Biographie universelle, M. Émeric David fait naître Flavio Gioia vers la fin du treizième siècle à Pasitano, village situé près d'Amalfi, et rappelle les opinions les plus remarquables élevées à ce sujet : nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en citant textuellement ce que dit ce savant écrivain.

« Polydore Virgile place l'invention de la boussole au nombre de

celles dont les auteurs sont inconnus : *Omninò in aperto non est* (Pol. Virg. de invent. rer. ; lib. III, cap. 18), et quelque superficiel que soit cet écrivain, son témoignage est d'un grand poids contre Gioia, attendu qu'il était né en Italie, deux cents ans seulement après ce célèbre Amalfitain. Plusieurs savants ont attribué l'invention de la boussole aux Phéniciens, aux Tyriens, au roi Salomon. Court de Gebelin est un de ceux qui en font honneur aux Phéniciens. D'autres, induits en erreur par un passage mal interprété de Plaute, ont cru que les Romains et les Grecs avaient connu ce guide des mariniers. De ce nombre est Abundantius Collina, dans son Mémoire intitulé : De acûs nauticæ inventore. (Bonon. inst. comment., tom. II, pag. 3.) Ces opinions ont été complétement réfutées par Turnèbe, Bochar, Dutens ; par J. Chr. Trombelli : De acûs nauticæ inventore (ibid.) ; par Gr. Grimaldi, Sopra il primo inventore della Bussola (Recueil de l'Académie de Cortone, tom. III) ; par Montucla, dans son Histoire des Mathématiques ; et plus récemment par M. Azuni, dans une Dissertation sur l'origine de la Boussole, imprimée deux fois en italien et ensuite en français (Paris, 1807, in-8). Les anciens ne connurent point la vertu directive de l'aimant. Le silence de tous les auteurs de l'antiquité qui ont parlé de cette pierre, et notamment de Lucrèce, de Pline, de Claudien, de Plutarque, forme sur ce fait une preuve négative qui ne laisse rien à répliquer. Gerbert, né en Auvergne vers le commencement du dixième siècle, et pape sous le nom de Sylvestre II, voulant, lorsqu'il était évêque de Magdebourg, construire une montre solaire horizontale, reconnut le point du nord à l'aide d'un instrument avec lequel il considéra l'étoile polaire. « In Magdeburg horolo« gium fecit, illud recte constituens, consideratâ per fistulam quam« dam stellâ nautarum duce. » (Dithmar, Chronic. apud Leibnitz, scriptores rer. brunsw., t. I, pag. 399.) Le père Costadau, Collina, déjà cité, et d'autres écrivains ont cru reconnaître dans cet instrument une boussole. Montucla a détruit cette fausse opinion, et n'a vu dans l'instrument de Gerbert qu'un tube qu'il dirigeait sur l'étoile polaire, pour prendre la direction du méridien. Mais des témoignages plus convaincants attestent que des navigateurs de la Méditerranée connaissaient l'aiguille aimantée, et savaient en faire usage plus de cent ans avant Gioia. Albert, dit le Grand, dans son traité De mineralibus (lib. II, tract. 3, cap 6), rapporte un passage d'un ouvrage faussement attribué à Aristote, qu'il rend en ces termes : « Angulus magnetis quidam est, cujus « virtus apprehendendi ferrum est, ad Zoron, hoc est, septentrionalem, « et hoc utuntur nautæ ; angulus vero alius magnetis illi oppositus, « trahit ad Aphron, id est polum meridionalem. » Que ce passage ne soit point d'Aristote, peu importe pour le temps où vivait Albert, né en

1193 et mort en 1280 ; et il faut même remonter plus haut, car la citation doit être extraite de quelque ouvrage plus ancien. Le traité De mineralibus lui-même ne fût-il pas d'Albert, comme l'ont pensé quelques critiques, cela n'atténuerait point le mérite du texte que l'auteur y a inséré. Le même texte se trouve d'ailleurs cité par Vincent de Beauvais, dans la première partie de sa Bibliotheca mundi (lib. VIII, cap. 19), et cette première partie, intitulée *Speculum naturale*, a été terminée l'an 1250, ainsi qu'on le voit au livre XXVII, chap. 102. Brunetto Latini parle aussi de la boussole dans son *Trésor*, composé d'abord en français, à Paris, en 1260, et ensuite traduit par lui-même en italien. « Pour ce, dit-il, nagent les mariniers à l'enseigne « de ces deux étoiles que l'on appelle tramontaines... ; et chacune des « deux faces (de l'aimant) alse la pointe de l'aiguille à celle tramon- « taine à que cette face gist (lib. I, cap. 113). » Il existe un texte devenu fameux dans cette discussion ; c'est celui de la *Bible-Guyot* (vers 622 à 658). La boussole s'y trouve nettement désignée sous les noms de *manière* ou *marinière, manette* ou *marinette*, suivant les variantes des divers manuscrits. On peut voir ce morceau en entier dans les Fabliaux et Contes publiés par Barbazan et Méon (tom. II, pag. 327[1]). La satire dite la *Bible-Guyot* est généralement attribuée à Guyot, moine

[1] Voici ce passage curieux tout entier avec l'interprétation, ou plutôt la traduction d'après M. Peignot (Gabriel).

De notre père l'apostoile
Volsisse qu'il semblast l'estoile
Qui ne se muest. Bien la voient
Li marinies qui si avoient :
Par celle estoille vont et vienent,
Et lor sen et lor voie tienent,
Ils l'apelent la tresmontaigne,
Icele estaiche est moult certaine.
Toutes les autres se removent,
Et rechangent lor liens et tornent ;
Mais celle estoille ne se muet,
Un art font qui mentir ne puet
Par la vertu de la *manière*
Ou li fers volontiers se joinct
Ont, si gardent le droict point,
Puis d'une aiguille i ont touchie,
Et en un festu l'ont couchie
En l'eve le metent sans plus,
Et li festus la tient dessus,
Puis se tourne la poincte toute
Contre l'estoille, si sans doute,
Que ja nus hom n'en doutera
Ne jà pour rien ne faussera.
Quant la mer est obscure et brune,
Quant ne voit estoille ne lune,
Dont font à l'aguille allumer,
Puis n'ont-ils garde d'esgarer,
Contre l'estoille va la pointe.

J'aurais voulu que notre saint père le pape ressemblât à l'étoile (polaire) qui ne se remue. Les mariniers qui sont en route la voient bien ; par cette étoile, ils vont et tiennent leur sentier et leur chemin ; ils l'appellent la tramontane ; ce guide est très-certain. Toutes les autres (étoiles) se meuvent, changent de lieu et tournent ; mais celle-ci ne bouge. Ils font un art qui ne peut tromper par le moyen de la manœuvre. Ils ont une pierre laide et brune à laquelle le fer se joint volontiers ; ils gardent le point droit, puis ils en approchent une aiguille qu'ils couchent sur une planchette, ils la mettent sur l'eau et pas plus. La planchette tient l'aiguille dessus, puis la pointe se tourne vers l'étoile, et sans doute que nul homme n'en doutera, et pour rien (cela) ne manquera. Quand la mer est obscure et brune, quand on ne voit ni étoile ni lune, on approche une lumière de l'aiguille, puis on n'a garde s'égarer, (puisqu'on voit que) la pointe va du côté de l'étoile.

francais, natif de Provins, qui florissait à la fin du douzième siècle, puisqu'il se trouvait à la cour de l'empereur Frédéric I[er], en 1181. Cette pièce de vers fût-elle, comme on l'a supposé, un ouvrage de Hugues de Bercy, contemporain de saint Louis, cette différence ne rapprocherait la date que de cinquante ou soixante ans. Un passage du cardinal de Vitry, également clair, fixe enfin les époques d'une manière non équivoqué; et il nous reporte au temps de Guyot, et même au delà. Jacques de Vitry, natif d'Argenteuil et évêque de Ptolémaïs, alla dans la Palestine lors de la quatrième croisade, par conséquent vers l'an 1204. De retour de ce voyage, il remplit les fonctions de légat du pape Innocent III, en 1210, dans l'armée du comte de Montfort contre les Albigeois. Reparti pour la Terre-Sainte, il en revint sous Honorius III, assez longtemps avant la mort de ce pape; et il mourut lui-même en 1244. On croit qu'il a écrit sa description de la Palestine, formant le premier livre de son histoire, et intitulée *Historia orientalis*, pendant son séjour dans l'Orient, ce qui en place la composition entre les années 1215 et 1220; et d'ailleurs il parle d'un fait qu'il a observé dès l'an 1204. Or, il s'exprime ainsi (cap. 91) : « Acus ferrea, postquam « adamantem contigerit, ad stellam septentrionalem, quæ velut axis « firmamenti, aliis vergentibus, non movetur, semper convertitur; « undè valdè necessarius est navigantibus in mari. » Le sens de ces paroles ne présente aucune obscurité. On voit même qu'il ne s'agit pas d'une découverte nouvelle, mais d'un usage déjà établi, d'un instrument regardé comme absolument nécessaire aux marins, d'une connaissance devenue générale et vulgaire. Albert le Grand, Guyot et le cardinal de Vitry, étant tous des Français, Brunetto Latini ayant composé son ouvrage pendant son séjour en France, et Jacques de Vitry ayant dû traverser la Méditerranée sur des vaisseaux français, les Bénédictins, auteurs de l'Histoire littéraire de France, ont cru pouvoir en conclure que la boussole est une invention française. Ils ont aussi fait valoir l'usage, sans doute français, et adopté par toutes les nations, de tracer une fleur-de-lis sur la rose des vents, pour marquer le côté du nord. C'est cette opinion que M. Azuni a renouvelée et défendue par tous les moyens qu'une érudition étendue a pu lui fournir, dans la dissertation que nous avons citée. D'autres écrivains ont réclamé en faveur des Arabes. Tels sont Tiraboschi, dans sa Storia della letteratura italiana; Andrès, Origine e progressi d'ogni letteratura; Bergeron, Abrégé de l'Histoire des Sarrasins; Riccioli, Geographia et hydrographia reformata, etc. Ceux-ci n'ont présenté, il est vrai, que des assertions vagues et dénuées de toute preuve positive. Chardin, qui s'est élevé contre leur opinion, est persuadé que les Arabes ont reçu la boussole de l'Europe. Renaudot est allé jusqu'à soutenir qu'il

n'existe aucun écrit arabe où il soit fait mention ni de la boussole, ni même de la vertu directive de l'aimant (Anciennes relations des Indes, pag. 288, 291). Il paraît qu'on n'a pu lui opposer jusqu'à présent qu'un ouvrage de Bailak Kaptchaki, intitulé en arabe : Trésor des marchands dans la connaissance des pierres (Bibliothèque royale des manuscrits, in-fol., nº 970); et le passage de cet écrivain, découvert originairement par M. Sylvestre de Sacy, confirme l'opinion de Renaudot plutôt qu'il ne la détruit, puisque l'auteur, qui écrivait l'an 681 de l'hégire, rapporte un fait dont il a été témoin en l'an 640 (1242 de notre ère), et que ces époques sont postérieures à Guyot de Provins et au cardinal de Vitry. Ebn-Iounis, astronome arabe, dans sa *Grande table hakémite*, ouvrage composé l'an 1007 de notre ère, et publié en français par M. Caussin (Notices des manuscrits de la Bibliothèque royale, tom. VII), fournit même une preuve négative très-concluante que les Arabes de son temps ne connaissaient pas la boussole ; car, soit parmi les instruments dont il fait mention, soit parmi les observations qu'il rappelle, il n'en parle en aucune manière ; mais il reste toujours entre ces deux époques, c'est-à-dire entre l'an 1007 et l'an 1290, le passage attribué à Aristote, nécessairement puisé dans quelque auteur arabe. Les auteurs qui ont écrit sur la Chine ont attaqué Gioia avec plus de succès. Le P. Le Comte, Mailla, le P. Gaubil, Histoire de l'Astronomie chinoise ; Barrow, Nouveau voyage en Chine, etc., etc., se montrent convaincus que les Chinois faisaient usage de la boussole fort longtemps avant notre ère. M. Jos. Hager a développé cette opinion dans une dissertation publiée en italien, sous le titre de Memoria sulla bussola orientale, Pavie, 1809, in-fol. ; il s'est attaché à prouver que la boussole est une invention des Chinois, et que ce peuple nous l'a transmise par ses communications avec les Arabes. Il pourra paraître étonnant, dans ce système, que la boussole, en usage dans les mers de l'Inde, 1000 ou 2000 ans avant Jésus-Christ, n'ait été connue ni des navigateurs égyptiens, sous les Ptolémées, ni des Grecs de Constantinople, dans le moyen âge. Chardin avait laissé la question dans le doute. M. de Guignes a fait plus ; il assure que les sources où le P. Gaubil a puisées sont des romans modernes, et il blâme cet historien d'avoir cru voir une boussole dans des textes reconnus pour fabuleux (Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tom. XLVI, pag. 549, 551). Cependant on ne doute plus guère aujourd'hui que les Chinois n'aient possédé la boussole, sinon aux époques dont parle le P. Gaubil, du moins longtemps avant les Européens. Le jugement qu'en ont porté Barrow, Macartney et les autres voyageurs les plus récents, a donné une très-grande force à cette opinion. Les écrivains, enfin, qui ont attribué l'invention à Gioia, sont innombrables. G. Gri-

maldi, entre autres, savant Napolitain, a rassemblé en faveur de son compatriote, dans la dissertation que nous avons citée, une foule de passages très-positifs, et s'est étayé de noms très-imposants. On ne peut se dissimuler que Gioia n'ait eu pour lui pendant longtemps l'opinion de l'Europe entière ; et il faut bien que quelque fait important ait donné sujet à cet assentiment général. Quel est donc le titre de ce marin à la reconnaissance publique? Le P. Fournier a résolu cette espèce de problème dans son Hydrographie (liv. XI, chap. 1) ; et Montucla, adoptant l'opinion de Fournier, l'a développée avec une clarté propre à satisfaire tous les esprits. La boussole en usage sur la Méditerranée dans le douzième et le treizième siècles, ne consistait qu'en une aiguille aimantée, qu'on faisait nager dans un vase, au moyen de deux brins de paille ou d'un morceau de liége qui la soutenaient sur l'eau. Telle est la description qu'en fait l'auteur de la Bible-Guyot. De là le nom de *Calamite* ou de *Grenouille*, sous lequel on la trouve désignée dans quelques auteurs. La boussole connue des Arabes, au treizième siècle, suivant Bailak Kaptchaki, n'était pas autre chose. « Il « est aisé de sentir, dit Montucla, combien ce moyen était peu com» mode, et combien de fois l'agitation de la mer devait le rendre im« praticable... Les Melphitains, ajoute cet auteur (il aurait dû dire les « Amalfitains), imaginèrent la suspension commode dont nous usons « aujourd'hui, en mettant l'aiguille touchée de l'aimant sur un pivot « qui lui permet de se tourner de tous les côtés avec facilité. On ne « sait s'ils allèrent d'abord plus loin. Dans la suite on le chargea d'un « carton divisé en trente-deux rumbs de vent, qu'on nomma la *rose* « *des vents*; et l'on suspendit la boîte qui la porte, de manière que, « quelques mouvements qu'éprouvât le vaisseau, elle restât toujours « horizontale. Les Anglais se font honneur de cette addition à la « boussole, *jure an injuriâ*, c'est ce que je ne saurais dire ; je n'en « connais du moins aucune preuve. » Si l'on examine avec attention le sens du vers d'Antonius Panormitanus, dans lequel on a cru trouver une des preuves les plus fortes de l'invention de Gioia, peut-être remarquera-t-on qu'il ne fait allusion, en effet, qu'à un grand et important perfectionnement. Ce vers est ainsi conçu :

Prima dedit nautis usum magnetis Amalphis.

Le poëte ne paraît pas vouloir assurer que la ville d'Amalfi ait donné la connaissance de l'aiguille aimantée ; il dit seulement qu'elle en a donné ou plutôt facilité l'usage. Voilà donc le mérite de Gioia ; c'est, selon toute apparence, celui d'avoir rendu véritablement utile un instrument dont à peine on pouvait faire usage auparavant. La timidité de nos pilotes, dans le douzième et le treizième siècles, lors-

qu'ils étaient déjà en possession de la *Calamite*, et l'audace qu'ils ont déployée, munis de la Boussole d'Amalfi, attestent évidemment l'importance du service qu'a rendu Gioia à la marine moderne. Perfectionner de cette manière, c'est réellement inventer. Il est possible que les Français aient ajouté la rose des vents à l'aiguille suspendue de Gioia : de là sera venue la fleur-de-lis qui désigne le nord. Il est possible encore que les Anglais aient conçu la pensée de renfermer l'aiguille, son pivot et la rose des vents dans une boîte, *box* ou *boxel :* de là le nom de *boussole*. Les Allemands réclament cependant et les noms des vents, est, sud, nord, ouest, et même le nom de boussole. Ces particularités sont de peu d'importance. Ce qui paraîtra démontré, c'est que la découverte de la vertu directive de l'aimant est antérieure à Gioia, et qu'avant lui les navigateurs, tant de la Méditerranée que des mers de l'Inde, faisaient usage de l'aiguille aimantée : ce qui est plus que vraisemblable, c'est qu'il a été cependant en Europe, par un perfectionnement très-important, le véritable créateur de la boussole, telle que nous la connaissons aujourd'hui. On ne connaît d'ailleurs nullement l'histoire de sa vie. Quelques écrivains l'ont nommé Givi ; le nom de Gioia est le plus généralement adopté. Muratori se plaint dans ses Tables chronologiques, de ce que Vossius et d'autres savants le nomment Gira et le disent natif de Malfi : c'est, dit-il, Gioia d'Amalfi qui a inventé la boussole, en l'an 1303. (Tab. XXXVIII, pag, 219.) D. L. R.

Note X, page 44.

Ces îles qui étaient connues des anciens n'ont jamais été entièrement perdues de vue, puisque les géographes arabes les ont connues et décrites. On ne peut donc pas dire qu'elles ont été *découvertes*, soit par les Espagnols, soit par les Portugais, car ceux-ci prétendaient les avoir vues les premiers, et ce ne fut même que par suite d'une transaction entre les deux états qu'elles furent abandonnées à l'Espagne, Voy. Schmausii, Corpus juris gentium academ., tom. I, pag. 119; elles ont été seulement *retrouvées*.

Note XI, page 44.

Jean de Bethencourt partit de la Rochelle le 1er mai 1402, se rendit à Cadix avec quelques bâtiments, et de là aux îles Canaries. D. L. R.

Note XII, page 47.

Le tribunal de l'inquisition qui, partout où il est établi, arrête nécessairement l'esprit de recherche et le progrès des lettres, fut introduit en Portugal par Jean III, qui commença à régner en 1521 [1].

[1] Notre savant ami M. Adrien Balbi, dans son Essai statistique sur le royaume de

Note XIII, page 54.

Nous en trouvons un exemple dans Hackluyt, d'après l'autorité de Garcia de Resende, historien portugais. Quelques négociants anglais ayant résolu d'ouvrir un commerce avec la côte de Guinée, Jean II, roi de Portugal, envoya des ambassadeurs à Édouard IV, pour lui représenter le droit qu'il avait acquis par la bulle du pape de dominer sur cette contrée, et pour le prier de défendre à ses sujets de continuer leur expédition. Édouard eut une si grande déférence pour le titre exclusif des Portugais, qu'il satisfit pleinement à leur demande. Hackluyt, Navigations, Voyages and Traffics of the English, vol. II, part. II, pag. 2

Note XIV, page 62.

Le temps de la naissance de Colomb peut être déterminé exactement par les circonstances suivantes. Il paraît par le fragment d'une lettre qu'il écrivit à Ferdinand et Isabelle, en 1501, qu'il avait déjà exercé alors pendant quarante ans le métier de marin. Il leur dit dans une autre lettre qu'il se mit en mer à l'âge de quatorze ans : il suit donc de ces deux faits qu'il était né en 1447. Vie de Christophe Colomb, par don Ferdinand son fils. Churchill's Collect. of voyages, vol. II, pag. 484, 485.

Note XV, page 63.

Les savants ne sont pas d'accord sur la position de la *Thulé* des anciens. Les uns pensent, avec Cluverius, que c'est l'*Islande;* d'autres soutiennent, avec d'Anville, que c'est une des îles *Shetland;* d'autres enfin, qu'il faut appliquer ce nom à une partie de la Norwège méridionale. Malte-Brun est d'avis, dans son Précis de la géog. univ., tom. I, pag. 103, que *Thulé* correspond parfaitement au *Jutland,* à cause des dunes sablonneuses, des brouillards et des autres traits caractéristiques de ce pays, qui le font ressembler au tableau que Pythéas a tracé de Thulé. Quelques savants ont écrit que les anciens avaient donné le nom de Thulé à plusieurs pays différents : en adoptant cette opinion, on pourrait concilier toutes celles qui ont été émises à ce sujet. (D. L. R.)

Note XVI, page 68.

Les anciens géographes connaissaient la figure sphérique de la terre. Ils inventèrent la méthode de calculer la longitude et la latitude,

Portugal et d'Algarve, comparé aux autres états de l'Europe, Paris, 1822, a prouvé par des faits que les Portugais n'ont pas autant dégénéré de leurs ancêtres que le suppose Robertson, et qu'ils sont loin d'être aussi arriérés qu'on le croyait généralement. (D. L. R.)

qui est encore en usage aujourd'hui. Suivant leur principe, l'équateur ou le cercle imaginaire qui enveloppe la terre était de trois cent soixante degrés, qu'ils divisaient en vingt-quatre parties ou heures, chacune de quinze degrés. Marinus de Tyr, le plus habile des anciens géographes avant Ptolémée, supposait que le pays des *Seres* ou *Sinæ*, qui était le lieu le plus reculé de l'Inde que connussent les anciens, se trouvait à quinze heures, ou deux cent vingt-cinq degrés à l'est du premier méridien qui passait par les îles Fortunées. Ptolém. Geogr., libr 1, cap. II. Si cette supposition était bien fondée, le pays des Seres ou la Chine n'était qu'à neuf heures ou cent trente-cinq degrés à l'ouest des îles Fortunées ou Canaries, et la navigation par cette route aurait été beaucoup plus courte que par la route que suivaient les Portugais. Marco Polo, dans ses voyages, décrit des pays, principalement l'Ile de Cipango ou Zipangri, qu'on croit être le Japon[1], qui se trouvait beaucoup plus à l'est qu'aucune partie de l'Asie connue des anciens. Marc. Paul., de reg. Orient., lib. II, cap. 70; lib. III, cap. 2. Il résulte de là que le Japon, s'étendant encore plus à l'est, était beaucoup plus près des îles Canaries. Les conclusions de Colomb, quoique fondées sur des observations inexactes, se trouvaient justes. Si les suppositions de Marinus avaient été bien fondées, et si les pays que Marco Polo visita avaient été situés à l'est de ceux dont Marinus avait déterminé la longitude, la route la plus facile et en même temps la plus courte pour se rendre aux Indes orientales aurait été de naviguer droit à l'ouest. Herrera, decad. I, lib. I, cap. 2. Une connaissance plus étendue du globe nous a découvert la grande erreur où est tombé Marinus, en supposant que la Chine se trouve à quinze heures ou deux cent vingt-cinq degrés à l'est des îles Canaries, et que Ptolémée même s'est trompé en réduisant la longitude de la Chine à douze heures ou cent quatre-vingts degrés. La longitude des limites occidentales de ce vaste empire est de sept heures ou de cent quinze degrés du méridien des îles Canaries. Mais Colomb suivait les lumières que son siècle pouvait lui fournir, et s'appuyait de l'autorité des écrivains qu'on regardait alors comme les maîtres et les guides du genre humain dans la science de la géographie.

Note XVII, page 83.

Comme les Portugais, en faisant leurs découvertes, ne s'écartaient qu'à une petite distance des côtes de l'Afrique, ils crurent que les oiseaux, dont ils observaient le vol avec une grande attention, ne se hasardaient pas loin des terres. Dans l'enfance de la navigation on

[1] Nous l'avons déjà dit, il n'existe plus aujourd'hui de doute à ce sujet. Le *Cipango* de Marco Polo est bien le Japon. (D. L. R.)

ignorait que souvent les oiseaux poussent leur vol à une distance immense des côtes. En naviguant vers les Indes occidentales, on trouve quelquefois des oiseaux à plus de deux cents lieues de terre. Sloane's Nat. hist. of. Jamaica, vol. I, page 30. Catesby a vu en mer un hibou à plus de six cents lieues des côtes : Hist. nat. of Carolina, pref., pag. 7. Hist. nat. de Buffon, tom. XVI, pag. 32. Il paraît donc que cet indice de terre, sur lequel Colomb semble s'être appuyé avec quelque confiance, n'était rien moins que certain. Cette observation est confirmée par le capitaine Cook, celui de tous les navigateurs qui a traversé le plus de mers et acquis le plus d'expérience. « Personne, dit-il, ne sait « encore à quelle distance quelques-uns des oiseaux *océaniques* s'a« vancent sur la mer : pour mon propre compte, je ne crois pas qu'il y « en ait un seul sur lequel on puisse se fier pour indiquer le voisinage « de la terre. » Voyage towards the South Pole, vol. I, pag. 275.

Note XVIII, page 91.

« Il n'est plus douteux aujourd'hui, parmi les botanistes, dit M. le baron de Humboldt, *Essai polit. sur la nouv. Esp.*, tom. III, p. 52 et tom. II, p. 184, que le maïs ou blé turc, *zea maïs*, la seule graminée à graines farineuses que cultivaient les Américains avant l'arrivée des Européens, est un véritable blé américain, et que c'est le nouveau continent qui l'a donné à l'ancien. . . . . »

« Lors de la découverte de l'Amérique par les Espagnols, il (le maïs) était déjà cultivé dans la partie la plus méridionale du Chili jusqu'en Pensylvanie. D'après une tradition des peuples aztèques, la culture de cette graminée, qui portait dans leur langue le nom de *Tlaolli*, en Haïtien celui de *Mahiz*, et en Quichua celui de *Cara*, avait été introduite au Mexique dans le septième siècle par les Toultèques qui y portèrent en même temps celle du coton et du piment. »

Cette opinion de M. de Humboldt est partagée par le célèbre Parmentier, qui s'exprime ainsi dans l'article *Maïs* du nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts, t. XVIII : « Quelles que soient les raisons sur lesquelles se sont fondés des auteurs, d'ailleurs recommandables, pour essayer de prouver que le maïs n'est pas originaire d'Amérique, cette plante a des caractères trop frappants pour la méconnaître. Varron, Columelle, Pline, Palladius, Dioscoride, Théophraste, Gallien, tous ceux en un mot qui ont traité de l'économie rurale ou des végétaux nourrissants et médicamenteux, gardent le plus profond silence sur le maïs. Il n'en est fait non plus aucune mention dans les Relations des voyageurs qui ont été en Asie et en Afrique avant la découverte de Christophe Colomb. Cependant ils donnent les détails les plus circonstanciés des productions particulières

aux contrées qu'il ont parcourues. Les premiers auteurs qui en aient parlé ne remontent guère au delà du quinzième siècle, et c'est aux Espagnols que nous devons la première description exacte que nous possédions de ce grain.

« Dans le Mémoire qui a été couronné, en 1784, par l'Académie des sciences de Bordeaux, sur cette question : « Quel serait le meilleur « moyen pour conserver le plus longtemps possible, soit en grain, soit « en farine, le maïs ou blé de Turquie, plus connu dans la Guienne « sous le nom de blé d'Espagne, et quels seraient les différents moyens « d'en tirer parti dans les années abondantes, indépendamment des « usages connus et ordinaires dans cette province ? » nous avons rassemblé tous les faits qui ne permettent plus de douter que le maïs ne soit une production indigène du continent, ainsi que des îles d'Amérique, d'où il a été transporté dans les autres parties de l'univers. »

« Quelques auteurs, dit M. Loiseleur-Deslonchamps, Dictionnaire des sciences naturelles, par plusieurs professeurs au Jardin du Roi, etc., tome XXVIII, art. *Maïs* (1823), ont voulu essayer de prouver que le maïs était originaire de l'Inde, d'où il aurait été transporté en Turquie, puis en Afrique, et enfin dans les deux Amériques. Cette opinion a surtout été soutenue par M. Amoureux, dans un Mémoire sur le maïs, qui concourut avec celui de Parmentier, couronné en 1784 par l'Académie de Bordeaux ; mais Parmentier nous paraît avoir complétement réfuté cette opinion. »

« M. Constant Duméril ne se prononce pas d'une manière aussi positive ; car il dit seulement dans ses *Éléments d'histoire naturelle*, que le maïs *paraît* originaire de l'Amérique méridionale. »

Dans un ouvrage qui a paru en français à Turin, en 1818, sous le titre de Solution du problème économico-politique concernant la conservation ou la suppression de la culture du riz en Lombardie et basse Italie, M. de Gregory, savant piémontais, cherche à prouver que le maïs existait en Europe bien avant la découverte de l'Amérique, et que par conséquent il n'est point originaire du nouveau continent.

Suivant cette écrivain, le maïs, *latine melica*, était cultivé dans le Vercellais depuis 1185, ainsi qu'il résulte des états qui se trouvent dans les archives du chapitre à Verceil.

En 1204, « Jacobus ex marchionibus Incisæ et Antoniellus Moli- « nari tradiderunt et donaverunt eorum patriæ (Incisæ in Monferrato) « bursam unam *de semine, seu granis de colore aureo et partim albo*, « non amplius antea visis in regionibus nostris, quæ dixerunt detulisse « ab una provincia Asiæ Natolia dictæ, per quam cum equitibus suis « incursiones executi erant tempore circumvallationis magnæ illius « civitatis Constantinopoli, et vocari *meliga*, quæ tractu temporis

« magnum redditum, et subsidium patriæ comparant, quam bur-
« sam, etc. Voy. Molinari, Storia d'Incisa, tome I, page 198. »

On semait du maïs, ajoute M. de Gregory, à Montiglio en 1300, à Carignan en 1301, à Rivara en 1330, à Monasterolo en 1369, à San-Benigno en 1443.

« Ducange dit, dans son Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis, Paris, 1733, page 644, Verbo *melica* vox est Italica, nostris *blé sarrazin*, vel milium indicum. » Memoriale potestatem régiens, ad ann. 1227, apud Murator., tome VIII, coll. 1105, « et eo anno fuit « maxima caristia blavis, ita quod sextarius frumenti vendebatur XII « solidos imperiales... et sextarius *melicæ* VIII solidos. » Ibid. ad ann. 1277, coll. 1143. « Et magna pluvia fuit, ita quod homines non « potuerunt colligere *melicas* de campis, nec eas siccare, nec potuerunt « bene seminare. »

Pour décider cette question de l'histoire des céréales, il est indispensable d'examiner si le *zea maïs* et le *melica* ou *meliga* sont de la même espèce ou du même genre. Si on trouvait que le second n'est point le véritable maïs, M. de Grégory aurait à prouver que le véritable maïs qu'il dit avoir été cultivé au commencement du quatorzième siècle dans plusieurs contrées de l'Italie était réellement connu à cette époque, en citant quelque acte ou document authentique et incontestable à l'appui de son assertion ; car les états qui se trouvent, suivant lui, dans les archives du chapitre de Verceil, et desquels il résulte que le maïs, *latine melica*, était cultivé dans le Vercellais dès l'an 1185, ne prouvent rien, tant qu'il n'est pas démontré que le *melica* est un véritable maïs.

La description succincte de la graminée appelée *meliga*, apportée de la Natolie à l'époque du siége de Constantinople, c'est-à-dire au commencement du treizième siècle, et dont il est parlé dans l'acte cité par Molinari, de la donation faite à la ville d'Incise, paraît, il est vrai, convenir au maïs, mais pourrait convenir également à l'houque sorgho (*holcus sorghum*) que les Arabes cultivent pour faire du pain, et dont les semences, suivant le Dictionnaire d'histoire naturelle de l'Encyclopédie méthodique, varient pour la couleur, du blanc au jaune, à la couleur ferrugineuse et au pourpre noirâtre. Nous ajouterons que Rumphius, dans son Herbarium amboinense, dit que le *sorghum*, appelé aussi *melica* en Italie et *melega* en Lombardie, a été observé dans l'Asie Mineure par Belon.

La conséquence tirée par Parmentier, « que de ce qu'il n'est pas fait mention du maïs dans les relations des voyageurs qui ont été en Asie et en Afrique avant la découverte de l'Amérique, cette graminée n'y existait pas », ne nous semble pas tout à fait juste ; car ces voyageurs

n'étant pas allés dans toutes les contrées de l'Asie et de l'Afrique, peuvent ne pas avoir visité les parties de ces continents où le maïs était cultivé. Il est de fait que l'*Indian corn* (blé d'Inde), qui paraît être le maïs, est cultivé dans l'Assam, à la base de l'Himalaya, et probablement dans d'autres contrées. Depuis quelle époque? Est-ce avant la découverte de l'Amérique? Les voyageurs ne s'expliquent pas à ce sujet, et c'est ce qui trancherait la question, en supposant qu'ils n'aient pas confondu les espèces, et que l'*Indian corn* dont ils parlent soit bien le maïs. Si c'était le maïs, serait-il présumable que les Européens l'aient importé dans ces pays reculés de l'Asie si peu connus et depuis si peu de temps? On pourrait ajouter que la partie de l'Assam où un voyageur anglais, le capitaine Bedfort, vient de pénétrer récemment et où il a trouvé l'*Indian corn* en pleine culture, celle où coule le *Brahma kund*, réservoir dans lequel, suivant la légende indoue, l'Enfant-Rivière-Dieu (*Infant-River-God*) le fils de Brahma fut élevé, n'avait pas été encore explorée par d'autres Européens, si l'on s'en rapporte à la relation extraite de la Gazette du gouvernement de Calcutta, et insérée dans le n° d'avril 1827 de l'Asiatic Journal.

Nous soumettons des doutes; c'est aux botanistes à décider.

(D. L. R.)

Note XIX, page 92.

L'amiral, dans une lettre qu'il adresse à Ferdinand et Isabelle, décrit un des ports de Cuba avec l'admiration qui caractérise l'enthousiasme des découvertes.

« Je découvris, dit-il, une rivière où une galère peut entrer facilement, Sa beauté m'engagea à la sonder, et je trouvai depuis cinq jusqu'à huit brasses d'eau. Après avoir remonté cette rivière à une distance considérable, tout m'engagea à y faire un établissement. La beauté de la rivière, la limpidité des eaux qui permettait d'en voir le fond sablonneux, la grande quantité de palmiers de toute espèce, les plus grands et les plus beaux que j'aie vus, le nombre extraordinaire d'autres arbres magnifiques, les oiseaux, la verdure des plaines, tout cela forme un tableau si intéressant, que ce pays surpasse tous les autres autant que le jour surpasse la nuit en éclat et en lumière; ce qui m'a fait dire souvent que je tenterais en vain d'en donner une description complète à vos altesses; car ni ma langue ni ma plume ne pourraient rendre la vérité; et le spectacle de tant de beautés m'étonne au point que je ne sais comment le décrire. » Vie de Colomb, chap. 30.

Note XX, page 95.

Le récit que Colomb fait de la conduite sage et humaine des Indiens à cette occasion est fort remarquable;

« Le roi, dit-il dans une lettre à Ferdinand et Isabelle, ayant été instruit de notre malheur, exprima un vif chagrin de la perte que nous venions de faire, et envoya sur-le-champ à notre bord tous les habitants de l'endroit avec plusieurs grands canots. Nous déchargeâmes bientôt le vaisseau de tout ce qui se trouvait sur le tillac, avec le secours que nous fit donner le roi, tandis que lui-même, avec ses frères et ses autres parents, prit tout le soin possible pour faire observer le meilleur ordre, tant sur le vaisseau qu'à terre. De temps en temps un de ses parents venait, les larmes aux yeux, me dire de sa part de ne point m'affliger, et qu'il me donnerait tout ce qu'il possédait. Je puis assurer vos altesses que dans aucun lieu de l'Espagne on n'aurait pris autant de soin de nos effets, lesquels furent déposés dans un endroit près du palais du roi, pour y être gardés jusqu'à ce qu'on eût débarrassé les maisons où l'on devait les transporter. Il fit placer sur-le-champ des sentinelles armées pour garder ce dépôt pendant la nuit, et les Indiens qui se trouvaient sur la côte se désolaient, comme s'ils avaient partagé notre perte Ce peuple est si doux, si humain et si paisible, que j'ose répondre à vos altesses qu'il n'y a pas au monde une meilleure espèce d'hommes, ni un aussi bon pays que celui-ci. Ils aiment leurs voisins comme eux-mêmes ; leur conversation, qui est la plus douce et la plus affectueuse du monde, est toujours gaie et accompagnée d'un sourire. Quoiqu'il soit vrai qu'ils vont nus, vos altesses peuvent être persuadées qu'ils ont plusieurs coutumes fort louables. Le roi est servi avec beaucoup d'appareil, et ses manières sont si honnêtes qu'on les voit avec un grand plaisir. On n'en trouve pas moins à observer la mémoire étonnante de ce peuple, et le désir qu'il a d'acquérir des connaissances, ce qui le porte à s'informer des causes et des effets de tout. » Vie de Colomb, chap. 32. Il est probable que les Espagnols étaient redevables de cette attention officieuse à l'opinion qu'avaient les Indiens que c'étaient des êtres d'une nature supérieure.

Note XXI, page 100.

Tout ce qui nous reste d'un homme tel que Colomb doit nous être précieux. Une lettre qu'il écrivit à Ferdinand et Isabelle, et où il leur parle de ce qui s'est passé à cette occasion, nous fournit une peinture frappante de son courage, de son humanité, de sa prudence, de son amour pour le bien public et de son adresse à faire sa cour.

« J'aurais été, dit-il, moins touché de ce malheur si je m'étais trouvé seul exposé au danger, tant parce que ma vie n'est qu'un dépôt dont je dois compte à l'Être-Suprême, que parce que j'ai été déjà exposé plusieurs fois au péril le plus imminent. Mais ce qui me causait un chagrin infini et me tourmentait, c'était de voir qu'après avoir reçu

du Seigneur la foi nécessaire pour exécuter une pareille entreprise, dans laquelle j'avais maintenant eu le bonheur de réussir, pour convaincre mon adversaire, et pour accroître la gloire et la puissance de vos altesses, il plaisait au Tout-Puissant d'arrêter tout par ma mort. Cependant ce malheur aurait été moins affligeant pour moi s'il n'avait pas entraîné la perte de ceux qui m'avaient suivi dans l'espérance d'acquérir une grande fortune, et qui, en voyant le danger où ils se trouvaient, maudissaient non-seulement l'idée qu'ils avaient eue de m'accompagner, mais encore le respect et la crainte que je leur inspirais et qui les empêchaient de me quitter, comme ils l'avaient souvent résolu. Mais ce qui mettait le comble à ma douleur, c'était la pensée d'avoir laissé mes deux fils au collége à Cordoue, sans amis et dans un pays étranger, tandis qu'il était très-probable qu'on ne saurait jamais que j'avais rendu à vos altesses des services assez essentiels pour que mes enfants méritassent leurs bontés. Et quoique je me consolasse par l'espérance que Dieu ne permettrait pas que ce qui devait tant contribuer à la gloire de son église, et qui m'avait coûté de si grands travaux, restât imparfait, je pensai cependant que, pour me punir de mes fautes, sa volonté était de me priver de la gloire que j'aurais pu en recueillir dans ce monde. Pendant que j'étais dans cet état de trouble, je songeai au bonheur qui accompagne vos altesses, et il me vint dans l'idée que, même si je périssais et que le vaisseau fût perdu, il serait possible que vous fussiez par quelque hasard instruits de mon voyage et du succès que j'avais eu jusqu'alors. Dans cette vue, j'écrivis sur un morceau de parchemin, avec toute la brièveté que demandait la situation où je me trouvais, la découverte que j'avais faite des pays que j'avais annoncés, en combien de jours j'avais achevé mon voyage, et quelle route j'avais tenue. Je fis connaître la bonté du pays, le caractère de ses habitants; j'ajoutai que j'avais laissé les sujets de vos altesses en possession de tous les pays que j'avais découverts. Après avoir cacheté cet écrit, je l'adressai à vos altesses, et promis mille ducats à celui qui le remettrait ainsi fermé, afin que si quelque étranger le trouvait, la récompense promise pût le déterminer à ne pas donner ces informations à d'autres personnes. Je fis alors apporter un grand tonneau, et ayant enveloppé le parchemin d'une toile cirée et ensuite d'une espèce de gâteau de cire, je le mis dans le tonneau, que je fis jeter à la mer après l'avoir bouché. Tout l'équipage s'imagina que c'était un acte de dévotion. Craignant que ce tonneau ne fût jamais trouvé, et voyant que nous approchions plus près de l'Espagne, je fis un autre paquet semblable au premier, que je plaçai au haut de la poupe, afin que, si le vaisseau coulait à fond, le tonneau restât au-dessus de l'eau pour flotter au gré de la fortune. »

Note XXII, page 102.

Quelques auteurs espagnols, guidés par le petit intérêt de la jalousie nationale, ont cherché à diminuer la gloire de Colomb, en faisant entendre qu'il avait été conduit à la découverte du Nouveau-Monde, non par ses propres lumières ou par son génie entreprenant, mais par les instructions qu'il avait reçues. Selon eux, un vaisseau ayant été écarté de sa route par les vents d'est fut emporté bien loin à l'ouest sur la côte d'un pays inconnu, d'où il ne revint qu'avec beaucoup de difficulté; tout l'équipage périt de fatigue et de besoin, excepté le *pilote* et trois matelots. Ces quatre marins moururent aussi quelques jours après leur arrivée; mais le pilote ayant été reçu dans la maison de Colomb, son ami intime, lui confia avant sa mort le secret de la découverte qu'il avait faite par hasard, et lui laissa ses papiers qui contenaient le journal de son voyage, lequel servit de guide à Colomb dans son entreprise. Gomara est, je crois, le premier qui ait publié ce conte. Hist., cap. 13. Toutes les circonstances en sont dénuées des preuves nécessaires pour le rendre probable. On ne connaît ni le nom ni la destination de ce navire. Quelques auteurs prétendent qu'il appartenait à un des ports de l'Andalousie, et qu'il était destiné ou pour les Canaries ou pour Madère; d'autres disent qu'il était biscaïen, et qu'il prenait la route d'Angleterre; d'autres enfin assurent que c'était un vaisseau portugais qui trafiquait sur la côte de Guinée. Le nom du pilote est pareillement inconnu, aussi bien que celui du port où il aborda à son retour. Suivant les uns, ce fut en Portugal; selon d'autres, à Madère ou aux Açores. On n'ignore pas moins l'année que se fit ce voyage. *Monson's Nav. Tracts. Churchill*, III, 371. And. Bernaldes ni Pierre Martyr, contemporains de Colomb, ne parlent de ce pilote ni de ses découvertes. Herrera, avec son bon sens ordinaire, passe aussi ce fait sous silence, et Oviedo n'en parle que comme d'un conte à amuser le vulgaire. Hist., lib. II, cap. 2. Des auteurs plus modernes ont supposé que Colomb avait été guidé dans son voyage par quelque instruction particulière, parce qu'on l'a vu diriger constamment sa route à l'ouest en partant des Canaries; mais ils ne se rappellent pas que, selon les principes sur lesquels il fondait toutes ses espérances de succès, il croyait qu'en dirigeant sa route vers l'ouest il devait nécessairement arriver à ces régions de l'orient dont les anciens ont parlé. Ce fut la confiance invariable qu'il eut dans son propre système qui lui fit tenir cette route sans en changer jamais.

D'autres nations, outre les Espagnols, ont mis en question si Colomb pouvait s'arroger l'honneur d'avoir découvert l'Amérique. Quelques écrivains allemands l'attribuent à Martin Behaim, leur compa-

triote; il était de la famille noble des Behaims de Schwartzbach, l'une des premières de la ville impériale de Nuremberg. Il fut élève du célèbre Jean Muller, plus connu sous le nom de Regiomontanus, et acquit une telle connaissance de la cosmographie, qu'il conçut le dessein d'explorer ces régions dont il avait été habitué à étudier et à décrire la position et les avantages. La duchesse de Bourgogne, qui le protégeait, l'envoya à Lisbonne, où la réputation que les Portugais avaient acquise par leurs découvertes attirait tous les hommes aventureux. Là, suivant Herman Schedel dont le *Chronicon mundi*, traduit de l'allemand, fut imprimé à Nuremberg en 1493, son mérite comme cosmographe lui fit donner, conjointement avec Diego Cano, le commandement d'une escadre qui, en 1483, fut envoyée pour faire des découvertes. On assure que dans ce voyage il découvrit le royaume de Congó. Il se maria en 1486 dans l'île de Fayal, l'une des Açores, et fut l'ami particulier de Colomb. Herrera, dec. I, lib. I, c. 2. Magellan possédait un globe terrestre fait par Behaim, sur lequel il avait tracé la route qu'il se proposait de tenir pour chercher la communication avec la mer du Sud, qu'il a découverte plus tard. Gomara, Hist., c. 19. Herrera, dec. II, lib. 2, c. 19. En 1492, Behaim visita ses parents établis à Nuremberg, et leur donna une mappemonde faite de sa propre main, et qui est conservée depuis dans les archives de la famille. Ce que nous avons rapporté de l'histoire de Martin Behaim paraît bien authentique ; mais tout ce qu'on raconte sur la découverte d'une partie du Nouveau-Monde semble tout à fait conjectural.

Dans une édition précédente de cette histoire de l'Amérique, j'avais à peine eu le temps de recueillir quelques informations sur Behaim, excepté dans une dissertation superficielle, intitulée *De vero novi orbis inventore*, et publiée à Francfort en 1714, par Jos. Fred. Stuvenius, et j'avais été entraîné par l'autorité d'Herrera à supposer que Behaim n'était point né en Allemagne; mais depuis des renseignements plus exacts et plus complets qui m'ont été communiqués par le savant docteur Jean-Reinold Forster, j'ai maintenant reconnu que je m'étais trompé. Le docteur Forster a bien voulu me donner en même temps une copie de la mappemonde de Behaim, que Doppelmayer a publiée dans son Histoire des mathématiciens et artistes de Nuremberg. D'après cette mappemonde, l'imperfection des connaissances cosmographiques à cette époque est manifeste. A peine est-il un seul lieu placé comme il aurait dû l'être; et en l'examinant, je ne trouve aucun motif de supposer que Behaim ait eu la plus légère connaissance de quelque partie de l'Amérique que ce soit. Il trace, il est vrai, une île à laquelle il donne le nom de Saint-Brandon. Cette île, dit-on, peut être une partie de la Guyane, qu'on supposait d'abord ne pas

faire partie du continent. Il la place à la même latitude que les îles du Cap-Vert; et je soupçonne que c'est une île imaginaire qui n'a été admise dans les anciennes mappemondes que sur l'autorité de la légende d'un Irlandais nommé Brandon ou Brendan, dont l'histoire est si ridiculement fabuleuse, qu'elle ne mérite point qu'on en fasse la moindre mention. Girald. Cambriensis ap. Missingham florilegium sanctorum, p. 427.

Les prétentions des Gallois ne paraissent pas mieux fondées. Suivant Powell, une dispute s'étant élevée dans le douzième siècle entre les fils d'Owen Guyneth, roi de la partie septentrionale du pays de Galles, touchant la succession de sa couronne, Madoc, l'un de ces princes, fatigué de ces disputes, se mit en mer pour chercher un séjour plus tranquille. Il dirigea sa course droit à l'ouest en laissant l'Irlande au nord, et arriva dans un pays inconnu qui lui parut si agréable qu'il retourna dans le pays de Galles et ramena avec lui plusieurs de ses partisans; cela se passa, dit-on, vers l'an 1170, et depuis cette époque on n'entendit plus parler ni de Madoc, ni de sa colonie. Il faut observer que Powell, sur le témoignage de qui est fondée l'authenticité de ce fait, a publié son histoire plus de quatre siècles après la date de l'événement dont il parle. Chez un peuple aussi grossier et aussi ignorant que l'étaient les Gallois de ce temps, la mémoire d'un fait si reculé ne peut avoir été conservée que fort imparfaitement, et aurait besoin d'être confirmée par quelque écrivain d'un plus grand poids que Powell, et moins éloigné de l'époque du voyage de Madoc. Des savants plus modernes se sont à la vérité appuyés sur le témoignage de Meredith ap Rhees, barde gallois, qui mourut en 1477; mais il vécut lui-même dans un temps trop éloigné de cet événement pour que son témoignage soit d'un plus grand poids que celui de Powell. D'ailleurs ses vers, publiés par Hackluyt, vol. III, pag. 1, nous apprennent seulement que Madoc, mécontent de l'état de ses affaires domestiques, parcourut l'Océan pour y chercher de nouvelles possessions. Mais quand même nous admettrions l'histoire de Powell comme authentique, il ne s'ensuivrait pas que le pays inconnu découvert par Madoc en naviguant à l'ouest et en laissant l'Irlande au nord fût une partie de l'Amérique. Les connaissances des Gallois dans le douzième siècle étaient trop bornées pour leur permettre d'entreprendre un pareil voyage. Si Madoc a fait quelque découverte, ce ne peut probablement être que Madère ou quelqu'une des îles Hébrides. On a allégué le rapport qu'il y a entre le langage gallois et quelques dialectes de l'Amérique comme une preuve du voyage de Madoc; mais les traits qu'on en cite sont en si petit nombre, et dans quelques-uns même les affinités sont si obscures ou si gratuites, qu'on ne peut éta-

blir aucune preuve sur la ressemblance accidentelle d'un petit nombre de mots. Il y a un oiseau qu'on n'a trouvé jusqu'ici que sur les côtes de l'Amérique méridionale, depuis le port Desiré jusqu'au détroit de Magellan ; on lui donne le nom de *penguin*, mot qui dans la langue galloise signifie *tête blanche*. Presque tous les auteurs qui veulent faire honneur aux Gallois de la découverte de l'Amérique citent ce mot comme une preuve irréfragable de l'affinité qu'il y a entre la langue galloise et celle qu'on parle dans cette partie de l'Amérique ; mais M. Pennant, qui nous a donné une description détaillée du penguin, remarque que tous les oiseaux de cette espèce ont la tête noire ; « de sorte, ajoute-t-il, que nous devons renoncer à l'espérance fondée « sur cette hypothèse de retrouver dans le Nouveau-Monde la race « galloise. » Phil. Transact., vol. LVIII, p. 91, etc. D'ailleurs, si les Gallois avaient fait quelque établissement en Amérique vers la fin du douzième siècle, on aurait dû retrouver parmi leurs descendants quelques indices de la religion chrétienne lorsqu'on les découvrit, environ trois cents ans après leur émigration, période trop courte pour qu'on puisse supposer que dans cet espace de temps on y ait perdu toute idée des arts et des mœurs de l'Europe. Lord Lyttelton, dans les notes dont il a accompagné le 5e livre dans son Histoire d'Henri II, pag. 271, a examiné ce que dit Powell sur les découvertes faites par Madoc, et il a opposé aux raisonnements de cet écrivain d'autres arguments d'un très-grand poids pour prouver la fausseté de son récit.

Les prétentions des Norwégiens à la découverte de l'Amérique paraissent mieux fondées que celles des Allemands et des Gallois. Les peuples de la Scandinavie se faisaient remarquer dans le moyen âge par la hardiesse et l'étendue de leurs excursions maritimes. En 874, les Norwégiens découvrirent l'Islande, où ils établirent une colonie. En 982, ils se rendirent au Groenland, où ils s'établirent pareillement. De là quelques-uns de leurs navigateurs s'avancèrent vers l'ouest et y trouvèrent un pays plus agréable que ces horribles régions dont ils n'ont pas perdu la connaissance. Suivant leur rapport, les côtes de ce pays étaient sablonneuses, mais l'intérieur était uni et couvert de bois; c'est pourquoi ils lui donnèrent le nom de *Helle-land* et *Markland*, et ensuite celui de *Win-land*, à cause de quelques plants de vignes qu'ils y trouvèrent garnis de grappes de raisin. L'authenticité de cette histoire est fondée, à ce que je crois, sur l'autorité du *Saga* ou chronique du roi Olaüs, composée par Snorro *Sturlonides* ou *Sturlusons*, publiée par Perinskiold à Stockholm en 1697. Comme Snorro était né en 1179, sa chronique n'a pu être compilée qu'environ deux siècles après l'événement qu'il rapporte. Rien n'est plus grossier ni plus confus que le conte qu'il fait de la navigation et des découvertes

de *Biorn*, et de *Lief* son compagnon : p. 104, 110, 326. Il est impossible d'apprendre de lui dans quelle partie de l'Amérique les Norwégiens sont descendus. Suivant le rapport qu'il fait de la longueur des jours et des nuits, ce ne peut être que vers le cinquante-huitième degré de latitude nord, sur quelque partie de la côte du Labrador, près de l'entrée du détroit d'Hudson, où certainement les raisins ne sont pas une production du pays. Torfeus prétend qu'il y a une erreur dans le texte, et qu'en le rectifiant on peut supposer que l'endroit où les Norwégiens descendirent était situé au quarante-neuvième degré de latitude. Mais ce n'est pas la région du vin en Amérique. En parcourant le conte de Snorro, je serais porté à croire que la situation de Terre-Neuve correspond mieux avec celle du pays découvert par les Norwégiens; mais ce n'est pas dans une île stérile que l'on trouve des plants de vigne. M. Mallet, dans son Introduction à l'histoire de Danemark, p. 175, etc., cite plusieurs autres conjectures; mais je ne suis pas assez versé dans la littérature du nord pour les discuter. Quoi qu'il en soit, il est manifeste que si les Norwégiens ont découvert dans le dixième siècle quelque partie de l'Amérique, leurs tentatives pour y établir une colonie ont été infructueuses, et que la connaissance en a été bientôt perdue.

Note XXIII, page 103.

Pierre Martyr, *ab Angleria*, gentilhomme milanais, qui résidait à cette époque à la cour d'Espagne, et dont les lettres contiennent le récit des faits de ce temps suivant leur ordre chronologique, dépeint d'une manière fort vive les sentiments dont lui-même et ses savants correspondants étaient affectés : « Præ lætitiâ prosiluisse te, « vixque à lachrymis præ gaudio, temperasse, quandò litteras ad-« spexisti meas quibus, de antipodum orbe latenti hactenùs, te cer-« tiorem feci, mi suavissime Pomponi, insinuasti. Ex tuis ipse litteris « colligo quid senseris. Sensisti autem, tantique rem fecisti, quanti « virum summâ doctrinâ insignitum decuit. Quis namque cibus subli-« mibus præstari potest ingeniis isto suavior? Quod condimentum « gratius? A me facio conjecturam. Beari sentio spiritus meos, quandò « accitos alloquor prudentes aliquos ex his qui ab eâ redeunt provin-« ciâ. Implicent animos pecuniarum cumulis augendis miseri avari, « libidinibus obscæni; nostras nos mentes, postquàm Deo pleni ali-« quandò fuerimus, contemplando, hujùscemodi rerum notitiâ de-« mulciamus. » Epist. 152, Pomponio Læto.

Note XXIV, page 112.

Les savants de ce siècle étaient si fortement persuadés que les pays qu'avait découverts Colomb faisaient partie des Indes orientales, que

Bernaldes, curé de Los Palacios, qui paraît avoir été un des hommes les plus instruits de son temps dans la cosmographie, prétend que Cuba n'était pas une île, mais une partie du continent, et qu'elle appartenait à l'empire du grand Khan. Il communiqua cette opinion à Colomb même, qui pendant quelque temps logea chez lui au retour de son voyage, et il la soutint par plusieurs arguments pour la plupart fondés sur l'autorité de Jean Mandeville (Manuscrit entre les mains de l'auteur). Antoine Gallo, qui était secrétaire du magistrat de Gênes vers la fin du quinzième siècle, a publié un court récit des voyages et découvertes de son compatriote Colomb, qui se trouve joint à ses Opuscula historica de rebus populi genuensis : il nous apprend, d'après des lettres de Colomb, qu'il dit avoir vues, que son opinion, fondée sur des observations nautiques, était qu'une des îles qu'il avait découvertes ne se trouvait qu'à deux heures ou trente degrés de Cattigara, qui dans les cartes de géographie de ce temps était marquée, sur l'autorité de Ptolémée, lib. VII, cap. 3, comme le lieu de l'Asie le plus avancé vers l'orient; d'où il concluait que, si quelque continent n'arrêtait point la navigation, on devait trouver un passage court et facile vers cette extrémité orientale de l'Asie, en naviguant à l'ouest. Muratori, Scriptores rer. italicarum, vol. XXIII, p. 304.

Note XXV, page 126.

Bernaldes, curé de Los Palacios, auteur contemporain, dit que cinq cents de ces captifs furent envoyés en Espagne et vendus publiquement comme esclaves à Séville; mais que le changement de climat et l'impuissance où ils étaient de supporter les fatigues du travail les firent tous mourir en fort peu de temps (Manuscrit entre les mains de l'auteur).

Note XXVI, page 115.

Il paraît que Colomb s'était formé des idées singulières sur les pays qu'il venait de découvrir. Les houles violentes et l'agitation singulière des eaux sur la côte de la Trinité lui firent croire que c'était là la partie la plus haute du globe, et il pensait que plusieurs circonstances concouraient à prouver que la mer y était visiblement élevée. Après avoir posé ce principe erroné, la beauté du pays lui fit adopter l'idée de Jean Mandeville, cap. 102, que le paradis terrestre était le lieu le plus élevé de la terre; et il s'imagina avoir été assez heureux pour découvrir ce fortuné séjour. Nous ne devons pas être surpris qu'un homme d'une si grande sagacité se soit laissé séduire par les opinions et les récits d'un auteur aussi fabuleux que l'était Mandeville. Colomb et les autres navigateurs devaient nécessairement suivre les seuls guides qu'ils pouvaient consulter; et il paraît, par plusieurs passages du manuscrit

de Bernaldes, l'ami de Colomb, que le témoignage de Mandeville n'était pas d'un médiocre poids dans ce siècle. Bernaldes le cite souvent, et toujours avec respect.

Note XXVII, page 154.

Il est surprenant que ni Gomara ni Oviedo, les plus anciens historiens espagnols, ni Herrera même, n'aient regardé Ojeda ou son compagnon Vespuce comme ayant fait la première découverte du continent de l'Amérique. Tous attribuent unanimement cet honneur à Colomb. Quelques auteurs ont supposé qu'un ressentiment national contre Vespuce, qui avait quitté le service d'Espagne pour passer à celui des Portugais, avait engagé ces historiens à ne point parler des découvertes qu'il a faites. Mais Martyr et Benzoni, tous deux Italiens, ne pouvaient être gouvernés par ce préjugé. Martyr était un auteur contemporain qui résidait à la cour d'Espagne, et qui était à portée d'être exactement informé de ces faits publics; cependant il n'attribue pas à Vespuce la gloire d'avoir le premier découvert l'Amérique, ni dans ses Décades, qui sont la première histoire générale qu'on ait publiée du Nouveau-Monde, ni dans ses lettres, où il parle des principaux événements qui sont arrivés de son temps. Benzoni passa comme aventurier en Amérique en 1541, et y demeura fort longtemps. Il paraît avoir été animé d'un zèle ardent pour la gloire de l'Italie, sa patrie; cependant il ne parle ni des exploits ni des découvertes de Vespuce. Herrera, qui a compilé son Histoire générale de l'Amérique d'après les témoignages les plus authentiques, suit non-seulement le sentiment de ces auteurs antérieurs, mais il accuse même Vespuce d'avoir falsifié les dates des deux voyages qu'il a faits dans le Nouveau-Monde, et d'avoir confondu l'un avec l'autre, afin de pouvoir s'arroger la gloire d'avoir découvert le continent. Herrera, decad. I, lib. IV, cap. 2. Il assure que dans un examen judiciaire de cette matière, fait par le fiscal du roi, il fut prouvé par le témoignage d'Ojeda lui-même qu'il toucha à l'Espagnola en revenant en Espagne à son premier voyage; au lieu que Vespuce dit qu'ils retournèrent directement de la côte de Paria à Cadix, et qu'ils ne touchèrent à l'Espagnola qu'à leur second voyage. Ojeda ajoute qu'ils firent le trajet en cinq mois, tandis que Vespuce prétend avoir employé dix-sept mois à le faire. Viaggio primo di Am. Vespucci, p. 36; Viaggio secundo, p. 45. Herrera nous donne, dans un autre endroit de son histoire, un récit plus circonstancié de cette enquête et tendant au même but. Herrera, decad. I, lib. VII, cap. 5. Colomb se trouvait à l'Espagnola lorsqu'Ojeda y arriva, et s'était déjà réconcilié alors avec Roldan, qui s'opposa aux efforts d'Ojeda pour exciter une nouvelle révolte; par conséquent son voyage doit avoir été postérieur à celui de

l'amiral. Vie de Colomb, chap. 84. Suivant le rapport de Vespuce, il entreprit le premier voyage, le 10 mai 1497. Viaggio primo, p. 6. C'était dans ce même temps que Colomb se trouvait à la cour d'Espagne pour faire les préparatifs de son voyage, et qu'il paraissait y jouir d'une grande faveur. La direction des affaires du Nouveau-Monde était alors entre les mains d'Antoine Torrès, l'ami de Colomb. Il n'est donc pas probable que dans ces circonstances on ait accordé une commission à une autre personne qui aurait pu prévenir l'amiral dans un voyage qu'il était sur le point d'entreprendre. Fonseca, qui protégeait Ojeda et qui lui fit obtenir la permission de faire le voyage, ne fut rappelé à la cour et rétabli dans sa charge de directeur des affaires des Indes qu'à la mort du prince Jean, qui arriva au mois de septembre de l'année 1497 (P. Martyr, Ep. 182), c'est-à-dire, plusieurs mois après le temps que Vespuce prétend avoir mis en mer. En 1745, l'abbé Bandini publia à Florence une Vie de Vespuce, in-4°. Cet ouvrage, qui n'a aucun mérite, est écrit avec aussi peu de jugement que de vérité. L'auteur soutient les prétentions de son compatriote à la découverte du Nouveau-Monde avec tout le zèle aveugle qu'inspire une prévention nationale; mais il ne produit aucune nouvelle preuve pour les appuyer. Il dit que le récit du voyage de Vespuce fut publié dès l'an 1510, et peut-être même plus tôt. Vita di Am. Vesp., p. 52. On n'a rien de certain sur l'époque à laquelle le nom d'*Amérique* fut donné pour la première fois au Nouveau-Monde.

Note XXVIII, page 168.

Le formulaire employé à cette occasion a servi de modèle aux Espagnols dans toutes leurs conquêtes postérieures en Amérique. Il est d'une nature si extraordinaire, et donne une telle idée des procédés des Espagnols et des principes sur lesquels ils fondaient leurs droits au vaste empire qu'ils acquirent dans le Nouveau-Monde, que cette pièce mérite toute l'attention du lecteur.

« Moi, Alonzo d'Ojeda, serviteur des très-hauts et très-puissants rois de Castille et de Léon, vainqueurs des nations barbares, leur ambassadeur et capitaine, je vous notifie et vous déclare, avec toute l'étendue des pouvoirs que j'ai, que le Seigneur notre Dieu, qui est un et éternel, a créé le ciel et la terre, ainsi qu'un homme et une femme, de qui sont descendus vous et nous, et tous les hommes qui ont existé ou qui existeront dans le monde. Mais comme il est arrivé que les générations successives, pendant plus de cinq mille ans, ont été dispersées dans les différentes parties du monde, et se sont divisées en plusieurs royaumes et provinces, parce qu'un seul pays ne pouvait ni les contenir ni leur fournir les subsistances nécessaires, c'est pour cela

que le Seigneur notre Dieu a remis le soin de tous ses peuples à un homme nommé saint Pierre, qu'il a constitué seigneur et chef de tout le genre humain, afin que tous les hommes, en quelques lieux qu'ils soient nés ou dans quelque religion ou dans quelque endroit qu'ils aient été instruits, lui obéissent. Il a soumis la terre entière à sa juridiction, et lui a ordonné d'établir sa résidence à Rome, comme le lieu le plus propre pour gouverner le monde. Il lui a pareillement promis et accordé le pouvoir d'étendre son autorité sur quelque autre partie du monde qu'il voudrait, et de juger et gouverner tous les chrétiens, maures, juifs, idolâtres, et tout autre peuple, de quelque secte ou croyance qu'il puisse être. On lui a donné le nom de pape, qui veut dire admirable, grand, père et tuteur, parce qu'il est le père et le gouverneur de tous les hommes. Ceux qui ont vécu du temps de ce saint père lui ont obéi en le reconnaissant pour leur seigneur et leur roi et pour le maître de l'univers. On a obéi de même à ceux qui lui ont succédé au pontificat, et cela continue aujourd'hui et continuera jusqu'à la fin des siècles.

« L'un de ces pontifes, comme maître du monde, a fait la concession de ces îles et de la terre ferme de l'Océan à leurs majestés catholiques les rois de Castille, don Ferdinand et dona Isabelle de glorieuse mémoire, et à leurs successeurs nos souverains, avec tout ce qu'elles contiennent, comme cela se trouve plus amplement expliqué par certains actes qu'on vous montrera si vous le désirez. Sa majesté est donc, en vertu de cette donation, roi et seigneur de ces îles et de la terre-ferme, et c'est en cette qualité de roi et de seigneur que la plupart de ces îles à qui on a fait connaître ces titres ont reconnu sa majesté et lui rendent aujourd'hui foi et hommage de bon gré et sans opposition, comme à leur maître légitime. Et du moment que les peuples ont connu sa volonté, ils ont obéi aux hommes saints que sa majesté a envoyés pour les prêcher et pour les instruire dans notre sainte foi ; et tous, de leur plein gré et sans le moindre espoir de récompense, se sont rendus chrétiens et continuent de l'être. Sa majesté, les ayant reçus avec bonté sous sa protection, a ordonné qu'on les traitât de la même manière que ses autres sujets et vassaux. Vous êtes tenus et obligés de vous conduire de même ; c'est pourquoi je vous prie et vous demande aujourd'hui de prendre le temps nécessaire pour réfléchir mûrement à ce que je viens de vous déclarer, afin que vous puissiez reconnaître l'Église pour la souveraine et le guide de l'univers, ainsi que le saint-père, nommé le pape, par sa propre puissance, et sa majesté, par la concession du pape, pour rois et seigneurs souverains de ces îles et de la terre-ferme, et afin que vous consentiez à ce que les susdits saints-pères vous annoncent et vous prêchent la foi. Si vous

vous conformez à ce que je viens de vous dire, vous ferez bien et vous remplirez les devoirs auxquels vous êtes obligés et tenus. Alors sa majesté, et moi en son nom, nous vous recevrons avec amour et bonté, et nous vous laisserons, vous, vos femmes et vos enfants, exempts de servitude, jouir de la propriété de tous vos biens, de la même manière que les habitants des îles. Sa majesté vous accordera en outre plusieurs priviléges, exemptions et récompenses. Mais si vous refusez ou si vous différez malicieusement d'obéir à mon injonction, alors, avec le secours de Dieu, j'entrerai par force dans votre pays, je vous ferai la guerre la plus cruelle, je vous soumettrai au joug de l'obéissance envers l'église et le roi, je vous enlèverai vos femmes et vos enfants pour les faire esclaves, les vendre ou en disposer selon le bon plaisir de sa majesté; je saisirai tous vos biens et je vous ferai tout le mal qui dépendra de moi, comme à des sujets rebelles qui refusent de reconnaître leur souverain légitime et de se soumettre à ses volontés. Je proteste d'avance que tout le sang qui sera répandu et tous les malheurs qui seront la suite de votre désobéissance ne pourront être imputés qu'à vous seuls, et non à sa majesté, ni à moi, ni à ceux qui servent sous mes ordres; c'est pourquoi vous ayant fait cette déclaration et réquisition, je requiers le notaire ici présent de m'en donner un certificat dans la forme requise. » Herrera, decad. I, lib. VII, cap. 14.

Note XXIX, page 179.

Balboa, dans sa lettre au roi, dit que de cent quatre-vingt-dix hommes qu'il avait emmenés avec lui, il n'y en eut jamais quatre-vingts à la fois en état de servir, tant ils souffraient de la fatigue, de la faim et des maladies. Herrera, decad. I, lib. X, cap. 16. — P. Martyr, Decad., pag. 226.

Note XXX, page 188.

Fonseca, évêque de Palencia et principal directeur des affaires de l'Amérique, avait huit cents Indiens en propriété; le commandeur Lope de Conchillos, son premier associé dans ce département, en possédait onze cents, et on en avait donné en grand nombre aux autres favoris. Ils envoyaient des intendants aux îles pour louer ces esclaves aux colons. Herrera, decad. I, lib. IX, cap. 14; pag. 325.

Note XXXI, page 195.

M. Grégoire a essayé de réfuter l'accusation portée contre Las Casas, dans un Mémoire intitulé, *Apologie de Las Casas*, inséré au tome IV des Mémoires de la classe des sciences morales et politiques de l'Institut. Suivant lui, Raynal, Paw, Robertson et les autres histo-

riens qui ont accusé l'évêque de Chiapa de cette inconséquence, ont tous écrit sur la foi de Herrera, historien élégant, mais partial, ou d'après les assertions du Père Charlevoix, qui, lorsqu'il parle des colonies espagnoles, ne fait que traduire Herrera sans le citer. Il ajoute que les Espagnols achetaient des esclaves nègres des Portugais longtemps avant la découverte du Nouveau-Monde, et qu'ils en amenèrent avec eux dès le commencement de leur établissement à Saint-Domingue.

Il existe, dit M. Danxion Lavaysse (article *Las Casas*, dans la Biographie universelle), trois volumes manuscrits in-folio de Las Casas, dans la bibliothèque de Mexico; et dans celle de l'Académie espagnole, une copie de ces volumes qui contiennent les mémoires, les lettres officielles et familières et les autres ouvrages politiques et théologiques de l'évêque de Chiapa; et loin de trouver dans ces divers écrits un seul mot d'où l'on puisse conclure qu'il ait conseillé de substituer l'esclavage des Noirs à celui des Indiens, on y voit au contraire, dans trois ou quatre endroits où il a occasion de parler des esclaves nègres, qu'il compatit vivement à leurs maux.

Cependant si Las Casas présenta un mémoire au grand chancelier des Indes, pour proposer de permettre à chaque habitant des îles découvertes d'emmener deux nègres et deux négresses, et que ce mémoire soit inséré dans la collection manuscrite de Muñoz, comme on ne saurait en douter, puisque M. de Navarrete l'affirme, il faut reconnaître que les reproches faits au prélat espagnol sont fondés, quand bien même il serait certain que les Espagnols auraient fait le commerce des nègres avant le premier voyage de Christophe Colomb. Avant la demande de Las Casas, nous écrit M. de Navarrete, on avait bien transporté des nègres en Amérique, mais c'était par contrebande. Las Casas est le premier qui ait obtenu un ordre ou permission royale autorisant ce transport. (Note extraite de notre traduction de la Collection des voyages et découvertes des Espagnols, depuis la fin du XV[e] siècle.) (D. L. R.)

Note XXXII, page 206.

Quoiqu'il y ait plus d'eau en Amérique que dans aucune autre partie du globe, on ne trouve cependant ni ruisseau ni rivière dans le Yucatan. Cette péninsule s'avance dans la mer à une distance de cent lieues depuis le continent, mais elle n'a pas plus de vingt-cinq lieues dans sa plus grande largeur. C'est une plaine unie où il n'y a pas la moindre montagne. Les habitants font usage de l'eau de puits, et ils en trouvent en abondance dans tous les endroits où ils creusent la terre. Il est probable, d'après toutes ces circonstances, que ce pays fut

autrefois couvert par la mer. Herrera, *Descript. Ind. occident.*, pag. 14. *Hist. nat.*, par M. de Buffon, tom. I, pag. 593.

Note XXXIII, page 206.

Robertson prétend, dans la note précédente, qu'on ne trouve ni ruisseau ni rivière dans le Yucatan. Il a dit le contraire dans le texte, puisqu'il fait découvrir aux Espagnols l'embouchure d'une rivière auprès de Campêche. Dampier dit que les pluies commencent dans cette contrée au mois de juin et sont continuelles jusque vers la fin d'août, et que pendant ce temps les rivières débordent et toutes les savanes sont couvertes d'eau. Vers le mois d'octobre, suivant le même voyageur, il vient un vent de nord si violent, qu'il trouble le cours des marées, arrête celui des rivières et fait augmenter les débordements. Il diminue vers la mi-janvier; les eaux s'écoulent dans les lieux bas, et tout est sec à la mi-février. Au mois de mars on a peine à trouver de l'eau pour boire, même dans les savanes, qui, six semaines auparavant, semblaient être une mer. Vers le mois d'avril tous les étangs sont à sec; et les étrangers qui ne connaissent point les ressources du pays sont tourmentés par la soif, etc. Les naturels du pays, ou ceux qui y demeurent depuis longtemps, vont dans les bois chercher de l'eau qu'on trouve dans les feuilles d'un arbre que Dampier nomme pin sauvage, parce qu'il a quelque ressemblance avec le véritable pin. Son fruit croît sur les bosses, les nœuds et les excrescences de l'arbre; il est environné de feuilles épaisses, et longues de dix ou douze pouces, si serrées qu'elles retiennent l'eau de pluie et que chacune en contient une pinte et demie. On enfonce un couteau dans le bas pour la faire sortir.

M. le baron de Humboldt, dans son *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, tome II, page 327, donne cinq mille neuf cent soixante-dix-sept lieues carrées d'étendue à l'intendance de Mérida qui renferme la péninsule de Yucatan, à l'exception du Yucatan anglais. D'après ce savant voyageur, c'est une plaine traversée dans son intérieur, du nord-ouest au sud-ouest, par une chaîne de collines peu élevées. Le Yucatan est un des pays les plus chauds et les plus sains de l'Amérique équinoxiale, et cette salubrité doit être attribuée à l'extrême sécheresse du sol et de l'atmosphère. Sur toute la côte depuis Campêche ou depuis l'embouchure du Rio de San Francisco jusqu'au cap Catoche, le navigateur ne trouve pas une source d'eau douce. Nous ajouterons que, outre le Rio San Francisco dont nous venons de parler, les meilleures cartes placent plusieurs autres rivières dans le Yucatan espagnol Nous nous bornerons à citer la carte générale des États-Unis mexicains et des provinces unies de l'Amérique centrale;

que M. Brué a rédigée sous l'inspection de M. le baron de Humboldt, ce qui offre une double garantie d'exactitude. Tous les voyageurs s'accordent à représenter le Yucatan anglais comme mieux arrosé que la partie de la même péninsule qui appartenait à l'Espagne. On peut consulter, pour plus de développements, l'*Histoire du Yucatan*, par le Père Cogollado Lizana, et l'article YUCATAN dans le Dictionnaire espagnol d'Alcedo, et le Théâtre mexicain; Mexico, 1787. Nous croyons cependant devoir ajouter qu'un Américain né à Campêche a assuré à M. Malte-Brun qu'il n'y a pas de rivière proprement dite dans le Yucatan, et que ce pays ne renfermait aucune colline; que ce qui avait fait croire aux voyageurs qu'il y existait des collines provenait de ce que le pays était formé de deux plaines dont l'une s'élevait insensiblement jusqu'au point où elles se réunissaient. (D. L. R.)

Note XXXIV, page 208.

Robertson avait dit dans la première édition de son Histoire d'Amérique, que les Espagnols crurent voir dans la Nouvelle-Espagne des tours et des *coupoles* (cupolas). Dans la dernière édition publiée de son vivant et qui nous a servi de guide, au lieu de *cupolas*, il a employé le mot *pinacles* (créneaux).

Clavigero fait observer à ce sujet qu'il n'a lu dans aucun historien du Mexique que les Espagnols aient cru voir des coupoles dans le Yucatan; que ce n'est pas à eux, mais à Robertson seul que cette idée appartient. Les Espagnols ont vu des tours et de grandes maisons, parce qu'il y en avait réellement sous leurs yeux. Les temples du Yucatan, comme ceux d'Anahuac, étaient bâtis pour la plupart en forme de tours et fort élevés. Bernal Diaz, écrivain très-véridique et témoin oculaire de tout ce qui est arrivé aux Espagnols dans leurs premiers voyages au Yucatan, lorsqu'il parle du débarquement qu'ils firent dans leur premier voyage à la côte de Campêche, s'exprime ainsi: « Ils (les Indiens) nous conduisirent dans quelques maisons qui étaient « grandes et assez passablement bâties en pierre et en chaux. » Il paraît d'après ce passage qu'ils virent non-seulement les maisons à une certaine distance, mais qu'ils en approchèrent et y entrèrent même. L'usage de la chaux ayant été si commun parmi ces peuples, il n'est pas étonnant que l'usage de les blanchir fût également très-commun. Dans tous les cas, nous ne concevons pas comment une maison vue à une certaine distance paraîtrait blanche si elle ne l'était pas réellement. (D. L. R.)

Note XXXV, page 213.

Les géographes diffèrent entre eux sur l'étendue respective de l'Asie et de l'Amérique. Nous croyons devoir extraire du Compendio di

Geografia universale de M. Adrien Balbi, auquel nous avons déjà fait d'autres emprunts, deux tableaux comparatifs qui feront connaître la divergence des opinions à ce sujet.

	Milles carrés de 15 au degré.
Suivant Hassel, l'Asie avec l'Océanie a	760,057
— Græberg, *id.* sans l'Océanie occidentale	641,093
— Templemann, *id.*	721,780
— Stein, *id.*	768,057
— Stein, (Dictionnaire) *id.*	768,057 et 641,093
— Fabri, *id.*	640,000
— Balbi, *id.*	768,750
Suivant Hassel et Stein, l'Amérique a	753,000
— Græberg, *id.*	742,600
— Templemann, *id.*, sans les terres pol.	675,560
— Stein, (Dictionnaire) *id.*	753,000 et 651,162
— Morse, *id.*	651,162
— Mannert, *id.*, en présentant lui-même cette évaluation comme exagérée, plus de	1,000,000
— Balbi, *id.*	750,000

	Lieues moyennes carrées de 25 au degré.
M. L. de Freycinet (Voyage aux terres australes), p. 107, donne à l'Asie	2,200,000
à l'Amérique	2,166,000

(D. L. R.)

Note XXXVI, page 214.

Robertson dit que les montagnes d'Amérique sont beaucoup plus hautes que celles des autres divisions du globe. Cette assertion est inexacte; mais il n'est pas étonnant que Robertson se soit trompé à ce sujet, puisqu'on ne connaissait pas de son temps la hauteur des monts Himalaya dans le Thibet.

Voici le tableau comparé des principales chaînes de montagnes du monde : nous l'avons extrait du Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, par MM. de Humboldt et Bonpland : Relation histor. in-4°, tom. III, pag. 192.

NOMS des CHAINES DE MONTAGNES.	Plus hautes cimes.	Hauteur moyenne des crêtes.	Rapport de la hauteur moyenne des crêtes à celle des cimes les plus élevées.
Himalaya (Thibet) entre lat. bor. 30° 18′ et 31° 53′ et long. 75° 23′ et 77° 38′	4,026 tois.	2,450 tois.	1 : 1,6
Cordillères des Andes, entre lat. bor. 5° et 2° austr.	3,350	1,850	1 : 1,8
Alpes de la Suisse	2,450	1,150	1 : 2,1
Pyrénées	1,787	1,150	1 : 1,5
Chaîne du littoral de Venezuela	1,350	750	1 : 1,8
Groupe des montagnes de la Parime	1,300	500	1 : 2,6
Groupe des montagnes du Brésil	900	400	1 : 2,3

M. le baron de Humboldt pense qu'on se tromperait étrangement si l'on jugeait de la hauteur d'une chaîne de montagnes uniquement d'après la hauteur des sommets les plus élevés ; et c'est en se fondant sur ce principe qu'il a donné dans le tableau ci-dessus les hauteurs non-seulement des plus hautes cimes, mais encore celles de l'élévation moyenne des crêtes; en comparant l'ensemble de ses mesures avec celles de Moorcroft, Webb et Hogdson, de Saussure et de Ramond. En effet, dit ce savant voyageur, le pic de l'Himalaya[1], le plus exactement mesuré, est de 676 toises plus haut que le Chimborazo, le Chimborazo de 900 toises plus haut que le Mont-Blanc, et le Mont-Blanc de 633 toises plus haut que le pic Nethon[2]. Ces différences ne donnent pas les rapports de la hauteur moyenne de l'Himalaya, des Andes, des Alpes et des Pyrénées, c'est-à-dire la hauteur du *dos des montagnes*, sur lequel s'élèvent des pics, des aiguilles, des pyramides ou des dômes arrondis. C'est la partie de ce *dos* où se pratiquent les passages qui fournit une mesure précise du *minimum* de hauteur qu'atteignent les grandes chaînes. (D. L. R.)

Note XXXVII, page 214.

Le pic de Ténériffe n'a, suivant Borda et Pingré, que 1,904 toises, M. Cordier, qui l'a mesuré postérieurement, lui donne la même hauteur, à très-peu de différence près, et M. le baron de Humboldt évalue son élévation à 1,909 toises. Ce pic est donc plus élevé que la cime la plus haute des Pyrénées; mais il est inférieur aux Alpes et aux monts Himalaya. Nous ajouterons qu'on ne peut le comparer aux montagnes de l'Afrique dont la hauteur n'est pas connue. (D. L. R.)

Note XXXVIII, page 214.

Suivant M. de Cassini, la plus grande hauteur des Pyrénées est de 6,646 pieds ; celle du mont Gemmi, dans le canton de Berne, est de 10,110 pieds. Le père Feuillé dit que, suivant sa mesure, le pic de Ténériffe a 13,178 pieds de hauteur; la hauteur du Chimborazo, la partie la plus élevée des Andes, est de 20,280 pieds. Voyages de D. J. Ulloa, Observations astron. et phys., tom. II, pag. 114. La partie du Chimborazo qui est toujours couverte de neige n'a pas moins de 2,400 pieds à partir du sommet. *Prévôt,* Histoire gén. des Voyages, vol. XIII, pag. 636. Voyez les notes 35 et 36. (Voy. les deux notes précédentes.)

[1] Le Pic Jewahir lat. 30° 22′ 19″. Long. 77° 35′ 7″ à l'or. de Paris a 4,026 toises d'après MM. Hogdson et Herbert. H...ldt.

[2] On l'appelle aussi Anethon, ou Malahita, ou Pic oriental de Maladetta ; c'est la plus haute cime des Pyrénées : il a 1,787 toises de hauteur. H...ldt.

Note XXXIX, page 214.

Comme une description particulière fait une plus forte impression que des assertions générales, je placerai ici une Notice sur la rivière de la Plata donnée par un témoin oculaire, le père Cattaneo, jésuite de Modène, qui arriva à Buenos-Ayres en 1749, et qui décrit ainsi les sentiments qu'il éprouva à la première vue de ces objets nouveaux. « Lorsque j'étais en Europe et que je lisais dans les livres de géographie ou d'histoire que l'embouchure de la rivière de la Plata avait 150 milles de largeur, je regardais ce récit comme une exagération, parce que nous n'avons dans notre hémisphère aucune rivière qui approche de cette grandeur. Mon plus grand désir en approchant de son embouchure fut de vérifier par moi-même l'exactitude de ce fait, et j'ai trouvé qu'on l'avait rendu avec fidélité : ce que je conclus particulièrement d'une circonstance. Lorsque nous partîmes de Monte-Video, qui est un fort situé à plus de 100 milles de l'embouchure de la rivière et où sa largeur est considérablement diminuée, nous naviguâmes un jour entier avant de découvrir le bord opposé de la rivière. Lorsque nous nous trouvâmes au milieu du canal, nous ne pûmes discerner ni l'une ni l'autre rive, et ne vîmes que le ciel et l'eau, comme si nous avions été dans quelque grand océan. Nous aurions même pensé être en pleine mer, si la douceur de l'eau de cette rivière, qui est aussi trouble que celle du Pô, ne nous eût pas convaincus du contraire. A Buenos-Ayres même, qui est à 100 milles plus haut, et où la rivière est bien moins large encore, il est impossible de rien distinguer sur la rive opposée, qui à la vérité est fort basse et fort plate : on ne peut pas seulement voir les maisons ni les tours de l'établissement portugais de Colonia qui se trouvent à l'autre bord. » Lettera prima, publiée par Muratori, dans son Christianesimo felice, etc., I, pag. 257.

Note XL, page 217.

Terre-Neuve, une partie de la Nouvelle-Écosse et le Canada se trouvent dans le même parallèle de latitude que le royaume de France, et dans ces pays l'eau des rivières est glacée pendant l'hiver à plusieurs pieds d'épaisseur; la terre y est couverte d'une couche de neige aussi épaisse; la plupart des oiseaux quittent pendant cette saison un climat où ils ne pourraient pas vivre. Le pays des Esquimaux, une partie de la côte de Labrador, et les pays qui se trouvent au midi de la baie d'Hudson, sont sur le même parallèle que la Grande-Bretagne; cependant le froid y est si excessif que les Européens même, malgré toute leur industrie, n'ont pas tenté de les cultiver.

Note XLI, page 219.

Acosta est, je crois, le premier philosophe qui ait cherché à rendre raison des différents degrés de chaleur dans l'ancien et le nouveau continent par l'action des vents qui règnent dans l'un et dans l'autre. Hist. moral., etc., lib. II et III. M. de Buffon a adopté cette théorie, qu'il a non-seulement rectifiée par de nouvelles observations, mais qu'il a même embellie et mise dans un jour plus frappant avec son éloquence ordinaire. On ajoutera ici quelques remarques qui pourront éclaircir encore une doctrine très-importante dans les recherches sur la température des différents climats.

Lorsqu'un vent froid souffle sur un pays, il doit en passant lui enlever une partie de sa chaleur, et par là même perdre une partie de sa froideur. Mais s'il continue à souffler dans la même direction, il passera par degrés sur une surface déjà refroidie, et ne pourra bientôt plus perdre de son âpreté. Si donc il parcourt un grand espace, il y apportera tout le froid d'une forte gelée.

Si le même vent parcourt l'étendue d'une mer vaste et profonde, la superficie de l'eau sera d'abord refroidie à un certain degré, et le vent se trouvera réchauffé à proportion. Mais l'eau plus froide de la surface devenant spécifiquement plus pesante que l'eau plus chaude qui est au-dessous, descend, et celle qui est plus chaude prend sa place : celle-ci se refroidissant à son tour, continue à échauffer le courant d'air qui passe par-dessus et en diminue la froideur. L'action mécanique du vent et le mouvement de la marée contribuent à opérer ce changement successif de l'eau de la surface et l'élévation de celle qui est plus chaude, et par conséquent le refroidissement successif de l'air.

Cela continuera de même, et l'âpreté du vent diminuera jusqu'à ce que toute l'eau soit refroidie, au point que la surface ne soit plus assez agitée par l'action du vent pour qu'elle ne puisse se glacer. Partout où la surface se gèle, le vent n'est plus réchauffé par l'eau intérieure, et il continue alors à souffler avec le même degré de froid.

C'est d'après ces principes qu'on peut expliquer les fortes gelées dans les grands continents, la douceur des hivers dans les petites îles, et le froid excessif des hivers dans ces parties de l'Amérique septentrionale qui nous sont le mieux connues. Dans les lieux qui sont au nord-ouest de l'Europe, la rigueur de l'hiver est modérée par les vents d'ouest, qui soufflent assez constamment pendant les mois de novembre, de décembre et une partie de janvier.

D'un autre côté, lorsqu'un vent chaud souffle sur terre, il en échauffe la surface, qui par conséquent doit cesser de diminuer la chaleur du

vent. Mais lorsque ce même vent souffle sur les eaux, il les agite, fait monter celle d'en-bas qui est plus froide et continue ainsi à perdre de sa chaleur.

Mais la principale cause de cette propriété de la mer de modérer la chaleur du vent ou de l'air qui passe dessus, c'est que la surface de la mer, attendu la transparence de l'eau, ne peut pas être échauffée à un degré considérable par les rayons du soleil; au lieu que la terre qui est exposée à leur action acquiert bientôt une grande chaleur. Ainsi lorsque le vent parcourt un continent de la zone torride, il devient bientôt d'une chaleur insupportable; mais en passant sur une vaste étendue de mer il se rafraîchit par degrés; de sorte qu'en arrivant à la côte la plus éloignée il devient de nouveau própre à la respiration.

Ces principes peuvent nous aider à expliquer la cause des châleurs étouffantes des grands continents de la zone torride, du climat tempéré des îles qui se trouvent à la même latitude, de la chaleur plus forte qu'on éprouve pendant l'été dans les grands continents situés sous les zones tempérées ou plus froides, en comparaison de celles qu'on éprouve dans les îles. La chaleur d'un climat dépend non-seulement de l'effet immédiat des rayons du soleil, mais encore de leur action continue et de la chaleur qu'ils ont déjà produite antérieurement, et dont la terre demeure imprégnée pendant quelque temps : c'est pour cela qu'on éprouve dans le jour la plus grande chaleur vers les deux heures après midi, que les grandes chaleurs de l'été se font sentir vers le mois de juillet, et que le froid est ordinairement plus vif en hiver vers le milieu de janvier.

La température modérée des parties de l'Amérique qui se trouvent sous l'équateur provient des forêts qui les couvrent et qui empêchent les rayons du soleil d'échauffer la terre. Le sol n'étant point échauffé ne peut pas à son tour échauffer l'air, et les feuilles qui interceptent les rayons du soleil ne sont pas d'un volume suffisant pour absorber la quantité de chaleur nécessaire pour opérer cet effet. On sait d'ailleurs que la force végétative d'une plante produit dans les feuilles une perspiration proportionnée à la chaleur à laquelle elles sont exposées, et par la nature de l'évaporation cette perspiration produit dans les feuilles un degré de froid proportionnel à la perspiration. Ainsi donc l'effet de la feuille pour échauffer l'air qui est en contact avec elle est prodigieusement diminué. Ces observations, qui jettent un nouveau jour sur ce sujet intéressant, m'ont été communiquées par mon ami M. Robison, professeur de physique à l'université d'Édimbourg.

Note XLII, page 219.

Deux grands naturalistes, Pison et Marggrav, nous ont donné la

description du climat du Brésil qu'ils avaient observé avec une précision philosophique que nous désirerions retrouver dans les relations de plusieurs autres provinces de l'Amérique. Tous deux disent qu'il est doux et tempéré en comparaison du climat de l'Afrique, ce qu'ils attribuent principalement au vent frais de la mer qui souffle constamment. L'air y est non-seulement frais pendant la nuit, mais même assez froid pour obliger les habitants à faire tous les soirs du feu dans leurs cabanes. Piso, de Medicinâ Brasiliensi, lib. I, pag. 1, etc.; Margravius, Hist. rerum nat. Brasiliæ, lib. VIII, cap. 3, pag. 264. Ce fait se trouve confirmé par Nieuhoff qui a longtemps résidé dans le Brésil. Churchill's Collect., vol. II, pag. 26. Gumilla, qui a passé comme missionnaire plusieurs années dans le pays qu'arrose l'Orénoque, nous fait le même rapport sur la température de son climat: Histoire de l'Orénoque, tom. I, pag. 26. Le P. d'Acugna dit avoir beaucoup souffert du froid sur les bords de la rivière des Amazones. Relat., vol. II, pag. 56. M. Biet, qui a vécu longtemps à Cayenne, parle de même de la température de ce climat et l'attribue à la même cause. Voyage de la France équinox., pag. 330. Rien ne peut être plus différent de ces descriptions que celle que M. Adanson nous a donnée de la chaleur brûlante de la côte d'Afrique. Voyage au Sénégal, passim.

La forme de l'extrémité méridionale de l'Amérique paraît être la cause la plus sensible et la plus probable du degré excessif du froid qu'on ressent dans cette partie du continent. Sa largeur diminue à mesure qu'il s'étend du cap Saint-Antoine vers le sud, et ses dimensions sont fort rétrécies depuis la baie de Saint-Julien jusqu'au détroit de Magellan. Ses côtes orientales et occidentales sont baignées par l'océan Atlantique et par la mer du Sud. Il est probable qu'une vaste mer s'étend depuis sa pointe méridionale jusqu'au pôle antarctique[1]. Dans quelque direction que souffle le vent, il se trouve rafraîchi avant d'arriver aux terres Magellaniques, en traversant une immense étendue d'eau, et la terre y occupe un espace trop peu considérable pour pouvoir réchauffer le vent à son passage. Ce sont ces circonstances qui concourent à rendre la température de l'air de cette partie de l'Amérique plus semblable à celle d'une île qu'à celle du climat d'un continent, et qui l'empêchent d'acquérir ce degré de chaleur qu'éprouvent en été les pays qui se trouvent en Europe et en Asie dans la même latitude septentrionale. Le vent du nord est le seul qui arrive à cette partie de l'Amérique après avoir traversé un grand continent. Mais après un examen attentif de sa position, nous trouverons que cela même

[1] Cette conjecture de Robertson paraît, sinon encore démontrée, du moins justifiée par le récit du capitaine anglais Wedel. (D. L. R.)

sert plutôt à diminuer qu'à augmenter le degré de chaleur. C'est à l'extrémité méridionale de l'Amérique que finit proprement l'immense chaîne des Andes qui parcourt presque en ligne droite du nord au sud toute l'étendue du continent. Les régions les plus brûlantes de l'Amérique méridionale, la Guiane, le Brésil, le Paraguay et le Tucuman sont à plusieurs degrés à l'est des terres Magellaniques. Le pays plat du Pérou, où l'on éprouve la chaleur des tropiques, est situé fort à l'ouest de ces terres. Le vent du nord, quoiqu'il traverse la terre, n'apporte pas à l'extrémité méridionale de l'Amérique l'augmentation de chaleur qu'il a pu prendre en passant par les régions brûlantes, parce qu'avant d'y arriver il doit raser les sommets des Andes, et s'imprégner du froid de ces régions glacées.

Quoiqu'il soit maintenant démontré qu'il n'existe pas de continent méridional dans cette portion du globe où l'on supposait qu'il était placé, il paraît certain, d'après les découvertes du capitaine Cook, qu'on trouve près du pôle sud une étendue considérable de terre qui est la cause de la plus grande partie de la glace répandue sur le vaste Océan méridional, vol. II, pag. 230, 239, etc. Une recherche qui mérite de fixer l'attention, c'est de savoir si l'influence de ce continent glacé et éloigné peut atteindre l'extrémité méridionale de l'Amérique.

Note XLIII, page 220.

Les traits physiques d'un continent dans lequel la nature a réuni toutes ses merveilles ont été, au jugement de M. le baron de Humboldt, tracés bien imparfaitement par Robertson. Un tableau qui se composerait d'un si grand nombre d'éléments ne pourrait entrer dans cet ouvrage. Nous avons dû nous borner à offrir au lecteur quelques bases fixes relatives à la *hauteur* des chaînes de montagnes de l'Amérique comparée avec celle des montagnes de l'ancien continent (Voy. la note 2, pag. 344) et à la température sous laquelle vivent les habitants de quelques grandes villes du Nouveau-Monde.

Voici le tableau de la température que M. le baron de Humboldt a eu la bonté de nous envoyer, et dans lequel il a distingué les régions chaudes, tempérées et froides. *Calientes, templadas et frias.*

« *Région chaude* du littoral entre les 10° lat. bor. et 10 lat. mér.

Cumana, pour servir de type ou d'exemple, temp. moy. de l'année 27° 7′ du therm. cent.; de jour, 26°-30°; de nuit, 22°-23° 5′; max. 32° 7′; min. 21° 2′.

« *Région chaude* entre 17° et 21° de lat. bor.

« Vera-Cruz, temp. moy., 25° 4′; de jour, 27°-30°; de nuit, 25° 7′-28° en été; 19°-24°, et 18°-22° en hiver.

« *Région tempérée. Caracas*, hauteur 916 mètres; temp. moy. 20° 8′; de jour, 18°-23°; de nuit, 16°-17°; max. 27° 7′; min. 12° 5′.

« *Guaduas*, haut. 1,150 mètres; temp. moy. 19° 7′.

« *Xalapa*, haut. 1,320 mètres; temp. moy. 18° 2′.

« *Popayan*, hauteur, 1,773 mètres; temp. moy. 18° 7′; de jour, 19°-24°; de nuit, 17°-18°.

« *Santa-Fé-de-Bogota*, haut. 2,660 mètres; temp. moy. 14° 6′; de jour, 15°-18°; de nuit, 10°-12°; min. + 2° 5′.

« *Région froide. Mexico*, hauteur 2,276 mètres; temp. moy. 17°; de jour, 16°-21°; de nuit, 13°-15°; dans les mois les plus chauds: 11° 5′-15°; et 0°-7° dans les mois les plus froids.

« *Quito*, haut. 2,908 mètres; temp. moy. 14° 4′; de jour, 15° 6′-19° 3′; de nuit, 9°-11°; max. 22°, min. 6°.

« *Miccinpampa*, hauteur 3,618 mètres; de jour, 5°-9°; de nuit, + 2°-0° 4′.

« *Les Pàramos*, endroits montagneux dans lesquels il tombe presque journellement de la neige, ont une hauteur qui excède 3,400 mètres et une température moyenne de 8° 4′.

« A la limite inférieure des neiges perpétuelles (4,800 mètres), le thermomètre centigrade se soutient le jour entre 4° et -8°; la nuit entre 2° et- 6°. La constance du climat sous la zone équatoriale est telle que la température moyenne des mois les plus chauds et les plus froids est à Cumana sur le littoral de 29° et 26°; à Santa-Fé-de-Bogota (à 1,366 toises de hauteur au-dessus du niveau de la mer), de 16° 8′ et 14° 4′.

« La température variant très-peu dans l'Amérique espagnole, sous la zone équatoriale, on peut se former une idée assez précise du climat des Cordillères, en le comparant à la température de certains mois en France ou en Italie. On trouve pendant toute l'année, dans les plaines de l'Orénoque, le mois d'août de l'Europe; à Popayan, le mois d'août de Paris; à Quito, le mois de mai de Paris. » M. de Humboldt a donné une description abrégée des hautes régions des Andes dans les Vues des Cordillères, tom. I, page 279-288, et dans la Géographie des plantes, in-4°, page 38, 61, 69; nous y renvoyons le lecteur.

Dans le royaume de Quito, une population nombreuse se trouve concentrée sur le plateau des Andes, qui a une hauteur absolue de 2,700 à 2,900 mètres, et où le baromètre se soutient à 0 m. 54 ou à 20 p. de hauteur. C'est là que sont placées des villes qui comptent de 30 à 50,000 habitants, et que l'on voit des pâturages couverts à la fois de troupeaux de lamas et de brebis d'Europe, des vergers bordés de haies vives de Buranta et de Barnadesia, des champs labourés avec

soin et promettant une riche moisson de céréales, comme suspendus dans les hautes régions de l'atmosphère. On se rappelle à peine que le sol que l'on habite est plus élevé au-dessus des côtes voisines de l'océan Pacifique que ne l'est le sommet de Canigou au-dessus du bassin de la Méditerranée. (D. L. R.)

Note XLIV, page 220.

En 1739 on fit partir deux frégates françaises pour faire de nouvelles découvertes. Les navigateurs commencèrent à sentir un froid excessif au quarante-quatrième degré de latitude méridionale. Au quarante-huitième degré ils trouvèrent des îles flottantes de glace. Hist. des navig. aux terres australes, tom. II; page 256, etc. Le docteur Halley trouva de la glace au cinquante-neuvième degré de latitude : id., tom. I, page 47. Le commodore Byron, se trouvant sur la côte des Patagons, à cinquante degrés trente-trois minutes de latitude méridionale, le 15 décembre, qui est le milieu de l'été de cette partie du globe où le plus long jour tombe au 21 décembre, compare ce climat avec celui de l'Angleterre au milieu de l'hiver. Voyages by Hawkesworth, I, 25. M. Banks étant descendu à la terre de Feu dans la baie *du Bon-Succès*, située au cinquante-cinquième degré de latitude, le 16 janvier, qui répond au mois de juillet de notre hémisphère, deux de ses gens moururent de froid pendant la nuit, et tous furent dans le plus grand danger de périr : id., II, page 51, 52. Le 14 mars, qui répond au mois de septembre de l'Europe, l'hiver s'était déjà déclaré et les montagnes se trouvaient couvertes de neige : ib., 72.

Le capitaine Cook, dans son voyage au pôle méridional, nous fournit des exemples nouveaux et frappants de l'intensité extraordinaire du froid dans cette région du globe. « Qui aurait pensé, dit-il, qu'une île qui n'a que soixante et dix lieues de circuit, et qui est située entre le cinquante-quatrième et le cinquante-cinquième degré de latitude, serait, au plus fort de l'été, couverte entièrement de plusieurs brasses (la brasse a six pieds) de neige glacée, et plus particulièrement vers la côte sud-ouest. Les sommets des hautes montagnes étaient couverts de neige et de glace, et la quantité qui se trouve dans les vallées est incroyable : à l'entrée des baies la côte se termine par un mur de glace d'une hauteur considérable. » Vol. 2, p. 217.

Dans quelques parties de l'ancien continent, il règne dans des latitudes méridionales très-peu élevées un degré extraordinaire de froid. M. Bogle, dans son ambassade à la cour du Dalaï-Lama [1], passa l'hi-

[1] Ce fut à la cour du Tchou-Lama, tuteur du Dalaï-Lama, que Georges Bogle fut envoyé en ambassade en 1774 par le célèbre Hastings, gouverneur général des possessions anglaises dans l'Inde. (D. L. R.)

ver de 1774 à Chamnanning, situé au 31° 39′ de latitude nord, et il trouva souvent que le thermomètre s'élevait dans sa chambre à vingt-neuf degrés au-dessous de la glace de l'échelle de Fahrenheit : au milieu du mois d'avril toutes les eaux stagnantes étaient glacées, et il tombait fréquemment de la neige. L'élévation extraordinaire du pays semble être la cause de ce froid excessif. En se rendant de l'Indostan au Thibet, on monte beaucoup pour parvenir au sommet des montagnes du Boutan ; la descente de l'autre côté n'est pas dans la même proportion. Le royaume du Thibet est un pays élevé, extraordinairement nu et désert : Account of Thibet, lu à la Société royale, p. 7. Le froid extraordinaire dans les basses latitudes de l'Amérique ne peut être attribué à la même cause, puisque ces pays ne sont pas remarquables par leur élévation, et que plusieurs sont même bas et plats. (*Note de Robertson.*)

L'élévation seule explique pourquoi le continent américain éprouve un moindre degré de chaleur que l'ancien continent. Quant aux contrées basses, voici ce que dit M. le baron de Humboldt, dans ses Tableaux de la nature, t. I, p. 23. « Le peu de largeur du continent, sa prolongation vers les pôles glacés ; l'Océan dont la surface non interrompue est balayée par les vents alizés ; des courants d'eau très-froide, qui se portent depuis le détroit de Magellan jusqu'au Pérou, de nombreuses chaînes de montagnes remplies de sources, et dont les sommets couverts de neige s'élèvent bien au-dessus de la région des nuages ; l'abondance de fleuves immenses qui, après des détours multipliés, vont toujours chercher les côtes les plus lointaines ; des déserts non sablonneux, et par conséquent moins susceptibles de s'imprégner de chaleur ; des forêts impénétrables qui couvrent les plaines de l'équateur remplies de rivières, et qui, dans les parties du pays les plus éloignées de l'Océan et des montagnes, donnent naissance à des masses énormes d'eau qu'elles ont aspirées, ou qui se forment par l'acte de la végétation : toutes ces causes produisent dans les parties basses de l'Amérique un climat qui contraste singulièrement par sa fraîcheur et son humidité avec celui de l'Afrique. C'est à elles seules qu'il faut attribuer cette végétation si forte, si abondante, si riche en sucs, et ce feuillage si épais qui forment les caractères particuliers du nouveau continent. »

M. Malte-Brun considère ces explications comme suffisantes pour l'Amérique méridionale et le Mexique. Il ajoute, par rapport à l'Amérique septentrionale, Précis de la Géog. univ., t. V, p. 201, « qu'elle n'a presque pas d'étendue dans la zone torride, et qu'au contraire elle se prolonge probablement très-loin dans la zone glaciale ; qu'ainsi la colonne d'air glacial inhérent à ce continent ne se trouve pas contre-

balancée par une colonne d'air équatorial. De là résulte, suivant ce savant géographe, une extension du climat polaire jusqu'aux confins des tropiques; l'hiver et l'été luttent corps à corps, et les saisons changent avec une rapidité étonnante. Une heureuse exception favorise *la Nouvelle-Albion* et *la Nouvelle-Californie*, qui, étant à l'abri des vents glacés, jouissent de la température analogue à leur latitude. (D. L. R.)

Note XLII, page 220.

Il existait antérieurement à la découverte de l'Amérique plusieurs centres d'une civilisation primitive dont nous ignorons les rapports mutuels. Le Mexique l'avait reçue d'un pays situé vers le nord; dans l'Amérique méridionale, les grands édifices de Tiahuanaco avaient sans doute servi de modèles aux monuments que les Incas élevèrent au Couzco. Au milieu des vastes plaines du Haut-Canada, en Floride, et dans le désert limité par l'Orénoque, le Cassiquiaré et le Guainia, des digues d'une longueur considérable, des armes de bronze et des pierres sculptées, annoncent que des peuples industrieux ont habité jadis ces mêmes contrées que traversent aujourd'hui des hordes de sauvages chasseurs. Les habitants du Mexique et du Pérou n'étaient pas les seuls qui eussent fait des progrès dans la civilisation au temps de la conquête, ainsi que l'avance Robertson. Ce que l'historien anglais nous dit lui-même des Natchez détruit son assertion, dont l'inexactitude est démontrée par plusieurs écrivains, parmi lesquels nous citerons M. le baron de Humboldt. Le calendrier lunaire des *Myscas* ou *Mozcas*, anciens habitants du plateau de Bogota, prouve que dans le Condinamarca (nouveau royaume de Grenade), la civilisation était fort avancée. Voir, pour de plus grands détails, les Vues des Cordillères et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique, t. I, p. 33, 87, et t. II, p. 221-238, et l'ouvrage de Juarros, intitulé : Historia de la Ciudad de Guatemala, etc., etc. (D. L. R.)

Note XLVI, page 222.

M. de La Condamine, un des derniers et des plus exacts observateurs de l'état intérieur de l'Amérique méridionale, dit : « A cette « foule d'objets variés qui diversifient les campagnes cultivées de « *Quito*, succédait l'aspect le plus uniforme; de l'eau, de la verdure, « et rien de plus. On foule la terre aux pieds sans la voir : elle est si « couverte d'herbes touffues, de plantes et de broussailles, qu'il fau- « drait un assez long travail pour en découvrir l'espace d'un pied. » Relation abrégée d'un voyage, etc., page 48. Une des singularités de ces forêts, c'est une espèce d'osier, que les Espagnols appellent *beju-*

cos, les Français *lianes*, et auquel les Indiens donnent le nom de *nibbées*, dont on se sert ordinairement en Amérique au lieu de cordes. Cette plante monte en serpentant autour des arbres qu'elle rencontre, et, après s'être élevée au-dessus des plus hautes branches, elle jette des filets qui descendent perpendiculairement, rentrent dans la terre, y prennent racine, s'élèvent de nouveau autour d'un autre arbre, montant et descendant ainsi alternativement. D'autres rejetons, portés obliquement par le vent ou par quelque hasard, forment un assemblage confus de cordages qui ressemble aux manœuvres d'un vaisseau. Bancroft, nat. hist. of Guiana, page 99. On trouve de ces filets de liane qui sont de la grosseur d'un bras d'homme, ibid., page 75. La relation que M. Bouguer a donnée des forêts du Pérou ressemble parfaitement à cette description. Voyage au Pérou, page 16. Oviedo nous a laissé une semblable description des forêts qui se trouvent en d'autres parties de l'Amérique. Hist., lib. IX, page 144, D. Pendant une partie de l'année les Moxes ne peuvent avoir de communication entre eux, parce que la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres. Lettres édifiantes, tome X, page 187.

Garcia nous a donné une description détaillée et exacte des rivières, des lacs, des bois et des marais des provinces de l'Amérique situées entre les tropiques. Origen de los Indios, lib. II; cap. 5, § 4, 5. Les difficultés incroyables que Gonzalès Pizarre eut à surmonter en voulant pénétrer dans le pays situé à l'est des Andes nous donnent un tableau frappant de l'état ou se trouvait cette partie de l'Amérique avant d'être défrichée. Garcil. de la Vega, Royal Comment. of Peru, part. II, liv. III, chap. 2-5.

Note XLVII, page 223

Robertson avance, d'après Buffon, 1° que les quadrupèdes communs à l'ancien et au nouveau continent sont plus petits dans le dernier; 2° que les quadrupèdes particuliers à l'Amérique sont formés sur une échelle inférieure; 3° que la plupart des animaux domestiques qu'on y a transportés d'Europe y ont dégénéré; et 4° enfin, que sur deux cents espèces de quadrupèdes qu'on supposait à cette époque répandus sur toute la surface du globe, on n'en trouve qu'environ un tiers dans le Nouveau-Monde.

M Th. Jefferson a réfuté ces différentes assertions dans son excellent ouvrage intitulé : Notes on the state of Virginia, un vol. in-8°, Londres, 1797 ; et Clavigero l'avait fait avant lui dans la Storia antica del Messico, etc., 1780-1781 (3e et 4e dissertations), en s'appuyant sur ce qu'il a vu lui-même et sur les témoignages d'Oviedo, d'Acosta, de

Hernandez, etc. Jefferson établit sa comparaison seulement entre l'Amérique et l'Europe. Il prouve d'abord, en puisant le plus grand nombre de ses exemples dans Kalm, Pennant, Catesby, Daubenton, et dans les ouvrages de Buffon lui-même, que le castor, la loutre, la musaraigne, l'ours commun, l'élan, le renne (il aurait pu ajouter le cerf du Canada) du Nouveau-Monde, sont plus gros que les quadrupèdes de la même espèce qu'on trouve en Europe; que d'autres quadrupèdes de l'Amérique, tels que l'ours blanc, le renard rouge, etc., sont parfaitement semblables dans le nouveau continent et en Europe. Il avoue cependant que quelques espèces sont plus petites en Amérique, en ajoutant qu'on ne les a peut-être pas assez bien étudiées encore.

Dans les explications qui accompagnent son second tableau, Jefferson compare des animaux particuliers à l'Amérique, tels que le tapir, l'élan, etc., etc., à d'autres quadrupèdes particuliers à l'Europe, tels que le sanglier, le mouflon, etc., etc., et sous le rapport de la grosseur il fait pencher la balance en faveur du nouveau continent.

Il existe en Amérique, dit Jefferson, des bœufs, des chevaux, des porcs, etc., au moins aussi gros et souvent plus gros qu'en Europe. Si un certain nombre de ces quadrupèdes et de quelques autres qu'on y a transportés de l'ancien continent n'y ont pas acquis le même développement, cette espèce de décroissance provient, non pas de ce que le climat et le sol d'Amérique sont moins favorables à la force et à la perfection du genre animal, non pas de ce que la nature y est moins féconde et moins vigoureuse, ainsi que le prétend Robertson, mais uniquement du peu de soin qu'on a pris en Amérique des animaux qu'on y a transportés, et qui ont été la plupart du temps abandonnés à eux-mêmes. Il en serait arrivé autant en Europe dans des circonstances semblables, et l'on pourrait y citer plusieurs contrées où les quadrupèdes sont aussi petits que les espèces semblables en Amérique, et par le même motif qui les a fait décroître dans ce dernier continent; car il est bien reconnu que la manière d'élever et de nourrir les animaux et les soins qu'on prend d'eux contribuent beaucoup à l'amélioration des races. M. le baron de Humboldt partage si complétement à cet égard l'opinion de Jefferson, « qu'il croit superflu de réfuter les « assertions hasardées de Buffon, sur la prétendue dégénération des « animaux domestiques introduits dans le nouveau continent. » Selon cet illustre écrivain, « ces idées se sont propagées facilement, parce « qu'en flattant la vanité des Européens, elles se liaient à des hypo- « thèses brillantes sur l'ancien état de notre planète. » Essai polit. sur la Nouvelle Espagne, t. III, p. 224.

La dernière supposition que Jefferson attaque ne lui paraît pas mieux fondée; car en supposant, avec Buffon, qu'il n'y ait que deux cents

espèces de quadrupèdes répandus sur toute la surface du globe, il résulte des tableaux joints aux Notes on the State of Virginia, que cent de ces espèces sont aborigènes d'Amérique, et en supposant que l'Europe, l'Asie et l'Afrique en fournissent cent vingt-six, c'est-à-dire, vingt-six communes à l'Europe et à l'Amérique, environ cent qu'on ne rencontre pas du tout dans le Nouveau-Monde, les espèces américaines seront à celles du reste de la terre comme cent à cent vingt-six ou comme quatre à cinq. Or, continue Jefferson, comme l'étendue de l'Amérique n'est que la moitié de celle du reste du globe [1], la proportion exacte n'aurait dû être que comme quatre à huit. Nous ajouterons qu'Azara a vu et décrit quatre-vingts espèces de quadrupèdes seulement dans le Paraguay.

Schmidt Meyer ne partage pas non plus l'avis de Robertson sur la prétendue dégénération des animaux d'Europe qu'on a transportés en Amérique :

« On dirait, écrit ce voyageur, que les vastes plaines de l'Amérique attendaient les bestiaux d'Europe pour leur faire prendre le développement dont ils étaient susceptibles. Non-seulement ils se sont multipliés et répandus partout, leur race s'est aussi sensiblement améliorée. Elle est plus belle, plus grande et plus forte dans les Pampas qu'en Europe, même dans les pays les plus favorisés de la nature.» (D. L. R.

Note XLVIII, page 223.

Il paraît que les animaux de l'Amérique n'ont pas toujours été plus petits que ceux des autres parties du globe. On a trouvé, près des rives de l'Ohio, un grand nombre d'os d'une grandeur étonnante. L'endroit où l'on a fait cette découverte se trouve à environ cent quatre-vingt-dix milles plus bas que le confluent de la rivière Scioto avec l'Ohio, et à près de quatre milles de la rive de cette dernière, du côté d'un marais nommé *le grand marais salé*. Ces os se trouvent en grande quantité à cinq ou six pieds sous terre, et la couche en est visible sur le bord du marais salé. Journal of colonel George Croglan : manuscrit entre les mains de l'auteur. Cet endroit paraît marqué avec exactitude dans la carte d'Evans. Ces os doivent avoir appartenu à des animaux d'une grandeur énorme : les naturalistes, qui n'ont jamais connu d'animal vivant d'une pareille stature, ont d'abord été portés à croire que c'étaient des substances minérales. Après en avoir reçu un plus grand nombre d'échantillons, et après les avoir examinés avec plus d'attention, on est enfin convenu que c'étaient des os de quelques animaux : comme l'éléphant est le plus grand quadrupède connu, et que les dents

[1] Voyez la Note 35.

qu'on a trouvées ressemblent beaucoup à celles des éléphants, tant par la qualité que par la forme, on en a conclu que les squelettes trouvés près de l'Ohio étaient de cette espèce. Mais le docteur Hunter, l'un des savants de ce siècle qui est le plus en état de décider cette question, après avoir examiné attentivement plusieurs morceaux de défenses, des dents mâchelières et des mâchoires, envoyées de l'Ohio à Londres, a prétendu qu'elles n'appartenaient pas à l'éléphant, mais à quelque grand animal carnivore d'une espèce inconnue. Phil. transact., vol. LVIII, p. 34. On a trouvé des os de la même espèce et d'une grandeur aussi remarquable près des embouchures de l'Oby, de la Jeniseia et de la Lena, trois grandes rivières de Sibérie. Stralhrenberg, Descript. des parties septentrionale et orientale de l'Europe et de l'Asie, p. 402. L'éléphant paraît être confiné dans la zone torride, et il ne multiplie jamais au delà. Il ne pourrait vivre dans ces froides régions qui bordent la mer Glaciale. L'existence de ces grands animaux en Amérique pourrait ouvrir un vaste champ aux conjectures. Plus nous considérons la nature et la variété de ses productions, plus nous devons être convaincus que ce globe terraqué a subi d'étranges changements par des convulsions et des révolutions dont l'histoire ne nous a conservé aucune trace [1].

Note XLIX, page 223.

Le *tapir* est le plus gros quadrupède *de la partie méridionale* du nouveau continent, et non pas de toute l'Amérique, ainsi que l'avance Robertson, puisque le *bison*, qui ne se trouve que dans l'Amérique septentrionale, a la grosseur d'un bœuf ordinaire, que le tapir n'atteint jamais, et que le cerf du Canada est encore plus grand. Les femelles du bison sont plus grandes que les mâles, et la longueur ordinaire de ceux-ci est, suivant Sonnini, de plus de six pieds, leur hauteur en devant de près de trois pieds et demi, et celle du train de derrière a environ deux pouces de plus. Le tapir, qu'on croyait particulier à l'Amérique, a été trouvé dans l'île de Sumatra et dans la province de Sutchouen à la Chine. (D. L. R.)

Note L, page 223.

Le *puma* ou couguar est, il est vrai, un animal timide, quoique souvent cruel, même sans nécessité ; mais le caractère du jaguar est différent. « Celui-ci, dit M. Desmarets, est féroce et incapable d'être « apprivoisé, et ceux qui l'ont élevé depuis sa tendre enfance et

[1] On peut consulter sur ce sujet très-important la deuxième édition des Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes, par M. le baron Cuvier, ouvrage qui seul suffirait pour immortaliser son auteur. (D. L. R.)



adouci jusqu'à jouer avec lui, s'en sont repentis, parce qu'il a toujours donné la mort à son maître ou à toute autre personne.

« Cet animal, suivant M. Sonnini, n'est pas aussi indolent ni aussi timide que quelques voyageurs, et d'après eux, M. de Buffon, l'ont écrit : il se jette sur tous les chiens qu'il rencontre, loin d'en avoir peur ; il fait beaucoup de dégât dans les troupeaux : ceux qui habitent dans les déserts de la Guiane sont même dangereux pour les hommes. Dans un voyage que j'ai fait dans ces grandes forêts, nous fûmes tourmentés pendant deux nuits de suite par un jaguar, malgré un très-grand feu que l'on avait eu soin d'allumer et d'entretenir; il rôdait continuellement autour de nous. Il nous fut impossible de le tirer, car dès qu'il se voyait couché en joue, il se glissait d'une manière si prompte, qu'il disparaissait pour le moment; il revenait ensuite d'un autre côté, et nous tenait ainsi continuellement en alerte. Malgré notre vigilance, nous ne pûmes jamais venir à bout de le tirer; il continua son manége pendant deux nuits entières; la troisième il revint; mais lassé apparemment de ne pouvoir venir à bout de son projet, et voyant d'ailleurs que nous avions augmenté le feu, duquel il craignait d'approcher de trop près, il nous laissa en hurlant d'une manière effroyable. Son cri, *hou*, *hou*, a quelque chose de plaintif; il est grave et fort comme celui du bœuf.

« Les jaguars, dit M. le baron de Humboldt, Relat. hist., tom. II, pag. 295, aiment à se retirer dans les masures délaissées; et je pense qu'il est généralement plus prudent pour un voyageur isolé de camper à la belle étoile, entre deux feux, que de chercher de l'abri dans des cabanes inhabitées. »

Le couguar de Buffon, appelé *puma* ou *pouma* à Quito, *gouazouara* au Paraguay, et qui a reçu de plusieurs voyageurs les noms de *lion d'Amérique* et de *tigre roux* ou *tigre poltron*, l'un des plus grands quadrupèdes carnassiers du Nouveau-Monde, est moins féroce que le jaguar, et manifeste de la timidité, quoiqu'il soit souvent cruel sans nécessité. (D. L. R.)

Note LI, page 224.

Cette dégénération des animaux domestiques d'Europe en Amérique doit être attribuée en partie aux causes suivantes. Dans les établissements espagnols qui se trouvent ou sous la zone torride ou dans les pays qui l'avoisinent, le plus grand degré de chaleur et le changement de nourriture empêchent les moutons et les bêtes à cornes de parvenir à la même grandeur qu'en Europe. Ils deviennent rarement aussi gras, et leur chair n'en a ni le suc ni la saveur délicate. Dans l'Amérique septentrionale, où le climat est plus tempéré et plus appro-

chant de celui de l'Europe, les herbes qui viennent naturellement dans les pâturages sont d'une mauvaise qualité. Mitchell, pag. 151. L'agriculture y a fait si peu de progrès que la nourriture artificielle pour les troupeaux y est en très-petite quantité, et l'on n'y prend presque aucun soin du bétail pendant l'hiver, qui est très-long dans plusieurs provinces, et rigoureux dans toutes. On traite fort mal les chevaux et les autres bêtes à cornes dans toutes les colonies anglaises. Toutes ces causes contribuent peut-être plus que la qualité du climat à faire dégénérer dans plusieurs des provinces de l'Amérique du Nord la race des chevaux, des bœufs et des moutons. Voyez la note 47, pag. 464.

Note LII, page 224.

En 1518, l'île d'Hispaniola fut désolée par ces insectes destructeurs. Herrera, qui rapporte toutes les particularités de ce fléau, nous donne un exemple singulier de la superstition des colons espagnols. « Après avoir essayé, dit-il, différents moyens de détruire les four-
« mis, ils résolurent d'implorer la protection des saints; mais comme
« c'était une espèce de calamité toute nouvelle, ils furent embarrassés
« sur le choix du saint qui pourrait leur être le plus propice. Ils tirè-
« rent au sort le patron qu'ils devaient choisir. Le sort décida en fa-
« veur de saint Saturnin. Ils célébrèrent sa fête avec une grande
« solennité, et le fléau, ajoute l'historien, commença sur-le-champ
« à diminuer ses ravages. » Herrera, decad. II, lib. III, cap. 15, pag. 107.

Note LIII, page 226.

L'auteur des Recherches philosophiques sur les Américains pense que cette différence de chaleur est égale à douze degrés; c'est-à-dire qu'il fait aussi chaud dans l'ancien continent, à trente degrés de l'équateur, qu'à dix-huit degrés seulement en Amérique, tom. I, p. 11. Le docteur Mitchell, après trente ans d'observations, prétend que cette différence est égale à quatorze ou quinze degrés de latitude. Present state, etc., pag. 257.

Note LIV, page 226.

M. Bertram, qui, le 3 janvier 1765, se trouva à la source de la rivière de Saint-Jean, dans la Floride orientale, y éprouva un froid si violent, que dans une seule nuit la terre fut gelée de l'épaisseur d'un pouce sur les bords de la rivière. Les tilleuls, les citronniers et les bananiers périrent tous à Saint-Augustin. Bertram's journal, pag. 20. Le docteur Mitchell nous fournit plusieurs exemples des effets extraordinaires du froid dans les provinces du midi de l'Amérique septentrionale. Present state, pag 206, etc. Le 7 février 1747, le froid fut si

violent à Charles-Town, que deux bouteilles d'eau chaude qu'une personne avait mises en se couchant dans son lit, se trouvèrent fendues le lendemain au matin, et que l'eau n'était plus que deux morceaux solides de glace. Une jatte d'eau, dans laquelle était une anguille vivante, fut gelée jusqu'au fond dans une cuisine où il y avait du feu. Presque tous les orangers et les oliviers furent détruits. Descript. of south Carolina, London, 1761, in-8°.

Note LV, page 227.

Nous trouvons un exemple remarquable de cette fertilité dans la Guiane hollandaise, pays fort plat, et si bas que, pendant les saisons pluvieuses, il est ordinairement couvert de près de deux pieds d'eau. Cela rend le sol si riche, qu'il y a sur la surface, à douze pouces de profondeur, une couche d'engrais excellent, qu'on transporte pour cet usage à la Barbade. On a fait successivement trente coupes de cannes à sucre sur les bords de l'Essequibo, tandis qu'on n'en fait jamais plus de deux dans les îles des Indes-Occidentales. Les colons se servent de plusieurs moyens pour diminuer cette excessive fertilité du sol. Bancroft, Nat. Hist. of Guiana, pag. 10, etc.

Note LVI, page 234.

Nous avons vu dans une note précédente qu'on trouvait le tapir dans les deux continents. Les Mexicains possédaient deux espèces de bœufs sauvages (*bos americanus* et *bos moschatus*) qui erraient par troupeaux dans les plaines voisines de la *rivière du nord*, et qu'ils n'avaient point essayé de réduire à l'état de domesticité. Ils auraient pu tirer également parti des brebis sauvages de la Californie (*carneros cimarrones*) et des chèvres des montagnes de Monterey (*berrendos*). Ils possédaient aussi de nombreuses variétés de chiens. Les Cumanches, tribu des provinces septentrionales, se servaient des chiens mexicains pour le transport des tentes, comme plusieurs peuples de la Sibérie. Les Péruviens de Sausa (*Xauxa*) et Huanca mangeaient leurs chiens (*Runalco*), et les Aztèques vendaient au marché la chair du chien muet (*techichi*), qu'on châtrait pour l'engraisser. Baron de Humboldt, Essai polit. sur la nouv. Esp., t. II, p. 377, 423 ; t. III, p. 223. Tab. de la natur., t. I, p. 124-127. Lorenzano, p. 103. Gomara, dans la Relation du voyage de Coronado au pays de Quivera. Le chien du Canada est tout à fait semblable à celui d'Europe. (D. L. R.)

Note LVII, page 234.

Ce doute n'existe plus aujourd'hui, et il n'existait même pas à l'époque où Robertson a fait paraître la dernière édition de son histoire

d'Amérique. Il est certain en effet que l'Asie est séparée au nord-est de l'Amérique par le détroit de Berhing, qui n'a pas plus de quinze lieues de large. La reconnaissance de ce détroit, découvert en 1728 par Vitus Berhing, navigateur danois, et traversé de nouveau en 1741 par le même navigateur, a été achevée en 1788, par le capitaine anglais Cook. (D. L. R.)

Note LVIII, page 235.

Il paraît que c'est sans une évidence suffisante que M. Muller a supposé que ce cap avait été doublé : *tome* I, *page* 2, *etc.* L'Académie impériale de Saint-Pétersbourg semble appuyer ce sentiment par la manière dont *Tschukotskoi-noss* se trouve placé sur ses cartes. Mais je suis convaincu, d'après une autorité incontestable, que jamais aucun vaisseau russe n'a fait le tour de ce cap ; et comme le pays des *Tschutki* ne dépend pas de l'empire de Russie, on ne le connaît que très-imparfaitement.

Note LIX, page 237.

Si c'était ici le lieu d'entrer dans une longue et épineuse recherche de géographie, nous pourrions faire plusieurs observations curieuses en comparant les relations des deux voyages des Russes et les cartes de leurs navigations respectives. Une remarque nous servira pour tous les deux ; on ne peut regarder comme absolument exacte la position qu'ils donnent aux différents lieux qu'ils ont visités. Le temps était si nébuleux qu'ils ne virent que rarement le soleil ou les étoiles, et la position des îles et des continents supposés fut déterminée par le seul calcul et non par des observations. Berhing et Tschirikow allèrent beaucoup plus loin vers l'est que Krenitzin. Le pays découvert par Berhing, et qu'il regarda comme faisant partie du continent de l'Amérique, est situé au deux cent trente-sixième degré de longitude, en comptant du premier méridien à l'île de Fer, et au cinquante-huitième degré vingt-huit minutes de latitude. *Tschirikow* toucha à la même côte au deux cent quarante et unième degré de longitude et au cinquante-sixième de latitude. *Muller*, I, 248, 249. Il faut que le premier se soit avancé à soixante degrés de Petropawlowska, d'où il mit à la voile, et le dernier à soixante-cinq degrés. Mais il paraît, par la carte du voyage de Krenitzin, qu'il ne s'avança pas au delà du deux cent quatre-vingtième degré à l'est, et seulement à trente-deux degrés de Petropawlowska. En 1741, Berhing et Tschirikow, tous les deux en allant et en revenant, dirigèrent principalement leur route au sud de la chaîne d'îles qu'ils avaient découverte, et en observant les montagnes et le terrain inégal des caps qu'ils voyaient au nord ils pensèrent que c'étaient des promontoires de

quelque partie du continent de l'Amérique, qui, à ce qu'ils s'imaginèrent, s'étendait jusqu'au cinquante-sixième degré de latitude au sud. C'est ainsi qu'on les trouve placés dans la carte publiée par Muller, et sur une carte dessinée à la main par un contre-maître du navire de Berhing, et qui m'a été communiquée par M. le professeur Robison. Mais, en 1769, Krenitzin, après avoir hiverné dans l'île d'Alaska, s'avança si fort au nord en revenant, que sa route se trouva couper par le milieu ce qu'ils avaient supposé devoir être un continent, et qu'il reconnut n'être qu'une mer ouverte; et il vit que ce qu'on avait pris pour des caps du continent n'étaient que des îles de roche. Il est à présumer que les pays découverts, en 1741 à l'est, n'appartiennent pas au continent de l'Amérique, et ne sont qu'une continuation de cette chaîne d'îles. Le froid extrême qui pendant l'été règne dans toutes ces îles nous porte à conjecturer qu'elles ne sont dans le voisinage d'aucun continent. Le nombre des volcans qui existent dans ces régions du globe est extraordinaire. Il y en a plusieurs au Kamtschatka, et il n'y a pas une des îles, grandes ou petites, que les Russes ont visitées, où l'on n'en trouve. Plusieurs de ces volcans sont encore allumés, et toutes les montagnes conservent des marques de leurs anciennes éruptions. Si je voulais admettre les conjectures qu'on a avancées en parlant de la population de l'Amérique, je pourrais supposer que cette partie de la terre ayant souffert de violentes secousses par des tremblements de terre et des volcans, l'isthme qui peut-être a uni autrefois l'Asie à l'Amérique a été brisé et transformé par le choc en un groupe d'îles.

Il est singulier que, dans le même temps que les Russes cherchaient à faire des découvertes au nord-ouest de l'Amérique, les Espagnols étaient occupés du même projet dans une autre partie de ce continent. En 1769, deux petits navires partirent de Lorette en Californie, pour découvrir les côtes du pays qui est au nord de cette péninsule. Ils ne passèrent pas le port de Monte-Rey, situé au trente-sixième degré de latitude; mais dans plusieurs autres expéditions faites du port de Saint-Blas dans la Nouvelle-Galice, les Espagnols s'avancèrent jusqu'au cinquante-huitième degré de latitude. Gazeta de Madrid, des 19 mars et 14 mai 1776. Mais comme les journaux de ces voyages n'ont pas encore été publiés, je ne puis comparer les progrès qu'ils ont faits avec ceux des Russes, ni faire voir à quel point les navigateurs des deux nations se sont approchés les uns des autres. Il faut espérer que le ministre éclairé qui est aujourd'hui à la tête des affaires d'Espagne en Amérique ne privera pas le public de ces instructions.

Note LX, page 241.

M. le baron de Humboldt ne partage pas à ce sujet l'opinion de Robertson. » Le problème de la première population de l'Amérique, dit ce savant (Intr. aux Vues des Cordillères et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique, p. 20 et suiv.), n'est pas plus du ressort de l'histoire que les questions sur l'origine des plantes et des animaux et sur la distribution des germes organiques ne sont du ressort de l'histoire naturelle. L'histoire, en remontant aux époques les plus reculées, nous montre presque toutes les parties du globe occupées par des hommes qui se croient aborigènes, parce qu'ils ignorent leur filiation. Au milieu d'une multitude de peuples qui se sont succédé et mêlés les uns aux autres, il est impossible de reconnaître avec exactitude la première base de la population, cette couche primitive au delà de laquelle commence le domaine des traditions cosmogoniques.

« Les nations de l'Amérique, à l'exception de celles qui avoisinent le cercle polaire, forment une seule race caractérisée par la conformation du crâne, par la couleur de la peau, par l'extrême rareté de la barbe, et par des cheveux plats et lisses. La race américaine a des rapports très-sensibles avec celle des peuples mongols qui renferme les descendants des Hiong-nu, connus jadis sous le nom de Huns, les Kalkas, les Kalmuks et les Burattes. Des observations récentes ont même prouvé que non-seulement les habitants d'Unalaska, mais aussi plusieurs peuplades de l'Amérique méridionale indiquent, par des caractères ostéologiques de la tête, un passage de la race américaine à la race mongole. Lorsqu'on aura mieux étudié les hommes bruns de l'Afrique, et cet essaim de peuples qui habitent l'intérieur et le nord-est de l'Asie, et que des voyageurs systématiques désignent vaguement sous le nom de Tartares et de Tschoudes, les races caucasienne, mongole, américaine, malaye et nègre paraîtront moins isolées, et l'on reconnaîtra dans cette grande famille du genre humain un seul type organique modifié par des circonstances qui nous resteront peut-être à jamais inconnues... Des recherches faites avec un soin extrême, et d'après une méthode que l'on ne suivait pas jadis dans l'étude des étymologies, ont prouvé qu'il y a un petit nombre de mots communs aux langues des deux continents. Dans quatre-vingt-trois langues américaines examinées par MM. Barton et Water, on en a reconnu environ soixante et dix dont les racines semblent être les mêmes ; et il est facile de se convaincre que cette analogie n'est pas accidentelle, qu'elle ne repose pas simplement sur l'harmonie imitative, ou sur cette égalité de conformation dans les organes, qui rend presque identiques les premiers sons articulés par

les enfants. Sur cent soixante et dix mots qui ont du rapport entre eux, il y en a trois cinquièmes qui rappellent le mantchou, le tungouse, le mongol et le samoyède, et deux cinquièmes qui rappellent les langues celtique et tschoude, le basque, le copte et le congo. Ces mots ont été trouvés en comparant la totalité des langues américaines avec la totalité des langues de l'Ancien-Monde ; car nous ne connaissons jusqu'ici aucun idiome de l'Amérique qui, plus que les autres, semble se lier à un des groupes nombreux de langues asiatiques, africaines ou européennes. Ce que quelques savants, d'après des théories abstraites, ont avancé sur la prétendue pauvreté de toutes les langues américaines et sur l'extrême imperfection de leur système numérique, est aussi hasardé que les assertions sur la faiblesse et la stupidité de l'espèce humaine dans le nouveau continent, sur le rapetissement de la nature vivante et sur la dégénération des animaux qui ont été portés d'un hémisphère à l'autre... Si les langues ne prouvent que faiblement l'ancienne communication entre les deux mondes, cette communication se manifeste d'une manière indubitable dans les cosmogonies, les monuments, les hiéroglyphes et les institutions des peuples de l'Amérique et de l'Asie... »

Le lecteur trouvera la preuve des assertions de M. de Humboldt dans l'ouvrage d'où nous avons extrait cette note. (D. L. R.)

Note LXI, page 249.

Le défaut de barbe et la peau unie des Américains ne sont point un des caractères des habitants du Nouveau-Monde. Les sauvages de Nootka ont des barbes longues et touffues (Cook...) ; une partie des sauvages de la nouvelle Californie en est aussi pourvue, quoique dans les mêmes tribus d'autres individus n'en aient pas (La Pérouse...). Les Ottomaques des bords de l'Orénoque ont beaucoup de barbe, selon Gumilla. Les Monopagnes, tribu du Brésil, avaient aussi beaucoup de barbe. Galeno (Viage al Estrecho de Magellanes, p. 331) nous apprend que parmi les Patagons, il y a plusieurs vieillards qui ont de la barbe, quoique courte et peu touffue. « Presque tous les Indiens, dans les environs de Mexico, portent de petites moustaches que des voyageurs ont retrouvées chez les enfants de la côte du nord-ouest de l'Amérique. » Essai polit. sur la Nouv. Esp. Il paraît qu'au moins la plus grande partie des tribus qui n'ont pas cet ornement naturel, n'en sont privées que parce qu'elles ont coutume de se l'arracher ; et qu'en général les Indiens qui habitent la zone torride de l'Amérique méridionale en ont généralement un peu, et qu'elle augmente lorsqu'ils se rasent. Quand bien même, ce qui n'est pas, les Américains n'auraient pas eu de barbe, on n'aurait pas pu en con-

clure, ainsi que le fait Robertson, que ce défaut semble indiquer un genre de faiblesse occasionnée par un vice de constitution; car les nègres du Congo et les Caraïbes, deux races d'hommes éminemment robustes, souvent de stature colossale, en sont dépourvus. (D. L. R.)

Note LXII, page 249.

Peu de voyageurs ont eu autant d'occasions que don Antoine Ulloa d'observer les habitants des différentes contrées de l'Amérique. Dans un ouvrage qu'il a publié dernièrement, il décrit de la manière suivante les traits caractéristiques de cette race d'hommes. « Un front très-petit, couvert de cheveux aux deux extrémités jusque vers le milieu des sourcils; de petits yeux, un nez mince, effilé et recourbé vers la lèvre supérieure; le visage large, les oreilles grandes; les cheveux très-noirs, lisses et rudes; les membres bien tournés; le pied petit; le corps d'une proportion exacte; la peau unie et sans poil, excepté dans la vieillesse, où il leur vient un peu de barbe, mais jamais aux joues. » *Noticias Americanas, etc., pag.* 307. M. le chevalier Pinto, qui pendant plusieurs années a résidé dans une partie de l'Amérique où Ulloa n'a jamais été, donne l'esquisse suivante de l'aspect général des Indiens de ces contrées. « Ils sont tous d'une couleur de cuivre avec quelque différence dans les teintes, non pas en proportion de leur distance de l'équateur, mais selon le degré d'élévation du sol qu'ils habitent. Ceux qui vivent sur les hauteurs sont plus blancs que ceux qui occupent les terrains bas et marécageux de la côte. Leur visage est rond et plus éloigné peut-être de la forme ovale que celui d'aucun autre peuple. Leur front est petit, l'extrémité de leurs oreilles fort éloignée du visage, leurs lèvres épaisses, leur nez camus, les yeux noirs ou couleur de châtaigne, petits, mais distinguant les objets à une grande distance. Leurs cheveux sont toujours épais, lisses, et sans la moindre apparence de frisure. Ils n'ont de poils sur aucune partie du corps, excepté à la tête. Au premier aspect, un habitant de l'Amérique méridionale paraît un être doux et tranquille; mais, en l'examinant de plus près, on trouve dans sa figure quelque chose de sauvage, de méfiant et de sombre. » (*Manuscrit entre les mains de l'auteur.*) Ces deux portraits, faits par des mains plus habiles que celles du commun des voyageurs, ont une grande ressemblance entre eux.

Note LXIII, page 249.

Il y a des exemples étonnants de l'agilité soutenue des Américains à la course. Adair rapporte les aventures d'un guerrier de Chikkasah,

qui, en un jour et demi et deux nuits, fit trois cents milles comptés, au travers des bois et des montagnes. Hist. of Amer. Indians, 396.

Note LXIV, page 251.

« Beaucoup de personnes, dit J. Heckewelder (Hist. mœurs et coutumes des nations indiennes qui habitaient la Pensylvanie et les états voisins), croient, d'après le travail qu'elles voient faire aux femmes indiennes, qu'elles sont en quelque sorte traitées en esclaves. Il est vrai que leurs travaux sont pénibles, si on les compare à la tâche imposée aux femmes chez les nations civilisées; mais si l'on considère les fatigues que nécessite la vie sauvage, on trouvera qu'ils ne sont que la juste portion qui leur en revient. En conséquence, elles s'y soumettent volontairement et de bon cœur, d'autant qu'elles ne sont pas obligées de vivre avec leurs maris plus longtemps qu'il ne leur convient (les Indiens ne se mariant pas ainsi que nous pour la vie). D'après cela, on ne peut pas supposer qu'elles se soumettraient à être injustement surchargées d'un travail qui ne serait pas également partagé... Lorsque deux époux sont nouvellement unis, le mari, sans rien dire de son intention, fait tous ses efforts pour plaire à sa femme et pour la convaincre, par des preuves réitérées de son adresse et de son talent, qu'elle sera heureuse avec lui et qu'elle ne manquera de rien tant qu'ils vivront ensemble... L'ouvrage des femmes n'est ni fatigant, ni difficile; elles sont bien capables de le faire, et c'est toujours avec gaîté qu'elles l'entreprennent... La fatigue qu'éprouvent les femmes n'est nullement à comparer à celle de leurs maris; leurs travaux les plus durs et les plus difficiles ne sont que périodiques et de courte durée, tandis que ceux des hommes sont constants et très-fatigants. Si un homme joignait à son travail une partie de celui de sa femme, il ne pourrait y résister... L'Indien aime à voir sa femme bien habillée... Plus un mari a d'attention pour sa femme, plus il est estimé... S'il vient à une femme malade ou enceinte la fantaisie de manger telle ou telle chose, le mari, quelque difficile qu'il soit de l'obtenir, partira sur-le-champ pour se la procurer... En 1763, continue Heckewelder, j'eus occasion de connaître combien les Indiens aiment à satisfaire les désirs de leurs femmes. Il y avait une grande famine, et une Indienne malade témoigna la plus grande envie de manger du maïs. Son mari ayant appris qu'un petit marchand établi à Sandusky en avait encore un peu, partit à cheval pour se rendre à cet endroit, éloigné de plus de cent milles, et revint avec autant de maïs qu'il en pouvait tenir dans son chapeau. Il avait donné son cheval en échange; il fut par conséquent obligé de faire la route à pied, rapportant la selle sur le dos. » Le mari aime beaucoup ses enfants, et la femme a toujours quelque anecdote amu-

sante de l'un ou de l'autre à lui raconter, surtout s'il s'est absenté quelque temps...

Robertson s'étend fort longuement sur la triste condition des femmes chez les sauvages de l'Amérique. Les relations d'Heckewelder, du père Charlevoix et de quelques autres voyageurs nous prouvent qu'il existe de nombreuses exceptions. Quoi qu'il en soit, et en supposant même cette triste condition, celle des femmes chez les sauvages des autres parties du monde, en Afrique, dans les Indes, à Ceylan, etc., est-elle plus heureuse ? Et alors pourquoi montrer tant d'étonnement en parlant des Américaines. (D. L. R.)

Note LXV, page 255.

M. Godin le jeune, qui pendant quinze ans a résidé parmi les Indiens du Pérou et de Quito, et pendant vingt ans dans la colonie française de Cayenne, où il y a un commerce suivi avec les Galibis et d'autres peuplades de l'Orénoque, observe que la vigueur de la constitution des Américains est exactement en raison de leur habitude au travail. Les Indiens des climats chauds, tels que ceux des côtes de la mer du Sud, de la rivière des Amazones et de celle de l'Orénoque, ne peuvent pas être comparés pour la force à ceux des régions froides ; « cependant, dit-il, il part tous les jours des chaloupes de Para, établissement portugais sur la rivière des Amazones, pour remonter la rivière malgré la rapidité de son cours : ces chaloupes, avec les mêmes rameurs, se rendent à San-Pablo, qui est à huit cents lieues au delà. On ne trouvera aucun équipage de blancs, ni même de nègres, en état de résister à une pareille fatigue, comme les Portugais en ont fait l'expérience ; cependant, c'est ce qu'on voit faire tous les jours aux Indiens, parce qu'ils y sont habitués depuis leur enfance. » (*Manuscrit entre les mains de l'auteur*.)

Note LXVI, page 257.

La question de savoir d'où provient la couleur noire des nègres a beaucoup occupé les savants : elle n'est pas encore résolue, et ne le sera peut-être jamais. Ce qui paraît néanmoins généralement admis aujourd'hui, c'est que le plus ou moins de force des rayons du soleil ne brunit pas graduellement la peau de l'homme jusqu'au point de la faire devenir tout-à-fait noire sous la zone torride ; que par conséquent l'action puissante de la chaleur n'est point la cause *unique* de cette singulière variété de l'espèce humaine, ainsi que le croyait Robertson. On peut consulter, pour plus de développements, l'Histoire du genre humain, par M. Virey, l'article *Homme* du même savant, dans le Dictionnaire des Sciences médicales, l'Histoire naturelle des races hu-

maines du nord-est de l'Europe, de l'Asie boréale et orientale, et de l'Afrique australe, par M. Desmoulins, etc., etc. (D. L. R.)

Note LXVII, page 257.

Don Antoine Ulloa, qui a parcouru une grande partie du Pérou et du Chili, le royaume de la Nouvelle-Grenade et plusieurs autres provinces qui bordent le golfe du Mexique, pendant les dix années qu'il a travaillé avec les mathématiciens français, et qui eut ensuite occasion de voir les habitants de l'Amérique septentrionale, dit : « Quand on a vu un seul Américain, on peut dire qu'on les a tous vus, tant ils se ressemblent par le teint et par la figure. » Notic. Americanas, p. 308[1]. Un observateur plus ancien, Pedro de Cieça de Léon, un des conquérants du Pérou[2], qui a traversé aussi plusieurs provinces de l'Amérique, assure que ces peuples, hommes et femmes, paraissent être tous enfants d'un même père et d'une même mère, malgré le nombre infini de peuplades ou de nations, et la diversité des climats qu'ils habitent. Chronica del Peru, part. I, cap. 19. On ne peut pas douter qu'il n'y ait une certaine combinaison de traits et un certain air particulier qui forment ce qu'on peut appeler une figure européenne ou asiatique. Il doit donc y en avoir une aussi qu'on peut nommer figure américaine et qui doit être propre à la race entière. Ce caractère général peut frapper les voyageurs au premier coup-d'œil, tandis que les nuances qui distinguent les peuples de différentes régions échappent à leurs observations. Mais lorsque des personnes qui ont si longtemps résidé parmi les Américains attestent toutes cette ressemblance de figure dans les différents climats, nous pouvons en conclure qu'elle est plus remarquable que celle d'aucune autre race d'hommes. Voyez aussi Garcia, Orig. de los Indios, p. 54, 242. Torquemada, Monarch. Ind., II, 571.

Note LXVIII, page 258.

M. Le chevalier Pinto dit qu'on lui a assuré que dans les parties intérieures du Brésil on trouve quelques individus qui ressemblent aux Blafards du Darien, mais que la race ne s'en propage point et que leurs enfants sont semblables aux autres Américains. Cette espèce d'hommes est cependant peu connue. (*Manuscrit entre les mains de l'auteur.*)

[1] Cette citation est à peu près exacte; cependant D. Ant. de Ulloa (*Not. amer. entreten.* 17, § 3.) ne parle pas de la ressemblance de la figure, mais de l'ensemble, de la contexture des parties du corps (*contextura*), et il ajoute qu'ils diffèrent beaucoup quant à la stature et à la corpulence. (D. L. R.)

[2] Cieça de Léon termina sa chronique du Pérou en 1550 ; la première partie a seule été imprimée à Séville en 1553. (D. L. R.)

Note LXIX, page 261.

L'auteur des recherches philosophiques, etc., t. I, p. 281, III, 181, etc., a rassemblé et constaté avec beaucoup d'exactitude les témoignages de plusieurs voyageurs touchant les Patagons. Depuis la publication de cet ouvrage, plusieurs navigateurs ont visité les terres magellaniques, et diffèrent beaucoup, ainsi que leurs prédécesseurs, dans les relations qu'ils ont données des habitants de ce pays. Suivant le commodore Byron et son équipage, qui passèrent le détroit en 1764, la grandeur ordinaire des Patagons est de huit pieds anglais; plusieurs même sont beaucoup plus grands. Phil. transact., vol. LVII, p. 78. Les capitaines Wallis et Carteret, qui les ont réellement mesurés en 1766, disent qu'ils ont six pieds et jusqu'à six pieds cinq et sept pouces. Phil. transact., vol. LX, p. 22. Ces derniers paraissent cependant avoir été le même peuple dont on a si fort exagéré la grandeur en 1764, puisque plusieurs avaient encore des colliers et de la flanelle rouge de la même espèce que celle qu'on avait mise à bord du vaisseau du capitaine Wallis; d'où il conclut bien naturellement qu'ils avaient reçu ces présents de M. Byron. Voyages rédigés par Hawkesworth, t. I. M. de Bougainville les mesura de nouveau en 1767, et son rapport s'approche beaucoup de celui du capitaine Wallis. Voyages, t. I, p. 242. Aux témoignages que je viens de citer, j'en ajouterai encore un autre d'un grand poids. En 1762, don Bernardo Ibagnez d'Echavarri accompagna le marquis de Valdelirios à Buénos-Ayres, où il résida pendant plusieurs années. C'est un auteur judicieux, et qui, parmi ses compatriotes, passe pour ne s'être pas écarté de la vérité. En parlant des contrées qui se trouvent à l'extrémité méridionale de l'Amérique, il dit : « Par quels Indiens sont-elles habitées? Ce n'est certainement pas par les fabuleux Patagons, qui, à ce qu'on prétend, occupent ce district. Plusieurs témoins oculaires qui ont vécu et commercé avec ces Indiens m'en ont donné une description exacte. Ils sont de la même taille que les Espagnols; je n'en ai jamais vu qui eût plus de deux *vares* et deux ou trois pouces; » c'est-à-dire environ 80 ou 81,332 pouces anglais [1], si M. Echavarri a calculé d'après la *vare* de Madrid; ce qui s'accorde beaucoup avec la mesure donnée par le capitaine Wallis. Reyno Jesuitico, p. 238. M. Falkner, qui a demeuré pendant quarante ans comme missionnaire dans les parties méridionales de l'Amérique, dit : « Les « Patagons ou *Puelches* sont un peuple d'une grande taille; mais je « n'ai jamais entendu parler de cette race de géants dont quelques « voyageurs ont fait mention, quoique j'aie vu des individus des diffé- « rentes peuplades des Indiens méridionaux. » Introduct. p. 26.

[1] Environ 6 pieds 4 pouces de France. (D. L. R.)

Note LXX, page 262.

« Les Patagons [1], dit M. P. Lesson, ont été regardés par un grand nombre de voyageurs comme formant une race remarquable par sa haute stature et à laquelle le nom de géants convenait parfaitement bien. D'autres, au contraire, ont traité de chimériques les récits de ceux qui mentionnent cette grande taille, et affirment n'avoir vu sur les bords du détroit de Magellan que des peuples n'ayant point de proportions autres que celles de la plupart des Européens. Dans une telle divergence d'opinions, il serait peut-être difficile de présenter un résultat positif, si les faits ne se trouvaient point aujourd'hui nettement et clairement exprimés par des hommes estimables et judicieux.

« L'intelligence répugne toujours à admettre l'existence d'une race privilégiée qui serait ainsi en opposition avec l'organisation humaine. Le vulgaire, ami du merveilleux, a, dans tous les temps, aimé à se faire illusion, et créé dans son imagination des géants d'une force prodigieuse dont la poésie et puis la mythologie se sont emparées. C'est ainsi que la fable nous a conservé le souvenir des Lestrigons, des Cyclopes, de ce Polyphème qui peignait sa chevelure avec un râteau, des Titans, qui voulurent escalader le ciel, etc., etc. On conçoit que lorsque des aventuriers hardis, qui les premiers s'élancèrent dans les parages nouveaux des terres magellaniques ou de la mer du Sud, publièrent leurs récits, on dut éprouver une vive surprise des nouveautés qu'ils racontaient, non sans les entremêler de mensonges. Leur peinture des Patagons vivant sur les bords du détroit fameux ouvert à l'extrémité sud de l'Amérique dut paraître surtout extraordinaire; et lorsque de nouveaux voyageurs vinrent, après les précédents, démentir les faits qu'ils avaient avancés, nier la grande taille des Patagons, l'opinion flotta incertaine entre les diverses narrations, et adopta, suivant l'ordinaire et sans faire de concessions, telle ou telle manière de voir. Combien d'auteurs ont traité de mensonge avéré ce que d'autres regardaient comme une vérité palpable et reconnue! On ne peut cependant se dispenser d'admettre comme un fait positif que des peuplades, remarquables par leur grande taille, habitent temporairement les bords du détroit de Magellan, et que parfois des tribus plus misérables et de stature moyenne s'y présentent à leur tour et viennent ainsi donner aux Européens qui s'y rencontrent dans ces circonstances une idée opposée à la croyance commune sur les Patagons. On ne peut se dissimuler toutefois que beaucoup d'écrits présentent de l'exagération dans la stature de ces peuples, qu'on a

[1] Le mot espagnol *Patagon* ou *Paton* signifie *pied large, pied plat, grand pied.* (D. L. R.)

portée jusqu'à 8 et 10 pieds anglais; aussi est-il plus convenable de se fier aux rapports des navigateurs modernes, plus amis de la vérité, qui la réduisent à des proportions plus voisines des nôtres et qui nous montrent la tribu des Patagons comme une race conservée pure, douée d'un physique imposant, plein de force et de vigueur. Dans l'état actuel de nos connaissances à l'égard de ces peuples, il est sans doute plus simple de classer les diverses opinions émises sur eux.

« Magellan, dont le nom est attaché au fameux détroit qu'il découvrit, est le premier navigateur qui mentionne la haute taille des Patagons. La mesure approximative qu'il indique est à peu près de 6 pieds et demi [1]. La Barbinais a emprunté une tradition des Péruviens, consignée dans l'Histoire du Pérou de l'Indien Garcilaso et dans les œuvres de Torquemada, qui rapporte « que les Péruviens, en descendant des montagnes, après un déluge, trouvèrent les plaines occupées par une race de géants dont les mœurs étaient féroces. » Turner, enfin (1610), dit avoir vu une race de géants sur les bords de la rivière de la Plata, et décrivit même les os qu'il pensait leur avoir appartenu. En 1592, Cavendish porta à 14 palmes de hauteur deux Patagons qu'il mesura. Le menteur Sarmiento (1579), qui voyait partout des châteaux et des colonnades, ne balance pas à dire que le Patagon qu'ils prirent était géant entre les autres géants. Hawkins dit de ces peuples que leur haute taille les fait appeler *géants* par plusieurs voyageurs. Pigafetta (1519) donne à ceux du port Saint-Julien 8 palmes ou 7 pieds. Knivet (1592) donne 15 ou 16 palmes aux géants du fort Désiré; et enchérissant encore sur ses prédécesseurs, Sebald de Wert (1598) accorde jusqu'à 10 ou 11 pieds de haut à ceux qu'il vit dans la *Baie-Verte*. Olivier de Nort (1598) trouva au port Désiré des hommes de grande stature, ayant le regard terrible, nommés *Tiremenen*, et hauts de 11 ou 12 pieds. Jacques Lemaire et Guillaume Schouten (1615) parlent des ossements de Patagons qu'ils déterrèrent, dont les dimensions leur prouvèrent que ces hommes avaient 10 ou 11 pieds de haut.

« Byron (1764), qui communiqua avec les Patagons, dont le nombre était de plus de cinq cents, les peint comme des hommes dont les plus petits n'avaient pas moins de huit pieds anglais [2], et parmi lesquels il y en avait de beaucoup plus grands. Wallis (1767), dans la baie d'Élisabeth, vit deux troupes de naturels couverts de peaux de veau marin et exhalant une horrible puanteur. Ils étaient

[1] « Cet homme était si grand, dit Pigafetta en parlant d'un Patagon, que notre tête touchait à peine à sa ceinture. » *Venne un uomo de statura de gigante... Questo era tanto grande che li davamo alla cintura.* (D. L. R.)

[2] Le pied anglais est de 11 pouces 3 lignes de France. (D. L. R.)



d'une taille beaucoup plus petite que ceux qu'on avait vus précédemment, et le plus grand d'entre eux n'avait pas plus de 5 pieds 6 pouces [1].

« Cook, dans son premier voyage (1769), décrit ainsi les naturels qu'il trouva à la baie de Bon-Succès : « Ils sont gros et mal faits : leur stature est de 5 pieds 9 ou 10 pouces. » M. de La Giraudais, commandant la flûte *l'Étoile* (1766), dit que le moindre de ceux qu'il aperçut avait 5 pieds 7 pouces ; et M. Duclos-Guyot, capitaine de la frégate *l'Aigle*, en rencontra de beaucoup plus grands. Forster, en parlant des Patagons, s'exprime ainsi, page 25 : « C'est un étrange phénomène, de voir toute une nation conserver une stature d'une grandeur si remarquable, tandis qu'au sud du détroit de Magellan, sur la terre de Feu, on rencontre une race abâtardie et dégénérée, qui paraîtrait descendre de la tribu des Huilliches, décrite par M. Falkner (Descript. of Patagonia). »

« L'expédition de Malaspina au détroit de Magellan a donné sur ce sujet des détails positifs qui nous paraissent complétement concluants. On trouva que la taille moyenne des Patagons est de 6 pieds et demi, et que les plus grands avaient 7 pieds 1 pouce [2]. De telles observations au XIX[e] siècle sont décisives, et d'ailleurs elles sont confirmées par celles de M. Gauthier, capitaine d'un navire baleinier français, qui visita dernièrement ces contrées.

« Cependant si on rencontre dans Pernetty, Frezier, le père Feuillée, et dans les auteurs que nous avons cités, des témoignages aussi unanimes, on trouve également des contradicteurs, tels que Wood, Narborough (1670). Les Patagons du hâvre Saint-Julien sont d'une taille médiocre, mais bien faits, dit ce navigateur. De Gennes (1696) s'exprime ainsi : Ce sont ces Patagons (*Port-Famine*), que quelques auteurs nous disent avoir 8 ou 10 pieds de haut : le plus élevé d'entre eux n'a pas 6 pieds. De nos jours (1825) le marin anglais Wedell tourne en ridicule les rapports des précédents voyageurs qui représentent ce pays comme étant habité par une race de géants. Il dit que,

[1] Wallis dit textuellement que les plus grands Patagons qu'il vit avaient 6 pieds 7 pouces anglais de haut (environ 6 pieds 2 pouces de France), un plus grand nombre 6 pieds 5 pouces et 6 pieds 6 pouces ; mais la majorité d'entre eux de 5 pieds 10 pouces à 6 pieds anglais. (D. L. R.)

[2] « Les naturels, que Magellan a sans aucun motif appelés Patagons, furent mesurés par nous scrupuleusement, dit l'auteur de la Relacion del ultimo viage al Estrecho de Magallanes de la fregata de S M. Santa Maria de la Cabeza en los años de 1785 y 1786. Madrid 1788. Nous trouvâmes que les plus grands n'avaient pas plus de 7 pieds 1 pouce 1 quart, mesure de Burgos, ou 6 pieds 2 pouces 6 lignes de France (le pied de Burgos est d'environ 10 pouces 5 lignes 1 tiers de France), et que leur taille moyenne était de 6 pieds et demi à 7 pieds. » (D. L. R.)

d'après les renseignements qu'il se procura, leur taille ne diffère point de celle des habitants de la terre de Feu, qui est de 5 pieds 5 pouces à 6 pieds au plus.

« Tels sont les renseignements les plus authentiques qu'on ait aujourd'hui pour aborder une question intéressante en elle-même, et qui pendant longtemps a été l'objet de l'avide curiosité des gens instruits. On ne peut nier que véritablement des peuples de grande taille ne vivent à certaines époques dans les vastes pampas du détroit de Magellan. On ne peut se dispenser d'admettre, d'un autre côté, que des peuplades de taille moyenne n'y habitent également, et que, tour à tour prises l'une pour l'autre, elles n'aient été la source des discordances qu'on trouve dans les récits dont nous avons rapporté la substance.

« On sait, en effet, que la terre de Feu, la terre des États, sont peuplées par des hordes misérables, et déjà rabougries par l'inclémence du climat. Tous les navigateurs peignent les Pécherais comme de dégoûtantes créatures. D'une autre part, les Espagnols ont écrit que les tribus nombreuses qui sont éparses dans la partie australe de l'Amérique variaient à l'infini, et que parmi des races de forte taille, on trouve parfois des tribus de stature médiocre et ordinaire, et les naufragés du *Wagger*, de l'escadre d'Anson, qui traversèrent toute cette étendue de terrain, s'accordent sur ce point. Mais ces tribus, errantes à la manière des Tartares, changeant de place et de lieu avec leurs familles, suivant que les pâturages s'épuisent dans les lieux qu'elles fréquentent, se sont souvent transportées à de grandes distances; et on ne peut douter que les Patagons eux-mêmes ne soient dans ce cas, et qu'ils ne parcourent ces immenses déserts, suivant les époques et les saisons. Plusieurs auteurs disent que les *Houiliches*, qui habitent depuis l'Archipel de Chonos jusqu'au golfe de Pennas, étendent leurs courses jusque vers l'entrée du détroit. Il en est de même des Puelches ou Montagnards, dont quelques-uns ont jusqu'à 7 pieds de haut, et que *Falkner* croit être ceux que plusieurs des voyageurs mentionnent dans les hâvres de Saint-Julien ou de Port-Famine. Les *Tehuels*, tribu des précédents, et qui habitent entre la *Comarca* déserte et les Andes, hauts de 6 pieds communément, et souvent de 7, habitués au cheval, qu'ils manient avec adresse, seraient également les Patagons, montés sur des chevaux des navigateurs modernes. Au dire du même missionnaire, les peuples ne seraient donc pas confinés à ce qu'on appelle habituellement *Patagonie*, qui comprend le sud de l'Amérique, à partir du 46e degré de latitude?

« Sans adopter aveuglément la haute stature accordée aux Patagons par les vieux écrivains, on ne peut aujourd'hui, sans un scepticisme

trop exclusif, ne pas croire à l'existence d'une race d'hommes robustes, de grande stature, qui sans être des géants n'en sont pas moins très-supérieurs aux Européens par la taille. Ces tribus, placées sous un ciel tempéré ou même froid, ne sont point, comme les habitants du pôle nord, rabougries par un climat rigoureux ; on a même remarqué que les 40 à 50 parallèles étaient les plus propices pour conserver aux hommes le développement de leur stature, que compriment et rapetissent les latitudes plus élevées, etc., etc., etc. »

M. Lesson termine sa notice par des considérations et des rapprochements qu'il serait trop long de rapporter ici. (D. L. R.)

Note LXXI, page 264.

Antoine Sanchez Ribeiro, savant et ingénieux médecin, a publié en 1765 une dissertation par laquelle il cherche à prouver que cette maladie n'a pas été apportée de l'Amérique, mais qu'elle a pris naissance en Europe, où elle a été la suite d'une maladie épidémique et maligne. Si je voulais entrer ici dans une discussion sur ce sujet, dont je n'aurais pas parlé s'il n'avait pas été intimement lié avec mes recherches, il ne serait pas difficile de faire voir quelques méprises dans les faits sur lesquels ce médecin se fonde, et quelques erreurs dans les conséquences qu'il en tire. La communication rapide de ce mal, de l'Espagne sur toute l'Europe, paraît ressembler plutôt au progrès d'une épidémie qu'à une maladie transmise par contagion. On en a parlé pour la première fois en 1493, et avant l'année 1497 ce mal s'était déclaré dans presque toutes les contrées de l'Europe avec des symptômes si alarmants, qu'on jugea nécessaire d'interposer l'autorité civile pour en arrêter le progrès. Depuis la publication de cet ouvrage, on m'a communiqué une seconde édition de la dissertation du docteur Sanchez. Elle renferme plusieurs faits nouveaux à l'appui de son opinion, qu'il défend par des arguments si plausibles, qu'elle me semble mériter de fixer l'attention et les recherches des plus habiles médecins [1].

[1] La question de savoir si la syphilis était endémique dans le Nouveau-Monde, et si elle a été apportée d'Amérique, a été traitée avec beaucoup de développement, par l'abbé Clavigero, dans la neuvième dissertation qui se trouve à la suite de sa Storia antica del Messico. Ce savant ecclésiastique rapporte dans la première section l'opinion des principaux médecins sur l'origine de la syphilis. Il établit, dans la seconde et dans la troisième, que cette maladie a pu être introduite en Europe par des communications avec d'autres parties de l'ancien continent, et qu'elle a même pu se développer en Europe sans contagion. Il termine sa dissertation en disant qu'il est impossible d'affirmer si la syphilis est née en Europe ou en Amérique; mais que dans cet état d'incertitude, il se range à l'opinion de Sydenham, qui la fait venir de la Guinée ou de quelque autre contrée de l'Afrique équinoxiale.

MM. les docteurs Cullerier et Bard ont discuté la même question dans l'article

Note LXXII, page 267.

Le peuple d'Otahiti n'a point de terme pour signifier un plus grand nombre que celui de deux cents, qui suffit pour ses calculs. Relation des voyages, etc., par Hawkesworth, traduct. franc. in-4°, Paris, 1774, tome II, p. 502.

Note LXXIII, page 272.

Comme la peinture que j'ai faite des nations sauvages diffère beaucoup de celle que nous en ont donnée des auteurs très-estimables, il est peut-être nécessaire de produire ici quelques-unes des autorités sur lesquelles j'ai fondé ma description. Jamais les mœurs des sauvages n'ont été décrites par des personnes plus en état de les observer avec discernement que par les philosophes employés en 1735 par la France et l'Espagne pour déterminer la figure de la terre. M. Bouguer, don Antonio Ulloa et don George Juan ont vécu longtemps parmi les nations les moins civilisées du Pérou. M. de La Condamine a eu non-seulement aussi cette occasion de les observer, mais en descendant le Maragnon il a été à portée de voir les différentes peuplades qui habitent sur les bords de cette rivière dans son long cours au travers du continent de l'Amérique méridionale.

Il y a un rapport frappant entre les descriptions qu'ils nous ont données du caractère des Américains. « Ils sont tous d'une paresse extrême, dit Bouguer; ils passeront des journées entières dans la même place, assis sur leurs talons sans remuer ni sans rien dire... On ne peut

SYPHILIS du Dictionnaire des sciences médicales. Ces savants médecins ne se prononcent pas entre les différentes opinions émises avant eux, et ils terminent leur article en disant :

« Nous rapportons ces opinions sans les discuter, sans les adopter, mais seulement pour présenter tous les motifs d'incertitude qui ont lieu sur ce point. »

Les mêmes docteurs avaient déjà discuté dans le même article deux autres questions qui se rattachent à la première, celle de savoir si la syphilis existait avant la fin du seizième siècle, et si elle avait paru spontanément à cette époque, et ils concluent que l'une et l'autre de ces suppositions peuvent être également admises et rejetées, parce qu'il y a de fortes raisons pour et d'aussi fortes raisons contre.

Nous croyons devoir ajouter que Jean de Carbondala, chirurgien célèbre, né à Santhia, en Piémont, a composé, vers la fin du treizième siècle, un traité intitulé : De Operatione manuali, conservé par Marc de Vergasco, son élève et son compatriote, traité qui est resté manuscrit, et que l'auteur parle de la maladie vénérienne dans le chapitre XLII, et surtout dans le chapitre XLVIII du premier livre, De pustulis albis ut milium et rubeis et fissuris et corruptionibus quæ fiunt in virgâ et circa prepucium propter coytum cum feda vel meretrice. Dans ce chapitre, il ne fait point mention du mercure et de ses préparations; cependant il les connaissait puisqu'il s'en servait pour le traitement de la gale. (D. L. R.)

assez dire combien ils montrent d'indifférence pour les richesses et même pour toutes leurs commodités... On ne sait souvent quelle espèce de motif leur proposer lorsqu'on veut en exiger quelque service... On leur offre inutilement quelques pièces d'argent ; ils répondent qu'ils n'ont pas faim. » Voyages au Pérou, in-4°, Paris, 1749, p. 102.

Si on les regarde comme des hommes, les bornes de leur intelligence semblent incompatibles avec l'excellence de l'âme, et leur imbécillité est si visible, qu'à peine en certains cas peut-on se faire d'eux une autre idée que celle qu'on a des bêtes. Rien n'altère la tranquillité de leur âme, également insensible aux revers et aux prospérités. Quoique à demi nus, ils sont aussi contents que le roi le plus somptueux dans ses habillements. Les richesses n'ont pas le moindre attrait pour eux, et l'autorité et les dignités où ils peuvent prétendre leur paraissent si peu des objets d'ambition, qu'un Indien recevra avec la même indifférence l'emploi d'alcade et celui de bourreau, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Rien ne peut les émouvoir ni les faire changer ; l'intérêt n'a aucun pouvoir sur eux, et souvent ils refusent de rendre un petit service, quoique sûrs de recevoir une grosse récompense. La crainte ne fait aucun effet sur eux ; le respect n'en produit pas davantage ; disposition d'autant plus singulière qu'on ne peut la changer par aucun moyen : on ne peut ni les tirer de cette indifférence qui est à l'épreuve des efforts des hommes les plus habiles, ni les faire renoncer à cette grossière ignorance ni à cette négligence insouciante qui déconcertent la prudence de ceux qui s'occupent de leur bien-être. Voyage de Ulloa, tom. I, p. 335, 356. Il cite des traits extraordinaires de ces dispositions singulières, p. 336, 347. « L'insensibilité, dit M. de La Condamine, fait la base du caractère des Américains. Je laisse à décider si on la doit honorer du nom d'*apathie*, ou l'avilir par celui de *stupidité*. Elle naît sans doute du petit nombre de leurs idées, qui ne s'étend pas au delà de leurs besoins. Gloutons jusqu'à la voracité quand ils ont de quoi la satisfaire ; sobres quand la nécessité les y oblige, jusqu'à se passer de tout sans paraître rien désirer ; pusillanimes et poltrons à l'excès si l'ivresse ne les transporte pas ; ennemis du travail ; indifférents à tous motifs de gloire, d'honneur et de reconnaissance ; uniquement occupés de l'objet présent, et toujours déterminés par lui, sans inquiétude pour l'avenir ; incapables de prévoyance et de réflexion : se livrant, quand rien ne les gêne, à une joie puérile, qu'ils manifestent par des sauts et des éclats de rire immodérés, sans objet et sans dessein ; ils passent leur vie sans penser, et ils vieillissent sans sortir de l'enfance dont ils conservent tous les défauts. Si ces reproches ne regardaient que les Indiens de quelques provinces du Pérou, auxquels il ne manque que le nom d'es-

claves, on pourrait croire que cette espèce d'abrutissement naît de la servile dépendance où ils vivent, l'exemple des Grecs modernes prouvant assez combien l'esclavage est propre à dégrader les hommes; mais les Indiens des missions et les sauvages qui jouissent de leur liberté, étant pour le moins aussi bornés, pour ne pas dire aussi stupides que les autres, on ne peut voir sans humiliation combien l'homme abandonné à la simple nature, privé d'éducation et de société, diffère peu de la bête. » Relation abrégée d'un voyage, etc., pag. 52, 53. M. de Chanvalon, observateur intelligent et philosophe, qui se rendit à la Martinique en 1751, et qui y résida pendant six ans, a fait des Caraïbes le portrait suivant : « Ce n'est pas la couleur rougeâtre de leur teint, ce ne sont pas leurs traits différents des nôtres, qui mettent une si grande différence entre eux et nous ; c'est leur excessive simplicité ; ce sont les bornes de leur conception. Leur raison n'est pas plus éclairée ni plus prévoyante que l'instinct des bêtes. Celle des gens de la campagne les plus grossiers, celle même des nègres élevés dans les parties de l'Afrique les plus éloignées du commerce, laisse entrevoir quelquefois une intelligence encore enveloppée, mais capable d'accroissement. Celle des Caraïbes ne paraît presque pas en être susceptible. Si la saine philosophie et la religion ne nous prêtaient pas leurs lumières, si l'on se décidait par les premières impulsions de l'esprit, on serait porté d'abord à croire que ces peuples n'appartiennent pas à la même espèce humaine que nous. Leurs yeux stupides sont le vrai miroir de leur âme ; elle paraît sans fonctions ; leur indolence est extrême. Jamais de soucis pour le moment qui doit succéder au moment présent. » Voyage à la Martinique, pag. 44, 45, 51. MM. de La Borde, Dutertre et Rochefort confirment cette description. « Les marques caractéristiques des Californiens, dit le P. Vénégas, de même que celles de tous les autres Indiens, sont la stupidité et l'insensibilité ; le défaut de connaissance et de réflexion ; l'inconstance, l'impétuosité et un appétit aveugle ; une paresse excessive qui leur fait abhorrer la fatigue et le travail ; l'amour du plaisir et des amusements, quelque insipides et grossiers qu'ils soient ; la pusillanimité et le découragement ; en un mot, le défaut total et absolu de tout ce qui constitue l'homme et le rend raisonnable, inventif, traitable, utile à lui-même et à la société. Il n'est pas aisé aux Européens qui ne sont pas sortis de leur pays de se former une juste idée des peuples dont je parle. On aurait de la peine à trouver dans le recoin le moins fréquenté du globe une nation aussi stupide, aussi bornée, aussi faible d'esprit et de corps que les malheureux Californiens. Leur intelligence ne va pas au delà de ce qu'ils voient : les idées abstraites, les raisonnements les moins compliqués sont hors de leur portée, de manière qu'ils ne perfectionnent

presque jamais leurs premières idées ; encore sont-elles fausses et imparfaites. On a beau leur faire sentir les avantages qu'ils peuvent se procurer de telle ou telle façon, ou en s'abstenant de ce qui les flatte, on ne gagne rien sur eux ; ils ne peuvent comprendre le rapport qu'il y a entre les moyens et les fins ; ils ne savent ce que c'est que de s'occuper à se procurer un bien, ou à se garantir d'un mal dont ils sont menacés. Leur volonté est proportionnée à leurs facultés, et toutes leurs passions n'agissent que dans une sphère très-bornée. Ils n'ont absolument point d'ambition, et ils sont infiniment plus jaloux de passer pour robustes que pour vaillants. Ils ne connaissent ni l'honneur, ni la réputation, ni les titres, ni les postes, ni les distinctions de supériorité ; de manière que l'ambition, ce puissant ressort des actions humaines, qui cause tant de biens apparents et tant de maux réels dans le monde, n'a aucun pouvoir sur eux. Cette disposition d'esprit les rend non-seulement paresseux, indolents, inactifs et ennemis du travail, mais leur fait encore saisir avec empressement le premier objet qui se présente devant eux, pour peu qu'il leur plaise. Ils regardent avec indifférence les services qu'on leur rend et n'en conservent pas le moindre souvenir. En un mot, on peut les comparer à des enfants en qui la raison n'est pas encore développée. C'est proprement une nation chez laquelle aucun individu ne parvient à l'âge viril. » Hist. nat. et civile de la Californie, t. I, pag. 85, 90. M. Ellis parle de même de l'indolence et du caractère inconséquent du peuple qu'on trouve près de la baie d'Hudson. Voyage, pag. 194, 195.

Les Américains sont si stupides que tous les nègres en général ont une aptitude beaucoup plus grande qu'eux à apprendre les différentes choses qu'on veut leur enseigner, et dont il leur est impossible de saisir l'idée ; c'est pourquoi les nègres, quoique esclaves, se croient des êtres d'une nature supérieure aux Américains, qu'ils ne regardent qu'avec mépris, comme incapables de discernement et de raison. Ulloa, Notic. Americ., pag. 322, 323.

Note LXXIV, page 276.

J'ai remarqué précédemment que c'est pour la même raison qu'ils ne cherchent jamais à élever les enfants faibles ou mal faits. Ces idées sont si profondément imprimées dans l'esprit des Américains, que les Péruviens, qui sont très-civilisés si on les compare avec les peuples sauvages dont je dépeins les mœurs, les ont retenues malgré leur commerce journalier avec les Espagnols. Ce peuple regarde encore la naissance des jumeaux comme un événement de mauvais augure, et les parents ont recours à des actes de la plus rigoureuse mortification pour écarter les malheurs dont ils sont menacés. Lorsqu'un enfant est

né avec quelque difformité, ils cherchent à éviter de le faire baptiser, et ce n'est pas sans peine qu'on les engage à le nourrir. Arriaga, Extirpac. de la Idolat. del Peru, pag. 32, 33.

Note LXXV, page 280.

La quantité de poisson qu'on trouve dans les rivières de l'Amérique méridionale est si considérable qu'elle mérite une attention particulière. Le P. Acugna dit « qu'il y a une si grande quantité de poisson dans le Maragnon, qu'on peut le prendre avec la main sans employer aucun artifice; » pag. 138. « L'Orénoque, dit le P. Gumilla, produit une si grande quantité de tortues, outre une variété infinie d'autres poissons, que je ne saurais trouver des termes pour l'exprimer. Je ne doute même pas que ceux qui liront ce que je vais dire ne m'accusent d'exagération; mais je puis les assurer qu'il est aussi difficile de les compter que de compter les grains de sable des bords de cette rivière. On peut juger de leur quantité par la consommation extraordinaire qu'il s'en fait; car toutes les nations voisines de l'Orénoque, et plusieurs même qui en sont éloignées, s'y rendent avec leurs familles pour en faire la pêche, et non-seulement elles s'en nourrissent tout le temps qu'elle dure, mais elles en font même sécher pour les emporter chez elles, y joignant une multitude de corbeilles pleines d'œufs qu'elles ont fait cuire au feu, etc. » Hist. de l'Orénoque, tom. II, chap. 22, pag. 56, 60. M. de La Condamine confirme ces récits, pag. 159.

Note LXXVI, page 280.

Piso a décrit deux de ces plantes, la *cururuape* et la *guajana-timbo*. Il est singulier que, quoiqu'elles opèrent ce fatal effet sur les poissons, bien loin d'être nuisibles à l'homme, on s'en sert avec succès dans la médecine. Piso, lib. IV, cap. 88. Bancroft parle d'une autre plante nommée *hiarrée*, dont une petite quantité suffit pour enivrer les poissons à une distance considérable; de sorte qu'en peu de minutes ils flottent sans mouvement sur la surface de l'eau, où il est facile de les prendre. Nat. Hist. of Guiana, pag. 106.

Note LXXVII, page 282.

Nous avons des exemples remarquables des malheurs auxquels des nations sauvages ont été exposées par la famine. Alvar-Nugnès Cabeça de Vaca, l'un des plus vertueux aventuriers espagnols, est demeuré près de neuf ans parmi les sauvages de la Floride qui ignoraient toute espèce d'agriculture, et dont la nourriture était aussi mauvaise que précaire. « Ils vivent principalement, dit-il, des racines

des plantes, qu'ils ne se procurent qu'avec beaucoup de peine, en errant de tous côtés pour les chercher. Ils tuent quelquefois un peu de gibier ou prennent du poisson, mais en si petite quantité, que la faim les oblige à manger des araignées, des œufs de fourmi, des vers, des lézards, des serpents, et une espèce de terre onctueuse ; je suis même persuadé que s'il se trouvait dans ce pays quelques pierres, ils les avaleraient. Ils gardent les arêtes de poisson et de serpent qu'ils réduisent en poudre pour les manger. La seule saison pendant laquelle ils ne souffrent point de la famine est celle où mûrit un certain fruit qu'ils nomment *tunas*, et une espèce de poire *prickly* appelée par eux *opuntia*, d'une couleur jaune, ayant un goût insipide. Ils sont quelquefois obligés de voyager fort loin du lieu de leur résidence habituelle pour s'en procurer. » Naufragios, cap. 18, pag. 20, 21, 22. C. de Vaca remarque dans un autre endroit qu'ils sont souvent réduits à passer deux ou trois jours sans manger. Cap. 24, pag. 27.

Note LXXVIII, page 283.

M. Fermin a donné une description exacte des deux espèces de manioc, avec des détails sur la manière de les cultiver, et il y a joint quelques expériences qu'il a faites pour se convaincre des qualités vénéneuses du suc extrait de l'espèce qu'il appelle *cassave amère*, connue parmi les Espagnols sous le nom de *yuca-brava*. Descript. de Surinam, t. I, p. 66.

Note LXXIX, page 283.

On trouve le bananier en Asie et en Afrique aussi bien qu'en Amérique. Oviedo prétend que ce n'est point une plante indigène du Nouveau-Monde, mais qu'elle a été portée à l'Espagnole en 1516 par le P. Thomas de Berlanga, qui l'avait prise aux îles Canaries où les boutures originaires en avaient été apportées des Indes-Orientales. Oviedo, lib. VIII, cap. 1. Cependant l'opinion d'Acosta et d'autres naturalistes, qui le regardent comme une plante de l'Amérique, paraît mieux fondée. Acosta, Hist. nat., l. IV, p. 21. Elle était cultivée par des tribus sauvages de l'Amérique qui avaient peu de communication avec les Espagnols, et qui étaient privées de cette intelligence qui porte l'homme à imiter des nations étrangères ce qui peut lui être utile. Gumil., III, p. 186. Wafer's Voyage, p. 87.

Note LXXX, page 285.

Il est surprenant qu'Acosta, l'un des écrivains les plus exacts et les plus instruits sur les affaires d'Amérique, affirme que le maïs, quoique cultivé sur le continent, n'était pas connu dans les îles, où l'on ne

mangeait que du pain de cassave. Hist. nat., lib. IV, cap. 16. Mais P. Martyr, dans le premier livre de sa première Décade, qu'il écrivit en 1493, après que Colomb fut revenu de son premier voyage, cite expressément le maïs comme une plante cultivée par les insulaires, et dont ils faisaient du pain : p. 7. Gomara assure aussi qu'ils connaissaient la culture du maïs. Hist. gener., chap. 28. Oviedo décrit le maïs sans dire que ce fût une plante qui n'était pas naturelle à l'Espagnole. Lib. VII, cap. 1.

Note LXXXI, page 288.

« Avant l'arrivée des Espagnols, les Chiliens connaissaient l'art d'extraire l'or et l'argent du minerai, en le faisant fondre dans des pots, à l'aide d'un courant d'air.

« Leurs instruments tranchants étaient faits d'une espèce de bronze natif qu'on rencontre dans le pays. C'est un mélange naturel de cuivre, de zinc et d'antimoine, appelé *campanil* par les Espagnols.

« On croit qu'ils ignoraient l'art de fondre le fer. Ils se servaient néanmoins de ce métal pour armer leurs flèches; mais on présume qu'ils employaient à cet effet du fer natif ou météorique, dont on a découvert une masse considérable dans la province de Santiago-del-Estero, au nord de celle de Cordova. » (D. L. R.)

Note LXXXII, page 290.

La Nouvelle-Hollande, pays qu'on ne connaissait autrefois que de nom, mais qui depuis peu a été visitée par des observateurs intelligents, est située dans une région du globe où l'on doit jouir d'un climat très-heureux, puisqu'elle s'étend depuis le dixième jusqu'au trente-huitième degré de latitude méridionale. Sa surface carrée est plus grande que celle de toute l'Europe [1]. Le peuple qui en habite les différentes parties paraît ne former qu'une seule race. Il est évidemment moins

[1] L'étendue de la Nouvelle-Hollande est moins considérable que celle de l'Europe, malgré l'assertion contraire de Robertson.

Suivant M. de Freycinet, Voyages aux Terres Australes,

	Lieues carrées de 25 au degré.
l'Europe a une superficie de	501,875
la Nouvelle-Hollande de	384,375
	Milles carrés de 60 au degré
A. Balbi donne à l'Europe (bornée au Don) une sup. de	2,787,000
et à la Nouvelle-Hollande	2,205,200

M. Brué évalue la superficie de cette dernière partie du monde à 383,500 lieues carrées de 25 au degré, qui équivalent à 2,208,960 milles carrés de 60 au degré. La surface de la Nouvelle-Hollande et celle de l'Europe sont donc à peu près dans le rapport de 3 à 4, ou plutôt de 3 à 3 3/4. (D. L. R.)

civilisé que la plupart des Américains, et a fait moins de progrès dans les arts de la vie. On n'aperçoit pas la moindre trace de culture dans toute cette vaste étendue de terre. Les habitants sont en si petit nombre que le pays paraît presque désert. Leurs tribus sont beaucoup moins considérables que celles de l'Amérique. Ils ne vivent, pour ainsi dire, que de poisson; ils n'ont point de demeure fixe, mais ils errent de côté et d'autre pour chercher leur nourriture. Les deux sexes vont entièrement nus. Leurs habitations, leurs ustensiles, etc., sont plus simples et plus grossiers que ceux des Américains. Voyage, etc., par Hawkesworth, t. III, p. 104, etc., in-4°. La Nouvelle-Hollande est peut-être le pays où l'on trouve l'homme dans l'état de la plus grande ignorance, et où il nous offre le plus triste exemple de sa condition et de ses moyens dans cet état de nature brute. Si, dans la suite, de nouveaux voyageurs y font des recherches plus exactes, la comparaison des mœurs de ses habitants avec celles des Américains ne pourra manquer de former un article intéressant et instructif pour l'histoire de l'espèce humaine.

Note LXXXIII, page 290.

Le P. Gabriel Marest, que les affaires de sa mission obligèrent de se rendre de *Cascaskias*, village des Illinois, à *Michillimakinac*, c'est-à-dire à plus de trois cents lieues de là, nous donne de ce pays la description suivante : « Nous avons marché pendant douze jours sans rencontrer une seule âme. Tantôt nous nous trouvions dans des prairies à perte de vue, coupées de ruisseaux et de rivières, sans trouver aucun sentier qui nous guidât; tantôt il fallait nous ouvrir un passage à travers des forêts épaisses, au milieu de broussailles remplies de ronces et d'épines; d'autres fois nous avions à passer des marais pleins de fange, où nous enfoncions quelquefois jusqu'à la ceinture. Après avoir bien fatigué pendant le jour, il nous fallait prendre le repos de la nuit sur l'herbe ou sur quelques feuillages, exposés au vent, à la pluie et aux injures de l'air. » Lett. édif., p. 360, 361. Le Dr. Brickell, dans une course qu'il fit en 1730, de la Caroline septentrionale vers les montagnes, marcha quinze jours sans rencontrer une seule créature humaine. Nat. Hist. of North Carolina, p. 389. Diego de Ordas, qui voulut former un établissement dans l'Amérique méridionale en 1532, parcourut de même ce pays pendant quinze jours sans y trouver un seul habitant. Herrera, decad. V, lib. I, cap. 11.

Note LXXXIV, page 290.

Je suis fort porté à croire que la communauté de biens et la jouissance commune des vivres ne sont connues que des peuples chasseurs les plus sauvages, et que l'idée du droit exclusif de propriété sur les

fruits de la terre naît chez une nation au moment où elle connaît quelque espèce d'agriculture ou d'industrie réglée. Les détails que j'ai reçus sur l'état de la propriété chez les Indiens de différentes parties de l'Amérique me confirment dans cette opinion. « L'idée des naturels du Brésil touchant la propriété, est que si quelqu'un a cultivé un champ, lui seul doit jouir de son produit, sans qu'un autre y puisse prétendre. Tout ce qu'un individu ou une famille prend à la chasse ou à la pêche appartient de droit à cet individu ou à cette famille, sans qu'on soit obligé d'en faire part à qui que ce soit, excepté aux caciques ou à quelque parent malade. Si quelqu'un du village entre dans leurs cabanes, il peut s'y asseoir et manger sans en demander la permission; mais ce n'est qu'une conséquence de leur principe général d'hospitalité; car je ne me suis jamais aperçu qu'ils partageassent la récolte de leurs champs ou le produit de leur chasse, ce qu'on aurait pu regarder comme le résultat de quelque idée de communauté de biens. Ils sont au contraire si attachés à ce qu'ils regardent comme leur bien propre, qu'il serait très-dangereux de vouloir les en priver. Je n'ai jamais vu ni entendu parler d'aucune nation indienne de l'Amérique méridionale, parmi laquelle cette communauté de biens qu'on vante tant soit connue. Ce qui coûta le plus aux Jésuites à faire goûter aux Indiens du Paraguay, fut la jouissance commune des biens, qu'ils introduisirent dans leurs missions, et qui était contraire aux idées antérieures des Indiens. Ils connaissaient les droits d'une propriété privée et exclusive, et ne se soumirent qu'avec répugnance à des lois qui y étaient opposées. » Manuscrit de M. le chevalier de Pinto, entre les mains de l'auteur. « La possession actuelle, dit un missionnaire qui pendant plusieurs années a résidé parmi les Indiens des cinq nations, donne un droit sur un terrain; mais lorsque le possesseur le quitte, un autre a le même droit de s'en rendre maître qu'avait eu celui qui vient de le quitter. Cette loi ou cette coutume ne regarde pas seulement le terrain sur lequel est bâtie une maison, mais encore un champ cultivé. Si quelqu'un a préparé une pièce de terre pour y bâtir ou planter, personne n'a le droit de le troubler, et moins encore de lui enlever le fruit de ses travaux, à moins qu'il ne renonce lui-même à sa possession; mais je n'ai jamais entendu parler d'un acte formel de cession d'un Indien à un autre dans leur état naturel. Les limites de chaque canton sont marquées; c'est-à-dire qu'il leur est permis de chasser jusqu'à telle rivière d'un côté et telle montagne de l'autre. Cet espace est occupé et cultivé par des individus et par leurs familles, qui jouissent en particulier du fruit de leur travail et du produit de leur chasse, sans qu'il soit permis à la communauté d'y prétendre. » Manuscrit de M. Gideon Hawley, entre les mains de l'auteur.

Note LXXXV, page 292.

Cette différence entre le caractère des Américains et celui des nègres est si frappante, qu'il est passé en proverbe dans les îles françaises, « que regarder un sauvage de travers, c'est le battre ; le battre, c'est le tuer ; battre un nègre, c'est le nourrir. » Dutertre, t. II, p. 490.

Note LXXXVI, page 293.

La description de l'état politique du peuple de Cinaloa ressemble parfaitement à celui des habitants de l'Amérique septentrionale. « Ils n'ont ni lois ni souverains pour punir les crimes, dit un missionnaire qui a vécu longtemps parmi eux : ils n'ont aussi aucune espèce d'autorité ou de gouvernement politique qui les contienne dans de certaines bornes. Ils reconnaissent à la vérité des caciques qui sont les chefs des familles ou des villages ; mais leur autorité se borne à les commander pendant la guerre ou lorsqu'ils font quelques expéditions contre leurs ennemis. Cette autorité des caciques n'est pas héréditaire, et ils ne la doivent qu'à leur valeur pendant la guerre, ou au pouvoir et au nombre de leurs parents et de leurs amis. Quelquefois même ils obtiennent cette prééminence par leur éloquence à faire valoir leurs propres exploits. » Ribas, Hist. de los triunf., etc., p. 11. L'état des Chiquitos dans l'Amérique méridionale est à peu près le même. « Ils n'ont aucune forme régulière du gouvernement ou de société civile ; mais sur les objets d'intérêt public ils écoutent les conseils de leurs vieillards, qu'ils suivent ordinairement. La dignité de cacique n'est pas héréditaire, et n'est accordée qu'au mérite comme une récompense de la valeur qu'on a montrée à la guerre. Il ne règne parmi eux qu'une espèce d'union imparfaite. Leur société ressemble à une république sans chef, où chacun est le maître de sa personne, et peut, sur le moindre dégoût, se séparer de ceux avec qui il paraissait le plus lié. » Relac. historical de los Chiquitos, por P. Juan Patr. Fernandez, p. 32, 33. Ainsi, il paraît que les nations qui sont dans un même état de société, quoique habitant des climats fort différents, ont les mêmes institutions civiles et la même forme de gouvernement.

Note LXXXVII, page 303.

« J'ai connu des Indiens, dit un auteur fort instruit de leurs mœurs, qui pour se venger ont fait mille milles à travers des forêts impénétrables, des montagnes et des marais de roseaux, exposés à toutes les intempéries de l'air, à la faim et à la soif. Leur désir de vengeance est si violent qu'il fait mépriser tous ces dangers, pourvu qu'ils aient le bonheur d'enlever la chevelure du meurtrier ou d'un

ennemi, afin d'apaiser les ombres irritées de leurs parents massacrés.» Adair, Hist. of Amer. Indians, p. 150.

Note LXXXVIII, page 303.

Les exploits que Piskaret, chef des Algonquins, a exécutés pour la plupart seul ou avec un ou deux de ses compagnons, tiennent une place distinguée dans l'histoire de la fameuse guerre contre les Algonquins et les Iroquois. De la Potherie, tom. I, pag. 297, etc. Colden, Hist. of five nations, p. 125.

Note LXXXIX, page 305.

La vie d'un chef qui échoue dans une expédition est souvent en danger, et il est toujours dégradé du rang qu'il avait obtenu par ses exploits antérieurs. Adair, pag. 388.

Note XC, page 305.

Comme les idées des peuples de l'Amérique septentrionale sur la manière de faire la guerre sont généralement connues, j'ai fondé principalement mes observations sur les témoignages des auteurs qui en ont parlé. Mais on retrouve les mêmes maximes chez d'autres nations du Nouveau-Monde. Un missionnaire judicieux a donné une description des opérations guerrières du peuple du grand Chaco dans l'Amérique méridionale, et ces opérations ressemblent parfaitement à celles des Iroquois. « Presque tous ces Indiens sont anthropophages et n'ont d'autre occupation que la guerre et le pillage. Ils se sont rendus formidables aux Espagnols par leur acharnement dans le combat, et plus encore par les stratagèmes qu'ils emploient pour les surprendre. S'ils ont entrepris de piller une habitation, il n'y a rien qu'ils ne tentent pour tenir dans une fausse sécurité ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent pendant une année entière le moment de fondre sur eux sans s'exposer; ils ont sans cesse des espions en campagne, qui ne marchent que la nuit, se traînant s'il le faut sur les coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. C'est ce qui a fait croire à quelques Espagnols que, par des secrets magiques, ils prenaient la forme de quelque animal pour observer ce qui se passait chez leurs ennemis. Lorsque eux-mêmes ils sont surpris, le désespoir les rend si furieux qu'il n'y a point d'Espagnol qui voulût les combattre à armes égales. On a vu des femmes vendre leur vie bien cher aux soldats les mieux armés. Relacion Chorographica del Gran Chaco de P. Lozano, pag. 79. Hist. génér. des voyages, tom. XIV, pag. 75.

Note XCI, page 306.

Lery, qui a été témoin oculaire d'une bataille entre les Topinambous, tribu du Brésil, et une autre nation puissante avec laquelle ils étaient en guerre, nous a donné un tableau frappant du courage et de la férocité de ces peuples. « Ego cum Gallo altero, dit-il, paulò curiosius, magno nostro periculo (si enim ab hostibus capti aut lesi fuissemus, devorationi fuissemus devoti), barbaros nostros in militiam euntes comitari volui. Hi, numero 4,000 capita, cum hostibus ad littus decertârunt, tantâ ferocitate, ut vel rabidos et furiosos quosque superarent. Cùm primum hostes conspexère, in magnos atque editos ululatus perruperunt. Hæc gens adeò fera est et truculenta, ut tantisper dum virium vel tantillùm restat, continuò dimicent, fugamque nunquam capessant. Quod à naturâ illis inditum esse reor. Testor interea me, qui non semel, tum peditum tum equitum copias ingentes in aciem instructas hìc conspexi, tantâ nunquam voluptate videndis peditum legionibus armis fulgentibus, quantâ tum pugnantibus istis percussum fuisse. » Lery, Hist navigat. in Brasil. ap de Bry, tom. III, pag. 207, 208, 209.

Note XCII, page 307.

Les Américains, ainsi que d'autres peuples barbares, coupaient autrefois la tête aux ennemis qu'ils tuaient à la guerre, pour la rapporter en trophée ; mais comme ces têtes les incommodaient beaucoup dans leur retraite, qu'ils font toujours avec précipitation et quelquefois jusqu'à une grande distance, ils se sont contentés ensuite d'enlever la chevelure avec la peau du crâne. Quoique cette coutume soit plus en usage dans l'Amérique septentrionale, elle ne laisse pas d'être connue des peuples méridionaux. P. Lozano, pag. 79.

Note XCIII, page 311.

Les paroles de la chanson de guerre semblent dictées par ce même esprit féroce de vengeance, « Je vais en guerre venger la mort de mes frères : je tuerai, j'exterminerai, je saccagerai, je brûlerai mes ennemis ; j'emmènerai des esclaves, je mangerai leur cœur, je ferai sécher leur chair, je boirai leur sang, j'apporterai leur chevelure, et je me servirai de leurs crânes pour en faire des tasses. » Nouv. Voyage aux Indes-Occidentales, par M. Bossu, in-12, tom. 1, pag. 115, note.

Des personnes dignes de confiance m'ont assuré que depuis que le nombre des Indiens a considérablement diminué, ils ne mettent presque plus aucun de leurs prisonniers à mort, parce qu'ils regardent comme une politique plus sage de leur accorder la vie et de les

adopter. Ces scènes terribles dont j'ai parlé arrivent aujourd'hui si rarement que des missionnaires et des négociants qui ont demeuré longtemps parmi les Indiens n'en ont jamais vu.

Note XCIV, page 311.

Tous les voyageurs qui ont visité les peuples les moins civilisés de l'Amérique s'accordent sur ce fait, qui se trouve confirmé par deux exemples remarquables. Lors de l'expédition de Narvaez dans la Floride, en 1528, les Espagnols furent réduits, pour conserver leur propre vie, à manger ceux de leurs compagnons qui mouraient; ce qui parut si révoltant aux Indiens, accoutumés à ne manger que leurs prisonniers, qu'ils ne regardèrent plus les Espagnols qu'avec horreur et indignation. Torquemada, Monarch. ind., tom. II, pag. 584. Naufragios de Alv. Nunès Cabeça de Vaca, cap. 14, p. 15. Quoique les Mexicains dévorassent avec avidité pendant le siége de Mexico les Espagnols et les Tlascalans qu'ils faisaient prisonniers, la famine la plus cruelle ne put les engager à manger les corps morts de leurs compatriotes. Bern. Diaz del Castillo, Conq. de la Nuev. Espana, pag. 156.

Note XCV, page 312.

On trouve plusieurs exemples singuliers de la manière dont les peuples du Brésil traitent les prisonniers, dans une relation de Stadius, officier allemand au service des Portugais, publiée en 1556. Il fut fait prisonnier par les Topinambous, qui le tinrent pendant neuf ans en captivité. Il fut souvent le témoin de ces fêtes horribles qu'il décrit, et il était lui-même destiné à subir le sort cruel des autres prisonniers; mais il sauva sa vie par des efforts extraordinaires de courage et d'adresse. De Bry, tom. III, pag. 44, etc. De Lery, qui accompagna Villégagnon dans son expédition au Brésil, én 1556, et qui demeura longtemps dans ce pays, se trouve d'accord avec Stadius sur toutes les circonstances importantes. Il fut souvent le témoin oculaire de la manière dont les peuples du Brésil traitaient leurs prisonniers. De Bry, tom. III, pag. 210. Un auteur portugais en rapporte plusieurs particularités remarquables, que Stadius et de Lery ont passées sous silence. Purch. Pilgr., tom. IV, pag. 1294, etc.

Note XCVI, page 315.

Quoique j'aie suivi, touchant cette apathie des Américains, l'opinion qui paraît être la plus raisonnable et qui se trouve appuyée par l'autorité des auteurs les plus respectables, il y a cependant des écrivains d'un mérite reconnu qui ont donné des théories fort différentes sur ce sujet. Don Antonio de Ulloa, dans un Voyage qui a paru depuis

peu, prétend que la contexture de la peau et la constitution physique des Américains les rendent moins sensibles à la douleur que le reste des hommes. Il en fournit plusieurs preuves dans la tranquillité avec laquelle ils supportent les plus cruelles opérations de chirurgie, etc. Noticias Americanas, pag. 313, 314. Des chirurgiens ont fait les mêmes observations dans le Brésil. « Un Indien, disent-ils, ne se plaint jamais de la douleur, et souffre l'amputation d'un bras ou d'une jambe sans pousser le moindre soupir. » Manuscrit entre les mains de l'auteur.

Note XCVII, page 316.

Cette idée est naturelle à tout peuple grossier. Dans les premiers temps de la république, c'était une maxime parmi les Romains qu'un prisonnier, « tùm decessisse videtur cùm captus est. » Digest. lib. XLIX, tit. 15, cap. 18. Dans la suite, lorsque le progrès du luxe les eut rendus plus indulgents sur cet article, ils furent obligés d'employer deux fictions de jurisprudence pour assurer la propriété et pour permettre le retour d'un prisonnier, l'une par la loi *Cornelia*, et l'autre par le *Jus postliminii*. Heineccii Elem. Juris civ. sec. ord. Pand., t. II, p. 294. Les mêmes idées se trouvent chez les nègres. Jamais on n'y a reçu la rançon d'un prisonnier. Dès qu'un individu est pris à la guerre, il est regardé comme un homme mort, et il l'est en effet pour sa patrie et pour sa famille. Voyage du chevalier de Marchais, tome I, page 369.

Note XCVIII, page 317.

Les naturels du Chili, les plus braves et les plus fiers de tous les peuples américains, sont les seuls exceptés de cette observation. Ils combattent leurs ennemis en pleine campagne; leurs troupes s'avancent et attaquent non-seulement avec courage, mais en conservant un ordre régulier. Quoique plusieurs des tribus de l'Amérique septentrionale aient changé leurs arcs et leurs flèches pour des armes à feu d'Europe, ils suivent toujours leur ancienne manière de faire la guerre et ne s'écartent point de leur système particulier; mais les opérations militaires des peuples du Chili ressemblent beaucoup à celles des nations guerrières de l'Europe et de l'Asie. Ovallè's Relacion of Chili. Churchill's Coll., tom. III, pag. 71. Lozano, Hist. del Parag., tom. I, pag. 144, 145.

Note XCIX, page 319.

Herrera nous en a donné un exemple singulier. Dans le Yucatan les hommes sont si soigneux de leur parure, qu'ils portent partout des miroirs qui sans doute sont faits de pierre comme ceux des Mexicains, decad. IV, lib. III, cap. 8), et dans lesquels ils aiment beaucoup à se

regarder ; mais les femmes n'en font jamais usage. Decad. IV, lib. X, cap. 3. Il remarque que parmi les Panches, peuple féroce du nouveau royaume de Grenade, il n'y avait que les guerriers distingués à qui il fût permis de percer leurs lèvres et d'y porter des pierres vertes ou d'orner leur tête de plumes. Decad, VII, lib. IX, cap. 4. Quoique le royaume du Pérou fût très-civilisé, il y avait des provinces où la condition des femmes était peu améliorée. Elles étaient chargées du soin de la culture et des travaux domestiques. Il ne leur était pas permis de porter des bracelets ou d'autres ornements dont les hommes se paraient avec complaisance. Zarate, Hist. de Peru, t. I, p. 15, 16.

Note C, page 320.

J'ai hasardé d'appeler cette méthode d'oindre et de peindre leurs corps l'*habillement* des Américains ; ce qui s'accorde même avec leur propre idiome. Ils ne sortent jamais de leurs maisons s'ils ne sont oints depuis les pieds jusqu'à la tête, et ils s'excusent de sortir en disant qu'ils ne peuvent point paraître parce qu'ils sont nus. Gumilla, Hist. de l'Orénoque, t. I, p. 191.

Note CI, page 321.

On trouve dans la province de Cinaloa, sur le golfe de Californie, des peuples qui paraissent vivre dans un état de société, quoiqu'on puisse les compter parmi les nations les plus grossières de l'Amérique. Ils ne cultivent ni ne sèment jamais ; ils n'ont même aucune habitation. Ceux de l'intérieur du pays ne vivent que de la chasse, et ceux des côtes, que de la pêche ; les uns et les autres suppléent au reste par les productions spontanées de la terre, telles que des fruits, des plantes, des racines de différentes espèces. Comme ils n'ont aucun abri pendant les temps pluvieux, ils rassemblent des roseaux ou des herbes fortes qu'ils lient par un bout et qu'ils ouvrent de l'autre pour leur servir d'espèce de capuchon, qui, semblable à un auvent, reçoit la pluie et les en garantit pendant plusieurs heures. Dans les temps chauds, ils se forment avec des branches d'arbres un abri contre les rayons brûlants du soleil. Pour se préserver du froid, ils font de grands feux autour desquels ils dorment en plein air. Historia de los triunfos de Nuestra Santa-Fé entre gentes las mas barbaras, etc., por P. Ad. Perez de Ribas, pag. 7, etc.

Note CII, page 322.

Ces maisons ressemblent à des granges. « Nous en avons mesuré qui avaient cent cinquante pas de long sur vingt pas de large, et où plus de cent personnes habitent ensemble. » Wilson's Account of Guiana

Purch. Pilgr., vol. IV, pag. 1263; ibid., 1291. « Les maisons des Indiens, dit M. Barrère, ont l'air d'une extrême pauvreté, et sont une image parfaite des premiers temps..... Toutes ces cases ou huttes, qui sont ordinairement bâties sur une hauteur ou au bord de quelque rivière, pêle-mêle et sans aucun ordre, forment un aspect des plus tristes et des plus désagréables. On n'y voit rien que de hideux et de sauvage. Le paysage n'a rien de riant. Le silence même qui règne dans tous ces endroits, et qui n'est interrompu quelquefois que par le bruit désagréable des oiseaux ou des bêtes fauves, n'est capable d'inspirer que de la frayeur. » Nouv. Relat. de la France équin., pag. 146, 147.

Note CIII, page 323.

On trouve dans l'Amérique méridionale des peuples qui ont l'art de lancer des flèches à une grande distance et avec une force extraordinaire, sans se servir d'arcs. « Ils font usage d'une *sarbacane*, par le moyen de laquelle ils soufflent une flèche à plus de cent vingt pas. Cet instrument est fait d'un roseau naturel et creux, long de neuf à dix pieds, de la grosseur d'un pouce; et pour que la flèche puisse atteindre à un si grand éloignement, à cause de sa grande légèreté, ils en enveloppent le gros bout de coton non filé, qui la fait entrer avec un peu de difficulté dans la *sarbacane*, ce qui, comprimant l'air, la fait sortir avec une rapidité surprenante, sans quoi il ne serait pas possible de la faire traverser un si grand espace. Ces petites flèches sont toujours empoisonnées. » Fermin, Descript. de Surinam, t. I, p. 55. Bancroft's Hist. of Guiana, pag. 281, etc. Les peuples des Indes orientales font un grand usage de cette sarbacane.

Note CIV, page 323.

Je pourrais en produire plusieurs exemples, mais je me bornerai à en citer un seul pris chez les Esquimaux. « Leurs arcs sont d'une construction fort ingénieuse, dit M. Ellis; ils sont ordinairement composés de trois morceaux de bois qu'ils savent joindre très-proprement et avec beaucoup d'exactitude. C'est du sapin ou du mélèse, que les Anglais nomment en ce pays genevrier, qu'ils emploient communément pour cet usage; et comme ces bois ne sont ni forts ni élastiques, ils suppléent à l'un et à l'autre en renforçant leur arc par derrière avec une espèce de bande faite de nerfs ou tendons de leurs bêtes fauves. Ils ont soin de mettre souvent leurs arcs dans l'eau, ce qui faisant rétrécir les cordes leur donne par là plus d'élasticité et les fait porter plus loin qu'ils ne feraient autrement. Comme ils sont habitués à cet exercice depuis leur jeunesse, ils tirent avec une dextérité inconcevable. » Voyage to Hudson's Bay, p. 138.

Note CV, page 324.

Le besoin est le grand mobile qui excite et guide l'homme dans les inventions nouvelles. Il y a cependant une inégalité si grande dans les progrès des découvertes, et quelques nations ont si fort devancé les autres, quoique dans des circonstances presque semblables, qu'il faut attribuer cette différence à quelque événement de leur histoire ou à quelque cause particulière de leur situation physique que nous ignorons. Les habitants de l'île d'Otaïti, découverte depuis peu dans la mer du Sud, surpassent de beaucoup la plupart des Américains dans la connaissance des arts d'industrie : cependant ils ignoraient la méthode de faire bouillir l'eau, et n'avaient aucun vase dans lequel ils pussent la contenir et la soumettre à l'action du feu : ils ne concevaient pas plus qu'on pût l'échauffer que la rendre solide. Voyages autour du monde, rédigés par Hawkesworth, tom. II, pag. 132, 155, in-4°.

Note CVI, page 324.

Une de ces chaloupes, qui pouvait contenir neuf hommes, ne pesait que soixante livres. Gosnol, Relat. des voyages de la Virginie, Rec. de voy. au nord, t. V, p. 403.

Note CVII, page 326.

Ulloa nous en donne une preuve remarquable. « Dans leurs fabriques de tapis, de rideaux et de couvertures de lit, et autres semblables étoffes, toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois et à y faire ensuite passer la trame ; de sorte que pour fabriquer une pièce de quelqu'une de ces étoffes, ils emploient jusqu'à deux ans ou même davantage. » Voyage au Pérou, t. I, p. 336. Bancroft donne la même description des naturels de la Guiane, p. 255. Suivant Adair, les Indiens de l'Amérique septentrionale n'ont pas plus d'esprit ni de dextérité, page 422. L'une des planches qu'on trouve dans Purchas, t. III, p. 1106, des peintures des Mexicains, me fait croire que ce peuple ne possédait pas une méthode plus parfaite ni plus prompte de tisser. L'invention d'un métier était au-dessus de la portée de l'esprit des Américains les plus civilisés. Ils sont si lents dans tous leurs ouvrages, qu'un de leurs ouvriers demeure plus de deux mois à faire avec son couteau une pipe à fumer. Ibid., pag. 423.

Note CVIII, page 327.

Le P. Lafitau, dans ses Mœurs des Sauvages, emploie trois cent quarante-sept fastidieuses pages in-4° pour le seul article de la religion.

Note CIX, page 329.

J'ai renvoyé le lecteur à différents auteurs qui ont parlé des peuples les moins civilisés de l'Amérique. Leur témoignage est uniforme. Celui du P. Ribas touchant le peuple de Cinaloa s'accorde avec tous les autres: « Pendant plusieurs années, dit-il, que je résidai parmi ces peuples, je fus très-attentif à observer si l'on devait les regarder comme idolâtres, et je puis assurer avec vérité que, quoiqu'on trouve chez quelques-uns des traces d'idolâtrie, les autres n'ont pas la moindre connaissance de Dieu ni même de quelque fausse divinité, et qu'ils ne rendent aucun hommage formel à l'Être suprême qui gouverne le monde. Ils ne peuvent se former aucune idée de la providence d'un Créateur de qui ils doivent attendre dans la vie future la récompense de leurs vertus et la punition de leurs crimes. Ils ne s'assemblent jamais en public pour exercer aucun acte de religion. » Ribas, Triunfos, etc., pag. 16.

Note CX, page 329.

Le peuple du Brésil était si effrayé du tonnerre, qui est fréquent et terrible dans ce pays ainsi que dans d'autres parties de la zone torride, que c'était non-seulement pour eux un objet de culte religieux, mais que le mot le plus expressif de leur langue pour désigner la Divinité était celui de *toupan*, dont ils se servent aussi pour désigner le tonnerre. Piso de Medec. Brasil., pag. 8. Nieuhoff, Church. collect., tom. II, pag. 132.

Note CXI, page 333.

Suivant le rapport de M. Dumont, témoin oculaire des funérailles du grand chef des Natchez, il paraît que les sentiments de ceux qui se sacrifiaient à cette occasion étaient fort différents. Il y en avait qui briguaient cet honneur avec ardeur; d'autres cherchaient à éviter leur sort, et plusieurs même conservaient la vie en se sauvant dans les bois. Les bramines donnent aux femmes qu'on doit brûler avec les corps de leurs maris une liqueur enivrante qui les rend insensibles au sort qui les attend; les Natchez obligent de même leurs victimes d'avaler plusieurs morceaux de tabac; ce qui produit un semblable effet. Mém. de la Louisiane, t. I, p. 227.

Note CXII, page 340.

Ils sont très-licencieux en plusieurs occasions, surtout dans les danses instituées pour le rétablissement de la santé de quelque personne malade. De La Potherie, Hist., etc. t. II, p. 42. Charlevoix, Hist. de la Nouvelle-France, t. III, p. 319. Mais leurs danses sont ordinairement telles que je les ai décrites.

Note CXIII, page 341.

Les *Othomaques*, qui habitent les bords de l'Orénoque, emploient pour ce même effet une poudre faite de grains d'*yuapa* et de coquilles de certains gros colimaçons calcinées au feu et pulvérisées. Les effets en sont si violents, quand on la prend par le nez, qu'elle inspire plutôt la fureur que l'ivresse. Hist. de l'Orénoque, par Gumilla, t. 1, p. 286.

Note CXIV, page 343.

Quoique cette observation soit vraie à l'égard de la plupart des nations méridionales, il y en a cependant quelques-unes où l'intempérance des femmes n'est pas moins excessive que celle des hommes Bancroft's Nat. Hist. of Guiana, p. 275.

Note CXV, page 347.

On trouve de ces circonstances contradictoires et inexplicables dans les auteurs les plus judicieux qui ont parlé des mœurs des Américains. Le P. Charlevoix, que la controverse qui existait entre son ordre et celui des Franciscains sur l'esprit et les connaissances des peuples de l'Amérique septentrionale intéressait à exposer leurs qualités morales et intellectuelles dans le jour le plus favorable, assure qu'ils sont continuellement occupés à négocier avec leurs voisins, et qu'ils font paraître dans leurs négociations autant d'habileté que de noblesse de sentiments. Il ajoute cependant « qu'il y va de tout pour un plénipotentiaire d'employer tout ce qu'il a d'esprit et d'éloquence; car si les propositions ne sont pas agréées, il faut qu'il se tienne bien sur ses gardes. Il n'est pas rare qu'un coup de hache soit l'unique réponse qu'on lui fasse. Il n'est pas même hors de danger quand il a évité la première surprise; il doit s'attendre à être poursuivi, et à être brûlé s'il est pris. » Hist. de la Nouv.-France, t. III, p. 251. Ce que nous rapportons (livre V, p....... an 1519) relativement à la manière dont les Tlascalans traitèrent les ambassadeurs de Zempoalla vient à l'appui du fait cité par Charlevoix. Des hommes capables de pareils actes de violence paraissent ignorer les premiers principes sur lesquels est fondé le commerce réciproque entre les nations, et au lieu des négociations perpétuelles dont parle Charlevoix, il paraît impossible qu'il y ait même la moindre communication entre ces peuples.

Note CXVI, page 348.

C'est une remarque que fait Tacite en parlant des Germains : Gaudent muneribus, sed nec data imputant, nec acceptis obligantur. » De mor. Germ., c. 21. Un auteur qui s'est trouvé à portée d'observer le

principe qui porte les Sauvages à ne montrer aucune reconnaissance des dons qu'ils ont reçus, et à n'attendre aucun retour de ceux qu'ils ont faits, explique ainsi leur idée à ce sujet : « Si vous m'avez donné ceci, disent-ils, c'est que vous n'en aviez pas besoin vous-même; quant à moi, je ne donne jamais ce que je crois pouvoir m'être nécessaire. » Mém. sur les Galibis. Hist. des plantes de la Guiane française, par M. Aublet, t. II, p. 110.

Note CXVII, page 358.

And. Bernaldès, contemporain et ami de Colomb, a cité quelques exemples du courage des Caraïbes, qui ne sont mentionnés ni par Ferdinand Colomb, ni par les autres historiens de ce temps, dont les ouvrages ont été publiés. Un canot caraïbe où il y avait quatre hommes, deux femmes et un enfant, se trouva un jour, sans qu'ils le sussent, au milieu de la flotte de Colomb, lorsqu'à son voyage il passait entre leurs îles. Ils restèrent d'abord dans un étonnement stupide à la vue d'un pareil spectacle, et ne sortirent presque pas de la même place pendant plus d'une heure. Une barque espagnole, armée de vingt-cinq hommes, s'avança vers eux et la flotte même les entoura peu à peu jusqu'à leur couper toute communication avec la côte. « Lorsqu'ils s'aperçurent, dit l'historien, qu'il leur était impossible de s'échapper, ils saisirent leurs armes avec un courage intrépide, et commencèrent l'attaque. Je dis *avec un courage intrépide*, parce qu'ils n'étaient qu'en petit nombre, et qu'ils voyaient une grande multitude prête à les assaillir. Ils blessèrent plusieurs Espagnols, quoique ceux-ci eussent des boucliers et d'autres armes défensives. Lors même que le canot eut chaviré, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et de danger qu'on en prit quelques-uns, parce qu'ils ne cessaient de se défendre et de faire usage de leurs arcs avec beaucoup d'adresse, quoique nageant en pleine mer. » Hist. de D. Fern. y Ysab. manusc., cap. 119.

Note CXVIII, page 358.

On peut former une conjecture fort probable sur la cause qui distingue le caractère des Caraïbes d'avec celui des habitants des plus grandes îles. Il paraît clairement que les premiers sont d'une race particulière. Leur langue est totalement différente de celle de leurs voisins habitant des grandes îles. Il y a même parmi eux une tradition qui porte que leurs ancêtres sont originairement venus de quelque partie du grand continent, et qu'après avoir conquis et exterminé les anciens habitants des îles, ils ont pris possession de leurs terres et de leurs femmes. Rochefort, p. 384. Du Tertre, p. 360. C'est pour cela qu'ils s'appellent eux-mêmes *Banarée*, qui signifie un homme venu

d'au delà de la mer. Labat, t. VI, p. 131. Les Caraïbes ont même encore deux langues différentes, dont l'une est particulière aux hommes et l'autre aux femmes. Du Tertre, p. 361. La langue des hommes n'a rien de commun avec celle qu'on parle dans les grandes îles, mais l'idiome des femmes y ressemble beaucoup (Labat, p. 129): ce qui confirme fortement la tradition dont j'ai parlé. Les Caraïbes eux-mêmes pensent qu'ils sont une colonie de *Galibis*, nation puissante de la Guiane dans l'Amérique méridionale. Du Tertre, p. 361. Rochefort, p. 348. Mais comme leurs mœurs féroces ont plus de rapport avec celles des nations qui habitent le nord du continent qu'avec celles des peuples de l'Amérique méridionale, que d'ailleurs leur langue a quelque analogie avec celle qu'on parle dans la Floride, il est à croire qu'ils descendent plutôt des premiers que des autres. Labat, p. 128, etc. Herrera, decad. I, lib. IX, cap. 4. Dans leurs guerres, ils conservent encore l'ancien usage de détruire tous les mâles et de ne laisser la vie qu'aux personnes de l'autre sexe, pour leur servir d'esclaves ou de femmes.

Note CXIX, page 360.

La connaissance de tout ce qui s'est passé à la conquête de la Nouvelle-Espagne nous vient de sources plus authentiques et plus originales que celles qui nous ont transmis les autres événements de l'histoire de l'Amérique; et parmi ces monuments, il n'y en a pas de plus précieux et de plus anciens que les lettres adressées par Cortez à l'empereur Charles-Quint. Comme Cortez se rendit bientôt indépendant de Velasquez, il était obligé d'envoyer à la cour de Madrid un détail de ses opérations qui pût lui mériter l'approbation de son souverain.

Sa première dépêche n'a jamais été rendue publique [1]. Elle fut écrite à la Vera-Cruz le 16 juillet 1519 : comme je pensais qu'elle n'avait pu parvenir à l'empereur qu'après son arrivée en Allemagne, et qu'il partit pour aller y recevoir la couronne impériale au commencement de l'année 1520, je fis toutes les recherches possibles pour trouver une copie de cette lettre en Espagne et en Allemagne, mais inutilement. Cette perte ne peut cependant pas être d'une grande conséquence, parce que la lettre, écrite immédiatement après l'arrivée de Cortez dans la Nouvelle-Espagne, ne devait contenir rien de très-important. En cherchant cette première lettre de Cortez, on découvrit dans la Bibliothèque impériale de Vienne la copie d'une autre dépê-

[1] M. M. F. de Navarrete a découvert cette première lettre de Cortez et plusieurs autres fort curieuses du même conquérant; elles seront imprimées dans la Collection des Voyages et Découvertes des Espagnols, depuis la fin du quinzième siècle,, etc., dont ce savant a déjà publié deux volumes, (D. L. R.)

che, que Cortez avait écrite de la Vera-Cruz à l'empereur. J'en ai donné quelques extraits à la fin des notes de ce volume. La seconde dépêche, datée du 30 octobre 1520, fut publiée à Séville en 1522; la troisième et la quatrième parurent peu de temps après qu'on les eut reçues. En 1532 on en imprima en Allemagne une traduction latine. Ramusio leur donna ensuite une plus grande publicité en les insérant dans son précieux recueil. Ces lettres contiennent une histoire exacte et précise de l'expédition de Cortez, avec plusieurs particularités intéressantes touchant les mœurs et les coutumes des Mexicains; elles font honneur à Cortez. Le style en est simple et clair; mais, comme il avait le plus grand intérêt à présenter ses opérations sous le jour le plus favorable, il est à croire qu'il a exagéré ses victoires, diminué ses pertes et pallié les actes de rigueur et de violence auxquels il a pu se porter.

L'ouvrage qui suit celui de Cortez est la Cronica de la Nueva-Espana, por Francisco Lopez de Gomara, imprimé en 1552. Le mérite historique de Gomara est très-distingué; sa manière de narrer est claire facile, toujours agréable et souvent même élégante; mais il est quelquefois inexact et crédule. Comme il était chapelain particulier de Cortez après son retour de la Nouvelle-Espagne, et qu'il composa sans doute cet ouvrage par l'ordre de ce capitaine, il est positif qu'il a cherché à exagérer le mérite de son héros, et à cacher ou du moins à voiler les actions qui auraient pu nuire à sa gloire. Herrera l'accuse de ce défaut dans une occasion (decad. II, lib. III, cap. 2), et ce n'est pas la seule où sa partialité paraît manifestement. Cependant il a écrit avec tant de liberté sur plusieurs mesures prises par la cour d'Espagne, que les exemplaires de son Histoire des Indes et de sa Chronique furent retirés par un décret du conseil des Indes; on les regarda même longtemps en Espagne comme des livres prohibés, et ce n'est que depuis peu qu'on a accordé la permission de les publier. Pinelo, Biblioth., pag. 589.

La Chronique de Gomara engagea Bernal Diaz del Castillo à composer son *Historia verdadera de la conquista de la Nueva-Espana.* Compagnon de Cortez dans toutes ses batailles, il avait été de toutes les expéditions de la Nouvelle-Espagne, et s'était trouvé dans toutes les occasions périlleuses. Lorsqu'il vit que ni lui-même, ni la plupart de ses compagnons n'avaient été cités par Gomara, mais que l'honneur de leurs exploits était attribué à Cortez seul, ce brave vétéran prit avec indignation la plume et composa son Histoire véridique. Elle contient un récit minutieux, prolixe et confus de toutes les opérations de Cortez, dans un style aussi dur et aussi bas qu'on peut l'attendre d'un soldat non lettré. Mais comme il parle de faits dont il a été témoin et souvent un des principaux acteurs, sa narration porte tous les carac-

tères de la vérité; elle est d'ailleurs écrite avec tant de naïveté, avec des détails si intéressants, avec une vanité si amusante, mais si pardonnable dans un vieux soldat qui (comme il s'en vante lui-même) s'est trouvé à cent dix-neuf batailles, que son livre est un des plus curieux qu'on puisse lire dans quelque langue que ce soit.

Pet. Martyr ab Angleria [1] a fait le récit de l'expédition de Cortez, dans un traité De Insulis nuper inventis, qu'il a joint à ses Décades De rebus oceanicis et novo orbe; mais il n'y parle que de ce qui arriva immédiatement après son premier débarquement. Cet ouvrage, qui est court et superficiel, paraît contenir des relations données par Cortez même, dans ses premières lettres, embellies de plusieurs particularités communiquées à l'auteur par les officiers chargés des dépêches de Cortez.

Mais le livre où les historiens modernes ont puisé le plus de faits touchant la conquête de la Nouvelle-Espagne, c'est l'Historia de la conquista de Mexico, por D. Antonio de Solis, publié pour la première fois en 1684. Je ne connais point d'auteur que sa gloire littéraire ait plus élevé au-dessus de son mérite réel. Solis est regardé par ses compatriotes comme un des écrivains les plus purs dans la langue castillane; et s'il est permis à un étranger de hasarder son opinion sur une matière dont les Espagnols seuls doivent être juges, j'ose dire qu'il a droit de prétendre à ce titre. Mais quoique son langage soit correct, sa diction n'est rien moins que claire. Ses phrases trop soignées ont souvent de la roideur et quelquefois de l'enflure; les figures dont il se sert sont communes ou impropres, et ses réflexions superficielles. On pourrait cependant lui pardonner aisément ces défauts, si d'ailleurs il n'était pas dépourvu de toutes les grandes qualités nécessaires à un historien. Privé de cette patience industrieuse qui conduit à la connaissance du vrai, et de l'impartialité qui pèse tout avec une attention réfléchie, il n'a cherché qu'à établir son système favori en faisant de Cortez un héros parfait, exempt de tout défaut et doué de toutes les vertus : ce qui l'a rendu moins attentif à découvrir la vérité qu'à rapporter tout ce qui pouvait contribuer à embellir son sujet. Toutes ses discussions critiques sont captieuses et fondées sur des faits controuvés. Quoiqu'il cite quelquefois les dépêches de Cortez, il paraît ne les avoir pas consultées, et quoiqu'il critique souvent Gomara, il n'en préfère pas moins son autorité, la plus suspecte de toutes, à celle des autres historiens contemporains.

Mais de tous les auteurs espagnols, Herrera est celui qui nous a donné le récit le plus exact [2] et le plus circonstancié de la conquête

[1] Son véritable nom est Pietro Martire d'Anghiera. (D. L. R.)

[2] Robertson porte ailleurs un jugement différent sur Herrera, lorsqu'il dit que

du Mexique et des autres événements de l'Amérique. L'attention avec laquelle il a consulté non-seulement les livres, mais les papiers originaux et les actes publics qui pouvaient jeter quelque lumière sur l'objet de ses recherches, surtout l'impartialité et la candeur qu'il a mises dans ses jugements, rendent ses Décades fort précieuses, et doivent les faire ranger parmi les collections historiques les plus judicieuses et les plus utiles. On pourrait même à juste titre le placer parmi les meilleurs historiens de sa nation, sans l'ordre chronologique trop scrupuleux qu'il a voulu observer dans les événements du Nouveau-Monde; ce qui rend son ouvrage si diffus, si obscur et si décousu, que ce n'est qu'au moyen d'un travail pénible qu'on parvient à rassembler les diverses circonstances d'un fait. Au reste, il indique les sources où il a puisé pour composer son recueil. Decad. VI, lib. III, cap. 19[1].

Note CXX, page 362.

Cortez se proposait de suivre Ovando, lorsqu'il partit pour son gouvernement en 1502; mais il fut retenu par un accident. Comme il cherchait pendant une nuit fort obscure à entrer par la fenêtre dans la chambre à coucher d'une dame avec qui il avait une intrigue, un vieux mur sur lequel il était monté s'écroula, et Cortez fut si grièvement blessé qu'il lui fut impossible de faire le voyage. Gomara, Cronica de la Nueva-Espana, cap. 1.

Note CXXI, page 363.

Cortez avait deux mille pesos entre les mains d'Andrez de Duero, et en avait emprunté quatre mille. Ces deux sommes réunies font environ trente-sept mille livres tournois; mais la cherté des denrées en Amérique y rendait cette somme fort modique. Herrera, decad. II, lib. III, cap. 2; B. Diaz, cap. 20.

Note CXXII, page 367.

Les noms de ces braves officiers dont il sera souvent parlé dans cette histoire, sont Juan Velasquez de Léon, Alonso-Hernandez Puertocarrero, Francisco de Montejo, Christoval de Olid, Juan de Escalante, Francisco de Salceda, Juan de Escobar, Ginez de Nortez. Cortez commandait en personne le vaisseau amiral. Franciso de Orozco, officier formé dans les guerres d'Italie, avait le commandement de l'artillerie. Le premier pilote était d'une habileté éprouvée, et se nommait Anto. de Alaminos[2].

cet historien s'attache à pallier les actions barbares de ses compatriotes. (D. L. R.)

[1] On pourrait joindre à cette nomenclature plusieurs autres ouvrages, notamment la Storia antica del Messico de l'abbé Clavigero. (D. L. R.)

[2] Herrera (decad. II, lib. VI. p. 95.) donne les noms de ces capitaines dans l'ordre

Note CXXIII, page 368.

Les Espagnols ne perdirent dans ces différents combats que deux hommes, mais il y en eut un grand nombre de blessés. Quoiqu'il ne fût pas nécessaire de recourir à une cause surnaturelle pour rendre compte de leurs victoires éclatantes et des pertes peu considérables qu'ils faisaient, les historiens espagnols n'ont pas manqué de les attribuer à saint Jacques, leur patron, qui combattait, disent-ils, à la tête de leurs troupes, et dont le courage décidait du destin des batailles. Gomara est le premier qui ait parlé de cette apparition. On ne peut que s'amuser de l'embarras de B. Diaz del Castillo, flottant entre la crédulité qui lui fait ajouter foi à ce miracle, et sa véracité naturelle, qui ne lui permet pas de l'affirmer. « J'avoue, dit-il, que nous devons tous nos exploits et toutes nos victoires à notre Seigneur J.-C., et qu'à cette bataille le nombre des Indiens était si supérieur à celui des Espagnols, que si chacun d'eux eût seulement jeté une poignée de terre, ils nous auraient tous enterrés si la miséricorde de Dieu ne nous eût pas protégés. Il se peut que la personne que Gomara dit être apparue sur un cheval gris pommelé ait été monseigneur l'apôtre saint Jacques ou monseigneur saint Pierre, et qu'il ne m'ait pas été permis de le voir, parce que j'étais un trop grand pécheur. Je me souviens d'avoir vu Francisco de Morla, monté sur un pareil cheval; mais un misérable mortel comme moi ne méritait pas sans doute de voir un de ces saints apôtres. Il se peut que Dieu ait voulu que les choses se soient passées comme Gomara le dit; mais avant d'avoir lu sa Chronique, je n'avais jamais entendu dire par aucun des conquérants de l'Inde que rien de pareil fût arrivé. » Cap. 34.

Note CXXIV, page 373.

Plusieurs historiens espagnols rapportent ce fait, comme s'ils voulaient faire croire que les Indiens chargés de ces présents les avaient apportés de la capitale dans un aussi court espace de temps que les courriers en avaient mis à faire leur voyage. Cela n'est pas croyable, et Gomara rapporte une circonstance qui prouve qu'il ne s'est rien passé d'extraordinaire dans cette occasion. Ce riche présent qui avait été préparé pour Grijalva, lorsqu'il débarqua au même endroit, quelques mois auparavant, se trouvait tout prêt, lorsque Montézuma envoya des ordres pour le donner. Gomara, Cron., cap. 27, pag. 28.

Suivant B. Diaz del Castillo, le plat d'argent qui représentait la lune valait seul plus de vingt mille pesos, ce qui fait environ cent vingt-cinq mille livres tournois.

suivant: Alonso Hernandez Puertocarrero, Alonso Davila, Diego de Ordàs, Francisco de Montejo, Francisco de Morla, Francisco de Saucedo, Juan de Escalante, Juan Velasquez de Léon, Christoval de Olid et Pedro de Alvarado. (D. L. R.)

Note CXXV, page 377.

Ce commerce particulier était directement contraire aux instructions de Velasquez, qui portaient que tout le produit d'un commerce quelconque serait versé dans la caisse commune. Mais il paraît que les soldats avaient chacun une pacotille de bagatelles propres à un petit trafic avec les Indiens, et que Cortez, pour gagner leur amitié, encourageait cet échange clandestin. B. Diaz, cap. 41.

Note CXXVI, page 386.

Gomara a publié un catalogue des différents articles qui composaient ce présent. Cron. cap. 49. P. Martyr ab Angleria, qui les vit après qu'ils furent arrivés en Espagne, et qui paraît les avoir examinés avec une grande attention, en donne une description détaillée qui est très-curieuse, parce qu'elle offre une idée des progrès que les Mexicains avaient faits dans les différents arts de luxe. De Insulis nuper inventis liber, pag. 354, etc.

Note CXXVII, page 388.

Comme les anciens habitants des pays qui ont reçu après la conquête le nom de Nouvelle-Espagne manquaient d'animaux domestiques, ils avaient été obligés d'y suppléer pour le transport des fardeaux qui ne se faisait pas par eau. Une classe nombreuse d'individus appelés *Tlamama* ou *Tlameme* était élevée dès l'enfance pour le métier de portefaix, et ils le continuaient toute leur vie. Ils portaient de soixante à quatre-vingts livres pesant, faisaient ordinairement quinze milles par jour, et souvent ils entreprenaient avec cette charge sur le dos des courses de deux à trois cents milles, ayant fréquemment à voyager sur des montagnes escarpées. Le coton, le maïs et les autres marchandises dont ils étaient chargés, étaient placés sur leur dos dans des *petlacalli*, espèce de paniers ou de grosses caisses faits avec une espèce particulière de roseau, et couverts avec du cuir qui garantissait suffisamment les marchandises contre la pluie et le soleil. Ces caisses ou paniers que les Espagnols nomment *petacas*, sont encore en usage dans le Mexique. Voyez Clavigero, Stor. ant. del Messico, liv. VIII, sect. XL, et M. le baron de Humboldt, Essai polit. sur la Nouv.-Espagne, tom. III, pag. 224. (D. L. R.)

Note CXXVIII, page 390.

Il n'y a rien de plus douteux dans l'histoire de la conquête de l'Amérique que le détail de ces armées innombrables que les Espagnols ont eu à combattre. Comme la guerre qu'ils soutinrent contre les Tlascalans fut une des plus difficiles, quoique de peu de durée, le récit

des forces de ce peuple mérite de fixer notre attention. Nous devons à trois auteurs les seules informations authentiques que nous en ayons. Cortez, dans sa seconde lettre à l'empereur, datée de Segura de la Frontera, le 30 octobre 1520, dit que les troupes tlascalanes se montaient, dans la première bataille, à six mille hommes, dans la seconde à cent mille, et dans la troisième à cent cinquante mille. Relat. ap. Ramus., tome III, page 228. Bernal Diaz del Castillo, qui fut témoin oculaire, et qui se trouva engagé dans toutes les actions de cette guerre, assure que leur nombre se montait, à la première bataille, à trois mille, page 43; à la seconde, à six mille, ibid.; à la troisième, à cinquante mille, page 45. Gomara, qui fut le chapelain de Cortez après son retour en Espagne, et qui publia sa Chronique en 1552, adopte le calcul de Cortez, excepté pour la seconde bataille, où il prétend qu'il y avait quatre-vingt mille Tlascalans: page 49. C'était manifestement l'intérêt de Cortez de présenter sous un jour favorable et ses dangers et ses exploits; car il n'y avait que des services extraordinaires qui pussent faire oublier l'irrégularité de sa conduite en s'arrogeant un pouvoir indépendant. Bernal Diaz, quoique fort porté à faire valoir ses prouesses et celles de ses compagnons, n'avait pas le même intérêt à les exagérer, et il est probable que le récit qu'il fait du nombre des Indiens approche plus de la vérité. On ne peut assembler une armée de cent cinquante mille hommes sans de grands préparatifs et sans des provisions pour leur subsistance, dont les soins auraient exigé plus de prévoyance qu'on n'en peut supposer aux Américains. La culture ne semble pas avoir été assez considérable à Tlascala pour fournir des vivres à une si grande armée. Quoique cette province fût beaucoup mieux cultivée que les autres parties de la Nouvelle-Espagne, car on l'appelait *le pays au pain*, les Espagnols furent réduits, pendant leur marche, à ne subsister que de *tunas*, espèce de fruit qui croît sans culture dans les champs. Herrera, decad. II, lib. VI, cap. 5, page 182.

Note CXXIX, page 393.

On dit que ces malheureuses victimes étaient des personnes de considération. Il n'est pas probable qu'on ait employé cinquante personnes pour servir d'espions. On avait pris et renvoyé tant de prisonniers, et les Tlascalans avaient fait passer tant de messagers dans les quartiers des Espagnols, qu'il n'y avait aucune raison de hasarder la vie d'un si grand nombre de personnes, pour prendre des informations sur la situation et l'état de leur camp. La manière barbare avec laquelle Cortez a traité un peuple qui ignorait les lois de la guerre établies parmi les nations policées a paru si révoltante aux historiens espagnols postérieurs, qu'ils ont diminué le nombre de ceux qu'il a si cruellement

punis. Herrera dit qu'il fit couper les mains à sept, et les pouces à quelques autres. Decad. II, lib. II, cap. 8. Solis prétend qu'on coupa les mains à quatorze ou quinze, et les pouces au reste, lib. II, cap. 20. Mais Cortez lui-même, Relat., p. 228, B, et Gomara d'après lui, cap. 48, affirment que les cinquante eurent les mains coupées [1].

Note CXXX, page 393.

Les chevaux étaient ce qui causait le plus grand étonnement à tous les peuples de la Nouvelle-Espagne. Ils crurent d'abord que le cheval et le cavalier, semblables aux centaures des anciens, ne faisaient qu'un seul monstre d'une forme horrible, et comme ils croyaient que les chevaux prenaient la même nourriture que les hommes, ils leur portaient à manger de la viande et du pain. Même lorsqu'ils s'aperçurent de leur erreur, ils s'imaginèrent que ces animaux dévoraient les hommes pendant la bataille, et que, quand ils hennissaient, c'était pour demander leur proie. L'intérêt des Espagnols n'était pas de les détromper sur ce sujet. Herrera, decad. II, lib. VI, cap. 11.

Note CXXXI, page 399.

Suivant Barthélemi de Las Casas, il n'y avait aucune raison de faire ce massacre, et ce ne fut qu'un acte de pure cruauté, commis principalement pour frapper de terreur les peuples de la Nouvelle-Espagne. Relac. de la Destrucc., page 17, etc. Mais le zèle de Las Casas le porte souvent à exagérer. D'un autre côté, Bern. Diaz (cap. 83) affirme que les premiers missionnaires envoyés par l'empereur dans la Nouvelle-Espagne firent une enquête judiciaire sur cet événement, et qu'après avoir interrogé les prêtres et les chefs de Cholula, ils trouvèrent qu'il y avait réellement eu une conspiration contre les Espagnols, et que le récit envoyé par Cortez était exactement vrai. Son but, à cette époque, et surtout son intérêt le portaient à gagner la bienveillance de Montézuma; il n'est donc pas probable qu'il eût pris une détermination qui tendait si visiblement à aliéner l'esprit de ce souverain, s'il ne l'avait pas jugée nécessaire à sa propre conservation. Mais il est vrai aussi que les Espagnols qui servaient en Amérique avaient un tel mépris pour les naturels du pays, et les croyaient si peu dignes du droit commun à tous les hommes, que Cortez a pu regarder les Cholulans comme coupables, sur la preuve la moins certaine. La sévérité du châtiment était d'ailleurs excessive et atroce.

[1] Clavigero dit que Teuch, l'un des trois principaux Chempoallans qui se trouvaient auprès de Cortez, lui manifesta ses soupçons sur le but des envoyés Tlascalans; qu'on les força par des menaces à révéler l'objet de leur mission, qui était de connaître la force et la disposition du camp afin de l'attaquer avec plus d'avantage la nuit suivante. (D. L. R.)



Note CXXXII, page 400.

Cette description est prise presque littéralement de Bernal Diaz del Castillo, trop peu instruit dans l'art d'écrire pour avoir pu embellir son récit. Il rapporte dans un style simple et grossier ce que lui-même et ses compagnons pensèrent à cette occasion : « Qu'on ne s'étonne pas, dit-il, si j'écris de cette manière ce qui s'est passé alors, car on doit considérer que c'est une chose que de rapporter, et une autre d'avoir vu des choses qui n'ont jamais été vues ni entendues, ni dites par les hommes. » Cap. 86, pag. 64, B.

Note CXXXIII, page 409.

B. Diaz del Castillo nous donne une idée des fatigues et des souffrances qu'ils éprouvèrent à cette occasion et dans plusieurs autres. Pendant les neuf mois qu'ils restèrent à Mexico, tous, sans aucune distinction entre les officiers et les soldats, dormirent tout armés avec leurs cottes de maille et leurs gorgerettes. Ils étaient couchés par terre sur des nattes ou de la paille, et tous étaient obligés de se tenir prêts, comme s'ils avaient été de garde. Ce qui me devint si familier, ajoute-t-il, qu'aujourd'hui même, quoique fort avancé en âge, je dors toujours avec mes habits, et jamais dans un lit. Lorsque je visite mon *encomienda*, je fais porter, par égard pour mon rang, un lit avec mes bagages ; mais je n'en fais jamais usage, parce que je dors tout habillé, et que je me promène souvent la nuit en plein air pour voir les étoiles, suivant mon ancienne habitude. » Cap. 108.

Note CXXXIV, page 411.

Cortez lui-même, dans sa seconde lettre à l'empereur, n'explique point les motifs qui le portèrent à condamner Qualpopoca aux flammes et à faire mettre Montézuma aux fers. Ramus., III, 236. B. Diaz passe sous silence les raisons de ce premier fait, et la seule cause qu'il donne du dernier, c'est qu'on voulait prévenir tout obstacle à l'exécution de la sentence prononcée contre Qualpopoca : cap. 95, pag. 75. Mais puisque Montézuma était le prisonnier de Cortez et entièrement en son pouvoir, l'insulte faite à ce monarque ne pouvait servir qu'à l'irriter sans nécessité. Gomara suppose que Cortez n'avait point d'autre objet que d'occuper Montézuma de ses propres malheurs, afin qu'il donnât moins d'attention à ce qui arrivait à Qualpopoca : Cron. 89. Herrera est du même sentiment (decad. II, lib. VIII, cap. 9). Mais ce moyen de faire supporter une offense à un homme en lui faisant de nouveaux outrages semble fort étrange. Solis croit que Cortez ne voulait qu'intimider Montézuma, afin qu'il ne fît aucun effort pour faire

délivrer les victimes; mais ce monarque était si soumis, et il avait si lâchement remis les prisonniers à Cortez, qu'il n'y avait à craindre aucune opposition de sa part. Si l'on n'adopte pas la manière dont j'ai cherché à expliquer la conduite de Cortez à cette occasion, je crois qu'on doit la regarder comme un de ces actes de pure barbarie et d'oppression, qu'on ne trouve que trop fréquemment dans l'histoire de la conquête de l'Amérique.

Note CXXXV, page 414.

Solis, lib. IV, cap 3, prétend que ce fut Montézuma lui-même qui fit la proposition de rendre hommage au roi d'Espagne, afin d'engager les Espagnols à quitter ses états. Il dépeint sa conduite en cette occasion, comme fondée sur la plus profonde politique, et suivie avec tant d'adresse que Cortez lui-même y fut trompé; mais on ne trouve rien dans les historiens contemporains, tels que Cortez, Diaz et Gomara, qui puisse justifier cette assertion. Jamais Montézuma n'a montré en d'autres occasions cet art et cette politique. La douleur dont il fut pénétré en se soumettant à cet acte d'humiliation était naturelle, si l'on suppose qu'il a été involontaire. Mais, suivant Solis, elle aurait été contradictoire et incompatible avec son projet de tromper les Espagnols.

Note CXXXVI, page 416.

Les Espagnols, malgré leur industrie et leur pouvoir, ne purent point trouver d'or dans plusieurs provinces. Dans d'autres ils ne se procurèrent que quelques bagatelles de peu de valeur. Montézuma assura Cortez que le présent qu'il offrait au roi de Castille, après lui avoir rendu hommage, comprenait toutes les richesses amassées par son père, et qu'il avait déjà donné aux Espagnols le reste de son or et de ses bijoux. B. Diaz, cap. 104. Gomara dit que tout l'argent qu'on recueillit montait à cinq cents marcs (Cron. cap. 93); ce qui s'accorde avec le récit de Cortez, que le quint de l'argent pour le roi fut de cent marcs: Relat. 239, B. De sorte que la somme totale de l'argent ne monta qu'à quatre mille onces, à raison de huit onces par marc; ce qui fait voir que la proportion de l'argent avec l'or a été fort petite.

Note CXXXVII, page 417.

Solis, lib. IV, cap. 1, met en question la vérité de ce fait, par la seule raison qu'il était incompatible avec la prudence qui distinguait le caractère de Cortez. Mais il aurait dû se rappeler l'impétuosité de son zèle à Tlascala, qui n'avait pas été moins imprudent. Il dit que cela est démontré par le témoignage de B. Diaz del Castillo, de Gomara et de

Herrera. Tous s'accordent en effet à rapporter cette démarche inconsidérée de Cortez, et ils ont eu raison de le faire, puisque Cortez lui-même en parle dans sa seconde lettre à l'empereur, et qu'il paraît même s'en glorifier. Cortez, Relat. Ramus., III, 140. Ce qui est une des preuves sans nombre que Solis a consulté avec peu de soin les lettres de Cortez à Charles-Quint, qui cependant sont les sources les plus authentiques où l'on doive puiser des lumières sur ses opérations.

TABLE.

FIN DU TOME PREMIER.

